A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

*DM
Mercure

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

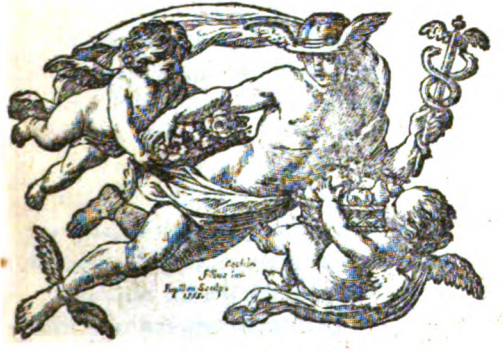
Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

OCTOBRE. 1757.

PREMIER VOLUME.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
335897
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lution ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
OCTOBRE. 1757.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LE TORRENT,
FABLE.

Un ruiſſeau dans ſon cours foible, mais fortuné,
Régnoit ſur un vallon fertile,
Où les deſtins l'avoient borné.
Il dédaigna bientôt un bonheur ſi tranquille;
Et contemplant l'éclat majeſtueux
De ces fleuves puiſſans, dont la courſe féconde

Digitized by Google

Enrichit & parcourt le monde,
L'ambition saisit son cœur présomptueux.
Eh quoi ! dit-il, dans un coin de la terre ;
A jamais rampant, ignoré,
Verrai-je mon cours resserré ?
Portons plutôt partout & le trouble & la guerre ;
Que le bruit de mes flots soit égal au tonnerre.
Il dit, & serpentant par cent détours divers,
Il s'approche du pied des montagnes voisines,
Au moment qu'un orage éclatoit dans les airs :
Les bouillons écumans qui tombent des ravines
Viennent grossir son onde à flots précipités.
Il franchit à l'instant ses bords épouvantés :
Torrent impétueux dans sa fureur soudaine,
Il poursuit, il renverse, il submerge, il entraîne
Les arbres, les moissons & les humbles hameaux,
Et les Bergers & les troupeaux :
Il ose porter le ravage
Jusqu'aux palais des Rois, jusqu'aux temples des Dieux :
Tout périt, & lui seul s'applaudit de sa rage ;
Les plaintes des mourans, les cris des malheureux
Sont pour lui des chants de victoire :
Sur les maux de la terre il mesure sa gloire.
Mais les vœux des humains aux cieux sont entendus :
Il triomphe, il n'est déja plus :
Déja son onde divisée

Digitized by Google

S'affoiblit, se disperse, & son cours expirant
S'abîme dans le sein de la terre appaisée.

Vous, Prince, qui briguez le nom de Conquérant;
Redoutez le sort du Torrent.

SANS Y PENSER,

Conte plus vrai qu'une histoire.

SANS y penser, c'est la devise des gens du monde : on parle, on agit, on se lie, on se brouille, on rit, on s'afflige, on est poli, impertinent, amusant, ennuyeux sans y penser. Vous remarquerez pourtant que ces *sans y penser*-là ont souvent des suites fâcheuses, & l'histoire de Dorante suffira pour vous convaincre que les choses les plus ordinaires faites sans y penser, peuvent empêcher un homme d'être heureux toute sa vie.

Dorante avoit passé son enfance à la campagne auprès d'une sœur de son pere, nommée Eliante, qui lui donna toute l'éducation dont un esprit léger & inconséquent est susceptible. Il sortit des mains de cette femme estimable pour entrer dans le monde, & il y débuta avec tout ce qu'il faut pour y être aimé. Il étoit, sans y penser, superficiel, capricieux, extrava-

Digitized by Google

gant, gros joueur; il avoit des manieres agréables, un abord prévenant, un esprit aisé, & une fort jolie figure sans y penser; ce qui est rare. Cette figure servoit de vernis à ses bonnes qualités, & de voile à ses défauts. Dorante, tel que je le peins, intéressa, se fit aimer, & eut des aventures. Il se dégoûta bientôt de ce train de vie, & il en choisit un autre dont il se trouva plus mal: il se livra à trois ou quatre jeunes gens qui vécurent quelque temps à ses dépens, & qui l'entraînerent dans des *tripots*, où il perdit tout son bien sans y penser.

Il connut alors que les liaisons qu'on forme sans y penser, se rompent de même: ces amis qui s'étoient si vivement attachés à lui, l'abandonnerent dès qu'il fut ruiné. Il resta seul & sans bien au milieu d'un monde, où l'on ne trouve que les agrémens qu'on y achete.

Il s'agissoit de se marier, d'obtenir un régiment, & de soutenir un nom. Dorante n'y pensa que lorsqu'il fut hors d'état d'y réussir; il ne put supporter sa misere aux yeux des gens qui avoient été témoins de son éclat. Il retourna chez sa tante pour se consoler, au sein de la retraite, des malheurs qu'il avoit essuyés dans la société. Un air accablé, un abord triste, un équipage

Digitized by Google

ſimple, annoncerent à Eliante le déſaſtre de ſon neveu. Elle lui épargna l'aveu de ſes torts, lui parla avec tendreſſe, & lui demanda uniquement s'il n'avoit point fait de dettes. Dorante avoua qu'il devoit dix mille écus. Vos fautes, répondit Eliante, n'ont d'autre cauſe que la légéreté de votre eſprit ; elles ſont pardonnables, puiſque le cœur n'y a point de part. Je payerai les dix mille écus, & je rétablirai votre fortune : mais promettez-moi de ne rien faire déſormais ſans y penſer : il le promit ſans y penſer.

Il y avoit dans le château une jeune femme, parente aſſez éloignée d'Eliante. Béliſe, c'étoit ſon nom, avoit le teint frais, la taille légere, l'air animé, les yeux pleins de feu, l'eſprit vif, le caractere gai ; il n'en falloit pas tant pour faire manquer Dorante à ſa parole. Il devint amoureux de Béliſe, ſans y penſer : (Y penſe-t-on quand on aime ?) Eliante approuva cette inclination : Béliſe y répondit, aucun des trois n'y penſa.

Les deux Amans ne tarderent pas à s'épouſer. Eliante leur donna de quoi vivre agréablement enſemble, mais ſans luxe. Ils vinrent à Paris, & c'étoit où Dorante devoit reconnoître qu'il s'étoit marié ſans y penſer. Il n'avoit encore vu que les agré-

Digitized by Google

mens de sa femme, & n'y avoit point apperçu un germe de coquetterie, qui se développa trop sensiblement à Paris. Béliſe se refroidissoit pour son mari à vue d'œil : elle montroit de jour en jour un goût plus violent pour la parure & les frivolités, & ce grief n'étoit pas le plus fort que Dorante eût contr'elle. Il fut jaloux, parce qu'il avoit aimé ; il cessa d'aimer, parce qu'il avoit raison d'être jaloux, & il voulut se séparer, parce qu'il n'aimoit plus.

Il ne lui fut permis de rompre avec Béliſe qu'à condition qu'il payeroit ses dettes, & qu'il lui feroit une pension honnête. Il fit assembler chez lui les créanciers de sa femme. La Marchande de modes lui donne un mémoire de quarante mille francs, la Couturiere de trente, le Marchand d'étoffes de quatre-vingts, le Bijoutier de cent, &c. Il aima mieux garder sa femme que de payer. Dès-lors Béliſe ne connut plus de bornes ; Dorante étoit avili à ses yeux par la démarche qu'il venoit de faire. Elle devint à son égard capricieuse & tyrannique par étude ; elle poussa les outrages jusqu'à l'expression du mépris le plus humiliant. Dorante lassé de ce traitement, se retira chez sa tante, qui partagea son malheur, & se reprocha amérement de l'avoir causé.

Digitized by Google

Béliſe mourut, quelque temps après, d'une fievre maligne occaſionnée par ſes veilles exceſſives. Dorante apprit en même temps que les dettes de ſa femme avoient été payées avant ſa mort par un Financier de ſes amis. Par-là, il ſe trouva heureux ſans y penſer; mais il ne penſa plus à profiter de ſon bonheur.

Il alloit ſouvent chez une femme d'environ cinquante ans, qui avoit de grands biens, & une figure encore aimable ſans avoir jamais été belle. Son eſprit & ſon caractere plurent à Dorante; ſes agaceries l'entraînerent, & il l'épouſa ſans penſer à ſon âge. Il ſe conduiſit avec elle comme un honnête homme. Egards, aſſiduités, careſſes, il mit en uſage tout ce qui contrefait l'amour. Mais il en inſpiroit trop pour ſa tranquillité. Il ſentit bientôt qu'il s'étoit engagé une ſeconde fois ſans y penſer. Cette contrainte ne dura pas long-temps. Il eut le bonheur de perdre encore ſa femme. Elle lui laiſſa une belle ſucceſſion qui lui fut conteſtée. Il plaida; ſes juges prononcerent ſans y penſer, & il perdit avec les plus juſtes eſpérances de gagner.

Dorante revint une troiſieme fois chez cette ſublime Eliante, qui l'avoit aimé dans ſon enfance, dans ſes égaremens &

Digitized by Google

dans ses malheurs. Il vouloit se consoler dans la société de cette femme solide des perfidies de ses amis, des coquetteries de sa première femme, des importunités de la seconde, & de la perte de son procés : mais Eliante étoit à l'extrêmité quand il arriva : un soupir de tendresse pour son neveu précéda immédiatement son dernier soupir. Elle mourut entre les bras de Dorante, le laissant son unique héritier.

Dorante pensoit rarement ; mais il sentoit toujours. Sa douleur fut proportionnée à la perte qu'il faisoit. Quand les premiers torrens des larmes furent versés, il songea à prendre des arrangemens pour le reste de sa vie. Dégoûté du monde avec raison, il voulut se fixer dans sa terre ; mais il y étoit mal logé. On lui proposa un plan qui lui plut : il employa, sans y penser, le fonds de sa terre à y bâtir un château. Il laissa après la terre & le château à son Architecte pour le payer, & se retira dans une ville de province avec une foible pension. Le peu de convenance qu'il y avoit entre lui & la compagnie qu'il pouvoit voir dans ces endroits, lui donna le goût de la solitude ; le goût de la solitude amena celui de la réflexion. Il devint Philosophe ; & il pensa tout le reste de sa vie au temps qu'il avoit perdu, au bien qu'il

Digitized by Google

avoit dissipé, aux occasions d'être heureux, qu'il avoit manquées sans y penser. Quand on achete ainsi la sagesse aux dépens des satisfactions passageres, on fait un bon marché sans y penser.

VERS

*A M ***, qui a la manie de se plaindre toujours & à tout propos, & qui se plaignoit en particulier très-amérement de ce que Madame la Marquise de *** jouant avec lui au trictrac, lui avoit donné par gaieté quelques légers coups de cornet sur les doigts.*

Enfant gâté de la nature,
Aimable & foible créature,
Cher P... pourquoi te plains-tu
Par Thémire d'être battu ?
Dis-nous quelle injuste manie
Veut sur chaque instant de ta vie
Faire gémir notre amitié :
Pourquoi, lorsque ton sort à tous doit faire envie,
Vouloir à tous faire pitié ?

De la Bourgeoise & la Marquise
Tu triomphes également :
Il n'est belle dans un moment
Qui près de toi ne soit soumise.

Digitized by Google

A l'envi chaque Dieu t'a comblé de ſes dons ;
Tu tiens d'Amour ſes traits, d'Apollon ſes crayons ;
On te voit avec joie, on ſe plaît à t'entendre :
Tu poſſedes, ſans y prétendre,
Tous les talens & tous les tons.
Bel-eſprit à la cour & commere à la ville,
Qui, comme toi, d'un air agréable & facile,
Sçait occuper autrui de ſon oiſiveté,
Minauder, diſcuter, compoſer vers ou proſe ;
Et néceſſaire enfin par ſa frivolité,
Par des riens valoir quelque choſe ?

Supprime donc des pleurs qu'on eſſuie en riant :
Dans ton courage, ami, mets un peu plus d'étoffe ;
A tout l'eſprit d'un Philoſophe,
Ne joins plus le cœur d'un enfant.

VERS

A Madame Che... en lui donnant ſon collier, à ſa toilette.

Quel ſein ! quelle aimable tournure !
Qu'il eſt blanc ! jamais la nature
N'en a fait un plus régulier.
Je préférerois, belle Blonde,
D'être un rang de votre collier
A tous les plus beaux rangs du monde.

Digitized by Google

AVIS UTILE.

VERS le quarante-huitieme degré de latitude ſeptentrionale, on a découvert nouvellement une Nation de Sauvages, plus féroce & plus redoutable que les Caraïbes ne l'ont jamais été. On les appelle *Caconacs* (1) : ils ne portent ni fleches, ni maſſues : leurs cheveux ſont rangés avec art ; leurs vêtemens brillans d'or, d'argent & de mille couleurs, les rendent ſemblables aux fleurs les plus éclatantes, ou aux oiſeaux les plus richement pannachés : ils ſemblent n'avoir d'autre ſoin que de ſe parer, de ſe parfumer & de plaire : en les voyant, on ſent un penchant ſecret qui vous attire vers eux : les graces dont ils vous comblent, ſont le dernier piege qu'ils emploient.

Toutes leurs armes conſiſtent dans un venin caché ſous leur langue ; à chaque parole qu'ils prononcent, même du ton le plus doux & le plus riant, ce venin coule, s'échappe & ſe répand au loin. Par le ſecours de la magie qu'ils cultivent ſoigneu-

(1) Il eſt à remarquer que le mot Grec κακὸς, qui reſſemble à celui de *Caconacs*, ſignifie *méchant*.

Digitized by Google

ſement, ils ont l'art de le lancer à quelque diſtance que ce ſoit. Comme ils ne ſont pas moins lâches que méchans, ils n'attaquent en face que ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre : le plus ſouvent ils lancent leur poiſon par derriere.

Parmi les malheureux qui en ſont atteints, il y en a qui périſſent ſubitement : d'autres conſervent la vie ; mais leurs plaies ſont incurables, & ne ſe referment jamais ; tout l'art de la médecine ne peut rien contr'elles : d'ailleurs on les prend ſouvent pour être naturelles ; ceux qui en ſont frappés deviennent des objets d'horreur, de mépris, & le plus ſouvent d'une dériſion qui n'eſt pas moins cruelle : tout le monde les fuit ; leurs meilleurs amis rougiſſent de les connoître & de prendre leur défenſe.

Les Cacouacs ne reſpectent aucune liaiſon de ſociété, de parenté, d'amitié, ni même d'amour : ils traitent tous les hommes avec la même perfidie ; on remarque ſeulement en eux un plaiſir un peu plus vif à répandre leur poiſon ſur ceux dont ils ont éprouvé l'amitié ou les bienfaits : en ce cas, ils ont pourtant ſoin de l'aſſaiſonner du ſuc de quelques fleurs ; car, malgré leur cruauté, ils ne perdent jamais de vue l'envie de plaire, d'amuſer & de ſéduire.

Digitized by Google

Ils paroiſſent d'abord les plus ſociables de tous les hommes ; ils les recherchent & veulent en être recherchés : mais tout ce qu'ils en font, n'eſt que dans le deſſein d'exercer leur méchanceté, qui ne peut avoir aucune priſe ſur ceux qui ont le bonheur de n'être pas connus d'eux. Plus vous les voyez affecter de graces, de gaieté, de vivacité, plus vous devez vous en défier ; c'eſt ordinairement-là l'inſtant qu'ils choiſiſſent pour darder leur venin : vous vous livrez à l'enjouement qu'ils vous inſpirent, & vous êtes tout-étonnés de l'abondance du poiſon qui s'eſt inſinué dans vos oreilles, & qui vous a porté à la tête les idées les plus ſiniſtres & les plus cruelles. Malheur à ceux qui ſe plaiſent à les voir & à les entendre ! Quelques précautions qu'ils prennent, quelques proteſtations que les Cacouacs leur faſſent de les épargner, ils n'ont pas plutôt le dos tourné qu'ils éprouvent leur rage.

Cependant ces Barbares, tout-barbares qu'ils ſont, ſe craignent mutuellement, & ne s'attaquent guere entr'eux : mais quand ils rencontrent quelqu'un qui n'eſt pas initié dans les myſteres de leur magie, ils le pourſuivent impitoyablement : du reſte, parce qu'ils déteſtent toute vertu, ils n'en admettent aucune ſur la terre, & affectent

Digitized by Google

de croire tous les hommes pervers : il suffit d'être modeste, honnête, bienfaisant pour être en butte à leurs traits.

On exhorte ceux qui voyageront vers cette contrée, à se munir de bonnes armes offensives. On a observé que ces Sauvages les craignent beaucoup : à leur simple vue, ils cessent de rire & de faire rire ; ce qui est un signe assuré qu'ils sont forcés de retenir leur venin : il reflue alors sur eux, même avec tant de violence, qu'ils périroient bientôt, s'ils ne s'échappoient promptement pour aller chercher des objets sur lesquels ils puissent le dégorger : c'est-là leur unique occupation. On les voit courir çà & là, & roder sans cesse dans cette vue.

Les hommes les plus barbares que l'on ait découverts jusqu'ici, ne sont point sans quelques qualités morales ; les insectes les plus déplaisans, les reptiles les plus venimeux, ont quelques propriétés utiles. Il n'en est pas de même des Cacouacs : toute leur substance n'est que venin & corruption ; la source en est intarissable & coule toujours. Ce sont peut-être les seuls êtres dans la nature qui fassent le mal précisément pour le plaisir de faire du mal.

On a des avis sûrs que quelques-uns de

Digitized by Google

ces monſtres ſont venus en Europe ; ils ſe ſont appliqués à contrefaire le ton de la bonne compagnie, pour s'y introduire & s'y mieux cacher : on les rencontre dans les cercles les plus agréables. Ils recherchent particuliérement la ſociété des femmes, qu'ils affectent d'aimer ; mais c'eſt contr'elles qu'ils exhalent leur venin de préférence. Il ſeroit difficile de fixer des indices certains pour les reconnoître : on conſeille ſeulement de ſe défier des gens qui plaiſantent ſur tout ; on découvre tôt ou tard que ce ſont des Cacouacs.

VERS

A Mademoiſelle... ſur ſon voyage de Paris.

Enfin vous voilà parvenue
Dans ce pays délicieux,
Ce ſéjour des fous & des Dieux.
Avouez que votre ame émue,
Tout à coup au premier aſpect,
N'a pu contempler ſans reſpect
Ce fracas & cette étendue,
Et ces dômes perçans la nue,
Et ce peuple immenſe, pareil,
Dans ſa bruyante fourmilliere,
A des atômes de pouſſiere,

Digitized by Google

Mûs dans un rayon du soleil.
En entrant dans ce vaste empire ;
Des plaisirs, des arts, des talens,
Vous vous traciez avec délire
Les plus divins enchantemens.
Que d'émotions renaissantes !
Ce n'est point assez de cinq sens ;
Les jours n'ont point assez d'instans
Pour tant de scenes ravissantes.
Lorsqu'on vient à réaliser
Cette divine façon d'être,
De jouir, de voir, de connoître ;
Qu'on est tenté de mépriser
La province à peine existante ;
Avec sa langueur végétante !
Mais ces premiers momens passés
Dans l'enchantement des prodiges ;
Dans l'illusion des prestiges,
Lorsque dans ces murs insensés ;
Vous verrez ces fous empressés,
Qu'on nomme bonne compagnie ;
Dans l'insipide tourbillon,
Et de la mode, & du jargon,
Pirouetter toute leur vie ;
Lorsqu'évidemment vous verrez
Tant de ridicules titrés,
De tant de vices décorés,
Que tout est chiffon jusqu'aux ames ;
Tout pompon jusqu'aux vieilles femmes ;

Digitized by Google

Qu'en ces cercles de fauſſeté,
Qu'ils appellent ſociété,
Tout agrément eſt perfidie,
Et tout ſentiment parodie,
Vous conclurez dans votre cœur,
Que, pour avoir plus de bonheur,
Moins de plaiſir eſt néceſſaire :
Préférant loin de ces faux biens
Le ſage emploi de ne rien faire,
Au travail de faire des riens,
Et chériſſant la bonhommie,
Qui, faute d'autre amuſement,
En ces lieux remplit notre vie,
Pour le plaiſir du ſentiment,
Libre d'un charme imaginaire,
Sans peine on vous verra quitter
Ces gens qui ſçavent ſi bien plaire,
Pour ceux qui ſçavent mieux aimer.

VERS

A Madame . . . ſur ſa petite-vérolle.

Las des caprices de Vénus,
L'Amour avoit quitté Cythere ;
Se promettant des triomphes de plus,
Il ſe fixa chez l'aimable Glicere :
Vénus jura de s'en venger,
Et de l'en faire déloger.

Digitized by Google

L'effet ſuit bientôt ſes menaces.
Par un ſouffle contagieux,
Elle voulut chaſſer, & l'Amour, & les Graces:
Le petit Dieu s'eſt ſauvé dans ſes yeux,
Les Graces ont gardé leurs places.

SUITE ſur M. de Fontenelle, *par M. l'Abbé Trublet.*

J'AI indiqué dans le Mercure du mois dernier pluſieurs petis écrits imprimés de M. de F, & repandus dans différens Journaux & différens recueils. Je viens maintenant au peu de manuſcrits qu'il a laiſſés. J'ai déja parlé de quelques-uns dans les Mercures précédens; je vais faire connoître les autres.

1°. Un diſcours aſſez étendu ſur l'hiſtoire. J'y ai trouvé quelques morceaux de celui, ſur *l'origine des fables.* (1) Mais il paroît que ce ſecond diſcours n'eſt qu'un détachement du premier, & ne devoit faire que la moindre partie d'un ouvrage plus conſidérable ſur l'hiſtoire. Je penſe donc, du moins juſqu'à préſent, qu'il faudra imprimer ce diſcours tel qu'il eſt, & ſans en retrancher les endroits déja imprimés

(1) Tome 3, p. 270, de l'édition de 1742.

Digitized by Google

dans *l'origine des fables*. Par-là, on ſera plus en état de ſe faire quelque idée de l'ouvrage que M. de F. avoit projetté ſur l'hiſtoire.

2°. Quelques fragmens ſur les Philoſophes Grecs, & ſur les Poëtes Dramatiques de la même Nation.

MM. *d'Alembert* & *Diderot* ayant paru deſirer d'avoir quelque choſe de M. de F. pour l'*Encyclopédie*, je fis remettre au ſecond les *fragmens ſur les Poëtes Dramatiques Grecs*, le ſeul manuſcrit que j'euſſe alors de M. de F. Quelque temps après, je demandai à M. *Diderot* s'il en feroit uſage. Il me répondit avec vivacité qu'il ſe garderoit bien de mettre dans l'*Encyclopédie* un écrit où *Eſchille* étoit traité de fou ; & il eſt vrai que M. de F. le diſoit à peu près, quoique moins cruement. Voici le paſſage :

« On ne ſçait ce que c'eſt que le *Promé-* » *thée* d'*Eſchille*. Il n'y a ni ſujet, ni deſ- » ſein, mais des emportemens fort poéti- » ques & fort hardis. Je crois qu'*Eſchille* » étoit une maniere de fou qui avoit l'ima- » gination très-vive & pas trop réglée. »

Quand M. D. refuſe de faire uſage des *fragmens de M. de F. ſur les Poëtes Grecs*, à cauſe de cet endroit, il me ſemble voir le Roi de *Suede* (la comparaiſon n'offencera pas M. D. elle eſt aſſez noble) qui

Digitized by Google

déchire le feuillet de la Satyre huitieme de *Boileau*, où ce Poëte traite *Alexandre* de fou.

3°. Le commencement, & quelques fragmens d'un *traité de la raison humaine*.

4°. Un autre commencement d'un écrit intitulé, *De la connoissance de l'esprit humain*.

Il paroît que cet ouvrage devoit avoir au moins deux parties, dont la premiere traiteroit *de l'origine des idées*. « Nous les » regarderons ensuite, dit M. de F. sous » deux rapports principaux qu'elles ont, » l'un aux objets extérieurs, ce qui fait » qu'on les appelle vraies ou fausses, l'au- » tre à l'esprit même, ce qui fait qu'on » les appelle agréables ou désagréables. En- » fin des diverses especes d'idées, & de di- » verses choses qui regardent leur nature, » nous tirerons les principales différences » qui sont entre les esprits, c'est-à dire, » les différens caracteres qui distinguent » les hommes, quant à ce qui regarde l'es- » prit. »

Si je juge des autres par moi-même, & dans cette occasion je crois pouvoir le faire sans craindre de me tromper, j'excite de grands regrets en apprenant au Public que M. de F. a laissé imparfaits de pareils ouvrages, ou plutôt, n'a fait que les commencer,

Digitized by Google

commencer, & qu'on n'en aura que des fragmens.

Je ſoupçonne que M. de F. s'en eſt dégoûté, & ne les a point achevés, par le peu de ſuccès qu'il en eſpéroit. Peu de François, je l'ai dit ailleurs (1), aiment la métaphyſique; & il faut convenir que nous n'avons pas le génie de cette ſcience, autant que les Allemands & les Anglois(2):

(1) Dans le *Journal Etranger*, de Janvier 1755, Extrait de l'ecrit Italien de M. l'Abbé *Buondelmonti*, mort depuis, *ſopra la miſura ed il calcolo dei dolori edei piaceri.* Cet extrait n'a pas été imprimé abſolument comme je l'avois fait. M. l'Abbé *Prevoſt*, alors chargé de la direction de ce *Journal*, le crut d'un Italien, & ſur cela en loua trop le ſtyle, en y faiſant néanmoins quelques changemens, & même des retranchemens auxquels j'ai eu regret. Je rapprochois des idées de M. *Buondelmonti*, quelques unes de celles de M. *de Fontenelle*, dans ſon *Traité du Bonheur*; quelques-unes de celles de M. *de Maupertuis*, dans ſon *Eſſai de philoſophie morale* & dans ſes *Lettres*; & même quelques-unes des miennes, dans ce que j'ai écrit auſſi *ſur le bonheur & ſur le plaiſir.* Il me ſemble qu'il en réſultoit un nouveau jour pour les unes & pour les autres M. l'Abbé *Prevôt* trouva ſans doute que l'extrait ſeroit trop long avec toutes ces comparaiſons d'idées & les citations qu'elles entraînoient; il eut raiſon.

(2) Il ſeroit ſuperflu d'avertir que je ne parle ici qu'en général. Nous avons eu le P. *Malebranche*, & nous avons encore MM. *de Maupertuis*, *de Condillac*, *Diderot*, &c.

Digitized by Google

de plus, M. de F. avoit accoutumé le Public à des agrémens, dont elle n'eſt pas auſſi ſuſceptible que la phyſique. Beaucoup de lecteurs néanmoins les auroient exigés de lui, pendant que d'autres les auroient trouvé déplacés. Il penſoit comme ceux-ci; mais ils ne ſont que le petit nombre, & j'avoue qu'il n'étoit pas fâché de plaire au grand, ſurtout à ceux qui n'ont que de l'eſprit, pourvu, comme il diſoit, qu'il le pût en conſcience, & ſans ſe déplaire à lui même.

5°. Quelques extraits qui ne ſont point imprimés dans l'hiſtoire de l'Académie des ſciences.

6°. Quelques fragmens de ſa *République* (1).

Au reſte, M. de F. n'eſtimoit pas le P. *Malebranche* comme Philoſophe, autant qu'on pourroit le croire ſur l'éloge qu'il en a compoſé. Mais c'eſt un éloge, fait au nom de l'Académie des Sciences, & quelques mois après la mort du Héros. Ce n'étoit ni le lieu, ni le temps d'être parfaitement ſincere; & d'ailleurs il ne s'agiſſoit pas là du ſentiment particulier du Panégyriſte ou de l'Hiſtorien. Jamais Auteur ne fut moins *Egoiſte* que lui dans ſes écrits. Cette conduite eſt fort ſage, & ſauve de bien des ridicules; mais avec des Ecrivains tels que M. *de Fontenelle* le Lecteur, même contemporain, y perd beaucoup, & la poſtérité y perdra encore davantage.

(1) *V. le premier vol. du Merc. d'Avril, p. 68.*

Digitized by Google

C'eſt peu de choſe, dans les deux ſens de cette façon de parler : cela eſt court ; & d'ailleurs M. de F. n'a pas cru devoir confier même au papier ce qu'il *penſoit* ſur certains points importans, mais délicats, du gouvernement. Jamais homme ne fut moins *frondeur* ni de parole, ni même de penſée : il ſçavoit trop combien il eſt difficile à des hommes de gouverner des hommes.

Son ami l'Abbé de *Saint Pierre*, auroit bien voulu, à ſon exemple, le tourner du côté de la politique, & lui faire prêter à cette grande ſcience, ou, pour mieux dire peut-être, à ce grand art, la netteté & les agrémens de ſon ſtyle. Mais M. de F. les avoit engagés à la phyſique & aux mathématiques, moins difficiles que la politique, quoique plus épineuſes, & ſurtout moins dangereuſes. L'Abbé de S. P. éprouva ce danger d'écrire ſur les matieres du gouvernement. Un des *rêves de ce bon Citoyen* (1), quoiqu'adopté par le Prince, chargé alors de l'adminiſtration du Royaume, lui fit perdre ſa place à l'Académie Françoiſe (2), & la perdre tout

(1) C'eſt ainſi que le Cardinal *du Bois* appelloit les *projets* de l'Abbé de S. P.

(2) On ſçait que l'Abbé de S. P. s'attira cette petite diſgrace par ſon livre de la *Polyſynodie*, *ou de la pluralité des Conſeils*. M. le Régent qui ne

d'une voix, à l'exception de celle de M. de F. de qui je tiens cette derniere circonſtance. Il m'ajoûta que quelques années après, le Duc *de la Force* avoit dit, en ſa préſence même, à l'Abbé de S. P. : « Vous » vous ſouvenez bien, Monſieur l'Abbé, » qu'il y eut une voix, une ſeule voix, » contre votre excluſion. Eh bien ! ce fut » la mienne. » M. de F. ne laiſſa pas d'être étonné de la hardieſſe du menſonge; car, me dit-il, en me contant cette petite anecdote, le Duc *de la Force* qui ſçavoit bien que ce n'étoit pas lui qui avoit donné la voix favorable, avoit de fortes raiſons de croire que c'étoit moi.

7°. Le prologue en vers libres d'une Comédie intitulée *Pigmalion, Prince de Tyr.*

C'eſt le *Pigmalion* qui devint amoureux d'une ſtatue, & dont M. de F. fait un Prince, d'après quelques Mythologiſtes. Les Acteurs de ce prologue ſont, *l'Amour*, *l'Himénée*, *la Gloire & la Folie.* Les deux premiers s'adreſſent au quatrieme, à la *Folie*,

crut pas devoir empêcher la délibération de l'Académie, ni l'excluſion qui y fut décidée, ne voulut pas que la place de l'Abbé de S. P. fût remplie. Elle ne l'a été qu'à ſa mort en 1743, par M. *de Maupertuis.*

On peut voir ſon article dans M. *de Voltaire*, *catalogue des Ecrivains François*, &c. à la fin de ſon *Siecle de Louis XIV.*

Digitized by Google

afin qu'elle les venge d'un Prince qui les néglige, pour ne s'occuper que de la ſculpture, & c'eſt *l'Amour* qui ouvre cet avis, parce qu'autrefois *la Folie* l'avoit vengé de *Narciſſe* qui n'aimoit point, en le rendant amoureux de lui même. Quant à la *Gloire*, elle eſt trop *glorieuſe*, pour recourir à la *Folie*; mais elle n'en eſt que plus *folle* d'être ſi *glorieuſe*. Il y a dans ce *prologue* des choſes fines & plaiſantes ſur les *fous* que fait l'amour-propre.

J'ignore ſi M. de F. avoit fait la Comédie de *Pigmalion*. Je ne me ſouviens pas même de lui en avoir entendu parler.

8°. *Enone*, paſtorale en trois actes, faite pour être miſe en muſique. Elle eſt très-courte. Il n'y a du troiſieme acte que la premiere Scene entre *Hector* & *Pâris*, encore n'eſt-elle pas entiere. C'eſt dommage. L'idée de cette paſtorale m'a paru neuve & heureuſe. Il ſeroit ſuperflu d'ajouter que les détails en ſont ingénieux. C'eſt vraiſemblablement un ouvrage de la premiere jeuneſſe de M. de F. Il eſt certain du moins qu'il a précédé *Thétis & Pelée* On y trouvera les deux vers ſi connus:

Dans l'empire d'amour on tient le rang ſuprême;
Dès que l'on ſçait charmer.

Je ne puis guere douter que M. de F.

Digitized by Google

n'eût achevé ce petit poëme ; mais je n'eſpere plus recouvrer ce qui manque.

9°. Un aſſez grand nombre de petites pieces de poéſie, dont la plus grande partie avoit parue dans les Mercures de M. *de Viſé* 1677, & ſuivans, & vient de reparoître dans le *porte-feuille trouvé*, & enſuite dans le *Choix des anciens Mercures*. Mais, comme j'en ai déja averti, toutes celles qui ſont de M. de F. dans les *anciens Mercures*, ne portent pas ſon nom ; & parmi celles qui ne le portent pas, les unes ſont abſolument anonymes ; les autres ont des lettres initiales qui ont trompé les Editeurs de quelques uns de nos Poëtes, & par exemple, ceux de M. *Pavillon* (1).

Voilà, outre ce que j'ai déja indiqué dans les Mercures précédens, tout ce que je connois d'imprimés & de manuſcrits de M. de F, dont on pourra former un ſupplément aux 8 volumes de ſes Œuvres. Je prie ceux qui connoîtroient

(1) Je pourrai entrer là-deſſus dans un plus grand détail, dans la préface du *Supplément des Œuvres de M. de F.* ſi pourtant cela en vaut la peine. J'avertis d'avance que la jolie fable du *Moineau*, du *Roſſignol* & de la *Fauvette*, imprimée dans les Œuvres de M. *Pavillon*, t. 2, p. 66. de l'édition de M. de *Saint Marc*, eſt certainement de M. de F.

Digitized by Google

d'autres imprimés, & qui posséderoient d'autres manuscrits, ne fût-ce que quelques lettres, de m'indiquer les uns & de me communiquer les autres. Tout est précieux d'un homme comme M. de F.

On ne pourra guere se dispenser de réimprimer ce qui a déja été imprimé, parce que si M. *Brunet* ne le faisoit pas, un autre Libraire le feroit, du moins dans les pays étrangers. A l'égard des manuscrits, on fera un choix, & l'on y sera sévere, non pas néanmoins autant que l'Auteur vouloit qu'on le fût, & l'auroit été lui-même; ce seroit l'être trop.

Le Pere *Brotier*, Bibliothécaire du College de *Louis le Grand*, m'a fait lire quelques Lettres de M. de F. au feu Pere *Castel*. Elles méritent d'être conservées, & elles le seront. Il y en a aussi plusieurs de M. *de Montesquieu* au même Jésuite, qui ne le méritent pas moins. Quoique M. de F. écrivît peu de lettres, il est impossible que pendant le cours d'une si longue vie, il n'en ait pas écrit un très-grand nombre, & de toute espece.

J'ai quelques-unes de celles qu'il avoit écrites à Mademoiselle d'*Achy*, qui épousa depuis le marquis de *Mimeure*, de l'Académie Françoise. M. de F. l'avoit aimée autant qu'il étoit capable d'aimer, & fait

Digitized by Google

pour elle plusieurs de ses petites pieces de poésie. Madame *de Mimeure* qui avoit long-temps conservé les lettres de son Amant, les brûla presque toutes quelques années avant sa mort. Une de celles qui échapperent au feu, tomba entre les mains de feu M. *Mairault*, Auteur d'une traduction des Pastorales de *Neméſien* & de *Calpurnius*, précédée d'une Préface, & suivie d'un Discours sur l'Eglogue, dans lesquels M. de F. est fort maltraité. Il fit imprimer une partie de cette Lettre, qui assurément n'avoit jamais été écrite pour être imprimée. C'étoit l'exécution d'une idée folle, si l'on veut, mais plaisante, qui avoit passé par la tête de Mlle *d'Achy*, & à laquelle M. de F. s'étoit prêté par complaisance. La Lettre donnoit donc prise à la raillerie, quoiqu'ingénieuse, & il fallut moins d'esprit pour la tourner en ridicule, qu'il n'en avoit fallu pour l'écrire. M. *Mairault* étoit fort lié avec l'Abbé *Desfontaines*, & travailloit quelquefois à ses feuilles. Comme il étoit connu aussi de M. l'Abbé *d'Olivet*, j'en parlai à cet Académicien, qui convenant avec moi du procédé malhonnête de M. M. m'ajouta qu'il lui avoit dit à lui-même ces propres paroles : *Je ne voudrois pas avoir fait la Lettre, ou du moins l'endroit cité ; mais*

Digitized by Google

je voudrois encore moins l'avoir fait imprimer.

Je dois à M. l'Abbé *d'Olivet* la juſtice qu'à peu de choſe près, il a toujours rendu à M. de F. toute celle que je crois lui être dûe, quoique, pour me ſervir de l'expreſſion ordinaire, ils ne fuſſent pas du même parti.

M. de F. ſçavoit bien qu'il avoit des ennemis. J'ajouterai même qu'il ſçavoit bien les diſtinguer de ſes amis, & que le traitement n'étoit pas égal. M. *de la Motte*, qui d'une certaine façon en méritoit encore plus, en avoit pourtant moins; il ſe flattoit même de n'en avoir aucun, & il alla un jour juſqu'à dire à M. de F. qu'il croyoit avoir pour amis tous les Gens de Lettres. *Si cela étoit vrai*, lui répondit-il, *ce ſeroit un terrible préjugé contre vous; mais vous leur faites trop d'honneur, & vous ne vous en faites pas aſſez.*

Parmi les Lettres de M. de F. on en trouvera une pour feue Mlle *Sallé* à feu M. *de Monteſquieu*. Je la tiens de M. *Thiriot*, qui pria M. de F. de l'écrire. Mlle *Sallé* alloit en Angleterre où M. *de Monteſquieu* étoit alors M. de F. conta à cette occaſion à M. *Thiriot* qu'une autre célebre Danſeuſe de l'Opera, Mlle *Subligny*, étant allée auſſi en Angleterre, avoit cherché des

Digitized by Google

lettres de recommandation, & que lui & l'Abbé *Dubos* lui en avoient donné pour M. *Locke*. L'illustre Métaphysicien peu sensible vraisemblablement au talent de la *Recommandée*, mais rempli d'estime pour les *Recommandeurs*, devint *l'homme d'affaires* de Mlle *Subligny* : ce fut l'expression de M. de F.

Sa Lettre pour Mlle *Sallé* à M. *de Montesquieu* convient également, & à celle pour qui elle étoit écrite, & à celui qui devoit la recevoir : mais Mlle S. ayant différé son voyage, ne trouva plus M. de M. à *Londres*, lorsqu'elle y arriva ; il venoit d'en partir.

La sagesse de Mlle *Sallé* est aussi connue, &, pour ainsi dire, aussi célebre que son talent ; sagesse d'autant plus estimable, que son talent l'exposoit davantage. M. *de Voltaire* célébra l'une & l'autre par les vers suivans qui devoient être placés au bas de son portrait, & que je ne crois pas imprimés.

De tous les cœurs & du sien la maîtresse ;
Elle allume des feux qui lui sont inconnus.
De *Diane* c'est la Prêtresse
Dansant sous les traits de *Vénus* (1).

(1) Plusieurs Dames aussi respectables par leur vertu que par leur naissance, honoroient Mlle

Digitized by Google

On voit par tant d'Ouvrages de M. de F. qu'il aimoit le travail de la compoſition. Auſſi m'a-t'il répété pluſieurs fois qu'il auroit été Auteur, quand même il n'eût pas eu beſoin de l'être pour faire quelque fortune. Un jour entr'autres, il me dit que lorſqu'il avoit réfléchi ſur la maniere la plus heureuſe pour lui de naître & d'être, relativement à ſon caractere, il auroit voulu naître avec cinquante mille livres de rente, & être Préſident de la Chambre des Comptes; car, ajouta-t'il, il faut être quelque choſe, & que ce quelque choſe ne vous oblige à rien; que comme

Sallé de leurs bontés. Je me contenterai de nommer Madame la Marquiſe *du Tort*, ſœur de M. le Comte *de Nocé*. Ils avoient pour pere M. le Comte *de Fontenay*, ſous-Gouverneur de M. le Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans & Régent du Royaume. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit & de probité, mais auſſi miſanthrope que M. le Duc *de Montauſier*. On a imprimé il y a quelques années quelques-unes de ſes Lettres à ſon auguſte Eleve. Madame *du Tort* étoit une des meilleures amies de M. de F. On connoît la galanterie badine qu'il fit pour elle:

C'eſt ici Madame *du Tort*,
Qui la voit & ne l'aime, a tort;
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

Digitized by Google

son goût le portoit à la compoſition, il auroit compoſé, mais ſans ſe nommer; qu'il auroit donné ſouvent à manger, mais ſans ſuperfluité ni délicateſſe recherchée, à un petit nombre d'amis choiſis, jamais plus de cinq ou ſix à la fois; qu'il leur auroit lu ſes Ouvrages, comme lui ayant été confiés par l'Auteur pour les faire voir à des gens d'eſprit, & avoir leur avis, &c.

Le travail de M. de F. étoit aſſidu, ſans être opiniâtre ni forcé. Il y conſacroit régulièrement toute la matinée, & donnoit le reſte de la journée à la ſociété. Il ſe levoit & ſe couchoit de très-bonne heure, & ne connoiſſoit point à cet égard la différence des ſaiſons. Rien de plus uniforme que ſa vie.

Travaillant ſans beaucoup d'effort, avec application, mais ſans contention (1), il portoit dans les compagnies, comme dans ſon lit, une tête bien libre & bien dégagée des idées qui l'avoient occupé dans ſon

(1) Il faut excepter de ce travail ſans *contention*, ſes *Elémens de la géométrie de l'infini*, & peut-être quelques-uns de ſes extraits de l'Académie des Sciences. *Voyez le Mercure de Juin*, *p.* 58.

Le premier volume de l'Hiſtoire de cette Compagnie, depuis le renouvellement de 1699, ne parut qu'au commencement de 1702. L'Hiſtorien gagna bientôt une année, & tous les volumes ſe ſuccéderent enſuite ſans interruption.

Digitized by Google

cabinet ; il en sortoit, si je puis m'exprimer ainsi, tout entier, & il n'éprouvoit ni ces distractions, ni ces insomnies si ordinaires aux Auteurs toujours remplis de l'Ouvrage qu'ils ont sur le métier. On dit que les unes & les autres sont une preuve de génie. J'ai pourtant vu de ces distractions à beaucoup d'Auteurs médiocres, & je les ai entendus se vanter de leurs insomnies (1).

Un des plus beaux chapitres des *Considérations*, &c. de M. *Duclos*, & peut-être le plus finement pensé de tout le livre, est celui qui a pour titre, *Sur le rapport de l'esprit & du caractere.* Ce *rapport* si rare dans la plûpart des hommes, étoit presque parfait dans M. de F. seulement pourroit-on dire, pour me servir de l'expression de M. *Duclos*, *qu'il n'avoit pas assez de caractere*, assez d'ame *pour son esprit.* Mais il le sçavoit, il se connoissoit, il s'étoit conduit en conséquence, &, pour m'exprimer encore avec M. du C, il avoit *compté avec son caractere.*

(1) Dans la petite piece de vers intitulée, *Autres Etrennes*, (t 4, p. 368) M. de F. dit:

En ce jour solemnel, où de vœux redoublés,
Plus qu'en tout autre temps les Dieux sont accablés,
J'ai fait des vœux . . . . . .
J'ai demandé des jours occupés & paisibles, &c.

Digitized by Google

« Le plus grand avantage pour le bon-
» heur, *dit plus bas l'Auteur que je viens de*
» *citer*, eſt une eſpece d'équilibre entre
» les idées & les affections, entre l'eſprit &
» le caractere. »

A cet égard, & par rapport au bonheur, l'équilibre étoit parfait dans M. de F. Auſſi a-t'il été très-heureux pendant le cours de la plus longue vie, à l'exception peut-être des deux ou trois dernieres années; encore n'auroient-elles pas été exceptées de cette félicité conſtante, ſans la ſurdité qui augmentant de jour en jour, comme je l'ai déja dit, le priva enfin preſqu'entiérement du plaiſir de la converſation. Ce plaiſir avoit été ſon principal & preſque ſon unique délaſſement (on ſçait qu'il ne jouoit point), & il y étoit preſqu'auſſi ſenſible que s'il eût été grand parleur, pourvu néanmoins que la converſation fût entre gens d'eſprit, ſans quoi il s'ennuyoit, mais très-poliment; on ne s'en appercevoit jamais.

Un de ſes dons les plus marqués, car c'en eſt un, & il eſt rare, ſurtout parmi ceux qui ont plus d'eſprit que de politeſſe naturelle, ou acquiſe par l'uſage du monde; c'étoit le don d'écouter & de bien écouter. Il ſe plaiſoit à entendre d'excellentes choſes autant & plus qu'à en dire;

Digitized by Google

car alors il s'inſtruiſoit ou s'amuſoit, *en repoſant ſa poitrine* (c'étoit ſon expreſſion) naturellement aſſez foible, pour le remarquer en paſſant; au lieu que ſon eſtomac étoit très-fort. Auſſi mangeoit-il beaucoup, & même peu ſainement. Il eſt vrai que depuis un très-grand nombre d'années, il ne faiſoit que dîner, & ne ſoupoit point. Il n'a jamais eu qu'une maladie, vers l'âge de 50 ans, & ce fut une fluxion de poitrine. Auparavant, il prenoit du café à l'eau tous les matins; il n'en prit plus qu'après le dîner, & il y mettoit beaucoup de ſucre.

Mais pour revenir à ſon don de bien écouter, je fus un jour ſi frappé de l'air de plaiſir avec lequel il écoutoit quelqu'un qui, à la vérité, parloit fort bien, mais qui parla long-temps, & dès-lors n'amuſa guere que M. de F. & moi, que je le comparai à cet Acteur célebre (1) dont le jeu muet égaloit celui dont il accompagnoit ſa déclamation.

Après avoir fait ſi long-temps un uſage ſi honnête & ſi poli du ſens de l'ouie, M. de F. eût bien mérité de le conſerver toujours.

M. de F. écoutoit d'autant plus & parloit d'autant moins dans une compagnie,

(1) *Baron.*

Digitized by Google

qu'elle étoit moins bien composée. C'est d'une part, qu'il n'aimoit pas à dire des choses trop communes, de pures inutilités, & que de l'autre, lorsqu'il parloit, il vouloit être entendu & senti. La politesse ordinaire d'un esprit supérieur, est de se mettre au niveau de ceux à qui il parle. A l'égard de quelques personnes, c'en est une aussi de se tenir au dessus de leur portée. Par là, on flatte leur amour-propre. Elles feignent d'entendre, & se persuadent qu'on croit qu'elles entendent en effet. Mais cette sorte de politesse a quelque chose de faux, & M. de F. étoit trop vrai pour s'y prêter. On a pourtant dit qu'il parloit volontiers de philosophie aux jolies femmes Oui, pourvu qu'elles eussent de l'esprit. Il y en a de charmantes à qui il n'auroit pas voulu essayer de faire concevoir les *Antipodes*, eussent-elles dû l'admirer,

« Et se pâmer à sa douce façon de, &c. (1) »

(1) *Epigramme de Rousseau.*

Et n'est caillette en honnête maison,
Qui ne se pâme, &c.

Je la cite pour la seconde fois : mais que serviroit de dissimuler ce que personne n'ignore ? J'ajouterai même, quoique cela ne soit pas si généralement connu, que sous le nom de *Cydias*,

Digitized by Google

Il seroit superflu d'ajouter que M. de F. étoit *bon entendeur*. Je dis *superflu* pour ceux qui l'ont connu ; car les autres pourroient absolument en douter, & il est d'expérience que tous ceux qui sçavent bien parler, ne sçavent pas bien entendre. J'avoue que dans quelques-uns cela vient de vanité & d'inattention à ce qu'on leur dit. Mais j'ai cru remarquer que cela venoit aussi dans plusieurs d'un défaut réel dans l'esprit ; défaut que je n'ose appeller un manque de finesse & de promptitude

M. *de la Bruyere* paroît avoir voulu peindre M. de F. (*chap. de la société & de la conversation*), & c'est vraisemblablement d'après ce portrait malin, que *Rousseau* fit son Epigramme. Je dois pourtant dire que je n'ai trouvé le nom de M. de F. dans aucune des clefs du livre des *Caracteres*, pendant qu'on y trouve une foule d'autres noms très-respectables, & surtout bien plus redoutables que celui de M. de F. qui ne l'étoit point du tout. Mais je ne me prévaudrai point du silence des clefs, pour jetter du doute sur le véritable original du portrait ; la charge, pour être très-forte, n'en ôte pas la ressemblance ; j'en parlerai une autre fois plus amplement. J'ai plusieurs choses à dire sur M. de F. relativement à M. de la B, & j'espere les dire sans partialité. J'aimois bien le premier ; mais j'estime beaucoup le second. Je trouve même qu'on ne l'estime pas assez aujourd'hui, &, pour tout dire, je n'étois pas absolument content de M. de F. sur cet article. Il est vrai qu'il avoit été cruellement offensé.

Digitized by Google

d'intelligence ; car ils diroient auſſi-bien & mieux, que ce qu'on dit de mieux en leur préſence, & cependant ils ne l'entendent pas, ils ne le ſentent pas, ou ne le ſentent qu'imparfaitement. Ils ont, ſi je puis m'exprimer ainſi, une fineſſe *active*, & n'ont pas une fineſſe *paſſive*. Ils ont ce qui ſemble être le plus, & n'ont pas ce qui ſemble être le moins. Quoi qu'il en ſoit de la cauſe qui ſépare deux choſes ſi faites en apparence pour être toujours réunies, M. de F. poſſédoit l'un & l'autre dans un égal degré. (1)

Un jour Madame *d'Argenton* ſoupant en grande compagnie chez M. le Duc *d'Orléans* (le Régent), & ayant dit quelque choſe de très-fin qui ne fut point ſenti, s'écria : *Ah ! Fontenelle, où es-tu ?* Elle faiſoit alluſion au mot ſi connu. *Où étois-tu, Crillon ?*

Les beaux parleurs, ſoit gens d'eſprit &

(1) *Dans le chapitre des Conſidérations*, &c. déja cité, l'Auteur dit qu'*on doit diſtinguer la fineſſe de l'eſprit, de celle du caractere.* M. de F. eſt un exemple très-marqué de la juſteſſe de cette diſtinction. C'étoit aſſurément un eſprit très-fin, mais ce n'étoit point un homme fin, & par cela même il étoit un peu défiant, du moins précautionné. Sans de fortes preuves, il ne jugeoit mal de perſonne en particulier ; mais il avoit aſſez mauvaiſe opinion des hommes en général.

Digitized by Google

à penſées, ſoit gens d'imagination & à ſaillies, ſe plaiſoient beaucoup avec M. de F. parce que, outre, comme je l'ai dit, qu'il les écoutoit autant qu'ils vouloient, ils ne perdoient rien avec lui.

M. *Duclos* n'étant encore que de l'Académie des *Belles Lettres*, & n'ayant donné que les *Confeſſions*, &c. & Madame *de Luz.* qu'il n'avoit pas même encore avouées, eut une aſſez longue converſation avec M. de F. ſur un point de littérature, & la matiere fut traitée très-philoſophiquement. Quand M. D. eût ceſſé de parler, M. de F. fut ſi content de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il lui dit : *Vous devriez écrire, faire quelque Ouvrage. Et ſur quoi*, lui demanda M. *Duclos ?* M. de F. répondit : *Sur ce que vous venez de me dire.*

Il excitoit volontiers à compoſer, ceux en qui il appercevoit du talent, & un talent original ; mais ſurtout de la lumiere, de l'eſprit proprement dit, le grand don de penſer de ſoi-même & d'après ſoi-même, de voir dans les choſes ce qu'on n'y avoit pas encore vu. Lorſqu'on liſoit en ſa préſence un Ouvrage nouveau, ſi quelques traits venoient à le frapper, ſa grande louange étoit : *Cela eſt neuf*, ou *cela eſt bien vu* (1. Voilà ce qu'il appelloit

(1) Je le crois même auteur de cette derniere

Digitized by Google

de l'esprit & du génie. Il en trouvoit à l'Auteur à proportion que ces traits neufs & lumineux étoient en plus grand nombre dans son ouvrage, & en même temps plus fins, plus profonds, &c. à proportion de la quantité & de la qualité. Si de plus cet Ecrivain *penseur* & original, pensoit, non en quelque sorte au hazard, mais, pour ainsi dire, de système; si son ouvrage présentoit un dessein, un plan; s'il formoit un bel ensemble, un beau tout; en un mot, si la forme égaloit la matiere, & si le créateur étoit architecte; alors l'Auteur étoit pour M. de F. un esprit & un génie parfait, un *Descartes* en philosophie, un *Corneille* en poésie, un *la Motte* en littérature. Ce sont là les trois hommes dont je l'ai entendu parler avec le plus d'estime, & à qui il donnoit plus de fonds d'esprit. On sçait assez comment il en a parlé dans ses Ouvrages, toutes les fois qu'il a eu occasion de le faire.

Son Histoire de l'Académie des Sciences est remplie des louanges de *Descartes*. Voici ce qu'il en disoit encore dans l'extrait non imprimé (j'ignore pourquoi il ne le fut pas) d'un Mémoire de M. *Saurin*

façon de parler, devenue aujourd'hui fort ordinaire; ce qui fait honneur à notre siecle.

Digitized by Google

ſur la cauſe de la peſanteur, qu'on trouve dans le volume de 1709.

« M. *Deſcartes*, dit M. de F, Auteur le » plus original qui ait peut-être jamais été, » eſt le premier qui ait conſidéré les for- » ces centrifuges des corps mus en rond, » & le premier qui en ait prétendu tirer » la peſanteur. Cette idée eſt ſi belle, ſi » ingénieuſe, ſi conforme au plan général » de la nature, ſi agréable même pour » ceux qui ont un certain goût de phyſi- » que, qu'elle mérite de n'être abandon- » née que pour des difficultés invincibles, » & qu'à la derniere extrêmité; & d'au- » tant plus qu'il eſt fort à craindre qu'en y » renonçant, il ne faille auſſi renoncer » pour jamais à ſçavoir ce que c'eſt que la » peſanteur des corps. »

Quant à M. *de la Motte*, les amis de M. de F. ſe ſouviendront de lui avoir entendu dire plus d'une fois : *Un des plus beaux traits de ma vie, c'eſt de n'avoir pas été jaloux de M. de la Motte.*

Comme ils vivoient dans les mêmes ſociétés, M. de F. avoit eu de fréquentes occaſions de connoître par la converſation de M. de la M. auſſi-bien que par ſes Ouvrages, tout ce qu'il a dit de la juſteſſe, de l'agrément & de l'étendue de ſon eſprit, dans ſa réponſe à M. l'Evêque de *Luçon*,

Digitized by Google

ſucceſſeur de M. *de la Motte* dans l'Académie Françoiſe. (1)

Voilà les deux hommes de Lettres que, dès ma premiere jeuneſſe, j'ai le plus deſiré de connoître, quoi que pût me dire contr'eux, mon Régent de Rhétorique, le P. *Guyot*, alors Jéſuite, & ſi fameux depuis ſous le nom de l'Abbé *Deſfontaines*; car je lui dois la juſtice qu'il en penſoit dès lors comme il en a penſé depuis. Je les connus l'un & l'autre peu après mon arrivée à Paris; & plus je les ai connus, plus je les ai eſtimés, admirés, aimés. Le premier écrit auquel j'aie mis mon nom, eſt ma Lettre ſur M *de la Motte*, en Janvier 1732. Il étoit mort le 26 du mois précédent. L'Abbé *Desfontaines* ne fut pas trop mécontent de la maniere dont j'avois parlé dans cette Lettre de mon illuſtre ami. *J'y faiſois*, diſoit-il, *des aveux hardis & ſinceres, qui n'avoient pas plu au petit troupeau de ſes aveugles partiſans* (2). Mais d'autres endroits de ma Lettre lui déplurent

(1) Je ne puis m'empêcher de citer un trait de cette réponſe, dans lequel, en peignant ſon ami, M. de F. s'eſt peint lui-même, ſans y penſer. *Un eſprit nourri de reflexions, plein d'idées bien ſaines & bien ordonnées*, &c.

(2) *Nouvelliſte du Parnaſſe*, t. 4, p. 66. *Eſprit de l'Abbé Desfontaines*, t. 3, p. 93.

Digitized by Google

fort. Selon lui, *j'y confondois partout la critique avec la satyre.* Mais ne les avoit-il point quelquefois confondues lui-même ?

Dans la feuille citée de son *Nouvelliste du Parnasse*, l'Abbé *Desfontaines* avoit aussi parlé de la *réponse* de M. de F. à M. l'Evêque *de Luçon*, & avec bien plus d'amertume que de ma *Lettre.* J'étois infiniment moins digne de sa colere. D'ailleurs, il avoit conservé pour moi de l'amitié, comme j'avois conservé pour lui de la reconnoissance. Enfin j'avoue que M. de F. l'avoit traité lui-même un peu durement dans cette *réponse ;* & je ne reconnus point sa douceur ordinaire, lorsque je lui entendis dire.

« Parlerai je ici de cette foule de Censeurs que son mérite lui a faits ? Seconderai-je leurs intentions, en leur aidant » à sortir de leur obscurité ? Non, Messieurs, non, je ne puis m'y résoudre ; » leurs traits partoient de trop bas pour » aller jusqu'à lui. Laissons-les jouir de la » gloire d'avoir attaqué un grand nom, » puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; » laissons les jouir du vil profit qu'ils en » ont espéré, & que quelques-uns cherchoient à accroître par un retour réglé de » critiques injurieuses. Je sçais cependant » que même en les méprisant, car on ne

Digitized by Google

» peut s'en empêcher, on ne laisse pas de » recevoir d'eux quelques impressions ; on » les écoute, quoiqu'on ne l'ose le plus » souvent, du moins si l'on a quelque » pudeur, qu'après s'en être justifié par » convenir de tous les titres odieux qu'ils » méritent. »

Cela est assurément très-beau & très-éloquent. *Isocrate* étoit devenu *Demosthenes*, pour vanger son ami ; mais, encore une fois, cela étoit dur. L'Abbé Def. très-sensible aux traits qu'on lui lançoit (& cette sensibilité lui fait une sorte d'honneur), le fut infiniment à ceux de M. de F. H voulut s'en vanger à son tour ; il composa une feuille très-maligne. Elle fut arrêtée sur l'épreuve même, & le privilege retiré. Elle ne parut donc point, & on ne l'a vue que plusieurs années après : mais alors le plaisir de la vangeance étoit émoussé, ou plutôt, une vangeance si tardive n'en étoit plus une ; & la feuille qui eût été lue dans le temps avec avidité par un certain public, est vraisemblablement inconnue à la plûpart de mes Lecteurs.

Environ trois ans après, en 1735, l'Abbé des F. obtint un nouveau privilège pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les écrits modernes*. On les supprima encore en 1743.

Cependant

Digitized by Google

Cependant l'année suivante il donna de nouvelles feuilles sous le titre de *jugemens sur les Ouvrages nouveaux*. M. de F. fut encore attaqué, mais loué aussi, dans les unes & les autres. Il n'y auroit rien à dire, si ces critiques & ces louanges ne se contrediſoient pas souvent. L'Abbé des F. n'étoit pas seulement partial: il étoit homme d'humeur & de passion, & chaque feuille dépendoit beaucoup de son humeur actuelle.

Disons tout. L'Abbé des F. n'avoit pas assez d'esprit pour sentir tout celui de M. de F. Son goût étoit plus juste que fin; & dès-lors il n'étoit pas toujours juste. Il a quelquefois critiqué, faute d'entendre ce qu'il critiquoit. M. l'Abbé *de Pontbriant*, M. *de Gennes de la Motte* (1), &

(1) Le premier est Auteur du livre intitulé, *Nouvelles vues sur le ſyſtême de l'Univers*, 1751. *M. de F.* y est souvent loué, & très-bien loué. je ne citerai que cet endroit de la page 2. Comme l'ouvrage est diviſé en six entretiens entre l'Auteur & une Marquise: « Qu'on ne pense pas, » *dit-il*, à ce mot de *Marquiſe*, qu'il me soit venu » dans l'idée d'attenter aux droits de l'homme » unique, à qui seul il appartient de dérider dé- » *cemment* le front de la philoſophie, & de lui » faire tirer avantage d'un reſte de contraſte avec » les Graces & les Ris. Trop d'exemples font crain- » dre qu'en inventant l'art, il n'en ait épuiſé les » reſſources, ainſi que les fineſſes. L'inconvénient » d'être copiſte & de lui trop reſſembler, ne peut

moi ; (si j'ose me citer) tous trois ses disciples à *Rennes*, nous l'en avons fait convenir plus d'une fois ; car, malgré son impétuosité naturelle, il se rendoit, lorsqu'on sçavoit le prendre comme il faut, & lui parler avec douceur ; ou s'il ne se rendoit pas, ce n'étoit point comme tant d'autres, par vanité & par présomption (sur le ton impérieux & magistral qu'il prenoit souvent, on lui en a cru plus qu'il n'en avoit), c'étoit, je le répete, faute de lumieres assez étendues, & d'une certaine finesse de goût.

Je ne dissimulerai point qu'un autre de ses disciples, (*le Pere Berthier*) mais dans une autre ville, *à Bourges*, lui est beaucoup plus favorable que moi, & peut-être plus que son abbréviateur même, quelque intéressé que celui-ci fût à l'être. Il lui accorde (1), « l'avantage de faire » toujours appercevoir beaucoup de goût, » d'intelligence & de finesse ; avantage

» être que très-voisin de celui de l'imiter mal, » & de ne lui point ressembler. »

M. *Degennes-de la Motte* est Avocat aux Conseils, & en cette qualité Avocat des Etats de Bretagne. Je ne connois personne qui ait l'esprit plus juste & le goût plus délicat.

(1) Journal de *Trévoux*, dans le mois d'Août dernier, extrait de *l'esprit de l'Abbé Desfontaines*

Digitized by Google

» qui n'eſt pas donné à tout le monde, & » que cette homme rare, poſſédoit dans » un degré très éminent. »

Je n'ai encore vu aucun homme de lettres, je dis de ceux que l'Abbé des F. a le plus loués lui-même, à qui ces louanges n'aient paru trop fortes.

On peut diſtinguer deux ſortes de fineſſe dans un critique. L'une conſiſte dans la ſagacité à appercevoir les défauts & les beautés des ouvrages ; l'autre dans une maniere fine d'expoſer & de faire ſentir ces beautés & ces défauts, de louer & de cenſurer. Ces deux ſortes de fineſſe ne ſe trouvent pas toujours enſemble. Une critique pourroit-être écrite finement, ſans être fine, & fine, ſans être écrite finement. L'Abbé des F. étoit médiocre à ces deux égards, ſurtout à l'égard de la fineſſe du ſtyle. En général, ſon ſtyle eſt clair, vif & naturel, mais négligé, peu correct, & ſans élégance. Loue-t'il ? C'eſt d'ordinaire par des louanges communes & ſans délicateſſe. Cenſure-t'il ? C'eſt par des railleries plus fortes qu'ingénieuſes, ſouvent ameres & groſſieres, & plutôt des injures que des railleries. Il n'avoit pas le ton de la bonne plaiſanterie.

Mais quand même il eût eu tout le *goût*, toute *l'intelligence*, toute *la fineſſe*, que le

Digitized by Google

Pere B. lui attribue, avoit-il de l'équité, de la sincerité, de la bonne foi ? Ne vouloit-il louer que le bon, & censurer que le mauvais ? En un mot, le critique *étoit-il honnête homme*, comme critique ? Il n'y a que la réponse de *Scaron* à faire. *Oh non.*

Le Pere B. me permettra donc de le lui dire. Tout bon critique qu'il est lui-même, la reconnoissance l'a séduit en faveur de son ancien maître, & cela lui fait honneur. J'ajoûterois bien encore une autre cause de séduction. Le Pere B. est Jésuite, & l'Abbé des F. l'avoit été pendant près de 17 ans.

M. *Fréron qui partagea quelque temps le travail & la gloire des jugemens sur les ouvrages nouveaux* (1), qui après avoir été l'associé de l'Abbé des F, fut son successeur, l'est encore, & marche si fidélement sur ses traces, M. *Fréron*, dis-je, ne pouvoit guere être plus favorable à M. de F. que son *Maître* & son *Ami* (2). Il l'a donc traité à peu près de même. Il l'a quelquefois loué, & plus souvent critiqué. Sa derniere critique (1) a paru si outrée &

(1) Préface de l'*Esprit de l'Abbé Desfontaines*, page 24.

(2) Lettre à M. *Lefranc*, sur la mort de l'Abbé *Desfontaines*, t. 1, p. 278, des *Opuscules de M. F.*

(3) *Année Littéraire* 1757, tome 1, p. 113,

Digitized by Google

même si maligne, que je ne crains point de la mettre sous les yeux de mes Lecteurs. Après avoir distingué dans M. de F. *le bel esprit de l'Académie Françoise*, *& le Secretaire de l'Académie des Sciences*, M. F. dit :

« Comme bel esprit, l'audace de sa ré-
» volte contre les anciens, la méthaphysi-
» que de ses idées, la subtilité de ses re-
» flexions, ses recherches trop curieuses
» des invisibles ressorts du cœur humain,
» la tournure alambiquée de son langage,
» les petites chûtes épigrammatiques de
» ses phrases, *la politique raffinée de son style*,
» si je puis parler ainsi, ne lui ont pas fait
» des admirateurs parmi les gens de goût ».

Il seroit aussi ennuyeux qu'inutile de discuter en particulier chacun des traits de ce portrait. J'avoue même qu'ils expriment assez bien tous les *vices* voisins des *vertus* de M. de F, & que, si comme l'Abbé des F. on avoit le *goût plus juste que fin*, on pourroit de la meilleure foi du monde confondre les uns avec les autres. Je demanderai seulement à M. F. ce qu'il a entendu par *la politique raffinée du style de M. de F.* J'ai soupçonné d'abord une faute d'impression, & qu'il falloit lire *politesse* au lieu *de politique*. Mais si cela étoit, M. F. n'auroit pas ajouté, *si je puis parler ainsi. Politesse raffi-*

article intitulé, *mort de M. de Fontenelle.*

Digitized by Google

née eſt une expreſſion ſimple & ordinaire pour laquelle on n'a point de permiſſion à demander. Il faut donc lire *politique*. Mais alors, à quoi bon, *ſi je puis parler ainſi* ? Ce ſeroit peut-être un paſſeport pour une expreſſion trop hardie, trop ſinguliere, ou même d'une *tournure alambiquée*, pour une *chûte épigrammatique*, en un mot pour quelque phraſe à la *Fontenelle*; mais il n'y a point de paſſeport pour une expreſſion inintelligible.

Au reſte, on n'en trouve guere de pareilles dans M. *Fréron*; l'obſcurité n'eſt point ſon défaut. Auſſi loue t'il plus bas M. de F. ſur la *netteté de ſes idées*, & *ſur la clarté de ſon ſtyle*. Je ne ſçais pourtant s'il a ſenti tout le prix de cette louange; & toute la valeur qu'elle tire des critiques qui l'ont précédée. *La clarté du ſtyle* n'eſt pas un petit mérite dans M. de F. avec la *métaphyſique de ſes idées, la ſubtilité de ſes reflexions, ſes recherches trop curieuſes des plus inviſibles reſſorts du cœur humain, la tournure alambiquée de ſon langage, la politique raffinée de ſon ſtyle, &c.*

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces accuſations, auxquelles on pourroit répondre, tantôt en niant le fait, tantôt en niant le droit, j'avouerai encore à M. F. qu'il n'eſt pas le premier qui les ait faites contre

Digitized by Google

M. de F : mais qui jamais avoit dit avant lui:

« Sa *Pluralité des mondes*, ſes *Dialogues* » *des morts*, ſes *églogues*, ſont des ouvra- » ges très-ingénieux ſans doute, mais ſi » *remplis* d'affectation & de *faux* brillans, » qu'il eſt difficile d'en ſoutenir la lecture, » &c ».

Ce n'eſt pas ainſi que *Quintilien*, *aſſez bon juge*, *ſi je ne me trompe* (1), parloit de ce Romain célebre, auquel on a quelquefois comparé M. de F, de l'ingénieux *Seneque*; ce n'eſt pas ainſi qu'il le cenſuroit. Bien loin, ſelon lui, qu'il fût *difficile de ſoutenir la lecture* de ſes ouvrages, cela n'étoit malheureuſement que trop facile. Il lui reprochoit des *vices*; il l'en trouvoit *plein*; mais c'étoit des *vices agréables*: *dulcibus abundat vitiis*. Voilà comme il falloit critiquer M. de F. Par là on ſe ſeroit du moins accordé avec ſoi-même, & on auroit expliqué comment il eſt un écrivain *dangereux en fait de goût*; car il ne l'eſt point, ſi on ne peut le lire.

M. F. a rendu pleine & entiere juſtice à M. de F. comme Secretaire de l'Académie

(1) « Faut-il s'étonner que M. *de Fontenelle* » ſe ſoit vu en butte aux traits de *Deſpreaux*, de » *Racine*, de *Rouſſeau*, & aux critiques de *Féné-* » *lon*, de la *Bruyere*, de *Rollin*, de *Desfontaines*, » &c. tous partiſans zélés de l'antiquité, & aſſez » bons juges, ſi je ne me trompe? » *ibid.*

Digitized by Google

des Sciences : ce qu'il dit enſuite ſur ce que M. de F. étoit dans la ſociété, n'eſt pas ſi pur & ſi net de toute cenſure & de toute ironie.

Il parle de *ces jolies réparties, de ces mots fins, que lui inſpiroient ſur le champ la délicateſſe & la galanterie de ſon eſprit* ; mais il ne dit pas que M. de F. le même dans ſa converſation que dans ſes écrits, y étoit ſouvent auſſi ſolide & auſſi lumineux qu'ingénieux & agréable.

Il dit que ces *riens agréables viennent rarement à un homme de cabinet ;* & par là il donne une louange rare à M. de F ; mais en ajoutant, *& même à un homme de génie,* il lui refuſe une autre louange bien plus précieuſe. Mais je l'ai dit ailleurs, & je n'y reviendrai point : comment peut-on refuſer le *génie* à un écrivain qui penſe autant que M. de F.

C'eſt, dit-on, que *penſer*, n'eſt que de l'eſprit.

Je ne diſputerai point ſur les mots ; mais je déclare une fois pour toutes, que ſi je donnne le *génie* à M. de F., c'eſt que j'appelle de ce nom toute grande & importante qualité de l'eſprit poſſédée dans un degré éminent. En ce ſens, je regarde M. *Nicole*, quoique Ecrivain ſans graces, & ſans chaleur, comme un *homme de génie.* C'eſt un *penſeur.*

Digitized by Google

M. *Fréron* dit tout de ſuite ironiquement : *le grand Corneille ſon oncle n'avoit pas aſſurément ces graces & ces gentilleſſes.*

Non, il ne les avoit pas ; mais ce n'eſt pas parce qu'il étoit *homme de génie ;* c'eſt parce qu'il étoit *homme de* tel *génie.* Il n'avoit pas le génie des graces & de l'enjouement, parce qu'il avoit celui de la force & du ſublime.

Mais je dis trop. Aucune ſorte de génie n'eſt incompatible avec une autre. MM. de *Fontenelle* & de *Voltaire* en ſont la preuve. Le premier a fait un grand ouvrage de Géométrie, & il avoit des *graces* : le ſecond a fait des tragédies fortes & ſublimes ; pluſieurs morceaux de ce caractere ſont répandus dans ſes autres ouvrages ; & il eſt plein de *graces.* Mais *Lafontaine* qui en avoit tant dans ſes écrits, & dont ces graces naïves & enjouées étoient preſque l'unique don, n'en avoit pourtant point dans la ſociété. Toutes ces unions & ſéparations, ſi je puis m'exprimer ainſi, de talens & de qualités bonnes ou mauvaiſes, tiennent à quelque choſe qui ne ſera jamais bien connu, & elles nous étonneront toujours. A force de combinaiſons, diſoit quelquefois M. de F, la nature réunit tout & ſépare tout. Elle n'eſt biſarre que parce qu'elle eſt féconde.

Digitized by Google

J'en demeurerai là aujourd'hui ; je crains de laſſer le Public, non de M. de F, mais de moi. Dans quelques mois peut-être, car il me reſte encore beaucoup à dire, je reprendrai mes *Fontenelliana*, ſur-tout s'il me paroît qu'on le ſouhaite.

Quant à une vie en forme de M. F. je ne l'ai point promiſe abſolument, & je ne la promets point encore. Plus j'y penſe, plus je trouve de difficultés & même d'inconvéniens à la faire, comme je voudrois la faire, c'eſt-à-dire, bien ſincere & bien complette, ou du moins à la donner, ſi ce n'eſt dans quelques années. M. de F, je l'ai déja dit ailleurs, a connu particuliérement un grand nombre de perſonnes de tout rang & de tout état. Il m'en a parlé ; il m'a appris beaucoup de choſes qui les regardoient ; il m'a dit ce qu'il penſoit lui-même de ces perſonnes ; de leurs ouvrages, ſi c'étoit des Auteurs ; de la maniere dont ils ont rempli leurs emplois, ſi c'étoit des hommes en place, &c. Or je voudrois redire tout cela d'après lui, parce que les jugemens & les réflexions d'un homme tel que M. de F. ſont une partie auſſi utile que curieuſe de ſon hiſtoire. Mais, avec quelque circonſpection qu'il jugeât, & ſur-tout qu'il parlât, il y auroit peut-être encore, à publier ce qu'il

Digitized by Google

n'a dit & comme il me l'a dit, de quoi blesser beaucoup de gens. Je ne veux pourtant blesser personne; & si peut-être cela m'est déja arrivé, c'est bien contre mon intention assurément. Il faut donc attendre.

VERS

A M. le Comte de Saint-Florentin, le jour de S. Louis, sa fête.

Sur l'air : Vous qui du vulgaire stupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Epicure pour guide, &c.

Que ce nom cher à la patrie
Est encor plus cher en ces lieux !
Il offre à notre ame attendrie
Les deux plus beaux présens des Cieux.
D'un Héros, Ministre fidele,
Que tu remplis bien ses projets !
Des Rois Louis est le modele,
Et toi l'exemple des sujets.

La sagesse éclaire tes veilles ;
Insensible aux bruits de la Cour,
La voix du peuple à tes oreilles
Parvient sans peine & sans détour :

Digitized by Google

De ton Prince ami plein de zele,
Le vrai, le bien ſont tes objets:
Des Rois Louis, &c.

Tout en lui ne peint, ne reſpire
Que la clémence & la candeur;
C'eſt ſa belle ame qui t'inſpire,
Tu prends tes vertus dans ſon cœur.
Sa grandeur eſt ſi naturelle!
La tienne eſt d'un ſi doux accès!
Des Rois Louis, &c.

Il a fait ſa gloire ſuprême
D'être aimé d'un peuple ſoumis:
Comme lui tu veux que l'on t'aime;
Tous ſes ſujets ſont tes amis.
Paris, à l'ombre de ton aîle,
Goûte l'abondance & la paix:
Des Rois Louis, &c.

Sans la pourpre & le diadême,
Il ſeroit encore adoré:
Moins par ton rang, que par toi-même,
Tu ſeras toujours honoré:
Le reſpect que ton nom rappelle
Redouble à te voir de plus près:
Des Rois Louis, &c.

Digitized by Google

L'Italie a fait à Madame Dubocage tous les honneurs que mérite son talent distingué. L'Académie de Bologne s'est empressée à la recevoir, & Rome vient de l'admettre au nombre de ses Arcades, sous le nom de la Bergere Doriclée, avec l'applaudissement universel. Nous l'apprenons par une Lettre que M. Pizzi, l'un de ces illustres Académiciens, nous a écrite dans sa langue. Nous nous hâtons de l'insérer ici avec le Remerciement que Madame Dubocage a fait en vers François à cette célebre compagnie.

Roma, 3 Agosto 1757.

MONSTEUR, l'inclita, ed erudita Madame Dubocage, dopo essere stata ammessa all' Accademia delle Scienze in Bologna, viene ora aggregata con plauso universale à questa nostra Adunanza degli Arcadi sotto Rome della Pastorella Doriclea.

Questa maravigliosa Donna, sensibile ad un tal veridica testimonianza di stima (dovuta per altro al suo merito distintissimo) ha subito composto in ringraziamento i qui aggionti leggiadri versi diretti agli Arcadi illustri.

Mi permetterete pertanto, Monsieur,

Digitized by Google

ch' io, come uno de' XII Colleghi d' Arcadia mi dia l' onore di trasmetterli à voi qui accluſi per non defraudare la ſuda. Dama da quella accreditata menzione, che voi ſarete per farne nel voſtro celebre Mercurio.

Tanto mi riprometto dalla voſtra ben nota gentilezza; me'ntre ſon' io doppiamente tenuto di coſi favorevol congiontura, che mi dà anche il vantaggio di proteſtarmi. Monſieur,

Ded^mo obligmo ſervre.

GIOACCHINO PIZZI.

VERS de Remerciement.

QUELLE puiſſance enchantereſſe
Mit dans l'empire des Céſars,
Tous les arts brillans de la Grece!
Un Licée offre à mes regards
Les ſçavantes ſœurs du Permeſſe.
Que vois-je? où fut un champ de Mars,
Un boſquet fait pour la molleſſe
Invite au repos de Lucrece!
En ces lieux où de toutes parts
L'étude & la délicateſſe,
Du Dieu du goût ſont la richeſſe:
Un Roi (1) du Tage, ami des Arts,

(1) *Jean V, Roi de Portugal, bienfaiteur des Arcades.*

Digitized by Google

De trésors orna la sageſſe.
Chriſtine (1) qu'encensa Lutece,
Quittant son trône & ses remparts,
De ces gazons fut la Déeſſe :
Une fille (2) de cent Héros
A la suivre en ces champs s'empreſſe ;
Cyrene (3) y goûte un doux repos :
Euridice (4) dès sa jeuneſſe
Y chante sur ses chalumeaux
L'âge d'or qui nous fuit sans ceſſe.
Des vers gravés sur ces ormeaux
M'apprennent ces faits que j'admire :
Puis-je par des efforts nouveaux
Du Pinde ici m'ouvrir l'empire ?
Oui, dit le Dieu de ces côteaux,
La faveur où ton ame aſpire
Sera le prix de tes travaux,

(1) *Cette Reine de Suede donna aux Arcades un boſquet dans son jardin pour tenir leurs Aſſemblées.*

(2) *La Princeſſe Royale de Pologne a fait l'honneur à cette Académie de lui envoyer des vers qu'elle avoit compoſés.*

(3) *La Ducheſſe de Bracciano, fille du Prince Corſini, amatrice des Beaux Arts.*

(4) *Jacinte, fille du Cardinal des Urſins, mariée au Duc Darcé, fils du Prince de Piombino, Dame auſſi célebre par ses attraits & ses talens, que par sa naiſſance. Les vers de sa compoſition qu'elle vient de réciter dans l'Aſſemblée des Arcades à l'âge de 15 ans, ont fait l'admiration de Rome.*

Digitized by Google

De mon bonheur que les échos,
Raiſonnent de Londre à Palmire :
Tant que Flore aimera Zéphyre,
Qu'on chante aux bords de ces ruiſſeaux
Ma gloire & les ſons de ma lyre.

Le mot de l'Enigme du Mercure de Septembre eſt l'*Appétit*. Celui du Logogryphe eſt *Sac*, dans lequel on trouve *cas* de conſcience, *As* riviere de Sologne, les deux lettres du mot *Pallas*; *Sa*, Religieux Portugais.

ENIGME.

Je ſuis la mere inconcevable
De ce qu'un Philoſophe a peine à définir ;
Et de ce fils inexplicable,
Il en ſort trois qu'on ne peut bien unir.
Rien moins qu'eux trois ne ſe reſſemble :
Jamais on ne les vit un ſeul inſtant enſemble ;
Car l'un s'enfuit, quand l'autre il apperçoit :
Mais laiſſons les courir, & revenons à moi.
Je porte un nom effrayant & ſublime,
Je ſuis pour tous l'impénétrable abyſme :
Prends garde en téméraire à ne t'y point plonger ;
Sans ceſſe, ami Lecteur, je t'en vois approcher.

Par l'Hermite de Buſueil.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Je ſuis cet ennemi ſecret
Redouté ſur toute la terre ;
Je brûle, agite & fais la guerre
Aux Rois comme au plus vil ſujet.
Cher Lecteur, de mon nom ſix pieds ſont l'aſſemblage :
Prends-en deux, & ma tête, on t'offre un élément,
Ou le métal deſtiné d'âge en âge,
Au combat, au labeur, à punir le méchant :
Avec trois je ſerai cette femme crédule,
Source du crime originel :
Même nombre, c'eſt moi qui dans la canicule
Corrompt toute matiere & ronge tout mortel.
Veux-tu m'en donner deux fois deux,
Je deviens certaine légume :
Pour m'obtenir ſouvent on fait des vœux ;
Un certain jour ſurtout où, mis en gros volume,
Je ſuis le prix du plus heureux :
Ne m'en retranche point ? que ſuis-je ? un vain preſtige
Qui trouble ſouvent le ſommeil :
Si tu m'en ôtes un, j'enfante le prodige :
Mon art eſt ſans pareil ;
Laiſſe m'en trois encor pour terminer ma courſe,
Je ſuis ainſi que l'ombre, & ne ſuis jamais vu ;

Digitized by Google

Sous la faulx d'un tyran je tombe ſans reſſource :
A ce trait, cher Lecteur, puis-je être méconnu ?

CHANSON.

Le vieux Lucas, d'une tremblante main,
A ſon ami Grégoire un jour verſoit du vin :
Pourquoi trembler, lui dit le Buveur intrépide,
En me verſant cette douce liqueur ?
Je tremble, dit Lucas, ah ! je tremble de peur
Que ma bouteille ne ſe vuide.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Nous allons enrichir cet article du discours de M. Durey-de Morſan, Receveur général des finances de Franche-Comté, Secretaire du Cabinet & des commandemens de S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine, & de Bar, pour ſa réception à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, le 7 Mai 1757. L'ouvrage mérite cette diſtinction à trois titres, par ſa préciſion, par ſon élégance & par le ton de modeſtie, qui caracteriſe l'Auteur. Il a pour objet les ſociétés Littéraires. La matiere a été ſouvent traitée; mais il nous paroît que perſonne juſqu'ici n'a mieux développé leurs avantages, ni mieux ſaiſi leur côté favorable.

Meſſieurs, l'honneur d'être admis parmi vous, l'avantage de vous avoir été préſenté par les mains de l'amitié, l'idée que j'ai conçue des talens qu'exige une pareille diſtinction, & la conviction de ma médiocrité, tout vient à la fois frapper

Digitized by Google

mon esprit, partager mon cœur, & me laisse à peine la liberté nécessaire pour épancher ma reconnoissance. Instruit de vos usages, Messieurs, je sçais qu'en ce jour solemnel on ne doit pas donner tout au sentiment. Il faut, par un tribut Littéraire, justifier ce que votre choix fait présumer d'un Candidat. On ne s'acquitte point avec vous par des éloges: vous voulez qu'on vous fasse part de quelques vérités neuves qui soient utiles ou agréables, & celui qui vous dit les meilleures choses, vous fait le meilleur remerciement.

Pour moi, Messieurs, je n'apporte ici qu'une ame pénétrée de vos bontés, & j'ai seulement à vous offrir quelques réflexions qui m'ont fait sentir tout le prix de l'adoption dont vous m'honorez.

L'expérience, mieux que tous les raisonnemens, a démontré les avantages des Sociétés Littéraires. Personne ne doute qu'elles ne contribuent plus que tout autre moyen, au progrès des Lettres, à la perfection des Arts, aux charmes & aux douceurs de la société civile. On l'a souvent dit avant moi; mais il me semble qu'on n'a point suffisamment analysé les effets généraux ou particuliers que produit ce commerce réciproque, ce concert mutuel des esprits.

Digitized by Google

C'eſt ce développement que j'eſſaye de tracer à vos yeux, Meſſieurs ; je le confie à votre indulgence, & je le ſoumets à vos lumieres.

Premiere Partie.

L'homme eſt né communicatif, & la nature l'a formé avec toutes les facultés propres à faire naître en lui, à entretenir & à ranimer de plus en plus le deſir de ſe communiquer aux autres. Le premier homme qui a penſé, qui a combiné des idées, qui a ſenti des perceptions, a voulu auſſi-tôt les verſer dans l'ame de ſes ſemblables. Les beſoins naturels ont ſans doute commencé à rapprocher les hommes : mais dès qu'ils eurent reconnu les propriétés de l'organe de la parole, on vit diſparoître inſenſiblement ces Pantomimes imparfaits de l'eſprit & du cœur, ces ſignes muets, qui juſqu'alors avoient été les Interpretes naturels des penſées & des ſentimens. On leur ſubſtitua les inflexions de la voix, d'où ſe forma le premier idiôme, inſtrument plus ſûr & plus commode de la communication intellectuelle. La facilité du langage, pour exprimer ſes ſentimens, & pour produire ſes penſées, étendit la ſphere de l'entendement, multiplia les connoiſſances & les éclaircit ; les idées morales ſe développe-

Digitized by Google

rent & firent naître les premieres loix. Des hommes plus éclairés que les autres, devinrent Légiſlateurs.

Les plus anciens peuples du monde remontent tous à quelque ſage, qui plus habile à ſaiſir le génie particulier des hommes au milieu deſquels ils vivoient, s'éleva parmi ſes concitoyens, & apprit d'eux-mêmes à les gouverner. Hermès en Egypte, Confucius à la Chine, Minos en Crete, Solon & Licurgue dans la Grece, Numa Pompilius à Rome, perfectionnerent les Sociétés, & les affermirent par de ſages Loix. Souvent la raiſon d'un ſeul développa celle des autres, & la fit ſi heureuſement germer, que de ce ſeul point de lumiere il s'en répandit de toutes parts une infinité de rayons. L'expérience donna plus d'étendue, & l'obſervation plus de jour aux principes déja connus, & en fit éclorre de nouveaux; de ſorte qu'à partir de certains points hiſtoriques, on voit que dans l'eſpace de quelques ſiecles, la raiſon humaine a fait des progrès rapides, ſans qu'on démêle tous les degrés par leſquels elle a paſſé de la barbarie à la politeſſe. Bien-tôt par la communication, non plus d'hommes à hommes, mais de peuples à peuples, toute la face du monde eſt changée. Les migrations, les

Digitized by Google

voyages, le commerce, les guerres, l'intérêt, l'ambition, la curiosité, tout sert à ouvrir une infinité de canaux, qui rapprochant les extrêmités de la terre, mettent tous les hommes en état de se communiquer leurs lumieres, leurs opinions, leurs découvertes. Des esprits profonds, préparés par quelque notions simples, se livrent à la méditation, & les voilà créateurs de la Philosophie. Ces sages vont en Egypte, & par eux les Egyptiens deviennent les Précepteurs de la Grece : la Grece polie, éclairée, éclaire & polit à son tour presque tous les autres peuples, & les Romains deviennent les disciples des Grecs.

Les premieres Poésies, aussi simples que le sentiment qui les faisoit naître, n'étoient que de légeres peintures des objets naturels, de tendres chansons qu'un Pâtre Arabe ou Chaldéen adressoit à la Bergere ingénue qui partageoit ses travaux rustiques. Ce langage s'éleva peu à peu : la poésie, sans quitter les campagnes, vint dans les villes, s'y perfectionna, célébra les Héros, déplora l'infortune de la vertu opprimée, ou fit rire les hommes de leurs propres ridicules.

Quelle distance du premier Berger qui chanta sans art ce qu'il sentoit sans artifice,

Digitized by Google

jusqu'au sublime chantre d'Achille ! Quelle différence de ton, de goût, de langage !

Le souvenir des événemens fameux, des belles actions, des faits mémorables, ne se gravoit d'abord que dans la mémoire, & se transmettoit par la parole des peres aux enfans ; mais cette tradition, en s'éloignant de sa source, se brouille, se confond. L'écriture est inventée chez les Phéniciens, ou plus probablement en Chaldée. Les arbres, les rochers deviennent aussitôt les premiers monumens de l'histoire, les premieres archives de l'humanité. Cet art divin de parler aux yeux, multiplie & perpétue la communication intellectuelle. La parole fugitive, inconstante, se fixe sur l'écorce d'un arbre ; on l'attache ensuite aux fibres d'une plante (1) aquatique ; on la peint sur la peau d'un animal. Ce supplément du langage, cette raison écrite, plus réfléchie, est portée partout, & commence à distinguer seule le peuple humanisé du peuple barbare. (2) En même temps l'art de la parole se perfectionne par l'usage, par l'habitude, par l'exercice, & par une communication plus

(1) Le *Papirus* d'Egypte.

(2) *Hominum vestigia conspicio*, s'écrie Aristippe à la vue de quelques caracteres.

intime

intime & plus générale entre les hommes.

L'éloquence (dirai-je la fille ou la mere de la société ?) l'éloquence se fortifie, & prend tous les jours de nouvelles formes. Produite par la communication, elle ne pouvoit subsister sans elle, & c'est la communication qui l'anime, qui l'entretient, & qui l'applique à son véritable usage : car à quoi serviroit d'être éloquent, si on ne l'étoit que pour soi ? En général, la perfection de nos facultés & de nos talens ne regarde essentiellement que les autres. On n'est point éloquent pour le seul mérite de l'être ; on n'écrit pas avec quelque soin pour soi seul : tout se rapporte à l'objet général de la société. C'est pour les autres autant que pour soi qu'on pense, & qu'on produit ses pensées. Enfin toutes nos facultés, toutes nos connoissances se perfectionnent par les moyens qui les ont formées, & par conséquent leurs progrès suivent ceux de la communication.

Si Thésée n'eût pas rassemblé les peuples épars dans les campagnes de l'Attique ; s'il n'eût pas réuni toutes ces bourgades isolées pour n'en faire qu'une grande ville, il n'y auroit jamais eu dans la Grece ni d'Isocrate, ni de Démosthene. Mais dès que les sociétés politiques ont eu leur consistance, la Langue Grecque s'est polie &

Digitized by Google

s'eſt étendue. Les paſſions devenant de jour en jour plus vives & les intérêts plus actifs, par la préſence, ou par la multiplicité des objets, le langage a inſenſiblement acquis de nouvelles inflexions : on s'eſt fait un art de la parole ; l'éloquence enfin s'eſt formée. Et depuis le premier Laboureur qui ſe diſtingua de ſes ſemblables par un peu plus de facilité à manier la parole juſqu'au foudroyant Périclès, juſqu'à l'Orateur ſi redouté des Rois, quels progrès cette éloquence n'avoit-elle point faits ?

Chaque génération a profité des lumieres de celle qui l'a précédée, & en a tranſmis de nouvelles à la génération qui l'a ſuivie. Ainſi s'eſt formé cet amas de connoiſſances dont nous jouiſſons. Tous les hommes & tous les ſiecles y ont ſucceſſivement contribué, & il circule parmi nous, comme un patrimoine inépuiſable où chacun a ſa légitime.

Je me repréſente cette communication générale comme un de ces grands fleuves qu'on voit rouler majeſtueuſement ſes ondes dans un vaſte canal. Si l'on veut remonter à ſa ſource, ce n'eſt qu'un filet d'eau échapé d'une roche ; mais qui dans ſon cours s'eſt groſſi par une infinité de ruiſſeaux qu'il a reçus & qui s'y confon-

Digitized by Google

dent. Telle a été la progreſſion des Sciences, des Lettres & des Arts, depuis les Egyptiens juſqu'aux Grecs, depuis les Grecs (Diſciples ingrats qui ſemblent avoir méconnu leurs Maîtres), juſqu'aux Romains, & depuis les Romains qui ont conſervé ſoigneuſement les écrits des Grecs, ou qui ſont preſque tous Grecs eux mêmes juſqu'à nous. La communication a tout fait, & ſi l'on conſidere bien la façon dont vivent encore aujourd'hui ces peuples incultes qui nous retracent les premiers Sauvages de l'Attique, c'eſt au peu de communication qu'ils ont avec les autres peuples qu'il faut principalement attribuer leur ignorance & leur ſtupidité. On reproche aux Orientaux comme un reſte de barbarie de ne pas connoître encore les douceurs de la converſation. Cette communication ſociale, ce commerce de ſentimens, de penſées, de fantaiſies même, où chacun met quelque choſe du ſien, & qui eſt l'ame des liaiſons, les Grecs & les Romains l'entendoient ſi bien, & en faiſoient tellement leurs délices, qu'ils ont laiſſé des traces de leur goût pour la converſation dans un grand nombre de Dialogues dont nous n'avons plus qu'une très-petite partie. Quel avantage ne tire t'on pas en effet des hommes, par l'agréable

Digitized by Google

épanchement des sociétés particulieres ! Nous éprouvons combien nos esprits ont souvent de peine à mettre au jour leurs propres pensées. Il est des génies très-capables de faire l'agrément d'un cercle choisi, mais dont la trempe flegmatique les fait ressembler à ces corps durs & froids, dont on ne peut tirer du feu que par le choc. C'est l'heureux choc de la conversation qui est nécessaire à ces esprits, ou paresseux ou glacés. Il faut en quelque façon les électriser, pour faire passer leurs perceptions du centre à la circonférence, & alors qu'en résulte-t'il ? D'heureuses étincelles, de brillantes saillies, des traits de lumiere, soudains, inattendus, & d'autant plus vifs, qu'ils ne sont point refroidis par la réflexion. Je ne crains point de l'avancer : il s'est dit de meilleures choses dans le feu des entretiens familiers qu'il n'y en a d'écrites. Il n'est pas rare de voir des hommes qui paroissent stupides, s'échauffer par la conversation, devenir très-supérieurs à eux-mêmes, & produire enfin sans effort, ce que l'application du cabinet leur refuse.

Mais les sociétés Littéraires qui dans la société générale forment *la République des Lettres*, sont la preuve la plus sensible des avantages qui résultent de la communica-

Digitized by Google

tion des penſées & du commerce des eſprits ; & partout où l'on aimera les Lettres, les Arts, l'union, la paix, l'amour de l'ordre & de la ſubordination, on ſe plaira toujours à voir ces utiles établiſſemens ſe multiplier pour le bonheur des peuples & pour l'illuſtration des empires. C'eſt ce qu'a bien compris un Sage, qui eût été Légiſlateur en Egypte, & qui auroit poli la Grece ; un Monarque tel que l'imaginoit Platon, deſtiné à faire aſſeoir la philoſophie ſur le trône. Vous êtes ſon ouvrage, Meſſieurs : votre auguſte Fondateur, en vous reſſemblant, a ſenti combien la réunion de vos lumieres contribueroit à perfectionner les connoiſſances, les talens, les vertus, le génie & le goût d'une Nation diſtinguée par ſa valeur, ſa Religion & ſon inviolable fidélité pour ſes Maîtres.

Le Monument (1) qu'il vient d'élever pour éterniſer le ſouvenir d'une auguſte Alliance, ce Monument ſi digne d'un Prince qui fait honneur à l'humanité, nous montre ce qu'il voudroit faire pour

(1) Pyramide ornée de trophées & de ſymboles relatifs au Traité d'Alliance entre Sa M. T. C. & l'Impératrice Reine de Boheme & de Hongrie, que le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, a fait élever dans ſa Capitale.

Digitized by Google

rapprocher tous les hommes, & n'en composer qu'une société, ou qu'un peuple de freres.

Vous le voyez, Messieurs, je n'ai fait que crayonner rapidement les biens que produit généralement la communication des esprits. Il me reste à suivre avec plus de précision ses effets particuliers sur chacun de nous.

Seconde Partie.

Un célebre Métaphysicien (1), rival heureux de Prométhée, a exposé en public une belle Statue qu'il fait successivement voir, entendre, goûter, flairer, toucher, & l'automate finit par être un grand Philosophe. J'ai à vous présenter, Messieurs, une autre Statue, qui au contraire commencera par être une sorte de Philosophe, dégénérera en espece d'automate, & reprendra insensiblement ses esprits, ses lumieres & sa philosophie.

Le problême va s'expliquer. Je suppose un homme très-instruit, & bien pourvu de toutes les connoissances qui font les Sçavans, mais enseveli dans son cabinet, vivant avec sa bibliotheque qu'il sçait par

(1) M l'Abbé de Condillac, Auteur du livre Métaphysique, qui a pour titre : *la Statue animée.*

Digitized by Google

cœur, & fuyant le monde qu'il ne connoît pas. A ce portrait, qui n'eſt pas de fantaiſie, & dont il y a plus d'un modele, on conçoit que mon Sçavant a toujours lu pour lire, qu'il s'eſt beaucoup plus occupé de tout ce qu'ont penſé les Anciens, que de ce qu'on penſe dans ſon ſiecle, qu'il n'a jamais penſé lui-même que d'après ſes Maîtres, & qu'il n'eſt ni communicatif, ni communicable. Eſſayons de faire mouvoir cette machine organiſée, c'eſt-à-dire de mettre en action quelqu'une de ſes facultés. Voyons ſi ce cabinet vivant, enrichi des productions d'autrui, pourra produire quelque choſe. J'exige de lui, non qu'il écrive en une Langue morte ou ſçavante (ce qu'il feroit peut-être aiſément), mais qu'il puiſſe être entendu de tout le monde, & qu'il nous parle ſa Langue naturelle. Je l'obſerve, & je remarque d'abord que ſon premier & ſon plus grand embarras eſt préciſément d'écrire en cette Langue, qui de toutes les Langues eſt la plus étrangere pour lui. Il l'a pourtant parlée dès l'enfance; il a lu Vaugelas, Bouhours & tous les bons Maîtres du langage. Voyez-le dans la criſe du travail: à peine il peut arracher de ſa tête une phraſe lourde, pédanteſque & traînante; l'expreſſion pour habiller les idées même les

Digitized by Google

plus communes, se refuse à la lenteur de sa plume : il ne sçait ni choisir, ni placer les termes que lui suggere son sujet. Cet homme cependant pense admirablement en Latin, & même en Grec. Qui lui rend donc si difficile l'usage de sa propre Langue ? Le défaut de communication.

S'il n'eût pas négligé le commerce des personnes polies ; s'il se fût partagé du moins entre son cabinet & la société ; si de temps en temps il eût conversé avec ces aimables ignorans qui ne sçavent que plaire & parler agréablement leur langue ; enfin s'il eût respiré l'air des cercles, où l'on se pique plus d'orner l'esprit que de charger la mémoire, il auroit insensiblement contracté cette facilité d'expression que le travail donne encore moins, qu'un peu de lecture & beaucoup de monde.

Mais en se bornant à ses livres, ne conversant qu'avec les Morts, préférant une étude obscure & muette, aux leçons vivantes d'une aimable société, & n'exerçant que sa mémoire, il a laissé dessécher ou languir les autres facultés de son esprit ; il n'a pas compris que l'étude peut les exciter à un certain point, mais ne peut seule les perfectionner, & que la véritable clef des livres est la connoissance des hommes. Ainsi réduit à ses seules lumieres, sans

Digitized by Google

goût ou naturel ou acquis, privé de ce diſcernement, de ce tact fin que donne l'habitude de voir, d'entendre & de comparer, ce n'eſt plus qu'une eſpece d'automate.

Ranimons préſentement la ſtatue. J'ai ſuppoſé mon Erudit bien préparé par l'étude. Qu'il ſorte de ſa ſphere étroite & obſcure, qu'il entre dans un plus grand tourbillon; qu'il ſoit admis dans ces ſociétés, où tous les agrémens de l'eſprit, la politeſſe, le ſel Attique, les graces de la converſation, & la ſcience du monde viennent aſſaiſonner la raiſon; qu'il prenne ſeulement une teinture, un léger coloris de l'urbanité qui regne dans ces ſociétés, qu'on le verra bientôt différent de lui-même! Son imagination développée, embellie, rendue plus active, répandra ſur ces productions cette fraîcheur, ce vernis naturel, cette fleur d'expreſſion qui font valoir les moindres choſes. En donnant à la ſociété ce qu'il paroîtra dérober à ſon cabinet, il ſçaura peut-être un peu moins, mais il ſçaura beaucoup mieux; & ce qui eſt plus important, il apprendra le véritable uſage du ſçavoir.

Vous l'avouerai-je, Meſſieurs? Je reſſemble peut-être en quelque choſe à l'homme que je viens de vous peindre; mais le

Digitized by Google

goût que j'ai toujours eu pour les Lettres & pour la retraite du cabinet ne m'a point fait renoncer à la société. Convaincu plus que personne de l'utilité de la communication, persuadé qu'on ne peut trop l'étendre, j'ai commencé par les voyages, & pour mieux connoître les hommes, j'ai toujours tâché de joindre la pratique à la théorie. Cependant, après avoir vu d'autres climats, d'autres Peuples, d'autres mœurs, tous mes besoins n'étoient pas remplis, ni tous mes desirs satisfaits. L'attrait persévérant des lettres me faisoit souhaiter de pouvoir tenir à quelque Société Littéraire, où je pusse épurer & former mon goût, dans le sein de laquelle enfin, si je ne pouvois lui communiquer aucunes lumieres, il me fût au moins permis de puiser celles qui me manquent.

Mes vœux sont comblés aujourd'hui, Messieurs : je connois tous les avantages de l'honorable association qui en étoit le plus cher objet ; il ne me reste plus qu'à mettre à profit tous les moyens que vous me fournirez de m'en rendre digne.

ARMORIAL des principales Maisons & familles du Royaume, particuliérement de celles de Paris & de l'Isle de France.

Cet ouvrage enrichi de près de 4000

Digitized by Google

Ecuſſons en taille-douce, eſt d'autant plus intéreſſant, que le ſieur Dubuiſſon, qui l'a compoſé, n'a rien épargné pour rendre les Ecuſſons corrects & en perfectionner la gravure. Non ſeulement il a eu l'attention d'y marquer les griffes des lions & autres animaux ; mais il a eu encore ſoin d'y diſtinguer leurs langues, lorſqu'elles ſe ſont trouvées d'un autre émail que le corps.

Quoique ce livre ne ſoit que de forme *in*-12, il renferme les Armoiries des Princes, des Ducs & Pairs, Grands Officiers de la Couronne, & autres Seigneurs les plus qualifiés du Royaume & des Cours Souveraines. On y trouve auſſi les Armes des perſonnes Nobles qui font leur demeure à Paris, & de celles qui ſont établies dans toute l'étendue de l'Iſle de France. La netteté & la préciſion avec leſquelles on a compoſé cet Ouvrage, le met à la portée de tout le monde ; & pour la facilité de ceux qui n'ont aucune connoiſſance de l'art héraldique, le ſieur Dubuiſſon y a inſéré en tête un abrégé des principes qui, joints à la quantité & à la variété des Armoiries expliquées, pourront les inſtruire dans cet art dont tous les termes ſont raſſemblés ſous un même point de vue.

Digitized by Google

L'Auteur nous annonce dans sa préface qu'il a nombre de matériaux qui le mettent en état de donner encore plusieurs volumes au public ; mais que l'accueil avec lequel cet Ouvrage sera reçu décidera de son travail.

A notre égard nous ne pouvons qu'applaudir à son zele, & l'encourager à mettre au jour la suite d'un Ouvrage dont les premiers volumes que nous annonçons méritent d'être favorablement accueillis.

A Paris, deux volumes *in*-12, chez *H. L. Guérin & L. F. Delatour*, rue S. Jacques ; *Laurent Durand*, rue du Foin, & la veuve *J. B. T. Legras*, au Palais.

L'Europe Eccléſiaſtique, ou Etat du Clergé contenant premiérement l'Egliſe Univerſelle, la Cour de Rome, les Archevêques & Evêques des Etats Catholiques ; les Ordres Religieux, les Univerſités de l'Europe. II. Le Clergé de France, les Evêques, les Vicaires Généraux, les Dignitaires des Cathédrales, le Gouvernement temporel du Clergé, les Abbés Commandataires, les Chapitres nobles, les Collégiales, le Clergé régulier, les Univerſités. III. Le Clergé de Paris, le Séculier, le Régulier ; les Chapitres, les Paroiſſes, les Monaſteres, la Faculté de

Digitized by Google

Théologie, tous ſes Docteurs, celle des Arts. IV. La Chapelle du Roi, ſes dignités, la chronologie de ſes principaux Officiers; les Prédicateurs du Roi, les maiſons royales, avec toutes les notions d'hiſtoire, de chronologie & de géographie, qui concernent chaque objet, *in*-12. petit format, d'environ 540 pages. *A Paris*, chez *Ducheſne*, rue S. Jacques, 1757.

Le titre de cet ouvrage eſt ſi bien détaillé, qu'il peut tenir lieu d'un précis.

Nous annonçons la troiſieme édition des *inſtitutions* de Géométrie, enrichies de notes critiques & philoſophiques ſur la nature, & les développemens de l'eſprit humain : avec un diſcours ſur l'étude des mathématiques, où l'on eſſaye d'établir que les enfans ſont capables de s'y appliquer, augmenté d'une réponſe aux objections qu'on y a faites. Ouvrage utile, non ſeulement à ceux qui veulent apprendre ou enſeigner les mathématiques par la voie la plus naturelle; mais encore à toutes les perſonnes qui ſont chargées de quelque éducation. Par M. de la Chapelle, Cenſeur Royal, de l'Académie de Lyon, & de la Société Royale de Londres, 2 vol. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné, quai des Auguſtins, 1757. Cette édition eſt conſidé-

Digitized by Google

rablement augmentée par l'Auteur. Le Proſpectus que nous avons inſéré dans le Mercure de Mai, page 113, nous diſpenſe d'un extrait.

Le tome cinquieme du *Mercure de Vittorio Siri*, contenant l'Hiſtoire Générale de l'Europe, depuis 1640, juſqu'en 1655, traduit de l'Italien par M. Requier, ſe délivre actuellement chez *Durand*, rue du Foin, 1757.

Vues d'un Citoyen, deux parties. *A Paris*, chez *Lambert*, rue de la Comédie Françoiſe, 1757.

La premiere partie contient le plan d'une maiſon d'aſſociation, dans laquelle, au moyen d'une ſomme très-modique, chaque aſſocié s'aſſurera, dans l'état de maladie, toutes les ſortes de ſecours qu'on peut deſirer. Des additions & éclairciſſemens, à ce même plan, une Lettre à l'Auteur de la critique *du plan d'une maiſon d'aſſociation*, & l'expoſition d'un plan propoſé pour les malades de l'Hôtel-Dieu.

La deuxieme partie comprend deux Mémoires : le premier ſur la conſervation des enfans, & une deſtination avantageuſe des enfans trouvés. Le ſecond, ſur les biens de l'Hôpital S. Jacques, leur état actuel, &

Digitized by Google

leur véritable deſtination, avec un plan général pour l'adminiſtration des Hôpitaux du Royaume, & pour le banniſſement de la mendicité.

MALADIES traduites du Latin de *Bagliri*, auxquelles on a ajouté des remarques & des obſervations fondées ſur la théorie la plus claire & la plus reçue, & ſur la plus ſaine pratique; par M. G. d'Aignan, Docteur en Médecine. *A Paris*, chez la veuve *Delaguette*, rue S. Jacques, 1757. Ouvrage excellent au jugement des Connoiſſeurs.

CUISINE & Office de ſanté, propre à ceux qui vivent avec économie & régime, vol. *in*-12, 50 ſols relié. *A Paris*, chez le *Clerc*, quai des Auguſtins; *Prault* pere, quai de Gêvres, & *Babuty* pere, rue Saint Jacques, 1757.

LA TRIGONOMETRIE SPHÉRIQUE, réſolue par le moyen de la regle & du compas, d'où l'on tire une maniere très-aiſée & très-lumineuſe de la réſoudre par les ſinus; par M. Siméon Valette. *A Bourges*, chez la veuve de *Jacques Boyer*, Imprimeur du Roi, & *à Paris*, chez *J. Barbou*, rue S. Jacques, 1757.

SUPPLEMENT aux Tablettes dramatiques de M. le Chevalier de Mouhy, de l'Aca-

Digitized by Google

démie des Belles-Lettres de Dijon, depuis la rentrée du théâtre jusqu'à la clôture, pour les années 1756 & 1757, contenant les pieces nouvelles, les pieces remises, les pieces imprimées, les débutans, les ballets, les anecdotes du théâtre depuis le dernier supplément, & les morts des Auteurs & des Acteurs. *A Paris*, chez *Jorry*, quai des Augustins; *Lambert*, rue de la Comédie Françoise, & *Ducheſne*, rue S. Jacques, 1757.

HARDI, Libraire, rue S. Jacques, au deſſus de celle de la Parcheminerie, à la Colonne d'or; donne avis au Public qu'il vient d'acquérir le privilege, & tous les les exemplaires d'un livre qui a pour titre, *Pélerinage du Calvaire ſur le Mont Valérien, & les fruits qu'on doit retirer de cette dévotion*; par M. de Pontbriand, Prêtre agrégé du Mont Valérien : petit *in*-12. enrichi de figures en taille-douce, qui ſe vend trente ſols relié.

TILLIARD, Libraire, ſur le quai des Auguſtins, à Saint Benoît, diſtribue aux Souſcripteurs le premier volume de Virgile, gravé & donné par les ſoins de M. Henri Juſtice. L'ouvrage eſt bien exécuté, avec de belles vignettes, culs-de-lampe, &c.

Digitized by Google

Ceux qui voudront ſouſcrire pour ledit Ouvrage, ſeront admis à la ſouſcription chez le même Libraire.

MANUALE Rhetorices ad uſum artis diſcendi Candidatorum, &c. quod vovet Cl. viro D. D. Paris de Meyzieu, regiæ Scholæ militaris ſtudiorum præfecto generali, P. T. N. Hurtaut, Univerſitatis Pariſienſis artium Magiſter, & Collegii Magiſtrorum deputatus. *A Paris*, chez *Laurent Prault*, quai des Auguſtins, 1757.

LETTRE de M. Keyſer à M***, Docteur en Médecine, ſervant de réponſe à un faux article inſéré dans le Journal économique. *A Paris*, 1757.

Nous nous trouvons ſi reſſerrés par l'abondance des matieres, que nous ſommes obligés de nous borner à ces ſimples annonces, & de remettre les extraits au prochain Mercure, ainſi que pluſieurs autres indications de Livres.

Moyens d'apprendre sûrement & facilement les Langues.

Les enfans, pour être enſeignés, s'embarraſſent peu des moyens qu'on choiſit; c'eſt pourquoi l'on a ſéparé ceci, dont ils n'ont que faire, d'avec l'*Introduction à la*

Digitized by Google

Langue Latine par la voie de la traduction; *nouvellement réimprimée à Paris, chez Guérin & Delatour, rue S. Jacques, à Saint Thomas d'Aquin*, 1757. On s'eſt reſtraint dans l'avertiſſement de la nouvelle édition, à indiquer ſeulement la maniere de faire uſage de cette Introduction, & l'on aura ainſi la ſpéculation d'un côté & la pratique de l'autre.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit ſur l'art d'enſeigner, on peut dire cependant que la matiere n'eſt pas encore tout-à fait épuiſée, & ce n'eſt point ici une nouveauté. Cette matiere a été traitée ſous une infinité de formes différentes, & nous eſpérons que ce que nous oſons y ajouter n'y paroîtra pas étranger.

En parcourant l'hiſtoire des enfans doctes de M. Baillet, on apprend qu'ils n'étoient parvenus à bien ſçavoir les Langues que par la lecture aſſidue & la traduction continuelle des meilleurs Auteurs. Cela étant, il s'agit de connoître quels ſont les premiers pas qu'il faut faire relativement à cette voie. Perſonne, qu'on ſçache, ne les a encore indiqués aſſez clairement, puiſqu'on n'eſt pas d'accord là-deſſus.

Ce fut vers le regne de François premier, que la compoſition du Latin ſur la Langue maternelle, c'eſt-à-dire la voie des

Digitized by Google

thèmes, commença à s'introduire dans presque toutes les écoles. La Langue Françoise prenoit le dessus : on perdoit peu à peu de vue la Latine, & l'on s'avisa de faire des regles, au moyen de quoi l'on remplit cette route de ronces & d'épines. Cette route a beau causer de la torture aux enfans, les retarder, les dégoûter ; elle subsiste, elle prévaut, tant la coutume a de force, quand une fois elle est établie. N'y a-t'il donc point quelque chemin plus aisé que celui-là, pour arriver à une Langue qu'on ne sçait pas ?

Les enfans doctes dont parle M. Baillet, étoient arrivés à l'intelligence des Langues dans un âge où le commun des enfans commence à peine à sçavoir lire & écrire, & l'on ne comprend pas pourquoi les exemples & les cris de tant de sçavans n'ont presque pas fait d'impression sur l'esprit de ceux qui enseignent. On éprouve tous les jours que les enfans ne font ordinairement rien qui vaille par ces exercices, où l'on exige d'eux d'écrire en une Langue dont ils n'ont aucune connoissance. S'il s'en trouve quelques-uns à qui l'on aura inculqué avec des peines inexprimables un nombre de regles, dont il y en a plus de fausses que de vraies, il est constant qu'ils ne sçavent pas pour cela la Langue Latine ?

Digitized by Google

Eſt-il naturel qu'il faſſent une juſte application de regles qui induiſent communément en erreur, comme nous l'allons voir ci-après ? Comment peuvent-ils choiſir les termes & les tours de cette Langue, qui leur eſt totalement inconnue ? Une regle eſt un inſtrument, ſans matiere : ſurquoi l'employer ? Pour ranger du Latin, il en faut avoir. Les enfans n'en ont, ni n'en connoiſſent point ; cependant on veut qu'ils en faſſent. Un très petit nombre y tâche : mais quel langage ! Le Pere Lamy raconte que quand il commença par la pratique de ces regles, ſans avoir fait auparavant une proviſion de mots & de tours Latins, c'étoit comme ſi on lui eût mis la tête dans un ſac pour marcher ſans s'égarer.

Un autre, c'eſt M. le Fevre, a écrit à ce ſujet, que ce n'eſt pas tenir à la raiſon que de demander à des enfans ce qu'on ſçait qu'ils n'ont pas. On ne s'aviſe point en effet de tirer une lettre de change ſur un Banquier qu'on ſçait qui n'a point de fonds ; c'eſt cependant ce qu'on demande des enfans, quand on commence par leur faire traduire leur Langue en celle qu'ils ne ſçavent pas. Les fautes qu'ils font néceſſairement deviennent le langage qu'ils apprennent malgré eux, en le portant

Digitized by Google

d'abord sur un brouillon, ensuite sur une copie, puis enfin dans leur mémoire, où ils le gravent si profondément, qu'on ne peut plus l'en extirper. On ne parle ni l'on n'écrit point en Langue Rustique à la cour, parce que ce langage y est inconnu. Hé! pourquoi donner lieu aux enfans de connoître des fautes qu'il est inutile de connoître? Disons donc avec le même M. le Fevre, que de tous les exercices que l'usage a autorisés, il n'y en a peut-être point qui fasse moins d'honneur à l'esprit humain que celui-là.

Les jeunes gens ne seroient-ils pas heureux d'arriver à la connoissance des Langues sçavantes aussi agréablement, & avec autant de certitude que la célebre Madame Dacier, sa fille? Elle y arriva promptement & avec succès, en commençant & en continuant son travail uniquement par la voie de la traduction. Ce sçavant homme, son pere & son maître, avoit pour maxime que tout ce que l'on compose de soi-même dans une Langue qu'on ne sçait pas, ne peut-être que faux & directement contraire à l'usage de cette Langue, & que c'est le moyen de reculer au lieu d'avancer. On sçait jusqu'où, par la même voie, il conduisit son fils, qui entendoit tous les Auteurs Grecs & Latins à l'âge

Digitized by Google

de 12 ans. Dans le temps qu'on parloit universellement la Langue Latine, on se préſentoit aux écoles pour y apprendre des choſes : on entendoit les leçons publiques, comme le peuple entend un ſermon, ſans ſçavoir la grammaire. On ne l'étudioit que dans un âge mûr. Mais quand les Langues nationales commencerent à s'éloigner de la Latine, celle-ci fut abandonnée. On en conſerva quelques reſtes dans les écoles de Droit & de Médecine; mais chez les Théologiens, chez les Philoſophes, chez les Grammairiens, elle alla toujours en baiſſant, parce qu'on n'y cultivoit preſque plus les Auteurs anciens.

Les Grammairiens crurent remédier au mal en mariant la nouvelle Langue avec l'ancienne, par des regles que Laurent Valle & quelques autres, inventerent avec la meilleure intention du monde, au milieu du quinzieme ſiecle : qu'arriva t'il ?

La Langue changeant conſidérablement d'un demi ſiecle à un autre, il fallut auſſi changer les regles. Delà les rudimens, les ſyntaxes, les concordances, les méthodes. On fit même du Latin, qui fut une autre Langue, parce que les regles inventées mettoient une diſtance infinie entre la Langue nationale & la Langue Latine. Le mal devint encore plus grand, parce

Digitized by Google

qu'on vouloit que la maternelle ſervît de moule à la Latine. On attribua du mérite à ſçavoir les regles, ſans entendre le langage des bons Auteurs Latins. Le moindre Maître qui ſçavoit les regles *Deus Sanctus: Urbs Roma: ego, qui: liber Petri: vapulo à Præceptore: eo luſum*, & quelques autres auſſi importantes, paſſoit pour un ſçavant, & enſeignoit des regles, mais rien de plus.

Ceux qui cultivoient encore les bons Auteurs, s'éleverent contre ce déſordre. « Les ſoins merveilleux, dit un célebre » Ecrivain, que le Cardinal Bembe prit » pour rétablir le goût des Anciens, qu'on » ne liſoit preſque plus à la fin du quin- » zieme ſiecle, ſont une partie de la gloire » de ſon adoleſcence, quoiqu'il n'ait qu'é- » bauché à cet âge ce qu'il porta plus loin » dans la ſuite. »

Aubert le Mire raconte avec amertume que Lipſe fut balotté à Bruxelles & dans la ville d'Ath, juſqu'à l'âge de treize ans, avec les rudimens & les ſyntaxes, par les différens maîtres ſous leſquels il paſſa ſucceſſivement, & Lipſe lui-même traite de bagatelles dégoûtantes ces regles dont on l'occupa juſqu'à cet âge, qu'il eût le bonheur d'être envoyé en penſion à Cologne chez les Jéſuites.

Digitized by Google

Quelques-uns de ces Peres eurent la générosité de quitter le préjugé vulgaire, & de faire lire les bons Auteurs au jeune Lipse, qui commença par des morceaux choisis de Ciceron. Ils le rendirent capable en peu de temps de composer des Oraisons & des Harangues, qui paroissoient beaucoup au dessus de son âge. On lui avoit fait apprendre le François par la lecture des bons livres.

Aubert le Mire s'éleve, à son occasion, contre l'usage de retenir si long-temps les enfans à l'entrée des sciences, où naissent les dégoûts sans remede. *Magistelli*, dit-il, *torquent, imò detorquent rectissima ingenia; quò fit ut adolescentes fugiant, cùm advenerint.* Il faut remarquer que ces grands hommes, dans leurs plaintes, parlent surtout des Maîtres des petites écoles de Grammaire, qu'Aubert appelle *magistelli*.

Le pere de Scaliger retira son fils de Bordeaux à cause de la peste. Il lui crut l'esprit bouché & pesant, parce qu'il fut trois ans entiers à apprendre inutilement les rudimens de la Langue Latine, n'ayant commencé qu'à l'âge de 11 ans à étudier. Le pere retint son fils auprès de lui; & au lieu de lui faire continuer ses études par la composition, il prit la voie la plus courte & la plus facile (c'est-à-dire la traduction).

Digitized by Google

duction). Le jeune Scaliger ſçut douze ou treize Langues, pour leſquelles il ne s'étoit jamais ſervi de Dictionnaires, ni de Grammaires.

M. Valois fait l'éloge de la route admirable qu'on fit prendre au P. Pétau dans ſon enfance, pour le conduire à cette érudition, à laquelle il parvint, ſans ſe laſſer ; & cette route fût la même voie de la lecture aſſidue des bons Auteurs de l'antiquité. Ce n'eſt pas-là certainement une magie noire.

On lit dans la même hiſtoire des enfans célebres par leurs études, que les Murets, les Turnébres, les Caſaubons, les Manuces, les Lambins, les Sannarards, les Rapins, & tant d'autres, ne ſe ſont formés qu'avec les bons Auteurs anciens. La plûpart de ces Sçavans, lorſqu'ils parlent de leurs premieres études, donnent les marques les plus ſenſibles de leurs regrets d'avoir perdu leur temps à des compoſitions faſtidieuſes, qui ne leur avoient rien appris ; quoiqu'ils y puſſent briller. Les uns eurent le bonheur de trouver des gens qui les conduiſirent par la vraie route, & les autres eurent celui de la trouver eux-mêmes.

Enfin l'univerſité de Paris dans ſes ſtatuts renouvellés en 1600, art. 24, 27, &c. ne demande de compoſition de François

Digitized by Google

en Latin, que dans les hautes humanités, & seulement deux fois par semaine. L'antiquité n'a pas connu l'usage des thêmes, comme nous le pratiquons : aussi tient t'il sa place sur la liste des erreurs populaires. L'université dans les endroits cités, bien loin d'approuver cette invention, recommande au contraire la lecture des anciens, & marque même spécialement ceux dont il y a à profiter, pour bien sçavoir leur langue. Elle s'éleve surtout fortement contre les livres de Latin moderne, dont on étoit inondé, & qu'on a encore multipliés de nos jours.

La voie des thêmes, pour commencer, étoit si désapprouvée, que cette université dans ses statuts, n'indique pas une seule méthode qui y eut rapport. Il n'est pas concevable comment cet usage, malgré l'opposition des hommes les plus éclairés du dernier siecle, a pu prévaloir au point où il a prévalu, n'étant surtout fondé que sur une infinité de regles fausses, & réfutées par les meilleurs Grammairiens. (1) Mais pour montrer la fausseté de ces regles, prenons-en quelques-unes au hazard dans les rudimens, ou dans les syntaxes, ou

(1) Voyez la Minerve de Sanctius, avec les Remarques de Perizonis, & le Mercure de Scioppius.

Digitized by Google

dans les méthodes ordinaires, afin de ne nous pas faire illusion. Sanctius nous fournira les réponses.

Par exemple, où a ton pris qu'il y a des adjectifs, qui régissent le génitif ? Le génitif marque le nom ou l'objet qui exerce une sorte de possession à l'égard d'un autre nom, & alors il dépend de ce nom exprimé, ou sous-entendu. *Justitiæ tenax :* ce n'est pas que *tenax*, regisse le génitif, c'est comme s'il y avoit *tenax in ordine justitiæ*, ou *in viâ justitiæ.*

On débite sérieusement que tel & tel verbe, quoiqu'actif, régit d'autres cas que l'accusatif, que *studeo*, par exemple, régit le datif ; mais ce cas n'est pas autre chose, que le cas d'acquisition ou d'attribution, ou de similitude, ou comme derniere fin, est un cas absolument indépendant : *studeo* est actif de sa nature. *Et hæc tamen omnia studebat mediocriter*, dit Terence : *hoc studet unum*, dit Horace. *Cum vero litteras studere capit : unum studetis, illud quod studes*, dit Cicéron. Il y a mille exemples semblables dans tous les meilleurs Auteurs des bons siecles de Rome ? Quand ce verbe est suivi du génitif, c'est en conséquence du nom verbal, qui est sousentendu. *Studere alicujus rei*, c'est-à-dire, *studere studium alicujus rei* : comme,

Digitized by Google

pugnare pugnam, *vivere vitam*, & tant d'autres. S'il eſt ſuivi d'un datif, ce n'eſt pas qu'il le gouverne. Ce cas entiérement indépendant de tout nom, de tout verbe, & de toutes prépoſitions, marque, comme nous venons de dire, la fin qu'on ſe propoſe. Quand les Romains diſoient : *veniam alicui petere*, c'eſt-à-dire, *demander grace pour quelqu'un*, prétendoient-ils qu'*alicui* étoit au datif, parce qu'il étoit précédé de la particule *pour* ? Ils ne connoiſſoient ni nos articles, ni nos particules.

On enſeigne que, *celo*, *rogo*, *doceo*, *moneo*, gouvernent deux accuſatifs, l'un de la choſe, & l'autre de la perſonne, tandis qu'étant verbes actifs, ils n'en peuvent abſolument régir qu'un, & que l'autre dépend d'une prépoſition ſous entendue. *Doceo te artes*, c'eſt-à-dire, *doceo te juxta* ou *ſecundùm*, ou *ad artes*. On ne voit pas pourquoi les Grammairiens ſe ſont bornés à ces quatre verbes, pour fabriquer la prétendue regle du régime des deux accuſatifs.

Præſto, *capio*, *do*, & une infinité d'autres ſur ce pied-là, régiroient donc auſſi deux accuſatifs ? Car on dit très-bien ſur l'autorité des meilleurs Auteurs anciens, *præſta te virum*, *cepimus te arbitrum*, *de-*

Digitized by Google

dit agrum dotem, &c. mais cette regle seroit encore aussi fausse ; car ces seconds accusatifs sont pour des adjectifs. Que cette confusion cause de supplices aux pauvres enfans ! Faut-il après cela s'étonner, s'ils manquent si souvent à des regles aussi contradictoires & aussi opposées au vraie génie de la langue latine ?

C'est encore pis, quand il s'agit des questions de lieu, des noms de ville, qui ne marchent jamais qu'avec des prépositions exprimées, ou sous-entendues, ainsi que des ablatifs prétendus absolus, dont la regle qu'on en donne, est aussi chimérique que celle du *que*, qu'on dit qui se rétranche, & de celui qui ne se retranche pas. Quand on a mis dans la tête d'un enfant que les noms de villes ne doivent jamais avoir de propositions devant eux, que pensera-t-il, lorsqu'il lira dans les bons auteurs *ad Genevam*, *in Ephesum*, *ex Epheso*, & mille autres exemples semblables ? Que dira-t'il de Cicéron, où il trouvera, contre ses regles, *ad Brundusium*, *ab Athenis*, *ad Capuam*, &c. (1)

Les faiseurs de méthodes & de rudimens,

(1) Voyez les douzes maximes de la vraie syntaxe, pag. 70, de l'introduction, & les exemples des Ellipses qui sont à la suite de ces maximes.

Digitized by Google

dans leurs syntaxes, ont-ils encore bien raisonné en proposant leurs regles, avant les exemples: elles ne sont souvent que des exceptions plutôt que des regles. Enseignez des regles, tant qu'il vous plaira, vous n'avancerez jamais d'un pas. Cela est si vrai que tous les hommes en général, quand il s'agit de raisonnemens, attendent toujours l'exemple pour se fixer, & d'où en tirera-t'on de plus sûrs en fait de langage que des bons Auteurs anciens? C'est donc l'usage qui est le grand maître, qui l'a toujours été, & qui le sera toujours.

Commencez par montrer des modeles parfaits qui servent de texte, & les plus sûrs sont ceux des bons Auteurs anciens, comme tout le monde en convient; raisonnez alors, & faites raisonner les enfans sur la structure de ce texte, enfin sur les causes grammaticales de cet ordre & de cet arrangement: s'ils en sont capables, à la bonheure; mais évitez la longueur sur cette matiere. Si les exemples ne sont pas à leur portée, ou si vous en fabriquez qui n'existent pas, vous frappez l'air inutilement du bruit de votre voix. La regle avant l'exemple est infiniment plus obscure que les questions philosophiques les plus épineuses; & nous voulons que des enfans de sept, huit, neuf, dix, ou douze ans se

Digitized by Google

demêlent dans des combinaisons intellectuelles pour en faire les applications ?

Prenons encore dans un des rudimens, ou dans une des méthodes d'usage, quelques regles de cette métaphysique grammaticale, en voici une : « Si *me*, *te*, » *se*, *nous*, *vous*, *joints à un verbe*, se » rapportent au nominatif d'une chose » animée, qui fasse sur elle-même l'action » dont il s'agit, on laisse le verbe à » l'actif, & on met les pronons aux cas » du verbe ». Voilà une de ces regles de méthode, dont l'intelligence exige préalablement des connoissances de la logique la plus subtile. Qu'on en fasse l'épreuve : de cent enfans il n'y en aura peut-être pas un qui s'y demêle, avant qu'il n'ait atteint l'âge où la raison doit être développée, ou qu'il n'ait recu quelques principes de logique en François. Une autre regle en apparence plus praticable. *Fruor*, *fungor*, *utor*, & quelques autres verbes, dit-on, comme *potior*, *vescor*, *glorior*, *lator*, attirent après eux l'ablatif. Non seulement on donne une raison fausse de ces ablatifs ; mais on défend encore, à peine de punition, aux enfans des basses classes d'imiter les bons Auteurs, qui se sont servi d'un autre cas. Cette défense est singuliere ; car alors que devient la regle ? Ces verbes ont tous leur

Digitized by Google

nom verbal ſous-entendu en conſequence duquel vient un génitif, s'il y en a un ; ou un ablatif qui dépend de ſa prépoſition auſſi ſous-entendue ; car il n'y a point d'ablatif, qu'en conſéquence d'une prépoſition exprimée ou ſous entendue, abſolue & autre.

Si après de telles obſervations, dont preſque toutes les regles ſont ſuſceptibles, on eſt encore attentif aux manieres de s'exprimer, qu'on emploie pour les definir, & pour les expliquer, notre langue y fait une triſte figure : par exemple, le *qui relatif*, eſt un *qui qui*, &c. Celui-ci eſt *un que que*, &c. cet autre eſt un *qui que*, &c. Si *dont* ou, *de qui*, eſt devant un verbe de telle eſpece, ou s'il n'eſt ſuivi d'aucun ſubſtantif, vous exprimerez, ce *dont*, ou ce *de qui*, &c. comme ſi les Latins connoiſſoient des *que*, des *qui*, des *dont*, ou des *de qui*. . . . .

Quel langage ! non ſeulement les enfans n'acquiérent par-là aucun ſentiment de la beauté de leur propre langue, mais ils perdent encore le peu du bel uſage qu'ils peuvent en avoir eu dans le ſein de leurs familles. Tranſportons-nous un inſtant avec notre langue dans un des plus beaux ſiecles de l'ancienne Rome, & ſuppoſons qu'un de nos Grammairiens ſe préſente à

Digitized by Google

Rome même pour y enſeigner les regles de la langue Latine, comme ſi un ancien Romain venoit s'afficher à Paris pour y enſeigner aujourd'hui les regles de la langue Françoiſe, l'un ſuivant ſa propre langue, & l'autre ſuivant la ſienne, iroit-on dans leur auditoire pour y être inſtruit ou pour y rire ?

Le Grammairien François qui débiteroit en ſa langue inconnue à Rome que *le ſubſtantif & l'adjectif s'accordent en genre en nombre & en cas*, ne ſeroit ſûrement pas entendu ; & le Grammairien latin qui viendroit débiter en la ſienne inconnue à nos petis diſciples François, que *ſubſtantivum & adjectivum concordant in genere, numero & caſu*, ne le ſeroit certainement pas davantage, quoiqu'il n'y ait encore guere que cinquante ans que cette étrange maniere d'enſeigner ſubſiſtoit preſque partout : elle ſubſiſte encore, dit-on, en quelques endroits, tant le préjugé a de force, une fois établi : l'on ne craint pas de dire que le nombre des diſciples ſçavans qui ont percé par cette pénible carriere, eſt de beaucoup inférieur au nombre de ceux que la voie de la traduction ſeule auroit produit. La langue Grecque ne s'introduiſit dans tout l'Empire Romain, que par cette voie : & c'eſt par cette voie que notre

Digitized by Google

langue eſt établie dans toute l'Europe aujourd'hui, & qu'elle pénetre tous les jours dans tout le monde connu. Mais revenons à notre étude de la langue Latine, à laquelle on procede par des regles avant que de l'entendre.

Vous avez beau prêcher à vos diſciples, qu'il faut dans telle & telle occaſion tourner, & retourner le verbe d'actif en paſſif, ou le paſſif en actif; outre le mauvais uſage qu'ils feront ſouvent de cette doctrine, ce que vous dites, n'eſt qu'un vain bruit qui paſſe. Deux ou trois exemples d'un petit Auteur que vous ferez traduire, vous ſerviront à coup ſûr plus promptement, & ſans riſquer de leur donner de fauſſes idées. C'eſt ſur ce texte pur qu'il faut leur débiter tout le grammatical. Toutes les ſyntaxes, & les méthodes bleues noirciſſent les doigts, & ne ſervent aux enfans qu'à couvrir des balles à jouer.

Nous verrons dans la ſuite ce qu'on a du pratiquer chez nos bons ayeux, avant l'invention de ces regles.

La ſuite au prochain Mercure.

LA MILICE des Grecs, ou tactique d'Elien; ouvrage traduit du Grec, avec des notes & des figures, auquel on a joint un Diſcours ſur la Phalange & ſur la Mi-

Digitized by Google

lice des Grecs en général ; suivi d'une dissertation sur le coin des Anciens. Par M. Bouchaud-de Bussy, Major d'un Régiment de Grenadiers Royaux. *A Paris*, chez *Ch. Ant. Jombert*, Imprimeur-Libraire du Roi, pour l'artillerie & le génie, rue Dauphine 1757, 2 vol. *in* 12, avec planches. Prix 5 livres relié.

Nouveaux principes de la Perspective linéaire, traduction de deux ouvrages, l'un Anglois, du Docteur Brook Taylord, l'autre Latin, de M. Patrice Murdoch ; avec un Essai sur le Mêlange des couleurs par Newton. 1 vol. *octavo* avec figures, imprimé *à Amsterdam*, chez *Westein* 1757. Se vend *à Paris* chez le même Libraire, 4 liv. relié.

Nouveau cours de Mathématiques, à l'usage de l'Artillerie & du Génie, où l'on applique les parties les plus utiles de cette science à la théorie & à la pratique des différens sujets qui peuvent avoir rapport à la guerre. Nouvelle édition corrigée & considérablement augmentée. Par M. Belidor, Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Membre des Académies Royales des Sciences, de France, d'Angleterre & de Prusse. *A Paris*, chez le même Li-

Digitized by Google

braire. Prix 15 liv. en papier ordinaire, & 24 liv. en grand papier, dont il y a quelques exemplaires.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Françoiſe.

Le 25 d'Août, fête de Saint-Louis, l'Académie Françoiſe s'eſt aſſemblée publiquement l'après-midi pour la diſtribution de ſes prix. Elle a remis celui d'éloquence à l'année prochaine. Le prix de poéſie a été remporté par M. le Miere, qu'elle a couronné pour la quatrieme fois. Son Poëme avoit pour titre, *les Hommes unis par les talens.* M. Séguier, Avocat Général au Parlement, termina cette Séance par la lecture d'un excellent diſcours de ſa compoſition ſur les qualités néceſſaires à la critique. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'avantage des lettres qu'elle fût exercée avec l'eſprit de ſageſſe de lumiere & d'équité qu'il y preſcrit, & dont on s'eſt fait une habitude de s'écarter.

Cette Compagnie donnera deux prix l'année prochaine 1758; un d'éloquence (1),

(1) Les prix de l'Académie ſont formés des fondations de MM. de Balzac, de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, & Gaudron.

Digitized by Google

& un de poésie, qui seront chacun une médaille d'or de la valeur de six cens livres. Elle propose pour sujet du prix d'éloquence: *qu'il n'y a point de paix pour les méchans.* Conformément à ces paroles de l'Ecriture: *non est pax impiis.* Isaie, ch. 57, ℣. 21.

Il faudra que le discours ne soit que d'une demi-heure de lecture au plus, & qu'il finisse par une courte priere à Jesus-Christ. On ne recevra aucun discours sans une approbation signée de deux Docteurs de la faculté de Théologie de Paris, & y résidans actuellement. Le même jour (25 d'Août) l'Académie donnera le prix de poésie à un Ode d'environ cent vers, dont le sujet sera au choix des Auteurs. Mais en même-temps elle avertit que les pieces connues de quelque maniere que ce soit, seront mises au rebut. Toutes personnes, excepté les quarante de l'Académie, seront reçus à composer pour ce prix. Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages; mais ils y mettront un parafe, avec une sentence ou devise, telle qu'il leur plaira. Ceux qui prétendent au prix, sont avertis que les pieces des Auteurs qui se seront fait connoître soit par eux-mêmes, soit par leur amis, ne concourront point; & que Messieurs les Académiciens ont promis de ne point opiner sur celles

Digitized by Google

dont les Auteurs leur ſeront connus.

Les Auteurs ſeront obligés de faire remettre leurs ouvrages avant le premier du mois de Juillet prochain à M. Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, au Palais, & d'en affranchir le port : autrement ils ne ſeront point retirés.

Ceux qui ſe plaignent d'être avertis trop tard par la voie des Journaux, des ſujets propoſés pour les prix, ne peuvent, ſans injuſtice, faire ce reproche à l'Académie Françoiſe. Elle a ſoin de faire afficher, ou de diſtribuer chaque année ſon Programme imprimé le jour de S. Louis. La Gazette en fait alors mention, & nous l'inſérons exactement dans le premier Mercure d'Octobre. Qu'on ſe donne donc la peine de lire l'un ou l'autre dans le temps, & l'on s'épargnera celle de former une plainte auſſi mal fondée, du moins à l'égard de cette Compagnie.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

GRAMMAIRE.

RÉPONSE à la lettre de M. l'Evêque de la Ravaliere imprimée dans le Mercure du mois d'Août 1757.

J'AI lu, Monsieur, dans le Mercure du mois d'Août dernier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser au sujet de mon discours sur l'origine de la langue Françoise. Vous n'avi z pas besoin d'avertir le Public que ce discours vous étoit inconnu, lorsque vous avez composé vos ouvrages. Votre réputation est trop bien fondée, pour qu'on ose imaginer que vous ayez recours aux lumieres d'autrui, & surtout aux miennes, qui sont en toutes manieres bien inférieures aux vôtres.

Lorsque j'ai fait mon discours, j'avois lu, il y avoit long-temps, cette sçavante dissertation que vous avez mise à la tête de votre édition des Poésies du Roi de Na-

Digitized by Google

varre : mais je n'avois nulle connoiſſance de votre lettre inſérée en 1746 dans le Journal des Sçavans, ſoit que je ne l'aye point lue dans le temps (car j'ai ſuivi peu exactement les journaux), ſoit que je n'y aye point fait aſſez d'attention, n'ayant alors aucun deſſein d'écrire ſur ces matieres.

Je n'étois pas mieux informé que vous euſſiez achevé l'hiſtoire entiere de notre Langue, que vous avez annoncée dans cette lettre. Votre hiſtoire n'a été connue du Public, que par l'extrait qui s'en trouve dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres imprimés en 1756, & mon Diſcours a été lu dès le mois de mars 1755, dans une ſéance publique de la Société littéraire d'Arras. Je l'ai envoyé au Mercure dans le mois d'août ou de ſeptembre de l'année derniere, & je crois y avoir marqué à la marge ou en tête, le jour qu'il a été lu ici ; c'eſt apparemment une inattention de l'Imprimeur d'avoir omis cette note dans le Mercure.

Vous aſſurez, Monſieur, que vous avez lu votre hiſtoire à l'Académie, & que vous en avez communiqué le manuſcrit à pluſieurs perſonnes : mais je n'ai point été à Paris depuis 1736 ; & n'y ayant aucune relation littéraire, la con-

Digitized by Google

noiſſance de cet ouvrage n'eſt point parvenue juſqu'à moi, je n'en ai pas même vu l'extrait dans les mémoires de l'Académie dont les Libraires d'Arras n'ont point encore tiré d'exemplaires. Vous m'apprenez cependant que je me ſuis rencontré en tout avec vous, & j'en dois être infiniment flatté. C'eſt le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de mon ouvrage, mais je vous proteſte en même temps, que ſi j'avois eu la moindre notion que vous étiez occupé à traiter à fonds ce ſujet, je ne me ſerois pas aviſé de tracer la légere eſquiſſe dont il eſt queſtion.

Vous y avez remarqué ſans doute, qu'il y a bien des choſes que je n'ai dites qu'à demi-mot, dans l'eſpérance que d'autres plus habiles & moins occupés que moi, ſe chargeroient de les approfondir. Je ſuis charmé que cette entrepriſe ſoit tombée dans vos mains, cela m'en garantit le ſuccès.

Je reviens, Monſieur, à la diſſertation que vous avez publiée avec les poéſies du Roi de Navarre. J'ai dit après vous, qu'il avoit toujours exiſté dans les Gaules une langue vulgaire; mais à cela près, il me ſemble que nos objets ſont différens. Vous n'avez voulu commencer cet ouvrage qu'au regne de Charlemagne: mon ſujet m'a

Digitized by Google

fait remonter à la conquête de Jules César. Votre principal dessein, à ce qu'il me paroît, s'est fixé alors à composer l'histoire de la langue, depuis Charlemagne jusqu'à S. Louis, plutôt qu'à rechercher son origine dont vous n'avez pas jugé à propos de parler, non plus que de ses rapports avec le Latin & le Tudesque. Ce sont au contraire les objets que j'ai principalement discutés. Il est vrai qu'ils m'ont obligé de citer une partie des Historiens & des monumens dont vous vous êtes servi avant moi; mais j'espere que vous ne trouverez pas mauvais, que j'aye puisé dans une source commune à tout le monde.

Nos sentimens different aussi quelquefois, par exemple, sur le temps où l'usage du Latin s'est introduit dans nos Tribunaux, & sur celui où il a été plus en vogue parmi nos Ancêtres. Vous croyez que le Tudesque n'a jamais été la langue des François, & qu'ils parloient le Roman. J'ai pensé autrement, & j'ai dit qu'ils avoient apporté la langue des Germains dans les Gaules, où le Peuple parloit le Roman qui n'étoit autre que le Gaulois. La distinction de ces deux idiomes, remplit une grande partie de mon discours.

Je suis entré dans un plus grand détail sur toutes ces différences, dans une lettre

Digitized by Google

que j'ai eu l'honneur d'écrire à M. de Guignes, qui vous l'aura sans doute communiquée; mais il me reste l'avantage d'être d'accord avec vous sur la conservation d'une langue toujours existante parmi les Gaulois. Fauchet & Pasquier l'auroient pensé de même, s'ils avoient tiré tout simplement la conséquence naturelle des faits qu'ils ont rapportés; au lieu qu'ils se sont embrouillés & contredits eux-mêmes, en voulant deviner des choses que les Historiens n'ont pas écrites, & en substituant des suppositions au défaut des monumens.

Vous m'annoncez que nous avons encore d'autres adversaires bien respectables. Mais peut-on anéantir les témoignages de l'histoire qui atteste la continuation du Gaulois jusqu'au regne de Clovis? Le silence des anciens Auteurs par rapport à l'état de cette langue sous la premiere race de nos Rois, ne prouvera point sans doute qu'elle ait été détruite, ni même qu'elle ait changé. Le silence ne prouve jamais rien, ou plutôt on peut en conclure, que les choses ont continué, à quelques variations près, d'être ce qu'elles étoient auparavant.

Sous la seconde race, les Historiens font mention d'une langue qu'ils nomment

Digitized by Google

Romaine, & j'ai tâché de prouver que c'étoit la Gauloise, parce que long-temps auparavant on avoit donné le nom de Romains aux Gaulois. Cela n'est-il pas plus vraisemblable, que d'imaginer une langue nouvelle dont on ne peut assigner le commencement (qui ne pourroit être que depuis Clovis) & dont la source est, dit-on, dans le Latin ? Mais quand même elle ressembleroit encore plus à cette langue dont je conviens qu'elle a beaucoup emprunté, d'où lui vient tout ce qu'elle n'en a pas tiré? N'est-ce pas toujours du Gaulois, plutôt que de tout autre idiome ?

A l'égard de cette *basse latinité* dont on prétend le faire dériver, je crois, comme vous, Monsieur, que ce ne peut être autre chose que le Latin corrompu. Il me semble même que ceux qui l'ont nommée ainsi, n'ont point pensé différemment ; & s'ils en ont fait deux langues, c'est qu'ils ont divisé la même, suivant les temps, en haute & basse latinité, en bonne & en mauvaise. Nous aurions beau chercher ce terme de *basse latinité* dans les Auteurs anciens : car, ou ils ont précédé les temps où le Latin a mérité ce nom de mépris, & ils ne pouvoient pas le prévoir, ou ils ont vécu pendant qu'il s'est corrompu. En ce cas ils ont contribué eux-mêmes à le cor-

Digitized by Google

rompre, & n'ont eu garde par conſéquent de s'appercevoir de ſa corruption. Ils ont cru vraiſemblablement s'énoncer en très-bon latin, & même mieux que leurs prédéceſſeurs. Ce ſont donc en effet les Modernes qui ſe ſont ſervis du terme de *baſſe latinité*, pour ſignifier l'altération de la véritable latinité, & pourquoi s'eſt-elle altérée ? Parce qu'elle a emprunté nos termes, ceux des Eſpagnols, des Oſtrogoths, des Lombards, &c.

Mais croyez-vous, Monſieur, comme vous l'avez dit dans votre lettre, que les premiers Gaulois qui ſe piquerent d'écrire en latin, commencerent à le gâter, en affectant de donner aux mots de leur langue naturelle un vernis de latinité ? Il me paroît que les Gaulois qui compoſerent en latin dans les premiers ſiecles qui ſuivirent la conquête de Céſar, manierent très-bien cette langue ; du moins par comparaiſon avec les Romains, dont le langage, depuis l'Empire d'Auguſte, perdit beaucoup de ſa premiere pureté.

C'eſt même à ces Gaulois, qu'on accorde la gloire d'avoir ſoutenu pendant quelque temps la bonne littérature, & j'ai cité Juſtin, qui dit à leur honneur que la Gaule ſembloit tranſportée au ſein même de la Grece : ce ſeroit donc dans des temps

Digitized by Google

postérieurs que les Gaulois auroient contribué, ainsi que les autres, à dénaturer l'ancienne langue des Romains.

Au reste, Monsieur, vous êtes plus instruit que moi sur tous ces objets, & bien loin de pouvoir vous être de quelque secours, c'est à vos lumieres que je voudrois m'en rapporter. Je ne puis qu'applaudir à la grande & belle entreprise que vous avez faite de nous donner une histoire complette de notre langue, c'est l'ouvrage d'un Citoyen aussi zélé que sçavant. Hâtez-vous de la mettre au jour pour remplir les vœux du Public, & pour nous éclairer. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

A Arras, ce 6 Septembre 1757.

MEDECINE.

EXTRAIT des Registres de l'Académie Royale des Sciences.

Du 8 Juin 1747.

Nous, Commissaires nommés par l'Académie, avons examiné un écrit qui a pour titre : *Mémoire concernant l'effet singulier de Fleurs de Pavot rouge, observé sur les entrailles d'une personne frappée de mort subite ;*

Digitized by Google

avec quelques Réflexions sur la cause de cette mort ; le tout accompagné d'expérience & de recherches anatomiques relatives aux circonstances. Par M. Navier, Docteur en Médecine, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

Un Citoyen de Châlons-sur-Marne, fort considéré dans cette ville, paroissant être en pleine convalescence à la suite d'une maladie vive qu'il venoit d'essuyer, mourut presque subitement quelques heures après qu'une médecine qu'il avoit prise le matin, eut entiérement fait son opération d'une maniere douce, & sans avoir produit le moindre symptôme d'irritation dans les entrailles. Cet événement imprévu fit beaucoup de bruit : on ne manqua pas d'imputer cette mort à l'effet du purgatif. Mais après avoir considéré que les drogues prescrites pour la médecine n'étoient que ce que l'on nomme des minoratifs, c'est-à-dire des drogues purgatives très-douces, qui avoient encore été adoucies par la clarification de la médecine, on pensa que l'Apothicaire par inadvertence & par un qui-pro-quo funeste, avoit pu substituer dans cette potion purgative quelque sel dangereux, au lieu d'un gros de sel de Seignette qui devoit y entrer. Les circonstances de cette mort dont le public ne

Digitized by Google

cherchoit pas à approfondir les causes les plus éloignées, commencerent à fortifier ce soupçon ; mais ce qui acheva de confirmer dans cette opinion, & qui effectivement paroissoit être une preuve démonstrative du poison, fut l'examen du cadavre. Après avoir ouvert le bas ventre par lequel on crut devoir commencer, on trouva l'œsophage & particuliérement l'estomac, rouges & comme livides en différens endroits, c'est-à-dire, dans un état apparent de phlogose ou d'inflammation gangreneuse. On s'en tint là, parce qu'on n'imagina pas qu'il pût se trouver ailleurs d'autre cause évidente de cette mort imprévue. Dès-lors le Public crut que le malade avoit été empoisonné. Mais M. Navier, sans être particuliérement intéressé dans cette affaire, puisqu'il n'étoit pas le Médecin du malade, crut qu'il étoit de la probité, & qu'il importoit à un Physicien avisé de tout examiner dans le plus grand détail, & avec une sorte de scrupule, avant que de conformer son jugement à celui de bien des gens, qui sur ces matieres ne décident que trop fréquemment avec précipitation d'après les premieres apparences souvent trompeuses, quand on n'approfondit pas toutes les circonstances. 1°. Il connoissoit l'exactitude & l'attention de

Digitized by Google

de l'Artiſte qui avoit préparé la potion purgative. 2°. Etant remonté juſqu'au temps qui avoit précédé la grande maladie, dont la terminaiſon ſembloit établie par une convaleſcence, ayant enſuite rapproché les accidens obſervés dans le période de la maladie, & les ſymptômes qui ont accompagné & précédé les derniers momens de la vie, il tire de ces faits combinés de très-fortes preuves d'un dépôt qui s'étoit fait ſourdement dans le cerveau, & qui a été la vraie cauſe de la mort preſque ſubite. Mais comme ces preuves ſont deſtituées de ce qui en auroit été le vrai complément, c'eſt-à-dire de l'obſervation immédiate du cerveau, qui n'a pas été examiné ſur le cadavre, parce qu'on n'a ſongé qu'à conſulter les viſceres du bas ventre, où l'on a cru avoir trouvé ce que l'on recherchoit, M. Navier tâche de donner à ces inductions un nouveau genre d'évidence, en démontrant que cette couleur rouge livide obſervée ſur l'œſophage & ſur l'eſtomac du cadavre, n'étoit rien moins qu'une phlogoſe, ou inflammation gangreneuſe. Il fonde les preuves de cette eſpece de paradoxe ſur deux points principaux. 1°. Comparant d'après les faits bien certains & bien conſtatés l'action douce & lente du purgatif que le malade avoit pris

ſans en éprouver ni tranchées, ni nauſée, ni vomiſſement pendant cinq heures de ſuite, avec les effets terribles & inſtantanés que produiroient ſur l'œſophage & ſur l'eſtomac d'un homme vivant, les poiſons dont on ſuppoſoit la potion purgative chargée à la doſe d'un gros, au lieu de ſel de ſeignette, il commence ainſi à détruire le ſoupçon d'un pareil poiſon inféré dans le purgatif. 2°. Ayant appris que le malade, environ une heure avant ſa mort, avoit pris une once de ſirop de coquelicot ou de pavot rouge, M. Navier préſuma que ce ſirop avoit profondément imprimé ſa couleur rouge foncée & livide ſur les parties où il avoit ſéjourné. Il ſentit de quelle importance il étoit pour la circonſtance préſente & pour l'avenir, de vérifier cette conjecture. Il fit donc une ſuite d'expériences ſur des portions d'inteſtins & ſur l'eſtomac tiré du cadavre de divers animaux. Il introduiſit dans les uns le ſirop de coquelicot; dans d'autres la teinture des mêmes fleurs de coquelicot; il les y laiſſa ſéjourner pendant vingt-quatre heures, en plongeant ces parties dans l'eau chauffée au degré de la chaleur des animaux vivans; & entretenant cette chaleur au même dégré, il fit avaler le même ſirop, toujours à la doſe d'une once, à différens animaux, & environ une heure après il les fit mou-

Digitized by Google

rir pour les examiner. Le réſultat conſtant de ces expériences a été que le ſirop a imprimé une couleur rouge livide, préciſément comme on l'avoit obſervé ſur la parois intérieure de l'eſtomac de la perſonne dont il s'agit dans le mémoire. La couleur communiquée par la teinture des fleurs de coquelicot, offroit abſolument le même phénomene; elle paroiſſoit de plus avoir pénétré toute l'épaiſſeur des tuniques; mais comme le malade n'avoit pas pris le ſirop de coquelicot pur; qu'on le lui avoit donné mêlé avec l'huile d'amandes douces, il reſtoit encore à éprouver l'effet de ce mêlange par des expériences ſemblables aux précédentes; elles ont été faites, & ont donné les mêmes réſultats; tous ces faits ont été vérifiés pluſieurs fois en préſence de perſonnes éclairées. Il faut obſerver que la couleur rouge avoit tellement pénétré & teint les parties ſoumiſes aux expériences, que les lotions répétées avec l'eau, n'ont point détruit cette couleur, ne l'ont pas même altérée; car ces organes n'ont jamais été examinés qu'après les lotions. Nous n'entrerons point ici dans un plus grand détail; le ſimple énoncé de ces expériences & de leur réſultat ſuffit pour en faire ſentir toutes les conſéquences. M. Navier, déja fort éclairé par ces obſerva-

Digitized by Google

tions, passe à d'autres recherches, pour continuer à prouver que la mort imprévue dont il s'agit ici, n'est point l'effet d'un poison pris avec le purgatif. D'abord, considérant les trois especes de sels dangereux, le sublimé corrosif, l'arsenic, & le tartre émétique, qui auroient pu être substitués au sel de seignette prescrit à la dose d'un gros dans la potion purgative, il fait voir que le soupçon ne sçauroit tomber sur le tartre émetique, puisque ce sel à la dose de soixante-douze grains auroit procuré sur le champ les plus terribles vomissemens. L'arsenic n'a pu être substitué; car l'Apothicaire qui a préparé la potion purgative, s'est fait une loi depuis vingt cinq ans de n'avoir point ce minéral dans sa boutique. Il restoit donc à éxaminer si le sublimé corrosif, qui doit être tenu en réserve dans les Pharmacies pour différens usages, n'auroit pas été employé. M. Navier, par les mêlanges qu'il a fait de cette drogue avec celles qui entroient dans la composition du purgatif, a observé des phénomenes singuliers & trop marqués pour ne pas décéler une méprise ou qui-pro-quo fâcheux aux yeux de l'Artiste, & l'avertir de son erreur. Mais en supposant que l'Artiste eût été assez peu attentif pour ne pas prendre garde à ces

Digitized by Google

phénomenes, M. Navier prouve par une ſuite d'expérience bien faites, que le ſublimé corroſif combiné par l'ébullition avec les autres drogues purgatives, comme effectivement il l'eût été par la maniere dont on avoit préparé la médecine, auroit ſouffert une telle décompoſition, que ſon action dangereuſe ſe ſeroit trouvé émouſſée & comme abſolument détruite. Il y a dans le détail de toutes ces expériences des faits curieux & remarquables qu'il faut voir dans le mémoire. Enfin M. Navier voulant achever de détruire tout ſoupçon de poiſon inſéré dans la potion purgative, croit qu'il eſt néceſſaire de mettre ſous les yeux de nouvelles pieces de comparaiſon, en donnant le détail des accidens terribles produits ſur les animaux vivans par l'impreſſion des poiſons tels que le verd-de-gris, l'arſenic & le ſublimé corroſif qu'il a fait prendre à des animaux. Quoique nous ayons déja de ſemblables obſervations dans quelques ouvrages qui traitent de l'effet des poiſons, nous regardons pourtant les expériences de M. Navier comme intéreſſantes, par l'exactitude avec laquelle elles ont été faites, par la façon dont elles ſont détaillées, & parce qu'elles ont donné lieu à de bonnes remarques anatomiques ſur les tuniques internes de l'eſ-

Digitized by Google

tomac & des intestins grêles, principalement sur la maniere dont elles sont organisées. L'Auteur termine son mémoire par cette question : Quelle peut donc être la cause de cette mort presque subite, & des symptômes violens qui l'ont précédée ? Il fait observer que le malade avoit eu aux jambes deux ulceres, qui ayant fourni abondamment une matiere ichoreuse, s'étoient séchés tout à coup. Cette seule circonstance, jointe à la maladie aiguë qui avoit précédé, & dont les signes avoient caractérisé l'embarras & l'engorgement du cerveau, lequel embarras n'étant pas détruit, quoique le malade, après la rémission des accidens, parût être en convalescence, a été probablement la vraie cause de cette mort imprévue qui a été accélérée par l'effet du purgatif, quelque douce qu'en ait été l'opération. M. Navier donne en conséquence plusieurs observations de semblables morts subites arrivées sous ses yeux dans des circonstances toutes pareilles à celles ci, & dont la cause ne pouvoit être attribuée à aucun poison. D'où M. Navier conclut que le purgatif le plus doux agissant toujours comme stimulant, est capable de produire quelquefois des métastases ou d'autres révolutions qui peuvent être suivies des accidens les plus redoutables & les plus imprévus.

Digitized by Google

Nous pensons que ce Mémoire, dont le principal objet & le plus louable sans doute est de rétablir la réputation d'un homme injustement accusé, où nous trouvons d'ailleurs un grand nombre d'observations intéressantes & utiles, mérite d'être imprimé dans le recueil des Sçavans Etrangers. *Signés* Lasône & Macquer.

CHIRURGIE.

SUITE de la Séance Publique de l'Académie royale de Chirurgie, du 21 Avril 1757.

M. Louis lut un Mémoire sur l'extirpation de l'œil. Son premier objet dans cet Ouvrage est de déterminer précisément quels sont les cas où il convient d'extirper l'œil : dans la seconde partie, il examine les différentes méthodes de faire cette opération, & donne des regles sur la maniere la plus avantageuse de la faire.

Dans la chûte de l'œil, lorsque le globe est entiérement sorti de l'orbite ou boîte osseuse dans laquelle il est logé, & qu'il pend sur la joue, il ne semble pas qu'on puisse se dispenser

Digitized by Google

d'en faire l'amputation. Il y a cependant des faits qui montrent qu'on ne doit pas se porter précipitamment à suivre cette indication, surtout lorsque l'accident est récent, & l'effet d'une cause violente. Covillard assure avoir replacé dans l'orbite un œil qui en étoit séparé à l'occasion d'un coup de balle de raquette, & qu'on étoit sur le point de couper avec des cizeaux. Antoine-Maître Jean, célebre Auteur sur les maladies des yeux, regarde cette observation comme un fait faux & exagéré par ostentation. M. Louis expose toute cette discussion qui lui paroît mériter beaucoup d'attention, pour se tenir en garde, & faire apprécier les histoires ou faits de pratique rapportés par les Auteurs, afin de ne les point admettre légérement, & en faire des regles, si par un examen judicieux, on ne les reconnoît conformes à la raison & à l'expérience. Lamzwerde rapporte une cure toute semblable à celle de Covillard; le fameux *Spigelius*, si habile Anatomiste, se sert d'un exemple pareil, dont il a été témoin, pour prouver, par la grande extension qu'a soufferte le nerf optique, que les nerfs sont des parties lâches. Guillemeau admet la possibilité de la réduction de l'œil poussé hors de l'orbite par une cause violente. Après des témoignages

Digitized by Google

auſſi authentiques, il ne paroît pas permis de douter qu'on n'ait replacé l'œil avec ſuccès. Ce principe paroîtra abſurde à ceux qui prendroient à la lettre le terme de réduction employé par les Auteurs, comme ſi la chûte de l'œil étoit ſimplement une maladie par ſituation viciée, pour ſe ſervir de l'expreſſion des anciens Pathologiſtes, & qu'on parlât de le remettre comme on réduit une luxation. M. Louis prétend que ceux qui, à l'imitation de Maître-Jean, n'admettent dans ces faits que ce qu'ils y entrevoient de vraiſemblable, auroient moins douté des circonſtances qu'on rapporte, s'ils euſſent connu bien préciſément la diſpoſition de l'œil & de l'orbite dans l'état naturel. M. Winſlow en a donné une deſcription bien exacte dans les mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1721, & M. Louis tire de cette recherche anatomique les principes par leſquels on doit juger l'aſſertion des Auteurs ſur la chûte de l'œil. Le plan du bord de chaque orbite étant oblique, & plus reculé ou plus en arriere vers la tempe que vers le nez, il eſt manifeſte par la ſeule inſpection, que le globe de l'œil dans l'état naturel de l'homme vivant eſt en partie hors de l'orbite : ainſi il n'eſt pas étonnant qu'au moindre gonflement de tout le globe,

Digitized by Google

l'œil ne paroiſſe ſaillir d'une maniere extraordinaire, & qu'il ne faut pas un auſſi grand déſordre qu'on pourroit ſe l'imaginer pour le faire paroître tout à fait hors de l'orbite, ſans que le nerf optique ſoit rompu ni déchiré.

L'œil peut être pouſſé peu-à-peu ſur la joue, par des tumeurs contre nature qui prennent naiſſance dans le fond de la foſſe orbitaire. Lorſque cette maladie ne cede point aux remedes généraux & particuliers, à l'uſage continué des fondans & des purgatifs, à l'application des cauteres ou ſetons, &c. elle exige néceſſairement l'extirpation de l'œil. M. Louis rapporte des exemples anciens & modernes, de cures obtenues par les médicamens & par l'opération, dans le cas où les remedes avoient été inutiles.

Le principe du mal ſe trouve quelquefois hors de l'orbite près des lames oſſeuſes qui forment les parois de cette cavité. M. Louis a vu un homme de 40 ans à qui un fongus carcinomateux dans le ſinus maxillaire avoit détruit la lame oſſeuſe qui fait le plancher de l'orbite. Le globe de l'œil étoit preſqu'entiérement ſur la joue : il y avoit carie à l'os maxillaire du côté des foſſes palatine & nazale. Le malade mourut par les accidens de l'ulcération cance-

Digitized by Google

reuſe de toutes ces parties. La chûte de l'œil étoit l'effet du volume exceſſif de la tumeur à laquelle les os n'ont pu oppoſer une réſiſtance capable d'en borner les progrès. On les auroit prévenus en attaquant à propos & convenablement la maladie du côté de la bouche : car la végétation carcinomateuſe étoit un accident de la maladie de l'os, cauſée elle-même par un principe vénérien qui n'avoit été combattu que par des traitemens peu méthodiques, dont l'effet eſt toujours incertain. M. Louis rappelle à cette occaſion, d'après Ruiſch, les ſuccés des ſecours locaux convenables à ces caries de l'os maxillaire avec excroiſſance fongueuſe. Il y a des cas où l'amputation de l'œil ſeroit ſpécialement indiquée dès les premiers temps. Paaw parle d'un enfant de 3 ans, dont l'œil gauche entiérement ſorti de ſa cavité, avoit acquis le volume de deux poings. Il mourut de cette maladie qui n'avoit commencée à ſe manifeſter que quelques mois auparavant. On découvrit à l'ouverture du crâne, une tumeur fongueuſe, dont la baſe tenoit à la dure-mere au deſſus de l'orbite, ſans aucune altération du cerveau. Dans un cas ſemblable, après l'extirpation de l'œil, on pourroit conſumer la tumeur juſqu'à ſa racine. L'abandon du malade ne laiſſe aucu-

Digitized by Google

ne reſſource. L'opération propoſée pourroit être tentée avec eſpérance de ſuccès.

L'on a ſouvent confondu la chûte de l'œil avec la dilatation du globe qui lui fait faire pareillement ſaillie hors de l'orbite. Ces deux maladies ſi différentes par leur nature, ont été déſignées par différens Auteurs ſous les mêmes noms; cette confuſion n'a pas peu contribué à jetter de l'obſcurité ſur les préceptes, & par conſequent à rendre la pratique incertaine. M. Louis expoſe les ſignes, les ſymptômes & les accidens de l'hydrophtalmie; il examine la théorie & la pratique reçues ſur cette maladie: il adopte le précepte de Bidloo qui ne recommande qu'une petite inciſion, laquelle ne doit pas s'étendre pardelà le bord inférieur de la cornée tranſparente; & il rapporte le ſuccès de deux opérations qu'il a faites, & qui prouvent par des circonſtances particulieres la ſolidité de cette doctrine.

Les excroiſſances fongueuſes qui s'élevent ſur la ſurface de l'œil, n'exigent pas toujours qu'on faſſe l'extirpation du globe, comme des Auteurs l'ont conſeillé. Il eſt eſſentiel d'apporter la plus grande attention à bien diſcerner la nature du mal; car les indications ſe tirent moins du volume de la tumeur que de ſon carac-

Digitized by Google

tere & de ſes racines plus ou moins profondes. C'eſt par des inſtructions commémoratives ſur la naiſſance & les progrès de la tumeur, qu'on ſera éclairci ſur cette derniere circonſtance. Les connoiſſances pathologiques indiqueront le genre & l'eſpece particuliere de la tumeur. Ces principes réfléchis doivent être la baſe du jugement par lequel on décide s'il faut & comment il faut opérer. M. Louis donne une ſuite de faits de pratique pour établir la doctrine ſuivant laquelle il convient de ſe conduire dans les différens cas de cette eſpece. On examine ici les raiſons de préférence que méritent l'exciſion, la ligature & les cathérétiques.

Lorſque l'œil eſt cancéreux, il n'y a de reſſource que dans l'extirpation. Ce principe établi, l'Auteur paſſe aux moyens de faire cette opération. Les ſentimens ſont partagés à cet égard. La doctrine que les Médecins avoient adopté ſur les cancers confirmés, qu'ils regardoient comme incurables, n'a jamais été généralement admiſe par les Chirurgiens. Les cancers de la face avoient néanmoins paru mériter une exception : on leur a donné un nom particulier, qui marque l'impoſſibilité où l'on ſe croyoit de les guérir ; *noli me tangere*. Dans cette opinion, le cancer des yeux.

Digitized by Google

devoit paroître plus formidable encore, & par la nature du mal, & par la difficulté d'uſer des ſecours applicables en toute autre partie. De grands Chirurgiens ont ſurmonté ces obſtacles; ils ont laiſſé dans leurs ouvrages des exemples de leur ſçavoir & de leur habilité dans les cas épineux. « Je m'attacherai, dit M. Louis, » à ſuivre l'ordre des temps dans l'expoſi» tion de la doctrine des Auteurs ſur l'ex» tirpation de l'œil. L'hiſtoire des arts eſt » toujours intéreſſante; par elle on raſſem» ble les traits de lumiere qui ont éclairé » chaque âge, & l'on diſſipe les ténebres » qui ont de temps à autre obcurci les » meilleurs principes. On n'eſt pas obligé » de remonter fort loin pour trouver les » premieres notions de l'opération dont il » s'agit; & contre la marche naturelle des » Arts & des Sciences qui vont ordinaire» ment d'un pas plus ou moins rapide vers » leurs perfection, on verra que ceux à » qui nous ſommes redevables des premiers » details, ont travaillé plus utilement » qu'aucun de leurs ſucceſſeurs. On juge» ra par là, combien il eſt convenable d'é» tudier les anciens, & de ne pas ignorer » leurs découvertes. »

C'eſt dans un traité Allemand ſur les maladies des yeux, publié à Dreſde en

Digitized by Google

1583, par Georges Bartiſch, qu'on trouve la premiere époque de la pratique d'extirper l'œil. Il propoſe un inſtrument en forme de cuillier tranchante à ſon bec, pour cerner l'œil, & le tirer de l'orbite. 13 ans après la publication de cet ouvrage, *Fabrice de Hilden* eut occaſion de faire l'extirpation d'un œil carcinomateux. Il fit l'eſſai de l'inſtrument de Bartiſch ſur des animaux, le trouva plein de défaut, & en imagina un autre dont il ſe ſervit avec le plus grand ſuccès. L'obſervation de la maladie en très-importante. M. Louis la rapporte d'une maniere moins prolixe qu'elle n'eſt dans l'Auteur même; ce qui la rend plus lumineuſe & en quelque ſorte plus intéreſſante.

Job à Meckren a extirpé l'œil avec l'inſtrument de Bartiſch. Bidloo rapporte quatre exemples de cette opération faite avec ſuccés. Ces quatre cures méritent d'être remarquées, parce que la réuſſite eſt un grand argument en faveur de l'opération. Mais M. Louis obſerve que la maniere dont on la fit, n'eſt expoſée que dans un ſeul cas, & il prouve que le procédé qu'on a ſuivi n'a point été méthodique.

Juſqu'ici ce ſont des étranges qui ont fourni aux recherches hiſtoriques: la Vauguyon eſt le premier des Auteurs François

Digitized by Google

qui ait preſcrit l'extirpation de l'œil cancéreux, dans un traité des opérations de chirurgie, imprimé en 1696. Mais il ne donne pas le procédé. Verduc dans ſa pathologie de chirurgie ne conſeille que la cure palliative. Dionis ne fait aucune mention de l'extirpation de l'œil. M. S. Yves eſt entré dans quelques détails ſur la pratique de cette opération. M. Heiſter en parle fort ſuccinctement. Ainſi il faut remonter à Fabrice de Hilden ; c'eſt le ſeul qui ait décrit ſon procédé avec quelque attention. La perte infaillible des malades à qui l'on n'a point fait cette opération, les cures heureuſes qu'on lui doit, tout devoit animer les Chirurgiens modernes à la rendre auſſi ſimple & facile qu'elle eſt utile. M. Louis conſulté pluſieurs fois dans des cas qui exigoient cette opération, s'eſt fait une méthode que la ſtructure de l'œil, ſes attaches & ſes rapports avec les parties circonvoiſines, auroient fait, dit-il, concevoir à tous ceux qui ſe ſeroient occupés de cet objet. Elle conſiſte à inciſer le pli de la conjonctive avec la membrane interne des paupieres, & à porter des cizeaux courbes ſur le plat des lames, dans le fond de l'orbite, pour y couper d'un ſeul coup le nerf optique avec les muſcles qui l'environnent. M. Louis joint à l'expoſition bien

Digitized by Google

détaillée des raiſons ſur leſquelles cette méthode eſt fondée, des faits de pratique qui juſtifient tous les avantages qu'il a décrits.

M. Bordenave termina la ſéance par la lecture d'un mémoire ſur quelques maladies du ſinus maxillaire. La mâchoire ſuperieure eſt formée principalement de deux os nommés maxillaires. Le long de la partie inférieure de chacun de ces os regne une arcade creuſée de ſept à huit foſſes ou alvéoles qui reçoivent les dents d'en haut. L'os maxillaire répond antérieurement à la partie moyenne de la joue, ſa partie ſuperieure forme le plancher de l'orbite ou cavité dans laquelle l'œil eſt logé; & ſa face interne regarde la cloiſon des narines. On ſent par cette deſcription ſommaire que l'os maxillaire ſupérieur a une grande étendue. Il eſt fort léger, parce qu'il y a une grande cavité creuſée dans ſon épaiſſeur, au point que l'on diroit preſque que l'os auroit été ſoufflé pour la former. C'eſt à cette cavité qu'on a donné le nom de ſinus maxillaire. Les racines des dents pénetrent quelquefois juſques dans le ſinus, dont les parois ſont tapiſſées d'une membrane ſuſceptible d'inflammation, de ſuppuration, d'excroiſſance fongueuſe, polypeuſe, &c. Les lames oſſeuſes de ce ſinus

Digitized by Google

peuvent-être attaquées d'exoſtoſe & de carie : toutes ces maladies ont des ſignes qui les manifeſtent, & elles exigent des traitemens particuliers. M. Bordenave s'étend ſur tous ces détails dans un mémoire, dont il n'a lu qu'un extrait à la ſéance publique ; les bornes du temps ne lui ayant permis d'expoſer que la partie de ſon travail qui a pour objet la ſuppuration & la carie du ſinus maxillaire.

Il a établi d'abord les ſignes généraux & particuliers, qui caractériſent l'inflammation du ſinus maxillaire, & quels ſont les accidens qui réſultent de la ſuppuration qui en eſt la ſuite. Si l'ouverture du ſinus dans la narine eſt libre, le pus peut s'écouler en partie lorſque le malade eſt couché du côté ſain : de fortes expirations contribuent auſſi à l'expulſion de la matiere purulente. Elle agit fort ſouvent ſur les parois du ſinus, & ſe fait jour en détruiſant l'os vers l'orbite ; mais plus communément du côté de la joue, & même près des alvéoles ; ce qui produit une fiſtule avec carie. La différence de ces cas exige des procédés différens pour obtenir la guériſon. M. Bordenave fait connoître les différens moyens auxquels on doit recourir ; les anciens ne nous ont laiſſé aucun précepte ſur ces maladies. M. *Gunz*, Profeſſeur de

Digitized by Google

Leipſick, a remarqué, que Henry *Meibomius* étoit le premier qui avoit propoſé une méthode curative de l'ozène maxillaire; elle conſiſte à faire l'extraction d'une ou de pluſieurs dents, pour procurer l'écoulement du pus retenu dans le ſinus. *Cowper* célebre Chirurgien Anglois, a perfectionné cette opération. Il rapporte qu'un homme rendoit depuis quatre ans par la narine, beaucoup de matiere ichoreuſe, fétide, produite par un ulcere dans le ſinus maxillaire. Pour procurer une iſſue libre au pus, il fit l'extraction de la premiere dent molaire: mais le ſinus ne communiquoit pas avec l'alvéole, ce qui probablement ne s'étoit point trouvé dans les cas rapportés par *Meibomius*: *Cowper* perça avec un inſtrument convenable la cloiſon oſſeuſe qui retenoit encore les matieres; cette perforation du fond de l'alvéole permit l'uſage facile des injections, par le moyen deſquelles on détergea l'ulcere, & l'on obtint une parfaite guériſon. *Dracke* à qui M. Heiſter fait honneur de cette invention, a fait des cures tout auſſi heureuſes par le même procédé, lequel eſt ſouvent inutile, parce que la carie de l'os ouvre ordinairement une voie plus ſuffiſante. M. Bordenave rapporte quelques obſervations qui ont été communiquées à

Digitized by Google

l'Académie, sur de semblables cas, par MM. de Jean, Chirurgien à Orleans, & Lamorier, Professeur de Chirurgie à Montpellier, & associé de l'Academie. Celui ci a eu occasion de donner essor à son génie dans une circonstance particuliere, & il en a résulté une méthode nouvelle qui convient particuliérement à certains cas. La carie d'une dent indique naturellement celle qu'on doit tirer : si elles étoient toutes saines en apparence, ce qui est très-rare, & que l'on fût assuré d'une suppuration dans le sinus, on pourroit découvrir celle dont la racine répondroit plus directement au mal, en les frappant les unes après les autres, avec une sonde d'acier. Dans le cas où il n'y auroit aucune raison qui déterminât à l'extraction d'une dent, plutôt que d'une autre, M. Bordenave fait observer qu'il faut tirer la troisieme molaire par préférence, parce qu'elle répond plus directement au milieu du bas fonds du sinus. M. Bertin conseille dans son ostéologie d'arracher la premiere, ce qui seroit moins utile.

Mais si la maladie du sinus survenoit à une personne qui auroit perdu toutes les dents, & en qui les alvéoles seroient entiérement effacées, il faudroit procurer une issue au pus sur les parties latérales. M. Lamorier détermine le lieu de la perfora-

Digitized by Google

tion de l'os au deſſus de la troiſieme dent molaire, ſur une éminence que l'on ſent aiſément, lorſqu'ayant fermé les mâchoires, on porte le doigt auſſi haut qu'il eſt poſſible, ſous la levre ſupérieure. C'eſt la partie la plus baſſe de cette éminence, nommée par quelques anatomiſtes apophyſe malaire, que M. Lamorier, conſeille de percer. Il a pratiqué cette opération dans un cas fort grave, dont il a donné le détail. Une Demoiſelle avoit une ſuppuration dans le ſinus maxillaire pour laquelle on avoit déja ſacrifié deux dents qui ſe trouverent fort ſaines; leur extraction avoit procuré un écoulement de pus dont on ne parvenoit point à tarir la ſource. On propoſoit d'arracher une troiſieme dent, lorſque la malade fit appeller M. Lamorier. Perſuadé par tout ce qui s'étoit paſſé, qu'il falloit, pour guérir cette maladie, une ouverture beaucoup plus ſpacieuſe qu'on ne pouvoit l'obtenir par la perforation du fond des alvéoles, il imagina ſa méthode. Le malade aſſis, ſa tête fixée, & les mâchoires rapprochées, pour relâcher les levres, on releve la commiſſure en haut & en arriere avec un crochet mouſſe. On fait tranſverſalement avec un biſtouri droit, ſur le bas de l'apophyſe malaire, une inciſion à la gencive & au périoſte : on perce

Digitized by Google

l'os découvert avec un perforatif fait en langue de ſerpent, monté ſur un petit vilbrequin, & l'on ouvre plus ou moins le ſinus, ſuivant l'exigence du cas. La malade à qui M. Lamorier fit cette opération, l'aſſura qu'elle avoit bien moins ſouffert que dans l'extraction d'une dent. Il ne ſurvint aucun accident; on détargea facilement l'ulcere par des injections convenables. Toutes ces différentes pratiques prouvent les reſſources de l'art : ce ſont des exemples fort utiles, qui apprendront aux jeunes Chirurgiens à varier les ſecours de chirurgie, ſuivant le beſoin.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

VERS à M. Carlo-Vanloo, sur son Tableau représentant le Sacrifice d'Iphigénie.

O d'un accord parfait, merveilleuse harmonie !
Dessein, couleur, élégance, génie,
Vous m'enflammez, tout m'annonce *Vanlo*.
Je tremble pour Iphigénie ;
Je voudrois à Calchas arracher le coûteau.
Quel intérêt ! . . . quel feu te pénetre & t'anime !
La douleur elle-même a conduit ton pinceau :
Je la vois, je la sens, partout elle s'exprime ;
J'admire en frémissant ton immortel Tableau.

Par l'Anonyme de Chartrait, près Melun.

A Paris, le 2 Septembre 1757.

Digitized by Google

SENTIMENT d'un Amateur sur les Forges de Vulcain, *nouveau tableau de M. Boucher, qui vient d'être exposé au Louvre.*

AMIMONE (1), *Europe* (2) & *Proserpine* (3), tous sujets destinés à être exécutés en tapisserie aux Goblins, & ordonnés par M. le Marquis de Marigny, attendoient *Vénus* avec sa cour, recevant de Vulcain les armes qu'elle avoit demandées pour Enée, quatrieme sujet de même grandeur que les précédens, & destiné au même objet. Ce vuide qui restoit au salon a été rempli par M. *Boucher*. Ce tableau peut-être regardé, sans partialité & sans adulation, comme le sceau de la réputation de ce Peintre, déja si justement méritée dans plusieurs genres, & généralement acquise dans celui des compositions poétiques & agréables. Il seroit difficile de trouver un ensemble plus lumineux que l'effet général de ce tableau ; & les lumieres y sont si sçavamment & si harmonieusement distribuées, que la vue attirée

(1) De M. Carlo Vanloo.
(2) De M. Pierre.
(3) De M. Vien.

vers

Digitized by Google

CHIRURGIE.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Chirurgie, du 21 Avril 1757.

M. Morand, Secretaire perpétuel, a lu ce qui suit :

L'Académie avoit proposé pour le prix de cette année le sujet suivant : *Dans le cas où l'amputation de la cuisse dans l'article paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade, déterminer si on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.*

L'Académie a reçu douze Mémoires sur ce sujet, & n'en a point trouvé qui fût digne du prix : parmi ces Mémoires, il en est un dans lequel l'Auteur a eu en vue de prouver que l'opération proposée n'est praticable en aucun cas. S'il eût établi cette assertion de façon à lever tous les doutes sur cela, le prix lui auroit été décerné, & le seroit encore à celui qui prouveroit incontestablement cette proposition ; parce qu'il seroit censé avoir démontré que cette

Digitized by Google

opération ne peut jamais être une reſſource pour ſauver la vie à un malade, contre la ſuppoſition ſuivant laquelle l'Académie demande ſi on doit la faire, & quelle ſeroit la meilleure méthode de la faire.

Le même ſujet eſt remis pour 1759, avec un prix double.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans ſur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie, une Médaille d'or de deux cens livres à celui des Chirurgiens étrangers ou regnicoles, non Membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage ſur quelque matiere de chirurgie que ce ſoit, au choix de l'Auteur; & ce prix d'émulation n'ayant point été remporté l'année derniere, l'Académie en avoit promis deux pour cette année, s'il ſe trouvoit deux bons Ouvrages. Parmi ceux qui ont été envoyés en 1756, elle n'en a adjugé qu'un à M. Caqué, ſon Correſpondant à Rheims.

L'Académie ne peut donner une plus grande marque d'impartialité, qu'en annonçant que le Mémoire de M. Caqué a pour objet de perfectionner la taille latérale exécutée avec le lithotome caché. Elle a fait ſur cet inſtrument l'examen le plus approfondi; elle n'a écouté ni les préventions du Public qui court légérement

Digitized by Google

après les nouveautés, ni celle des Artiſtes ſervilement attachés aux anciennes méthodes. Comptable à la ſociété de tout ce qui ſe fait pour les progrès de l'art, elle en eſt occupée de bonne foi; elle ne cherche que la vérité, & ce qu'elle fait aujourd'hui en eſt une preuve éclatante. L'Académie ne diſſimule pas qu'elle a trouvé de grands défauts dans le lithotome caché; mais elle n'auroit pas couronné celui qui ſe ſeroit contenté de les expoſer: au contraire, elle récompenſe celui qui propoſe des moyens de les corriger. L'on ne tardera pas à voir le jugement qu'elle a porté de cet inſtrument tel qu'il eſt, dans un parallele ſur les différentes méthodes de faire la taille.

Des cinq Médailles de cent francs chacune deſtinées à cinq Chirurgiens, ſoit Académiciens de la claſſe des libres, ſoit ſimplement regnicoles, qui auront fourni dans le cours de l'année précédente un Mémoire ou trois Obſervations intéreſſantes, l'Académie en adjuge quatre; ſçavoir à MM. *Recolin* & *Pipelet*, Académiciens libres; M. *Piplet le jeune*, Candidat du College, & M. *Leſſeré*, Maître en Chirurgie à Auxerre, & Membre de la Société des Sciences & Belles-Lettres de la même Ville.

M. Suë, le jeune, lut enſuite un Mémoire

Digitized by Google

ſur la cataracte membraneuſe & ſon extraction. Avant les découvertes de MM. Antoine-Maître-Jean & Briſſeau, ſur la cataracte, on penſoit qu'elle étoit formée par une pellicule membraneuſe : ils démontrerent que c'étoit une affection du cryſtallin qui perdoit ſa tranſparence naturelle. Ce ſentiment prouvé par un grand nombre d'expériences inconteſtables, eut aſſez de peine à s'établir, parce qu'il ne s'accordoit point avec l'opinion des Phyſiciens, qui regardoient le cryſtallin comme l'organe immédiat de la vue. On la rendoit par l'opération de la cataracte, & cette opération n'auroit jamais eu de ſuccès, ſi l'on eût abattu le corps, ſans lequel il ſeroit impoſſible de voir. La chirurgie a ſervi utilement en cette occaſion aux progrès de la phyſique. Malgré les obſervations qui firent admettre l'opacité du cryſtallin comme cauſe formelle de cataracte, l'exiſtence de la pellicule fut conſtatée par quelques faits non équivoques. M. Littre l'a fait voir dans un œil qu'il diſſéqua à l'Académie des ſciences ; & quoique MM. de la Peyronie & Morand fuſſent bien convaincus que le cryſtallin étoit communément le ſiege de la cataracte, ils penſoient que les membranes de l'œil pouvoient, auſſi bien que le cryſtallin, perdre leur

Digitized by Google

transparence naturelle, & produire par-là une vraie cataracte membraneuse. M. Hoin associé de l'Académie, à Dijon, a jetté un nouveau jour sur cette matiere. Il a eu occasion de disséquer l'œil d'un homme mort à la suite d'une opération, qui avoit été faite par un de ces Oculistes qui courent de Province en Province. L'opération avoit eu d'abord du succès, le malade avoit vu; la cataracte reparut au bout de quelque temps, & suivant les notions ordinaires sur ces sortes de cas, on jugeoit que le cryſtallin étoit remonté. A l'ouverture du globe, on le trouva dans le fonds de l'œil; c'étoit une pellicule qui s'opposoit au passage de la lumiere; & ce voile nouvellement formé derriere la prunelle, étoit une cataracte membraneuse secondaire. Cette observation donne lieu à une conséquence toute simple, qui n'a pas échappé à l'Auteur, c'est qu'il est possible qu'on se soit quelquefois trompé dans le jugement qu'on a porté sur les cataractes qu'on a cru remontées. Un seul fait ne permettoit de tirer cette conséquence que comme une conjecture, qui présente néanmoins la plus grande probabilité. M. Suë vient de la vérifier par plusieurs faits de pratique, qui lui ont fait voir la cataracte membraneuse secondaire. Ses observations

Digitized by Google

ne ſerviront pas ſeulement à la confirmation d'une vérité qui étend nos connoiſſances ſur la nature de cette maladie ; elles ont une utilité plus étendue : il a rendu la vue à ceux en qui il reconnut cette pellicule ; & d'après ces mêmes obſervations, il indique les moyens de prévenir cette maladie conſécutive.

M. Suë a opéré à Angers, au printemps de l'année 1756, pluſieurs perſonnes qui avoient ſouffert précédemment l'opération par abaiſſement au moyen de l'aiguille, ſuivant l'ancienne méthode. Il ſe propoſoit de faire l'extraction de cataractes remontées. L'examen des yeux lui faiſoit voir ſur chacun, que la cataracte étoit très-enfoncée, plus mince & plus plate qu'à l'ordinaire. Après l'inciſion convenable de la cornée tranſparente, il eut en vain recours à la preſſion méthodique du globe de l'œil pour procurer la ſortie du cryſtallin ; il fut obligé de porter des pincettes dans la prunelle, il tira par ce moyen une pellicule très-diſtincte. La premiere opération lui ſervit de guide pour les autres, qui réuſſirent toutes également bien. Ces cas étoient la ſuite de l'opération par l'ancienne méthode. Mais M. Suë fait remarquer que ſans une certaine précaution eſſentielle, la méthode de l'ex-

Digitized by Google

traction ne mettroit pas à l'abri d'une cataracte ſecondaire. Il l'a reconnue dans la diſſection des deux yeux d'une femme morte aux Incurables, à qui M. Daviel avoit ôté les cryſtallins cataractés, un an auparavant. L'opération fut d'abord ſuivie du plus grand ſuccès; ce ne fut qu'au bout de ſix mois que les yeux s'obſcurcirent, & que la perſonne redevint aveugle.

Pour prévenir cet inconvénient, contre lequel l'art n'eſt pas ſans reſſources efficaces, comme le prouvent les obſervations de M. Suë, il faut emporter la membrane cryſtalline avec le cryſtallin : on y parvient très-aiſément, ſi l'on inciſe circulairement la capſule ſur le corps qu'on doit extraire. M. Daviel le fait préſentement avec ſuccès, M. Suë n'y manque jamais, & l'on ſent aſſez combien cette pratique eſt néceſſaire à la perfection de la nouvelle méthode d'opérer la cataracte par l'extraction du cryſtallin.

Après ce Mémoire, M. Morand fit la lecture d'une obſervation ſur un abſcès au cerveau. Un Religieux Bénédictin, agé de 51 ans, ſujet à des rhumatiſmes, ſentit tout-à-coup des violentes douleurs de tête, principalement vers l'oreille gauche, avec élancemens, fievre, inſomnie, &c. on employa inutilement tous les

Digitized by Google

ſecours qu'on crut convenables : au bout de ſix mois, il ſe forma un abſcès derriere l'oreille ; l'ouverture qu'on en fit, procura quelque ſoulagement. Il reſta un ſinus fiſtuleux, qui alloit vers la tempe de bas en haut. Le malade avoit des douleurs dans toute cette partie : elles augmentoient aux changemens de temps, & ſurtout dans les temps froids. Il vint à Paris. M. Morand trouva, en ſondant le ſinus, qu'il y avoit carie à l'os temporal vers ſa partie inférieure. Il fit une inciſion, & traita la maladie de l'os ſuivant les regles de l'art. L'eau mercurielle n'ayant pu détruire les chairs baveuſes qui ſe reproduiſoient toujours ſur l'os malade, on y porta le feu à différentes fois ; on obtint une exfoliation d'une lame aſſez large de la table externe. Monſieur Morand ſe flattoit d'obtenir une prompte guériſon : tout ſembloit la promettre, ſi ce n'eſt que la plaie fourniſſoit beaucoup plus de pus que ſon étendue apparente n'en devoit donner.

De nouvelles recherches firent connoître un autre ſinus qui s'étendoit vers la partie ſupérieure de la tempe. Comme l'os n'étoit point dénué dans le fonds de ce ſinus, on eſpéra en obtenir facilement la conſolidation par l'effet des injections vulnéraires. On ſe ſervit du beaume de Fio-

Digitized by Google

raventi. Le malade en reſſentit les douleurs les plus vives ; elles furent ſuivies d'une eſpece de fureur qui dura quelque temps. L'irritation des parties extérieures ne pouvant cauſer un effet auſſi violent, M. Morand imagina qu'un peu d'injection pouvoit s'être communiquée à quelque partie membraneuſe de l'intérieur de la tête. La plaie fut ſondée de nouveau : on découvrit un trou dans toute l'épaiſſeur de l'os temporal, & la ſonde pénétra d'un bon pouce dans l'intérieur de la tête. Il eſt aiſé de voir que tout ce qui avoit été fait juſques-là pour la guériſon du malade étoit en pure perte, & que juſqu'à préſent la vraie ſource du mal avoit été méconnue. On fit les inciſions convenables pour mettre à nu une grande portion de l'os temporal, & établir la place d'une couronne de trépan, dans l'intention d'emporter toute la partie de l'os altéré, & de déterger l'ulcere de la tête.

« Ici ſe préſente naturellement, dit » M. Morand, la queſtion ; ſçavoir ſi le » trou étoit fait par la carie de l'os de » dehors au dedans, ou ſi la matiere d'un » abſcès formé dans la tête s'étoit fait jour » à travers le crâne de dedans en dehors. » Il y auroit bien des raiſons de croire » que cette communication étoit la ſuite

Digitized by Google

» d'un abscès extérieur, en ce que l'état » du malade ne l'empêchoit point d'aller » & de venir, ni même de remplir les » fonctions de son ministere. Je crus ré- » soudre la question en bouchant exacte- » ment le trou avec une *cheville de bois* » faite comme un fausset, & grosse comme » une plume à écrire. Le lendemain en » ôtant le *fausset*, la matiere ruissela de » l'intérieur de la tête. »

Le trépan fut appliqué, & à la levée du premier appareil, il sortit du pus abondamment. La sonde pénétroit dans le cerveau. Pour en dilater le sinus, on y introduisit pendant plusieurs jours une tente faite avec la plus grosse corde à boyau. Le quatorzieme jour, on jugea qu'il étoit convenable d'inciser les membranes en croix vis-à-vis le trou du trépan. M. Morand porta ensuite le bout de son petit doigt dans le cerveau, réduit dans cet endroit en une espece de bouillie ; il en sortit beaucoup de pus. On fit des injections avec l'eau vulnéraire animée de quelques gouttes d'esprit de térébenthine & de baume de Fioraventi. Le malade, qui donna d'abord des marques de sensibilité, s'y accoutuma peu à peu. Quoique l'ouverture fût assez grande pour l'issue des matieres, & qu'on

Digitized by Google

continua les injections, le pus séjournoit encore d'un panſement à l'autre : il ſortoit à la quantité d'une petite cuillerée. Cette circonſtance détermina M. Morand à placer dans le cerveau même une canule d'argent groſſe comme une plume à écrire, & longue de plus d'un pouce, ſans y comprendre le chaperon. Le pus ne ſéjourna plus, & l'on ne devoit plus attendre la parfaite guériſon que du temps & de la nature. « Ce qu'il y a d'admirable, » dit M. Morand, c'eſt que le malade ſe » portoit bien d'ailleurs, qu'il ſuivoit une » partie des exercices de la maiſon ; pluſieurs perſonnes qui ne vouloient pas » croire ce que je leur en diſois, revenoient de ſon monaſtere fort étonnées » de ce qu'ayant demandé à voir le Religieux qui portoit une canule dans le » cerveau, on étoit obligé de le chercher » dans la maiſon. Il montroit ſa plaie, » on ôtoit la canule pour ſatisfaire leur » curioſité, & on la remettoit. »

Après environ quarante jours, on diminua par degrés la canule de longueur : la quantité du pus diminuoit en proportion, & l'on obtint, après la ſuppreſſion de la canule, en peu de temps, la parfaite guériſon.

M. Morand tire des phénomenes de ce

Digitized by Google

fait de pratique, des preuves qui confirment les idées qu'on a de l'insensibilité du cerveau & de la sensibilité des meninges. Il présente l'observation comme une des plus grandes maladies dont le cerveau puisse être attaqué, & il n'a tardé à la communiquer à l'Académie pour faire voir les ressources de l'art dans les cas les plus graves, que pour attendre que la guérison fût bien assurée. Il y a cinq ans, & le Religieux, qui en est le sujet, continue de jouir de la meilleure santé.

La suite au prochain Mercure.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

A M. DE BOISSY.

MONSIEUR, comme ma dispute avec M. de Morambert n'intéresse aucunement le Public, j'ai renoncé à faire paroître à part la Replique que j'avois annoncée. Je fais réflexion d'ailleurs que les ouvrages de M. Rameau, sur l'harmonie, étant en assez grand nombre, & ses principes assez démontrés, M. de M. pourroit y voir la condamnation des erreurs répandues dans sa réponse.

Cependant je profite volontiers, Monsieur, de la place que vous voulez bien m'accorder encore dans votre article de musique. J'ai refondu, pour ainsi dire, mon ouvrage : je me restrains à ce qui suit, crainte d'abuser de vos bontés.

Paris, ce 20 Juin 1757.

Digitized by Google

Replique de M. Rouſſier, à la réponſe de M. de Morambert, inſérée dans le premier volume du Mercure de Janvier, Article IV.

Si M. de M. a relu ma premiere Lettre, comme je l'en ai prié dans celle du premier volume d'Avril, il aura vu ſans doute qu'en

6 6
affignant aux accords *la* 5, & *re* 5 (1), leur vraie baſſe fondamentale, j'étois bien éloigné d'en rejetter la ſucceſſion, & que mon ironie tomboit ſeulement ſur les ſi-

7 7
gnes F & B qui ne préſentant point ces accords par l'ordre direct, les confondent avec les dominantes.

Il auroit pu ſe diſpenſer de recourir à des autorités pour me conſtater la *bonté* d'une ſucceſſion contre laquelle il a cru bonnement que je me déclarois. Je l'avois employée, cette ſucceſſion, page 177 de ma lettre (2). M. de M. peut y voir (dans

(1) Les ſignes des accords, placés au deſſus du nom des notes, occupant trop d'eſpace dans l'impreſſion, je me ſuis déterminé à les écrire dans le ſens horizontal, qui eſt d'ailleurs celui qu'on a accoutumé en liſant.

(2) Voyez le ſecond volume d'Octobre 1756, depuis la page 175.

Digitized by Google

l'exemple) que *fa* $\frac{6}{5}$, *ut* $\frac{6}{4}$, n'eſt point une harmonie différente de *re* $\frac{6}{5}$, *mi* $\frac{6}{4}$, l'une & l'autre venant de D, A, ou, ſelon lui, de $\frac{7}{B}$, A.

Mais comment M. de M. a-t'il pu prendre le change au ſujet du ſens de ma lettre ? En annonçant d'abord dans la ſienne (page 182), que j'ai *cru appercevoir des fautes dans ſa Méthode*, comment a-t'il oublié dans la ſuite que ce n'étoit qu'à ce qui a trait à cette *Méthode*, qu'à ſes ſignes que j'en voulois, & non aux paſſages *la* $\frac{6}{5}$, *ſi* $\frac{6}{4}$, & *re* $\frac{6}{5}$, *mi* $\frac{6}{4}$, qui ſont de ſon *Ariette* ?

Je n'avois attaqué de cette Ariette, & par occaſion, que la faute *fa* $\frac{6}{4}$, *ut* $\frac{6}{3}$, répétée dans les *nouveaux ſignes* $\frac{7}{D}$, F, n'imaginant pas cependant alors d'avoir à faire à ſon *Graveur*. Quoi qu'il en ſoit, je reçois de bon cœur les raiſons de M. de Morambert ſur ce paſſage : j'aurois ſouhaité qu'il m'eût à peu près autant ſatisfait à l'égard de ſon ſigne dans les deux autres,

Digitized by Google

& ſur les preuves de ſa *co-invention.*

Au reſte, je lui dois un remerciment au ſujet du début par où il entreprend ſérieuſement la juſtification de ſa diſſonnance.

Si M. Rouſſier, dit-il, page 183, *connoiſſoit mieux la ſucceſſion des accords, & la liaiſon harmonique qui en réſulte, il verroit*, &c. . . .

M. de M. me fait bien de l'honneur à l'égard de ſa *liaiſon harmonique :* j'avoue franchement que je n'en connois point qui réſulte de la ſucceſſion des accords. Je connois ſeulement, dans l'harmonie, une *liaiſon* ſur laquelle eſt établie la ſucceſſion des ſons fondamentaux, de laquelle ſucceſſion réſulte enfin celle des accords. C'eſt M. Rameau qui me l'apprend dans ſon *nouveau ſyſtême*, chap. IV & VI, de ſa *génération harmonique*, à l'article *de la liaiſon*, pag. 69 ; mais plus expreſſément encore dans ſa *Diſſertation ſur les différentes méthodes d'accompagnement*, page 35 (1). *Ce qui me conſole*, c'eſt que tous ceux qui ont adopté la doctrine de M. Rameau, ne *connoîtront* pas *mieux* que moi de *liaiſon harmonique réſultante de la ſucceſſion des accords.* Il faut eſpérer que M. de M. nous

(1) En outre, le chap. 4 de la *Gener. harm.* & l'*article premier* du chap. 10, contiennent de bonnes inſtructions à ce ſujet.

Digitized by Google

éclairera là dessus, afin que nous puissions *voir* son *mi* dissonnance, & sauvé sur *re* X. Peut être *verrons* nous encore alors cette autre *note qui forme la dissonnance dans l'accord de quinte & sixte* des deux passages de *Pigmalion* & de *Castor & Pollux*, & qui, dans les principes de M. Rameau, n'est encore que *la plus parfaite de toutes les consonnances* (1).

Qu'auroit-ce donc été, s'écrie M. de M, *si après l'accord de sixte-quarte, j'eusse employé celui de quarte & quinte? . . M. Rousseau n'eût pas manqué de me taxer d'ineptie.*

Non, Monsieur, lui répondrai-je, je ne vous en aurois pas taxé, pas même quand vous eussiez inséré encore l'accord de seconde entre ceux de sixte-quarte, & de *quarte & quinte*, si la valeur des notes, ou la tournure du chant vous l'eussent permis: y inséra'ssiez-vous de plus, dans une autre occasion, celui de septieme superflue, je n'en serai aucunement effrayé; mais je ne regarderai jamais votre

(1) Termes de M. Rameau au sujet de la quinte, dans ses *Observ. sur notre instinct pour la musique*, &c. p. 6, & sa *Gener. harm.* p. 57. On verra bientôt que la note que M. de M. a cru dissonnance, soit dans les deux passages de son *Ariette*, soit dans ceux qu'il cite de M. Rameau; que cette note, dis-je, est la quinte du son fondamental de l'accord, la quinte d'une soudominante.

Digitized by Google

mi comme dissonnance, qu'à l'endroit où il formera onzieme dans l'accord proposé, ou dans celui de Quarte. C'est la basse fondamentale qui me donne ce courage : j'ose vous la présenter.

Partie supérieure.

5te 8ve 3ce 7me 3ce —— 8ve
Mi, mi, mi, mi —, re♮, re♮, mi.

Basse-Continue.

♮6 6 7
5 4 2 ×7 4 ♮ ♮
La, si, si, si, si, si, si, mi.

BASSE-FONDAMENTALE.

7 7
♮6 7 ♮ ♮ ♮
La, mi, ut, fa♮ —, si, si, mi.

Nouveaux signes.

7
♮6 7 ♮ ♮ 7
A, E, C, F♮ —, B —, E.

Les intervalles exprimés par des chiffres dans la partie supérieure, sont relatifs à la basse-fondamentale. Ils feront connoître à M. de M. que le premier *mi* n'est point dissonnance, qu'il ne fait que suivre sa progression naturelle, en *restant sur le même*

Digitized by Google

degré, & n'a nul besoin d'être sauvé, ni médiatement, ni immédiatement, ni en montant, ni en descendant.

S'il restoit à M. de M. quelque scrupule au sujet de cette note, ou quelque doute à l'égard du son fondamental que j'assigne, dans la succession présente, à l'accord dont elle fait partie, il peut consulter le chapitre VII, du second Livre du *Traité de l'harm.* (au supplément, pag. 3), & le XVI^me^ du troisieme Livre du même Ouvrage. L'exemple de la page 222 doit être vu aussi dans le supplément, p. 14. Enfin la basse-fondamentale de l'exemple 67, planche 4, des *Elém. de Musiq.* décide encore la difficulté.

Puisque nous en sommes sur les exemples, M. de M. seroit-il curieux de voir la finale de son *Ariette*, mêmes notes dans le chant, même basse ? Il la trouvera dans celle de l'exemp. 172, du Livre intitulé, *Exposition de la théorie & de la pratique de la Musique*, &c. *par M. de Béthizy. Paris*, 1754, p. 45 des planch. gravées. L'Auteur a joint à cet exemple la basse fondamentale,

7

qui n'est point du tout en faveur de B, A :

6

elle dit, & est chiffrée *re* 5, *la*. L'exemple qui termine la même page porte encore une semblable cadence, & c'est toujours

Digitized by Google

le même fondement assigné, c'est-à-dire

6 6 6

re 5, *la*, pour l'harmonie *re* 5, *mi* 4. L'exemple 17 en présente un autre dans le ton d'*ut*, toujours avec sa basse fondamentale (seroit-ce la peine d'en citer autrement)? Le dessus y a la même tournure que celui de l'*Ariette* dans les trois dernieres mesures. Les exemples rassemblés, 100 (aux mots *cadence* imparfaite) 101, 102 (aux notes marquées d'un B) & 103 (à la cadence finale), ne sont pas moins décisifs que les précédens. Ce dernier sera peut-être du goût de M. de M. (il est tiré de Pigmalion); du moins lui sera-t'il *aisé de voir*, par la basse fondamentale, quelle étoit dans l'esprit de M. Rameau *la note qui forme la dissonnance dans l'accord de quinte & sixte.*

S'il étoit d'usage qu'on joignît aux ouvrages de musique une basse fondamentale en faveur de ceux qui ne connoissent pas assez l'harmonie, pour retrouver cette BASSE, ce FOND d'harmonie qui a guidé le Compositeur dans ses productions, M. de M. n'auroit eu garde de s'autoriser des deux passages de *Pigmalion*, & de *Castor & Pollux* (1).

(1) Les signes dont j'ai déja donné une idée (voyez second vol. d'Octobre 1756, p. 175), &

Digitized by Google

On ſçait que c'eſt par la baſſe fondamentale qu'on découvre poſitivement ce qu'il y a de conſonnant ou de diſſonnant dans un accord. On ſçait encore que dans la ſoudominante la ſeule diſſonnance eſt cette ſixte majeure, que l'art a ajouté à ſon accord parfait. Or les deux accords $\frac{6\sharp}{5}$ *la*, & $\frac{6}{5}$ *re*, des paſſages de M. de M. étant fondamentaux (j'aurois honte de le prouver davantage) & accords de ſoudominante, accords de *ſixte-ajoutée*, leur diſſonnance n'eſt donc autre choſe que cette même ſixte, c'eſt-à-dire *fa*♯ dans l'un, & *ſi* dans l'autre, & non leur quinte *mi* & *la*, comme l'a cru M. de M.

Je ne penſe pas, au reſte, qu'il veuille objecter que parce que dans l'accord *la* 5^ce^, *ut* 6^te^, *mi* 7^me^, *fa*♯ 8^ve^ renverſé

que je ne deſtine pas au ſeul accompagnement; ces ſignes, pour le dire en paſſant, pourroient peut-être, s'il étoient une fois en uſage, empêcher bien des mépriſes, des fauſſes applications, des interprétations détournées, puiſqu'ils repréſentent préciſément, &, j'oſe dire, aſſez clairement, cette *Baſſe fondamentale*, que M. Rameau, dans la préface de ſa *Gener. harmon.* appelle le *guide inviſible du Muſicien*, l'*unique bouſſole de l'oreille*; j'ajoute, & la vraie pierre de touche pour s'aſſurer des conſonnances ou des diſſonnances.

Digitized by Google

d'une ſimple dominante, la diſſonnance eſt *mi*, il s'enſuive que ce même *mi* ſoit auſſi la diſſonnance dans l'accord direct de ſoudominante *la*, *ut* 3^ce^, *mi* 5^te^, *fa* ✕ 6^te^? Il faudroit que M. de Morambert me prouvât auparavant qu'une ſeptieme & une ſixte (en comptant du ſon fondamental) ſont la même choſe, ou que, *être fondamental*, *être dérivé*, *direct* ou *renverſé*; tout cela ſoit ſynonime.

Si la pratique, à cauſe de l'identité des notes qui compoſent ces deux accords, les confond encore aujourd'hui ſous le même nom & le même ſigne, & n'en fait, pour ainſi dire, qu'un ſeul & même accord; cette pratique reconnoît néanmoins, dans ſon unique accord, un *double emploi*, une double acception, des marches différentes dans les notes qui le compoſent. Or ces marches différentes ſont fondées ſur le rapport que les notes peuvent avoir à divers ſons fondamentaux, à diverſes baſſes fondamentales, dont les conſonnances ou les diſſonnances n'ont rien de commun.

Il ne manquoit à M. de M. lorſqu'il me fait remarquer lui-même (page 184 de ſa Lettre) les *deux manieres* dont *s'emploie* l'accord en queſtion; il ne lui manquoit, dis-je, que de connoître le prin-

Digitized by Google

cipe que je viens d'assigner, pour s'apercevoir que dans *le cas* où *la quinte doit descendre diatoniquement*, c'est parce qu'elle est dans son origine la dissonnance mineure de ce *son fondamental qui reste sur le même degré*, qu'elle est, veux-je dire, la septieme d'une simple dominante ; & que dans cet autre *cas* où *la quinte reste sur le même degré, tandis que la sixte monte*, c'est que cette sixte, bien loin d'être fondamentale alors, n'est au contraire que la dissonnance majeure d'un autre *son fondamental*, d'une soudominante (1).

Il faut espérer que M. de M. adoptera enfin, soit dans ses écrits, soit dans ses signes, cette SOUDOMINANTE que l'oreille lui a déja fait pratiquer dans son *Ariette*, & qu'il fera lui-même, avec M. Rameau & tous ceux qui suivent ses principes, la distinction qu'il me reproche *des dominantes avec les soudominantes* (2).

(1) M. de M. trouvera, page 215 de la *Gener. harmon.* la confirmation de ce que j'ai l'honneur de lui dire ici, & la réfutation de ce qu'il avance au sujet de l'accord de *seconde*, p. 186 & 187 de sa Lettre. (La *dissonnance*, la note qui *devroit descendre*, &c. &c.)

(2) « Il faut chiffrer la basse fondamentale (dit » M. Rameau, *Gener. harm.* page 210) avec un » 6 pour les soudominantes, un 7 pour les domi» nantes, & rien pour les toniques. » C'est-là

Digitized by Google

L'*idée* lui *en étoit bien venue*, nous dit-il dans sa Lettre (p. 185), & c'est déja beaucoup. Il ne lui reste plus que de sçavoir, dans l'occasion, discerner ces *soudominantes*, pour ne pas *préférer de réduire tout en accords parfaits & en accords de septieme*; préférence qui lui a fait sans doute traiter de *dissonnances* des notes qui sont pures consonnances, & qui pourroit induire dans la même erreur, & dans une infinité de conséquences qui en découlent, ceux qui s'en tiendroient à ses signes.

Au reste, si M. Rameau dans sa *Méthode* exprime par 2 l'accord de sixte-quinte, soit qu'il soit fondamental ou dérivé, c'est que ses signes représentent, comme on sçait, la *méchanique des doigts*, ou leur arrangement relatif à la tonique. Or dans l'accord fondamental & dans le dérivé, cette méchanique, cet arrangement des doigts par rapport à la tonique étant les mêmes, il n'a donc fallu à M. Rameau qu'un même signe pour les exprimer.

D'un côté & d'autre, la tonique est

La source où j'ai *puisé* pour ma méthode : j'ai appliqué aux lettres de la gamme ce que Monsieur Rameau prescrit ici pour les notes. Je ne vois pas de différence entre un *la*, par exemple, chiffré d'un 7 ou d'un 6, & un A chiffré de même : l'un est noté, l'autre est écrit.

jointe

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

L'Académie Royale de Muſique continue les répréſentations des *Amours des Dieux*, qu'on revoit avec le même plaiſir. L'agrément des ballets ajoute à celui des paroles & de la muſique. Dans le premier acte, M. Laval & Mademoiſelle Carville danſent un pas juſtement applaudi. Tous deux l'exécutent avec autant de préciſion que de nobleſſe. Le premier fait chaque jour de nouveaux progrès, & Mademoiſelle Carville ſe montre une digne éleve du célebre M. Dupré. Dans la fête de l'acte charmant *de Coronis*, M. Veſtris & Mademoiſelle Veſtris ſa ſœur, forment un pas figuré d'un goût, d'une expreſſion, d'une grace & d'un accord qui charment le ſpectateur. M. Veſtris ne brille pas moins, quand il danſe ſeul dans le divertiſſement du dernier acte. On peut dire ſans flatterie qu'il en fait les honneurs.

Digitized by Google

COMEDIE FRANÇOISE.

Le samedi 3 Septembre, les Comédiens François ont représenté *Athalie*, dans laquelle un Acteur nouveau a joué le rôle du Grand-Prêtre au gré du Public. On lui trouve de l'intelligence & de l'ame. On lui souhaiteroit plus de noblesse dans la figure & dans le jeu.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le lundi 19 Septembre, les Comédiens Italiens ont donné la neuvieme représentation des *Ensorcelés*, ou de la *Nouvelle surprise de l'Amour*, parodie en un acte, mêlée de chants, avec un divertissement nouveau. Elle a beaucoup réussi. C'est la piece, où le roman de Daphnis & Chloé nous a paru mis le plus heureusement au Théâtre. Si le fonds n'est pas neuf, les détails en sont si agréables, & le jeu des Acteurs le rajeunit si fort, qu'il reçoit sur la scene toutes les graces & tout le piquant de la nouveauté. Mlle Catinon sous le nom de Jeannot, offre un Daphnis charmant, & Madame Favart, sous celui

Digitized by Google

de Jeannette, est une Chloé qui enforce le elle-même tous les Spectateurs. Elle n'oublie ien pour combler la séduction. On voit qu'elle joue en mere (1). On retrouve dans Jeannette les charmes ingénus de Baſ- ienne : elle a un air de famille qui frappe ; nais avec des nuances qui la distinguent. La naïveté de l'une n'est pas l'ingénuité le l'autre. Elle ressemble sans être la hême.

(1) Madame Favart est l'Auteur de la piece, avec l. Guerin & M. H* *.

OPERA COMIQUE.

On a exécuté sur ce Théâtre un très-joli allet pantomime, qui a pour titre, *Le uiſſe dupé* ; il est de la composition du eur Rey, frere de Mlle Rey qui danse ctuellement à la Comédie Françoise. On joué au même Spectacle une petite piece ouvelle en un acte, intitulée, *Le Faux ervis*, dont nous dirons un mot au pro- ain Mercure.

Digitized by Google

CONCERT SPIRITUEL.

Le jeudi 8 Septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge, le Concert a commencé par une Symphonie del Signor Beck, suivie de *Cantate Domino*, Motet à grand chœur de M. Daveſne. Enſuite Mlle Sixte a chanté *Uſquequò*, petit Motet de Mouret. M. Moria a joué un Concerto de M. Gaviniés. Mlle Fel a chanté un petit Motet pour la fête du jour. M. Balbâtre a joué ſur l'orgue l'ouverture de l'Opera Languedocien. Le Concert a fini par *Laudate Dominum, quoniam bonus*, Motet d'orgue de M. Mondonville.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE DANTZICK, *le 3 Août.*

LE Feld-Maréchal Comte d'Apraxin a commencé d'exiger des contributions du Royaume de Pruſſe. Ayant mandé les Magiſtrats de Tylſit, il leur a ſignifié ſes ordres pour la livraiſon d'une certaine quantité de vivres & de fourrages.

La Colonne des troupes Ruſſiennes, qui a pris la route par la Samogitie, arriva le 28 Septembre ſur la frontiere de la Pruſſe Brandebourgeoiſe. Le 29, elle fut jointe par une autre Colonne, qui a traverſé la Lithuanie. Le même jour, le Feld-Maréchal Comte d'Apraxin fit occuper la Ville de Tilſit, dont les Magiſtrats furent confirmés dans leurs emplois, après avoir prêté ſerment à l'Impératrice de Ruſſie. Une partie de l'armée de cette Princeſſe a déja paſſé la Niémen. Le Feld-Maréchal de Lehwald a abandonné les bords de cette riviere, & s'eſt replié ſur la Prégel. Il eſt actuellement campé à Welau dans une poſition avantageuſe, ſon centre couvert par un ravin, ſa gauche appuyée à Konigſberg, & ſa droite tirant vers Georgebourg, où elle eſt flanquée par des bois & par des marais. Ce Général a retiré de Marienwerder le Bataillon qui y étoit en garniſon. Chaque jour, il y a quelque eſcar-

Digitized by Google

mouche entre les postes avancés des deux armées.

On n'est point informé que la Flotte Russienne ait paru sur les côtes de Poméranie. Cela donne lieu de présumer qu'elle est retournée à Cronstadt. Depuis que l'armée commandée par le Feld-Maréchal Apraxin est entrée dans la Prusse Ducale, le Conseil de Régence, qui étoit établi à Konigsberg, s'en est retiré. Il n'y est resté que les Magistrats chargés de la police de la Ville. Les Archives qu'on y tenoit en dépôt, ont été envoyées à Custrin. On fait monter à une somme très-considérable les contributions que les Russiens ont exigées du pays. Ils ont demandé quarante mille écus à la ville de Memel, & les habitans se sont pressés de payer cette taxe, pour n'être pas exposés aux rigueurs d'une exécution.

De Vienne, *le premier Août.*

Un Officier dépêché par le Prince Charles de Lorraine, a apporté dix drapeaux pris sur les Prussiens à Gabel & à Zittau. Cette derniere Ville qui est de la Lusace, & sous la domination du Roi de Pologne Electeur de Saxe, a beaucoup souffert des bombes & des boulets rouges. Plusieurs édifices publics ont été détruits. Un grand nombre de maisons ont été renversées, ou réduites en cendres. La nécessité de ruiner divers magazins, que les ennemis avoient dans la place, s'est opposée aux ménagemens qu'on auroit desiré d'avoir pour les habitans. Lorsque les troupes de l'Impératrice Reine se sont emparées de la Ville, il n'y restoit plus qu'environ quatre cens soldats. Le reste de la garnison avoit trouvé le moyen d'en sortir, & de se retirer au camp du Prince de Prusse.

Digitized by Google

Dès le mois d'Avril dernier, le Fiscal de l'Empire avoit demandé qu'on citât les Magistrats de Francfort, pour n'avoir pas satisfait dans le temps prescrit aux Avocatoires Impériaux. Le Conseil Aulique rendit il y a quelques jours un Décret, qui ordonne à ces Magistrats de répondre dans le terme de deux mois sur l'objet de cette citation.

Le Chevalier Robert Keith, ci-devant Ministre plénipotentiaire du Roi de la Grande-Bretagne auprès de Leurs Majestés Impériales, vient de reprendre la route de Londres.

Le Comte de Stainville, nouvel Ambassadeur de France auprès de cette Cour, arriva ici le 20 d'Août. Le 24, il eut ses premieres audiences particulieres de l'Empereur & de l'Impératrice Reine. Leurs Majestés Impériales sont parties pour Hollitsch, où elles doivent passer quelques jours. Elles ont reçu au sujet de deux actions qui se sont passées le 13 & le 14 en Silésie, une Relation dont voici l'extrait.

Pendant plusieurs jours les Prussiens n'avoient fait aucun mouvement. Le 13, un Caporal, qui étoit en sauve-garde à Gimansdorff, vint donner avis qu'ils s'avançoient en force. Aussi-tôt le Colonel Jahnus doubla toutes ses gardes avancées. Il fit en même temps plier les tentes & charger le bagage. On avoit lieu de croire que le dessein des ennemis étoit de surprendre Landshut, & de nous contraindre d'abandonner la Silésie. Ainsi il falloit prendre une résolution d'autant plus vigoureuse, qu'on devoit s'attendre à être attaqué par la droite & par la gauche. Les Prussiens firent diverses feintes, pour engager le Colonel Jahnus à quitter sa position; mais il se contenta de faire manœuvrer son avant-garde. Sur les dix heures & demie du soir, il fit donner l'alarme au camp

Digitized by Google

ennemi par cinquante Volontaires. Ce détachement y causa d'abord tant de désordre, que les Prussiens firent feu les uns sur les autres, & qu'il se passa plus d'une demi-heure avant qu'ils pussent se reconnoître. On leur enleva trente chevaux, & cent déserteurs se rendirent à notre camp. Le lendemain à la pointe du jour, on s'apperçut que les ennemis avoient changé de position. Leur Infanterie s'étoit avancée jusqu'au fauxbourg de Landshut, & formoit un bataillon quarré. La nôtre commença à donner par petits pelotons. Quatre de nos pieces de campagne incommodant considérablement les Prussiens, ils se replierent sur leur gauche. Leur premiere attaque fut contre un bois, où le Capitaine Lakupith étoit avec un bataillon de Waraſdins. Cette attaque fut très-vive, & soutenue du feu de seize pieces de canon. Le sieur Lakupith tint ferme pendant une heure; mais il se vit enfin dans la nécessité de céder au nombre, & il rejoignit le gros de nos troupes. Alors l'action devint générale. Les ennemis, vu la supériorité de leurs forces, pouvoient déborder notre droite. Pour remédier à cet inconvénient, le Colonel Jahnus avoit couvert de ce côté son flanc par plusieurs abattis d'arbres, & y avoit établi deux batteries. Après un combat très-long & très-opiniâtre, dans lequel notre artillerie chargée à cartouches fit beaucoup de ravage parmi les troupes ennemies, les Prussiens se retirerent avec précipitation. Nos troupes les poursuivirent à droite au-delà de Reichenau, & à gauche par-delà Richebanck. Elles se sont emparées de six pieces de canon, dont une de quatre livres de balle, & les autres de trois. On a pris aussi une grande quantité d'autres armes, plusieurs tambours, un charriot & deux caissons de munitions.

Digitized by Google

Les Prussiens composoient un corps d'environ huit mille hommes, & étoient commandés par le Général Creutzer. Trois jours après l'action, on n'avoit pu encore enterrer tous leurs morts. Ils ont perdu trois milles hommes, en y comprenant les déserteurs & quatorze cens prisonniers. Parmi ces derniers, on compte dix-sept Officiers, dont un est mort le 16 de ses blessures. Du côté des troupes de l'Impératrice Reine, il n'y a eu que dix-sept hommes tués, quatre-vingt-un blessés, deux faits prisonniers, deux chevaux tués, & deux autres pris. Du nombre des morts sont les sieurs Ummershoffer & Liczeni, Capitaines dans les Régimens de Saint-Georges & de Gradiska. Le Baron de Jahnus a eu un cheval tué sous lui d'un boulet de canon. Ce Colonel mande qu'il a fait occuper de nouveau les hauteurs de Zeischenberg auprès de Freyberg.

De Prague, *le 30 Juillet.*

Le 23 de Juillet, le Comte de Nadasty s'avança de Leitmeritz à Levin. Un détachement de ses troupes, commandé par le Comte de Draskowitz, Major général, a fait prisonniers à Schrekenstein un Major, un Capitaine, six autres Officiers, & deux cens vingt soldats. Mille Prussiens qui étoient dans Tetschen, ont abandonné ce poste.

L'armée de l'Impératrice Reine marcha le 25 en avant. L'aîle gauche a passé la Neiss, ainsi qu'avoit fait l'aîle droite. Le corps de réserve est resté à Ullersdorff, pour assurer la communication avec la Boheme. Le Prince Charles de Lorraine & le Feld-Maréchal Comte de Daun, ont détaché un nouveau corps de troupes vers la Silésie.

Digitized by Google

De Dresde, *le 31 Août.*

Le Colonel Laudon continue d'inquiéter les Prussiens. Ces jours derniers, il marcha avec soixante Hussards à Liesnig, où il y avoit cinquante hommes. Ils se retirerent à son approche, & il les poursuivit jusqu'à Querbitz. S'y voyant enveloppés, il se jetterent dans une maison, d'où ils firent un feu très-vif. Les Hussards mirent pied à terre, attaquerent la maison, & obligerent le détachement ennemi de se rendre à discrétion.

De Francfort, *le 3 Août.*

Avant-hier, M. le Prince de Soubize vint en cette Ville. Il fut salué par le canon des remparts, & complimenté par une députation des Magistrats, qui lui présenta le vin d'honneur. Le soir, il retourna à Hanau. La Gendarmerie de France, qui est de l'armée de ce Général, s'avance vers ces quatiers, Le corps de Fischer doit être entré actuellement dans la Turinge.

Les troupes de l'Empire continuent de s'assembler entre Furth & Farrenbach. On ne croit pas qu'elles puissent être réunis avant le 7 ou le 8 du mois de Septembre.

On écrit de Minden, que M. le Maréchal-Duc de Richelieu y a fait entrer un régiment Suisse, pour renforcer la garnison, & que M. le Marquis de Berville, Maréchal de Camp, qui y commande, fait réparer les fortifications de cette Place.

De Hambourg, *le 26 Août.*

Quatre Vaisseaux de guerre Anglois, & deux Frégates de la même Nation, mouillerent hier à l'embouchure de l'Elbe près d'Oldinbroëk. Ces

Digitized by Google

Bâtimens doivent remonter le fleuve jusqu'à Stade, afin d'embarquer les effets retirés de Hanovre.

Les lettres de Silésie marquent que le 15 du mois d'Août le Colonel Jahnus a remporté un avantage considérable sur un Corps de cinq mille Prussiens. Selon les avis reçus de Konisberg, le Général Sibilski, commandant les troupes légeres du Roi de Polongne Electeur de Saxe, est entré en Prusse avec ces troupes par le Palatinat de Trock. On mande de Petersbourg, que le Chevalier Douglas, qui a été chargé des affaires de Sa Majesté très-Chrétienne auprès de l'Impératrice de Russie, doit reprendre incessamment la route de Paris.

De Hanovre, *le* 10 *Août.*

Suivant la répartition des contributions, auxquelles cet Electorat est taxé, la Principauté de Calemberg doit fournir un million quatre-vingt mille rations de foin, chacune du poids de dix-huit livres; trente-trois mille sacs de froment, une pareille quantité de seigle, & autant d'avoine, chaque sac pesant deux quintaux. La Principauté de Grubenhagen fournira cent mille rations de fourrage, & la Ville de Gottingen donnera vingt-quatre mille sacs, tant de froment & de seigle que d'avoine. Ces livraisons doivent être faites en deux termes, sçavoir une moitié avant le premier du mois de Septembre, l'autre moitié avant le premier Octobre, sous peine d'exécution militaire.

Le 9, vers les dix heures du matin, un détachement de Grénadiers de France vint prendre possession des portes de cette Capitale. Peu après, M. le Duc de Chevreuse, nommé pour commander ici, entra dans la Ville avec les troupes, qui doi-

Digitized by Google

vent en compoſer la Garniſon. Celle de l'ancienne Garniſon ont été déſarmées, & on leur a permis de ſe retirer où bon leur ſembleroit. MM. le Duc de Chevreuſe, & le Marquis de Saint-Pern qui commande ſous lui, ont pris leurs logemens, le premier à l'Hôtel du Baron de Dieden, Miniſtre d'Etat, le ſecond chez le Comte de Kielmanſegg. Après le dîner, MM. le Duc de Chevreuſe & le Marquis de Saint-Pern ſe promenerent à cheval dans les rues, pour raſſurer les habitans. Ces Lieutenans-Généraux leur déclarerent que la Bourgeoiſie devoit être parfaitement tranquille, & que, s'il arrivoit à des Soldats de commettre quelques excès, on en feroit ſur le champ une punition exemplaire.

Brunſwic & Wolfenbuttel ont ouvert leurs portes aux François. Un Détachement des troupes de cette Nation vient d'occuper auſſi Zell. M. le Maréchal Duc de Richelieu ſe diſpoſe à paſſer la Leine, pour s'approcher de l'Electorat de Brandebourg. On prépare à Hambourg, à Altena, & dans quelques autres Villes voiſines, ſoixante mille paires de ſouliers, & vingt-deux mille paires de bottes, pour l'armée de Sa Majeſté Très Chrétienne. M. le Duc de Chevreuſe qui commandoit ici avant l'arrivée du Général, voulant prévenir tout ce qui pourroit y troubler la tranquillité publique, a exigé que tous les Bourgeois dépoſaſſent leurs armes à l'Hôtel de Ville. Une indiſpoſition a obligé M. le Duc d'Orléans de ſe rendre à Aix-la-Chapelle, pour y prendre les eaux.

L'armée du Duc de Cumberland eſt toujours campée à Ferden, Ville Capitale du Duché de ce nom. Ce Prince fait travailler à applanir les routes qui conduiſent de-là à Stade, & à en prati-

Digitized by Google

quer de nouvelles à travers des bois dont le pays eſt entrecoupé.

M. le Maréchal Duc de Richelieu vient de recevoir un courier de M. le Comte de Beauſſobre, Maréchal de Camp, commandant le blocus de Gueldre, avec nouvelle que le Gouverneur de cette place demandoit à capituler & à ſortir, lui & ſa garniſon, avec les honneurs de la guerre. Notre Général a approuvé cette diſpoſition, & en conſéquence cette Garniſon doit être renvoyée à Berlin par la route de Cologne & de Francfort.

DU CAMP D'INSTERBOURG, *le* 12 *Août.*

L'armée de l'impératrice de Ruſſie campa le deux d'Août près de Staluponen. Il y eut le même jour une eſcarmouche entre l'avant-garde de cette armée & un détachement de Huſſards Pruſſiens. La perte fut à peu près égale de part & d'autre. Le 4, le Feld-Maréchal Apraxin s'avança juſqu'à Buduponen. Il marcha le 6 à Gumbingen, où il laiſſa repoſer les troupes pendant deux jours. La nuit du 7 au 8, le Colonel Malachowsky s'étant avancé avec quelque Cavalerie du Roi de Pruſſe, pour reconnoître notre camp, cet Officier fut chargé dans ſa retraite. De chaque côté, il y eut environ trente hommes tués ou bleſſés. Le 9 l'armée ne fit qu'une marche de deux milles. Sur l'avis que le Général Bladen venoit à nous avec dix Eſcadrons tant de Dragons que de Huſſards, on envoya contre lui un détachement de Cavalerie légere. Les deux troupes ſe rencontrerent près de Gerwiskene. A l'approche du détachement Ruſſien, le Général Bladen ſe poſta dans le bois de Piczkemsky. On attaqua les ennemis malgré leur poſition avantageuſe, & on les délogea du bois.

Digitized by Google

Ils perdirent cinquante-deux hommes, & nous fîmes vingt-sept prisonniers. Avant-hier, le Feld-Maréchal Apraxin assit son camp à peu de distance de l'endroit, où cette action s'étoit passée. Quelques espions ayant rapporté qu'un corps d'Infanterie & de Cavalerie Prussienne se formoit en bataille dans la plaine, on se mit en marche vers les dix heures du soir, pour attaquer cette tête de troupes ennemies. Dès qu'elle fut informée de notre mouvement, elle se replia sur le camp du Feld-Maréchal de Lehwald. Hier, nous continuâmes de nous porter en avant. Nous fûmes joints par la division du Général Fermer, & nous vînmes camper sous Insterbourg, dont les Magistrats ont apporté les clefs au Feld-Maréchal Apraxin. Ce Général a envoyé des détachemens dans les Bailliages de Centwallen, de Dittlacken, de Nassaven, de Cassouben & de Frackenen. Il a mis des Garnisons à Schwarpelen, à Trezacken, à Cubarthen, à Sodargen, à Plathen, à Dorskabnen & dans Althoff. On apprend que le Général Sibilsky avec les troupes légeres du Roi de Pologne Electeur de Saxe, a pénétré jusqu'à Oletsko.

DU CAMP DU PR. CHARLES DE LORRAINE, *le 17 Août.*

Un corps de Bannalistes, de Lycaniens & d'Oguliniens, commandé par le Colonel Laudon, ayant passé l'Elbe, a pénétré en Saxe, & a pris poste à Hellendorff. Sur l'avis que le Général Itzemplitz étoit à Gottluben avec un détachement des troupes de Prusse, le Colonel Laudon y marcha le 8 d'Août. Ayant mis en fuite quelques Gardes avancés, il attaqua les ennemis, quoique couverts d'un triple retranchement. Cette at-

Digitized by Google

taque se fit avec tant de vivacité & de succès, qu'ils furent contraints d'abandonner leurs lignes, & même la Ville, où ils ont laissé trois canons de douze livres de balle & une piece de campagne. Dans leur retraite, qu'ils firent en un fort grand désordre, ils furent joints par trois bataillons de Grenadiers, qui vinrent de Gishubel à leurs secours. Alors ils se rallierent, & le Colonnel Laudon se retira. Il a conduit à Hellendorff la piece de campagne, dont il s'est emparé. Faute de chevaux, il n'a pu emmener les trois autres canons. On a pris les équipages & tous les domestiques du Général Itzemplitz. La perte des Prussiens est estimée à cinq cens hommes, en y comprenant les prisonniers & les déserteurs. Plus de cent de ces derniers se rendirent à Hellendorff le jour même de l'action. Le Colonel Laudon mande au Prince Charles de Lorraine, que les Officiers, qui se sont le plus distingués à l'attaque des retranchemens, sont les sieurs d'Oschen, Stupiniany, Jegerthan, Messig, Rollag, Millnousnick, Betzinger, Gerlichib & Justini.

Il arriva le 9 à l'armée du Roi de Prusse un convoi de mille charriots chargés de farine & de munitions de guerre. Le 13, le Feld-Maréchal Keith décampa de Tumitz, & se rendit avec ses troupes au camp que le Prince de Brunswic-Bevern occupoit ci-devant près de Baudissin. Il se porta le 14 à Hochkirchen. Avant hier, le Roi de Prusse & ce Général, ayant réuni leurs deux armées, marcherent à Bornstadt. Sa Majesté Prussienne s'avança hier jusqu'aux environs de Hirschfeld. Le Prince Charles de Lorraine a fait de son côté un mouvement, moyennant lequel nous ne sommes séparés des ennemis que par le village de Witgendorff. Toute la nuit, on s'est canonné très-vive-

Digitized by Google

ment de part & d'autre. Aujourd'hui, les Prussiens ont attaqué le village de Witgendoff à deux différentes repriſes, mais on les a repouſſés. Ils ſont tranſporter à Baudiſſin une grande quantité de paliſſades. On dit que l'Officier Général, qui y commande, a ordonné aux habitans, en cas d'alarme, non ſeulement de s'enfermer dans leurs maiſons, mais même de ne point regarder par les fenêtres, & qu'il a défendu à tous ceux qui ne ſont point Gentilshommes, de porter l'épée.

Les avis de Siléſie portent que le Colonel Jahnus s'eſt porté de Hohenfriedberg dans les environs de Landshut, afin de mettre la garniſon de cette ville à l'abri des entrepriſes des ennemis. Le Prince Charle de Lorraine a envoyé à cette Officier un renfort d'Infanterie & de Cavalerie légere, avec quelques pieces d'artillerie de campagne.

Par une convention faite depuis peu entre l'Impératrice Reine & l'Electeur de Baviere, il a été ſtipulé que tous les ſoldats, qui ont déſerté de part & d'autre avant le premier d'Août, pour s'engager au ſervice de l'une ou de l'autre Puiſſance, peuvent demeurer dans les corps où ils ont pris parti; mais que ceux qui déſerteront à l'avenir, ſeront punis ſuivant la rigueur des loix militaires.

DU CAMP DE VALLE, *le premier Septembre.*

Les ennemis gardant toujours leur poſition entre Rothembourg & Otterberg, M. le Maréchal Duc de Richelieu s'étoit déterminé à les y attaquer. Le 30 d'Août, il fit partir M. le Marquis de Monteynard, pour s'approcher de leur camp, & pour reconnoître le pays. Ce Maréchal

Digitized by Google

de Camp avoit ſous ſes ordres vingt Compagnies de Grenadiers, quatre troupes de Carabiniers, deux de Cavalerie, un Détachement des Volontaires de Flandre & de Haynault, & quatre pieces de canon. Il ſe porta ſur Everſen à quatre lieues environ de Werden, & il découvrit le camp des ennemis encore tendu à un quart de lieue au-delà de Rothembourg. La Brigade d'Alſace avoit marché en même temps à Walle, pour ſoutenir le détachement de M. le Marquis de Monteynard, qui fut joint auſſi à Everſen par trois cens Dragons aux ordres de M. le Marquis de Caraman, que M. le Marquis de Guerchy, campé à Withoé, avoit envoyés ſur la droite d'Everſen.

M. le Marquis de Monteynard employa la journée du 30 à reconnoître le pays qui étoit devant lui, & à examiner les bords de la Wurm. Il fut inquiété par quelques Huſſards & quelques Chaſſeurs ſortis de Rothembourg, qui firent le coup de fuſil contre ſes poſtes avancés. Ayant paſſé la nuit en bataille, il s'avança le lendemain à la pointe du jour ſur le Village de Wderſchled, d'où il déboucha & marcha en colonne juſqu'à une lieue de Rothembourg ſur le grand chemin, ayant des marais à droite & à gauche. Alors il s'apperçut que les ennemis avoient fait décamper le centre de leurs lignes, & qu'ils n'avoient laiſſé que des Détachemens dans les Forts de Rothembourg & d'Otterberg. Comme on avoit lieu de croire que ces Détachemens n'étoient reſtés que pour favoriſer la retraite de leur armée, le Marquis de Monteynard envoya ſur le champ ſommer les deux Commandans. Ils répondirent qu'ils avoient ordre de ſe défendre. M. le Marq. de Monteynard en informa le Maréchal de Richelieu, qui s'étoit déja mis en marche pour le joindre, &

Digitized by Google

qui sur cet avis envoya chercher quarante Compagnies de Grenadiers de l'armée, tous les Grenadiers Royaux, les Carabiniers, & douze pieces de canon d'augmentation.

A sept heures du matin, M. le Maréchal arriva devant Rothembourg, qu'il alla reconnoître lui-même. On lui tira quelques coups de canon du Fort, derriere lequel on voyoit une colonne d'Infanterie, dont on ignoroit la force. M. le Maréchal fit ses disposition, pour entourer le poste de droite & de gauche, & pour faire rétablir sur la Wurm les ponts que les ennemis avoient rompus.

En même temps, il fit passer sur une écluse douze compagnies de Grenadiers, commandées par M. le Comte de Wurmser. Les ennemis, les ayant apperçues, craignirent d'être coupés, & ils évacuerent le Fort. Leur appréhension étoit d'autant plus fondée, que M. le Marquis de Caraman avoit déja passé par sa droite une partie des marais & une branche de la Wurm avec les Dragons de son Régiment. On vint avertir nos Sentinelles de la retraite précipitée des ennemis. Mais il ne fut pas possible de s'y opposer, parce qu'il n'y avoit dans le voisinage aucun gué praticable, & que tous les ponts sur la Wurm étoient rompus. D'ailleurs on ne peut arriver à Rothembourg que par une seule chaussée, & de tous côtés ce poste est environné de marais.

M. le Maréchal de Richelieu fit occuper un des Fauxbourgs de la Ville par quelques Compagnies de Grenadiers, en attendant que le pont du Fort fût rétabli. Les ennemis ont laissé dans ce Fort dix-sept pieces de canon de fer enclouées, dont ils ont brisé les affûts. Quoique ce soit un poste très avantageux, qu'il étoit aisé de défendre longtemps, on n'y a trouvé aucune sorte de munitions.

Digitized by Google

Pendant que le M. Maréchal de Richelieu s'étoit avancé à Rothembourg, M. le Duc de Broglie avoit marché avec sa réserve à Bassant, pour déboucher sur Otterberg. Le Commandant de ce Fort avoit fait tirer quelques coups de canon à cartouches sur des Officiers & des Grenadiers, qui étoient allés le reconnoître. Ayant été sommé de se rendre, il fit réponse qu'il étoit dans l'intention de soutenir l'attaque. En conséquence il fit rompre les ponts qui étoient dans cette partie. Mais M. le Duc de Broglie ayant fait passer des Grenadiers au gué, & ayant fait la même manœuvre que le Maréchal de Richelieu avoit fait à Rothembourg, le Commandant se retira avec précipitation, laissant seize pieces de canon dans le Fort.

Hier, toute l'armée se rendit de Werden à Walle, où elle est campée sur deux lignes. M. le Marquis de Monteynard s'est porté environ à trois lieues en avant de Rothembourg. Les ennemis se sont d'abord retirés à Gilhum. Leur position entre Otterberg & Rothembourg, qui sont des postes de la plus grande importance, étoit si avantageuse, qu'on est fort surpris qu'ils l'aient abandonnée si précipitamment.

Ils étoient entourés à Gilhum de marais impraticables, & ils avoient rompu la chaussée qui étoit le seul chemin par lequel on pût y arriver. Cependant ils ont levé leur camp avant le jour. Ils continuent leur retraite sur Stade, & ils ont fait une marche forcée de six lieues. La tête de nos détachemens a poussé jusqu'à une demi-lieue au de-là de Gilhum.

Digitized by Google

Du Camp de Closter-Seven, *le 5 Septembre.*

Le 3 du même mois, M. le Maréchal de Richelieu apprit que les ennemis étoient campés à Emersem, & partit d'Otterberg avec tous les Grenadiers qui étoient à Rothembourg, & avec la Brigade d'Alsace, pour se porter à Closter-Seven. Il manda à M. le Duc de Broglie, de venir l'y joindre avec sa réserve, & cependant il poussa en avant M. le Marquis de Poyanne avec un détachement de Carabiniers & de troupes légeres.

Le 4 au matin, sur l'avis que les ennemis avoient décampé, il se porta au détachement de M. le Marquis de Poyanne, & fit attaquer par MM. les Comtes de Berchiny & de Chabot, & par deux cens Dragons à pied du Régiment d'Harcourt, le village de Bevern qui fut emporté. Les ennemis ayant alors fait avancer un corps considérable de troupes, le détachement de M. le Marquis de Poyanne eut ordre de se replier vers le village de Selsen. Pendant ce temps, une colonne d'Infanterie de quinze cens Hessois, commandée par le sieur de Sastro, qui poursuivoit M. le Marquis de Poyanne avec plusieurs troupes de Cavalerie, fut arrêtée par le feu de douze compagnies de Grenadiers, commandées par le Prince de Chimay qui avoient été embusquées dans un bois avec quatre pieces de canon. Les Grenadiers de Chabot chargerent la tête de cette Infanterie, qui se retira fort en désordre, & fut poursuivie par les Volontaires du même corps & par les Huffards.

Digitized by Google

PAYS-BAS.

De Bruxelles, *le 26 Août.*

Par des lettres de Bohême du 11 d'Août, on a été informé d'une expédition du Colonel Laudon. Le 8 du même mois, cet Officier qui étant entré en Saxe avec un Corps de Bannalistes, de Lycaniens & d'Oguliniens, a pris poste à Hellendorff, attaqua la petite Ville de Gottluben, où le Général Itzemplitz étoit avec un Détachement des troupes Prussiennes. Les ennemis ont été contraints d'abandonner ce poste. Ils y ont laissé quatre canons, dont trois de douze livres de balle. On s'est emparé de tout le bagage du Général Itzemplitz, & l'on a pris tous ses domestiques. Du côté des Autrichiens, il n'y a eu que onze hommes tués, & soixante-deux blessés. Six Officiers sont du nombre des derniers.

Un Officier du Régiment de Los Rios arriva ici le 23 du mois d'Août, avec la nouvelle que la garnison de Gueldres avoit capitulé le 22, & que la Place devoit être remise le lendemain aux troupes de l'Impératrice Reine.

Voici l'extrait des lettres de l'armée de l'Impératrice Reine, datées du 20 Août : « Le 18, les » ennemis travaillerent à établir sur les hauteurs, » qui sont à la droite & à la gauche de la Neiss, » plusieurs batteries dont chacune paroissoit être » de quinze à vingt pieces de canon. Cependant » les deux armées demeurerent dans la même po- » sition sur la gauche de la riviere. Les Prussiens » continuerent le 19 l'établissement de leurs bat- » teries. Il paroissoient méditer quelque entre- » prise d'importance, & sur le soir ils marquerent

Digitized by Google

» devant le front de leur camp un terrein, comme » s'ils avoient deſſein de s'y former en bataille. » Leur projet étoit fort différent. Pendant la nuit, » ils firent partir d'avance tout ce qui pouvoit les » embarraſſer dans leur retraite, & aujourd'hui » 20, ils ſont décampés avant le jour, marchant » vers Oſtritz. Nos troupes légeres ſont à leur » pourſuite. »

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le 16 d'Août, M. le Comte de Beſtuchef, Ambaſſadeur Extraordinaire de l'Impératrice de Ruſſie, eut audience de Madame la Dauphine, de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, de Monſeigneur le Duc de Berry, de Monſeigneur le Comte de Provence. Il y fut conduit par le ſieur de la Live, Introducteur des Ambaſſadeurs.

Le Roi alla le même jour ſouper à Montrouge chez M. le Duc de la Valliere.

Le Roi ayant écrit à M. l'Archevêque de Paris, pour faire rendre à Dieu de ſolemnelles actions de graces, à l'occaſion de la victoire remportée à Haſtembecke, on chanta le 14 du même mois dans l'Egliſe Métropolitaine de cette Ville le *Te Deum*, auquel M. l'Abbé de Saint-Exupery, Doyen du Chapitre, officia. M. le Chancelier de France, accompagné de pluſieurs Conſeillers d'Etat & Maîtres des Requêtes, y aſſiſta, ainſi que le Clergé, le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, & le Corps de Ville, qui y

Digitized by Google

avoient été invités de la part du Roi par M. de Giseux, Maître des Cérémonies.

On tira le même jour dans la Place de l'Hôtel de Ville, par ordre de MM. les Prevôt des Marchands & Echevins, un feu d'artifice, dont l'exécution ne laissa rien à desirer.

Au feu d'artifice succéda une magnifique illumination, tant à la façade de l'Hôtel de Ville, que dans l'enceinte de la Place. Il y eut aussi de très-belles illuminations aux hôtels de M. le Duc de Gevres & du Prevôt des Marchands, & des maisons des Echevins & des principaux Officiers de l'Hôtel de Ville. Des fontaines de vin coulerent dans la Place de cet Hôtel, de même que dans celle de Louis XV, & l'on y distribua du pain & des viandes au peuple. On y avoit mis des orchestres, & le peuple témoigna son alégresse par ses danses pendant la plus grande partie de la nuit.

Le 15 Août, Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, la Procession solemnelle qui se fait tous les ans à pareil jour en exécution du vœu de Louis XIII, se fit avec les cérémonies accoutumées. M. l'Abbé de Saint-Exupery y officia. Le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, & le Corps de Ville, y assisterent.

Dans l'assemblée générale que le Corps de Ville tint le 16, MM. Brallet & Vernay y ont été élus Echevins.

Un Payson, travaillant dans son champ, à deux lieues de Toulon, a découvert une cavité, par laquelle à la faveur d'une corde il est descendu dans une grotte extrêmement profonde. Plusieurs personnes depuis ont visité cette grotte. On y voit diverses sortes de plantes & de fruits pétrifiés, & des pierres transparentes de toutes cou-

Digitized by Google

leurs. L'extrême fraîcheur qu'on y éprouve, ne permet pas de s'y arrêter longtemps.

On mande de Marseille, que le 21 Août un Navire François, venant de Smirne, ayant été chassé pendant deux jours par un Vaisseau de guerre Anglois, de 74 canons, a été obligé de se jetter sur la côte de Sardaigne, où il s'est amarré à terre. Les ennemis sans égard pour une côte neutre, ont continué de canonner le bâtiment, dans la vue de le couler à fond. Impatiens de le détruire, ils ont envoyé leurs Chaloupes avec cent cinquante hommes, pour y mettre le feu; ce qu'ayant exécuté, ils ont assailli l'équipage François qui n'avoit osé s'éloigner du rivage. Ils ont tué cinq hommes, en ont blessé plusieurs, & ont dépouillé sans aucune distinction matelots & passagers.

Le Comte de Starhenberg, Conseiller d'Etat, Chambellan de l'Empereur & de l'Impératrice Reine de Hongrie & de Boheme, & Ambassadeur de Leurs Majestés Impériales, a eu sa premiere audience particuliere du Roi, dans laquelle il a présenté à Sa Majesté ses Lettres de Créance. Il a été conduit à cette audience, ainsi qu'à celles de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Monseigneur le Duc de Bourgogne, de Monseigneur le Duc de Berry, de Monseigneur le Comte de Provence, de Madame & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, par M. de la Live, Introducteur des Ambassadeurs.

Le 24 d'Août, les Députés des Etats de Languedoc eurent audience du Roi. Ils furent présentés par M. le Comte d'Eu, Gouverneur de la Province, & par M. le Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secretaire d'Etat, & conduits par M. de Gizeux, Maître de Cérémonie en survivance. Le

Digitized by Google

Le 21 d'Août, M. le Marquis de Paulmy, Miniſtre & Secretaire d'Etat ayant le Département de la Guerre, & Grand Croix Chancelier Garde des ſceaux de l'Ordre de Saint Louis, fut reçu Chevalier des Ordres Royaux, Militaires & Hoſpitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de Saint Lazare de Jéruſalem. M. le Comte de Saint Florentin, Miniſtre & Secretaire d'Etat, Gérant & Adminiſtrateur de ces Ordres, fit la cérémonie dans l'appartement & en préſence de Monſeigneur le Duc de Berry, Grand-Maître. Enſuite M. le Marquis de Paulmy prêta ſerment pour la dignité de Chancelier Garde des Sceaux deſdits Ordres. Les Grands Officiers & pluſieurs Chevaliers aſſiſterent à cette cérémonie.

Le Corps de Ville alla le 25 d'Août à Verſailles, & il eut audience du Roi. Il fut préſenté à Sa Majeſté par M. le Comte de Saint-Florentin, Miniſtre & Secretaire d'Etat, & conduit par le ſieur de Gizeux, Maître des Cérémonies, en ſurvivance. Les ſieurs Brallet & Vernay, nouveaux Echevins, prêterent entre les mains du Roi le ſerment de fidélité, dont M. le Comte de Saint-Florentin fit la lecture, ainſi que du Scrutin, qui fut préſenté par le ſieur de Pomereu, Conſeiller au grand Conſeil.

Après cette audience, le Corps de Ville eut l'honneur de rendre ſes reſpects à la Reine & à la Famille Royale.

Le jour de la Fête de Saint Louis, la Proceſſion des Carmes du Grand Couvent, à laquelle le Corps de Ville aſſiſta, ſe rendit, ſelon la coutume, à la Chapelle du Palais des Tuileries, où ces Religieux chanterent la Meſſe.

L'Académie Françoiſe célébra cette Fête dans la Chapelle du Louvre. On exécuta un Motet

Digitized by Google

pendant la Messe, après laquelle le Panégyrique du Saint fut prononcé par l'Abbé Rouveyre-Duplan, Chanoine de l'Eglise de Valence.

La même Fête fut célébrée par l'Académie Royale des Belles-Lettres, & par celle des Sciences, dans l'Eglise des Prêtres de l'Oratoire. Le Pere de Neufville, de la Compagnie de Jesus, prononça le Panégyrique du Saint.

On célébra le 1 de Septembre, dans l'Eglise de l'Abbaye royale de Saint Denis, le Service solemnel, qui s'y fait tous les ans pour le repos de l'ame de Louis XIV. L'Evêque de Dol y officia pontificalement. Le Comte d'Eu & le Duc de Penthievre y assisterent, ainsi que plusieurs personnes de distinction.

Sur la démission que le sieur Peyrenc de Moras, Ministre & Secretaire d'Etat ayant le Département de la Marine, a donnée de la place de Contrôleur Général des Finances, le Roi en a disposé en faveur du sieur de Boullongne. La charge d'Intendant des Finances, qu'avoit le sieur de Boullongne, passe au sieur de Boullongne son fils, qui en avoit la survivance.

Le Roi ayant jugé à propos de rassembler son Parlement le premier Septembre, les Gens du Roi entrerent aux Chambres assemblées, & y apporterent l'ordre de Sa Majesté aux Présidens du Parlement, aux quatorze anciens Conseillers de la Grand'Chambre, & aux quatorze anciens Conseillers des Enquêtes & Requêtes, de se rendre sur le champ à Versailles pour recevoir ses ordres; ce qui fut exécuté. Le Roi donna audience aux Députés du Parlement, qui furent présentés par M. le Comte de Saint-Florentin, Secretaire d'Etat ayant le Département de Paris, & conduits à l'ordinaire par les Officiers des Cérémonies. Le Roi

Digitized by Google

leur dit que son Chancelier alloit leur expliquer ses intentions. Sur quoi M. de Lamoignon, Chancelier de France, prit la parole, & dit :

« Les sentimens qui animoient vos prédécesseurs ne leur auroient pas permis de faire la démarche à laquelle s'est portée la plus grande partie des Officiers du Parlement.

» Le Roi vous ordonne d'avoir toujours présentes les obligations que votre serment vous impose : nul motif ne peut vous dispenser de rendre la justice que vous devez aux Sujets de Sa Majesté. Les Magistrats, prépossés pour l'administrer, ne peuvent la refuser, sans être responsables de tous les maux qui sont la suite nécessaire de ce refus.

» Sur les témoignages répétés qui ont été donnés à Sa Majesté de votre soumission & de votre fidélité, Elle veut bien n'interroger aujourd'hui que vos cœurs, & chercher dans vos sentimens des motifs de confiance pour l'avenir.

» Elle efface donc pour jamais le souvenir de ce qui lui a déplu dans votre conduite passée, en regardant comme non-avenues toutes les démissions qui lui ont été données. Sa Majesté vous a appris Elle-même par les Lettres qui vous ont été adressées, qu'Elle veut bien conserver dans leurs Offices tous ceux qui s'en étoient démis.

» A l'égard de ceux de vos Confreres qu'Elle a cru devoir éloigner pour des raisons particulieres, Sa Majesté, en les conservant dans leur état, n'a pas encore fixé le temps de leur rappel.

» Quand le Roi sera obéi, quand vous aurez repris l'exercice entier de vos fonctions ordinaires, & que Sa Majesté sera satisfaite de la sagesse de votre conduite, Elle écoutera favorablement vos instances à cet égard.

Digitized by Google

» Pour ce qui concerne la seconde déclaration, » le Roi desire que l'usage en devienne aussi inutile, » qu'il l'avoit jugé nécessaire; mais avant tout, » Sa Majesté ne refusera point d'écouter ce que » son Parlement croira devoir lui représenter sur » cet objet. Elle veut que la suppression ordonnée » par son édit du mois de Décembre dernier soit » exécutée, & Elle enverra à son Parlement » une déclaration interprétative, à l'enrégistre- » ment de laquelle Elle vous ordonne de procéder » sans délai.

» Le Roi vous ordonne de reprendre vos fonc- » tions ordinaires : conformez-vous à ses inten- » tions.

» Sa Majesté n'a rien tant à cœur que de faire » régner dans son Royaume le silence qu'Elle a » prescrit de part & d'autre; & la paix qu'Elle » desire depuis si long-temps de voir rétablie.

» Si Sa Majesté, par des raisons supérieures, & » dans la vue du bien général, a cru devoir s'éle- » ver au dessus de regles ordinaires, son Parle- » ment ne doit point en appréhender les suites pour » l'avenir.

» Le Roi vous ordonne donc de faire exécuter » sa premiere déclaration, conformément aux » Canons reçus dans le Royaume, aux Loix & aux » Ordonnances.

» C'est en entrant dans ces vues, que vous de- » vez toujours vous souvenir qu'il est des considé- » rations de sagesse & de modération, sur les- » quelles vous devez régler vos démarches.

» Donnez vous-mêmes l'exemple du respect que » Sa Majesté veut qui soit rendu à la Religion & à » ses Ministres. C'est ainsi que vous ferez un usa- » ge légitime de l'autorité que le Roi a bien vou- » lu vous confier.

Digitized by Google

» Que ces sentimens demeurent toujours gravés dans vos cœurs, & souvenez-vous que » votre Souverain vous traite en ce moment en » Pere ».

Le lendemain 2, les Députés de retour rendirent compte aux Chambres assemblées de ce qui s'étoit passé à Versailles; & les Officiers du Parlement, qui avoient donné l'année derniere la démission de leurs Offices, ayant déclaré qu'ils en reprenoient les fonctions, le Parlement procéda à l'enrégistrement de la déclaration interprétative de l'Edit du mois de Décembre dernier, & arrêta une députation pour remercier le Roi, & pour lui demander le retour de ses Confreres, qui sont éloignés par des ordres particuliers.

Le Roi a reçu le 3 Septembre cette députation, & a fait aux Députés la réponse suivante.

« Je reçois avec satisfaction les témoignages que » vous venez de me donner de votre zele, de votre » fidélité & de votre soumission à mes volontés.

» Jouissez du bonheur de plaire à un Maître qui » vous aime, & de l'avantage de contribuer au » bien de mes Sujets, en remplissant vos devoirs.

» Achevez de répondre aux vues & aux intentions que je vous ai fait connoître pour le rétablissement de la Paix, & je ne tarderai pas à » réaliser les espérances que je vous ai données » par rapport à ceux de vos Confreres, dont vous » sollicitez le retour.

» Ayez une entiere confiance en mes bontés: » si vous pouviez en douter, vous cesseriez d'en » être dignes ».

Le 5 Septembre, les Chambres assemblées ont rendu un Arrêt, pour faire exécuter la Déclaration du 10 Décembre dernier, concernant les affaires de l'Eglise, & ce conformément aux explica-

Digitized by Google

tions portées aux réponses du Roi.

Elles ont aussi chargé le premier Président, & deux Présidens, de se rendre à Choisy, pour remercier de nouveau le Roi, & l'assurer de l'entiere confiance du Parlement dans les bontés de Sa Majesté.

Le Roi a répondu en ces termes à cette derniere députation : « Je crois que je puis compter sur les » nouvelles assurances que vous donnez de votre » soumission & de votre zele, par la promptitude » avec laquelle vous m'avez obéi, par la recon- » noissance respectueuse dont vous êtes pénétrés, » & par votre confiance dans ma Personne.

» Continuez à remplir vos fonctions avec cet » esprit de paix, de sagesse & de modération, que » je vous ai si souvent & très-expressément recom- » mandé.

» Vos Confreres vous seront rendus pour la » Saint-Martin ; & je vous dispense de me don- » ner à leur égard de nouveaux témoignages de » la reconnoissance que vous devez à mes bontés. »

On avoit, dès le 5 au matin, enrégistré la commission pour la Chambre des Vacations, qui sera tenue par quatorze Conseillers de la Grand'Chambre, & douze Conseillers des Enquêtes. M. Turgot, Président du Parlement, est nommé par le Roi pour y présider.

Le Roi a tenu le Sceau pour la douzieme & treizieme fois.

Madame Ducheſſe de Parme arriva d'Italie à Choisy le 3 de Septembre, & à Versailles le 4. Leurs Majestés & la Famille Royale ont reçu cette Princesse avec les démonstrations de la plus vive endresse.

Le Roi se rendit le 4 à Choisy, avec Madame Ducheſſe de Parme & Mesdames de France.

Digitized by Google

Le même jour, la Reine eſt arrivée de Verſailles.

Le 5, le Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar eſt parti de ce dernier Château, pour retourner à Luneville.

On mande de Fécamp, que le Corſaire *l'Hirondelle*, de Dunkerque, a fait conduire dans ce premier port un quatrieme Navire Anglois, appellé *le Lyon*, de Liwerpool, de 250 tonneaux, armé de 4 canons, 25 eſpingolles, & chargé de bled & de ballotteries.

Le Brigantin Anglois le *Marmaid*, chargé d'huile, pris par le Corſaire *le Vainqueur*, de Marſeille, eſt arrivé en ce port.

Les ſieurs Chevalier de Glandevez & de Graſſe, qui commandent les Galeres *la Brave* & *la Ducheſſe*, ſe ſont rendus maîtres d'un Corſaire Anglois, armé de 16 canons & de 110 hommes d'équipage, qu'ils ont fait conduire à Cette.

Il eſt arrivé à Boulogne un Brigantin Anglois, de 120 tonneaux, chargé d'avoine, de cidre, de brai, & de pluſieurs ballots de marchandiſes. Cette priſe a été faite par le Corſaire *la Marquiſe de Beringhen*.

Le Corſaire *la Princeſſe de Soubize* a pris & conduit à Breſt le Navire Anglois *le Duc d'Argile*, de 250 tonneaux, armé de 4 canons & 4 pierriers, allant de Liverpool à la Caroline avec un chargement compoſé de draps, d'étoffes, de toiles & de quincaillerie.

Le Navire Anglois *le Packet de Porto*, de 80 tonneaux, chargé de ſel, & qui a été pris par le Corſaire *la Mutine*, de S. Jean-de-Luz, eſt arrivé par relâche à Vigo en Galice.

Le Corſaire *le Comte de Saint-Germain*, de Dunkerque, s'eſt emparé des Navires Anglois *le Crownpoint* chargé de toiles, de ſucre en pain, &

Digitized by Google

d'autres marchandiſes, & *l'Arlequin* dont le chargement eſt compoſé de ſucre, de café, de rhubarbe, de cacao, de bois de Campeche. Ces deux priſes ont été conduites, l'une à Eggreſund, l'autre à Bergues en Norwege.

Le même Corſaire a rançonné pour 15240 livres trois autres Bâtimens Anglois, dont il s'étoit rendu maître; & il en a remis les ôtages à Dunkerque.

Le Navire Anglois *l'Oſgood*, de 300 tonneaux, armé de 12 canons, allant de la Jamaïque à Londres avec une cargaiſon compoſée de ſucre, de taffia, de maniguette & de bois rouge, a été pris par le Corſaire *la Victoire*, de Saint-Malo, où il a été conduit.

Il eſt arrivé dans la rade de l'Iſle de Bas un Navire de 450 tonneaux, pris par le Corſaire *le Comte d'Herouville*, de Bordeaux, & qui eſt chargé de ſix cens milliers de poudre à tirer, de boulets, d'armes, & d'autres munitions de guerre.

BÉNÉFICES DONNÉS.

SA Majeſté a nommé à l'Archevêché de Bourges, vacant par la mort du Cardinal de la Rochefoucauld, M. l'Abbé de Phelypeaux, Vicaire Général de cet Archevêché; l'Abbaye de Notre-Dame de Châtillon-ſur-Seine, Ordre de S. Auguſtin, Dioceſe de Langres, à M. l'Abbé d'Argenteuil, Vicaire Général du Dioceſe de Tours; le Prieuré du Pleſſis-Grimault, même Ordre, Dioceſe de Bayeux, à M. l'Abbé Mercier, Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris; & l'Abbaye réguliere de Flines, Ordre de Cîteaux, Dioceſe d'Arras, à la Dame de Berchiny: l'Abbaye de Sainte Trinité

Digitized by Google

de Beaulieu, Ordre de Saint Benoît, Diocese de Tours, à M. l'Abbé Parchappe de Vinay, Prevôt de l'Eglise Métropolitaine, & Vicaire Général de l'Archevêché de Rheims; celle de Saint Cheron, Ordre de S. Augustin, Diocese de Chartres, à M. l'Abbé Matherot de Pregny, Prêtre du Diocese de Langres; celle de Notre Dame de Flaran, Ordre de Cîteaux, Diocese d'Auch, à M. l'Abbé de Beausset-Roquefort, Vicaire Général de l'Evêché de Béziers; celle de Notre-Dame de Fontguillem, même Ordre, Diocese de Bazas, à M. l'Abbé Culture, Vicaire Général de ce Diocese; celle de S. Jean de Falaise, Ordre de Prémontré réformé, Diocese de Seez, à M. l'Abbé de Gauchat, Directeur des Carmelites de Saint-Denis; l'Abbaye réguliere de Barberie, Ordre de Cîteaux, Diocese de Bayeux, à Dom Bernard du Cayron, Prieur de cette Abbaye; celle de Notre-Dame du Lys, même Ordre, Diocese de Sens, à la Dame de Siougeat, Religieuse de l'Eclaches, ville & Diocese de Clermont; celle de Bertaucourt, Ordre de S. Benoît, Diocese d'Amiens, à Dame Françoise de Montmorency, Religieuse du même Ordre dans l'Abbaye d'Avesnes; & celle de Lieu-Dieu, Ordre de Cîteaux, Diocese d'Autun, à la Dame de Pignerol, Prieure de ladite maison.

MORTS.

Le 7 Juin dernier est mort dans la maison de l'Oratoire, rue S. Honoré, Messire *Henry Pajon*, Prêtre de cette Congrégation, ancien Curé de Notre-Dame, à la Rochelle. Il étoit le frere de

Digitized by Google

Claud Pajon, dont la mort eſt annoncée dans le Mercure de Février 1748.

Madame Anne-Marie *Pajot-de-Villers*, veuve de Meſſire Pierre *Delpech*, Marquis de Cailly, eſt décédée le 17 Juillet, âgé de quarante-trois ans, en ſon hôtel à Paris, Paroiſſe de la Magdelaine de la Ville-l'Evêque.

Dame Claude-Eliſabeth *de Harlay*, veuve de Meſſire Adrien-Alexandre *de Hannivel*, Préſident du Parlement, eſt morte le 20 Août en cette ville dans la quatre-vingt-deuxieme année de ſon âge. Elle étoit la derniere du nom de Harlay.

Meſſire Emanuel-Henri-Timoléon *de Coſſé-de Briſſac*, Evêque de Condom, Abbé de l'Abbaye de Fontfroide, Ordre de Cîteaux, Dioceſe de Narbonne, & de celle de Saint Urbain, Ordre de de Saint Benoît, Dioceſe de Châlons-ſur-Marne, mourut à Paris le 27 de ce mois, âgé de cinquante-neuf ans.

Meſſire N. *Roche*, Docteur de Sorbonne, Grand Pénitencier de l'Egliſe Métropolitaine de Paris, & Abbé de l'Abbaye de Saint Creſpin en Chaye, Ordre de S. Auguſtin, Dioceſe de Soiſſons, mourut à Paris le 12 Septembre, dans la cinquante-quatrieme année de ſon âge.

Meſſire N. *Parquet*, Docteur de Sorbonne, Chanoine honoraire de l'Egliſe de Paris, Abbé de l'Abbaye royale de la Creſte, Ordre de Cîteaux, Dioceſe de Langres, & ancien Curé de S. Nicolas des Champs, eſt mort en cette ville le 15 de ce mois, âgé de ſoixante-huit ans.

Digitized by Google

ADDITION A LA PARTIE FUGITIVE.

VERS

Au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

VOTRE péril (1) nous livre aux plus juſtes terreurs,
Vous ſeul l'enviſagez ſans crainte !

(1) *Le Roi de Pologne en s'en retournant de Verſailles à Lunéville, vient de courir un danger qui a allarmé tous ceux qui aiment les arts & l'humanité dont il eſt le bienfaiteur & le protecteur. A deux lieues en deçà d'un village nommé Saudra, ſur les frontieres de la Champagne & de la Lorraine, la voiture dans laquelle Sa Majeſté étoit ſeule ſe renverſa dans une deſcente. Toutes les glaces du carroſſe furent briſées. M. le Comte de Treſſan, M. le Chevalier de Liſtenois, & pluſieurs autres Officiers qui étoient à la ſuite du Roi, ayant volé à ſon ſecours, le trouverent dans une poſture très-contrainte, & malgré cela tranquille & leur ſouriant avec ſon air de bonté ordinaire. Après l'avoir débarraſſé des morceaux de glace qui l'environnoient, & l'avoir dégagé de la voiture, ils la ſupplierent, en embraſſant ſes genoux, de leur dire s'il avoit reſſenti quelque commotion, ce qui auroit exigé des précautions. Sa Majeſté les raſſura, & deſcendit à pied, aidé du bras d'un de ſes Officiers, la montagne ſur le penchant de laquelle cet accident lui étoit arrivé, monta enſuite dans un autre carroſſe, & acheva ſon voyage auſſi gaiement qu'heureuſement.*

Digitized by Google

Avec un doux ſouris vous condamnez nos pleurs,
Et la ſérénité ſur votre front eſt peinte!
Vos ſujets ſont encor d'épouvante glacés.
Grand Roi! leur deſtinée à la vôtre eſt unie.
Si vous aimez ſi peu la vie,
Vous ne les aimez pas aſſez.

Ces vers nous paroiſſent ſi heureuſement faits pour le ſujet, que nous croyons faire honneur à l'Auteur de le nommer. C'eſt M. l'Abbé Porquet, qui uſe trop ſobrement du talent de faire de bons vers, pendant que tant d'autres abuſent trop ſouvent de celui d'en faire de médiocres.

SUPPLÉMENT
A L'ARTICLE CHIRURGIE.

Hôpital de M. le Maréchal-Duc de Biron.

Sixieme traitement depuis ſon établiſſement.

Le nommé Saint-Martin, de la Compagnie Deaubonne, de la guériſon duquel nous avions douté, pour n'avoir pas voulu ſur la fin du traitement, continuer encore de prendre quelque dragés que nous avions cru néceſſaires, ſe trouvant néanmoins bien & radicalement guéri, n'eſt pas rentré dans l'hôpital, ainſi que nous l'avions annoncé.

Digitized by Google

1. Le nommé la Roche, de la Compagnie Colonelle, après avoir eu pluſieurs gonorrhées, avoit deux exoſtoſes à l'extrêmité antérieure des troiſiemes côtes, & depuis trois ſemaines, il lui étoit ſurvenu des ſymptomes qui dénoncoient la maladie la plus grave. Il eſt entré le 16 Juin, & eſt ſorti le 18 Juillet parfaitement guéri.

2. Le nommé Lemaret, de la Compagnie Delatour, avoit des douleurs aiguës dans toutes les extrêmités, & des puſtules répandues dans toutes les parties du corps, la plûpart en ſuppuration. Il eſt entré le 16 Juin, & eſt ſorti le 26 Juillet parfaitement guéri.

3. Le nommé Debaude, de la Compagnie de Bragelongne s'étant fait paſſer pluſieurs ſymptômes véroliques avec la pierre de vitriol, il lui étoit ſurvenu à l'aine droite un bubon conſidérable qui s'eſt terminé par la ſupuration. Il eſt entré le 16 Juin, & eſt ſorti le 2 Août parfaitement guéri.

4. Le nommé Marchand, de la Compagnie de Bragelongne, avoit également un bubon à l'aine gauche, avec quantité d'autres ſymptomes bien caractériſés, le bubon s'eſt terminé par la ſuppuration, & il eſt ſorti le même jour 2 Août parfaitement guéri.

5. Le nommé Pointé, de la Compagnie de Lautrec, étoit dans un état horrible, & couvert de puſtules répandues dans toute l'habitude du corps, leſquelles lui formoient une véritable lepre. Il eſt entré le 23 Juin, & eſt ſorti le 2 Août parfaitement guéri.

6. Le nommé Thibaut, de la Compagnie d'Eaubonne, eſt ſorti ſans traitement, n'ayant jamais voulu ſouffrir l'adminiſtration des bougies qui lui étoient indiſpenſablement néceſſaires pour guérir une fiſtule qu'il avoit au perinée.

Digitized by Google

7. Le nommé Belleroſe, de la Compagnie de Voiſinon, étoit dans un état très-cruel : outre une tumeur groſſe comme un œuf à la baſe de la mâchoire, avec gonflement conſidérable à l'os, il avoit deux bubons dans les aines de droite, & de gauche. Celui du côté droit s'eſt terminé par réſolution, & l'autre par ſuppuration. Il eſt entré le 23 Juin, & eſt ſorti le 16 Août parfaitement guéri.

8. Le nommé Verly, de la Compagnie de Chevalier, outre toutes ſortes de ſymptomes véroliques très-conſidérables, & en quantité, avoit un phimoſis, & un engorgement monſtrueux aux glandes jugulaires du côté gauche ; il avoit de plus des douleurs de tête ſi violentes, qu'il ne pouvoit prendre de repos. Il eſt entré le 23 Juin, & eſt ſorti le 16 Août parfaitement guéri.

9. Le nommé Senlis, de la compagnie de la Vieuville, outre beaucoup de ſymptomes bien caractériſés, qu'on ne nomme plus, avoit un bubon très-conſidérable dans l'aine gauche, lequel s'eſt terminé par la ſuppuration. Il eſt entré le 23 Juin, & eſt ſorti le 16 Août parfaitement guéri.

10. Le nommé Vincent, de la compagnie de Sinety, avoit un phimoſis & une quantité de puſtules en ſuppuration. Il eſt entré le 30 Juin, & eſt ſorti le 9 Août parfaitement guéri.

11. Le nommé Bellecroix, de la Compagnie d'Eaubonne avoit, outre les ſymptomes les plus caractériſés, un ulcere très-profond à la gorge, lequel lui avoit occaſionné une extinction de voix totale, & empêchoit la déglutition des boiſſons. Il eſt entré le 30 Juin, & eſt ſorti le 9 Août parfaitement guéri.

12. Le nommé Cleret, annoncé dans le dernier Mercure être reſté à l'hôpital pour cauſe

Digitized by Google

d'une maladie ſcorbutique des plus graves, ſe trouve dans le meilleur état du monde, & va ſortir inceſſamment.

Il eſt entré douze autres malades, dont nous rendrons compte dans le volume ſuivant.

Le ſieur Keyſer ſupplie le Public d'obſerver :

1°. Que toutes les maladies qu'il détaille depuis l'établiſſement de l'hôpital, ſont preſque toutes des eſpeces les plus graves & les plus difficiles à traiter.

2°. Que ce dernier traitement s'eſt fait pendant les chaleurs exceſſives de la ſaiſon, & leſquelles les perſonnes jouiſſant de la meilleur ſanté, avoient peine à ſupporter.

3°. Qu'il n'a employé ni bains, ni autres moyens que ſes ſeules dragées, pour parvenir à la guériſon générale, ſon remede n'ayant pour l'ordinaire beſoin d'aucun autre acceſſoire.

Il prévient en même-temps le Public, qu'il a répondu d'une façon authentique, & capable de faire rougir ſes adverſaires à des fauſſes imputations inſérées contre lui dans un volume du Journal Economique, dont le titre la date du mois de Janvier, quoiqu'il n'ait paru que dans le mois de Juillet ; & que les démentis ont été formels, même de la part des ſoldats qu'on a oſé citer. Sa réponſe que l'on diſtribue gratis, ſe trouve chez la veuve de Lormel, & fils, Marchand Libraire-Imprimeur, rue du Foin.

Comme ſon unique but eſt de faire voir de plus en plus la vérité dans tout ſon jour, que d'ailleurs il a promis de rendre un compte exact des différens traitemens qui ſe feroient par les éleves déja répandus dans quelques provinces, il débute aujourd'hui par rendre celui qui vient de lui être envoyé de la part de M. Rey, Maître en chirurgie, demeurant rue Tupin à Lyon.

Digitized by Google

LETTRE de M. Rey, à M. Keyser, en date du 29 Août.

Depuis que nous nous ſommes quittés, Monſieur, & que vous avez bien voulu me confier l'adminiſtration de votre remede, j'ai eu occaſion de traiter & de guérir cinq malades. Le hazard m'a fait rencontrer les maladies les plus épineuſes, & quoiqu'après tout ce que j'avois vu à l'hôpital de M. le Maréchal de Biron, je ne fiſle aucun doute de réuſſir, je vous avouerai que ſi j'ai été un peu hardi d'entreprendre tout ce qu'il y avoit de plus grave & de plus invétéré en maladies vénériennes, je vous dois la juſtice d'avouer qu'il faut abſolument que votre remede ait bien de la vertu, & que malgré vos ennemis & les miens, car je m'en ſuis fait un bon nombre, je ne puis m'empêcher de dire hautement que ce remede eſt ſans contredit le plus grand qui ſoit aujourd'hui dans la nature, & dans la médecine. C'eſt un tribut qu'un galant homme doit à la vérité; & comme cette profeſſion eſt la premiere de toutes, je ne craindrai jamais de lui donner la préférence.

Voici l'état & la guériſon de ces cinq malades, en attendant celle de pluſieurs autres qui ſont entre mes mains.

Le premier avoit paſſé, il y a huit ans, par les grands remedes; ſelon le récit du malade & des parens dignes de foi, on l'avoit adminiſtré dans toutes les formes, en excitant une ample ſalivation, & employant tous les moyens que des gens habiles mettent en uſage pour parvenir à une guériſon radicale. Il avoit preſque tout ce que l'on peut avoir en ſymptomes, que ce premier traitement fit diſparoître, & il fut jugé alors guéri par

Digitized by Google

les perſonnes qui l'avoient traité. Ces ſymptomes étant revenus quelque mois après, même avec plus d'accidens, on le repaſſa par extinction, & ce fut encore inutilement. On lui a fait prendre enſuite pendant des années des bols fondans; des panacées, des pillules de toutes façons, rien ne mordit, & il étoit dans un état affreux quand il vint ſe préſenter à moi. Outre une immenſité de ſymptomes qu'on ne peut nommer, il avoit des bubons à chaque aine, & des obſtructions ſi conſidérables dans les glandes axillaires & les inguinales, que je craignis d'abord qu'il n'y eût plus de reſſources. Je l'entrepris : vos ſeules dragées pouvoient en faire la guériſon. Elle eſt authentique, & j'en ai de bons certificats. Ce malade n'a ceſſé de vaquer à ſes affaires : ſon embonpoint eſt revenu, & ſon teint qui étoit jaune & noir, a repris ſa couleur naturelle. Il jouit enfin d'une ſanté qu'il n'avoit pas depuis huit années. Je l'ai tenu près de deux mois, & ſon état ne permettoit pas d'être mené plus promptement.

Le ſecond avoit pour ſymptomes une chûte de cheveux preſque totale, la voûte du palais dans un déſordre affreux, des ulcérations chancreuſes, les amygdales gonflées & ulcérées, enfin un mal de tête ſi cruel, que la chaleur du lit lui étoit devenue inſupportable, & qu'il ne pouvoit prendre aucun repos. Je ſuis obligé de vous dire qu'au bout de 15 jours de l'uſage de vos dragées, les ulceres ſe ſont cicatriſés, les obſtructions ſe ſont fondues, la chûte des cheveux s'eſt arrêté, & qu'enfin au bout de 45 jours, ſa guériſon a été totale, & qu'il jouit aujourd'hui de la meilleure ſanté.

Le troiſieme avoit une gonorrhée virulente de la plus grave eſpece qui lui occaſionnoit une diſurie des plus mordicantes, & lui interdiſoit toute

Digitized by Google

eſpece de repos, quantité d'autres ſymptomes, dont un traverſoit dans la foſſe naviculaire juſqu'à l'extérieure, & s'étendoit vers le filet, un bubon conſidérable dans l'aine droite, & un tempérament on ne peut pas plus délicat : l'uſage de vos dragées en 25 jours a cicatriſé les ulceres, a enlevé les maux de tête, le bubon s'eſt terminé par réſolution, & cela va vous paroître fort plaiſant, mais quoique ce malade à mon inſcu ait fait pendant ſon traitement à diverſes repriſes plus de cent lieues en poſte pour des affaires indiſpenſable, le remede n'en a pas agi avec moins de vivacité, & enfin il jouit de la meilleure ſanté du monde.

Le quatrieme étoit dans un état digne de pitié. Tous les ſymptomes étoient ſi invétérés, que la premiere fois que je le vis, je me crus dans l'obligation indiſpenſable de lui faire l'opération, tant la gangrene menaçoit les parties attaquées. La guériſon ſuccéda cependant plus promptement & plus heureuſement que je ne pouvois l'imaginer, & après les ſymptomes bien effacés, j'obſervai de continuer encore quinze jours ou trois ſemaines, afin de bien aſſurer le traitement.

Le cinquieme avoit une très-petite maladie, c'eſt-à-dire fort peu de choſe. Il a voulu abſolument prendre le remede, malgré que je lui diſois qu'il pouvoit s'en paſſer, & qu'il guériroit par le moindre remede ordinaire. Toute ſa maladie conſiſtoit en un écoulement que je regardois de très-petite conſéquence. Il a pris le remede pendant ſix ſemaines, & ſon écoulement qui effectivement avoit reſiſté à beaucoup de remedes que différentes perſonnes de l'art lui avoit ſuggerés inutilement, s'eſt terminé, & il ſe porte à merveille.

Voilà, Monſieur, le détail auſſi vrai que ſim-

Digitized by Google

ple & ſuccinct des cures que j'ai déja faites. J'aurai ſoin dans la ſuite de vous apprendre les nouveaux ſuccès de vos dragées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

REY.

AVIS.

EQUIPAGE militaire & de campagne, ou toilette de Mars. Elle conſiſte en deux petits coffrets, qu'on peut mettre dans les deux ſacoches du cheval, ſans qu'elles en ſoient trop enflées. Voici un détail abrégé de ce quelles contiennent : un fourneau d'une invention ſinguliere, par le moyen duquel on peut apprêter ſon chocolat, ſon bouillon, café, thé &c. dans la moitié moins de temps que ſur un grand feu de bois ou de charbon : c'eſt au moyen d'une petite quantité d'eſprit de vin, qu'on allume le fourneau, qu'on en entretient le feu, & qu'on le rend ſuffiſant pour apprêter ce que l'on veut. Le même coffre renferme un cafetiere, une théiere, quatre taſſes : l'on peut faire le thé & le café tout à la fois par la même lampe & le même fourneau, ou préparer un bouillon & du chocolat en même temps : l'on peut le faire du lit, ſans ſe lever, que pour battre le briquet, & allumer le fourneau ; on peut même l'allumer à cheval, à table, partout ou l'on veut, l'on peut maintenir par ſon moyen un bouillon chaud pendant la nuit, la lumiere n'incommode point & ne fait pas de fumée. Pour prendre le café, &c. il y a quatre cueillers de compoſition, quatre ſous-taſſes qui peuvent ſervir d'aſſiettes au beſoin; deux boîtes qui s'emboîtant, font une tourtiere pour faire une grillade, cuire un poulet, une rouelle,

Digitized by Google

&c. Une boîte pour mettre les assaisonnemens & épiceries, poivre, sel &c. Deux bouteilles pour l'huile & vinaigre, une troisieme pour la liqueur, un moulin à café, quatre fourchettes, quatre gobelets, une boîte à mettre 28 onces d'esprit de vin, laquelle quantité suffit pour quinze apprêts, une poéle à brûler le café, quatre petits sacs de peau pour mettre le café, thé, sucre & chocolat; un sac pour faire manger l'avoine, &c. On trouvera dans l'autre boîte, briquet, pierre à fusil, amadou, bougie; boîte à encre, chandelier, mouchettes, un étui fourni de plusieurs fils ou soies, aiguilles, épingles, dé à coudre, &c. un grand fer à friser & un petit à toupet, rasoir, savonnette, cuir pour le rasoir, ciseau & peigne. On peut faire chauffer l'eau pour se raser, par le moyen de la théiere du premier coffre, plus pommade liquide, pommade forte, poudre à poudrer au moins demi-livre, avec une houpe, un miroir de suffisante grandeur, vergette & décrottoire; papier, plumes, canif, sablier, cachet, cire ou pains à cacheter, une équerre, une regle, un compas, un pied de Roi, un plomb à niveler, boîte à poudre, à tirer, pierre à fusil, tire-bourre, pierre à lever les taches, alêne pour accommoder, dans le besoin, botte, sangles ou courroies, un marteau, percerettes, tenailles, clous à ferrer le cheval, fers à tout chevaux; une pipe, du tabac à fumer, &c. Tout ce que l'on vient de detailler est renfermé dans deux coffres fermant à clefs, que l'on met dans une sacoche ordinaire; ils ont en longueur 10 pouces & demi, en largeur 7 pouces, en hauteur 4 pouces; les sacoches qui les renferment, se peuvent passer facilement & s'ôter dans l'instant par le moyen de deux crochets.

Digitized by Google

Le ſieur Fourneron l'aîné, inventeur deſdits coffrets, dans leſquels il a renfermé avec un art admirable tout ce qui eſt mentionné ci-devant, & pluſieurs autres petites commodités dont on a ſupprime le detail pour n'être pas trop long, donnera à ceux qui lui feront l'honneur de lui écrire les éclairciſſemens qu'on lui demandera. Ses coffrets ſont de pluſieurs prix, ſuivant la richeſſe de la matiere dont on voudra les cuilliers à café, taſſes, la propreté des coffrets, &c. Il prie ceux qui lui feront l'honneur de lui écrire, d'affranchir leurs lettres, & de les adreſſer au ſieur Fourneron l'aîné, à Aunonay, Vivaret.

AUTRE.

Le ſieur Arnaud Matges, Chirurgien-Dentiſte ordinaire de S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont, Prince du Sang, a une connoiſſance ſi parfaite des dents, opere d'une façon ſi adroite & avec tant de ſuccès, qu'il faut l'avoir vu ou le voir pour le croire. Il ôte avec une facilité inexprimable les racines ou chicots les plus difficiles, même ceux qui juſqu'à lui avoient été regardés comme ne pouvant être ôtés, ſans qu'il s'enſuive jamais ni hémorragie, ni fluxion; il redreſſe les dents qui ſont hors de rang, ſans les ébranler & ſans fil; il tranſporte celles d'une bouche étrangere dans une autre, pourvu que les chicots y ſoient, & elles ſont attachées pendant huit jours ſeulement, ſans être obligé de garder la chambre; après quoi elles tiennent d'elles-mêmes, comme ſi elles avoient pris racine dans la bouche où étoient les chicots. Il a auſſi un excellent remede pour faciliter la ſortie des dents aux enfans.

Digitized by Google

Pour la commodité du Public, attendu qu'il étoit logé trop haut dans le Palais abbatial, il demeure à préſent à l'hôtel de Suede, rue de Bourbon le château, entre celle de Buſſy & l'abbaye de Saint Germain-des-Prés, au premier ſur le devant.

Errata du Mercure de Septembre.

PAGE 90, *ligne* 23, brochure de 27 pages, *liſez*, de 207 pages.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le premier volume du Mercure du mois d'Octobre, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 28 Septembre 1757.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LE Torrent, Fable, *page* 5
Sans y penſer, conte plus vrai qu'une hiſtoire, 7
Vers à M. ***, &c. 13
Vers à Madame Che... en lui donnant ſon collier à ſa toilette, 14
Avis utile, 15
Vers à Mademoiſelle... ſur ſon voyage de Paris, 19

Digitized by Google

Vers à Madame ... sur sa petite vérole, 21
Suite sur M. de Fontenelle, par M. Trublet, 22
Vers à M. le Comte de Saint-Florentin, le jour de S. Louis, sa fête, 59
Lettre de M. Pizzi, au sujet de la réception de Madame Dubocage à l'Académie de Bologne, 61
Vers de remerciement de Madame Dubocage, 62
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure de Septembre, 64
Enigme & Logogryphe, 65
Chanson, 66

ART. II. Nouvelles Litteraires.

Discours de M. Durey-de Morsan, pour sa réception à l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, 67
Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 82
Méthode d'apprendre sûrement & facilement les Langues, 89
Séance publique de l'Académie Françoise, 108

ART. III. Sciences et Belles Lettres.

Grammaire. Réponse à la Lettre de M. l'Evêque de la Ravaliere, imprimée dans le Mercure du mois d'Août 1757, 111
Médecine. Extrait des registres de l'Académie royale des Sciences, du 8 Juin 1757. 118
Chirurgie. Suite de la Séance publique de l'Académie royale de Chirurgie, du 21 Avril 1757, 127

ART. IV. Beaux-Arts.

Peinture. Vers à M. Carlo Vanloo, sur son tableau représentant le Sacrifice d'Iphigénie, 143

Digitized by Google

Sentiment d'un Amateur sur les Forges de Vulcain, nouveau tableau de M. Boucher, 144
Lettre au sujet de l'exposition des ouvrages de Peinture & de Sculpture faite dans la salle de l'Académie des Beaux Arts de Marseille, 146
Gravure. 154
Architecture. 158

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 169
Comédie Françoise, 170
Comédie Italienne, *ibid.*
Opera Comique. 171
Concert Spirituel, 172

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 173
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 190
Bénéfices donnés, 200
Morts, 201
Addition à la partie Fugitive. Vers au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, 203
Supplément à l'Article Chirurgie, 204
Avis divers, 211

La Chanson notée doit regarder la page 66.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
OCTOBRE. 1757.
SECOND VOLUME.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE *Bureau du Mercure eſt chez M.* LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lution ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Mareenay.

Au commencement de chaque mois, on délivre au Bureau du Mercure un volume du Choix des meilleures pieces des anciens Mercures, précédées d'un extrait du Mercure François, dans le format du Mercure de France, & aux mêmes conditions.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
OCTOBRE. 1757.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

VERS

Préſemés à Monſeigneur le Duc de Bourgogne, à l'occaſion de ſon Anniverſaire.

A pareil jour votre heureuſe naiſſance
Mit enfin le comble à nos vœux ;
Vous vîntes aſſurer le bonheur de la France ;
Qui, tranquille pour nous, craignoit pour nos neveux.

Digitized by Google

Elle vous voit, dès l'âge le plus tendre,
Vous former aux vertus dignes de votre rang :
Déja vous annoncez tout ce qu'on peut attendre
D'un Prince issu d'un si beau sang.

A vos progrès la sagesse attachée,
Sous le nom de Marsan, dirige votre essor :
Ainsi, pour Télémaque, elle s'étoit cachée,
Sous la figure de Mentor.

Instruit par elle à marcher sur les traces
De ces Héros dont vous tenez le jour,
Vous marquerez vos instans par des graces,
Votre regne par notre amour.

Croissez, Prince ! vos destinées
Fixeront celles des François ;
Il ne vous faut que des années,
Pour éterniser leur succès.

L'Auteur est M. l'Abbé Batanchon.

VERS

De M. Voltaire à M. Senac-de Meilhan.

Eleve du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire ;
Eleve heureux de la raison
Et d'un Dieu plus charmant, qui t'instruisit à plaire ;

Digitized by Google

J'ai lu tes vers brillans & ceux de ta Bergere,
Ouvrages de l'esprit, embellis par l'amour ;
J'ai cru voir la belle Glycere
Qui chantoit Horace à son tour.
Que son esprit me plaît ! que sa beauté te touche !
Elle a tout mon suffrage, elle a tous tes desirs :
Elle a chanté pour toi ; je vois que sur sa bouche
Tu dois trouver tous les plaisirs.

Je réponds bien mal, Monsieur, aux choses charmantes que vous m'envoyez ; mais à mon âge on a la voix un peu rauque. *Lupi Mœrim vidêre priores, vox quoquè Mœrim deficit.*

L'UNION DE L'AMOUR ET DE LA PHILOSOPHIE, ANECDOTE.

Par le Comte de M.... Officier au Régiment de B....

Le Marquis de Merville avoit passé les premieres années de sa jeunesse dans ce tourbillon de plaisirs & de peines que le grand monde traîne toujours après soi, lorsqu'il prit tout à coup la résolution de se retirer dans une maison de plaisance

Digitized by Google

qu'il avoit en Touraine. La pêche, la chaſſe, la promenade, l'étude des belles-lettres y partageoient agréablement ſon temps. Avec quel plaiſir n'arrêtoit-il pas ſes regards ſur cette mer orageuſe dont il ne redoutoit plus les écueils ! qu'il ſe ſçavoit gré d'avoir eu aſſez de fermeté pour entrer dans le port ! Libre de préjugés, affranchi du joug tyrannique des paſſions, il voyoit alors les choſes dans leur vrai point de vue. Le maſque ſous lequel ſe cachent la mauvaiſe foi, la trahiſon, le parjure, les fauſſes amitiés, étoit tombé, il en appercevoit toute la difformité, & gémiſſoit ſur le ſort de ceux qui y étoient expoſés. Charmé des attraits de la philoſophie, il en faiſoit ſes plus cheres délices. Comment peut-on, s'écrioit-il quelquefois, préférer les plaiſirs tumultueux & brillans à la tranquillité du ſage ! Par combien de peines, de regrets, de tourmens, de remords n'achete-t'on pas dans le monde un moment de plaiſir ! De quelles épaiſſes ténebres ce foible crépuſcule n'eſt-il pas précédé & ſuivi ! Le ſage au contraire eſt toujours content, toujours heureux : ſes plaiſirs ſont moins vifs, mais ils ſont bien plus purs & bien plus durables. Il ne doit ſon bonheur qu'à ſes réflexions, peut-il craindre de le voir renverſer ?

Digitized by Google

Quelques douceurs que trouvât le Marquis à l'étude de la sageſſe, il ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'il manquoit quelque choſe à ſa félicité. Naturellement tendre, il avoit renoncé à l'amour bien plus par dépit que par tempérament, les infidélités réitérées qu'il avoit eſſuyées de quelques-unes de ſes maîtreſſes avoient beaucoup contribué à ſa retraite, & dans la perſuaſion où il étoit, que la légéreté eſt l'appanage de ce ſexe charmant, il évitoit avec ſoin tout ce qui auroit pu le conduire à un engagement : mais l'amour qui ſe rioit de ſes précautions, ſçut bien les rendre inutiles.

A quelque diſtance du château où le Marquis avoit fixé ſon ſéjour, demeuroit une jeune veuve à qui la nature avoit prodigué ſes tréſors. Emilie (c'eſt ſon nom) joignoit à la figure la plus ſéduiſante, tous les charmes de l'eſprit. La mort d'un mari tendrement aimé, la crainte de ne pouvoir réprimer les mouvemens d'un cœur fait pour recevoir les plus tendres impreſſions de l'amour, l'avoient conduite dans une ſolitude où tout retraçoit à ſes yeux l'image de l'époux chéri qu'elle regrettoit. Quelque retirée qu'elle fût, l'arrivée du Marquis avoit fait trop de bruit pour qu'elle l'ignorât. Sa réſolution

Digitized by Google

dans un homme de son âge, avoit quelque chose de si extraordinaire, qu'Emilie souhaita de le connoître; elle ne tarda pas à être satisfaite.

Un violent orage ayant surpris le Marquis de Merville à la chasse, il fut obligé de se réfugier chez Emilie : c'étoit la premiere fois qu'il la voyoit. Qu'elle lui parut charmante ! Tous ses projets s'évanouirent dans un instant; son cœur vola au devant du trait. Etonné, saisi, immobile, il proféra quelques paroles sans ordre & sans liaison. Emilie sur qui une tendre sympathie agissoit déja, s'apperçut avec un secret plaisir de l'effet de ses charmes. Après les premiers propos, elle fit tomber la conversation sur les douceurs de la vie champêtre. Remis de son trouble, le Marquis parla en homme d'esprit qui a du monde: il ne prit congé de l'aimable Veuve, qu'après qu'elle lui eut permis de venir quelquefois lui faire sa cour.

Retiré dans son appartement, Merville se mit à rêver profondément à tout ce qui s'étoit passé dans cette journée. Il fouilla jusques dans les replis les plus secrets de son cœur. Ses recherches ne servirent qu'à le convaincre de la vivacité du feu qui le dévoroit. La philosophie fit en vain quelques foibles efforts pour étouffer une

Digitized by Google

passion, qui dans un caractere de la trempe de celui du Marquis, ne pouvoit manquer de faire en peu de temps des progrès très-rapides; sa situation lui paroissoit délicieuse; ce vuide affreux que l'étude la plus assidue n'avoit pu remplir, avoit disparu; les besoins de son cœur étoient satisfaits; son imagination le transportoit dans un bosquet charmant; il y voyoit Emilie assise sur un lit de fleurs; les graces, les amours, la tendre volupté, formoient un cercle autour d'elle; il étoit à ses genoux dans l'attitude la plus passionnée; elle laissoit tomber sur lui des regards languissans; sa belle bouche ne s'ouvroit que pour lui dire, je vous aime: que de plaisirs ne goûtoit-il pas!

Emilie de son côté n'étoit pas plus tranquille. Le Marquis lui avoit paru aimable: ses graces, son esprit, sa figure avoient fait sur son cœur la plus vive impression; elle ne put se le dissimuler; la douce agitation de son ame avoit pour elle des charmes inexprimables: la mémoire de son mari, les réflexions les plus sensées sur les dangers de l'amour, ne purent tenir un instant contre les délicates émotions d'une passion naissante. Avec quel plaisir ne vit-elle pas les empressemens flatteurs, les soins délicats, les tendres assiduités de son amant.

Ils alloient souvent se promener dans une allée de charmille qui formoit une des avenues de la demeure d'Emilie. Il me paroît si extraordinaire, dit un jour cette jeune personne à son amant, qu'un homme de votre âge & de votre mérite ait rompu tout commerce avec le monde, que je vous aurois de l'obligation si vous vouliez m'apprendre les raisons qui vous y ont porté. Aurois-je jamais de secret pour vous, Madame, repondit le Marquis. Je vais vous instruire de ce qui a toujours été un mystere pour le Public ; nos deux amans s'étant assis sur un siege de gazon, le Marquis prit la parole en ces termes :

Maître d'un bien considérable, je parus dans le monde avec assez d'éclat pour fixer sur moi les regards de la multitude. J'étois désiré dans plusieurs maisons : celle de la Comtesse de.. eut la préférence, les plus jolies femmes de Paris s'y rassembloient, par vanité, bien plus que par goût. Il y en eut quelques-unes qui me firent les avances les plus marquées : j'étois jeune, & sans expérience, mon cœur avoit des besoins, il falloit les satisfaire ; aussi ne fus-je pas long-temps sans former un attachement. Celle que je choisis pour l'objet de mes soins, sans être de la premiere jeunesse, conservoit encore mille agré-

Digitized by Google

mens. Des petits yeux noirs, pleins de feu, le plus beau teint du monde, un sourire fin & spirituel, des graces inexprimables dans le moindre de ses mouvemens, de la taille, du jargon; tout cela formoit un ensemble que bien des gens trouvoient joli. Ma conquête parut d'abord la flatter; mais trop frivole pour s'attacher, elle paya ma tendresse avec une monnoie qui n'aura jamais cours chez les gens délicats. Je m'en dégoûtai bientôt: plusieurs autres à qui j'offris successivement mes hommages dans très-peu de tems, ne me parurent mériter que le mépris d'un galant homme; enfin désespérant de trouver ce que je cherchois, je me retirai chez moi pour m'y livrer entiérement à l'étude des belles lettres.

Etant allé un jour me promener aux Tuileries, j'apperçus au détour d'une allée une jeune personne dont la figure me frappa. Elle avoit dans la physionomie quelque chose de si noble & de si intéressant, qu'il étoit impossible de la voir sans en être touché. Je me sentis ému à cette vue, un trouble secret s'empara de mes sens, mes yeux ne pouvoient quitter l'aimable objet qui fixoit toute mon attention: une femme d'un certain âge l'accompagnoit; je voulois les aborder, mais je

Digitized by Google

n'osois ; j'étois flottant, irrésolu ; l'amour me poussoit, la crainte de déplaire me retenoit ; elles partirent sans que je me fusse décidé : je voulus les suivre ; mais le carrosse dans lequel elles étoient montées s'éloigna avec tant de vîtesse, que je fus obligé de retourner chez moi sans avoir satisfait ma curiosité. C'est pour le coup que je commençai à mettre de la différence entre une passion réelle, & ces goûts passagers & fantasques qui doivent la naissance à la vanité & au plaisir des sens.

L'image de mon inconnue me suivoit partout. Les endroits les plus déserts, les plus écartés étoient ceux qui avoient pour moi le plus de charmes.... Vous aimiez donc, interrompit Emilie avec un trouble dont elle ne fut pas la maîtresse ?.. Oui, Madame, j'aimois, & c'est à cet amour que je dois imputer tous les malheurs de ma vie. Non, je lui dois tout ; c'est lui qui m'a conduit dans cette solitude. Charmante retraite, ne vous devrai-je pas mon bonheur, si je puis toucher l'objet estimable qui vient de me soumettre ? l'aurois-je connu sans vous ? Mais continuons un récit qui paroît vous intéresser, Madame.

Il se passoit peu de jours que je n'allasse aux Tuileries dans l'espérance d'y revoir

Digitized by Google

mon inconnue. Une douce rêverie m'y avoit retenu un jour plus tard qu'à l'ordinaire. La nuit m'y surprit, & il étoit plus de onze heures quand je pensai à me retirer. En passant devant une maison de médiocre apparence, j'entendis des sanglots redoublés. Je m'approche, & je vois à travers les vitres d'une salle basse le spectacle le plus attendrissant. Une Dame d'un âge avancé, le visage couvert de larmes, étoit alongée sur un fauteuil entre deux jeunes filles, dont l'une (jugez de ma surprise) étoit l'aimable inconnue. Que devins-je à cette vue! Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, disoit de temps en temps cette Dame en redoublant ses pleurs. La mort va bientôt me rendre insensible à mon malheur; mais vous, mes cheres enfans, qu'allez-vous devenir? c'est sur votre sort que je répands les larmes les plus ameres Qui vous garantira des dangers affreux dont vous êtes menacées? La misere n'est-elle pas ordinairement l'écueil le plus redoutable de la vertu?

Ne prenant conseil que des divers mouvemens qui m'agitoient, j'ouvre brusquement la porte, & m'élance aux genoux de cette Dame: effrayée d'un spectacle aussi nouveau qu'imprévu, elle pousse d'abord

Digitized by Google

un cri ; mais bientôt remiſe par tout ce que je lui diſois de touchant, elle me fait relever. Vous, Madame, lui dis-je, quand je fus aſſis, réduite à éprouver avec votre aimable famille tout ce que la fortune a de plus accablant ! Sur qui le deſtin exerce-t'il ſa rage ? la vertu réunie à la beauté méritoit-elle un ſort ſi rigoureux ? mais enfin vos maux ſont-ils ſi grands qu'on ne puiſſe y remédier ?

Mon air pénétré, la douceur extrême que l'on trouve à ouvrir ſon cœur aux gens que l'on croit dans ſes intérêts, m'attirerent la confiance de cette Dame : après m'avoir regardé quelques inſtans, elle me parla ainſi : Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître, Monſieur, je me ſens ſi prévenue en votre faveur, que je crois ne pouvoir payer ce qu'il y a de flatteur & d'obligeant dans votre procédé que par une confiance ſans bornes.

Le pere de ces enfans, après avoir exercé pendant pluſieurs années une des premieres charges du barreau, mourut avec beaucoup de réputation & fort peu de bien, effet ordinaire d'une rare probité. Il ne me laiſſa que dix mille écus placés chez un riche Banquier. J'ai vécu pendant quelques années dans cette douce tranquillité, qui n'eſt connue que de ceux dont la for-

Digitized by Google

tune médiocre oblige à cette modération dans les desirs, qu'on peut regarder comme la source du vrai bonheur. Pourquoi ma félicité a-t'elle été si-tôt & si cruellement troublée ? Le Banquier sur qui tout mon bien étoit placé vient de faire banqueroute ; je tombe par-là dans la plus affreuse misere ; plus d'espoir, plus de ressource : y eut-il jamais une situation plus affreuse ? A ces mots les pleurs redoublerent.

J'avoue, lui dis-je, Madame, que vos maux sont grands ; mais le fussent-ils encore plus, ils n'autorisent pas le désespoir ; la vertu que vous avez pratiquée toute votre vie vous offre une ressource dans cette occasion ; elle seule peut nous mettre au dessus des coups terribles que la fortune nous porte ; c'est dans les revers les plus subits, les plus affreux qu'elle brille avec le plus d'éclat ; d'ailleurs je suis assez heureux pour pouvoir vous être de quelque utilité : oserois-je vous offrir dix mille francs que mes Fermiers m'ont apporté hier ?

Tant de générosité me charme, me répondit Madame Brunet (c'est ainsi que se nommoit cette infortunée) ; mais je la mériterois bien peu si j'acceptois vos offres ; dans quelqu'abaissement que le sort nous réduise, nous ne serons jamais à

Digitized by Google

charge à perſonne : mes filles ſçavent broder, leur travail pourvoira à notre ſubſiſtance... Que ces ſentimens ſont beaux, repliquai-je ! mais voudriez-vous me mortifier au point de ne pas recevoir ce que j'ai l'avantage de vous offrir ? doit-on ſe faire une délicateſſe de prendre à titre de prêt une médiocre ſomme d'argent ?... Que votre généroſité eſt ingénieuſe, Monſieur, me répondit-on ! ſongez qu'il ne nous reſte que notre vertu... Eh ! Madame, interrompis-je, la fortune peut ſe laſſer de vous perſécuter, les affaires de votre Banquier peuvent ſe raccommoder : Quoi ! cette aimable enfant ſeroit réduite à vivre du travail de ſes mains ? Dieux ! l'idée ſeule m'en fait frémir.. Vous ! ajoutai-je en me précipitant aux genoux de cette jeune perſonne, vous ! l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains de la Divinité ; vous ! qui êtes faite pour donner des loix à toute la terre, vous ſeriez confondue dans la foule de ces malheureuſes à qui l'indigence ne laiſſe pour ſubſiſter d'autre reſſource que le travail ! Je ne le ſouffrirai jamais, repris-je en me relevant. Madame, continuai-je en me tournant du côté de la mere, je demande votre indulgence pour des tranſports dont je n'ai pu être le maître. J'aime votre aimable

Digitized by Google

fille ; quand je voudrois le nier, tout me trahiroit ; mais je l'aime avec tout le respect dû à sa sageſſe. Fondé ſur l'eſtime la plus parfaite, mon amour n'aſpire qu'après le moment qui nous unira par des liens indiſſolubles : ſi je ne ſuis point encore votre fils, j'en ai au moins les ſentimens. Je ſortis en finiſſant ces mots, & dès le lendemain j'envoyai à Madame Brunet dix mille francs : c'étoit tout ce que j'avois d'argent comptant.

Depuis ce jour-là je n'eus plus d'autre maiſon que la ſienne, ſa fille paroiſſoit recevoir avec reconnoiſſance mes ſoins ; elle me diſoit quelquefois que mon amour la touchoit, que ſon cœur en ſentoit tout le prix ; mais il m'étoit aiſé de connoître qu'elle ſe faiſoit violence pour me tenir ce langage. Tant d'indifférence me déſeſpéroit ſans me rebuter ; je me flattois d'en triompher par ma perſévérance, quand mon eſpoir s'évanouit tout d'un coup de la maniere la plus cruelle.

Etant allé un jour à mon ordinaire chez Madame Brunet, je la trouvai dans le dernier abattement : inquiet & ſurpris, je lui demande ce qui peut l'occaſionner ; elle me répond que ſa fille avoit diſparu le jour précédent, & qu'elle avoit mille raiſons pour appréhender qu'elle n'eût été

Digitized by Google

enlevée par un jeune homme pour qui elle avoit depuis long-temps la passion la plus vive, passion au reste dont elle lui avoit toujours fait un mystere. Quelle nouvelle ! quel coup de foudre pour un amant tendre & délicat ! Je me retire chez moi dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. Peu d'heures après Madame Brunet me renvoya la somme qu'elle m'avoit empruntée, avec une lettre qui ne me laissa plus lieu de douter de mon malheur. Je fus long-temps inconsolable ; mais enfin la raison reprenant le dessus, & le mépris succédant peu à peu à la fureur, je me retirai dans cette solitude, bien résolu de renoncer pour toujours à l'amour.

J'aspirois après cette tranquillité intérieure, l'objet des desirs du sage ; je n'en étois même pas éloigné, lorsque vous êtes venu renverser mes projets, détruire mes résolutions, & m'apprendre que l'amour triomphera toujours de la philosophie.

Emilie ne répondit à ce que ces dernieres paroles renfermoient de tendre, que par un sourire flatteur qui fit naître l'espoir dans le cœur du Marquis. Quoi ! Madame, s'écria-t'il ! serois-je assez heureux pour que l'amour le plus vif vous eût touchée ! Vous êtes sensible, vos beaux yeux me le disent, dans quels ravissemens

Digitized by Google

leur langage ne me jette-t'il pas ! où trouver des expreſſions pour vous rendre ce que ma ſituation a de délicieux !

Merville s'énonçoit avec tant de graces, ces graces étoient ſi touchantes, il avoit dans le geſte & dans l'expreſſion quelque choſe de ſi naturel, de ſi tendre & de ſi paſſionné, qu'Emilie ne put lui refuſer un aveu que ſon cœur ne pouvoit plus différer. Ah ! Marquis, dit-elle en lui jettant un regard dont le ſeul ſentiment pouvoit connoître le prix, pourquoi êtes-vous ſi aimable ? & pourquoi ſuis-je ſi foible ? dois-je vous avouer ma défaite ? dois-je vous dévoiler le fonds d'un cœur qui n'eſt que trop ſenſible à votre mérite ? Elle ſe tut à ces mots, une aimable rougeur donna à ſon teint un nouvel éclat ; la pudeur & le deſir ſe retracerent dans ſes yeux. Prêts à ſe combattre, l'amour vertueux qui doit la naiſſance au ſentiment vint les mettre d'accord ; ce fut lui qui peu de jours après alluma le flambeau de l'hymen en faveur de ces deux Amans.

Poſſeſſeur d'une femme auſſi aimable que vertueuſe, Merville ſe trouva au comble de ſes deſirs. Il éprouva alors que les lettres ſans l'amour, ne pouvoient ſuffire au bonheur d'un homme délicat, & qu'il n'y avoit que leur réunion qui pût le rendre heureux.

Digitized by Google

Nous donnerons sans faute le mois prochain *le Projet manqué*, Conte du Montagnard de Pyrénées. Nous prions l'Auteur de nous excuser d'avoir différé si longtemps à le faire paroître; mais nous ne mettons chaque morceau que par ordre de date. Si nous insérions les pieces par ordre de bonté, les siennes auroient souvent la préférence.

L'ŒILLET ET LA ROSE,

FABLE.

Sage fait pour régner, ma plume quelquefois
T'a peint avec des traits que mon cœur désavoue.
Eloignés de tes yeux, les hommes sont tes Rois;
Contre toi leur orgueil éleve alors la voix;
Mais bientôt à tes pieds ce même orgueil échoue.
Leurs discours t'attaquoient, leur hommage te loue:
Pour te justifier tu leur donnes des loix.

L'Œillet un jour parloit mal de la Rose:
Elle a, disoit-il, des attraits;
Mais flétrie aussi-tôt qu'éclose,
Et cependant vaine à l'excès,
Les tributs qu'on lui doit, lorsqu'aux yeux de l'aurore
Elle étale en naissant les trésors de son sein,
Le soir elle prétend les mériter encore;

Digitized by Google

Le soir elle a perdu tout l'éclat du matin.
Le temps alors, avec sa faulx barbare,
En vain mutile ses appas :
Prête d'aller border les rives du Tenare,
La Coquette ne se rend pas.
Encor si dans l'instant que brille cette belle,
Son abord étoit sans danger !
Mais la perfide cache une épine cruelle,
Et nuit à qui l'ose approcher.
D'où vient cet importun murmure,
Dit à l'Œillet la jeune Déité.
Qui du printemps peint la riche parure ?
Pour l'intérêt de votre vanité,
La Rose sans défauts eût été trop brillante ?
Ils vous vengent de sa beauté.
Ainsi la nature prudente
Partagea tous les dons avec égalité.
L'éclat de cette fleur disparoît comme un songe ;
Hé bien ! faut-il être irrité
Que jusqu'au soir sa vanité prolonge
Le cours d'un regne, hélas ! si limité ?
Œillet, que votre plainte est vaine !
Malgré l'épine & les noires couleurs
Dont vous peignez la plus belle des fleurs,
Vous la reconnoissez enfin pour votre Reine.
Œillet, œillet, disons tout en deux mots :
C'est l'orgueil qui produit vos injustes querelles.
Si les Roses étoient moins belles,
Vous leur verriez moins de défauts.

Cette Fable est de M. l'Abbé Aubert.

Digitized by Google

VERS à Mlle Baptiſte, Actrice de l'Opera Comique, à l'occaſion de ſon départ pour la Hollande.

Digne organe des jeux de la folle Thalie ;
Toi, dont la voix fut embellie,
Par les amours, les graces & les ris,
Toi, qui paſſes ſi bien du tendre à la ſaillie ;
Et des ſons brillantés des ſerins d'Italie,
Aux ſons mélodieux des Cygnes de Paris ;
Baptiſte, quel deſtin t'enleve à ta patrie ?
Tandis que le François, de la Saxe flétrie,
Prompt miniſtre des cieux, court vanger les débris !
Quel preſtige de gloire entraîne les eſprits ?
Voudrois-tu, rivale d'Orphée,
Déployer le pouvoir de tes airs ſi touchants ;
Et du lion belgique immobile à tes chants,
Dreſſer à tes talens un immortel trophée ?
Mais dans ſon cœur la haine eſt étouffée ;
Il ne peut s'irriter qu'à la voix de Thémis ;
Des traîtres Léopards, il n'eſt point le complice ;
L'aigle, les Lys, armés par la Juſtice,
Peuvent-ils le compter parmi leurs ennemis ?
Que ton ambition ſe borne à notre hommage,
Reviens, fille du goût, reviens ſur ce rivage :
Qui forma tes talens a bien des droits ſur eux.
D'un peuple connoiſſeur, le glorieux ſuffrage
Suffit à ton triomphe & doit remplir tes vœux.

PORTRAIT

Digitized by Google

PORTRAIT D'AGRICOLA.

AGRICOLA a un extérieur qui écarte la confiance ; mais dès qu'on a pénétré sa droiture & sa candeur, on se familiarise avec son ton & ses manieres. Le premier instant dépose contre lui, l'habitude le justifie.

Un esprit juste, un coup d'œil sûr, une logique naturelle, cachent chez lui le défaut d'une étude sérieuse & suivie. Dès qu'il a saisi le vrai, il procede avec tant de justesse, qu'il semble toujours guidé par le compas géométrique : une intempérance de lecture l'a mis en état de parler de tout, sans être véritablement éclairé sur rien : sa conversation est plus instructive qu'amusante ; tout ce qui est du domaine de l'imagination lui échape : il ne parle que pour se faire entendre, & ne sçait point farder la vérité pour l'embellir, non qu'il n'ait des graces, mais il n'en a que d'austeres. Amateur de la musique, les charmes de la poésie l'affectent foiblement. Sa sagacité dans les affaires est vive & perçante ; dans les choses de goût, ses décisions sont moins sûres. Attaché aux premieres impressions, ce qu'il a fait, ce

Digitized by Google

qu'il a vu dans son enfance, est toujours cher à son cœur. Il rougiroit d'avoir des préjugés, & est le jouet de ses préventions. Ennemi de la flatterie, il tombe aisément dans le piege des simples & des sots, les personnes d'esprit ne pourroient réussir à le tromper. Séduit par les penchans de son cœur, il est quelquefois aveugle dans son estime, & injuste dans ses mépris. Prévenu contre les Sçavans, il préfere à leur commerce qui pourroit l'amuser, la société des ignorans, qui l'ennuient. Telles sont les qualités de son esprit, examinons la trempe de son cœur.

Egalement éloigné de la superstition & de l'incrédulité, il fait le bien, & ne pratique point la pénitence; il va au temple les jours prescrit par la loi, & au théâtre quand le plaisir l'y attire. Ennemi des questions contentieuses, il excuse les préjugés des foibles, sans adopter les sophismes des incrédules. Jamais il n'applaudit tout haut ce qu'il fronde tout bas. Son exemple bannit de sa maison le vaudeville cynique, la satyre clandestine, & les saillies de la malignité. Chez lui les absens n'ont jamais tort. Il se défend la raillerie; peut être craint-il d'en être l'objet, peut être n'a t'il pas ce talent dangereux. Bon parent, ses richesses sont une source ou-

Digitized by Google

verte à sa famille. Il dépense aisément, surtout pour les choses relatives à son être particulier. Maître sévere, il commande d'un coup d'œil à de nombreux Esclaves qui vivent sans besoins, & qui languissent sans récompense. Une continuité de bonheur a émoussé la sensibilité de son cœur. Les ingrats qu'il a faits l'ont rendu dur par la crainte d'être dupé. Le malheureux qui chercheroit à exciter sa pitié, pourroit éprouver ses mépris. Le spectacle des miseres d'autrui offense ses yeux. Il les détourne, peut-être se défie t'il de la bonté de son cœur. Quelques personnes peuvent vanter sa générosité, nul ne peut se plaindre de ses injustices. Rangé sans avarice, & jouissant sans dissipation, il est élégant dans ses meubles, décent dans ses habits, & magnifique à sa table. C'est là que les plus indifférens deviennent ses amis. C'est là qu'il étale cette profusion plus propre à exciter l'ennui, qu'à faire naître l'amitié : l'austérité de ses mœurs se communique à tout ce qui l'environne. On rit mal chez lui, parce qu'on s'efforce de rire en bâillant. Moins propre à inspirer la joie qu'à s'attirer l'estime, il fait présider la raison où doit régner le sentiment. Le compas & l'équerre reglent tous ses plaisirs. Jamais d'effusion de cœur, jamais de cette gaieté

Digitized by Google

Déja faiſoit voir la ruine
Que ſuivoit la triſte famine.
Senſible à nos juſtes douleurs,
De ma famille déſolée
Vos mains ont eſſuyé les pleurs;
Et loin de mon ame troublée,
Chaſſant les chagrins dévorans,
De ma maiſon preſqu'ébranlée
Ont raffermi les fondemens.
C'eſt vous, ô mortel adorable!
C'eſt vous dont les ſoins généreux,
Dont la main prompte & ſecourable
A daigné combler tous nos vœux.
Secondant l'ardeur qui m'enflamme;
Que par d'ineffaçables traits
Un Dieu grave au fonds de mon ame,
Et votre nom & vos bienfaits:
Non, non, ſur ſon aîle légere,
Le temps n'emportera jamais
Une image qui m'eſt ſi chere.
Ah! pourſuivez une carriere
Où vos vertus & vos talens
Vous ont rendu ſi néceſſaire.
Que toujours votre voix ſévere,
Par des oracles foudroyans,
Dompte l'audace téméraire
Du coupable fier & puiſſant:
Que de l'orphelin gémiſſant
Vos mains ſoulagent la miſere;

Digitized by Google

Aux malheureux ſervez de père,
De protecteur à l'innocent.
Qu'ainſi vos nobles deſtinées,
Dans leur cours paiſible & brillant,
Toujours de gloire environnées,
Et par les plaiſirs couronnées,
D'aucun ſiniſtre événement
Ne ſoient jamais empoiſonnées,
Et marquent toutes vos journées
Des traits heureux de l'enjouement.
Que pour vous, levé ſans nuage,
Chaque ſoleil pur & ſerein,
Fourniſſe ſon cours ſans orage,
Et joigne aux roſes du matin
Les fruits heureux du dernier âge.
Exempt d'ennuis & de chagrin,
Que jamais la cruelle envie
Sur vous diſtillant ſon venin,
N'oſe de ſa rage ennemie
Troubler la paix de votre vie.
Qu'agitant ſes ſerpens affreux,
Jamais l'infame calomnie,
De ſes miniſtres ténébreux,
Contre vous n'arme la furie:
Ou ſi, contre votre repos,
Jamais ces deux monſtres horribles,
Des vertus tyrans inflexibles,
Tramoient de perfides complots,
Soudain pour les réduire en poudre,

Digitized by Google

Que Thémis vous prete sa foudre,
Que leurs projets soient confondus;
De leurs cabales frémissantes,
Bravez les fureurs impuissantes,
Et que sous vos pieds abattus,
Leurs bouches de rage écumantes
Rendent hommage à vos vertus.

Par M.... THOMAS.

PENSÉES.

LA Loi est un tonnerre, qui rasant la surface de la terre, ne frappe que le chaume & le roseau: on le voit rarement porter ses feux timides sur les tours des palais & la cime des chênes.

La dispute, quand elle est modérée, est une secousse utile, qui développe le germe des idées, & fait tomber les fruits de l'esprit.

L'œil de la sagesse s'ouvre quelquefois sur le plaisir, & daigne lui sourire en passant. Celui de la passion le fixe, s'en pénetre, & y trouve le poison du basilic; on voit bien que l'usage est pour la sagesse, & l'excès pour la folie.

Une lecture rapide ressemble au voyage de cet Anglois qui crut connoître la France, parce qu'il l'avoit traversée en poste.

Digitized by Google

Laſpéculation eſt le hochet de l'eſprit humain ; un échaffaudage frivole que la pratique renverſe preſque toujours ; un feu boréal qui ſe joue dans le vuide du cerveau ; un phantôme enfin qui voltige ſans ceſſe dans le cabinet des ſoi diſants philoſophes, & qui, en matiere de vertus & de bien public, ſe réaliſe rarement ſur la ſcene du monde.

Il y a des vertus, ou, ſi l'on veut, des degrés dans les vertus qui n'appartiennent pas à tous les hommes, il faut dans l'ame cette vigueur ſublime, ſeule capable de porter un poids ſi noble, & le vulgaire des gens vertueux eſt tel, que pour le repos de l'humanité, on devroit preſqu'autant prêcher la modération des vertus, que la correction des vices.

Cette penſée eſt une ſuite de la précedente : je plains l'humanité, ſi l'on permet aux vertus qui ont leur racine dans la religion, de juſtifier le danger de leur excès par la ſainteté de leur ſource.

Les vérités ſommaires ſont le privilege du génie : l'eſprit dont la vue eſt plus foible, ſe contente de tournoyer au milieu de quelques vérités intermédiaires, & ne voit rien au delà. Malheur à lui, s'il eſſaye de franchir ſes limites ! Chaque pas eſt une erreur.

Digitized by Google

Le peu de succès des louanges & des conseils, décele souvent la maladresse de celui qui les donne, plutôt que le caprice ou l'indocilité de celui qui les reçoit.

La honte d'ignorer est le contre-poids de la peine d'apprendre.

Les amis qui se brouillent pour des bagatelles, ressemblent à ces Rois qui se firent la guerre pour la querelle des chiens de leurs ambassadeurs.

Le bonheur est une injustice qui trouve rarement grace; l'ostentation du bonheur, une barbarie, une insulte capable d'armer le genre humain.

Les tombeaux des morts sont un tribunal, d'où les vivans ne prononcent que des sentences rigoureuses; c'est le théâtre où la petitesse vient braver la grandeur, où le foible triomphe du puissant, où l'ingratitude ôte son masque d'une main, & le déchire de l'autre, où le sage enfin, unique appréciateur des actions des hommes vient les peser au poids de l'équité & de l'indulgence inséparable de la nature humaine.

La main qui veut repousser une louange délicate, y reste elle-même attachée comme à un filtre: les mouvemens qui la retiennent sont bien plus vifs que ceux qui la rejettent.

Digitized by Google

Les efforts les plus pénibles de l'esprit, sont les jeux légers du génie.

Dans la sévérité de ses loix, la vertu ne sçait que rétrecir les limites que la nature elle-même a mises aux penchans pour sa conservation.

Tout ce que l'imagination prete à la nature, est une superfluité artificielle, qui l'accable au lieu de l'enrichir, & l'appauvrit sans retour, en lui arrachant tout ce qu'elle possede.

L'esprit humain est toujours enfant dans la vérité; le génie la passe, parce qu'il la trouve trop simple; l'esprit médiocre ne cherche pas à y arriver, parce qu'il la croit cachée sous une enveloppe invincible; le philosophe la déchire à force de l'analiser; la plûpart des Théologiens la laissent échapper dans une mer de subtilités métaphysiques; l'incrédule croit la voir au sommet de sa raison, & n'embrasse qu'une nue d'orgueil; chacun enfin y répand les taches dont le concours des diverses circonstances forme le nuage.

La modestie est un tissu délicat qui demande un main légere & adroite: le sot ne le touche que pour le déchirer.

Le Cardinal de Richelieu s'amusoit à abattre les plus grandes têtes de l'état, comme Tarquin le superbe à couper celles

Digitized by Google

des pavots les plus élevés : l'un fut le ſimulacre, dont l'autre fut la réalité.

Les conſeils & les leçons ſont dans le monde moral, ce que ſont les étoiles dans le monde phyſique. On les voit tous les jours avec la même régularité : les grands exemples en ſont comme les cometes qui ne ſe montrent que tous les deux ſiecles.

Ceux qui ſe croient fideles au ſecret, quand ils ne l'ont pas ouvertement révélé, reſſemblent à l'autruche qui ſe croit en ſûreté, quand elle a la tête derriere un arbre.

Les vertus mâles ſont le partage des nations civiliſées ; les qualités brillantes ſont celui des nations polies.

La mort n'eſt que la réalité du ſommeil, dont le commencement de notre exiſtence eſt l'image.

La miſanthropie n'éteint les vertus ſociales, que parce que ſe croyant fondée ſur la connoiſſance du cœur humain, elle regarde ces vertus comme les erreurs de l'inexpérience.

La ſageſſe n'eſt que le repentir ou la crainte des abus du cœur. Ainſi le plus grand bien de l'homme eſt une humiliation, ou une inquiétude.

Qu'eſt-ce qui peut tenir de ſang froid la balance du plaiſir ou de la douleur ? l'orgueil flegmatique d'un Stoïcien, ou

Digitized by Google

le mépris ſublime d'un chrétien parfait, c'eſt-à-dire, l'extrême folie, ou l'extrême ſageſſe.

Le ſort des gens fauſſement vantés, reſſemble à celui des Eſpagnols de l'Araucna (1), que les Indiens prirent d'abord pour des Dieux, & ſur qui ils vengerent leur erreur, après avoir reconnus à leur vices, qu'ils n'étoient que des hommes.

Le titre de Philoſophe a ſes différens âges dans l'hiſtoire de l'eſprit humain : dans le ſiecle des génies, il donne une ſorte de ſuprématie ; il eſt l'éclipſe de la grandeur : mais dans le ſiecle de l'eſprit qui ſuccede toujours à celui des génies, le manteau de philoſophe eſt la livrée du ridicule & ſouvent du vice ; c'eſt un vêtement proſtitué, qu'on ſe fait un point d'honneur de fouler aux pieds.

Etre la dupe d'un fourbe adroit, c'eſt n'avoir plus qu'un pas à faire pour être ſa victime.

Qu'eſt-ce que la diſpute ? Une offrande portée dans le temple de l'orgueil, plutôt que dans celui de la vérité ?

Quelle eſt la reſſource de la grandeur, quand elle ſeroit, pour ainſi dire, coudoyée par la petiteſſe ? C'eſt de paroître la protéger en public pour conſerver la di-

(1) Poëme Eſpagnol.

Digitized by Google

gnité, & de lui nuire en secret, pour satisfaire sa vengeance.

Malgré la multiplicité des ouvrages, on ne nous apprend que la moitié des choses que nous devrions sçavoir. On a bien écrit sur l'art de parler, on n'a presque rien dit sur l'art d'écouter.

Qu'est ce que l'esprit de parti ? Un serment de fidélité à la persécution de tout ce qui le contredit.

Le flambeau de la critique s'allume plus souvent pour détruire, que pour éclairer.

L'esprit doit prendre le compas de la modestie pour mesurer ses propres dimensions ; sans quoi c'est un être vagabond, qui s'agite dans le vague des idées, & qui n'a d'autre pivot que l'erreur.

Quand Méhémet Effendi porta l'art typographique en Constantinople, il s'entendoit très-bien au bonheur de l'humanité, mais point du tout à la nature, & à la conservation du despotisme ; les sciences élevent l'ame ; l'intérêt du despote est qu'elle ait à peine le sentiment de son existence.

Il en est des Rois comme des Dieux. Il ne suffit pas de les respecter, on n'est heureux que par la douceur de les aimer.

Que gagne le satyrique à répandre son fiel ? Il éleve lui-même le retranchement,

Digitized by Google

derniere lequel tout le monde eſt ſous les armes pour ſe défendre, lui nuire & ſe venger.

L'amitié reçoit les confidences de l'amour, l'amour reçoit-il les conſeils de l'amitié.

Si l'amour eſt le ſentiment le plus délicieux de la nature, cela décidé, les femmes en ſont le plus bel ouvrage.

Qu'eſt-ce que le ſéjour des hommes ſur la terre? Un crépuſcule ténébreux & momentané, où on a à peine le temps de décider le ſort d'une nouvelle vie.

Les révolutions littéraires ont cela de différent des révolutions politiques; qu'on les voit venir de loin, parce qu'elles ſont attachées à des choſes qui les préparent, au lieu que les autres reſſemblent à la foudre qui marche rapidement ſur les pas de l'éclair.

Jeunes gens! la fureur de ſçavoir abſorbe tout votre être; vous faites un pas en avant, vous en voyez mille dans le miroir trompeur de l'amour-propre; votre imagination s'embraſe & vous emporte ſur les aîles de l'aigle: viendra bientôt l'inſtant où le bon ſens de l'âge enchaînera ſon vol, vous ouvrira les yeux ſur l'immenſité des objets, leur inutilité pour le bonheur, & l'inſuffiſance humaine: là s'éteindra la ſoif

Digitized by Google

ardente & dangereuſe des connoiſſances.

Qu'eſt-ce que l'ennui ? L'inclination douloureuſe d'une ame qui a eu des plaiſirs & qui a des beſoins.

Celle-ci eſt une ſuite de l'autre : eſt-on heureux quand le ſouvenir du paſſé uſurpe ſur le ſentiment du préſent ?

Bonheur, vérité, vertu, trois choſes, dont l'une eſt une chimere, la ſeconde une pomme de diſcorde, & la derniere une apparence.

Je finis ; l'amour-propre ne m'a peut-être que trop ſoutenu contre l'ennui de ces penſées.

Les François ſont dans la ſociété des nations ce qu'eſt une coquette aimable dans le monde galant. Vive, ſémillante & légere, pleine de graces, d'eſprit & de charmes, elle porte d'un côté la ſéduction, & de l'autre ne laiſſe à ſes rivales que la reſſource amere du dépit & de la haine.

Les reflexions qui ont pour titre ; *Mélanges de Littérature, des Livres, des Auteurs, de la lecture & du ſtyle*, paroîtront dans le Mercure de Novembre. Ce n'eſt qu'un retard de quinze jours.

Digitized by Google

AIR POLONOIS

Du Prologue du Ballet des Indes galantes ;

PARODIE.

LE MISANTROPE CORRIGÉ,

DIALOGUE.

Cours à Manon,
Non.
Prends du vin,
Quel venin !
Suis nos jeux,
Choix coûteux.
Vois,
Crois
Gens d'un aimable entretien ;
Rien.
Mais, comme un ours
Vivant toujours,
As tu joui ?
Oui.
Je me plains
Des humains,
Et je crains
Leurs desseins

Digitized by Google

Pleins
De mauvais
Traits :
Sans honneur,
Sans pudeur,
Foux
Et jaloux.
Quel portrait ! grands Dieux !
Penſe-mieux.
Ne crois-tu
La vertu
Qu'en ton cœur ?
Erreur.
Vois les hommes,
Comble-les
De bienfaits :
Pour s'aimer tous ils ſont faits.
Tu me ſommes
D'être heureux.
Tu le peux,
Fuis ce qui deçoit.
Soit.

Par M. FUGILLIER, à Amiens.

Les Portraits du même Auteur au prochain Mercure.

Digitized by Google

LES HOMMES UNIS PAR LES TALENS,

POEME. (1)

Aux cris que le besoin & l'intérêt formerent;
L'un vers l'autre attirés les humains s'assemblerent :
Mais de cette union les premiers fondemens
Ne pouvoient s'affermir sans l'appui des talens.
A l'aspect du génie aussi puissant que rare,
Ne dites plus, ingrats, la nature est avare :
S'il fut dans tous les temps peu d'esprits lumineux,
La race humaine au moins s'éleve entiere en eux.
Ils ont créé les arts dont le monde s'honore,
Et la société plus précieuse encore.
Les célestes présens, dont vous êtes jaloux,
Entre quelques mortels sont partagés pour tous ;
C'est un heureux lien qui s'étend & se serre,
Formé par peu de mains pour embrasser la terre.

Au dessus des talens sous ces traits présentés,
Brille celui qui fonde ou régit les cités,
L'art du Législateur, l'auguste politique,
Non cet art d'opprimer, sourdement tyrannique ;

(1) *Ce Poëme de M. Lemiere, a remporté le prix de l'Académie Françoise, en cette année 1757.*

Digitized by Google

Sous un nom respecté, taient vil & cruel,
Mais cette autre science, à l'exemple du Ciel,
Secrette quelquefois, & toujours bienfaisante,
Qui consacre aux humains sa vertu vigilante,
Que le pouvoir seconde & jamais ne corrompt.
Je la vois en silence, une main sur le front,
L'autre en signe d'appui sur un peuple étendue,
La barbarie expire à ses pieds abattue.
L'homme étoit sans les loix, ou sauvage, ou pervers,
Ou le tyran de l'homme, ou seul dans l'univers:
Tout rentroit dans l'oubli, politique profonde.
Tu parus, on compta les premiers jours du monde;
On te vit commencer tes heureuses leçons
Par la double harmonie & des vers & des sons. (1)
Sous la loi du plaisir la terre alors crut vivre:
Chantant l'amour de l'ordre, elle apprit à le suivre:
Il fut des mœurs, il fut des temps plus fortunés;
C'est à l'ombre des loix que tous les arts sont nés.

Mais quels troubles civils! quel effroyable orage
Va de la politique anéantir l'ouvrage!
On se menace, on court à pas précipités;
Le fer brille, on se mêle: ah! cruels, arrêtés.
Société fatale! imprudente sagesse!
Solons, qu'avez-vous fait? trop heureuse rudesse,

(1) *Les premieres loix étoient en vers, & se chantoient.*

Digitized by Google

Pour l'homme errant encor premier préſent des Cieux !
Il n'étoit que farouche, il eſt ſéditieux.
L'éloquence commande, ô reſſource imprévue !
Pardeſſus tous les cris ſa voix eſt entendue ;
Le fer tombe, tout cede, & ces cœurs égarés,
Emportés loin de l'ordre, y ſont déja rentrés.

Ainſi donc à la fois & les talens ſe ſervent,
Et par eux des mortels les liens ſe conſervent ;
Liens toujours plus doux & toujours plus ſerrés
Dans les lieux par les arts de plus près éclairés.
Jettez au loin les yeux ſur l'Egypte leur mere,
L'union des eſprits fut ſon grand caractere :
On vit s'étendre ainſi ce peuple d'inventeurs ;
Il dut ſes mœurs aux arts, & ſon empire aux mœurs.
Quand l'Alphée orgueilleux voyoit à chaque luſtre
Les peuples aſſemblés couvrir ſa rive illuſtre,
Ces jeux où triomphoient les talens excités, (1)
Etoient l'art de la Grece & le nœud des cités.

Les talens en des jours plus féconds en miracles,
Pour unir les mortels n'ont point connu d'obſtacles ;
Sagement inquiete en ſes nobles deſſeins,
La phyſique s'eſt dit : il eſt d'autres humains.

(1) *On envoyoit des Poëmes aux Jeux Olympiques.*

Digitized by Google

Soudain nouvel arbitre, & de l'onde, & d'Eole;
L'aimant qui s'ignoroit, interroge le pole:
Sous des cieux inconnus un monde au nôtre offert,
S'ouvre, s'unit à nous, nous imite & nous sert.
Il n'eſt plus de long cours ſur l'élément humide,
Il n'eſt plus ni d'erreurs, ni de nocher timide:
L'œil fixe ſur l'aimant, on court toutes les mers;
Le commerce a peuplé les liquides déſerts:
Chaque route eſt connue, & l'onde, où tout s'efface,
De la pouppe qui fuit ſemble garder la trace.

O vous! peuples nombreux de ces vaſtes pays,
Découverts par l'Europe, & par elle conquis,
La force vous dompta, mais nos mœurs vous ſoumirent;
Le fer fit la conquête, & les arts l'adoucirent:
L'Américain changé s'unit à ſes vainqueurs.
Ailleurs du vaincu même un vainqueur prend les mœurs:
Le Catay s'aſſervit ſon conquérant barbare:
Tout périt, hors les loix, ſous l'effort du Tartare;
Et ce long mur franchi par ſes incurſions,
Sépare deux pays, & non deux nations.

Du rapide Wolga parcourons les rivages:
Cet Empire du Nord, ces régions ſauvages,
Des arts n'avoient reçu ni cherché les clartés:

Digitized by Google

Là tout étoit déſert, même aux lieux habités.
Le Ruſſe ſans commerce, & ſans loix & ſans villes,
Dans ſes huttes caché perdoit ſes jours ſtériles;
Sur la terre à lui-même il étoit étranger.
Pierre amene les arts, Pierre vient tout changer:
Des fanges d'un marais ſort une ville immenſe,
De la ſociété le regne heureux commence:
Les Ruſſes ſont unis quand leurs yeux ſont ouverts;
L'Univers naît pour eux, comme eux pour l'Univers;
Et réparant ainſi tant de ſiecles de honte,
Au rang des Nations le monde enfin les compte.

Qui l'auroit cru? des feux par la guerre allumés,
Ces nœuds, fruit des talens, ne ſont point conſumés.
L'intérêt s'arme encor, l'ambition diviſe:
Mais cette haine aveugle aux Nations tranſmiſe,
Ces préjugés honteux déſormais ſont bannis,
Les peuples ſont en guerre, & les hommes unis.

A Mademoiſelle de R.... ſur ſa Réponſe à l'Amour.

En liſant votre réponſe à l'amour, Mademoiſelle, je fus ſi frappée des motifs qui

vous animoient contre lui, que je fus prête à jurer de ne jamais aimer; c'eſt l'effet naturel d'un ſtyle ſéducteur. Je partageois l'indignation qui ſemble avoir conduit votre pinceau, l'orſqu'une voix douce & touchante pénétra juſqu'au fond de mon cœur. A quoi penſes-tu, Thémire, me dit-elle? Quoi! ſans m'entendre, tu vas me condamner: ſuſpends ton jugement, apprends à me connoître, je ne puis qu'y gagner..... J'allois me récrier contre ſa propoſition, il me paroiſſoit trop dangereux de m'inſtruire aux dépens de ma liberté. Raſſure-toi, reprit l'amour après un moment de ſilence, je reſpecte ton repos, tu le dois à la noble idée que tu t'es formée de moi: il m'eſt trop avantageux pour le troubler: c'eſt dans le calme de l'indifférence, c'eſt à l'abri des impreſſions d'une paſſion vive & ſéduiſante, que je veux t'engager dans un examen judicieux de la nature de mon être, & de la véritable cauſe des effets qu'on a l'injuſtice de m'attribuer. L'amour ſe tut; mais comme il n'eſt guere poſſible de l'écouter impunément, il avoit fait naître dans mon ame la plus ſenſible émotion, ſes plaintes m'avoient touchée, elles me parurent fondées. En effet, ſi nos plus grands Philoſophes n'ont pas dédaigné de traiter de l'amour avec autant de

zele

zele & d'application qu'ils ont traité des sciences les plus profondes, si quelques-uns mêmes ont prétendu qu'il étoit l'ame du monde, qui peut nous autoriser à le dégrader au point de lui imputer tous les maux, dont l'univers est affligé ? Paroît-il vraisemblable qu'un être qui, selon eux, entretient l'ordre & l'harmonie dans la nature, soit le pere du vice, la cause du trouble & du malheur ? Rendons-lui plus de justice : l'Amour est un don du ciel, dont l'usage fixe le prix. Il devoit entretenir la confiance & la paix parmi nous, adoucir nos mœurs, & par le secours du plaisir, adoucir les peines auxquelles l'humanité est assujettie : il devoit enfin établir entre nous une communication vive & délicieuse, de soins, d'intérêts & de sentimens nécessaires au bonheur de la société. Voilà dans quelles vues il nous fut accordé : ne nous en prenons qu'à nous, si elles ne sont pas remplies.

Le vice a besoin d'excuse : on en connoît la difformité, par le soin qu'on prend de le couvrir. L'Amour nous paroî d'autant plus propre à cet usage, qu'il y a plus d'êtres intéressés à le rendre responsable de leurs torts. Ce n'est pas à son occasion seule que l'aveuglement de l'homme se fait remarquer : on ne peut disconvenir que

toutes les passions en général, n'aient été introduites dans le monde pour le bien commun : l'ambition ne devoit produire qu'une noble émulation, pour exciter nos cœurs à la vertu : la haine ne devoit être consacrée qu'à fuir & à détester le vice. Quel usage en faisons-nous ? Nous employons les matériaux qui nous furent confiés pour construire l'édifice de notre bonheur, à élever celui de notre infortune ; quelle dépravation ! Cet exemple ne suffit-il pas pour justifier l'Amour ?

Suivons deux Amans sortant des mains de la nature, dont le commerce du monde n'a point encore altéré l'inocence, qui jouissent pour la premiere fois du plaisir de se connoître sensibles. Quelle candeur ! quelle simplicité ! quelle délicatesse dans leur façon d'agir & de penser ; se voir, s'aimer, se le dire, c'est où se bornent leurs vœux les plus ardens ; l'idée du crime ne s'offre point à leur imagination, & n'entre dans aucun de leurs projets ; plus ils sont vertueux & sages, plus ils sont heureux. Voilà l'Amour dans son principe, & tel qu'il sortit du ciel pour notre félicité. Que ne devroit-on pas espérer d'une union formée sous de si doux auspices, si le préjugé ne lui étoit pas contraire ; mais l'inégalité d'état & de fortu-

Digitized by Google

ne, & souvent des motifs plus condamnables encore, sont les obstacles qu'on lui oppose. De cette innovation naissent la séduction, l'oubli du devoir, la honte, les remords, le désespoir, & quelquefois la ruine totale des familles les plus respectables. Voilà, s'écrie-t'on ensuite, voilà les fruits de l'Amour. Soyons justes, ne sont-ce pas plutôt ceux du préjugé : de quel droit, prétend-t'on lui assujettir le plus indépendant des êtres.

Jettons un voile sur les passions qui occupent l'homme dans des temps moins heureux. L'imprudente jeunesse croit reconnoître les impressions de l'Amour, dans les honteux effets du désordre des sens. Non, des goûts si coupables ne peuvent sortir d'un principe aussi pur, non, je ne retrouve pas l'Amour dans l'empire du vice : cherchons-le dans celui de la raison.

Le regne de l'erreur est de peu de durée. Heureux ceux qui ont pu garantir leurs cœurs de son poison, ou qui dans l'âge mur, conservent encore assez de délicatesse & de goût, pour gémir de la préférence qu'ils lui ont donnée sur le plus noble des sentimens! C'est dans des ames épurées par le temps & par l'expérience, qu'il reclame ses droits. Voyons-le plus aimable que jamais s'occuper de leur bonheur, les

Digitized by Google

exciter, les guider lui-même dans la pratique des vertus les plus utiles à la société, & emprunter les secours de la raison, pour leur tracer la route des vrais plaisirs.

Vous, qui bornez vos desirs à mériter un sort si doux, amans tendres & délicats, c'est votre cause que je plaide : venez appuyer mon système ; je peins l'Amour tel que je crois qu'il doit être senti. Ajoutez au tableau les traits sous lesquels il brille dans vos ames ; prouvez qu'il en est encore d'assez pures, pour n'avoir point à rougir de leurs chaînes.

Cette apologie est d'une jeune personne aussi sage que belle. Nous en donnerons le Mercure prochain une seconde composée par une Demoiselle de dix-huit ans. Le véritable amour, ce sentiment devenu aussi rare qu'il est pur, trouve encore plus d'un défenseur dans ce sexe aimable, fait pour le protéger, puisqu'il est né pour l'inspirer & pour le sentir avec plus de délicatesse que le nôtre. Nous pensons que l'Amour ne pouvoit rencontrer deux plus charmantes Apologistes. Il nous paroît d'autant mieux justifié par leur sentiment, que ce sentiment n'est pas le fruit de l'art, qu'il est l'ouvrage seul de la nature, & que l'air contagieux du monde n'en a pas encore altéré la pureté.

Digitized by Google

EPITRE

A Mademoiſelle Bonté, à Giſors.

Il eſt temps, aimable Emilie,
De diſpoſer de votre cœur ;
C'eſt un tréſor que l'on envie,
Et qu'on recherche avec ardeur.
Aux nœuds d'Hymen il faut ſouſcrire ;
Mais gardez-vous bien de l'erreur
Qui peut aiſément vous ſéduire
En reconnoiſſant un vainqueur.
Songez que l'Hymen a ſes charmes,
Mais ſongez qu'il a ſes rigueurs ;
Il peut n'avoir que des douceurs,
Il peut n'avoir que des alarmes.
L'amour qui devance ſes pas,
Couvre les bords du précipice,
Et des plus innocens appas
Lui fait ſouvent un ſacrifice
Qu'il devroit ne lui faire pas.
On le voit, ce charmant volage,
Sous les traits les plus ſéduiſans,
Auprès des Belles qu'il engage,
Porter ſes fleurs & ſon encens.
Craignez ſes yeux & ſon langage,
Craignez ſes moindres mouvemens.

Digitized by Google

Défiez-vous de l'artifice
Qu'il met en œuvre pour charmer,
Sous le fard démasquez le vice,
Connoissez bien avant d'aimer.
Sans vertu tout titre est chimere;
Les biens ne sont rien sans l'honneur;
La beauté sans le caractere,
L'esprit sans la bonté du cœur.
Ne croyez pas la sympathie
Toujours la regle du bonheur:
Notre penchant le plus flatteur
N'est souvent qu'une douce erreur;
Et de cette ivresse remplie,
L'Amante accordant sa faveur
A l'objet qui surprend son cœur,
Ne fait souvent, pour son malheur,
Qu'un ingrat de plus dans la vie.
N'écoutez point les faux avis
Qui flatteroient votre foiblesse,
N'écoutez que de vrais amis
Dont le cœur pour vous s'intéresse.
De parens sages & chéris
Consultez surtout la tendresse.
Enfin, pour ne point s'égarer
Dans le choix que le cœur doit faire,
C'est à la raison d'éclairer
L'amour aveugle & téméraire.
Suivez pas à pas sa lueur:
De votre bonheur qu'elle ordonne;

Digitized by Google

Qu'elle nomme votre vainqueur,
Et que votre main le couronne.
Alors l'Hymen si redouté,
Sera pour vous exempt d'alarmes,
Et de votre félicité
Chaque jour accroîtra les charmes.
D'un époux avec vous lié
Par l'estime & par l'amitié,
Vous captiverez la tendresse.
Toujours de vous-même maîtresse,
Et plus maîtresse encor de lui,
Vos jours couleront sans tristesse,
Sans amertume & sans ennui.
Vous aurez cette paix profonde,
Rare bonheur, présent des cieux,
Trésor cent fois plus précieux
Que les plus grands trésors du monde.

Par M. DUTHIL, *Avocat en Parlement.*

D'Estrepagny, vexin-Normand.

LE RETOUR DE LA FOLIE,

Conte historique.

A cet âge, où une femme n'éprouve plus de sentimens que le regret de ses charmes, & le dépit de les voir passer sur le teint de sa fille, Cephise régnoit encore

Digitized by Google

sur une petite société : le jeu gauche des minauderies provinciales la rendoit presqu'aimable au milieu d'un cercle de rivales décrépites : la comparaison plutôt que le mérite, assuroit le triomphe de ses prétentions. Céphise sentoit tout l'avantage de sa position : quelques jeunes gens nouvellement arrivés, se donnerent la peine de le lui confirmer par indigence, & par oisiveté : l'indolence de leurs hommages en laissoit cependant échapper l'humiliation. Elle crut devoir leur prêter le secours de la pétulance, & de l'agacerie. Un vieux amant plus utile par l'entretien de l'émulation, que par la solidité du plaisir, servit à Céphise, pour animer les soins de ses dédaigneux sectateurs. Quelques préférences affectées sembloient quêter l'éloge de sa constance, & la complaisance de la combattre. Céphise frappa, pour ainsi dire, à tous les cœurs, & ne trouva que des tiédeurs. Enfin Lisis excédé de cette inaction douloureuse d'une ame qui a eu des plaisirs, & qui a des besoins, s'encouragea à des lueurs. Des demi-frais lui parurent suffisans pour subjuguer Céphise : il ne se trompoit pas. Un de ces jours où la nature semble, par l'éclat vif & doux de sa parure, donner des leçons de sentiment aux jeunes cœurs, & désespérer les vieux

Digitized by Google

par des souvenirs, Céphise enivrée de sa conquête, voulut prouver sa reconnoissance par sa gaieté. Des étourderies ridicules, des éclats de rire funestes à la nudité de sa bouche, jetterent Lisis dans des rêveries qui allarmerent Céphise. Lisis, dit-elle, avec une inquiétude pétulante, ne pas partager la joie que vous m'inspirez, c'est presque m'en arracher le principe. Heureuse par l'aveu de vos sentimens, j'éprouve que le retour du bonheur peut faire naître celui de la folie. Ah! Madame répondit gravement Lisis, je sens que c'est la fin de la mienne, & je me retire.

VERS de Madame Guibert, à M. l'Abbé Mangenot, qui lui avoit envoyé ce Distique.

Croyez-en mon expérience,
Le cœur va plus loin qu'on ne pense.

Ne craignez rien, mon cher Mentor,
Pour être dangereux l'Amour est trop frivole;
Une ombre de vertu l'effarouche, il s'envole.
Si dans votre printemps il en étoit encor
Qui fussent animés d'une flamme durable,
Il n'en est plus, le vice épuisa ce trésor.
Vertueux, délicat, tendre, surtout aimable;
Qu'un Amant tel que vous m'eût été redoutable!

Digitized by Google

LA COURSE SINGULIERE,

OU LA NOUVELLE ATHLANTE,

Aventure qui n'eſt pas un conte, puiſqu'elle vient d'arriver près de Dinan. Toute la ville en a été témoin, ainſi que l'atteſte la Lettre qu'on va lire, & qui nous eſt adreſſée.

MONSIEUR, on a vu parier, & même parier gros pour des courſes : quelquefois ces courſes ſe ſont faites par des Coureurs de profeſſion & par état, quelquefois auſſi, & même plus ſouvent par des gens de qualité, à cheval. Les Anglois paroiſſent exceller de préférence dans celles-ci. Nous n'avons point de goût ici pour devenir leurs émules, & ſurtout dans un temps où leurs allures ne doivent point être imitées. Il s'agit d'une autre eſpece de courſe qui s'eſt faite en cette Ville, courſe à pied, mais entre deux perſonnes de ſexe différent ; circonſtance qui fait tout le mérite & le ſingulier de la choſe.

Le Héros de cette courſe, eſt un Gentilhomme de cette Ville, nommé M. le Chevalier de la Houſſaye, grand, jeune,

Digitized by Google

bien fait & alerte ; l'Héroïne, une jeune Demoiſelle, nommée Mademoiſelle de la Pilaye, jolie, ſpirituelle, & dont les graces de l'ame ſurpaſſent encore celles de la figure. Nos deux athletes étoient eux-mêmes les parieurs ; perſonne ne s'en mêloit ; il ne s'agiſſoit que de deux louis de chaque côté. Un air de pitié pour le ſexe, pouſſé juſqu'à l'ironie de la part de M. le Chevalier de la Houſſaye, occaſionna le défi. Il prétendoit que toute femme mettoit deux heures de temps pour aller à pied d'ici au chateau de la Garaye, qui n'en eſt éloigné que d'un grand quart de lieu Mlle. de la Pilaye qui étoit préſente, ne put ſouffrir une telle exagération, enſorte que de parole en parole, on en vint au défi, & enfin au pari, à qui des deux y ſeroit le plutôt rendu. On fit plus, c'eſt que le jour fut pris au vendredy 9 de ce mois, pour l'exécution, & que le même jour, à deux heures après midi, on vit nos deux aimables champions au lieu du rendez-vous pour le départ, Mlle. de la Pilaye, ſans autre préparation que des vêtemens ordinaires de la ſaiſon, mais légers, & M. de la Houſſaye en petit bonnet de coton & en veſte. Ses préparatifs déplurent à l'aſſemblée, & redoublerent encore l'intérêt qu'elle prenoit dans la jeune De-

Digitized by Google

moiſelle : tout le monde déſiroit pour elle; mais perſonne n'eût voulu parier ; on n'oſoit même eſpérer. Un monde infini étoit au lieu du départ, d'autres en grand nombre s'étoient déja rendu au château de la Garaye, & un plus grand nombre encore bordoit le chemin par où ils devoient paſſer. Nos champions partent enfin, & les vœux de tout le Public ſuivent notre aimable parieuſe. M. de la Houſſaye fait d'abord des entrechats badins : il s'en amuſe pendant quelque temps ; mais il s'apperçoit qu'il s'eſt mépris, & que s'il ne veut avoir un affront, il faut employer tout ſon ſçavoir-faire : les gambades inutiles lui avoient fait perdre du terrein, il étoit eſſoufflé, & il s'agiſſoit de regagner: il y parvient ; mais c'eſt avec peine. La charmante Pilaye de ſon côté, avoit commencé d'un pas léger, mais avec modération, enſorte que lorſque ſon concurrent la rejoignit, elle jouiſſoit encore de toute ſa fraîcheur : il s'agiſſoit alors de ne ſe point laiſſer dépaſſer, elle y parvient, & c'eſt beaucoup. Ceux qui avoient vu le départ, ne voyent bientôt plus rien, & ceux qui avoient devancé au tiers du chemin, ne voient déja plus qu'une pouſſiere que les pieds du Chevalier faiſoit élever : car les pas légers de ſa concurrente n'en met-

Digitized by Google

toient point en mouvement. Perſonne ne pouvoit la ſuivre ; les Zéphyrs ſeuls avoient droit de l'accompagner. On dit, & il y a bien de l'apparence qu'ils la ſoutenoient de leurs aîles, & la pouſſoient légérement, enſorte qu'elle figuroit des pas ſans en faire ; car elle ne touchoit point à terre. Un mantelet de gaze voltigeoit derriere elle, & ſembloit être entraîné malgré lui ; les vœux du Public paroiſſent aider au Zéphirs, & les forces ſemblent augmenter, lorſqu'on s'apperçoit que celles du Cavalier diminuent ; il perd quelquefois, mais il regagne le terrein perdu : les ſpectateurs ſont agités de crainte & d'eſpérance, ils déſirent encore bien plus qu'ils n'oſent eſpérer : le Héros paroît enfin ſe fatiguer ; l'Héroïne s'en apperçoit, & par un dernier effort, met le Chevalier derriere elle : la reſpiration lui manque ; déja le dépit paroît dans ſes yeux, il abandonne la partie, s'aſſied, puis s'en retourne à la ville par des chemins détournés, afin de cacher ſa honte. Il arrive chez ſon hôteſſe, un ſilence ſombre annonce ſa défaite. Il cherche ſon lit & s'y couche ; c'eſt là que je l'abandonne pour revenir à notre moderne Athlante.

Elle ne s'appercevoit pas d'abord de ſa victoire. Se retourner pour y voir, eût

Digitized by Google

été une perte de temps dangereuse : mais enfin n'entendant plus courir ni souffler, elle soupçonne qu'elle a gagné, & un regard derriere elle, la rend certaine de ses avantages ; elle pouvoit alors prendre du repos sans danger : mais elle le mépriſe & ſe contente de ralentir ſes pas, une démarche douce & aiſée, ſuccede à la courſe, & c'eſt ainſi qu'elle approche de la Garaye, où ceux qui s'y étoient rendus auparavant, jettent des cris de joie, qui ſont répétés de diſtance en diſtance par ceux qui l'avoient ſuivie. On les entend de la Ville, & le triomphe n'eſt plus douteux : tout le monde veut y aſſiſter, les chevaux ſont bientôt mis au peu de carroſſes qu'il y a dans cette Ville, ces carroſſes s'empliſſent & volent vers la Garaye, on s'y diſpute l'avantage de ramener notre aimable vainqueur, elle reſiſte tranquillement aux ſollicitations & aux empreſſemens ; elle répond modeſtement, que la même voiture qui la fait vaincre, ſervira pour ſon triomphe. Elle ſe met en chemin pour revenir, elle eſt accompagnée de toutes les perſonnes de diſtinction de cette Ville de l'un & de l'autre ſexe, une multitude de peuple marche devant & derriere, & des carroſſes vuides ferment la marche. Pendant qu'elle ſe fait ; les Officiers qui com-

Digitized by Google

mandent les différens détachemens de troupes qui composent la garnison de cette Ville, s'assemblent pour honorer l'entrée, leurs tambours, fifres & hautbois marchent devant eux, & c'est ainsi qu'ils reçoivent cette Demoiselle aux portes de la Ville. La marche continue au son de ces instrumens guerriers, jusqu'à sa porte, où elle reçoit encore beaucoup de complimens. On la laissa reposer jusqu'au soir, & pour célébrer un événement qui flatte son sexe encore plus que le nôtre, Madame la Comtesse de la Bretonniere, mere de notre Gouverneur, donna un grand souper à toute la compagnie; il fut suivi d'un bal qui dura jusqu'au jour, & où notre Héroïne retraça à la danse des pas aussi légers que ceux qui l'avoient fait vaincre; il s'est donné plusieurs autres fêtes depuis, & on les continue. J'oubliois de dire que le premier soin de Mlle. de la Pilaye, en arrivant à Dinan, a été d'envoyer les quatre louis à une Communauté de fille de cette Ville, qui n'est point riche: on n'en attendoit pas moins de sa façon de penser.

Voilà mon récit; il est, Monsieur, dans la plus exacte vérité: il occasionne un autre pari de deux louis; vous pouvez me le faire gagner, ou, pour mieux dire, aux Religieuses qui ont profité de l'autre; car

Digitized by Google

on parie que ma Lettre ne paroîtra point dans votre Journal : quelle douleur pour moi, qui n'ai mis la main à la plume qu'à la priere d'une amie intime de Mademoiselle de la Pilaye, jeune perſonne auſſi charmante qu'elle, & à qui je fais gloire d'obéir en toute humilité !

Je ſuis avec reſpect, &c.

De la Marre-Durand, Licencié en Droit.

A Dinan, en Bretagne, ce 25 Septembre 1757.

Nous nous ſommes empreſſés de rendre cette Lettre publique pour faire gagner le pari au galant homme qui nous l'adreſſe. Il l'a trop bien mérité par le plaiſir qu'elle nous a fait, & nous croyons que le Public ne la trouvera pas moins intéreſſante, qu'elle nous l'a parue par ſa nouveauté, & par la maniere agréable dont elle eſt écrite. Mademoiſelle de la Pilaye attache plus qu'une Héroïne de Roman, & tout Lecteur ſenſible doit applaudir à ſon triomphe.

Digitized by Google

STANCES à Madame....

Le tendre objet de ma flamme
Daigne rentrer ſous mes loix :
Si mes yeux parlent, ſon ame
Entend leur timide voix.

Le plaiſir ſéche mes larmes,
Le trouble amene la paix !
Plus l'hyver cauſe d'alarmes,
Plus le printemps a d'attraits.

Dans ſes bras la jeune Flore
Reçoit ſon Zéphyr léger ;
Pour un Amant qui t'adore
Craindrois-tu de t'engager ?

Une Déeſſe fidelle
Ne peut fixer ſon ardeur ;
Une inconſtante mortelle
N'a pu ſortir de mon cœur.

Ma plainte eſt une injuſtice,
Ne penſons qu'à ſon retour :
En retraçant ſon caprice,
J'offenſerois ſon amour.

Digitized by Google

La souffrance est un passage ;
Le bonheur sort de son sein :
On doit oublier l'orage
Lorsque le ciel est serein.

Protecteurs de la jeunesse,
Ris, défendez mes beaux jours ;
Que la stérile tristesse
Jamais n'en fane le cours.

Chere saison d'alégresse :
Ah ! tu vas t'évanouir :
Ta couronne est la sagesse ;
La sagesse est de jouir.

Tu soupires, ma Sylvie ;
Tes pleurs m'assurent ta foi ;
Que je chérirai la vie !
Si je la passe avec toi.

Amour, que ta douce haleine
Conserve l'éclat des fleurs
Dont la précieuse chaîne
Unit & charme nos cœurs.

Outrageante jalousie,
Fuis & respecte nos nœuds ;

Digitized by Google

Ton aveugle frénésie
Ne fait que des malheureux.

L'amour, sans la confiance,
Mérite-t'il ce doux nom ?
Le plaisir est l'innocence,
L'innocence est sans soupçon.

J. M. A.

Le mot de l'Enigme du premier Mercure d'Octobre est l'*Eternité*. Celui du Logogryphe est *Fievre*, dans lequel on trouve *feu*, *fer*, *Eve*, *ver*, *feve*, *rêve*, *Fée*, *vie*.

ENIGME.

De l'esprit & du corps, je présente un miroir :
Je fais ouvrir les yeux, & l'on ne peut me voir.
Pour ma production, ô merveille étonnante !
Un seul sexe suffit, sans douleur il m'enfante.
Je ne puis exister sans l'esprit & le corps ;
Sans être aucun des deux, ce sont là mes ressorts.
Des deux sexes en moi l'on préfere le mâle,
Du féminin souvent plus d'un fat se régale.
Par mon rapide vol je pénetre les airs ;
Je préside à la ville, & parcours les déserts.

Digitized by Google

Je ſuis agent d'amour, une ſource de haine,
Un gage précieux de la foi ſouveraine.
Sur tous les animaux mon empire s'étend :
A mon ordre par fois homme & brute ſe rend.
J'accorde les humains, c'eſt moi qui les diviſe.
A tous ces traits, Lecteur, connois-tu ma deviſe ?

LOGOGRYPHE.

A qui ne m'entend pas je parois un délire,
Et bien des gens dédaignent de me lire.
Pour qui m'entend j'ai l'eſprit *ſuperfin*,
Je ſuis, mon cher Lecteur, du ſexe féminin.
Mais je n'en eus jamais ni les lys, ni les roſes.
Je t'offrirai pourtant les attraits de Cypris,
Ce ſera le début de mes métamorphoſes :
Tranſpoſe un de mes traits, & tes regards ſurpris
Ne verront qu'un objet ſuſceptible des charmes
A qui dans l'univers tout doit rendre les armes.
Je trouve cependant une difficulté,
A cet éclat dont je me pique,
De mon maître dépend l'excès de ma beauté.
Il ne faut pas que j'en ſerve un ruſtique.
Belle Déeſſe, adoptez-moi,
Et tous les cœurs ſont ſous ma loi.
De tant de gloire triſte ſuite,
Deux traits de moins, un autre arrangement,
En un antre craſſeux je me trouve réduite,

Digitized by Google

Pourras-tu croire un si grand changement?
Fuyons ce mot désagréable,
Il m'en vient un très-favorable
Pour délasser le fatigué rameur.
Un autre lui sera peut-être fort contraire:
Voici celui qui du chasseur
Termine bien la grande affaire.
Je lui fournis aussi cette liqueur
Flatteuse & nécessaire,
Puis je lui donne de bon cœur
Le temps qu'il faut pour se refaire.
Bien d'autres mots viennent se présenter;
Je ne prendrai qu'un jeu, deux notes de musique;
Le malheur des humains, des Prêtres la rubrique,
Ce que les Dames ont du plaisir à brûler,
Ce que tout homme sçait ne devoir pas casser.
Un animal rampant, une liqueur utile;
Des Dames la premiere, une superbe ville;
Un bien rarement fonds, plus la destruction
De guinguette, château, comme de bastion:
Un sentiment affreux qu'on cache d'ordinaire,
Un homme qui seroit des grands & du vulgaire
Respecté, s'il vouloit, en tout temps, en tout lieu;
Enfin, mon cher Lecteur, la parole de Dieu.

Digitized by Google

CHANSON

A Mlle B.... qui me coupoit quelques cheveux qui paſſoient ma friſure.

Air : *Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mene.*

Non, Dalila ; non, cette infidelle,
N'a jamais eu tant d'attraits que vous ;
Je gagerois qu'elle fût moins belle,
Puiſque Samſon dormit ſur ſes genoux.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SUITE du moyen d'apprendre sûrement & facilement les Langues.

POUR démontrer que les regles par lesquelles on veut faire passer les étudians de leur langue nationale à la latine, sont de pures inventions sur quoi l'on ne doit pas compter, prenons quelques échantillons de notre langue, tirés des siecles dont il nous en reste encore des monumens; & pour nous mettre à l'abri du soupçon qu'on pourroit former contre nous, de vouloir ajuster les choses à nos idées, ouvrons le petit traité de Paléographie qui est entre les mains de tout le monde, *spect. de la nat.* t. 7. On pourra appliquer à toute autre langue, ce que nous allons observer sur l'étude de la langue latine par les regles qu'on fait apprendre aux enfans. Nous verrons si les méthodes ont pu être en usage, seulement un peu plus haut qu'au commencement du seizieme siecle, où l'on se mit à fabriquer des syntaxes, des concordances

Digitized by Google

contre lesquelles Bembe, Adrien, Sanctius & autres s'éleverent.

On sçait que notre langue vient originairement de la langue gauloise, aussi bien que de la langue latine mêlée avec la langue grecque, répandues dans le bas Empire. On l'appella alors *Romance ou Romane*, c'est-à-dire romaine, parce que celle-ci lui servit en quelques façons de modele. Le Gaulois aujourd'hui inintelligible, se perdit peu à peu, ne laissant que quelques vestiges de son antiquité. Nous ne pouvons guere monter plus haut que sept ou huit cens ans, pour démêler une sorte de forme que notre langue prenoit. Par exemple,

Dans le neuvieme siecle, on disoit : *por Deu amor & por Christiano Poblo & nostro commun salvament :* c'est-à-dire, *pour l'amour de Dieu, pour le Peuple Chrétien & pour notre commun salut.* Nous demandons si les Grammairiens de ce siecle avoient des regles pour enseigner à nos petits ancêtres à mettre cette espece de latin en latin ? On ne connoissoit pas encore les articles que nous confondons aujourd'hui avec certains pronoms ; ainsi on ne pouvoit point débiter, que *de*, *du*, *des* entre deux substantifs, marquoient qu'il falloit mettre le second au génitif : le disciple à qui l'on

auroit

auroit fait composer un thême, n'auroit pu changer *Deu* en *Dei*, qu'en vertu de l'usage des Auteurs latins, où le cas possesseur est toujours désigné, soit par un substantif antécédent exprimé ou sous-entendu, soit par la terminaison qui lui est particuliere, suivant la huitieme des douze maximes fondamentales, qu'on a rapportées à la fin de l'introduction. Quant aux autres mots, la prépositon fixoit leur cas suivant la douzieme maxime : par conséquent, il étoit inutile d'enseigner une chose qu'on sçavoit par usage; comme il seroit ridicule d'enseigner à un François, qu'on ne dit pas, *du pain à moi donnez*; mais qu'on dit, *donnez-moi du pain*. Les mots & les tours des langues d'usage alors étant venus à changer ou à s'altérer, selon le goût & la prononciation du siecle, on perdit peu à peu jusqu'aux terminaisons, surtout celles des deux langues grecque & latine, qui s'incorporerent, pour ainsi dire, avec la nationale. La latine qui étoit à l'Eglise résista seule à la corruption, & il n'y eut plus d'autre moyen, de même qu'il n'y en a point encore aujourd'hui d'autre, pour apprendre sûrement cette langue, que par la lecture fréquente des bons Ecrivains latins, où sont les véritables regles & le véritable usage.

Digitized by Google

Dans le dixieme siecle, on traduisit ainsi le Symbole de Saint Athanase. *Est la commun fei qué uns* (1) *Deu en Trinitet, & la Trinitet en unités aoruns* (2) *nemie confundans le personnes..... Altre est le personne del Pere, altre del Fils, altre del Siz. Espiriz... Quel est li Pere, tel est li Fils, tel est li Saintz Espiriz... Grandz est li Pere, grandz est li Fils, grandz est li Saintz Espiriz*, &c. On entend ce langage presque tout latin, à la soustraction & à l'addition près de quelques lettres dans le génie de la nation. Voilà des articles qui paroissent sans distinction de genres, ni de nombres. On dut donc changer de méthode dans ce siecle, s'il y en eut dans le précédent; mais il n'en reste point de vestiges: par conséquent on ne songeoit guere à faire mettre la langue nationale en grec, ou en latin par regles, comme on l'a fait depuis, à mesure que la langue françoise s'est perfectionnée. Il y a eu, nous dira-t-on, de bons Ecrivains latins dans les derniers siecles c'est-à-dire de bons imitateurs, non des originaux, nous en convenons; mais ce n'est pas par la composition du françois en latin qu'ils se sont formés; nous l'avons prouvé.

(1) *D'unus.*
(2) *D'adoramus, adorons*

Digitized by Google

Dans le onzieme siecle les traductions ressembloient encore au latin ; ce qui est constaté par les abréviations fréquentes, dont les manuscrits sont hérissés avant l'invention de l'Imprimerie ; puisqu'on trouve & qu'on prononçoit, par exemple : *uns vers fu ja en lantif Poblo Deu e out num Helcana*, &c. c'est à-dire, *il y eut jadis un homme de l'ancien Peuple de Dieu nommé Helcana*, &c. Rappellez les lettres qu'on supprimoit, & rétablissez celles qui sont changées, soit par la prononciation d'usage alors, soit par le génie du patois ; c'est du latin tout pur. *Unus vir fuit jamdudum in antiquo Populo Dei, & habuit nomen Helçana. L.* 1. des Rois. (1)

Il faudroit une méthode exprès pour mettre encore cette sorte de latin en latin ; car aucune des nôtres n'y feroit parvenir. Il n'est pas possible de bien apprendre une langue fixe & immuable, telles que sont

(1) *Un* pour *unus*. *Vers* pour *vir* dont l'*i* se prononçoit comme *ei*. *Captivei* anciennement pour *captivi* : de la diphtongue *ei*, ôtez *i* dans *veir*, vous direz *ver* : on ajoutoit souvent la lettre *s*, afin de rendre la finale plus douce. On prononçoit anciennement *abouit*, pour *habuit*; ensuite on ne garda que les trois lettres *out*. *Num*, prononcez les deux lettres *um* comme dans *umbilicus*, vous aurez le mot *nom*. Cette note suffit pour juger du reste.

Digitized by Google

aujourd'hui les anciennes, par des regles tirées d'une langue moderne toujours variable par laquelle on veut procéder.

Dans le douzieme siecle, notre langue encore en maillots, pour ainsi dire, commençoit à se former & à s'éloigner un peu de ce latin barbare dont elle descendoit; mais on ne s'avisa pas encore de mettre sous son joug la langue latine dont elle étoit elle-même encore l'esclave, & à juste titre; les regles qu'on auroit voulu fabriquer n'auroient pu durer long-temps, & d'ailleurs par quelles regles fixes auroit-on dû exprimer en latin *Bernard demenés ou temps de villece*, pour dire : *Bernard arrivé à la vieillesse ?* &c. *La Cor li Roi* c'est-à-dire *La Cour du Roi* ? Et ainsi de toute autre phrase. La particule *ou* auroit eu besoin d'une regle fort détaillée pour être connue, tantôt comme article, tantôt comme adverbe de lieu, puis comme conjonctive & souvent comme disjonctive. De telles observations n'eussent pas fait fortune. Ce n'est qu'à force de temps & de sueur aujourd'hui, qu'on parvient à faire apprendre aux enfans ces variations. Faites traduire *aut*, *vel*, *quò*, *quà*, *unde*, *ubi*, en place dans un bon Auteur, ils sçauroient toutes ces distinctions à la seconde fois tout au plus : ce sera bien plutôt fait.

Digitized by Google

Dans le treizieme siecle on disoit : *Acui meschiet, len li mesoffre*, pour, *on ne fait plus de bien à qui malheur arrive.* Encore un exemple : *Dieus me pardoinſt de quanque* (1) *iou ai meffait ;* pour, *Dieu me pardonne tout le mal que j'ai fait.* Si l'on n'avoit pas recours aux anciens Ecrivains pour le tour & les expreſſions propres à rendre ces penſées, y arriveroit-on par le moyen de ces regles, dont nous martelons la tête des enfans ? On verra bientôt des échantillons du fruit de ces regles, lorſqu'on commença à les forger. Si avant ces inventions, il y avoit des Grammairiens de profeſſion, comme sûrement il y en avoit, ce n'étoit pas pour enſeigner à mettre en latin la langue ou le jargon du temps, mais pour enſeigner les regles de la langue latine même, que les Auditeurs entendoient, comme nous avons des grammaires françoiſes pour connoître les regles de la langue françoiſe. Qu'on enſeigne comment il faut exprimer en françois certains tours latins, à la bonne heure, encore ne trouvera-t-on ces regles que dans l'uſage.

Dans le quatorzieme ſiecle, on cultiva la langue françoiſe avec plus de ſoin qu'on ne l'avoit fait juſque-là ; elle s'éloigna auſſi

(1) *Quodcumque.*

Digitized by Google

de plus en plus des autres langues, & prit une toute autre forme en descendant. Charles V, dit le Sage, prioit ainsi : *Jesus-Christ, parfait de tous temps, mes Dieu, mes Sires & mes Rois.... Glorifiez soies tu de tous les maux & de tous les biens qui me veudront* (1), *Sire, qui me as fait, & es poissans* (2) *de me défaire* (3), *fait ta volanté de moi.* Quoique cette priere soit d'une toute autre diction que ce que nous avons vu, il n'y a cependant pas encore moyen d'employer nos regles pour la mettre en latin; il faut nécessairement avoir recours au latin même qui a été fait avant ce françois, ou bien se résoudre à faire une langue latine qui n'existe pas.

Dans le quinzieme siecle : *Si l'en veult jouer aux échés l'en lesprend on en un sachiet, & fait on au jeu pluseurs personnaiges, Roys, Roynes, Chevaliers,* &c. Observez que la particule *on* si renommée, est ici entendue sous différens sons; ainsi la regle qui la concerne, n'ayant pas été faite alors, elle aura été fabriquée vraisemblablement dans le siecle suivant: encore est-elle absolument fausse; car cette particule est un vrai pronom de la troisieme personne: elle pourra sans doute éprou-

(1) *Viendront.*
(2) *Puissant, qui peut, qui a la puissance.*
(3) De me détruire.

Digitized by Google

ver d'autres viciſſitudes par laps de temps.

Nous touchons enfin aux méthodes, aux ſyntaxes & à tous les rudimens dont on fut inondé, par le ſecours de l'Imprimerie inventée vers le milieu de ce ſiecle. Les livres néotériques ſe multiplierent de plus en plus à la fin; & au commencement du ſeizieme, on voulut aſſervir la langue latine à la françoiſe : on fit une nouvelle langue compoſée de galliciſmes, enfin un jargon qui ne reſſembloit à rien. On eut beau s'élever contre ce déſordre, l'uſage l'emporta malgré la déclamation des gens de goût, & ſurtout de l'Univerſité de Paris, qui, dans ſes ſtatuts renouvellés en 1600, indique les Auteurs anciens qu'il faut faire lire continuellement, & qui ne demande de compoſitions que deux fois tout au plus par ſemaines, encore n'eſt-ce que dans les hautes humanités, c'eſt-à-dire lorſqu'on ſçait la langue.

On vit une multitude de petits Grammairiens, la tête farcie de ſyntaxes & de méthodes nouvelles, ſans connoiſſance des moindres Auteurs de l'antiquité, ouvrir partout des écoles pour enſeigner leur prétendue langue latine par la voie des thêmes. Il y avoit avant la réforme, juſqu'à vingt-deux petites écoles de grammaire dans le ſeul Collége de Navarre. Soumis à

Digitized by Google

ces regles qu'on inventoit tous les jours, ils multiplierent sans fin les livres bleus, qu'on n'a pas moins continué de multiplier.

Mathurin Cordier fit imprimer en 1532 un recueil de phrases du langage latin, qu'on fabriquoit à l'aide de ces inventions. Ce Grammairien essaya de corriger ce langage. Il rapporte que pour mettre en latin, *quand il s'est mis quelque chose dans la tête, on ne sçauroit l'en faire revenir*, on faisoit dire sans scrupule : *postquam posuit aliquid in capitè suo, numquam possunt ab illo removere*; au lieu de, *semel persuasus, numquam deducetur à sententiâ. Il lui a bien chanté sa game*, ou *il lui a bien dit son fait*, on écrivoit communément, & même élégamment, selon quelques-uns : *benè cantavit illi suam lectionem* pour *acerbissimè illum objurgavit*. Pour exprimer en latin, *vous traînez votre robe*, on disoit bravement, *tu trenas tuam vestem*, au lieu de *togâ verris humum*, &c.

Il y a dans le recueil de Mathurin Cordier, une multitude de phrases de cette espece, qu'il prit la peine de rassemblet pour le ridicule. Les jeunes gens qu'on n'occupoit que de regles, étoient bien excusables, puisque la vraie latinité des Auteurs anciens étant négligée, ils ne pouvoient que produire de pareilles miseres.

Digitized by Google

Outre cette dépravation, on les châtioit quand ils péchoient contre ces regles. Nous pourrions rapporter beaucoup de proueſſes ſemblables de nos jours, que tous les enfans en général font néceſſairement dans leurs compoſitions journalieres, ſans pour cela qu'il faille leur en faire coûter une larme : on auroit amplement de quoi ajouter bien des volumes au recueil de Mathurin Cordier. Qu'on y joigne les châtimens pour autant de ſolléciſmes qui ſont inévitables dans ces commencemens, & pour autant de mots ou impropres ou forgés, ce ſera le vernis qui perfectionnera le tableau hiſtorique dont nous faiſons la deſcription. Mais paſſons légérement ſur cet article par reſpect pour l'uſage des thêmes, dont il réſulte de ſi belles choſes.

L'Univerſité de Paris & pluſieurs autres, ayant ſenti le ridicule d'obliger des enfans à parler latin avant que de l'avoir appris dans les bons Auteurs, ont aboli peu à peu la mauvaiſe habitude qu'ils contractoient de s'exprimer d'une façon toujours baſſe, & ont remis en vigueur la culture des anciens. Celle de ce latin de nouvelle fabrique, ne ſubſiſte plus que chez les maîtres qui n'ouvrent pas les yeux ſur l'objet de leur état.

On demande à ces meſſieurs ce qui eſt

Digitized by Google

cauſe, qu'après avoir enſeigné deux cens fois une regle, les enfans y manquent deux cens fois ? C'eſt, dit-on communément, qu'ils ne veulent pas s'appliquer, qu'ils jouent, qu'ils s'amuſent, &c. lieux communs : tout cela eſt de leur âge. Les réponſes vagues ne remédient point au mal ; convenons nettement qu'il n'y a rien de ſi faſtidieux, ni de moins intéreſſant pour eux, que de faire accorder l'adjectif avec ſon ſubſtantif, tandis que tout cela eſt fait en ſa place dans les bons Auteurs qu'il ne s'agit que d'apprendre. Que leur importe de mettre un cas ou un autre, encore moins d'en ſçavoir ou d'en dire la raiſon ? Ajoutez à cette indifférence naturelle, les larmes, les criailleries & les ſupplices, voilà les livres rendus odieux, ils les haïront toute leur vie, ils les déteſteront.

On ne ſçauroit ſans être ſoupçonné d'impéritie, ſçavoir mauvais gré aux gens qui communiquent au public leurs propres expériences pour le bien & l'avancement des bonnes lettres, dont le ſuccès dépend entiérement des premiers pas. Ceux qu'on blâme trop légérement, nous ont tracé une route agréable & efficace, en nous propoſant la voie de la traduction. Ils nous ont prouvé, qu'il n'y en a point de plus ſûre. Il ne faut donc pas les condamner ſans

Digitized by Google

en avoir essayé. On a démontré que par ce moyen, les enfans apprennent la langue latine sans s'en appercevoir, comme ils ont appris leur propre langue avec leurs parens. Qu'on leur explique deux ou trois fois le sens d'une phrase, ils la retiennent.

On peut ajouter à ces preuves d'expérience, que nous n'avons d'abord appris notre langue que par la voie de la traduction; & ce n'est pas un paradoxe, si l'on y réfléchit profondément. La connoissance de l'usage d'une chose, sans en sçavoir le nom, est un langage pour un enfant. Donnez-lui le mot grec κάρυον, ou le mot latin *nux*, qui signifient une noix, dont il connoît l'usage, le nom lui en est fort indifférent en grec, ou en latin, ou en françois, ou en chinois; mais il retiendra celui de la langue que vous voulez qu'il apprenne, à force de le lui répéter & de lui montrer en même temps l'objet même.

Une mere commence par montrer à son fils ce que c'est que saluer, ensuite elle lui fait traduire cette action par ces mots françois *je suis votre serviteur*, parce qu'elle veut que son fils entende le françois. Cette mere ne commence pas par lui expliquer que *je* est le pronom de la premiere personne, que *suis* vient du verbe *être*, que ce verbe est au présent & non au futur,

que *votre* eſt un pronom adjectif, que *ſerviteur* eſt un ſubſtantif avec lequel il faut accorder.... Elle lui dit ſans verbiager, *je ſuis votre ſerviteur*; l'enfant répete, & retient la phraſe tout d'une piece avec ſon tour naturel. Quand il aura le jugement formé, on lui expliquera le grammatical; mais en attendant, il apprendra & ſçaura enfin ſa langue.

Pour enſeigner la langue latine, on commence par des définitions méthaphyſiques, qu'on fait apprendre aux enfans ſans les comprendre; faites-leur répéter ſouvent la ſignification françoiſe des mots latins d'une phraſe, c'eſt aller au fait. Vous leur apprendrez le grammatical chemin faiſant avec prudence & diſcrétion, pour ne pas les rebuter. Ils réuſſiſſent en plus grand nombre & incomparablement mieux en verſion qu'en thême: tout le monde en convient. C'eſt donc encore un indice ſans équivoque de la route qu'il faudroit d'abord tenir; mais pour marcher ſûrement par la traduction, il en faut exclure abſolument celle de tout latin moderne, & même des meilleurs Auteurs qu'on a renverſés; car quel avantage tirer de ce bouleverſement? Changer un texte, c'eſt le défigurer.

La ſuite au prochain Mercure.

Digitized by Google

Le ſieur de la Tour, de la ville de Montpellier, travaille au *Nobiliaire du Languedoc* depuis pluſieurs années.

Voici le Programme de ſon Ouvrage :

Il contiendra un abrégé hiſtorique de la Province, les noms, ſurnoms, ſeigneuries, qualités & armes de tous les Nobles, pareillement les noms, ſurnoms, ſeigneuries, qualités & armes des Nobles qui n'étant point nés dans le Languedoc, y ont des terres & ſeigneuries.

On mettra aux articles des grandes maiſons & familles conſidérables, les deſcendances d'où elles tirent leur origine, les noms & ſurnoms de leurs Ancêtres qui ont rempli des places diſtinguées dans l'égliſe, le militaire ou la magiſtrature : il y aura un détail de leurs actions mémorables. Il ſera auſſi fait mention dans cet ouvrage des Officiers Généraux d'armées & Magiſtrats de la Province actuellement vivans, de leurs enfans, ainſi que des Prélats.

Toutes les armes de ce Nobiliaire ſeront gravées en taille-douce, & il formera deux volumes *in-quarto*.

Meſſieurs les Gentilshommes du Languedoc, & les Nobles des autres Provinces qui ont des terres en Languedoc, ſont priés d'envoyer la copie de leur maintenue de nobleſſe, celle de leur généalogie,

Digitized by Google

des extraits baptiſtaires, & quelqu'autres actes légaliſés des Juges des lieux, pour être inſérés dans ce Nobiliaire.

Ces Meſſieurs ſont auſſi priés d'affranchir les ports des lettres & paquets, adreſſés audit ſieur de la Tour.

Il demeure à Paris, rue de la Juiverie en la Cité, vis-à-vis la Tête-noire.

NOUVEAU traité de Diplomatique, où l'on examine les fondemens de cet art, on établit des regles ſur le diſcernement des titres, & l'on expoſe hiſtoriquement les caracteres des Bulles pontificales & des diplomes donnés en chaque ſiecle : avec des éclairciſſemens ſur un nombre conſidérable de points d'Hiſtoire, de Chronologie, de Littérature, de Critique & de Diſcipline; & la réfutation des diverſes accuſations intentées contre beaucoup d'archives celébres, & ſurtout contre celles des anciennes Egliſes. Par deux Religieux Bénédictins de la congrégation de S. Maur. Cinq vol. *in*-4°. avec un très-grand nombre de planches & de figures en taille douce.

Les planches très-nombreuſes du troiſieme volume de cet Ouvrage n'en ont pas ſeulement retardé la livraiſon ; mais elles ont encore obligé le Libraire-Imprimeur à faire des avances conſidérables. La gravure des planches, qui entreront dans le qua-

Digitized by Google

trieme volume, est achevée. On y traitera la matiere des Sceaux : objet non moins curieux qu'intéressant. Suivra la troisieme partie de l'ouvrage, où l'on examinera le style, les formules, les souscriptions, les dates & tous les autres caracteres intrinseques des diplomes. La composition est commencée il y a six ou sept mois. Le Libraire compte être en état d'offrir au Public ce nouveau travail vers la fin de l'année 1758. En conséquence il a pris la résolution de faire souscrire pour le quatrieme tome, en livrant le troisieme.

A commencer au 15 Septembre 1757, le sieur *Desprez*, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue S. Jacques, à Paris, délivrera le tome troisieme en feuille, en recevant pour le petit papier 20 liv. sçavoir 10 liv. pour la livraison du tome 3e, & 10 liv. d'avance pour le tome quatrieme.

Et pour le grand papier 32 liv. sçavoir 16 liv. pour le tome troisieme, & 16 liv. d'avance pour le tome quatrieme, dont il sera donné une reconnoissance. Tous les volumes se vendent, pour ceux qui n'ont pas souscrit, 24 liv. le volume relié en petit papier, & 30 liv. en grand papier.

LA SARCOTHE'E, Poëme traduit du latin du R. P. Masenius de la Compagnie de

Jesus : par M. l'Abbé Dinouart. *A Londres*, & se vend *à Paris* chez *J. Barbou*, rue St. Jacques 1757.

Cette traduction nous a paru mériter des éloges, & le poëme original qui la précéde, est un vrai présent que M. l'Abbé Dinouard vient de faire au public littérateur. Les vers du P. Masenius, sont aussi beaux que peuvent l'être des vers d'une latinité moderne : nous en jugeons nous-mêmes autant que nous sommes en état de juger des beautés d'une langue morte. Le Traducteur nous apprend que ce poëme parut en 1661, qu'il étoit tombé dans un parfait oubli, & que c'est l'accusation de plagiat reproché à Milton par Guillaume Lauder, Ecossois, qui l'a tiré de son obscurité (1). Il est divisé en cinq livres. Pour donner une idée détaillée de cet ouvrage, nous allons transcrire & réunir les argumens que M. L. D. a mis à la tête de chacun de ces livres. C'est le meilleur extrait que nous puissions en faire. Nous y joindrons plusieurs morceaux du poëme latin & de la traduction françoise, qui mettront le lecteur mieux à portée de décider de la beauté

(1) Ceux qui voudront s'instruire du fonds de cette contestation, la trouveront très-circonstanciée dans les observations qui suivent l'Avis du Traducteur.

Digitized by Google

de l'un & du mérite de l'autre.

Dans le premier livre, le Poëte comprend Adam & Eve sous le seul nom de Sarcothée, c'est-à-dire, la nature humaine, qu'il considere comme la souveraine de tout ce qui porte un corps. Antithée ou l'ennemi de Dieu est Lucifer; son contraste & les compagnes fideles de Sarcothée sont Arethée ou la vertu, Agapée ou la charité, Thémis ou la justice, Elpis ou l'espérance, Dianée ou la raison, Metanée ou la pénitence. Les furies, le dol, les maladies, la vieillesse, le travail, la pauvreté, la faim, la mort accompagnent Antithée. En introduisant ces personnages sur la scene, le Poëte forme l'intrigue & le dénouement de son poëme; il se représente d'abord comme ravi en esprit, & porté sur les astres, d'où il contemple l'univers, dans le dessein de faire naître l'occasion de rechercher l'origine du mal qu'il trouve dans la désobéissance de l'homme, & dans les ruses du démon qui le séduit. Il décrit ensuite ainsi le paradis & la création de Sarcothée, à qui il associe les vertus que nous venons de nommer.

Est locus auroram propter, roseumque cubile
Tethyos, & nati clara incunabula phœbi,
Protopatris natale solum, quo primus in agro

Digitized by Google

Lusit, & innocuæ libavit gaudia vitæ.
Hortorum decus hîc, & amœni gratia ruris
Vernat, inoffenso numquam spoliata decore.
Quidquid achæmenio nares demulcet odore,
Blanditurque oculis, verisque meretur honorem;
Hoc Charites posuêre loco: domus ipsa favoni est
Plaudentes levibus per aprica silentia pennis.
Exsulat omnis hiems: nullis vexata procellis.
Hîc rosa succumbit, nullo expallescit ab Euro
Nascendo moriens, non Syrias ardor anhelam
Decoquit, aut rapto flaccescit languida succo.
Inviolatus honos violæ est, & tota juventus
Chloridis æterno pandit labra florida risu.
Nullus hyperboreo Boreas glacialis ab axe
Infestas ventorum acies niviumque procellas
His infundit agris: nullis hîc cana pruinis
Arva rigent, nullo coalescunt frigore lymphæ.
Aurea perpetui surgunt palatia veris.
In medio lætatur humus, fontemque perennis
Spirat aquæ, lateque sinum telluris inundat,
Infundens avidis felicia balnea prætes.
Flumine quadruplici manat fons, divite ripâ,
Quem vehit illimes complectens alveus undas.
His fecunda vadis, atque obstetricibus aris,
Tellus læta parit; nullisque exercita rastris,
Respuit agricolas, & duri vomeris usum,
Naturæ contenta bonis, zephyrique favore.
Pomiferis latè silvis, & fructibus omnem
Implet, ager campum, nec marcescente vigore

Poma ſub æternis nutant argentea ramis.
Blanda voluptatis conceſſaque munera, vitæ
Præſidium, faciliſque neci medicina fugandæ
Hîc indulta diis; verum mortalibus arbor
Interdicta viret, pulchros habet aurea fructus
Præſagoſque malique, bonique, omniſque futuri.
Heu comperta nimis memoro, dudumque probata.
Poſteritas mihi teſtis erit, magnuſque parentum
Ordo decet. Tantis etenim pulcherrima campis
Sarcothea, infelix virgo lachrymabile nomen,
Sarcothea his præerat cuſtos, hæreſque perennis.
Ni male conſultas pandiſſet fraudibus aures,
Hoſtibus auſcultans, & fœdera pacta relinquens
Hanc conſanguineam terræ, maſſamque rubentis
Informem limi, primo ſapientia rerum
Artifici finxiſſe manu, formamque dediſſe
Creditur ipſa ſuam, Dîs immortalibus unam
Æquaſſe ut dignam patriæ tranſcriberet aulæ.

Traduction. Vers la région où l'aurore annonce les feux renaiſſans du ſoleil, qui ſort de la couche brillante de Thetys, eſt le lieu qui voit Sarcothée formée par le Créateur, goûter les plaiſirs innocens de la vertu. Ce ſéjour délicieux eſt deſtiné à ſes plaiſirs; les Graces y font naître à l'envi tout ce qui peut flatter la vue, l'odorat & le goût. On entend les zéphyrs agiter leurs aîles odoriférantes; le Dieu des glaces &

Digitized by Google

des frimats, l'époux d'Orithie, n'oſe pénétrer dans ce climat, où le printems ſeul regne en Souverain. La roſe n'y pâlit jamais à l'aſpect des orages, le ſouffle d'un vent ennemi ne la fait point mourir en naiſſant, & n'altere jamais le vif éclat de ſon teint; la violette exhale toujours les parfums les plus ſuaves, & chaque fleur a le coloris & la fraîcheur de l'aimable Cloris.

Au milieu de cette habitation, coule une ſource d'eau vive qui arroſe les plantes & ſerpente dans les prairies; ſon onde claire & pure roule ſur un ſable d'or, & ſes bords ſont embellis par les mains de la nature: elle ſe diviſe en quatre grands fleuves; leurs eaux & un air toujours ſerein portent en tout lieu la fertilité. Riche de ſon propre fonds, contente des faveurs dont la comble le zéphyr, la terre, pour enrichir l'homme de ſes bienfaits, n'attend pas les vœux des humains & l'ordre des ſaiſons. Dans cette ſolitude fortunée, vous trouvez des bocages dont les arbres ſans nombre, ſont toujours chargés de fleurs & de fruits agréables qui vous invitent à les cueillir. L'arbre de vie préſente le moyen ſûr de ſe conſerver dans la vigueur du bel âge, & de s'aſſurer ici bas le privilege de l'immortalité. Le Créateur s'eſt réſervé l'arbre de la ſcience du bien & du mal,

Digitized by Google

& de la connoissance du futur : coupable postérité d'Adam, vous n'éprouvez que trop les tristes effets de la désobéissance dont je décris l'origine. Sarcothée étoit la souveraine de ce lieu de délices, la durée de son bonheur fut celle de sa fidélité. L'ingrate ! Devoit-elle être rebelle aux ordres de son Dieu, & écouter la voix de son ennemi ? La sagesse forma du limon de la terre Sarcothée l'image visible de sa Divinité, & l'héritiere de sa gloire.

Le Poëte représente ensuite Antithée, animé par l'envie inspirant à tous les démons par ses paroles le même esprit de fureur, excitant les maladies, les soins, la pauvreté, la faim & la mort ; concourant avec lui à la vengeance qu'il médite, il peint enfin leur irruption violente sur la la terre après leur sortie du Tartare.

Au second livre, Antithée conduit ses légions infernales dans le paradis terrestre, dont le Poëte finit le tableau par ces beaux traits.

Nondum fulmineis incanduit æthra procellis,
Tempestas ignota fuit ; non horruit imber
Grandinis, aut madidam subvertit aquarius urnam.
Astra suum fusêre diem, sine nube, serenum,
Proscriptis cœlo nebulis ; sibi bruma licere

Haud quidquam voluit, rigidas exosa pruinas,
Artoasque nives Zephyrus borealia rector
Sceptra tulit, flavitque leves moderatius auras,
Ver anni mensura fuit. Pax aurea mundum
Datalem tenuit; nondum sua spicula Mavors,
Nec pallas galeam, nec sævos Mulciber ignes
Intulerant nostris, crudelia numina, fatis.
Non clypeus, non ensis erat, nec vulnera quisquam
Senserat, aut mediis vitam prodegerat armis.
Non valvis munita domus, non oppida vallis
Cincta, nec excubiæ insomnes, nec subdolus hostis
Notus erat; sed tuta quies possederat orbem.
Nomina morborum nondum vulgata, nec artis
Inventor medicæ lectas distinxerat herbas.
Nulla lues, nullo dives libitina sepulcro,
Nec Radamanthæam tunc Gnossius arbiter urnam
Excussit, trepidante foro: nec parca resecto
Stamine divulsos abruperat improba fusos.

Traduction. La foudre portée sur les aîles des tempêtes & des éclairs, ne faisoit point retentir la vaste concavité des rochers; la grêle, les orages, la neige & la pluie n'attristoient point la terre, & ne défiguroient point les campagnes. Le firmament uniforme en couleur n'étoit point chargé de nuages; un ciel pur & serein, un printems constant conservoit à la nature

Digitized by Google

son premier éclat. Mars, Pallas & Vulcain, Divinités cruelles, n'avoient point armé les hommes les uns contre les autres : on ne voyoit ni fortifications, ni soldats ; on n'avoit pas d'ennemis à combattre. L'univers reposoit dans le sein de la paix qui lui procuroit les plus beaux jours. Les Médecins n'habitoient pas cette région, où le nom même des maladies étoit ignoré, & la parque n'avoit point encore envoyé de tristes ombres au tribunal de Minos.

Le dol déguisé sous les traits de l'amour pénetre le premier dans ce lieu de délices : il conduit Sarcothée à l'arbre défendu, où Antithée se tient caché sous la peau du serpent : l'amour-propre blesse d'une de ses fleches Sarcothée ; le dol la porte à manger le fruit, & Dianée (la raison) qui la flatte agréablement par les prétendus avantages qu'elle en doit recevoir, acheve de la séduire. Trompée par leurs discours & par les promesses du serpent, elle se rend coupable de désobéissance : au moment de son crime, la nature change, les élémens se confondent, les démons & tous les maux à leur suite, se répandent sur la surface de la terre. Arethé & la divine Pronée (la providence) s'opposent à Antithée qui veut entraîner Sarcothée vaincue, dans le Tartare. Thémis, après s'être élevée contre la

Digitized by Google

fureur d'Antithée & la perfidie de Sarcothée, abandonne la terre & rentre dans le ciel. Sarcothée & Dianée réduites à l'état le plus déplorable, veulent se soustraire à la présence du Seigneur; en vain Dianée, pour éviter ses reproches, change son nom en celui de Metanée; les autres Nymphes & particuliérement Agapée, sont couvertes de blessures, chassées du paradis, & poursuivies par la faim: c'est avec peine que Sarcothée trouve un azilè chez la terre qui, en la recevant, la condamne à la plus dure servitude.

Dans le troisieme livre, Antithée partage entre les esprits infernaux, l'empire de l'univers, il leur assigne différens noms sous lesquels ils doivent être connus & honorés; son dessein est d'abolir le culte du vrai Dieu, & il exécute ce projet par le mariage de Philaute (*l'amour propre*) avec Sarcothée sa mere; Sarcothée conçoit cet enfant, en se regardant dans le cristal de l'eau. Allégorie ingénieuse que le P. Masenius exprime par ces vers qui méritent d'être cités.

Ipsa etiam propriæ spectans ab imagine formæ
Luditur, & niveum veneratur in ore decorem;
Seque suumque probat vultum. Placuêre venustis
Picta labella rosis; malæ placuêre rubentes,
Admixtæque

Admixtæque rubore nives, & eburnea cervix,
Membrorumque excelſus honos. Quid cætera narrem?
Tota placet, ſenſimque ſuo inflammatur amore
Ignorans animus, nutritque in flumine flammas.
O! quoties vitreis ſua porrigit oſcula lymphis,
Et vacuis ſe paſcit aquis, præludia debens
Iſta, Philaute, tibi: quoties tullit obvia dextras,
Et dedit amplexus, umbra fugiente, caducos.
Quid fugis? exclamat tandem: quid fallis amantem?
Junge tuos vultus, noſtriſque occurre lacertis:
Junge. Nec plura refert; mox umbra moveri
Incipit, affuſoque animatur imago Philauto.
Me petis? ecce tuum, dixit; vivamus amantes;
Tuque tuuſque ſimul: fato moriamur eodem
Una domus tumuluſque ferat: quocumque præibis,
Ipſe ſequar: placuit nymphæ, placuitque Philauto.

Traduction. Frappée de ſon image qu'elle apperçoit, elle admire la majeſté de ſa taille, la vivacité de ſes yeux, la fleur de la jeuneſſe peinte ſur ſon viſage, la blancheur de ſon ſein, où les lys ſe confondent avec les roſes, ſa beauté l'enchante; l'eau allume & nourrit en elle le feu qui la conſume. L'inſenſée ignore qu'elle eſt elle-même

Digitized by Google

l'objet de ſa paſſion. O ! Philaute, le premier mouvement de ſon cœur la porte vers toi ; combien de fois ne s'élance-t-elle pas vers l'eau, n'étend-elle pas les bras pour ſaiſir ton image ! Vains efforts ! L'onde tranſparente te déroboit à ſes embraſſemens. Qui que vous ſoyez, s'écrie-t-elle, ſortez du fonds de l'eau, vous êtes tendrement aimé. L'ombre ſe meut, ſe réaliſe, Philaute ſe préſente. Je réponds à vos deſirs, lui dit-il, vous m'aimez, je vous aime ; que les liens les plus charmans & les plus inviolables forment notre union ! Vivons heureux, & que notre amour deſcende avec nous dans le tombeau. La Nymphe applaudit, ils ſe promettent une fidélité éternelle.

Tiſiphone nourrit Philaute, Antithée prend ſoin de ſon éducation, il épouſe ſa mere & lui donne ſix filles. L'aînée qui eſt la ſuperbe, fait alliance avec les Rois, s'établit dans l'Orient, & delà étend ſon Empire ſur les autres Pays. Le faſte, l'opiniâtreté, la déſobéiſſance lui doivent leur origine.

Le quatrieme livre commence par ce portrait de l'avarice :

Antrum obſcurum, ingens, habitat Dea : livida vultum,
Squallenteſque impexa comas ; deformia turpi

Digitized by Google

Membra tegit vultu : pallet miſerabile corpus
Exeſum curis mordacibus, aſpera rugis
Frons horret, ventremque fames, ſitis aride fauces
Obſidet, ac tetricas peragunt inſomnia noctes.
Nomen avaritia eſt : ſoboles indigna parentis
Sarcotheæ, quæ ſuffoſſis immerſa cavernis
Abdita rimatur terræ fodicatque trementem
Unguibus ac lemures inter talpaſque ſeneſcit
Faxiat ut loculos, vacuâque recondat in arca ;
Infelix, ruinas conflata in pondera glebas.

Traduction. On voit un antre obſcur & profond habité par l'avarice, Déeſſe pâle & livide. Son extérieur eſt négligé, ſon habillement eſt celui de la plus vile indigence. La faim & la ſoif qui la tourmentent, cauſent ſon extrême maigreur. Les noirs ſoucis cachés entre ſes rides, la troublent juſques dans les bras du ſommeil. Cette déteſtable fille de l'amour propre & indigne d'avoir Sarcothée pour mere, vieillit dans les cavernes au milieu des ténebres, occupée à chercher l'or renfermé dans les entrailles de la terre, la paſſion des richeſſes fait ſon tourment.

La fraude, l'uſure, la rapine l'environnent, elle déguiſe ſon air & ſon nom, pour pénétrer dans la Cour des Rois & vexer leurs ſujets; les ſoins, la crainte, l'in-

Digitized by Google

quiétude l'agitent ; ennemie de la pauvreté, ſon abondance qui ne peut lui ſuffire, eſt pour elle le principe de ſon indigence. Areté (la vertu), après avoir inutilement tenté de la corriger, ſe tranſporte dans les jardins de la volupté. Elle y trouve une multitude de jeunes gens partagés entre la table, la danſe, l'oiſiveté & la lecture des mauvais livres ; pluſieurs inſtruits par ſes diſcours des dangers qu'ils courent, abandonnent la volupté pour ſuivre la vertu.

Dans le cinquieme & dernier livre, Areté qui protege Sarcothée, deſcend dans le Palais de la nuit pour y combattre l'envie que Cupidon ou la volupté avoit animée contre elle. Areté la pourſuit dans le conſeil des Princes comme dans les aſſemblées du peuple, & placée ſur une éminence, attaque cette ennemie de la vertu. Cette conduite d'Areté irrite la colere, compagne de l'envie : pour ſe venger elle raſſemble les hommes les plus féroces, & envahit les poſſeſſions de Sarcothée. L'injure, la violence qui la ſervent dans ſa vengeance, mettent le déſordre dans les familles, diviſent les Citoyens, excitent les guerres civiles, &c. la colere fait marcher ſes troupes contre Areté, environne la montagne ſur laquelle elle s'eſt établie, lui livre en pleine campagne une bataille ſan-

Digitized by Google

glante ; mais Areté a l'avantage, ſon armure la rend invulnérable.

Talem ira aggreditur, propiuſque accendere martem
Auſa, premit juncto divæ veſtigia greſſu,
Audacemque manum capulo admovet, & rapit enſem,
Ore ſuperfrendens ; dabis eu dabis, improba, pœnam ;
Clamat & elatam librat furioſa machæram
Verticis in medium, atque audaci deſtinat ictu ;
Et cerebrum, & vitam ruituræ evertere Nymphæ.
Dura machæra quidem : tamen intractabile ferrum
Durior obnixo retudit galea icta metallo,
Tinnitum reddens vacuum, chalybemque revellens
A capulo, retroque adigens ferientis in ora.
Perdid t afflictum miſerando vulnere lumen.
Inde ruit caſſis oculorum orbata feneſtris
Ira furens, triſtemque refert poſt prælia cladem.
Haud aliter taurus, mediis quem ſarmata paſtor
Eduxit campis, cum ſe lupus obvius atra,
Effundit ſtimulante fame, ſitienſque cruoris
Involat : obſiſtit generoſus, & impiger hoſti.
Quâ ſecumque ferat, caput objicit, ardua
Jactans cornua, luctantemque feram ſpe ludit inani,
Illa ruit, cornuque oculos eliſa patentes
Cæca ſtupet, lumenque ſuum, ſpoliumque requirit;
Aut etiam patulos diducens bellua rictus,
Armati capitis præacutam cuſpide frontem

Digitized by Google

Faucibus immergit mediis, prædæque tenetur
Præda suæ: sic ira ferox dum ringitur hostem
Infractum contra, subita se cuspide sensit
Perstringi, trepidoque hæsit perculsa timore,
Excipiens collo laqueum, vinclisque furentes
Stricta manus, Areten sequitur captiva trahentem.
Sæpius illa tamen, quantumvis cæca, catenas
Rumpit, & effusas odiorum laxat habenas,
Sarcotheamque agitat, versisque incendia regnis
Excitat, & dubium quatit imo à cardine mundum.

Traduction. La colere irritée de se voir inférieure, aborde Areté le cimeterre en main & l'appelle en duel. Imprudente, lui dit-elle, subis la peine dûe à ta résistance. A ces mots, elle leve le bras, frappe sur le casque d'Areté. L'airain retentit, la force du coup détache le cimeterre de sa garde, & la lame qui revient contre le front de la colere, lui creve les yeux. Tel qu'un taureau qu'un berger Sarmate conduit dans les pâturages, se défend contre un loup affamé, lui oppose ses cornes, élude les ruses & les détours qu'il emploie pour le surprendre, lui perce le front; l'animal tombe à ses pieds privé de la lumiere, & regrette sa proie qui lui échappe; quelque fois même au moment où le loup ouvre une large gueule pour déchirer son ennemi, le taureau pénetre d'un coup de corne jusqu'au fond de son gosier, & le tenant sus-

Digitized by Google

pendu, le ſecoue & l'écraſe contre la terre : le loup devient la victime du taureau qu'il ſe propoſoit de dévorer dans ſa faim : telle la colere aux priſes avec ſa rivale, ſe ſent bleſſée de ſes propres armes. Areté la charge de chaînes, & l'attache à ſon char pour honorer ſon triomphe. La colere, quoiqu'aveugle depuis ce moment, rompt quelquefois ſes chaînes, ſe livre à tous les ſentimens de haine & de vengeance que lui inſpire ſon état, trouble Sarcothée, renverſe les Royaumes & ébranle l'univers.

On voit par cette analyſe, que le poëme de Maſenius eſt proprement un poëme allégorique, & ne peut être comparé à celui de Milton. La Sarcothée & le Paradis perdu peuvent ſe reſſembler par les détails. Le Poëte Anglois en a pu copier ou imiter quelques-uns ; mais qu'ils différent par l'enſemble & par l'ordonnance ! L'un eſt parvenu au plus haut point de l'épopée, & l'autre ne forme qu'une galerie de tableaux ou qu'un recueil de deſcriptions poétiques, belles à la vérité, mais qui ſentent ſouvent la déclamation collégiale, & qui font moins un tout bien lié, qu'un aſſemblage de morceaux plus brillans qu'aſſortis. Maſenius ſaiſit vivement les objets, il les peint bien, mais il ne les peint qu'en détail. C'eſt un excellent coloriſte. Milton

Digitized by Google

peint toujours dans le grand, il embraſſe tout, l'univers entier eſt ſoumis à ſon pinceau, c'eſt un Peintre ſublime.

Si nous avions plus de temps ou d'eſpace pour nous étendre là-deſſus, nous ajouterions que le Poëte Anglois a traité ce ſujet dans toute ſa ſublimité, en ſuivant la noble ſimplicité de la Geneſe, & que le Jéſuite Allemand, l'a pour ainſi dire, avili & même dénaturé en y mêlant l'allégorie. Nous penſons qu'en transformant deux perſonnages réels *Adam & Eve*, en un ſeul être métaphyſique ſous le nom pédanteſque de *Sarcotis*, il en a ôté tout l'intérêt. Eh! le moyen d'en prendre pour cet étrange hermaphrodite, compoſé monſtrueux qui veut tout réunir & qui ne repréſente rien, c'eſt la chimere de la fable; fiction de College qui ne peut prendre dans le monde. Maſenius auſſi ne l'avoit imaginée que pour donner aux jeunes gens le goût de la poëſie latine; il a eu même la modeſtie de l'avouer dans ſa préface.

Mais pour nous renfermer dans la ſeule traduction, nous croyons qu'elle rend l'eſprit de l'original ſans être ſervilement attachée à la lettre, & qu'elle doit ſe faire lire avec plaiſir par ſa préciſion; mérite rare dans une traduction en proſe françoiſe d'un ouvrage en vers latins; mais un nou-

Digitized by Google

veau mérite dont on ne peut trop louer M. l'Abbé Dinouart, c'eſt de nous avoir enrichi d'une auſſi belle édition de ce poëme. Elle eſt auſſi correcte qu'elle eſt élégante, & fait honneur en général à la Tipographie de Paris; mais particuliérement à la preſſe du ſieur Barbou, d'où elle eſt ſortie.

Nouvelles obſervations ſur le pouls par rapport aux criſes: par M. Michel, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. *A Paris*, chez *Debure* l'aînée, à l'entrée du quai des Auguſtins, à S. Paul. Elles ſont eſtimées des Maîtres de l'art.

L'HISTOIRE, conſidérée vis-à-vis de la Religion, de l'état & des beaux arts, diſcours prononcé le 20 Mai 1757, par M. de Méhégan, imprimé à Vienne, & ſe vend *à Paris*, chez *Paul-Denis Brocas*, Libraire, rue S. Jacques, au Chef S. Jean. Brochure de 38 pages.

M. de Méhégan, frappé de l'utilité de l'Hiſtoire, par rapport à ces trois objets eſſentiels, en raſſemble les avantages dans un tableau bien fait; la vérité y eſt peinte de couleurs vives: ces avantages innombrables ſont préſentés avec ordre dans l'exorde, & éclairés dans l'ouvrage par une lumiere forte qui entraîne la conviction.

Digitized by Google

» Jetter quelque jour sur le berceau de » l'Univers, porter la lumiere dans la nuit » de son enfance, déployer la succession » des siecles plus lumineux, marcher à » travers les débris des trônes & des em- » pires, tirer du tombeau les hommes in- » dustrieux qui ont cultivé la terre, les sa- » ges qui l'ont éclairée, les génies qui » l'ont illustrée, les Héros qui l'ont dé- » fendue, les grands Hommes qui l'ont » pacifiée, les tyrans, les barbares, les » conquérans qui l'ont ravagée; citer cette » foule d'humains dépouillés des prestiges » de la pompe & de l'artifice, & les ju- » ger au tribunal de l'inexorable vérité; » voilà le spectacle magnifique que vous » offre l'Histoire. Au milieu de cette fou- » le innombrable d'événemens, chercher » des raisons de chérir encore plus le cul- » te que vous professez, démêler les traits » qui peuvent contribuer au bonheur des » sociétés où vous vivez, suivre le fil de » l'esprit humain, & trouver des moyens » d'augmenter les connoissances que vous » possédez : en un mot, considérer ce que » peut l'Histoire pour la Religion, l'état » & les beaux arts. Voilà, Messieurs, le » spectacle utile que vous présente cette » science. »

Delà M. de Méhégan entre dans une

Digitized by Google

carriere très-étendue, & marchant constamment avec ordre, quoiqu'avec rapidité, parvient à persuader l'utilité de l'Histoire ; & n'oubliant rien pour en inspirer le goût, son objet est de la faire étudier, respecter & chérir. Il réunit ce qu'il faut pour y réussir ; il joint au mérite des preuves l'avantage du coloris. Quelques lecteurs séveres lui reprocheront peut-être le ton un peu trop déclamatoire ; mais il nous paroît là à sa place. Ce discours, quoique sur l'Histoire, n'en est pas moins un discours d'apparat, un discours oratoire : il demande un ton plus élevé qu'elle, & ne doit pas avoir la même simplicité.

Suite de la Bibliotheque amusante & instructive, contenant des anecdotes intéressantes & des histoires curieuses, tirées des meilleurs Auteurs, tome troisieme, chez *Ducheſne*, Libraire, rue S. Jacques, au dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

Nous ne dirons qu'un mot sur ce livre, s'il en est un. Ces sortes de recueils, faits la plûpart sans choix, & jettés dans le même moule, se copient les uns les autres : tout s'y ressemble, jusqu'au titre : la Bibliotheque des gens de Cour, la Bibliotheque amusante : celle-ci ne peut l'être

Digitized by Google

véritablement que pour ceux qui n'ont rien lu, à qui tout paroît nouveau en conséquence, dont le goût d'ailleurs peu difficile, ne chicane sur rien, fait pâture de tout; pour ceux enfin que le médiocre, & même le mauvais, amusent souvent plus que le bon, qu'ils n'ont pas l'honneur de connoître. Cette Bibliotheque est faite pour eux; nous leur conseillons de l'acheter; s'ils déferent tous à notre avis, le Libraire n'y perdra point, l'ouvrage aura nombre d'acheteurs.

INSTITUTES au Droit criminel, ou principes généraux sur ces matieres, suivant le droit civil, canonique, & la Jurisprudence du Royaume; avec un traité particulier des crimes: par M. Pierre-François Muyart de Vouglans, Avocat au Parlement. *A Paris*, chez *le Breton*, Imprimeur ordinaire du Roi, rue de la Harpe.

L'importance des matieres criminelles est sentie par tout le monde: la nécessité des loix positives, à l'égard de ces matieres, est également reconnue. L'attention de nos Rois & celle des Tribunaux, dépositaires de leur autorité, ont donné lieu à cette multiplicité d'ordonnances & de réglemens qui ont été faits à ce sujet. Mais quelques sages & quelques multipliées que

Digitized by Google

ſoient ces loix, comme leur application dépend des circonſtances, & que ces circonſtances, par leur complication, font ſouvent naître des inconvéniens inévitables, pour y remédier, il a fallu néceſſairement changer, modifier ou augmenter la diſpoſition de ces mêmes loix. Delà les édits, déclarations qui ont été données ſucceſſivement, en interprétation, ampliation ou dérogation de ces premieres ordonnances.

La même cauſe qui a fait varier les loix ſur ces matieres a auſſi produit la diverſité des ouvrages qui ont été faits ſur ce ſujet; elle fait en même-temps ſentir l'avantage particulier qu'ont les modernes ſur les anciens, & ſurtout celui qui peut donner une longue expérience ſur la ſimple théorie à cet égard.

C'eſt ce double avantage que nous croyons que M. de Vouglans ſe flatte avec raiſon de poſſéder, qui l'a déterminé à écrire ſur ces matieres, & à donner ſon livre au Public. L'étude aſſidue qu'il a faite depuis pluſieurs années de cette partie de notre Juriſprudence, jointe aux ſecours particuliers qu'il a puiſé dans les notes de ſes parens, qui ont rempli ſucceſſivement, pendant l'eſpace d'environ ſoixante années, l'office de Lieutenant Criminel

Digitized by Google

ſous les yeux d'un Parlement, l'ont mis en état de donner, ſinon un ouvrage complet ſur ces matieres, qui n'en ſont guere ſuſceptibles, du moins des facilités particulieres à ceux qui veulent s'y exercer eſſentiellement, ſurtout aux commençans, qu'il a eu particuliérement en vue.

Avant que M. de Vouglans conçût le deſſein de faire cet ouvrage, il en parut ſucceſſivement deux ſur le même ſujet, l'un ſous le titre de *Traité de matieres criminelles*, par feu M. Rouſſeau-de la Combe, l'autre ſans nom d'Auteur, ſous le titre de *la maniere de pourſuivre les crimes dans les differens Tribunaux du Royaume, avec les loix criminelles*, &c.

L'Auteur parle de ces deux ouvrages avec toute la juſtice qui leur eſt dûe; mais il démontre qu'ils n'ont abſolument rien de commun avec le ſien, & qu'ils ne peuvent en diminuer l'utilité. Il a pris un juſte milieu entre deux hommes habiles, qui avoient bien vu, mais qui n'avoient pas tout dit, & il acheve de répandre cette lumiere ſi néceſſaire à des Juges qui prononcent ſur la vie ſacrée des hommes. Les maximes les plus univerſellement reçues, ſont celles qu'il a employées; il a conſulté pour cet effet les ſources les plus pures du Droit, tant ancien que nou-

Digitized by Google

veau ; il a remonté d'abord au Droit Romain, dont la connoiſſance lui a paru néceſſaire, tant pour prévenir les erreurs & les mépriſes où l'étude de ce Droit pourroit jetter ceux qui ne ſont point encore aſſez verſés dans la pratique, que parce que ce même Droit a ſervi de fondement, comme l'on ſçait, à la plûpart des ordonnances du Royaume, & qu'il ſupplée même encore tous les jours au défaut de celles-ci, ſur tout dans les Provinces où ce Droit eſt principalement en vigueur.

L'Auteur a crû auſſi ne devoir point négliger les diſpoſitions du Droit Canonique dans une matiere comme celle-ci, qui ne tient pas moins à la religion, qu'à l'ordre public, ſurtout lorſqu'il s'agit de déterminer la punition & la nature des crimes. L'on ſçait d'ailleurs que c'eſt à ce Droit que l'on eſt principalement redevable de l'inſtruction, tant criminelle que canonique. Enfin c'eſt ici un livre que nous croyons utile à tous les criminaliſtes : il a coûté des peines, des réflexions, des recherches, & nous croyons que M. de Vouglans peut juſtement prétendre à l'eſtime & à la reconnoiſſance générale, puiſque la vie de tous les hommes eſt expoſée ſouvent, par des malheurs, comme par des crimes, à la ſévérité des loix. C'eſt

Digitized by Google

ſervir eſſentiellement l'humanité, que d'éclaircir ces loix, dont la plus légere incertitude eſt toujours un très-grand malheur pour elle.

FAITS des Cauſes célébres & intéreſſantes, augmentés de quelques cauſes. Imprimés *à Amſterdam*, & ſe trouvent *à Paris*, chez *de Bure* l'aîné, à Saint-Paul, quai des Auguſtins; *le Clerc*, à la Toiſon d'or, même quai; & *Jombert*, rue Dauphine. Brochure de 408 pages, dont le prix eſt de 3 liv.

Ce ſont ici des Cauſes tirées des vingt volumes de Gayot-de-Pittaval; mais dépouillées de toutes diſſertations: loix citées, plaidoyers, apologies, lettres de diſcuſſion, & enfin de toutes les choſes qui alongent la narration, & qui ſouvent la rendent faſtidieuſe. Ce livre eſt pour ceux qui n'étant point deſtinés à ſuivre le barreau, ne ſont curieux que du ſimple récit des aventures célebres & intéreſſantes qui ont occaſionné les procès qui y ſont contenus, & les jugemens des cours ſupérieures, par leſquels ils ont été terminés.

On trouve ici toutes les cauſes qui renferment la collection de Pittaval: on n'a ſupprimé que celles qui étoient connues

Digitized by Google

préciſément de tout le monde, par une raiſon quil eſt inutile de dire. Nous penſons que bien des perſonnes qu'elles ont ennuyées dans le livre original, pourront les relire avec quelque plaiſir dans celui-ci. La forme que le premier Auteur leur avoit donnée, la prolixité inſoutenable, le fatras de réflexions, de raiſonnemens, d'épiſodes dont il n'avoit pas ſçu purger ſon ouvrage immenſe, ne pouvoient qu'y avoir répandu un ennui mortel. L'abréviateur a cru devoir conſerver quelques narrations qu'on liſoit dans Pittaval. Nous allons inſérer ici celles que nous avons préférées à la lecture.

« Un jeune homme étoit amoureux d'une fameuſe courtiſane ; mais elle mettoit ſes faveurs à un ſi haut prix, qu'il » ne pouvoit y atteindre. Cependant comme il avoit l'eſprit rempli de ſon amour, » un ſonge lui tint lieu de la réalité. La » Courtiſane en fut inſtruite : elle demanda à l'Aréopage d'être payée, parce » que ce ſonge étoit l'effet de ſes charmes. » Il fut ordonné que le jeune homme lui » feroit entendre le ſon de l'argent qu'elle » exigeoit.

» Un Couvreur tomba du haut d'un » toit ſur un homme, & le tua. Le fils » de cet homme pourſuivit criminelle-

Digitized by Google

» ment le Couvreur. Pierre le cruel, voulut juger cette affaire, & décida que le » poursuivant se laisseroit tomber du haut » du toit sur le Couvreur qui l'attendroit » en bas ; ce que l'autre ne voulut jamais » essayer.

» Une femme vint se plaindre à l'Empereur Soliman, que ses soldats l'avoient » volée pendant qu'elle dormoit. Il lui » dit : Tu dormois donc bien fort, puisque tu n'en as rien entendu ? Oui, répondit-elle, parce que je croyois que » ta Hautesse veilloit pour moi. Le Sultan » admira la justesse & la fermeté de cette » femme dans sa réponse. Il lui fit rendre » le vol en entier, & y ajouta vingt sultanins d'or ».

Question de Médecine Quodlibétaire, qui doit être discutée aux écoles de médecine de la faculté de Paris, le vingt du mois d'Octobre prochain, sous la présidence de M. Jean-François Clément Morand, Ecuyer, Docteur, & ancien Professeur de la faculté, Conseiller, Médecin ordinaire du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, Agrégé honoraire au College royal des Médecins de Nancy, ci-devant Médecin des Camps de basse-Normandie, à l'Hôpital Militaire de Valo-

Digitized by Google

gnes, Membre de la Société royale de Lyon, de l'Académie royale de Médecine de Madrid, de la Société Botanique de Florence, & de l'Académie royale des Sciences de Suede.

L'Heroisme se transmet-il des peres aux enfans ? L'Auteur décide la question par un fait. Il cite la maison de Bourbon, & s'écrie « : France, cette question ne sçau-» roit paroître frivole à une Nation civili-» sée ; mais elle t'intéresse plus qu'aucune » autre. Ton sceptre héréditaire est porté » depuis neuf siecles sans interruption, » par la maison la plus noble qui fût ja-» mais, & la plus féconde en héros : c'est » à cette maison que tu dois l'affermisse-» ment, la grandeur de ton empire, & » la gloire d'avoir donné des Souverains à » tant de Royaumes.

On ne prétend point prouver ici que l'Héroïsme se transmette nécessairement des peres aux enfans, & *que l'Aigle fier ne puisse jamais enfanter un aigle timide & lâche.* On veut simplement démontrer la possibilité de cette transmission, par le cours & les opérations graduelles de la nature. L'Auteur est obligé de raisonner en Anatomiste. Ses discussions sont exactes, on y voit un tableau frappant, & la démonstration s'y fait, pour ainsi dire, sen-

Digitized by Google

tir au premier coup d'œil. « Comme un » vaſe conſerve la premier odeur dont il a » été imbu, dit-il, les qualités perſon- » nelles d'un pere de famille ne ſçauroient » manquer d'affecter à un certain point » l'embrion formé de ſa propre ſubſtan- » ce. Un pere vigoureux n'aura pas de pei- » ne à engendrer un fils également bien » conſtitué : un homme foible & mol, » n'engendrera pas un ſujet moins débile. » La ſemence virile eſt un extrait de toutes » les parties du corps de l'homme : c'eſt » l'homme, en raccourci, &, pour ainſi » dire, en miniature. Les traits, la phyſio- » nomie, la complexion des parens, ſe » trouvent deſſinés, en petit, dans le ger- » me conçu dans leur ſein : ce germe, objet » éternel de ſpéculations & de controverſe » pour le Phyſicien oiſif, eſt inconteſta- » blement aux yeux du Médecin Phyſiolo- » giſte, une émanation de toute la ſubſtance » des parens ; c'eſt la ſécrétion la plus par- » faite de leur propre ſang, *l'os de leur os, la* » *chair de leur chair*. (1) Toute la maſſe de » l'embrion a été jettée dans leurs moules, » & tous les ſucs qu'il s'eſt appropriés, » ont été digérés, preparés, élaborés par » leurs organes. Un ſouffle de vie étant » une fois répandu ſur cette petite créa- » ture, le cœur, ce précieux mobile des

(1) Geneſ. ch. 21, ℣. 23.

Digitized by Google

» facultés animales, cette source de sang » commence à battre & à faire circuler le » liquide qu'il a reçu ; tout le système » vasculeux participe bientôt aux mêmes » oscillations ; de nouveaux organes se » développent graduellement & successi- » vement ; enfin le cerveau, dont le sanc- » tuaire impénétrable récele dans ses pro- » fondeurs une précieuse étincelle du » feu céleste, élance subitement par tout » le corps, au moyen de canaux indus- » trieusement distribués, une rosée vivi- » fiante, ces esprits animaux, ce fluide » invisible qui, dès que l'enfant sera né, » doivent présider à tous les mouvemens » volontaires, entretenir la force, pro- » duire les sensations, recevoir les im- » pressions des objets extérieurs, exécuter » les ordres de l'ame.

» Ainsi le méchanisme admirable de » cette machine vivante, se forme peu à » peu sur le modele de celui de qui elle » tient l'être : à mesure qu'elle pompe de » nouveaux sucs, elle les assimile aux an- » ciens : elle ne cesse de tout confirmer à » son prototype, & à proportion que l'en- » fant se fortifie, & commence à marcher » ou à parler, il est aisé de reconnoître à » son air, à son port, à ses gestes, à son » ton, à son humeur & à ses inclinations, » de qui il a reçu le jour, &c.

Digitized by Google

» Tout cela eſt tellement dans l'ordre de » la nature, elle affecte ſi conſtamment cette » ſimilitude, qu'elle l'étend juſqu'au ta- » ches, aux difformités, aux maladies mê- » me, & qu'elle aime mieux faire naître » des enfans miſérables que diſſemblables » à leurs parens, &c.

» Véritablement, continue-t'il, l'a- » me humaine eſt une ſubſtance ſpirituelle, » qui n'eſt ni formée de ſemence, ou ti- » rée du *placenta*, ni émanée d'une ſubſ- » tance génératrice, ou tranſmiſe du pere » au fils, mais créée immediatement de » Dieu, pour être attachée au corps maté- » riel qu'elle doit régir. Cependant il » n'eſt pas poſſible de ſe diſſimuler, com- » bien dans ſes opérations même purement » intellectuelles, cette ame eſt depen- » dante des organes corporels, & à quel » point toutes ſes fonctions languiſſent ou » ſe dépravent dans un corps débile ou dé- » traqué. Quoique la nature de ces deux » ſubſtances ſoit totalement différente, » & qu'il y ait entr'elles une ſorte de con- » flit perpétuel : il y a néanmoins un tel » rapport de l'une à l'autre, une con- » nexion ſi intime, que la bonne ou la » mauvaiſe diſpoſition de l'un influe » puiſſamment & directement ſur l'au- » tre ». Cette queſtion eſt dédiée au Roi de Pologne Staniſlas.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

PHYSIQUE.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, vous avez eu la bonté d'insérer dans vos Mercures trois de mes pieces fugitives, qui roulent également sur un même principe.

Quoiqu'il soit aisé d'entrevoir par ces essais, qu'une seule raison suffit pour expliquer tous les ressorts de la nature, si vous me continuez la même bienveillance, elle me donnera lieu d'affermir de plus en plus le triomphe général de l'éther, & le mouvement perpétuel qu'il entretient constamment dans tout ce vaste univers

Les vicissitudes qu'il y occasionne, sont des preuves convaincantes du pouvoir qu'il y exerce avec une égale facilité dans tous les sens imaginables. Sa seule distribu-

Digitized by Google

tion inégale qu'on ne peut me conteſter, préſente, au premier examen ces ſupériorités & infériorités réciproques & ſucceſſives, ſeules dignes de notre admiration.

Quelque inconteſtable que doive paroître ce principe univerſel de tous les changemens, quelque naturelle que ſoit l'application que j'en fais à tout ce que j'explique, j'ai cru devoir choiſir les effets les plus oppoſés, tels que ſont le jour & la nuit, le calme & la tempête, la vie & la mort, la progreſſion & le prétendu repos, pour mieux établir l'empire de l'éther ſur les corps : c'eſt à lui ſeul qu'ils doivent leur eſſence, & les différens rapports qu'ils peuvent expoſer à notre curioſité.

Je ſuppoſe, pour entrer en matiere, un corps quel qu'il ſoit, qui tantôt nous paroît ſe maintenir dans une place, & qui tantôt l'abandonne pour en acquérir une autre : cette ſuppoſition admiſe, comme elle doit néceſſairement l'être, je ſoutiens, & l'on ne ſçauroit me le nier, qu'il faut autant de puiſſance, de vertu, de force ou de mouvement à ce corps, pendant qu'il ſe maintient dans un même état, pendant qu'il conſerve le même lieu, eu égard à nos ſens, que lorſqu'il paroît paſſer à un état nouveau, ou revendiquer les *lieux* voiſins

Digitized by Google

voisins de celui où il étoit précédemment.

Cette affirmative paroît un paradoxe au premier coup d'œil; mais, tout bien réfléchi, elle se convertira en une démonstration solide, pourvu que, sans prévention & sans préjugé, l'on considere attentivement ce corps dans tous les rapports permanens ou successifs qu'on lui suppose dans des temps différens.

L'on conclura sans doute de cette affirmative que l'homme endormi ou enchaîné a autant de mouvement, que celui qui veille ou qui, ayant un plein pouvoir de marcher, met en usage sa liberté; qu'un cheval, en apparence tranquille dans une écurie, est autant mu que lorsqu'il court la poste; que l'air a autant de mouvement pendant la nuit que pendant le jour, qu'il est autant mu dans le calme que dans la tempête.

Si tout cela se trouve vrai, comme il l'est effectivement, l'on ne pourra plus qualifier ma proposition de paradoxe, il s'agit d'en démontrer la vérité.

L'homme, quoiqu'il dorme ou qu'il soit dans les chaînes, n'a pas moins d'éther animal pour entretenir toutes ses fonctions animales, vitales & naturelles, que lorsqu'il a la liberté de marcher & qu'il la met en exercice. Tout le monde convien-

Digitized by Google

dra aisément que sa progression même, étant trop continuée, ne se soutient qu'aux dépens de toutes ses autres fonctions.

Le cheval, qui paroît tranquille dans l'écurie, a son éther plus également, plus régulièrement distribué à toutes les parties de son corps; au lieu que, lorsqu'il court la poste, ce même éther est spécialement employé à l'exercice des membres qui doivent remplir sa course. Se trouvant enfin forcé de s'arrêter par une trop grande & trop longue fatigue, il est visible que les courans progressifs de son éther ont été poussés à bout, & qu'ils sont parvenus, en société, au terme que les résistances opposées, causes de leur dispersion, leur ont permis d'atteindre; que semblables aux vents qui cessent, sont appaisés, & tombent après un temps limité, ils prennent également une fin, après avoir essuyé une dissipation, une dispersion, qui ne pourra être réparée qu'après que l'éther aura eu le temps de s'accumuler de nouveau, pour fournir à une nouvelle carriere. Les courans même, qui sont nécessaires pour l'entretien de la vie du cheval, se sont réunis en partie aux courans destinés pour sa course; delà vient qu'on peut dire avec raison que toutes les forces du cheval ont été épuisées, & réellement après une course

Digitized by Google

qui, pour l'ordinaire, n'eſt pas trop longue, ce cheval tombe roide & ſouvent mort; parce que, comme je viens de le démontrer, le principe de ſa vie & de toutes ſes fonctions, qui s'étoit diſtribué en pluſieurs lignes vivifiantes, a été dévoyé; parce qu'au lieu de couler par les voies particulieres qui répondent à chaque opération, il s'eſt échappé avec profuſion par les nouvelles routes qu'il s'eſt frayées pour fournir à ces exercices violens & exceſſifs.

Ce n'eſt donc point aſſez que l'éther pénetre un corps de toute part, pour l'organiſer & pour procurer la vie qu'exige cette organiſation formée; il faut un temps pour que les courans vitaux ſe diſtribuent & s'arrangent; il faut un temps pour qu'ils ſe rétabliſſent, lorſqu'ils ont été comme anéantis; il faut que le principe éthéré s'y amaſſe, s'y faſſe des routes, s'y pratique des pyramides victorieuſes, capables de faire luire les opérations, dont la vie animale corporelle eſt dépendante. Des ruiſſeaux traverſans ou aboutiſſans, ne conſervent plus leurs qualités particulieres, dès qu'ils ſont entraînés par une riviere principale avec laquelle ils ſe trouvent confondus.

L'on me dira ſans doute que, ſuivant mon principe, le cheval mort doit avoir autant de mouvement que lorſqu'il eſt

Digitized by Google

vivant, qu'il ne lui a manqué pour conserver sa vie, qu'un certain nombre de déterminations singulieres appropriées aux différens ressorts de sa machine : c'est effectivement ce qui n'est que très-vrai, & dont cependant l'on voudra difficilement convenir ; il faut donc que je le prouve, afin que ma démonstration ait son plein essor, & qu'elle puisse résoudre toutes les difficultés auxquelles ma premiere proposition a pu donner lieu.

En attribuant au cheval mort autant de mouvement qu'il en avoit pendant sa vie, je n'attaque qu'une opinion populaire, & je ne dois craindre aucune contradiction bien fondée. Accordons que le cheval mort est plus pesant que lorsqu'il vit, que toutes les parties de son corps affectent un même centre plus opiniâtrément qu'auparavant : que peut-on conclure delà qui puisse énerver ma démonstration ?

Que le cheval soit plus pesant, qu'il soit plus léger, cela ne donne ni plus, ni moins de mouvement ; que les parties d'un corps soient assujetties à un centre spécial, & conséquemment au centre qui lui est commun avec les autres corps qui lui ressemblent, je n'y découvre pas moins de mouvement que lorsque j'y observe des déterminations uniquement destinées à

Digitized by Google

quelques opérations organiques singulieres : celles-ci sont d'une nécessité indispensable pour l'entretien de la vie animale, laquelle ne sçauroit subsister sans la circulation du sang, sans la distribution des humeurs qui en dérivent.

Ces directions, de réparties qu'elles étoient pendant la vie, deviennent plus simples & plus uniques après la mort : elles étoient en partie centrales, en partie excentrales, & il falloit qu'elles fussent telles pour soutenir les rapports alternatifs de la respiration, de la circulation, des sécrétions, de toutes les fonctions, en un un mot de cette organisation docile, qui fait l'essence de la vie corporelle : elles sont devenues plus spécialement centrales; les divers courans qu'on y observoit sont arrêtés, le cours du sang & des humeurs est intercepté : ces liquides ni ne s'épanouissent, ni ne dilatent leurs conduits comme auparavant : ils ne sont plus portés du centre à la circonférence, ni d'un horizon à l'autre avec la même régularité ; ils paroissent au contraire assujettis au centre dont ils s'éloignoient, depuis qu'ils appartiennent à un corps qui est de niveau avec les corps inanimés : leur sort va devenir le même, il s'en fera une dissolution tacite, l'incinération sera leur partage, &

Digitized by Google

de corps qu'ils étoient, l'éther les fera passer par tous les degrés d'une putréfaction incompatible avec le repos ; il en triomphera pleinement, il les associera à l'air, qui est de toutes les portions de la matiere la plus docile à l'éthérisation.

L'on sera sans doute surpris de voir que je ne parle que de la métamorphose qui se fait des corps en air & de l'air en corps, comme si la matiere ne nous présentoit rien autre chose à examiner, ou peut être on me blâmera de ce que je distingue l'un de l'autre, comme si toutes les parties de la matiere n'étoient point des corps, comme si l'éther lui-même n'étoit point un amas de corpuscules ou de petits corps.

Nos connoissances, quelque estime qu'elles méritent, ne sont, à proprement parler, que corpusculaires, lorsqu'elles dépendent des sens. Si la saine physique permet de distinguer l'éther de l'air, l'air de l'eau, l'eau de la terre, elle ne permettra pas moins de considérer séparément l'air externe & l'air interne des corps, afin de mieux comprendre l'alternative de solidité & de liquidité qui regne constamment dans toute l'étendue de la matiere.

Il faut que l'air externe des corps soit mis en jeu, à cause de sa plus grande docilité à l'éther, avant qu'il puisse transf-

Digitized by Google

mettre à leur air interne les degrés de raréfaction qu'il en a reçus : tout parle en faveur de cette vérité, la clarté de la chandelle fait toucher au doigt un air externe raréfié, qui transmet sa raréfaction au suif jusqu'à le liquéfier, pour le rendre l'aliment du feu, de la chaleur, de la lumiere.

L'air donc, lorsqu'il n'est point trop assujetti à un centre spécial, &, avec centre particulier, au centre commun des graves ; lorsqu'il est suffisamment dégagé des chaînes corporelles, lorsqu'il est destiné, soit en premier, soit en second, au développement, à la production des qualités matérielles, est, sans contredit, raréfié du centre à la circonférence, & même d'autant plus raréfiable que l'éther lui continue sa surabondance, & le rend habile à contracter différentes relations avec nos organes.

C'est ainsi que l'air externe, qui a influé dans les corps, se charge dans son passage avant d'effluer & en effluant, de leurs qualités sensibles, de leurs images corporelles : c'est ainsi qu'il les transmet jusqu'à l'organe commun, d'où l'ame, en vertu de son union avec son corps, en devient le témoin fidele, l'admirateur curieux, & en conséquence desireux de por-

Digitized by Google

ter ſes recherches d'un bout du monde à l'autre bout.

Un corps ne peut donner des preuves de ſa plus grande, de ſa nouvelle éthériſation que par des effluences & des refluences plus abondantes, & preſque extraordinaires : celles ci préſuppoſent des affluences & des influences proportionnées.

Les courans d'air éthéré ne font aucune impreſſion corporelle ſur nos organes dans le temps qu'ils les fuyent, en affluant ou en influant, mais bien lorſqu'ils ont leurs directions vers nos ſens ; c'eſt-à-dire, lorſqu'ils effluent des corps, ou qu'ils en refluent. C'eſt une vérité cent fois rebattue que je ne penſe point pouvoir être conteſtée ; on doit néceſſairement convenir que les parties, de quelque corps que ce puiſſe être, n'ont que deux rapports ſucceſſifs à leur centre ; ſçavoir, celui de la proximité & celui de la fuite.

Dans l'air il n'y a aucune molécule qui ne pouſſe & ne repouſſe, qui n'agiſſe & ne réagiſſe tout à la fois, toujours dans la proportion de l'éther, qui l'anime en la raréfiant, toujours dans la raiſon de la baſe pyramidale, où plus ou moins de globules aériens éthériſés ſe trouvent réunis pour rendre leur vertu, leur force,

Digitized by Google

leur puiſſance, leur mouvement plus ou moins ſenſibles.

L'exemple de pluſieurs billes ou boules qui ſe touchent, dont il n'y a que la derniere qui ſe détache, parce qu'elle eſt plus puiſſamment pouſſée que repouſſée, cet exemple, dis-je, ne répand pas peu de jour ſur l'action & la réaction perpétuelles des portions de la matiere.

Cette derniere boule ou bille ne ſe ſépareroit point des autres, s'il ſurvenoit à ſa rencontre une force qui la repouſsât auſſi puiſſamment qu'elle a été pouſſée, en un mot, ſi le courant de la force oppoſée étoit capable de l'arrêter.

Bien plus, ſi ce dernier courant l'emportoit de beaucoup ſur le premier contraire, il enleveroit toutes ces boules ou billes dans un ſens oppoſé, l'une après l'autre à la vérité, à cauſe de la répulſion, de la réaction, de la réſiſtance, du reſſort qui leur eſt réciproque; mais cet enlévement ſe feroit peut-être avec tant de diligence, & la ſucceſſion que je viens d'établir, quelque inconteſtable qu'elle ſoit, s'exerceroit avec tant de rapidité, qu'elle s'échapperoit à nos organes, comme s'échappe cette ſucceſſion rapide, qui ſe trouve certainement dans cette expérience de l'électricité, dans laquelle cent per-

Digitized by Google

ſonnes, qui ſe tiennent par la main, paroiſſent recevoir la commotion électrique dans le même intervalle de temps.

Il n'y a aucun choc, ou pour mieux dire, aucune rencontre de corps à corps, qu'il ne s'enſuive des enfoncemens : une bille procure un foible enfoncement à l'enclume ſur laquelle elle tombe, & elle en reçoit un plus conſidérable, puiſque ſouvent elle ſe partage en deux, ou pour le moins, qu'elle en eſt repouſſée viſiblement.

Dans l'exemple des boules ou billes contiguës que je viens de propoſer, la premiere eſt d'abord enfoncée par le courant aéréo-éthéré de la puiſſance qui a été employée pour la pouſſer ; elle enfonce enſuite la ſeconde, & elle en eſt proportionnellement enfoncée aux points de leur rencontre, & ainſi de ſuite juſqu'à la derniere, en vertu de leurs forces réactives & réſiſtantes, qui paroiſſent égales ; mais cette derniere ne rencontrant qu'une réſiſtance vincible dans l'air, doit répondre à l'enfoncement de ſes parties, qui eſt le plus conſidérable : toutes ſes parties ayant une adhérence ſuffiſante, ſe prêtent à cette détermination victorieuſe ; & ſi la chaîne des parties de quelqu'une de ces boules ou billes venoit à ſe rompre, la diviſion

Digitized by Google

qui s'enſuivroit, au lieu d'une progreſſion en avant, dévoileroit, à ne laiſſer aucun doute, tout le myſtere que ces rencontres operent, ſur lequel les Philoſophes ont tant de peine à s'accorder.

Une ſeconde expérience de l'électricité devient très-favorable à cette explication. Je préſente mon doigt à telle partie que ce puiſſe être d'une autre perſonne électriſée : il faut un temps aiſé à eſtimer, quoique très-court, avant que l'électricité ſoit amaſſée ſuffiſamment pour occaſionner une exploſion mutuelle de part & d'autre.

Pouſſons nos recherches plus loin. L'électricité & l'électriſation naturelles, ſi néceſſaires pour la conſervation de la vie, ne ſont pas toujours au même degré dans tous les corps animés. En hyver, le feu nous réjouit pour l'ordinaire : mais le bois, que nous avons ſoin d'électriſer pour notre uſage, nous darde des rayons piquans & cuiſans, lorſqu'ayant trop grand froid, nous nous en approchons trop près, & ſans aucun ménagement. Cependant à la même diſtance, ſi le froid n'eſt point exceſſif en nous, le ſentiment qui nous en revient eſt d'autant plus gracieux, que l'électricité ignée trouve dans nos corps une diſpoſition à s'y répandre, à proportion

qu'elle s'y présente, sans être obligée de s'y accumuler, au point d'y exciter une explosion douloureuse.

Le suif d'une chandelle, qui se fond trop aisément, obéit avec trop de facilité à l'air raréfié qui l'environne, & ne darde pas, à beaucoup près, des rayons aussi lumineux ou aussi chauds que lorsqu'il est plus serré & moins fusible. Un suif déjà à demi-liquéfié se prête, sans assez de résistance, & par conséquent trop vîte à une liquéfaction ultérieure, au lieu qu'un suif plus ferme, & qui résiste plus long-temps à ce qu'il soit liquéfié, donne lieu à un amas de rayons lumineux & échauffans plus considérable, par conséquent plus propre à accroître la clarté que nous attendons de la chandelle. Par la même raison le bois dur séché à propos, qui cependant ne résiste pas à son électrisation par trop de fermeté, répand une flamme plus vive & plus échauffante que tous les autres bois qui s'enflamment trop vîte & trop facilement.

Je détaille tous ces désordres dans un ouvrage latin & françois : il me reste à conclure que tous les effets ou phénomenes, quelque contraires qu'ils paroissent, accusent un mouvement toujours proportionné à l'amas d'air éthéré, qui le met en évi-

Digitized by Google

dence ; & comme l'on n'a aucune raison de juger que la quantité d'éther augmente ou diminue dans cette vaste matiere, pendant qu'elle reste sujette à une infinité de vicissitudes, je puis dire avec fondement, que le mouvement qu'elle entretient est inaltérable, que l'éther jouit de l'ubiquité, que sa distribution inégale étant la cause de toutes les actions & réactions, si elle n'est pas tous ces mouvemens elle-même, on ne doit avoir égard dans toutes les leçons scholastiques, qu'aux différens temps & lieux où la présence de l'éther se déclare avec plus de pouvoir qu'aux diverses déterminations qu'il trace partout où il surabonde.

Je me flatte que vous vous voudrez bien rendre cette Lettre publique, & me croire avec respect, &c.

Olivier-de Villeneuve, Docteur, Médecin de la Faculté de Montpellier.

De Boulogne sur mer, ce 20 Juin 1757.

CHIRURGIE.

PROGRÈS de la Méthode du Lithotome caché dans la Lithotomie.

M. Muſeux, Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu de Rheims, continue de tailler avec tout le ſuccès poſſible avec le Lithotome caché. Parmi le grand nombre des malades qu'il a guéri depuis quelques années, il s'en eſt rencontré cinq, dont les circonſtances ſingulieres lui ont paru ſi intéreſſantes, qu'il s'eſt déterminé à les rendre publiques, tant pour le ſalut des pierreux, que pour donner la confiance aux gens de l'art qui en manquent; & en même temps, fixer l'inconſtance de ceux que des viciſſitudes inopinées auroient ébranlés.

Premiere obſervation.

M. le Cointre, Curé de Ville en Tardenois, à quatre lieues de Rheims, âgé de ſoixante-huit ans, ſouffroit depuis cinq ans les douleurs les plus cruelles, ſans cependant avoir rien perdu de ſon bon tem-

Digitized by Google

pérament. Enfin voulant se délivrer du poids douloureux qu'il portoit, il m'envoya chercher pour le sonder, & l'assurer de son état. Les preuves furent bientôt faites, & à l'instant le malade se détermina à l'opération, à laquelle je le disposai avec les précautions ordinaires.

Après l'incision faite par une coupe de onze lignes du nouvel instrument, j'ai extrait de la vessie neuf pierres; une de la grosseur d'une noix ordinaire, & huit, à peu près comme des noix de galles. En promenant mon doigt dans la vessie, j'en touchai encore trois; comme elles paroissoient chatonées, & que la vessie se présentoit à la tenette, il ne m'a pas été possible de les charger; mais par des mouvemens doux & ménagés, je tachai de les ébranler & de les ramener dans le bas fond de la vessie, ces tentatives qui durerent avec l'opération huit ou dix minutes, parurent fatiguer le malade. Je le fis remettre au lit, bien résolu de les tirer quand la vessie seroit relâchée par les boissons abondantes que je lui fis prendre. La nature prévint mes recherches: ces pierres, trois heures après l'opération, sortirent avec les urines & quelque peu de sang. Le troisieme jour après l'opération, les urines reprirent leur cours ordinaire, & le ma-

Digitized by Google

lade n'éprouva aucun accident ; mais le cinquieme ces écoulemens se firent par la plaie, avec des douleurs insupportables, qui m'annoncerent que la carriere n'étoit point épuisée. Je sondai la vessie par la plaie, & sans aller bien loin, je sentis une pierre qui se présentoit. Pour l'extraire, je dilatai cette plaie qui commençoit à se rapprocher. Je fis cette dilatation avec le doigt : je sentis encore une seconde pierre, & avec une petite tenette je fis heureusement l'extraction de toutes les deux. Je crus ensuite que je devois encore sonder scrupuleusement la vessie. Rien ne s'offrit à mes recherches, & le malade dormit au moins huit heures après cette nouvelle opération. Le lendemain de nouvelles douleurs se firent sentir, & les linges étoient marqués de sang. Je repris la sonde, & sur le champ elle tomba sur des pierres. Pour les extraire, il fallut encore dilater la plaie qui tendoit toujours à la réunion. Cinq nouvelles pierres sortirent, deux du trajet de la plaie, & trois de la vessie. Cette extraction se fit le sixieme jour d'après l'opération. Je commençai à trembler pour le succès ; mais le bon état du malade & sa fermeté me rassuroient de jour en jour, quand le onzieme troubla toutes mes espérances. Des douleurs aiguës furent le signe

Digitized by Google

d'une nouvelle pierre que je fis sortir comme les autres, toujours en dilatant la plaie, qui se ferma enfin sans aucune apparence de fistule, & qui s'est solidement cicatrisée le vingt septieme jour de l'opération. Cette solidité exemte de tout ressentiment de douleur, m'a annoncé que la vessie ne renfermoit plus aucun corps étranger.

Depuis ce temps, M. le Cointre jouit d'une santé parfaite. Il fait tous ses exercices ordinaires sans aucun embarras : je l'ai vu même sonner ses cloches sans qu'il ait perdu une seule goutte d'urine. Je craignois que cette plaie tant de fois r'ouverte & refermée, ne refusât de se rejoindre, & qu'elle ne restât fistuleuse. Mais j'ai la consolation de voir qu'une taille qui a produite à différentes repriſes vingt pierres sur un sujet de soixante huit ans, dont la plus petite est comme une noix de galle, se soit terminée aussi heureusement.

Seconde observation.

Pierre Catelin, fils de Richard Catelin & de Marie-Jeanne Delpardenge de Bastogne, petite Ville de la province de Luxembourg, à quelques lieues de Liege, est venu à l'Hôtel-Dieu de Rheims en Septembre 1756. Il avoit le ventre gros &

Digitized by Google

tendu, le reste du corps bouffi, & ne pouvoit retenir ses urines. Il étoit âgé d'environ quatorze ans, & ne se ressouvenoit pas d'avoir été sans souffrir les douleurs les plus cruelles. Lorsque je l'ai sondé, je n'ai pas été fort avant, parce que la vessie étoit toute remplie, ses parois étant exactement collées sur la pierre. Malgré ces circonstances défavorables, je l'ai taillé à la coupe de sept lignes. Mon intention étoit d'en mettre onze, si mon instrument eût été plus à l'aise. Mais cette pierre étant avancée dans le col de la vessie, servoit de point d'appui à mon Lithotome, & la coupe de sept lignes a été suffisante pour faire la section exacte de la prostate. Avant d'extraire cette pierre, je me suis trouvé obligé d'y porter le doigt trempé dans l'huile, pour dégager son extrêmité du col de la vessie. Je suis ensuite entré, la tenette étant ouverte, j'en ai chargé au moins deux pouces de longueur; mais lorsqu'il a été question de la faire sortir, elle s'est brisée: c'étoit une espece de sel blanc, tel que celui que nous trouvons dans l'épaisseur des reins de ceux qui meurent de ces sortes de concrétions. En reportant le doigt, je sentis que l'ouvrage n'étoit pas fini. Je dégageai encore la pierre des parois de la vessie, & je rentrai la tenette ouverte

jusqu'au profond de ce viscere. Pour lors je chargeai la vraie pierre qui sortit avec facilité. Cette pierre qui pese une once & demie, avoit à son extrêmité le reste de cette concrétion que je saisis la premiere fois; enforte que le tout ne formoit qu'un seul corps qui pouvoit avoir cinq pouces de longueur.

Toutes ces circonstances rassemblées, me donnoient très-peu d'espérance d'une cure radicale: mais l'excellence de la méthode l'a emporté sur le mauvais tempérament & sur le facheux pronostic qu'on pouvoit faire, eu égard à sa mauvaise situation & à l'état de la vessie fatiguée depuis long-temps. Ce malade n'a cependant eu d'autres remedes que quelque purgatifs. Il est resté près de trois mois sans être cicatrisé & sans reprendre son embonpoint; mais il étoit maître de son urine quand il est parti de Rheims, & jouissoit d'une parfaite santé.

Troisieme observation.

Le trente mars 1757, j'ai traité Nicolas-Antoine Mangin, fils de Pierre Mangin, de la paroisse de Neuilli-Saint-Frond, Dioceſe de Soissons, à la coupe de treize lignes. Je lui ai tiré une pierre de trois onces quelques gros. Il est, à ce que je

crois, assez rare de trouver une pierre murale de cette espece. Elle est remplie dans toute sa superficie de mamelons, qui approchent de la figure de l'extrêmité de ceux d'une pomme de pin. Le bout de chaque mamelon se trouve garni de deux, trois & quatre pointes très-aiguës. Ce malade âgé de 25 ans, portoit cette pierre depuis sa plus tendre jeunesse. Elle l'avoit reduit dans un très-mauvais état, par les douleurs fréquentes & vives qu'elle lui avoit causées jusqu'au jour de l'opération. A l'inspection de la pierre, aussitôt après l'opération, les assistans Médecins & Chirurgiens penserent qu'il n'étoit pas possible que ce sujet guérît, parce qu'une pierre de cette configuration devoit avoir occasionné un déchirement considérable : comme j'avois porté le doigt dans la vessie, depuis l'extraction de ce corps étranger, & que je n'avois reconnu aucun déchirement à son col, je ne perdis pas l'espérance de voir guérir ce malade.

Je lui fis faire deux copieuses saignées le jour de l'opération, pour prévenir l'inflammation, & pour remédier à une légere hémorragie occasionnée par le frottement indispensable d'une pierre hérissée de tant de pointe, l'agaric fut employé avec quelque peu de charpie, & vingt quatre

Digitized by Google

heures après je retirai cet appareil. Le malade n'a pas eu de fievre, presque pas de suppuration, & il est guéri sans aucun pansement en six semaines.

Lorsqu'il est retourné chez lui, il retenoit son urine étant au lit; mais étant de bout, il en perdoit encore. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis son depart de Rheims.

Quatrieme observation.

Monsieur Baranger, Curé de Betheny, à une petite lieue de Rheims, a été taillé le 14 Avril 1757, à la coupe de onze lignes. Je lui ai tiré quatre pierres, dont deux à peu près comme des noix ordinaires, & deux plus petites. L'une des quatre a été écrasée en faisant l'extraction, parce que j'en ai tiré deux à la fois. C'étoient les deux grosses; elles étoient à côté l'une de l'autre, & lorsqu'elles ont été saisies par les tenettes, je croyois avoir affaire à une seule pierre par la solidité avec laquelle elles étoient chargées. Mais parvenu au détroit, une des deux glissa du côté du clou de la tenette; ce qui la fit briser. La seconde demeura entiere, parce qu'elle conserva sa position avantageuse. Les deux autres furent aussi tirées d'une seule fois, ensorte que je ne portai que deux fois les tenettes dans la

Digitized by Google

veſſie pour tirer quatre pierres.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire dans cette taille, ſi le ſujet eût été paſſablement bon; mais l'état facheux dans lequel il s'eſt trouvé avant l'opération, mérite d'être obſervé, & a fait regarder cette cure comme miraculeuſe.

Il eſt âgé de 69 ans; les douleurs répétées qu'occaſionnoit la préſence des pierres depuis trois ans, l'avoient mis dans le maraſme. Une deſcente de l'inteſtin dans le ſcrotum, ſuivi de la veſſie dans les grandes douleurs, formoit une hernie monſtrueuſe; la dyſſurie, l'hydropiſie univerſelle, la fievre, tous ces accidens qui ont duré ſix mois à ma connoiſſance, l'avoient reduit dans un état ſi facheux, que je fis faire une conſultation par M. Joſnet, Médecin, MM. Chevalier, Orgelet, & Caqué, mes confreres, pour me mettre à l'abri du reproche que le Public auroit pu me faire, ſi jeuſſe taillé ſans cette précaution, un homme menacé d'une ruine prochaine. Je le vis pour la premiere fois au mois de novembre dernier 1756. Les accidens que je viens de rapporter, ont preſque toujours ſubſiſté juſqu'au quatorze avril. Le trouvant moins mal alors, je ſaiſis cet heureux intervalle pour faire l'opération. Il n'auroit eu aucun ac-

Digitized by Google

cident ſans cette pierre qui s'eſt briſée. Quelques fragmens reſtés dans la veſſie, & dans le trajet de la plaie occaſionnerent de la douleur dans le temps de leur ſortie, & une ſuppuration plus abondante qu'à l'ordinaire, conſéquemment un peu de fievre.

Le regime, & quelques doux purgatifs dans le cours de ſix ſemaines qu'il fallut pour cicatriſer totalement la plaie, ont emporté tous les accidens qui ont précédé & ſuivi l'opération : il eſt actuellement en parfaite ſanté. Il n'eſt pas tout à fait maître de ſes urines, n'y ayant pas encore aſſez de temps écoulé.

Cinquieme obſervation.

Je fus mandé à Sedan, Ville frontiere à vingt lieues de Rheims, pour tailler M. de Soin l'aîné, âgé de 61 ans. Il ſouffroit depuis quatre ans, & la violence des douleurs ne lui permit pas de ſe tranſporter à Rheims pour ſe faire opérer.

La conſtitution du ſujet qui eſt très-gros & des plus gras, a contribué à rendre l'opération plus laborieuſe, & l'inſinuation de la ſonde très-difficile. Je l'attribuai auſſi à l'opération ancienne d'une fiſtule conſidérable à l'anus, dont la cicatrice avoit pu rendre plus reſſerré le paſſage de l'algali ſous les pubis.

Digitized by Google

Je le taillai le 14 mai dernier, à onze lignes de coupe. Il y avoit tant d'épaisseur, que j'employai toute la longueur du Lithotome pour couper la prostate. Je ne pus toucher les pierres avec le doigt, & ce ne fut qu'en l'introduisant aussi loin qu'il me fut possible, que je trouvai l'entrée de la vessie.

Les plus grandes tenettes m'ont servi à faire l'extraction de cinq pierres assez grosses pour peser toutes ensemble cinq onces deux gros. Il s'en trouve deux plus fortes que les trois autres.

Cette taille a demandé dix ou douze minutes de travail, & quoique le malade ait paru fatigué, il n'a pas été saigné après l'opération, n'ayant pas eu le moindre accident, pas même une fievre marquée pour l'établissement d'une supuration très-abondante. Il avoit été saigné deux fois, quinze jours avant l'opération, je me contentai de lui faire prendre un léger purgatif la veille de la taille. Il l'a encore été deux fois pendant la cure, qui fut parfaite en six semaines, au grand étonnement des Chirurgiens de Sedan, qui se persuadoient que je lui faisois faire des pansemens en secret.

Un simple débridement du col de la vessie dans un sujet tel que je viens de décrire,

Digitized by Google

crire, m'auroit-t'il laiſſé la liberté de rentrer tant de fois, ſans occaſionner des contuſions conſidérables, ſuivies d'inflammation, de la fievre, ainſi que le prétendent les Antagoniſtes du Lithotome caché.

En faudroit-il davantage que ces exemples frappans, appuyés d'une multitude d'autres arrivés entre différentes mains, & dans pluſieurs contrées de ce Royaume, qui pourroient être cités; & d'autres qui l'ont déja été, pour convaincre d'inhumanité, d'ignorance ou de mauvaiſe foi ceux qui oſent encore militer contre une méthode, dont les ſuccès nombreux décident la ſupériorité ſur toutes les autres?

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts de Rouen.

Cette Séance, tenue le 5 Août, a été ouverte par M. le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie pour la partie des Sciences, lequel a rendu compte au Public des travaux académiques de sa classe pendant cette année; détail trop considérable pour trouver place ici. Il a dit ensuite :

L'Académie a décerné le prix de Physique, dont le sujet étoit, *la cause des tremblement de terre*, au Mémoire n°. 6, qui a pour devise . . . *Terrarum hinc subitus tremor, horribilesque ruinæ.*

L'Auteur est M. Jonard, de Grace en Provence, le même qui a remporté en 1733 le prix de Poésie à l'Académie Françoise. M. Jonard, dans un âge plus mûr, a passé des fleurs aux fruits : il concourut l'an passé au même prix de Physique, qu'il remporte aujourd'hui, & son Mémoire étoit encore un des meilleurs. Il a obtenu cette année la palme que méritoient sa constance & ses nouveaux efforts.

Digitized by Google

Le Mémoire qui a le plus approché du précédent eſt le n°. 8, qui a pour deviſe... *Vigilate, quia neſcitis diem neque horam.*

L'Académie propoſe pour le ſujet du prix de l'année prochaine 1758, de *Déterminer les affinités qui ſe trouvent entre les principaux mixtes, ainſi que l'a commencé M. Geoffroy, & de trouver un ſyſtême Phyſico-méchanique de ces affinités.*

L'Académie ſent toute la ſublimité & la difficulté du ſujet qu'elle propoſe; mais perſuadée avec tous les Sçavans des avantages qu'il y auroit à étendre la doctrine des affinités, & à l'éclairer d'une théorie Phyſico-méchanique, ſeule capable de ſatisfaire un eſprit raiſonnable; elle n'a pas jugé inſurmontables les obſtacles qui peuvent ſe rencontrer dans l'exécution de ce projet: elle réprouve, avec toutes les Académies, les ſyſtêmes de pure imagination; mais elle recevra avec plaiſir ceux qui ſeront fondés ſur des principes, des faits & des obſervations, & la doctrine des affinités a déja un grand nombre de ces derniers matériaux. Elle ſeroit charmée que ce ſujet pût réveiller en Europe le vrai & bon eſprit ſyſtématique qu'on s'efforce de décourager & d'éteindre au grand déſavantage des ſciences phyſiques.

Digitized by Google

On invite les Sçavans de tous pays, même les Associés étrangers & les Correspondans à travailler sur cette question. Le prix est de cent écus. Les Mémoires seront remis, francs de port, à M. le Cat, Secretaire pour les Sciences, jusqu'au dernier Avril 1758.

Les Mémoires seront distingués par une devise. Si l'Auteur juge à propos d'y mettre son nom & son adresse, ils seront scellés, & ne seront découverts qu'à la publication du Mémoire victorieux, laquelle se fera à la séance publique, le premier mercredi d'Août 1758.

Les diverses écoles que protege l'Académie, & dont ses membres sont les Professeurs, ont tenu leurs concours ordinaires pour la distribution des prix qui ont été décernés aux Concurrens, par des Commissaires que la Compagnie avoit nommés.

Les prix de l'école de Mathématique ont été remportés; celui de la premiere classe, sur les courbes & la méchanique, par M. de Saint-Pierre, du Havre; celui de la seconde classe, sur l'algebre, les équations du second degré, les élémens de géométrie, par M. le Tellier, de Rouen.

Digitized by Google

M. Bernard de Fleury, du Diocèſe de Coutance, a le plus approché de ce dernier.

Les prix de l'école d'Anatomie donnés par M. le Cat, Profeſſeur, ont été remportés ; le premier, par Joſeph d'Aurignac, de Rouen ; le ſecond, par Jacques le Coq, de Tinchebray ; & le troiſieme, par Charles-Louis Doubleau, de Dernetal.

Les prix de l'école de Botanique donnés par M. Pinard, Profeſſeur, ont été remportés ; le premier, par M. Gigot, éleve en pharmacie, né au Havre ; le ſecond, par M. Rouſſen, éleve en Chirurgie, de Montreuil en Picardie ; le troiſieme, par M. Serjer, éleve en chirurgie, de Verneuil, en Perche.

Celui qui a le plus approché du prix eſt M. Victor Simon, éleve en chirurgie.

M. du Boullay, Secretaire des Belles-Lettres, a lu l'extrait des travaux de ſa claſſe, & a dit enſuite :

L'Académie avoit propoſé pour ſujet du prix de Poéſie de cette année, *la Conquête de l'Angleterre par Guillaume, Duc de Normandie.* Le petit nombre de pieces qui lui ſont parvenues, ne lui a point paru remplir ſes vues, ſoit pour la richeſſe des idées, ſoit pour l'harmonie de la verſifica-

Digitized by Google

tion. Ces raisons, & l'espérance d'un succès qui réponde davantage à la beauté du sujet, la déterminent à remettre le prix à l'année prochaine. Elle exhorte les Auteurs à répandre plus de chaleur dans leurs compositions, & à ne pas croire atteindre au but en mettant froidement l'histoire en rimes. Il s'agit de peindre avec feu un événement fameux, la gloire de notre patrie. Lorsque l'Académie prescrit aux Auteurs le donner à leurs ouvrages, au moins l'étendue de cent vers, elle n'entend pas donner de bornes à la fécondité de ceux qui pourroient parcourir heureusement une plus longue carriere. Elle laisse même la liberté de choisir entre la poésie héroïque & la poésie lyrique. Bien loin d'interdire la fiction, elle en recommande l'usage, en ne perdant pas de vue la nécessité d'assujettir l'imagination la plus brillante aux loix du goût & de la raison. On recommande aussi de ne se point négliger sur les regles de la versification & de l'harmonie, dont le charme ajoute un nouvel éclat aux idées les plus heureuses.

Le prix d'histoire étoit destiné à des recherches sur les premieres navigations des Normands, & sur leurs établissemens dans les deux mondes. Ce sujet bien traité

Digitized by Google

répandroit un grand jour sur l'origine de nos possessions en Afrique & en Amérique. L'Académie se trouvant aussi obligée de remettre ce prix, elle espere que les Gens de Lettres citoyens, voudront bien consacrer quelques momens à des recherches qui ne peuvent qu'être utiles & glorieuses pour la patrie.

Les ouvrages destinés à concourir pour ces deux prix, seront adressés sous la forme ordinaire, & francs de port, à M. Maillet-du Boullay, Secretaire de l'Académie de Rouen pour les Belles-Lettres, rue de l'Ecureuil.

M. du Boullay annonça ensuite les prix de l'école du Dessein.

Celui de composition fondé l'année derniere par M. de Ciddeville, n'a pas moins excité d'émulation cette année parmi les jeunes Eleves.

L'intention du Fondateur étant que le sujet fût tiré alternativement de l'histoire sacrée & profane, on a choisi cette année le Sacrifice d'Abraham dans l'instant qui précede ce sacrifice, lorsque le Patriarche déclare à son fils que c'est lui qui est la victime que Dieu a choisie pour lui être immolée. Ce prix a été remporté par M. Emmanuel le Moyne. L'Académie a trouvé

Digitized by Google

dans sa composition beaucoup de feu & de sagesse. Ses deux figures ont une expression touchante, qui marque du génie & du sentiment dans ce jeune Auteur.

Les prix d'après-nature, fondés par Madame de Marle, ont été remportés ; le premier, par M. Barthélemi Lamoureux, de Rouen ; le second, par Charles-Louis Guyon, aussi de Rouen.

Les prix d'après la bosse & le dessein, fondé par Madame le Cat, ont été remportés par Jean-Baptiste Voyer, & par Thomas-Louis le Fevre, tous deux de Rouen.

A ces prix, M. Descamps, Professeur, en a ajouté un nouveau pour l'architecture, qui a été remporté par Jean-Baptiste Brument, de Rouen. Le sujet étoit une porte d'expression dorique pour le nouvel hôtel de l'Intendance à Rouen.

M. du Boullay lut ensuite le catalogue des ouvrages présentés à l'Académie pendant l'année, dans la classe des belles-lettres & des arts, lequel contenoit quinze articles.

Ensuite M. le Cat a lu ses observations météorologiques & nosologiques.

M. d'Ectot, son observation sur une boule de feu vue dans les environs de Rouen le 18 Février, à six heures & demie du soir.

Digitized by Google

M. Bouin a lu l'extrait de M. Pingré sur la comete qui doit paroître à la fin de 1757, ou au commencement de 1758.

M. du Lagne a lu l'observation de l'éclipse de lune du 30 Juillet.

M. le Cat a lu l'éloge de M. du Bocage de Bleville, associé de l'Académie, né au Havre le 5 Mai 1707, & mort le 9 Juin 1756. M. du Bocage est Auteur du livre intitulé, *Mémoire sur le port, la navigation & le commerce du Havre, & sur quelques singularités de l'histoire naturelle des environs*, imprimé en 1753.

M. du Boullay a lu l'éloge d'Antoine-Sébastien Slodz, Sculpteur, associé regnicole de l'Académie dans la classe des Arts, né à Paris le premier Décembre 1695, & mort en la même ville le 24 Décembre 1754.

M. le Cat a lu l'éloge de M. de Fontenelle, né à Rouen le 11 Février 1657, & mort à Paris le 9 Janvier 1757.

M. Pinard, Docteur-Médecin, & Professeur royal de Botanique, a donné la description & la figure d'un nouveau genre de plante, connue à Paris sous le nom de Monseigneur le Duc Dayen (Dayena). Il a ajouté que si on vouloit donner à cette plante un nom qui en fixât bien le caractere, on pourroit la désigner sous celui

Digitized by Google

de *Pentemicyclanthus*, à cauſe de cinq demi cercles qui ſoutiennent les petales.

M. Hoden a terminé la ſéance par la lecture d'un Mémoire ſur de nouvelles perfections qu'il a ajoutées au cabeſtan qu'il avoit donné l'an paſſé à la ſéance publique. Les additions conſiſtent principalement à faire prendre au cylindre du cabeſtan différens diametres, & à le rendre propre à recevoir des cables de différentes groſſeurs, ſelon le beſoin. Ces avantages ont été démontrés dans l'aſſemblée ſur la machine même exécutée en grand.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

OBSERVATIONS sur les Tableaux exposés au Louvre, par MM. de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture.

Les écoles Italienne & Flamande ornoient déja les Temples & les Palais de leurs pays & de l'Europe entiere des productions admirables de leurs célebres nourrissons, lorsque l'école Françoise sortoit à peine de son berceau. On l'avoit vu naître sous les regnes des Valois; mais c'étoit sous les auspices des Bourbons qu'elle devoit se perfectionner, & se montrer la rivale des deux autres. L'amour des arts est héréditaire aux Princes de cette auguste Maison. Leurs libéralités, leurs largesses, ont fait éclorre les fruits précieux du

Digitized by Google

génie ; les distinctions qu'ils ont attribuées aux talens, les faveurs dont ils les ont récompensés ont encouragé les Artistes, & en ont multiplié le nombre. L'école de France est devenue sous le regne de Louis XIV une académie florissante, & sous celui de Louis XV, elle remporte facilement la palme qu'aucune Nation ne peut lui disputer. L'école Flamande n'existe plus, & l'Italie se glorifie moins aujourd'hui des ouvrages de ses Peintres vivans, que des chefs-d'œuvres des hommes illustres qu'elle a portés autrefois dans son sein.

Mais il faut convenir que l'exposition publique des tableaux ne contribue pas peu à la perfection où la peinture, la sculpture & la gravure se trouvent portées aujourd'hui. Qu'il en résulte d'avantages, & pour les Artistes, & pour le Public ! Une noble émulation anime les premiers, & les succès sont toujours certains quand on la prend pour guide. D'un autre côté cette partie du Public intelligente & curieuse, faite pour voir les belles choses & pour les sentir, fortifie son goût & augmente l'étendue de ses connoissances. C'est ainsi que cette exposition utile forme à la fois des Peintres & des Amateurs.

M. de Silvestre, Directeur de l'Académie, a fait voir dans un tableau représen-

Digitized by Google

tant le Temple de Janus fermé par Auguſte, que l'âge n'éteint point toujours le feu de l'imagination. Cet ouvrage appartient à la fois à la poéſie & à la peinture. C'eſt un beau poëme parfaitement bien peint. Les caracteres, ainſi que les attributs propres aux Muſes, à Apollon, à Mars & à la paix, ſont bienfaits, & rendus avec autant de juſteſſe que de nobleſſe; ſcience du coſtume, fiction ingénieuſe, figure bien contraſtées, belle pratique d'architecture, pinceau gracieux & ſéduiſant. Voilà ce que le Public ne s'eſt point laſſé d'admirer.

Le nom de Vanloo eſt un nom bien cher à la peinture. Ceux qui le portent ſont inſcrits avec diſtinction dans ſes faſtes. M. Louis-Michel Vanloo, premier Peintre du Roi d'Eſpagne, a expoſé trois tableaux dont l'un repréſentant la famille de M. Carle Vanloo ſon oncle, eſt peint avec cette facilité qui caractériſe un Peintre d'hiſtoire. Les figures ſont bien grouppées, elles agiſſent toutes, & ſans confuſion. Ce morceau préſente l'image agréable d'une famille diſtinguée par ſes talens, unie & laborieuſe. On ſent en voyant ce tableau qu'il eſt l'ouvrage de l'amitié, & que l'attachement tendre d'un neveu pour ſon oncle l'a inſpiré.

Le Sacrifice d'Iphigénie préſente une

Digitized by Google

grande machine, où toute l'habileté de M. Carle Vanloo s'eſt développée. Iphigénie eſt plongée dans cet accablement qui doit précéder le ſacrifice cruel auquel elle eſt deſtinée ; Chalchas s'avance pour lui donner le coup mortel, tout annonce en lui le déſordre d'un enthouſiaſte, qui s'imagine en répandant le ſang obéir à la voix du ciel & déſarmer ſon courroux. Agamemnon & Clytemneſtre ſont accablés de douleur ; mais la triſteſſe d'Agamemnon n'eſt point celle de Clytemneſtre. La même paſſion eſt rendue & exprimée différemment, M. Vanloo a bien fait de ne pas ſuivre l'exemple de Timante. Il n'a pas dû, comme ce Peintre Grec, voiler la tête d'Agamemnon, puiſqu'il a ſçu ſi bien allier dans ce caractere la triſteſſe & la majeſté. Ce n'eſt pas un homme ordinaire qui pleure ſa fille ; c'eſt un pere, c'eſt un Héros, c'eſt un Roi qui gémit ſur ſon ſort. Quelques Grecs ſont ſur le devant du tableau. Ils ſont ravis d'étonnement & d'admiration de voir Diane deſcendre des cieux pour prendre en main la défenſe de l'innocence, & dérober Iphigénie à la mort. On peut dire après avoir lu l'Iphigénie de Racine, & après avoir vu celle de M. Vanloo, que Racine étoit Peintre, & que M. Vanloo eſt Poëte. Neptune & Amymone eſt un ſujet

Digitized by Google

gracieuſement traité ; la compoſition en eſt noble & ſçavante, & on eſt enchanté de la beauté & de la fraîcheur du coloris. On a vu auſſi avec plaiſir trois tableaux en rond du même Auteur, & l'on ne peut donner que des éloges à trois Deſſeins exquiſſés remplis d'action, de feu & de génie.

Le portrait de Madame la Marquiſe de Pompadour, par M. Boucher, eſt bien digne de ſon pinceau. Que de graces ! que de richeſſes ! que d'ornemens ! Des livres, des deſſeins & autres acceſſoires indiquent le goût de Madame la Marquiſe de Pompadour pour les ſciences & pour les arts qu'elle aime, qu'elle cultive avec ſuccès, & à l'étude deſquels elle ſçait conſacrer des momens utiles. Le Peintre des Graces n'a fait que rendre la nature, ſans être peiné du ſoin d'embellir ou de flatter ſon modele.

L'arrivée de Cléopâtre, Reine d'Egypte, à Tarſe, où elle eſt reçue par Marc-Antoine, préſente un beau ſujet. On rend juſtice depuis long-temps au génie, à la beauté du deſſein, & à la compoſition ſçavante de M. Natoire.

Pluſieurs ouvrages de M. Jeaurat préſentent des détails agréables. Il y a beaucoup de vérité dans la maniere dont ils

Digitized by Google

ſont traités. C'eſt une peinture naïve & gracieuſe des événemens de la vie populaire.

M. Pierre devoit expoſer l'Enlévement d'Europe, pour calmer l'impatience du Public à la curioſité duquel il n'avoit rien préſenté depuis quatre ans. Le platfond de S. Roch occupoit ſes travaux, vaſte & épineuſe carriere qu'il a fournie avec gloire, & dans laquelle il laiſſe un monument à la poſtérité de l'étendue de ſon génie & de ſes talens. L'Enlévement d'Europe eſt un morceau d'une belle compoſition. Jupiter métamorphoſé en taureau, y paroît glorieux de ſon fardeau, & ſe félicite de ſa conquête. On a vu pluſieurs portraits de M. Nattier, bien peints & très-gracieux. Celui de Madame de Maiſonrouge & de Mlle Balety, ont fait beaucoup de plaiſir aux Amateurs.

La Métamorphoſe d'Io, de M. Hallé, forme un beau ſujet d'hiſtoire. Il eſt d'une touche légere, quoique extrêmement fini.

Deux petits tableaux du même Auteur, repréſentant deux repos d'Egypte, ſont d'une compoſition admirable & d'une exécution précieuſe.

Proſerpine ornant la ſtatue de Cérès, eſt un tableau d'une grande compoſition, & Dédale attachant des aîles à Icare, eſt un

Digitized by Google

ouvrage de Chevalet, d'un beau faire, auſſi précieux dans ſon fini, que gracieux dans ſes contours. Les autres morceaux de M. Vien ſont dignes de lui & de ſa réputation.

Un grand tableau de M. Chardin, repréſentant des fruits & des animaux, eſt un morceau facilement peint, d'une touche large, d'une grande maniere, d'une belle couleur, & d'un effet étonnant. Il y a pluſieurs autres ouvrages du même Auteur. Ils ſont tous d'une grande vérité & d'un détail agréable : on a déja donné bien des éloges à M. Chardin ; les nôtres ne peuvent rien ajouter à une réputation auſſi grande, auſſi générale & auſſi bien méritée que la ſienne.

On ne peut accorder trop de louanges aux portraits dont M. Aved a cette année embelli le ſallon. On doit en même temps le féliciter d'avoir ſi bien choiſi ſes ſujets. Le portrait de M. le Marquis de Mirabeau (nous en parlons d'après les connoiſſeurs) eſt d'une grande vérité, & le Public a pris plaiſir à contempler les traits d'un bon citoyen, qui mérite ſi juſtement d'être appellé *l'ami des hommes*. Le titre de l'ouvrage doit être à l'avenir le ſurnom de l'Auteur ; ouvrage inſpiré par le génie, & dicté par le ſentiment, dont les grandes vues

Digitized by Google

égalent les bonnes intentions ; vrai presque partout, même dans ses plus forts paradoxes ; livre enfin immortel fait pour être chicané par des Grammairiens qui n'épluchent que les mots ou les phrases, & pour être admiré de tous ceux qui n'apprécient que les choses, & n'estiment que celles qui tournent au bien de l'humanité. Qu'on nous pardonne cette courte digression en faveur d'un Ecrivain, dont on ne peut plus prononcer le nom sans l'accompagner d'un juste éloge, surtout quand on en parle pour la premiere fois. L'hommage d'ailleurs qu'on rend au mérite supérieur, n'est jamais déplacé quelque part qu'il se trouve. Il ne peut en conséquence être un écart.

Deux autres portraits, dont l'un représente M. Gilet, Avocat au Parlement, & l'autre, M. de Calonne, Conseiller au Parlement de Flandres, ont paru bien peints, bien colorés, & faire un bel effet. Ils sont d'une grande ressemblance, & rendus avec beaucoup de précision.

Plusieurs portraits de M. de la Tour peints en pastel, ont fixé successivement les regards du Public empressé à voir les ouvrages de cet Artiste. Le portrait d'un Capucin est d'une grande vérité, & doit

Digitized by Google

être d'une reſſemblance parfaite. On a cru reconnoître dans un autre tableau M. Tronchin, Médecin de Geneve. Il a l'air fin & ſpirituel, & ſemble s'applaudir intérieurement de ſes ſuccès.

Le modele du chant, Mlle Fel fait tant de plaiſir à la voir ſi bien repréſentée, qu'on ſe ſent plus vivement preſſé du deſir de l'entendre. M. Monet eſt rendu à le prendre pour lui-même.

La bataille de Fontenoy, de M. Lenfant, eſt remplie de feu & de chaleur. Des militaires ont rendu juſtice à l'exactitude de l'imitation ; M. Lenfant eſt l'éleve, le ſucceſſeur du célebre Parrocel, & l'héritier de ſa gloire, & de ſon génie.

Une Urne de porcelaine ornée de bronzes, par M. Antoine Lebel, fait illuſion. On a vu auſſi avec plaiſir deux pendans du même Auteur, repréſentant deux buſtes de bronze. Les reflets du métal & du relief ſont parfaitement rendus. On a admiré dans une marine du même Maître la réverbération du ſoleil ſur les eaux de la mer. Ce qui fait un bel effet.

Les talens de M. Venevault pour la miniature, ſont bien rares. Ce genre dans ſes mains n'eſt point un petit genre. On ne lui reprochera pas de pointiller ; il a de la touche.

Digitized by Google

Deux grands tableaux de M. Bachelier, pleins de hardieſſe & de chaleur, ont été admirés. L'un repréſente un lion d'Afrique combattu par des dogues ; l'autre un ours de Pologne arrêté par des chiens de forte race. Nous avons perdu le fameux Oudry ; mais M. Bachelier n'eſt il pas égal à ſon devancier ? Qu'il y a de vigueur dans ſon coloris !

L'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, par M. Challe, eſt un tableau bien compoſé. On a vu avec plaiſir une forêt du même Auteur, où l'on voit les ruines du tombeau des Horaces & des Curiaces. On a trouvé ce tableau dans le goût & dans la maniere de Salvator Roſa.

M. Perronneau a expoſé pluſieurs portraits en paſtel, peints avec facilité.

Il ſeroit difficile de décrire quatre grands tableaux de M. Vernet ; les yeux ſont agréablement occupés dans toutes les parties de trois de ces tableaux, qui préſentent des Vues agréables ornées de détails variés, & parfaitement bien rendus. Mais ſi l'on s'arrête au quatrieme d'entr'eux repréſentant la Vue du port de Cette, en Languedoc, on eſt effrayé du temps orageux & de la tempête qui y eſt admirablement dépeinte. L'illuſion ſe trouve portée ſi loin, qu'on ne peut s'empêcher de crain-

Digitized by Google

dre pour les bâtimens qu'on voit en mer. On éprouve des mouvemens de commiſération & de pitié à la vue de ce ſpectacle effrayant dont on partage l'horreur ; & en effet le tableau, l'image diſparoît, & la nature reſte dans un appareil bien terrible. Un autre tableau du même Auteur, qui repréſente un Payſage avec un grouppe de pêcheurs & de lavandieres, eſt un morceau d'une grande beauté. Les tableaux de Claude Lorrain ont des rivaux bien redoutables dans les ouvrages de M. Vernet. Il y a beaucoup d'autres ouvrages du même Auteur, qui ne méritent pas moins d'applaudiſſemens.

Le portrait de M. le Duc d'Orléans à cheval, eſt un très-beau morceau. Il ſemble être l'ouvrage d'un Peintre d'hiſtoire, tant il y a de légéreté dans la touche, & de facilité dans la maniere dont les fonds ſont traités. Le même en paſtel eſt d'une grande reſſemblance. Ils font tous les deux beaucoup d'honneur aux talens de M. Roſlin. Le même Auteur a ſaiſi avec bien de l'habileté dans le portrait de M. le Duc de Nivernois, l'air fin & ſpirituel de ce Seigneur. Le portrait paroît penſer : il n'en reſſemble que davantage à ſon illuſtre modele.

M. de la Grenée a expoſé pluſieurs ta-

Digitized by Google

bleaux d'hiſtoire d'une belle compoſition : Pan & Syrinx eſt un morceau plein de vie & d'action ; ſa Judith tient de la maniere Italienne, & ne le cede point aux meilleurs Maîtres de cette Ecole. Un petit tableau de Chevalet du même Auteur, repréſentant une Vierge qui préſente des fruits à l'Enfant Jeſus, eſt d'un beau fini & d'un pinceau aimable. On a vu avec plaiſir trois tableaux de M. Jeaurat de Bertry : ils ſont d'une belle imitation & bien grouppés.

Une Charité Romaine de M. Baldrighi eſt un tableau d'une compoſition grande & noble ; on s'imagine voir un morceau du Guide : l'Italie revendique cet artiſte né chez elle, & formé dans notre Ecole.

Qu'il eſt glorieux pour Madame Vien de voir ſon nom aſſocié à ceux de tant d'hommes célebres ! Les ouvrages d'hiſtoire naturelle qu'elle a expoſés ſont d'un beau fini & d'une grande préciſion.

Pluſieurs payſages de M. Juliart préſentent des ſites agréables. M. Droüais le fils, montre beaucoup de talent & de facilité dans les différens portraits qu'il a expoſés. Celui dans lequel M. le Duc de Berry eſt repréſenté tenant des fruits, & M. le Comte de Provence jouant avec un chien, a enlevé tous les ſuffrages.

Digitized by Google

M. Greuze eſt un Artiſte diſtingué dans le genre aimable auquel il s'eſt livré. Ses tableaux ſpirituels & naïfs à la fois, ſont d'une belle exécution & d'un beau coloris. Le panier d'œufs caſſés & la jeune Italienne qui congédie un cavalier Portugais traveſti, ſont deux tableaux très-agréables. Deux portraits en ovale du même Auteur ont paru d'une touche auſſi légere que facile.

Trois ruines d'architecture de M. de Machy méritent beaucoup d'éloges : on les croiroit de Jean-Paul Panini ; les figures en ſont parfaitement bien touchées.

M. Mettay a bien profité dans l'Ecole dont il ſort. Il eſt éleve de M. Boucher, & s'en montre digne dans ſon tableau repréſentant Bacchus naiſſant remis entre les mains des Nymphes. La compoſition de ce tableau eſt gracieuſe, les figures en ſont charmantes, & le payſage eſt très-beau.

La ſculpture préſente peu de morceaux, mais preſque tous d'une beauté parfaite. Le portrait du Roi par M. le Moine eſt un beau buſte, où la légereté du ciſeau, la régularité du deſſein & la perfection de la reſſemblance ſe font également admirer.

Un modele en terre cuite de M. Falconet, repréſentant Jeſus-Chriſt au jardin des

Digitized by Google

Olives au moment de ſon agonie, eſt exécuté en pierre de tonnerre dans l'Egliſe de S. Roch. La peine intérieure & l'état de ſouffrance ſont rendus avec une expreſſion qui attendrit le ſpectateur. Une figure en marbre du même Auteur eſt d'une grande beauté ; elle repréſente l'Amour : on voit ce Dieu malin ſourire de ſes conquêtes. Une autre figure en marbre repréſente une Nymphe qui deſcend dans le bain : cette figure, qui ne cede en rien à la précédente, ſemble déja ſentir, en entrant dans le bain, ce frémiſſement léger qu'on y éprouve.

Il y a de très-beaux morceaux de M. Vaſſé. Les buſtes de Mignard & de Girardon ſont d'un marbre bien travaillé : le buſte en plâtre du célebre Pierre Pithou, ſçavant univerſel de la fin du ſeizieme ſiecle, ne leur eſt pas inférieur.

La Venus endormie de M. Mignot eſt digne de l'antique, auſſi doit-elle ſervir de pendant à l'hermaphrodite. Pâris préſentant la pomme à Venus eſt une figure bien deſſinée & fort agréable. M. Gillet en eſt auteur. Une Nayade de M. Challe & autres ouvrages du même auteur, indiquent beaucoup de talens : on connoît la fécondité du génie de cet auteur dans ſes deſſeins ou projets de jardins & places publiques.

Digitized by Google

publiques. Les talens de M. Caffieri ne méritent pas moins d'éloges.

Pluſieurs morceaux de gravure de MM. Cars, Moyreau, Daullé & le Bas, juſtifient la réputation diſtinguée dont ils jouiſſent dans leur art. MM. Surugue, Tardieu, Feſſart, Aveline & Flipart, ont donné des traductions fideles des beaux tableaux qu'ils ont gravés avec autant d'habileté que d'exactitude. La Devideuſe, la Ménagere, & la Tricoteuſe Hollandoiſe, ſont rendues avec ce fini & cet eſprit qui caractériſent les tableaux des Maîtres fameux d'après leſquels ces planches ont été gravées. Tout le monde a admiré la maniere hardie dont M. Wille a travaillé le cuivre, la profondeur & le bel effet de ſes tailles, la beauté, la délicateſſe & la préciſion de ſon burin. M. Guay Graveur en pierre, a ſuivi dans ce genre les traces des beautés antiques qui nous reſtent. Dans les ſiecles ſuivans on ne diſtinguera peut-être point d'avec l'antique les ouvrages de M. Guay.

Voila l'eſquiſſe légere & imparfaite de ce qui a fait l'objet de l'admiration publique au Sallon. L'excellence des ouvrages des Artiſtes prouve l'excellence de l'adminiſtration des Arts, confiée avec tant de juſtice à M. le Marquis de Marigny,

protecteur des Arts, ami de ceux qui les exercent. Il ne se borne pas à récompenser les talens supérieurs & décidés, sa vigilance & ses soins s'étendent sur la jeunesse, cette partie importante de l'Etat. Sa pénétration lui fait pressentir dès les premiers essais ce qu'un jeune Artiste peut devenir, & la juste dispensation qu'il fait des bienfaits du Roi, leve les obstacles qu'oppose à l'étude l'indigence, cette cruelle ennemie des talens, dont elle est souvent la compagne.

---

*RÉFLEXIONS sur la Critique des Ouvrages exposés au Sallon du Louvre, qui a paru sous le titre d'*Extrait des Observations sur la Physique & les Arts.

QUOIQU'ON soit en droit de reprocher à tout Auteur qui insére un écrit satyrique dans ses ouvrages, l'injustice de l'avoir adopté, néanmoins on n'examinera que celle du véritable Auteur. C'est un Artiste inconsideré, partial & rempli d'animosité. Il seroit à souhaiter pour lui, qu'il fût plus éclairé ou qu'il le fût moins. Plus instruit, il sentiroit mieux les divers mérites qui composent l'Académie; plus ignorant, il présumeroit moins de lui-même, & ne hazarderoit pas ses décisions comme

Digitized by Google

des oracles. Comment n'a-t'il pas douté de la juſteſſe de ſon ſentiment, en conſidérant combien il eſt oppoſé aux idées le plus univerſellement reçues? Le jugement du public ſera-t-il moins ſolide que celui d'un particulier, & l'approbation générale obtenue pendant longtemps, n'eſt-elle pas inconteſtablement le ſceau du vrai mérite? La fureur qui porte cet anonyme à déprimer un des plus excellens Peintres de la France, peut-elle altérer une réputation que de longs travaux toujours couronnés des ſuccès les plus éclatans, ont ſi ſolidement établie? Non, cette critique ne peut nuire qu'à ſon Auteur.

Il dit que ces principes ſeront *avoués des Artiſtes dont la réputation eſt méritée.* Ce principe général que le vrai eſt le ſeul but, ſera ſans doute univerſellement reçu; mais l'indignation qu'a excité cet écrit, dans ceux qu'on peut regarder comme déſignés par ce titre, lui doit faire connoître combien ils rejettent les conſéquences qu'il en a voulu tirer. Ces hommes vraiment connoiſſeurs, eſtiment les grands talens de M. Vanloo plus encore que le public, s'il eſt poſſible: & d'autant mieux qu'ils ſentent davantage la difficulté d'arriver à ce haut degré. Tout ce que l'Auteur en devoit inférer, c'eſt qu'ils ne s'en affectent pas au

point de ne plus voir les divers degrés de mérite équivalens ou inférieurs que poſſédent ceux qui courent la même carriere. La nature peut-être enviſagée ſous diverſes faces, les uns la voient du côté de ſa régularité, les autres ſont émus des graces qu'elle préſente, elle expoſe toute la vivacité de ſes couleurs à ceux qui aiment en elle cet agrément, quelques-uns s'occupent de ſes fineſſes de détail, d'autres ſont frappés de ſon coup d'œil général. C'eſt ce qui a produit tant de grands maîtres qui ſe reſſemblent ſi peu, & dont les manieres ſont ſi variées. L'Auteur paſſionné pour une maniere qu'il a raiſon de priſer, mais qu'il ne devroit pas eſtimer ſeule, n'apperçoit point le mérite des autres façons de faire. C'eſt ce qui arrive à ceux dont le jugement n'eſt pas encore fondé ſur des réflexions aſſez ſolides, qui n'ont vu que peu de maîtres, & en ont adopté un excluſivement; c'eſt auſſi ce qui produit toute l'injuſtice des demi-connoiſſeurs, & les rend ſi pernicieux aux progrès des Arts. Il en eſt de même des Artiſtes dont les yeux ne ſont pas deſſillés. Mais ce n'eſt pas ici ſimplement cette prévention : il y a de plus une fureur qui ſembleroit l'effet de l'envie, ſi l'Auteur artiſte pouvoit prétendre à quelque comparaiſon avec le Peintre célébre qu'il attaque d'une maniere ſi peu

Digitized by Google

meſurée. Cet écrit n'eſt point une critique, mais un libelle contre les talens de M. Vanloo, à qui l'Auteur revient à tout propos, & avec tant d'acharnement, qu'il s'en eſt rendu odieux aux lecteurs même qui ſe plaiſent le plus à la ſatyre; non-ſeulement M. Vanloo, mais toute ſa famille & même ſes éleves ſont enveloppés dans cette proſcription générale.

Si quelqu'un a avancé que M. Vanloo poſſede toutes les parties de l'art dans le degré le plus éminent qui ſoit connu; c'eſt une abſurdité, & il ſeroit facile de démontrer qu'il y a des parties eſſentielles qui s'excluent néceſſairement l'une l'autre, & qui demandent des génies directement oppoſés, pour être portées à leur plus haute perfection; ſi l'on a dit ſimplement qu'il les a réunies, ce n'eſt qu'une exagération qui ne peut ſignifier autre choſe, ſinon qu'aucune ne lui manque au point de déparer ſes tableaux, & qu'il a porté au plus haut degré celles qui lui ſont particulieres. D'ailleurs ſi l'Auteur de l'éloge a été fortement affecté des beautés de ce tableau, comme il y a bien lieu de l'être, n'a-t-il pas autant de droit de ſe livrer à ſon goût, & de faire l'éloge des circonſtances qui le touchent, que celui-ci en a pris d'en faire la ſatyre? Quand il ſeroit vrai que le Pa-

Digitized by Google

négyriſte n'auroit pas toujours touché également juſte, quel inconvénient s'enſuivroit-il ? Le public juge par ſentiment & non pas par inſinuation. Le tableau de M. Vanloo a été trouvé très-beau : comme il l'eſt en effet, indépendamment de toutes les critiques ou de tous les éloges qu'on en pourra faire. Autant il a de droit de mépriſer les critiques, autant il peut ſe paſſer des éloges que l'affection particuliere porteroit à l'excès. Il ſuffit de l'approbation générale.

Tout ce que le critique dit contre la compoſition poétique ſe réduit à ceci, qu'il auroit voulu qu'on eût ſuivi la tragédie de Racine. Mais qui ne voit que le Peintre eſt également le maître de ſa fable, relativement à ſon art (pourvu qu'elle ne choque point la raiſon), comme le Poëte peut l'être de l'aſſujettir aux regles du drame. La queſtion n'eſt point d'examiner ſi l'on peut faire une ſuppoſition différente de celle qu'a faite le Peintre, mais ſeulement s'il a bien rendu la maniere dont il a conçu ſon ſujet. Si cela n'étoit pas ainſi, rien ne pourroit réunir les ſuffrages du public ; car autant d'Artiſtes ou de perſonnes réfléchiſſantes pour ſe former l'idée d'un ſujet, autant de compoſitions différentes & de manieres de l'enviſager. C'eſt un défaut dans lequel les critiques de tout genre tom-

Digitized by Google

bent presque toujours, que de substituer leur façon d'imaginer à la place de celle de l'Auteur, sans avoir prouvé que celle qu'ils attaquent soit fausse ou déraisonnable. C'est aussi le cas de ce critique : il auroit fait, dit-il, Clytemnestre forcenée, au lieu que M. Vanloo l'a représentée abattue par l'excès de sa douleur. Qui a tort ou raison ? Comment ne voit-il pas que ces deux suppositions sont également dans la raison, que Clytemnestre a pu passer successivement par ces deux états, & que M. Vanloo a été le maître de choisir l'expression qui convient le mieux au sentiment qu'il excite dans son tableau, qui est l'attendrissement ? Ce seul exemple suffit pour prouver le peu de solidité de la plûpart des raisonnemens de l'Auteur. On n'entrera dans aucun détail sur les critiques qu'il fait ; quoiqu'il y ait beaucoup d'endroits où il juge mal, ce seroit tomber dans la même faute que lui & faire une critique, parce qu'on paroîtroit lui accorder ce qu'on ne lui contesteroit pas, & constater ce qu'on négligeroit de réfuter. D'ailleurs il y a quelques vérités & même des choses vues avec assez de sagacité, surtout lorsqu'il n'est pas question du maître contre lequel il s'est déchaîné. Il y faudroit acquiescer, & peut-être désobliger quelqu'un.

Digitized by Google

Or, avec un peu de réflexion on sentira combien la critique personnelle des Artistes vivans est odieuse. Il paroit reçu comme un principe, parce qu'on ne l'a pas bien examiné, que les Belles-lettres ne sont point un état à la rigueur, & que la critique en peut être permise. (1) Il n'en est

(1) Nous croyons que la critique personnelle n'est permise dans aucun cas. Si elle pouvoit l'être contre quelqu'un, ce seroit contre celui qui l'exerce. Elle deviendroit alors un châtiment mérité : il seroit trop juste qu'on le battît de ses propres armes, à moins qu'on ne craignît de s'avilir en les employant, & qu'on ne regardât la victoire comme honteuse. Hors delà il n'est que la saine & véritable critique qui est non seulement permise, mais qui est même nécessaire pour perfectionner les arts, ainsi que les sciences. Toujours équitable, impartiale, exempte de personnalités, elle a pour objet l'avantage de l'art qu'elle analyse : sa lumiere qui n'éclaire que pour faire fructifier & non pas pour détruire, ne porte jamais ses rayons sur la médiocrité, qui ne peut être citée pour exemple ; c'est toujours sur les ouvrages des plus grands Maîtres en tout genre, comme étant faits pour servir de modeles. Elle les examine alors à charge & à décharge, c'est-à-dire qu'elle en met les beautés dans leur plus grand jour, & qu'elle en dévoile les défauts avec toute la circonspection & tous les égards que méritent les hommes célebres, qu'on doit respecter même en les censurant. La critique qui attaque l'illustre M. Vanloo, loin de porter ce noble caractere, est marquée au coin de la satyre la plus acharnée. Quand même elle seroit souvent vraie par le

Digitized by Google

pas de même des arts, de tous autres motifs que la vanité peuvent engager à peindre. La médiocrité dans ces talens eſt privée d'éloges, mais elle n'eſt point aſſujettie au mépris; & du conſentement de tout le monde, non-ſeulement on peut honorablement tirer avantage de la portion de talens qu'on a acquis, pour s'aſſurer un état, mais même au plus bas degré, c'eſt une profeſſion reçue dans la ſociété comme utile. On ne peut par conſéquent attaquer la réputation d'un Artiſte ſans riſquer de nuire à ſa fortune, ce qu'on ne peut ſe permettre ſans inhumanité.

A la vérité, il n'en eſt pas abſolument de même de ces Artiſtes du premier ordre: les avantages qui s'enſuivent de leur diſtinction en découlent ſi naturellement, qu'ils ne les ont point pour objet, & que l'honneur de bien faire les occupe uniquement: leur primauté demeurant toujours certaine, quelque diminution qu'on prétende faire à leur gloire, il ſemble que les atteintes qu'on leur porte ne peuvent influer de même ſur leur fortune, ſi ce n'eſt dans quelques cas particuliers: mais en

fonds, elle auroit toujours tort par la forme, & devroit ſubir la peine dont on doit flétrir tout libelle. Nous penſons ſur ce point comme l'Auteur judicieux de ces Réflexions.

premier lieu, ces circonſtances qui exigeroient du critique plus de retenue, peuvent ne lui être pas connues, & il riſque de commettre cette injuſtice ſans le ſçavoir. Secondement en faiſant abſtraction de ces cas, les Artiſtes ne pourroient dans cette ſuppoſition être expoſés à la critique qu'autant qu'ils auroient acquis par l'approbation publique la prééminence dans leurs talens; mais comme ils auroient droit à l'eſtime du public & à jouir de leur tranquillité, même dans la médiocrité, à plus forte raiſon leur ſont-elles dûes, lorſqu'à force d'étude, ils ont acquis des talens ſupérieurs.

Les critiques ſont d'autant plus odieuſes ſur ces matieres, qu'elles ne peuvent jetter que le découragement: elles ſont toujours faites ou par des Auteurs peu inſtruits dans ces matieres, & par conſéquent incapables d'inſtruire, qui la plûpart ne ſçavent qu'injurier par de froides railleries, ou, comme dans le cas préſent, par un Artiſte partial & irrité, & par conſéquent injuſte. Alors elles rebutent ſans éclairer, elles ſont inutiles parce que les lumieres de ceux qui les font, ne ſont point ſuffiſantes pour déterminer un Artiſte ſenſé à s'y livrer. De plus, il y a des défauts qui tiennent de ſi près à des beautés, n'en étant

Digitized by Google

que l'exagération, qu'il seroit dangereux de vouloir les éviter avec trop de soin. Il en est qui sont inséparables du caractere du génie de l'Artiste : il pourroit en s'efforçant de s'en éloigner, sans acquérir des qualités qui ne lui seroient point naturelles, perdre celles qui font sa distinction. Le Dessinateur voulant devenir coloriste sera moins exact à son dessein, & n'acquerra jamais la couleur que dans un degré médiocre : de même le Coloriste s'assujettissant à la correction du trait, perdra de cette facilité de pinceau & de cette pureté de tons, qui font le plus grand charme de sa couleur. L'un est l'effet d'un génie plein de feu, & l'autre d'un génie attentif & exact. Si l'on vouloit supposer que des critiques publiques pussent être utiles aux arts, du moins conviendra-t'on qu'il faudroit qu'elles fussent faites par un Artiste très-éclairé & nullement partial. Mais il est certain que quiconque aura ces qualités se refusera toujours à ce travail. Plus il connoîtra les difficultés de ces arts, plus il sera sensible aux beautés. Elles éclipseront toujours à ses yeux de légers défauts inévitables dans toutes les productions des hommes. Une critique pour être recevable, devroit être faite à l'imitation de celle du Cid par l'Académie Françoise. Avec

Digitized by Google

quelle attention n'y a-t'on pas relevé les moindres beautés, pesé les difficultés qui avoient pu forcer l'Auteur à commettre certaines fautes, & avec quelle modération ne sont elles pas exposées ! mais cet exemple a été bien peu suivi.

Toutes celles faites sur les arts n'ont fait qu'importuner les Artistes & les dégoûter d'exposer leurs ouvrages, non pas au public qui leur accorde toujours l'estime qui leur est dûe, mais à cet essain de prétendus connoisseurs, dont toute l'intelligence se borne à la découverte de quelque défauts dans les plus beaux ouvrages ; triste avantage qui ne les dédommage pas du plaisir dont ils se privent en ne se livrant pas au sentiment. Il y a quelques années qu'un ignorant dans ces matieres donna le signal de cette guerre que l'on fait aux arts & aux Artistes les plus distingués. Il fut bientôt suivi d'une troupe d'Auteurs plus ignorans encore à cet égard : maintenant l'animosité s'en mêle. C'en est trop.

Par les raisons que l'on a dit ci-dessus, on ne relevera point tous les jugemens portés avec injustice : cependant pour faire voir combien cela seroit facile, on rapportera un seul exemple. L'Auteur dit que *M. Hallé doit se tenir en garde contre le ton crud & la molleſſe des formes.* Cet avis qu'on

Digitized by Google

peut donner en général à tous les Peintres, ne convient point d'une maniere particuliere à M. Hallé. Tout le monde eſt demeuré d'accord que le tableau de la reconnoiſſance d'Io eſt remarquable ſurtout par une belle harmonie & par l'accord des couleurs. Comment cette propriété peut elle ſubſiſter avec cette prétendue crudité de tons. N'eſt-il pas viſible que cela eſt antipathique ? (1)

On ne conçoit pas mieux en quoi on peut lui reprocher la molleſſe des formes : mais un Artiſte judicieux & impartial n'auroit-il trouvé que cela à dire ſur M. Hallé, & cette ſcene agréable & touchante, ſi bien rendue, ne lui auroit-elle pas paru mériter un autre éloge ? Croit-il avoir rendu juſtice à *M. Pierre*, en diſant qu'*on y découvre plus le germe de la bonne couleur*, & le haut degré de vérité & d'agrément, que cet Artiſte a acquis dans cette brillante partie de la peinture, peut-il n'être regardé que comme un germe ? Mais il falloit que M. Vien fût en poſſeſſion de la belle cou-

(1) Dans une critique ſur l'expoſition des tableaux faite à Marſeille en cette même année, on qualifie un Peintre de génie *fougueux & indécis*, & l'on ajoute que c'eſt *ce qui rend ſes compoſitions timides & monotones*. Quelle foi peut-on ajouter à un Auteur qui tombe dans des contradictions ſi groſſieres ?

Digitized by Google

leur à l'exclusion de tout autre. L'Auteur se montre si visiblement partial pour cet Artiste, qu'il détruit toute la valeur de son éloge.

Ce n'est pas que M. Vien n'ait en effet le mérite qu'il lui accorde, il ne faut pour le prouver, que remarquer l'estime & la considération que les Artistes & l'Académie lui témoignent dans toutes les occasions; mais par la même raison qu'aucun ne possede toutes les parties de l'art dans le degré le plus éminent, il est certain qu'on pourroit prendre ses ouvrages par leur côté foible; que seroit-ce si quelque Artiste touché des grands talens de M. Vanloo, & de l'injustice qu'on lui fait, entreprenoit de le venger & persécutoit M. Vien avec la même obstination! L'Auteur qui s'est si fort irrité des éloges que l'on a accordés à M. Vanloo, selon lui, peu mesurés, n'auroit-il pas à se reprocher de lui avoir attiré cette représaille? Mais qu'il ne le craigne pas, il n'y a point d'Artiste connoissant l'étendue & la difficulté des arts, & sçachant combien M. Vien mérite d'estime, qui veuille se charger d'un procédé dont il sentiroit toute l'injustice.

Quels avantages peuvent se proposer ceux qui sous le voile de l'anonyme, hazardent ces écrits? Quelle gloire en attendent-ils? S'ils étoient connus, ne seroient-

Digitized by Google

ils pas exposés à l'animadversion des personnes en place, qui par état protegent ces expositions pour la gloire de la nation, l'émulation des arts, & la satisfaction du public ? Pourroient-ils soutenir les reproches de tous ceux qui par goût, aiment les arts & les Artistes ? Ils ne voient qu'avec indignation les efforts que l'on fait pour rebuter ceux qui en font principalement l'honneur. Il n'est que trop vrai que plusieurs Artistes lassés de ces importunités, & dont la réputation solidement établie n'a pas besoin de ce secours, n'apportent plus la même ardeur à exposer leurs ouvrages. Delà s'ensuivra la privation de cet agrément pour le public, & de l'avantage qui en résulte pour la gloire des arts en France. Oserons-nous espérer que par une exposition volontaire, & qui n'est point nécessairement attachée à l'emploi de leurs talens, des Artistes distingués veuillent risquer des désagrémens qu'ils peuvent éviter ? Il ne le semble pas. Cependant comme la voix du public s'éléve contre les contempteurs de leur mérite, ce dédommagement flatteur doit guérir toutes les blessures que ces vaines attaques ont pu faire (1).

(1) Il paroîtra singulier, si l'on y fait attention, que depuis que la peinture est à Rome un des objets importans de l'attention publique, & que

Digitized by Google

Ces critiques ont pris & fait prendre le change à beaucoup de personnes sur le motif des expositions ; ils les ont fait regarder comme un combat dans lequel des rivaux ennemis tâchent de se nuire, & d'attirer la risée sur ceux qui paroissent vaincus. Bien loin de cela, ce sont des Artistes liés d'estime & d'amitié de telle maniere, que les injustices faites à ceux dont ils respectent les talens, les affligent autant que si c'étoit à eux-mêmes. Avec des talens tout-différens quoique dans les mêmes genres, ils n'exposent leurs ouvrages que pour les faire connoître & en tirer le tribut de gloire qu'ils peuvent mériter : ils n'en désirent point au-delà de celle que les divers degrés de l'approbation publique leur accordera, ils se jugent eux-mêmes avec plus de justesse & de sévérité, que ne le peuvent faire les faiseurs de brochures, & ne reconnoissent point d'autres Juges que le public, dont le cri se fait entendre plus haut & plus au loin que tous les imprimés pour & contre. C'est en effet le seul jugement qui soit judicieux & impartial ; il n'a pas besoin de truchemens infideles pour être entendu.

On y fait plusieurs fois l'année de ces expositions, on n'y connoisse point encore ce pernicieux usage des critiques. Ils aiment les Arts davantage, & mieux que nous.

Digitized by Google

GRAVURE.

LE sieur Daullé vient de mettre au jour une nouvelle estampe d'après M. Pierre, intitulée, *la lanterne magique*. Le nom du Graveur en fait l'éloge. On la trouve chez lui, rue du Plâtre S. Jacques, attenant le College de Cornouaille.

L'amour du Dessein, ou cours de dessein dans le goût du crayon. A Paris, chez François, Graveur, à l'Hôtel des Ursins, au Triangle d'or, derriere S. Denis de la Chartre.

Le sieur François donna autrefois quelques essais de gravure dans le goût du crayon, par un livre à dessiner, qu'il fit à Lyon, & quelques parties d'un autre, qu'il commença pour un Professeur de Paris. Ces premiers morceaux ne répondant qu'imparfaitement à ce qu'il s'étoit proposé d'imiter le crayon, il discontinua de rendre publics ses différens essais, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à perfectionner cette maniere de graver. Le Public jugera de la réussite par ce premier recueil d'échantillons; il le présente avec d'autant plus de confiance, qu'il a déja reçu l'approbation des premiers Académiciens.

Digitized by Google

Ce Recueil, qui ſera ſuivi de pluſieurs autres, fait voir qu'il rendra également une tête comme une académie & une figure drapée. On ſçait que le coup de crayon laiſſe une eſpece de grenu occaſionné par le grain du papier, qui en émouſſe la pointe : il étoit donc néceſſaire de l'imiter dans la gravure, & c'eſt à quoi le ſieur François ſe flatte d'avoir réuſſi. Ceux qui voudront avoir ces recueils, ne doivent pas différer de ſe les procurer à meſure qu'ils paroiſſent, s'ils veulent profiter de la premiere beauté des épreuves. Le prix modique qu'il a jugé à propos d'y mettre, pour donner aux jeunes gens qui apprennent à deſſiner plus de facilité de les acquérir, eſt une raiſon pour que le débit en ſoit conſidérable, & que la gravure ne ſe ſoutienne pas long-temps.

Cette découverte eſt en effet d'une grande utilité pour perpétuer les deſſeins des grands Maîtres, & mettre aux mains des éleves, tant à Paris que dans les Provinces, les meilleurs originaux, rendus d'une maniere beaucoup plus propre à les former au bon goût du deſſein, qu'ils ne le pourroient être par la gravure ordinaire. On ne peut trop encourager M. François à en faire uſage.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

On a vu avec grand plaisir, dans les dernieres représentations des *Amours des Dieux*, le début de Mlle Chaumard, jeune Danseuse, dont on espéroit beaucoup sans attendre tout ce qu'elle a montré de graces, de justesse & d'expression. Les Amateurs & les Gens de l'art se réunissent pour prononcer que depuis long-temps on n'a reconnu dans une Danseuse plus de parties rassemblées pour le succès du genre gracieux. Peut-être qu'une taille élégante & une figure aimable ont séduit le public; il attend avec empressement le moment de revoir paroître Mlle Chaumard, pour confirmer, sans doute, les premieres idées qu'elle a fait naître sur son talent. Voilà sur le début de cette aimable Danseuse le sentiment d'un Amateur éclairé que nous avons adopté. A cet éloge en prose de Mlle Chaumard, nous osons joindre le

Digitized by Google

nôtre en vers, & lui dire avec vérité :

Reparoiſſez ſans perdre temps,
Tout vous promet des ſuccès, éclatans :
Souhaitez que la ſalle en ſpectateurs abonde
Pour mieux célébrer vos talens.
Jeune & belle Chaumard, plus vous aurez de monde,
Plus vous aurez de partiſans.

Dans l'acte de Coronis, M. Pilau a repréſenté pluſieurs fois Adonis avec les applaudiſſemens du Public. Ils nous ont paru mérités, & nous croyons que perſonne ne pouvoit mieux doubler M. Poirier dans un rôle qui lui a fait tant d'honneur. Dans la troiſieme entrée, Mlle Davaux a chanté celui d'Ariane avec beaucoup de ſuccès. Ses progrès deviennent ſenſibles depuis quelque temps, & le juge impartial eſt charmé de voir que l'art commence à perfectionner en elle les dons brillans qu'elle a reçus de la nature.

Le mardi 4 de ce mois, l'Académie royale de Muſique a repris *Hippolyte & Aricie*, dont elle avoit donné pluſieurs repréſentations l'hyver dernier. C'eſt le premier Opera du grand Rameau, & peut-être ſon chef-d'œuvre. On n'a rien oublié pour le remettre & pour l'exécuter comme il mérite de l'être. Le rôle d'Aricie eſt

Digitized by Google

chanté par Mlle Fel, pouvoit-il être en de meilleures mains ? Mlle Davaux est très-bien dans le rôle de Phedre, & M. Gelin parfaitement dans celui de Théſée. M. Pilau rend le rôle d'Hippolyte de maniere à devoir être encouragé. On peut même dire qu'il parvient à le jouer, & qu'il fait tous ſes efforts pour juſtifier l'accueil favorable qu'il reçoit du Parterre.

COMEDIE FRANÇOISE.

L'Acteur nouveau (le ſieur Blainville) qui avoit commencé ſon début par le Grand-Prêtre dans *Athalie*, l'a continué avec la même réuſſite par Palamede dans *Electre*, & par Luſignan dans *Zaïre*. Il nous a paru réunir les deux premieres parties de l'Acteur, qui ſe perfectionnent, mais qui ne s'acquierent pas, l'intelligence & les entrailles. Quand on les poſſede, on peut tout corriger ou tout ſuppléer, & parvenir par l'uſage & par le travail au mérite du vrai Comédien.

Le mercredi 12, les Comédiens François ont donné *Mithridate* & *le Legs*. Le ſieur Brizard qui a joué dans la premiere piece le rôle de Mithridate, a réuni tous les ſuffrages. Il eſt bien deſſiné au théâtre ;

Digitized by Google

il a, comme le maintien, le débit noble & le jeu fait.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens continuent les représentations des *Ensorcelés*, qu'on revoit toujours avec le même plaisir.

OPERA COMIQUE.

Ce Spectacle qui n'a rien donné de nouveau depuis le *Faux Dervis*, a fait sa clôture le jeudi 6 de ce mois, par le *Poëte amoureux de son modele*, *&c.* avec le compliment à l'ordinaire.

SPECTACLE DE LA COUR (1).

Le 13 Septembre Madame de Marsan a célébré l'anniversaire de la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne par une Fête où présidoient également le goût & la magnificence : elle commença par un Prologue, dont les paroles étoient em-

(1) Ceci est extrait de la Gazette de France.

Digitized by Google

pruntées de l'Opéra de *Callirhoé*. On exécuta enſuite l'Acte d'*Eglé* de M. de la Garde, Maître de Muſique des Enfans de France, & Compoſiteur de la Chambre. Cet Acte fut ſuivi du Ballet des Fleurs, des *Indes Galantes*. Pour donner une idée de la maniere dont le rôle d'*Eglé* fut rempli, il ſuffit de dire qu'il le fut par Mlle le Maure. Monſieur de la Garde remplit celui de *Miſis*. Mademoiſelle le Miere chanta dans le Prologue & dans le divertiſſement pluſieurs Ariettes avec les applaudiſſemens auxquels elle eſt accoutumée. Après ce Spectale, qui fut dirigé, pour le chant, par MM. Rebel & Francœur, & pour la danſe, par M. Laval, on tira ſur la terraſſe, vis-à-vis de l'apppartement de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, un très-beau feu d'artifice. La décoration repréſentoit un Temple d'ordre compoſite. Toutes les parties de l'architecture & les colonnes étoient feintes de marbre breche violette. Les chapiteaux & autres ornemens étoient en or. Dans le centre du Temple, on voyoit la *France* ſur un grouppe de nuages. L'*Education* accompagnée des Sciences, lui préſentoit Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Le frontiſpice de l'édifice étoit orné des armes de France, ſoutenues par deux An-

Digitized by Google

ges. Sur les quatre corps avancés étoient quatre grouppes d'enfans. L'*Espérance* & l'*Abondance*, placées des deux côtés de la porte du Temple, marquoient ce qu'on devoit attendre un jour du jeune Prince. Le feu, dont l'exécution n'a laissé rien à désirer, étoit de la composition du sieur Morel, Artificier ordinaire du Roi.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE DANTZICK, *le 16 Septembre.*

UNE Relation qu'on a reçue de l'armée Ruſſienne, au ſujet de la bataille qui s'eſt donnée le 30 du mois d'Août entre cette armée & celle du Roi de Pruſſe commandée par le Feld-Maréchal de Lehwald, contient les particularités ſuivantes.

« Les Pruſſiens ne pouvant être attaqués que » très-difficilement dans leur poſition près de Veh- » lau, le Feld-Maréchal Comte d'Apraxin quitta » la rive du Prégel, & feignit de marcher à Ko- » niſberg, pour engager les ennemis à ſortir des » bois qu'ils occupoient. Vers les cinq heures du » matin, on eut avis qu'ils s'avançoient au nom- » bre de trente-ſix mille hommes de troupes ré- » glées. Lorſqu'ils furent près de Jagerſdorff, ils » ſe déployerent ſur deux lignes, qu'ils reunirent » bientôt en une ſeule, afin de nous préſenter un » front égal au nôtre. Leurs flancs, ſurtout le » gauche, étoient couverts par leur Cavalerie. » L'action commença par un feu très-vif d'artil- » lerie, & l'on s'apperçut que l'objet des Pruſ- » ſiens étoit de s'emparer du bois de Narſitten, & » de nous reſſerrer dans les défilés qui ſont der- » riere ce bois. Pour prévenir le deſſein du Feld- » Maréchal de Lehwald, le Comte d'Apraxin ren-

» força de plusieurs Régimens les troupes char-
» gées de la défense du bois, & établit des deux
» côtés plusieurs fortes batteries. Cependant les
» ennemis s'étoient approchés, & ils n'étoient
» plus qu'à six cens pas de notre armée. Ils fon-
» dirent sur nous avec une impétuosité extraordi-
» naire, & ils pénétrerent dans le bois; mais no-
» tre Infanterie leur opposa une résistance si vi-
» goureuse, qu'ils furent obligés de se retirer.
» Pendant cette attaque, une partie de leur Ca-
» valerie essaya de tourner notre aîle droite. Le Gé-
» néral Comte de Browne chargea ces Escadrons,
» & les mit dans la nécessité de rejoindre leur corps
» de bataille. Jusqu'à neuf heures, les ennemis
» combattirent avec la plus grande valeur. Voyant
» qu'ils ne pouvoient nous entamer, ils prirent
» le parti de la retraite. On les poursuivit jus-
» qu'à une lieue & demie du champ de la bataille,
» & le soir notre armée alla camper près des bois
» de Wehlau. La bataille a duré quatre heures,
» & le feu, tant de l'artillerie, que de la mousquete-
» rie, a été terrible de part & d'autre. Nous de-
» vons principalement la victoire aux sages mesu-
» res prises par le Feld-Maréchal d'Apraxin, & à
» l'activité avec laquelle il s'est porté partout. Il a
» eu deux chevaux blessés sous lui. Les Prussiens
» ont laissé sur le champ de bataille plus de deux
» mille morts. Dans leur retraite, on leur a tué
» six cens hommes. Le nombre de leurs blessés est
» très-considérable, & l'on prétend qu'il monte à
» plus de cinq mille. Le jour de la bataille, on fit
» mille ou onze cens prisonniers. On en a fait un
» grand nombre d'autres les deux jours suivans.
» Parmi les Officiers Prussiens tués se trouvent le
» Comte de Dohna, Lieutenant-Feld-Maréchal,
» & le Major Général Wellau. Nous avons enfin

» à l'ennemi vingt-cinq pieces de canon, dont il » y en a trois de 24 livres de balle, & cinq de » 12. De notre côté, il y a eu onze cens vingt- » quatre hommes tués, quatre mille six cens cin- » quante-neuf blessés, & quatre cens soixante- » six égarés. Le Général Lapuchin, le Lieute- » nant-Feld-Maréchal Sibin, le sieur Capiniſta, » Brigadier, le Colonel Patkul, le Lieutenant- » Colonel Centrowitz, le Major Gerſtorff, & » trente autres Officiers, ſont parmi les morts. » Le Général Comte de Lieven, le Lieutenant- » Feld-Maréchal Mathias de Lieven ſon frere, le » Lieutenant-Feld-Maréchal Tolſtoy, les Majors » Généraux Villebois, Manteuffel, Weymarhr » & du Bouſquet; le Brigadier Plemenikow; le » Knés Proſozosky, & les ſieurs Jaſikoff & Boſ- » ſuet, Colonels; quatorze Lieutenans-Colonels » ou Majors; cent quatre-vingts, tant Capitai- » nes, que Lieutenans, Sous-Lieutenans & En- » ſeignes, ont été bleſſés. L'armée Pruſſienne » rentra le ſoir dans ſon camp retranché de We- » lau. Elle décampa le lendemain, pour ſe reti- » rer à Tapiau. Le 7 de Septembre, nous mar- » châmes à Wehlau, & nous occupâmes le camp, » que l'ennemi avoit abandonné ».

Sur diverſes lettres venues depuis cette Relation, on s'attendoit qu'il y auroit inceſſamment une ſeconde action entre les deux armées; mais on vient d'apprendre que les Ruſſiens ſe ſont retirés de la Pruſſe Ducale. On n'eſt point encore informé des cauſes de cette retraite imprévue.

De Hambourg, *le 16 Septembre.*

Pluſieurs lettres de Saxe annoncent qu'il y a déja vingt mille Autrichiens devant Dreſde. On

mandé de Poméranie, que les troupes Suédoises se sont emparées d'Anclam & de Demmin, Villes qui étoient sous la puissance du Roi de Prusse.

DU CAMP DE SCHONA, *le 8 Septembre.*

On remarqua le 31 du mois d'août beaucoup de mouvement parmi les troupes Prussiennes. Elles marcherent jusqu'à Schonau, & l'on crut qu'elles avoient dessein de s'y arrêter; mais elles se retirerent dans les environs de Gorlitz, où elles établirent leur camp sur deux lignes de l'autre côté de la Neiss. Leur droite étoit couverte par Landscron-Gisnitz, & une partie de leur gauche par le village de Folge. Une forte artillerie défendoit la montagne de Lands-Cronberg, qui étoit devant leur front. Sur l'avis qu'elles avoient abandonné le camp de Bornstadt, le Général Beck envoya des détachemens prendre poste à Javernick, à Tauritz, à Neckeren & à Bernstorff; & le sieur de Morocz occupa Schonau. Le Comte de Colloredo, Général d'Infanterie, s'avança avec sa réserve près de Nide, & le Comte de Nadasty, après avoir poussé un détachement à Lauban, se porta à Schonberg avec le corps de troupes, qui est sous ses ordres.

Le premier de septembre, vingt compagnies de Grenadiers, trente piquets & six cens chevaux, entrerent dans le camp que l'on avoit tracé entre Bornstadt & Leube. Toute l'armée s'y rendit le 3 sur six colonnes, & le Prince Charles de Lorraine établit son quartier à Ostritz. Quelques troupes ennemies s'approcherent de Schonberg, dans le dessein d'attaquer les postes avancés du Comte de Nadasty; mais ayant reconnu que ces postes avoient été renforcés, elles n'oserent rien entreprendre.

Digitized by Google

Le Prince Charles de Lorraine & le Feld-Maréchal Comte de Daun firent le 3 diverſes diſpoſitions, tendantes à former un cordon depuis la rive droite de la Neiſſ juſqu'à Lauban, & depuis la rive gauche de la même riviere juſqu'à Dreſde.

Le lendemain, un détachement de notre droite ſe porta à Lauban. Les troupes légeres de la gauche firent auſſi un mouvement en avant.

Sept cens charriots chargés de farine étoient arrivés le 4 de Dreſde à Baudiſſin pour l'armée du Roi de Pruſſe. Ayant été joints à Baudiſſin par ſept cens autres, ils pourſuivirent le 5 leur route vers Gorlitz. Le Lieutenant-Feld-Maréchal Haddick, inſtruit de la marche de ce convoi, fit mettre ſeize cens, tant Huſſards que Croates, en embuſcade ſur le chemin qui conduit à Wurſchen, par lequel les convois des ennemis paſſoient ordinairement. Selon les apparences, les Pruſſiens en furent avertis. Ils paſſerent par Baruth & par Weigersdorff, afin d'éviter la rencontre des troupes du Comte de Haddick.

Le cinq, les ennemis commencerent à ſe retrancher ſur la montagne de Lands-Cronberg. L'armée de l'Impératrice Reine s'approcha le même jour de Bornſtadt, & vint camper ici, pluſieurs Compagnies de Grenadiers s'étendant depuis Tauchritz juſqu'à la Neiſſ, & occupant les hauteurs de Javernick. Pour couvrir notre marche, le ſieur de Morocz s'étoit avancé la veille à Teutſch-Pauls-dorff, & le Général Beck s'étoit porté ſur Javernick & ſur Teutſch-Oſſig. Ce dernier apprit le 6, que trois à quatre mille Pruſſiens, qui couvroient la ville de Baudiſſin, avoient joint le gros de leur armée, & que cette Place n'étoit plus gardée que par ſept ou huit cens hommes. Auſſitôt il marcha de ce côté, pour empê-

Digitized by Google

cher la Garnison de se retirer, ou pour lui rendre du moins la retraite plus difficile.

Un corps de dix-huit à vingt mille Prussiens, commandé par le Général Winterfeld, étoit retranché de l'autre côté de la Neiss sur une montagne de très-difficile accès. Nonobstant cette position avantageuse, le Prince Charles de Lorraine fit attaquer hier ce Général. Le Comte de Nadasty & le Duc d'Aremberg furent chargés de cette expédition. On ne pouvoit déloger les ennemis de la montagne, sans se rendre maître d'une redoute. Le Général Wurben, qui étoit à la tête des grenadiers, & le Comte de Montazet, Brigadier de Dragons au service du Roi Très-Chrétien, se jetterent les premiers dans cette Redoute l'épée à la main. Ils ne tarderent pas à être suivis de tous les Grenadiers qui, la bayonnette au bout du fusil, chasserent les ennemis. Pendant assez longtemps, les Prussiens tinrent ferme sur le haut de la montagne. Mais le Général Winterfeld ayant été tué d'un coup de canon, sa mort les découragea, & ils furent mis en déroute, après avoir perdu quatre canons & sept drapeaux. Il y a eu du côté des Autrichiens trois cens hommes tués ou blessés. Parmi les premiers, on compte le Marquis d'Asque, Capitaine au régiment d'Arberg, & le Comte de Groesberg, Capitaine dans le Régiment de Ligne. Le Comte de Nadasty a reçu un coup de feu à l'épaule. Le Marquis de Clerici, Lieutenant-Feld-Maréchal; le sieur Elrichausen, Colonel-Commandant du Régiment de Sprecher; le Comte d'Arberg, Lieutenant-Colonel du même Régiment, & le sieur de Kinflog, Lieutenant Colonel du Régiment de Mercy, sont aussi blessés; & le dernier l'est très-dangereusement. On estime la perte des ennemis à 1500 hommes, en y compre-

Digitized by Google

nant les prisonniers & les déserteurs. Nous avons fait prisonniers le Baron de Kamecke, Major Général ; le Comte d'Anholt, Colonel, & plusieurs autres Officiers.

Peu après l'action, le prince Charles de Lorraine fut informé qu'à midi le Lieutenant-Feld-Maréchal Haddick s'étoit emparé de la ville de Baudissin ; que la Garnison s'étoit rendue prisonniere de guerre, & qu'on avoit trouvé dans la Place un magasin considérable de toute sorte de provisions, & quelques pieces de campagne. Les ennemis, privés de ce poste, auront beaucoup de peine à soutenir leur communication avec la Saxe.

On vient de détacher de notre armée un Corps considérable d'Infanterie & de Cavalerie, pour marcher en avant par la droite de l'Elbe, & se porter sur Dresde, Meissen & Torgau, tandis que les troupes légeres pousseront de leur côté vers la lisiere du Brandebourg.

Quelques espions viennent de rapporter que le Prince de Brunswic-Beverne faisoit défiler des troupes de sa gauche vers Buntzlau. Son objet est sans doute de renforcer le corps que commande le Général Grumbkow, & de couvrir les Districts de Lignitz & de Glogaw. Il destinoit le corps du Général Winterfeld à couvrir Schweidnitz & la partie de la Silésie, qui s'étend depuis cette Ville jusqu'à la gauche de l'Oder.

Le Duc Wirtemberg, étant arrivé hier au matin à notre camp, a voulu se trouver à l'expédition du Comte de Nadasty & du Duc d'Aremberg. Pendant tout le combat, il s'est exposé au plus grand feu, ainsi que le Prince Louis son frere, le Prince de Deux-Ponts, & le Prince Camille de Lorraine.

Digitized by Google

De Vienne, *le 4 Septembre.*

L'Impératrice Reine, en considération des services importans que les Colonels Janhus & Laudon ont rendus pendant cette campagne, a fait expédier à ces Officiers des brevets de Majors Généraux.

A l'occasion de la guerre qui agite l'Empire, Sa Majesté Impériale a donné de nouveaux Avocatoires, dont voici la teneur.

» François, &c. Sçavoir faisons à tous les » Electeurs, Princes, Etats, Vassaux & Sujets » du Saint-Empire, de même qu'à tous les Of» ficiers & Soldats, qui se trouvent au service du » Roi de Prusse Electeur de Brandebourg, & à » ceux qui voudroient en quelque maniere que ce » soit lui prêter secours & assistance, que le Roi » de Prusse Electeur de Brandebourg, sans avoir » égard aux Mandemens ni aux Exhortatoires du » Juge Suprême de l'Empire, ayant continué ses » excès & ses violences en Saxe & en Boheme, » les Electeurs, Princes & Etats, auroient résolu » le 17 Janvier dernier, que tous les Cercles de » l'Empire devoient fournir les secours nécessai» res, & nous auroient requis très-humblement » de procéder, en vertu de notre autorité de » Chef Suprême de l'Empire, & suivant le Traité » de Westphalie, l'Ordonnance d'Exécution, & » notre Capitulation: en conséquence de quoi » Nous aurions pris les mesures convenables pour » réunir les secours de l'Empire, & fait citer » l'Electeur Frédéric de Brandebourg, pour le » punir du Ban de l'Empire, & le priver des Fiefs, » Priviléges, Dignités, Graces, Expectatives, » Immunités, Prérogatives, & de toutes les pos» sessions qu'il tient de Nous & du Saint-Empire.

Digitized by Google

» Les Loix de l'Empire défendant donc que per-
» ſonne, de quelque état & condition qu'il ſoit,
» adhere à un pareil perturbateur du repos géné-
» ral de l'Empire, & lui accorde la moindre aſ-
» ſiſtance & retraite ; & Nous ayant déja fait pu-
» blier le 13 Septembre de l'année derniere un
» Mandement inhibitoire & avocatoire, lequel
» n'a cependant pas été exécuté en tous ſes points
» & étant néceſſaire actuellement de les renou-
» veller, d'autant plus que l'Electeur Frédéric de
» Brandebourg a été cité judiciairement pour être
» mis au Ban de l'Empire : Nous ordonnons, en
» vertu de la plénitude de notre autorité Impé-
» riale, à tous les Vaſſaux & Sujets des Electeurs,
» Princes & Etats de l'Empire, & à tous les hauts
» & bas Officiers, Soldats, tant Cavaliers que
» Fantaſſins, & Nous leur enjoignons très-ſé-
» rieuſement, ſous les peines portées par le Traité
» de Weſtphalie & par d'autres conſtitutions de
» l'Empire portées contre les infracteurs de la paix
» publique, comme auſſi ſous des punitions cor-
» porelles, & ſous la perte de tous leurs biens,
» droits, priviléges, &c., non-ſeulement de ſe
» conformer à notredit Mandement Avocatoire,
» & de quitter inceſſamment le ſervice militaire
» de l'Electeur de Brandebourg, mais auſſi de ne
» point ſe laiſſer employer en aucune maniere,
» ſoit pour le préſent, ſoit pour l'avenir, contre
» l'armée d'Exécution de l'Empire, contre les
» Electorats de Saxe & de Boheme, contre nos
» autres Alliés & Auxiliaires, & encore moins
» contre tous les autres Etats de l'Empire ; de ne
» prêter aucune aſſiſtance aux partiſans dudit Elec-
» teur de Brandebourg ; de ne leur point fournir
» de munitions de guerre ni de bouche, & de ne
» point accorder de retraite, ni permettre de ſé-

Digitized by Google

» jour à ſes Conſeillers, Agens & Serviteurs ; ſe » tout ſous peine de notre indignation & de celle » du Saint-Empire Romain, & ſous les punitions » ſuſmentionnées. A quel effet, nous avons déjà » ordonné à nos Fiſcaux & à notre Chambre Im- » périale, de procéder après l'écoulement de deux » mois ſuivant la rigueur des Loix contre les Con- » trevenans, & contre ceux qui, étant ſous la » la domination de l'Empire, n'auront pas aban- » donné après ledit terme le ſervice dudit Elec- » teur de Brandebourg. En foi de quoi Nous avons » ſigné de notre main le préſent Mandement ; & » afin que perſonne n'en prétende cauſe d'igno- » rance, Nous avons ordonné qu'il fût publié & » affiché ſur les frontieres de l'Electorat de Bran- » debourg, & généralement dans tout l'Empire. *A Vienne, le 22 Août 1757.*

DE DRESDE, *le 7 Septembre.*

Il paroît deux nouvelles Ordonnances du Commiſſariat de Guerre Pruſſien. Par la premiere, il eſt enjoint aux cercles de l'Electorat, de fournir ſept cens cinquante-quatre mille huit cens quarante-huit boiſſeaux d'avoine, deux cens vingt-huit mille ſix cens quatre-vingt-ſeize boiſſeaux d'orge, quatre cens mille quintaux de foin, & trois millions de bottes de paille, dont le Roi de Pruſſe promet de bonnifier la valeur. La ſeconde Ordonnance regarde l'établiſſement de deux magaſins à Kohren & à Wilsdruff.

Sa Majeſté Pruſſienne, en partant de cette Ville, lui a demandé un ſubſide de cent vingt mille écus.

Vingt mille Autrichiens, ſous les ordres du Lieutenant-Feld-Maréchal Comte de Haddick, &

Digitized by Google

du Major Général Mitrowski, coupent la communication entre cette Ville & la droite de l'Elbe. Plusieurs partis des troupes de l'Impératrice Reine se font voir aussi de temps en temps à la gauche du fleuve.

Malgré les nouvelles assurances que le Roi de Prusse a données pour la sûreté de la prochaine foire de Léipsick, on craint qu'il ne s'y rende aucun Marchand étranger.

ITALIE.

DE ROME, *le* 10 *Septembre.*

Un affreux ouragan a causé de très-grands dommages à Monte-Pulciano & dans les environs. Le Monastere des Religieuses a été renversé de fond en comble, & les deux tiers des personnes, qui étoient dans cette maison, ont été écrasées sous les ruines des Bâtimens. Plusieurs autres maisons ont été totalement détruites, & dans la campagne la plûpart des arbres ont été déracinés.

DE NAPLES, *le* 31 *Août.*

Sur la recommandation du Grand Maître de Malte, le Roi a disposé de l'Evêché de cette isle en faveur du Grand Prieur de l'Eglise de Saint-Jean, un des trois Sujets qui avoient été présentés à Sa Majesté.

Le Mont Vésuve jette depuis quelques jours beaucoup de flammes & de pierres embrasées. Il s'est fait dans cette montagne une nouvelle ouverture, d'où il sort un torrent de matiere bitumineuse, qui coule avec une rapidité extraordinaire.

On a reçu de Sicile la fâcheuse nouvelle, que

Digitized by Google

le 6 d'Août, on y a essuyé un affreux tremblement de terre; que plus de la moitié de la Ville de Syracuse a été renversée, & qu'environ douze mille habitans ont été ensevelis sous les ruines de leurs maisons.

De Genes, *le 4 Septembre.*

Les Rebelles de Corse ont cru les circonstances favorables, pour attaquer les postes que les troupes de la République occupent dans le circuit de l'Isle. Neuf cens d'entr'eux tenterent le 19 du mois d'Août, d'emporter d'assaut la Tour de San Pelegrino, qui ne peut contenir qu'une garnison d'environ quarante hommes. L'attaque n'ayant pas réussi, les Rebelles bloquerent ce poste, dans l'espérance de le prendre par famine, & ils se retrancherent principalement du côté de la mer, afin d'empêcher les secours.

Sur la nouvelle de l'entreprise de Paoli, la République a envoyé en Corse trois de ses Galeres, & un renfort de quatre cens hommes. Ces troupes y arriverent le 30. Elles descendirent à terre, malgré les obstacles qui s'opposoient à leur débarquement. La bayonnette au bout du fusil, elles chargerent les Rebelles, & les mirent en fuite avec beaucoup de perte de la part de l'ennemi. Elles étoient encore à sa poursuite, dans le moment du départ du courier que le Commissaire Général de l'Isle a dépêché à la République. On ne sçauroit trop louer la constance & la fermeté des assiégés, qui ont résisté si longtemps à toutes les incommodités de leur situation, particuliérement à la disette d'eau dont ils ont manqué pendant une grande partie du siége.

Les Galeres que le Gouvernement avoit en-

Digitized by Google

voyées en Corſe, rentrerent avant-hier dans ce port, & l'on eut à cette occaſion le détail de tout ce qui s'eſt fait pour délivrer la Tour de San-Pelegrino, ſituée dans la partie de la Corſe, gardée par les troupes de la République. Cette Relation contient en ſubſtance, que les Rébelles ſont dans la plus grande conſternation; pluſieurs d'entr'eux ayant été taillés en pieces, & nommément quatre de leurs Chefs, parmi leſquels ſe trouve le fameux Vincentelli Il s'eſt élevé de grands différends entre Paoli & les autres Chefs. Lorſque les Galeres ſont parties de l'Iſle, on s'attendoit qu'ils en viendroient aux mains.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le 17 Septembre, M. le Baron de Lichtenſtein, Miniſtre Plénipotentiaire du Duc de Saxe-Gotha, eut une audience particuliere du Roi, dans laquelle il a préſenté à Sa Majeſté ſes Lettres de Créance. Il a été conduit à cette audience, ainſi qu'à celles de la Reine, de Monſeigneur le Dauphin, de Madame Infante, de Madame & de Meſdames Victoire, Sophie & Louiſe, par le même Introducteur.

Le Roi a diſpoſé de la charge de Premier Gentilhomme de la Chambre, vacante par la mort de M. le Duc de Geſvres, en faveur de M. le Duc de Duras, & du Gouvernement de Paris, qui vaquoit par la même mort, en faveur de M. le Duc de Chevreuſe.

Digitized by Google

Le Gouvernement de la Province de l'Isle de France, dont M. le Duc de Gesvres étoit pourvu, passe à M. le Comte de Trêmes qui, depuis la mort de M. le Duc son frere, a pris le titre de Duc de Trêmes.

La place de Dame du Palais de la Reine, vacante par la mort de la Princesse de Montauban, a été donnée à Madame la Marquise d'Escars.

M. le Duc de Duras arriva ici le 16, & remit au Roi une Convention, qui a été conclue le 10 entre le Maréchal Duc de Richelieu, Général des armées de Sa Majesté en Allemagne, & le Duc de Cumberland, Général de l'armée du Roi d'Angleterre Electeur d'Hanovre. Cette convention porte en substance : Que les hostilités cesseront de part & d'autre. Que les troupes auxiliaires, savoir, celles de Hesse, de Brunswick, de Saxe-Gotha, & même celles du Comte de la Lippe-Buckemberg, seront renvoyées, & se rendront, avec des passeports de M. le Maréchal de Richelieu, dans leurs pays respectifs, où elles seront placées & dispersées suivant ce qui sera ultérieurement réglé. Que le Duc de Cumberland passera l'Elbe avec la partie de son armée, qu'il ne pourra pas placer dans la Ville de Stade ou aux environs. Que les troupes, qui formeront la Garnison de Stade, ou seront placées aux environs, & qui consisteront en 10 Bataillons & 28 Escadrons, ne pourront faire aucun acte d'hostilité, ni être recrutées sous aucun prétexte, ou augmentées dans aucun cas. Que ces troupes ne pourront point sortir des limites qui leur seront assignées, & qui seront marquées avec des poteaux. Que les troupes Françoises demeureront dans le reste des Duchés de Bremen & de Verden, jusques à une conciliation définitive des deux

Digitized by Google

Souverains. Que le Maréchal de Richelieu accordera les passeports & les sûretés nécessaires aux troupes Hanoveriennes, qui se retireront au-delà de l'Elbe, & qui consistent en 15 Bataillons, 6 Escadrons, & tout le Corps des Chasseurs. Il a été stipulé aussi, que le Roi de Danemarck, sous la garantie de qui cette Convention a été faite, s'obligera d'en assurer l'exécution pleine & entiere.

On a reçu avis que la flotte Angloise, qui a fait voile de Portsmouth le 8 de Septembre, s'étoit présentée successivement devant les Isles d'Oleron & de Ré, & que le 23 elle avoit fait une descente dans l'Isle Daix. Quoiqu'on ne croye point avoir rien à craindre pour les côtes, vu les mesures qui ont été prises pour leur défense; le Roi, pour plus grande sûreté, a jugé à propos de faire partir pour la Rochelle quatre bataillons des Gardes Françoises, deux Bataillons des Gardes Suisses, & un détachement de la Cavalerie de sa Maison. Sa Majesté a envoyé ordre aussi à quelques-uns des Régimens, dont les quartiers sont le plus à portée du pays d'Aunis, de se rendre dans cette Province.

M. de Maupeou, premier Président du Parlement ayant demandé la permission de se demettre de sa place, le Roi en a disposé en faveur de M. le Président Molé. Sa Majesté a gratifié M. de Maupeou d'une pension de quarante mille livres.

Le Roi a accordé à l'Abbé Salabery, Conseiller de la Grand-Chambre, l'expectative d'une des trois places de Conseillers d'Etat d'Eglise.

Le 6 Octobre, M. le Comte de Sartiranne, Ambassadeur du Roi de Sardaigne, eut une audience particuliere du Roi, à laquelle il fut conduit par M. de la Live, Introducteur des Ambassadeurs.

Digitized by Google

Le même jour, le Roi a tenu le Sceau pour la quatorzieme & la quinzieme fois.

Le 2, M. le Président Molé prêta ſerment entre les mains du Roi pour la place de premier Préſident du Parlement.

L'Archevêque de Paris arriva de Conflans en ſon palais archiépiſcopal le premier d'octobre au ſoir. Ce Prélat ſe rendit le 2 à Verſailles, où il eut l'honneur de préſenter ſes reſpects au Roi, à la Reine, & à la Famille Royale.

Le Capitaine Berrade, commandant le Corſaire *la Marquiſe de Salha*, a pris le navire Anglois *le Prince d'Orange*, allant de Rhode-Iſland à Londres avec un chargement de bois de Campeche. Il s'eſt auſſi rendu maître d'un Senaw, qui portoit de Dublin à Antigoa ſept cens & quelques barrils de bœuf d'Irlande.

Le Corſaire l'*Etigny* s'eſt emparé du Senaw *le Mélange*, dont la charge conſiſtoit principalement en grains & en ſalaiſons, & du Senaw *la Méditerranée*, chargé de ſel.

Deux navires Anglois ont été enlevés par le corſaire *la Favorite*, que commande le Capitaine Sopite. Il y avoit ſur l'un de ces bâtimens deux mille trois cens quintaux de morue. L'autre en portoit quatorze cens quintaux. Ce dernier a été conduit dans un port d'Eſpagne.

De trois priſes qu'a faites le Corſaire l'*Amiral*, aucune n'a eu le bonheur d'arriver à bon port.

Le ſieur la Fuente, commandant ci-devant la frégate *la Bohémienne*, écrit de Falmouth, qu'il a été obligé de ſe rendre au corſaire *la Défiance*, de Londres.

Le ſieur de l'Iſle-Beaucheſne, Capitaine de vaiſſeau, commandant la frégate du Roi *le Zéphyr*, s'eſt rendu maître de deux corſaires Anglois, qui

Digitized by Google

tous deux ſont armés de 10 canons, 8 pierriers, & ont l'un 72 hommes d'équipage, l'autre 48.

Selon les avis reçus de Dunkerque, la frégate *la Comteſſe de la Serre*, de ce port, commandée par le Capitaine Robert, & montée de 18 canons de 8 livres de balle, s'empara le 20 ſept. de 3 navires Anglois à la hauteur d'Edimbourg. Deux de ces bâtimens étoient partis de Riga, chargés de lin, de chanvre, de planches & de poutres. Le troiſieme venoit de Peterſbourg avec un chargement de fer & de chanvre. On eſtime que ces trois priſes montent à cent cinquante mille livres. La frégate *la Comteſſe de la Serre* étoit partie le 16 de Dunkerque. Le lendemain elle eut à l'entrée de la Tamiſe, un combat avec une frégate Angloiſe de 24 canons de huit livres de balle. Le Capitaine Robert auroit enlevé la frégate ennemie, ſi la vue de pluſieurs navires de force, qui venoient la ſecourir, ne l'eût obligé de ſe retirer.

Le Capitaine de Cock, qui commande le corſaire *le Comte de Maurepas*, de Dunkerque, s'eſt emparé des navires Anglois *le Bon Marchand* & *la Concorde*, & d'un brigantin, dont étoit maître Joſeph Forceſter, & il les a rançonnés pour 26640 livres. Il a fait une autre priſe chargée de ſucre, de café, de cuirs ſecs & de bois de Campeche, qui a coulé bas en arrivant à Dunkerque, mais on en a ſauvé la cargaiſon.

Le peu d'eſpace qui nous reſte nous oblige de remettre au prochain Mercure l'article de l'Hôpital de M. le Maréchal-Duc de Biron. Ce n'eſt qu'un retard de quinze jours.

Digitized by Google

BÉNÉFICES DONNÉS.

Sa Majesté a donné l'Abbaye de Septfons, Ordre de Cîteaux, Diocese d'Autun, vacante par le décès de Dom Joseph Alpheron, à Dom Dorothée Jaloutz, Religieux de cette Abbaye; l'Abbaye de Longpont, Ordre de Cîteaux, Diocese de Soissons, à M. l'Abbé de Frischmann, ci-devant chargé des affaires de France à la Cour d'Espagne; celle de la Creſt, même Ordre, Diocese de Langres, à M. l'Abbé de Chabannes, Aumonier du Roi, & Vicaire Général de l'Evêché de Clermont; celle de Saint Crespin en Chaye, Ordre de Saint Auguſtin, Diocese de Soissons, à M. l'Abbé d'Hesselin, Vicaire Général de l'Archevêché de Sens; celle de Saint Urbain, Ordre de Saint Benoît, Diocese de Châlons-sur-Marne, à M. l'Abbé du Quéilard, Archidiacre de l'Egliſe Cathédrale, & Vicaire Général de l'Evêché de Digne; celle de Maymac, même Ordre, Diocese de Limoges, à M. l'Abbé Barc, Chapelain du Roi, & Chanoine de la Cathédrale de Noyon; & le Prieuré de Saint Rambert en Forez, Diocese de Lyon, à M. l'Abbé de Montjouvent, Comte de Lyon, & Vicaire Général du même Diocese; l'Abbaye de Fonfroide, Ordre de Cîteaux, Diocese de Narbonne, à M. l'Evêque de Venca; l'Abbaye Réguliere de Beaumont, Ordre de Saint Benoît, Diocese de Clermont, à la Dame de Lentilhac, Religieuſe de la même Abbaye; & le Prieuré de Sainte Marie de Quingucnevend, Diocese de Nantes, à M. le Loup de la Biliais, Recteur de la Paroiſſe de Blain, & Député de la Chambre Eccléſiaſtique du même Diocese.

Digitized by Google

MARIAGE ET MORTS.

MESSIRE *Louis-Marie-Athanaſe de Lomenye*, Comte de Brienne, Colonel du Régiment d'Artois, Infanterie, fut marié le 4 d'Octobre à Demoiſelle Marie-Anne-Etiennette Fizeaux de Clémont, fille de M. Eſtienne-Claude Fizeaux-de Clémont, & de Dame Marie-Anne Perrinet. La Bénédiction nuptiale leur fut donnée dans l'Egliſe Paroiſſiale de Saint Roch, par le Cardinal de Luynes. Leur contrat de mariage avoit été ſigné le deux par le Roi. Le Comte de Brienne eſt fils de Meſſire Nicolas-Louis de Lomenye, Comte de Brienne, & de Dame Gabrielle-Anne de Chamillard.

Meſſire *Dominique-Joſephe-Marie d'Inguimberti*, Evêque de Carpentras, & Archevêque Titulaire de Théodoſie, mourut à Carpentras le 7 Septembre, dans ſa ſoixante-quinzieme année. Il a inſtitué les pauvres ſes légataires univerſels. De ſon vivant, il leur a fait bâtir un Hôpital magnifique dans ſa Ville Epiſcopale. Ce Prélat étoit connu dans la République des Lettres par pluſieurs ouvrages.

Louis de Pardaillan de Gondrin, Duc d'Antin, Pair de France, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Gouverneur & Lieutenant-Général de l'Orléannois, Gouverneur particulier des Ville & Chateau d'Amboiſe, eſt mort de la petite vérole, à Bremen, la nuit du 13 au 14, âgé de trente ans. Par ſa mort, ſa Branche & ſa Pairie ſont éteintes.

Meſſire *Eſprit Dedons de Pierrefeu*, Maréchal des Camps & Armées du Roi, eſt mort le 14 à Aix en Provence, âgé de cinquante-neuf ans.

Digitized by Google

Messire *François-Joachim Potier*, Duc de Gesvres, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, premier Gentilhomme de la Chambre, Brigadier de Cavalerie, Gouverneur de la Ville, Prevôté & Vicomté de Paris, Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi dans la Province de l'Isle de France, Gouverneur particulier des Villes & Châteaux de Laon, Soissons & Noyon, Grand Bailli & Gouverneur de Crespy & du Valois, Capitaine & Gouverneur du Château & Capitainerie Royale de Monceaux, mourut à Paris le 19, âgé de soixante-cinq ans, moins dix jours. Son corps, après avoir été exposé pendant plusieurs jours en son Hôtel dans une Chapelle ardente, fut porté le 27 à l'Eglise Paroissiale de Saint Roch, & ensuite à l'Eglise des Célestins, où ce Duc a été inhumé dans le tombeau de sa Maison. Les Religieux des Ordres Mendians ont assisté à son Convoi, ainsi que le Corps de Ville, & le Régiment de la Ville.

Messire *Gaston-Charles-Pierre de Levis*, Duc de Mirepoix, Maréchal de France, Maréchal Héréditaire de la Foi, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine d'une des Compagnies des Gardes du Corps de Sa Majesté, Gouverneur de Brouage, Lieutenant-Général & Commandant en chef dans la Province de Languedoc, ainsi que sur toutes les côtes de la Méditerranée, mourut à Montpellier, le 25, dans la cinquante-huitieme année de son âge.

Marie-Jeanne Olimpe de Bonnevie, épouse de Marie-François-Henri de Franquetot, Duc de Coigny, Mestre de Camp Général des Dragons de France, & Gouverneur de Choisy-le-Roi, mourut à Paris le 27, âgée de vingt-un ans. Elle avoit épousé en premieres noces Messire Louis-Auguste, Vicomte de Chabot.

Digitized by Google

AVIS.

LE ſieur Theveu Architecte, a fait pluſieurs machines méchaniques pour curer les ports des mers, rivieres & canaux, ſans que perſonne ne ſe mouille. Leur diligence & leur promptitude l'emportent ſur toutes celles qui ont parues juſqu'à préſent. Il a fait faire des travaux à Rouen, pour curer les ports qui étoient remplis de pierres, vaſes & pilots qu'il a enlevés avec promptitude, ſuivant les certificats qu'il a de M. l'Intendant, de MM. de l'Hôtel de Ville & des mariniers : il vient de faire des curages au port ſaint Paul à Paris, à la ſatisfaction de tous les marchands ; l'enlévement de 70 milliers de fer qui étoient perdus aux pieux du moulin de Conflans-Charenton, à 20 pieds de profondeur d'eau, & ce après que tous les mariniers, plongeurs, machiniſtes, y ont travaillé pendant un an ſans aucun ſuccès ; il les a enlevés en 24 jours, dans le mois de Décembre, pendant un temps fort peu convenable & très-incommode pour ſes opérations.

Il a fait le curage des ſables au moulin Dandé ſur la Seine, qui combloient ledit moulin ; il vient de faire faire une autre machine pour curer les canaux d'Arcueil, qui ſont remplis, où il ne faut que peu de monde pour la faire manœuvrer.

Dans tous les ports des mers, rivieres, canaux, où il ſera beſoin de curer ou creuſer, enlever des blocs de pierres, marbres, pilots & lieux à telle profondeur que ce ſoit, fuſſent-ils récepés ou araſés à fleur d'eau & du terrein, & ſans priſe de 20 à 24 pieds en fiche, & même davantage, il ſe fera à la ſatisfaction de tous les connoiſſeurs, & des perſonnes qui voudront l'employer à cet effet.

Digitized by Google

Il peut réceper les pilots (comme il l'a fait exécuter) à la hauteur demandée, entre la superficie des eaux & celle du terrein, soit pour faciliter la navigation, ou établir des ouvrages sur lesdits pilots. Il demeure rue des Barres, derriere Saint Gervais, à Paris.

AUTRE.

LE sieur Coquelin, maître Perruquier, vient de parvenir à composer parfaitement l'eau qu'il annonce. Cette liqueur est à un tel degré de perfection, que loin d'altérer la peau, elle lui donne une nouvelle fraîcheur. La rapidité avec laquelle elle dépouille les parties velues, est propre à satisfaire les plus impatiens. Les deux sexes en peuvent tirer une égale utilité; elle va à toutes les parties du corps; elle est d'un merveilleux secours pour l'épilation du front. Les Chirurgiens pourront s'en servir dans les endroits où le razoir, quoique nécessaire, est souvent dangereux. Enfin, sans s'arrêter à dire qu'elle surpasse tout ce qui a paru jusqu'à présent dans ce genre, le sieur Coquelin prie les curieux d'en faire l'épreuve, & ose déja se flatter d'avoir leurs suffrages. Il demeure rue de la Heaumerie, à Paris.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le second volume du Mercure du mois d'Octobre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Octobre 1757.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Vers présentés à Monseigneur le Duc de Bourgogne, à l'occasion de son anniversaire, page 5
Vers de M. de Voltaire à M. Senac-de Meilhan, 6
L'Union de l'Amour & de la Philosophie, Anecdote par M. de M... Officier au Régiment de B... 7
L'Œillet & la Rose, Fable, 22
Vers de Mlle Baptiste, Actrice de l'Opera Comique, à l'occasion de son départ pour la Hollande, 24
Portrait d'Agricola, 25
Remerciement de M. Langlois-du Bouchet, Lieutenant général en la Sénéchaussée & siege Présidial d'Auvergne, à Clermont-Ferrand, 28
Pensées, 32
Le Misantrope corrigé, Dialogue. Air Polonois du Prologue du Ballet des Indes, &c. Parodie, 41
Les Hommes unis par les talens, Poëme, 43
A Mlle de R... sur sa Réponse à l'Amour, 47
Epître à Mademoiselle Bonté; à Gisors, 53
Le Retour de la Folie, Conte historique, 55
Vers de Madame Guibert à M. l'Abbé Mangenot, 57
La Course singuliere, ou la nouvelle Athlante, 58
Stances à Madame... 65
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du premier Mercure d'Octobre, 67
Enigme & Logogryphe, ibid.
Chanson, 70

Digitized by Google

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Suite du Moyen d'apprendre sûrement & facilement les Langues, 71
Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 85
Extrait de la Sarcothée, 87

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Physique. Lettre à l'Auteur du Mercure, 119
Chirurgie. Progrès de la méthode du Lithotome caché dans la Lithotomie, 134
Séance publique de l'Académie des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts de Rouen, 146

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Peinture. Observations sur les Tableaux exposés au Louvre, par Messieurs de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture, 155
Réflexions sur la critique des Ouvrages exposés au Louvre, 170
Gravure. 185

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 187
Comédie Françoise, 189
Comédie Italienne, 190
Opera Comique, *ibid.*
Spectacle de la Cour, *ibid.*

ARTICLE VI.

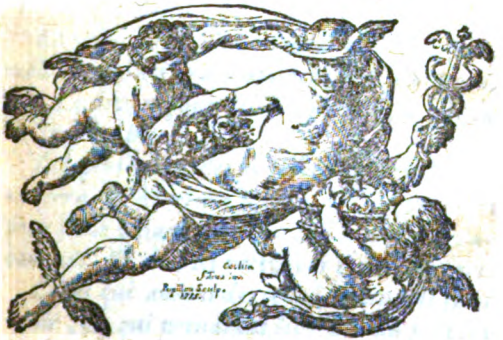
Nouvelles étrangeres, 193
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 205
Bénéfices donnés, 210
Mariage & Morts, 211
Avis, 213

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
NOVEMBRE. 1757.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercure* est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On ſupplie les perſonnes des provinces d'envoyer par la poſte, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en ſoit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne ſeront pas affranchis, reſteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le ſieur Lutton ; & il obſervera de reſter à ſon Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque ſemaine, après-midi.

On prie les perſonnes qui envoient des Livres, Eſtampes & Muſique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut ſe procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainſi que les Livres, Eſtampes & Muſique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Feſſard & Marcenay.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
NOVEMBRE. 1757.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

RÉPONSE
A M. de C... qui m'a adreſſé un Epître.

Ceſſez de vous féliciter
Du talent de plaire & d'écrire ;
Il vous eſt aiſé de chanter,
Quand Phébus vous prête ſa lyre.
On ſçait, que pour nous abuſer,
Ce Dieu, ſous votre nom, beau Sire ;

Digitized by Google

Parfois aime à ſe déguiſer.
D'autres pourront bien s'y méprendre;
Mais moi, qui connois le fripon,
Sans héſiter j'ai ſçu comprendre
Que Ch. . . étoit Apollon.
Au Dieu qui m'adreſſe un Epître,
Je ſçais qu'un cantique eſt bien dû;
Mais, hélas! par le mal vaincu,
Mon grabat me ſert de pupitre.
La goutte de ſon aiguillon
Me fait ſentir la pointe amère;
Je dois baiſſer le pavillon
Et renoncer à la chimere
Des lauriers du ſacré vallon,
Ainſi qu'aux myrthes de Cithere.
Autrefois je n'avois pour but
Que de briller ſur le Permeſſe;
Je me diſois dans mon ivreſſe:
Hors l'Helicon point de ſalut.
Rongé de peines inteſtines,
Je m'ennuie avec les neuf ſœurs:
L'homme couché ſur des épines,
Songe-t'il à cueillir des fleurs?
L'Amour & les vers que j'abjure,
N'ont que des charmes impuiſſans
Dont je reconnois l'impoſture.
A de plus nobles ſentimens
Mon ame devient acceſſible.
Quiconque avec vous eſt lié,

Digitized by Google

Ne doit avoir le cœur ſenſible
Qu'aux délices de l'amitié.

TURPIN.

A Auteuil, ce 9 Septembre 1757.

LE PROJET MANQUÉ,

Conte bien vraiſemblable.

CLORINDE ouvrit à peine les yeux, qu'ils tomberent ſur des embarras, ſur le tracas d'un négoce, ſur un certain tumulte inſéparable des détails d'un commerce déſagréable.

Son pere, homme de génie, changea ſon état : il étendit ſes vues, accrut ſes eſpérances & ſes richeſſes. Ses ſoins furent heureux, il réuſſit. Quoique ſa fortune fût rapide, elle vint par gradation. Clorinde l'apperçut, elle avoit de l'eſprit ; elle ſentit ce changement. Elle vit l'opulence & les richeſſes ſuccéder à l'aiſance, & ſon pere, avant tout cela, avoit connu le méſaiſe & preſque la pauvreté. Elle penſa que les préſens que la fortune faiſoit à ſon pere, étoient plus pour elle que pour lui. Il étoit vieux, il avoit été élevé au travail, le ſuccès de ce travail faiſoit ſa récompenſe

Digitized by Google

& ſon plaiſir. Il ſeroit mort s'il y avoit renoncé.

L'éducation de Clorinde avoit ſuivi la fortune de ſon pere : d'abord vêtue ſimplement, élevée dans le domeſtique, & par une mere qui lui avoit appris tout ce qu'elle ſçavoit, & ce tout ſe bornoit à peu de choſe, elle paſſa bientôt dans un couvent, un peu plus tard pourtant que les filles d'un certain état. Elle y eut des maîtres, elle en profita. Elle fut produite dans le monde avec tout ce que les richeſſes donnent de diſtinctions, & l'opulence de confiance & de hardieſſe. Elle fut recherchée.

Un million de bien fixe tous les yeux, Clorinde s'en promettoit davantage. Parmi ceux qui s'empreſſerent de lui faire la cour, elle diſtingua un jeune homme dont les ancêtres depuis plus de deux ſiecles avoient des relations dans les quatre parties du monde, & donnoient des ordres en même tems à Surate, au grand Caire & à Péquin, ordres mieux exécutés ſouvent que ceux des Souverains, parce que le bien & l'utilité publique en ſont toujours l'objet & le principe. Enfin c'eſt du fils d'un Négociant dont je parle.

Ce nom ſeul plairoit à des oreilles angloiſes ; il eſt preſque ignoble aux nôtres,

Digitized by Google

du moins dans un certain monde dont ce trait ne fait pas l'éloge : auſſi ne le prononce-t-on qu'avec un air de dédain & preſqu'avec mépris.

Malgré ce faux préjugé dont ſçavent rarement ſe défendre, même ceux qui dans cette condition ont fait fortune, Liſimond ne penſoit point à quitter l'état de ſes ancêtres : il vouloit jouir & même accroître ſa fortune par un travail ſi digne d'un Citoyen.

L'exemple que lui donnoient nombre de ſes égaux, ne le touchoit point. Il ne vouloit ni acheter une charge de Préſident, qui l'auroit fait reſpecter au moins en ſa préſence par ceux qui auroient des Arrêts à craindre ou des procès à gagner, encore moins ſe jetter dans le ſervice, où ſon argent eût pu le faire paſſer à un grade qui l'eût mis tout d'un coup au deſſus du Gentilhomme ordinaire. Celui-ci héritier du peu de bien & de l'exemple de ſes ancêtres, ne commence de ſervir que dans un grade inférieur ; mais y porte une valeur & un courage digne des premiers emplois. Ce Gentilhomme, quoique dans une eſpece d'indigence, n'eût pas changé ſon nom contre les tréſors & le grade où pouvoit prétendre le riche Négociant. Heureux l'état où l'honneur acquis eſt cau-

Digitized by Google

tion de celui qu'on doit acquérir, où le nom & le mérite des ancêtres ſont un gage aſſuré de la vertu des deſcendans! Plus heureux celui où toutes les conditions ont leur nobleſſe, & où le talent d'y exceller eſt au deſſus de l'envie, ſauve du mépris, & y procure même de l'eſtime & de la gloire. Sous le Prince bien-aimé qui nous gouverne, nous touchons à ce bonheur.

Liſimond plaiſoit à Clorinde. Il avoit eu la plus heureuſe éducation. Ses traits étoient nobles, ſes manieres ſimples, ſa parure modeſte & ſes ſentimens dignes d'un Romain du premier âge.

Ceux qui le connoiſſoient l'aimoient, & ne pouvoient ne pas l'eſtimer : ceux dont il n'étoit pas connu, & avec leſquels le hazard le produiſoit, s'il n'avoit eu ſoin de les détromper, l'auroient pris pour un Seigneur de la premiere qualité, tant il étoit ſimple & modeſte. Il n'eſt point de petit maître qui n'eût rougi de lui appartenir, & qui n'eût affecté même de mal prononcer ſon nom : c'eſt du bel air.

Ce fut Liſimond qui fit connoître à Clorinde les premieres douceurs de l'amour. Il s'en expliqua ſimplement. Il lui dit qu'il l'aimoit, que ſon caractere & ſes charmes méritoient ſon eſtime & ſon cœur; qu'il lui offroit l'un & l'autre, & qu'il ne ſe

Digitized by Google

croiroit heureux qu'autant que ces sentimens contribueroient à son bonheur. Je voudrois presque, ajouta-t'il, que vos biens fussent moins considérables. Vous ne soupçonnez pas sans doute que c'est le motif qui me détermine : en eussiez-vous dix fois moins, je vous offrirois de partager les miens avec vous.

Clorinde étoit née avec ces sentimens de droiture, que la nature inspire aux cœurs bien faits. Ce discours la toucha, elle l'écouta avec plaisir. Ce ton de sincérité n'eut pas de peine à la persuader & à lui plaire. Lisimond eut bientôt obtenu le consentement du pere. La main de Clorinde lui fut promise, il se crut heureux : ils l'auroient été tous deux par ce mariage, si la mort n'eût ravi dans cette circonstance le pere de cette amante.

Les premiers instans furent donnés à la douleur. Lisimond essuya ses larmes & partagea son affliction : il étoit trop sage pour parler d'hymen dans ces instans de deuil, où la tristesse de Clorinde l'assuroit de la sensibilité de son cœur & de la bonté de son caractere : il respectoit sa douleur.

Elle lui parla la premiere ; elle mit un terme assez long à leur mariage : Lisimond n'en murmura point, il aimoit tendrement

Digitized by Google

& on ne ſçait qu'obéir aux ordres de ce qu'on aime.

Les détails d'un partage avec un frere occuperent quelques inſtans Clorinde. Elle vit ſes biens monter plus haut qu'elle ne l'avoit penſé, & ſes droits s'étoient accrus de moitié.

Son cœur nageoit dans la joie de pouvoir partager une fortune auſſi conſidérable, avec un amant aimé qui l'adoroit; elle ſe croyoit inſenſible à tout autre ſentiment; elle étoit femme, la vanité n'a que trop d'empire ſur le ſexe, elle en fut la victime.

Le bruit de ſes grands biens lui avoit attiré nombre de ſoupirans: elle n'en voulut écouter aucun. Le Marquis de *** qui tenoit un rang à la Cour, lui fit parler. Ce titre la rendit attentive; il vint, elle l'écouta, mais il ne lui plut point. Une ſeconde converſation ne la toucha pas davantage. Il parla du commerce avec un ton décidé, mépriſa cet état, & ſans penſer que ce diſcours devoit faire naturellement un effet tout différent de celui qu'il produiſit, il lâcha cent plaiſanteries qui commencerent à perſuader Clorinde, & rendirent à ſes yeux, preſque mépriſable un état à qui elle devoit ſes biens & ſon opulence. Les détails des prérogatives atta-

Digitized by Google

chées à la qualité de Marquise, lui firent faire de nouvelles réflexions : parlons plus nettement, l'idée de ces vains honneurs lui fit bientôt tourner la tête.

Déja elle n'estimoit heureux que ceux qui habitent la Cour : son esprit s'enivroit de ces idées de grandeur ; mais son cœur tenoit encore pour Lisimond. Elle le vit, sa vue lui causa un certain embarras. Lisimond le démêla aisément, & le discours de Clorinde lui montra que ses conjectures n'étoient pas fausses. Il ne se plaignit point, il écouta. Elle parla du Marquis & de ses richesses, elle l'entretint des honneurs qu'elle lui sacrifioit, elle parut les regretter, & termina son discours par dire à Lisimond, qu'il devoit penser à se procurer une charge à la Cour, qui le tirât de l'état désagréable où ils étoient.

Lisimond ne répliqua que par un soupir. Il vit le délire de Clorinde, il n'y opposa que peu de paroles, mais pleines de sagesse & d'une modération qui auroit dû lui ouvrir les yeux.

Quelle charge voulez-vous que j'achete, dit-il, ô Clorinde ! & de quoi me parlez-vous ? Je sçais que vos biens ajoutés aux miens, nous feroient marcher presque de pair avec les grands Seigneurs ; je sçais que ceux qui nous verroient de loin.

Digitized by Google

dans un équipage brillant & dans un palais pompeux, nous croiroient égaux à ces Seigneurs dont nous imiterions les airs, le luxe, & dont nous passerions peut-être la dépense. Qui sçait si nous ne viendrions point à bout de nous le persuader à nous-mêmes.

Mais je sçais aussi que pour prix de notre vanité, on nous prodigueroit le mépris, & qu'à la quatrieme génération cette tache ne seroit pas lavée; non que c'en soit une en effet : le grand Seigneur & le Prince même nous estimera, Clorinde, dans ce commerce où nos peres ont vécu, où ils ont été utiles à la patrie, & quelquefois même assez heureux pour servir l'Etat & leur Roi. Ne pensons point à une Cour où nous serions si long temps étrangers, & où on auroit raison de nous regarder comme tels.

Vous rougissez Clorinde, que dois-je penser ? Rougissez-vous du conseil que vous me donniez tout à l'heure ? Rougissez-vous de mon état & du vôtre ? Vous ne parlez point.

Je sens, dit-elle, avec dépit que j'ai tort, & que vous avez raison. Nous en parlerons une autre fois : laissez-moi à mes reflexions & à mes idées.

Lisimond se retira affligé. Il aimoit

Digitized by Google

éperduement Clorinde, il ne répliqua point à ces derniers mots : il crut que le discours qu'il avoit tenu avoit fait son impression, que la raison aidée par l'amour, détermineroit ses démarches, & que la droiture qu'il lui connoissoit acheveroit de la détromper.

Les réflexions de Clorinde étoient bien différentes. Elle balança d'abord ; mais bientôt décidée par la vanité, elle traita de bassesse le goût & la sagesse de Lisimond, elle se reprocha presque de l'avoir aimé. Une visite du Marquis acheva de la perdre. Ne sortirez-vous point, dit-il, d'un pays où j'entends louer vos charmes & vos bonnes qualités par des bouches qui les profanent, & où mille gens qui ne devroient paroître en votre présence qu'en baissant les yeux, parlent de vous avec un air de connoissance qui vous avilit & vous deshonore. Hier encore au gouvernement, un certain..... Limond..... Lisimond (il est bon de remarquer que Lisimond venoit de prêter mille louis au Marquis à la priere du Gouverneur), je me le suis fait nommer par curiosité, ce garçon vous louoit avec une fatuité, un air gauche.... Je souffrois, je vous l'avoue ; je jouois, & sans le coup intéressant qui fixoit mon attention, je lui aurois imposé silence. Le

Digitized by Google

connoissez-vous? ..... Clorinde hésita, elle étoit embarrassée. Le Marquis charmé de son trouble, & sans lui laisser le temps de répondre, reprit avec vivacité, Madame, la Cour est le théatre qui vous convient, hâtons-nous, vous ne dépendez de personne, vous devez compte des momens que vous dérobez à cette Cour qui vous attend; je sors, décidez-vous, & dans une heure j'envoie ou je viens sçavoir votre réponse. Ce ton cavalier n'auroit pas dû la lui rendre favorable.

Clorinde étoit troublée. Elle sentoit ce qu'elle devoit faire, la raison ne l'avoit point abandonnée; mais sa vanité parloit plus haut: une fille qu'elle avoit auprès d'elle, acheva de la déterminer. Le Marquis avoit sçu la gagner par des présens, l'argent de Lisimond avoit servi à la séduire: ce mot de Cour subjuguoit cette fille ainsi que sa maîtresse. Point de motif plus puissant sur une femme que la vanité, si ce n'est peut être la curiosité, & ces deux choses se trouvoient réunies.

Les discours ne furent point épargnés. Clorinde étoit déja déterminée, la femme de chambre n'eut qu'à l'affermir: elle lui persuada surtout de ne plus voir Lisimond, son cœur en murmuroit, elle combattit le penchant qu'elle y avoit, on lui en fit voir

Digitized by Google

les conséquences ; c'étoit un sacrifice nécessaire. Le Marquis ignoroit ses liaisons avec cet homme sans doute. S'il venoit à en être instruit, il romproit avec elle : d'ailleurs elle devenoit trop grande Dame pour penser encore à un homme que la timidité inséparable d'une condition médiocre, fixoit à cet état mépriſable. Voilà comme on peignoit la sage résolution de Lisimond.

L'heure étoit passée, le Marquis ne reparoissoit point, & Clorinde regrettoit (tant elle étoit aveuglée) de ne s'être pas déclarée sur le champ en sa faveur. Son impatience fut satisfaite. Il arriva ; sa parole fut donnée, le Marquis ne trouva que trop de facilité à brusquer l'affaire : ils épouserent & partirent le surlendemain.

Clorinde avoit le cœur serré d'une certaine triſteſſe dont elle sembloit ignorer la cause : le Marquis étoit fort content de payer un million de dettes, & de pouvoir retirer pour un autre million de terres aliénées par ses ancêtres.

Clorinde arriva à la Cour avec une timidité, compagne ordinaire du mérite. Elle y trouva les honneurs de son rang, la servitude & l'étiquette attachées à la grandeur ; elle n'y trouva point le bonheur : trop raisonnable pour ne pas prendre son

Digitized by Google

parti, elle se consola. Elle eut quelques amies du premier rang dans un pays où il est si rare d'en trouver; elle leur conta quelquefois son aventure, elle ne rougissoit point de son origine. L'amour peut-être m'eût rendue heureuse, disoit-elle; j'ai cherché mon bonheur dans la grandeur je ne l'y ai pas trouvée. Elle ajoutoit, *c'est un projet manqué*, & ce mot étoit devenu une expression de société, lorsqu'on voyoit quelqu'établissement qui ne paroissoit pas devoir être heureux.

Par le Montagnard des Pyrénées.

Nous allons joindre à ce Conte le Quatrain suivant, qui est à la louange de l'Auteur.

VERS à l'aimable Montagnard des Pyrénées.

Des fleches de l'Amour tu formes tes pinceaux:
La vérité dans tes portraits éclate;
Des graces la main délicate
D'un brillant coloris anime tes tableaux.

Ces vers sont de M. Boulé l'aîné, écolier au College de Vannes. Des Rimeurs qui se croient maîtres en font de plus mauvais à Paris.

Digitized by Google

VERS

Sur la Naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Artois.

Dans nos jours de calamité,
Auguſte & cher Enfant, tu n'as point reçu l'être :
Tu ne vivras que pour connoître
La publique félicité.
Les fléaux de la terre à ton aſpect s'envolent :
Nos cruels deſtins ſont changés.
Tu n'as point vu les maux qui nous ont affligés ;
Tu vois les biens qui nous conſolent.
De la France en tous lieux les drapeaux triomphans,
La victoire au dehors & la paix au dedans,
Prince, tout embellit l'aurore de ta vie :
Envain la diſcorde ennemie
Reclame, en frémiſſant, ſon empire fatal ;
Que du bonheur de la patrie
Ta naiſſance ſoit le ſignal !

Ces Vers heureux ſont de M. l'Abbé Porquet, & nous les propoſons pour modele aux Rimeurs qui en font ſi abondamment ſur chaque événement du jour. Qu'ils apprennent de lui à ſaiſir les circonſtances & à ſortir du cercle uſé des lieux communs, où ils ſont toujours renfermés.

Digitized by Google

Nous avertissons, à ce sujet, que nous allons être de plus en plus sévères sur les vers qu'on adresse aux Grands : nous n'en mettrons plus qui ne nous paroissent dignes d'eux, ou qui ne présentent au moins un trait de louange qui les caractérise. Nous prions en conséquence Messieurs les Auteurs, de les faire meilleurs à l'avenir, ou de ne plus se plaindre si nous supprimons leurs pieces : c'est leur rendre service que de n'en point faire usage. Des vers médiocres avilissent non seulement le sujet & dégradent le héros, mais ils rendent encore le poëte ridicule. Il est vrai que nous avons inséré dans ce volume ceux de la Muse Limonadiere, sur la Mort de M. le Duc de Gesvres ; mais tout foibles qu'ils sont, ils peignent ce Seigneur avec des traits ressemblans, & nous avons pardonné le défaut de coloris en faveur de la vérité.

MADRIGAL.

POURQUOI suis-je toujours dupe de l'espérance,
Victime de la crainte, esclave du desir ?
Il faut, quand on ne peut arriver au plaisir,
Retourner à l'indifférence.

Digitized by Google

MÊLANGES DE LITTÉRATURE.

Des Livres, des Auteurs, de la lecture & du ſtyle.

Si c'eſt la vanité de produire pluſieurs volumes, & de paſſer pour féconds, qui ſemble animer quelques Ecrivains, & précipiter de leur plume les ouvrages comme par torrens, il eſt bon de les avertir, & de leur dire qu'un autre a pris les devans, il y a déja pluſieurs ſiecles. C'eſt Dydimus, Grammairien ſans pitié, Auteur le plus fécond qui fût jamais, & qui jadis a produit quatre mille (1) volumes de compte fait, dont il ne reſte pas un.

Il faut être bien neuf dans le métier d'Auteur ou d'Editeur, pour vouloir enfler des livres de pur agrément, ou du moins qu'on croit tels. Quels titres ridicules que ceux-ci, par exemple : *Bibliotheque des gens de Cour ; Recueil choiſi de bons mots ; Amuſemens du cœur & de l'eſprit, &c.* 18 volumes, *la ſuite ſous preſſe.*

Le mérite d'un ouvrage n'eſt pas d'être critiqué, mais de ſurvivre aux critiques.

(1) Séneque eſt un des Auteurs qui rapportent ce fait.

Digitized by Google

Un Auteur fait la moitié de son ouvrage, & le Lecteur fait l'autre.

Il faut qu'un Auteur sçache se mettre au dessus de son siecle : à plus forte raison de la parodie & des quolibets.

On lit parce qu'on pense, & souvent parce qu'on craint de penser.

La lecture ressemble au jeu : on est bien aise de s'amuser, & de gagner quelque chose en s'amusant.

Il ne faut beaucoup lire, que quand on sçait beaucoup oublier.

Se peindre dans ses ouvrages, n'est pas un hazard, c'est un devoir. J'admire Montagne, qui dit par une figure pleine de force, qu'il voudroit qu'il lui fût permis de se peindre nu.

On risque moins à mêler le bon au médiocre dans un ouvrage, qu'à n'y mettre que du bon. Un homme de goût doit risquer le plus.

On n'écriroit peut-être jamais si l'on craignoit les autres autant que soi-même.

Des Anciens.

Les anciens offrent d'excellens modeles pour qui cherche à se perfectionner en fait de style, non qu'il faille parler Grec ou Latin ou François, mais parce que leur langue fourmille de tours & d'expressions,

Digitized by Google

qui ne peuvent qu'enrichir la nôtre entre les mains d'un habile Ecrivain. Un Régent de province, où l'éducation est fort négligée, demandoit à un de ses Ecoliers, qui est-ce qui lui avoit appris à faire des vers François ? Il lui repondit (1) c'est Virgile.

Nous avons, sans contredit, de l'esprit comme les anciens, pour imiter la nature, & bien plus d'esprit sans doute ! des talens, du feu, du génie-même, si l'on veut ; qui l'ignore ? mais ils avoient des yeux ou un art que nous n'avons point, cela est sûr. Cet art consiste, si je ne me trompe, à se borner au genre que l'on entreprend. Les habiles modernes qui ont sçu se borner, ont égalé les anciens.

En lisant les anciens, on est presque sûr de sçavoir ce qu'ont écrit les modernes ; mais en lisant ceux-ci, on n'apprend pas toujours ce qu'ont dit les autres, & la façon dont ils l'ont dit.

Pourquoi néglige-t'on si fort l'étude de la nature & des anciens ? Par la même raison qui fait, selon Martial, qu'on ne paye point ses dettes.

O dissè quàm amare vilius constat.

(1) Cette réponse est de l'Auteur.

La faite pour un autre Mercure.

Digitized by Google

VERS

De M. Relongue de la Loupiere, de l'Académie royale des Sciences & Belles Lettres de Villefranche en Beaujolois, & de la Société Littéraire de Châlons sur Marne ; à une Demoiſelle qui diſoit qu'elle n'aimoit pas les petits hommes.

Ainsi donc votre ame ſéduite
Dédaigne les Amans dont la taille eſt petite :
Ah ! revenez de votre erreur.
Faut-il qu'un agrément vous bleſſe !
Mon petit roi, mon petit cœur ;
Tous ces petits mots de tendreſſe,
Que les romans nous ont appris,
Ne ſont-ils pas aſſez l'éloge des petits ?
Eux ſeuls connoiſſent la diſtance
Que la beauté met entre nous :
La nature à vos loix les ſoumet par avance ;
En les plaçant à vos genoux ;
L'amour leur doit la préférence,
Et la main des plaiſirs les comble de ſes dons.
Ce n'eſt pas aux grands Aquilons
Que l'Aurore ſe plaît à confier ſes larmes,
Et c'eſt le plus petit des Dieux
Qui fait éclater en tous lieux
Le plus de puiſſance & de charmes.

Mais

Digitized by Google

Mais pour choisir votre vainqueur,
Défiez-vous, Iris, de tout tant que nous sommes :
C'est par l'esprit & par le cœur
Qu'il importe surtout de mesurer les hommes.

RÉPONSE de M. d'Harnoncour aux Vers de M. de la Louptière, insérés dans le Mercure de Mars.

AIMABLE Académicien,
Que tu reçus de talens en partage !
L'élégance de ton suffrage
Fait ton éloge & non le mien ;
Elle me réduit au silence :
Mais il blesse un cœur délicat :
Il vaut mieux manquer de prudence
Que de passer pour être ingrat.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, un proverbe très-ancien nous dit : il n'y a point de comparaison qui ne cloche. Celle d'un Amant volage à un Papillon seroit-elle absolument juste ? Il y a quelques jours que je vis dans un jardin deux papillons voltiger séparément

Digitized by Google

ſe changent en cyprès, la tendre fauvette & les roſſignols amoureux ceſſent leurs ramages, un ſilence affreux ſuccede à leurs concerts agréables ; les plaiſirs abandonnent ces aſyles : ſuis-les, vole amour, cherche des cœurs plus capables de recevoir tes impreſſions : la triſteſſe qui regne dans le mien, ne me permet plus, ni de t'offrir mes vœux, ni de brûler d'encens ſur tes autels.

O Mirtis ! objet adoré ! toi, par qui j'appris à me connoître, à ſentir mon exiſtence. Que ſont devenus ces momens précieux, que leur douceur & leur pureté devoient rendre éternels ? Ils ont diſparu comme un ſonge agréable, qu'un prompt reveil détruit, & dont il ne reſte que le ſouvenir. Je jouiſſois ſans inquiétude du plaiſir d'aimer & d'être aimé ; le devoir n'avoit fait que reſſerrer des nœuds formés par l'amour, & fondés ſur l'eſtime. nos jours couloient dans l'innocence, ſans crainte & ſans deſirs, notre tendreſſe nous ſuffiſoit. Rien ne manquoit à notre bonheur. Hélas ! il étoit trop parfait pour durer longtemps ! La mort m'a tout ravi. C'en eſt fait, un eſpace immenſe nous ſépare. Ces bois retentiſſent en vain de mes cris, en vain je cherche Mirtis, en vain je l'appelle de toutes parts, je ne la

Digitized by Google

verrai plus... Son ombre jouit maintenant dans les champs élizées, des douceurs promises aux cœurs vertueux. Séparation cruelle! source éternelle de mes larmes, vous serez toujours présente à ma mémoire!.. Depuis que l'amour nous unissoit, je ne voyois rien qui ne me parlât d'aimer, la nature me paroissoit plus vive, plus riante qu'auparavant. Depuis que Mirtis n'est plus, tout rentre à mes yeux dans son premier néant, tout me devient odieux: l'air même, cet air que je respire, m'est insuportable, depuis que je ne le partage plus avec elle... Tout change, & mon cœur ne peut changer. L'image de Mirtis y est gravée avec des traits que ma mort seule peut effacer.

Je ne puis faire un pas dans ce séjour, sans y trouver des monumens de ma félicité passée: tout me trace ces biens que j'ai perdus... Tout entretient dans mon ame le chagrin qui la déchire. C'est dans ces jardins, ô Mirtis! que je te vis pour la premiere fois; ils furent les témoins de notre paisible enfance; ils virent croître notre tendresse avec notre âge. C'est dans cette grotte, que j'osai te déclarer mes sentimens; je te peignis ma flamme, la nature & l'amour étoient mes seuls interpretes, pouvois-je ne pas persuader! C'est dans

ce même lieu que tu me fis l'aveu de ta ſenſibilité. Oui, cher Philémon, me dis-tu (avec cette aimable ingénuité qui charmoit tous ceux qui te connoiſſoient), oui, cher Philémon, ſi ton bonheur dépend en effet de mon ſincere retour, quel mortel eſt plus heureux que toi? Je t'aime. C'eſt ſous ce tilleul que nous réitérâmes les ſermens que nous venions de nous faire au temple de l'Hymen, & que nous nous jurâmes une conſtance éternelle... Je porte mes regards plus loin... j'y vois l'endroit le plus cher à mon cœur... Ce boſquet charmant s'offre à ma triſte vue... Jours fortunés, jours purs & ſereins que n'obſcurcit jamais le moindre nuage de triſteſſe, vous ne luirez plus pour moi! Vous avez paſſé avec la rapidité de l'éclair. Dieux cruels! c'eſt vous qui m'en privez. Je ne le verrai plus renaître, & vous ne m'en laiſſez le ſouvenir fatal, que pour mieux m'affliger & jouir de mon déſeſpoir!

Inſenſé que je ſuis! j'oſe accuſer les Dieux mêmes de mes malheurs, & je ſuis le ſeul coupable: ils ſont juſtes. Ils me puniſſent de la négligence que j'ai apportée à leur culte: que dis-je! ils me puniſſent de mon impiété. Les ai-je implorés une ſeule fois? leur ai-je demandé quelque conſolation? Non, loin de leur adreſſer mes vœux, j'ai traîné juſqu'aux pieds

Digitized by Google

de leurs autels la douleur qui me dévore. Je n'entre dans leurs temples que pour leur reprocher leur injuſtice; je ne vois, je n'entends, je ne cherche que Mirtis, elle ſeule a tous mes vœux, & je murmure contre ces immortels qui (s'ils étoient moins pitoyables), devroient m'écraſer de leurs foudres. Pardonnez, Dieux puiſſans! pardonnez à un infortuné qui ſent tous ſes crimes, & qui les commet malgré lui... Arrachez moi de ce lieu funeſte... Rendez moi cette raiſon, dont j'ai perdu l'uſage, donnez moi la force de reſiſter aux maux qui m'accablent, ou plutôt, ſi ces maux vous touchent, par pitié, daignez en terminer le cours fatal, en m'ôtant la vie... Hélas!.. ma priere, loin de les fléchir, les irrite encore... Eh bien... je leur obéirai... ils l'ordonnent... J'abandonnerai ce cercueil... je ne l'arroſerai plus de mes larmes. Je ferai plus... je bannirai Mirtis de mon cœur, pour le remplir de leur amour... Soumis à leurs décrets, je reſpecterai la main qui me perce le cœur... J'oublierai Mirtis!... Eſt-il en ma puiſſance de l'oublier?.. Non, les Dieux ne ſont point aſſez barbares pour exiger ce cruel ſacrifice... Non, Mirtis, je penſerai ſans ceſſe à toi... tu auras tous mes vœux... Malheureux Philémon, ſe-

Digitized by Google

ras-tu ſourd à la voix de ces maîtres du monde, qui ſont indignés de tes diſcours.. crains leur vangeance, Mirtis elle-même t'en conjure... Il le faut-donc... Grands Dieux! que cette obéiſſance me coûte à remplir... qu'elle eſt cruelle!.. Je vais abandonner des lieux où j'ai paſſé les plus beaux jours de ma vie... J'y laiſſe la moitié de moi-même... Ils renferment tout ce que j'aimai... Les cendres de Mirtis y repoſent, & je les vois aujourd'hui pour la derniere fois!.. Mes regrets ſont légitimes... pour la derniere fois!.. Quoi! Mirtis... je ne te verrai plus... Quoi! ces nœuds ſacrés qui nous uniſſoient ſont rompus & je vis encore... Cette idée cruelle me rend toute ma foibleſſe... j'y ſuccombe... je ſens la triſte néceſſité de m'éloigner; & je me plais à retarder mon départ... Il le faut cependant... & j'obéis... Je vais ſuivre ma deſtinée... Adieu.... bords chéris, demeure jadis charmante... je ne goûterai plus vos douceurs... Vous m'êtes inſuportables.... adieu.... pour jamais... Je m'approche en tremblant de ce tombeau... je le mouille de mes pleurs... Je voudrois y paſſer les reſtes d'une vie languiſſante.... Je le quitte... ç'en eſt fait... Mânes revérés d'une épouſe adorable, recevez auſſi mes éternels adieux, jouiſſez d'une paix profonde... Bientôt la

Digitized by Google

mort nous réunira . . . Bientôt mes cendres seront recueillies dans cette même urne. . . Encore quelque temps, . . & je te rejoindrai. . . O Mirtis. . . chere & tendre Mirtis ! . . il n'eſt plus de repos pour moi. . . . plus de plaiſirs. . tu faiſois ſeule ma félicité. . . tu n'eſt plus.

LE BOUQUET CHAMPÊTRE, AU ROI,

Par Mlle Thomaſſin, d'Arc-en-Barois.

Muse, laiſſons paſſer & la cour & la ville ;
Puis aux pieds de Louis volons à notre tour :
Quand ce Héros charmant ſera libre & tranquille,
Nous pourrons faire alors éclater notre amour.

Mais rendons, s'il ſe peut, notre champêtre hommage
Digne d'être agréé du plus puiſſant des Rois :
Puiſſions-nous oppoſer avec quelqu'avantage
Au faſte de la cour la franchiſe des bois !

Du plus clair des ruiſſeaux coule une onde moins pure,
Que les vœux que pour lui forment nos tendres cœurs ;
Il ſçaura bien de l'art diſtinguer la nature,

Ce n'eſt pas dans nos champs qu'habitent les flatteurs.

Quand ſur ſes pas les *miens* (1) couroient à la victoire,
Qu'ils étoient les témoins de ſes fameux combats,
Et que nous, par nos chants, nous exaltions ſa gloire,
Quel gracieux accueil n'en reçûmes-nous pas?

Qu'à jamais ſes exploits, ſes bontés, ſa clémence
Occupent tour à tour nos humbles chalumeaux!
Que nos Bergers heureux, pleins de reconnoiſſance,
Les gravent, à l'envi, ſur de jeunes ormeaux!

Laiſſons aux Courtiſans, peut-être moins ſinceres,
Lui rendre avec éclat les plus brillans honneurs:
Mais c'eſt aſſez pour nous; c'eſt le droit des Bergeres,
D'offrir aux Conquérans des chanſons & des fleurs.

(1) *Mlle Thomaſſin a cinq freres au ſervice.*

VERS à Madame Bellet, jouant de la Muſette.

Dans cet Inſtrument Zéphyre
Vient ſe ſoumettre à vos Loix;

Digitized by Google

C'eſt lui-même qui ſoupire,
Qui s'exprime ſous vos doigt :
Il les careſſe, il les baiſe
A travers des chalumeaux,
Et les ſons qu'il en rend d'aiſe
Forment les airs les plus beaux.

L'ANON PETIT-MAISTRE,

FABLE.

POUR la premiere fois on menoit au moulin
Un jeune Anon qui bégayoit encore.
On avoit peu chargé la petite pécore,
De peur qu'il ne reſtât au milieu du chemin.
N'allez pas croire au moins qu'il prit ainſi la choſe.
O ! que nenni. Le drôle avoit trop bonne doſe
De cet amour fervent que chacun ſent pour ſoi,
Et qui nous fait traiter le prochain de canaille.
Il crut qu'on avoit peur de lui gâter la taille ;
Il le crut & de bonne foi.

J'ai vu bien des Anons encor plus ſots en France,
Que leur foibleſſe même a rendus glorieux.
Il n'eſt pas juſqu'à l'ignorance,
Qui les deux bras croiſés, inſultant la ſcience,
Ne penſe être ici-bas l'enfant gâté des Dieux.

Digitized by Google

APOLOGIE DE L'AMOUR (1),

Par une jeune Demoiselle de Grandville.

Je me promenois l'autre jour dans un bocage charmant, lorsque je vis venir à moi un enfant d'une beauté éblouissante. Il avoit l'air triste, & la démarche languissante ; ses beaux yeux étoient mouillés de quelques larmes. Hélas ! me dit-il en m'abordant, devois-je m'attendre au traitement rigoureux que je viens d'essuyer ? Où irai-je désormais cacher ma honte ? on vient de la rendre publique ; & par qui suis-je outragé ? par une ingrate à qui j'ai voulu mille fois prodiguer mes faveurs. Mais vous, qui avez toujours tenu le premier rang parmi mes favorites, vous, qui joignez au cœur le plus tendre l'ame la plus reconnoissante, ne repousserez-vous pas l'injure que l'on me fait ? A ces mots l'Amour, car c'étoit lui, me fit lire la lettre qu'il venoit de recevoir ; j'en frémis de courroux.

Tranquillisez-vous, aimable enfant, lui dis-je ; la calomnie ne prendra jamais dans

(1) La piece qui y donne lieu est dans le Mercure de Septembre, page 32.

Digitized by Google

un siecle aussi éclairé que le nôtre. Vous voulez que je prenne votre défense; je n'ai rien à vous refuser, mais cela me paroît assez inutile. Le nombre de vos sujets sera toujours le même : soyez sûr que ce libelle séditieux n'aura point fait de transfuges : votre joug a trop de charmes pour qu'on puisse se résoudre à le secouer. Rassuré par ces paroles, l'Amour essuya ses larmes, un doux sourire m'annonça sa satisfaction; mais il ne s'envola qu'après m'avoir fait promettre que j'écrirois en sa faveur. Je m'acquite de ma promesse.

L'amour est la source des vrais plaisirs : tout ce qui vit, tout ce qui respire est sujet à ses loix; & quelles loix ? Y en eût-il jamais de plus douces ! Qu'on ne me dise pas qu'il est cruel, ingrat, intéressé, volage : ces qualités-là conviennent à un sentiment bien différent qui en usurpe quelquefois le nom. L'amour de sa nature est tendre, délicat, timide, toujours empressé à plaire. Plairoit-il avec les défauts qu'on lui attribue ? Je dis plus : lorsqu'il regne dans une ame livrée à ces défauts, il les en chasse bien vîte; l'avare devient libéral; l'ingrat, reconnoissant; il fixe le volage, il adoucit l'homme féroce, en un mot, il change les vices en vertus, & cela, l'expérience nous l'apprend. C'est lui qui

Digitized by Google

donne à cet époux infortuné la force de ſupporter les malheurs les plus terribles : accablé par la plus affreuſe miſere, il alloit mourir ; la voix d'une épouſe chérie ſe fait entendre, il vole entre ſes bras : dans l'inſtant il eſt rappellé à la vie, l'eſpoir & l'alégreſſe renaiſſent dans le fond de ſon cœur : content d'aimer & d'être aimé, il oublie tous ſes maux. Le croiroit-on ! il trouve encore des charmes à ſa ſituation. Amour, tels ſont vos effets ! quelles obligations ne vous a pas la France ? n'eſt-ce pas vous, qui retirâtes Charles VII de la profonde léthargie dans laquelle il languiſſoit ? Vous réveillâtes en lui l'amour de la vraie gloire ; vous lui fîtes faire des efforts qui raffermirent le ſceptre chancelant dans ſes mains.

Vos peines, dit-on, ſont réelles, & vos plaiſirs imaginaires : il ne faut qu'aimer pour éprouver le contraire. L'amour ne fait-il pas la félicité des cœurs ſenſibles ? eſt-il rien de comparable aux délicates émotions d'une paſſion naiſſante ? quels plaiſirs ne puiſe-t'on pas dans une tendreſſe réciproque ? Un geſte, un regard, un mot de l'objet aimé cauſe des tranſports inexprimables.

La jalouſie, au moins cette eſpece de jalouſie dont les effets ſont ſi terribles, ne

Digitized by Google

dut jamais ſa naiſſance à l'amour, elle eſt fille de la fureur : un Amant jaloux, l'eſt d'une façon délicate : la crainte de perdre ce qu'il aime l'afflige ; mais ſon affliction eſt douce, modérée, le ſeul ſentiment peut lever le voile qui la couvre : un furieux livré à la jalouſie eſt capable des plus grands excès. Saint Evremont l'a dit, & rien n'eſt plus vrai ; les peines de l'amour ſont des plaiſirs ; quiconque s'en formera une vraie idée, ſera de ſon avis : on le confond avec le goût pour les plaiſirs des ſens ; delà vient l'erreur. Qu'on démêle, qu'on ſaiſiſſe les nuances qui en font la différence, & l'on conviendra qu'il n'eſt point de vrai bonheur ſans amour.

VERS

Sur la Mort de M. le Duc de Geſvres.

AFFLIGE-TOI, Paris, pleure ton Gouverneur,
Geſvres dont le bon cœur égaloit la naiſſance,
Qui ſçut avec ſageſſe, autant qu'avec honneur
Occuper ce rang d'importance ;
Il ſçut mieux que perſonne agir en grand Seigneur,
Joindre l'éclat de la grandeur
Aux charmes de la complaiſance,

Digitized by Google

Plaire & rendre service étoit son seul desir,
Un refus lui coûtoit cent fois plus qu'un plaisir :
Grand Dieu ! vous, qui formez pour les plus hautes places
Les hommes bienfaisans & doux :
Celui qui dans sa vie accorda tant de graces,
Doit trouver grace auprès de vous.

Par la Muse Limonadiere.

CONTE ALLÉGORICO-MORAL,

Dont le sujet est tiré des pensées & réflexions du C.... d'Oxenstirn.

Rien ne vieillit plutôt que les bienfaits :
Je vais en citer un exemple,
Entre maint autres que je tais :
On ne tarit point sur ces faits,
La matiere en est toujours ample.
Mandrabule fit vœu d'offrir un mouton d'or,
En un annuel sacrifice,
A la Divinité propice,
Qui lui feroit découvrir un trésor.
Junon exauça sa demande,
Il trouva ce qu'il desiroit,
Et la premiere année il fit ce qu'il devoit,
Pour une faveur aussi grande.
Mais la seconde, il crut que pour offrande
Un mouton d'argent suffiroit.

Digitized by Google

Il n'offrit la troiſieme année
A l'épouſe de Jupiter
Pour tribut qu'un mouton de fer.
Sur ſa nouvelle deſtinée,
Faiſant après réflexion,
Il la crut aſſez fortunée
Pour mettre une preſcription
A ſa reconnoiſſance.
Mon homme, en conſéquence,
Conclut que pouvant ſe paſſer
D'avoir recours à la Déeſſe,
Il pouvoit bien ſe diſpenſer
De lui payer le droit qu'exigeoit ſa promeſſe,
(C'eſt la logique des ingrats).
Ce mouton de fer eſt l'emblême
Des cœurs auſſi durs que lui-même.
Mortels trop généreux! ne vous y fiez pas!...
Aujourd'hui plus d'un Mandrabule,
Dans tous les rangs & les états,
Rompt des engagemens ſacrés & délicats
Avec encor moins de ſcrupule.

Di ſignor Baroni del San-Domingo.

A M. DE BOISSY.

Il eſt des circonſtances, Monſieur, où la retraite & la morale ſont les ſeuls plaiſirs que l'ame puiſſe goûter. Dans un de ces

Digitized by Google

momens de mélancolie, je lisois l'autre jour les maximes & les caracteres qu'un Anglois, homme de qualité, a donné au Public, & qui ont eu beaucoup de succès dans sa patrie. Cet ouvrage est le premier de ce genre qu'on y ait fait paroître. J'en connois l'Auteur, & je lui dois la justice de dire que la fureur de composer un livre, a bien moins guidé sa plume que l'amour de la vérité. Il pense bien, il voit bien, il a beaucoup réfléchi, beaucoup vu, & le fruit de ses lumieres & de son loisir, ne l'est pas moins de sa candeur & de son impartialité. Il n'est guere possible de porter l'une & l'autre plus loin que lui, & de vouloir se soustraire de meilleure foi aux préjugés qui offusquent la raison. Peut-être n'acquiesceroit-on pas généralement, Monsieur, à toutes ses remarques, chacun a ses propres lunettes; mais du moins il les fait sans passion & sans malignité. Ce caractere aussi rare qu'estimable, & que tout le monde lui accorde, m'engage à prendre la défense de quelques fragmens de son ouvrage, traduits dans le Journal étranger, d'une maniere capable d'indisposer nos Littérateurs contre son esprit, son goût & son équité. Je présume que le Traducteur, qui m'est inconnu, n'a travaillé sans doute que d'après un extrait in-

Digitized by Google

fidele ; mais en me juſtifiant ainſi ſes mépriſes apparentes, je ne m'en crois pas moins obligée à les redreſſer. Je vous ſupplie donc, Monſieur, d'inférer dans votre prochain Mercure, ces mêmes fragmens qu'exprès je vous traduits preſqu'à la lettre ; le texte Anglois que je mets à côté, pour la ſatisfaction de ceux qui poſſedent cette langue, & la traduction mutilée, lâche & peu correcte du Journal étranger, qui affoiblit, change ou ſupprime les penſées de l'Auteur. J'ai eu l'honneur de le voir, & de cauſer aſſez ſouvent avec lui ſur ſon livre qu'il m'a fait la grace de me donner, pour croire que je dérogerois aux loix de la ſociété, de la reconnoiſſance & de l'exactitude, ſi je ne rectifiois pas les bévues qu'innocemment on lui fait faire. Je me flatte que la droiture de mes intentions ne bleſſera perſone. Je vous ſupplie encore, Monſieur, de trouver bon que je garde l'anonyme : il ne me convient pas à tous égards de figurer dans aucune diſpute littéraire. L'obſcurité eſt mon lot & mon vœu ; je ne la trouve déſagréable qu'en ce qu'elle me prive du plaiſir de vous donner un témoignage public de la conſidération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante, ***.

Digitized by Google

Maximes, caractères, & réflexions critiques, satyriques & morales.

Il semble que l'on accorde du mérite à de certaines gens, comme l'on fait l'aumône à de certains pauvres, purement parce qu'on est las de les refuser.

Le succès d'un projet bien concerté par un homme sensé, dépend souvent de la volonté d'un sot.

Les opinions des hommes d'une grande habileté sont respectables *avant* qu'ils en ayent donné les preuves de raisonnement; mais *après* les avoir ainsi appuyées, ces opinions se trouvent de niveau avec celle des autres hommes, en ce qu'elles se fondent sur la force des raisons, & non pas sur l'autorité des personnes.

Le courage de penser est infiniment plus rare que le courage d'agir. Cependant le danger dans le premier cas est généralement imaginaire, & dans le dernier, il est réel.

Un orgueilleux ne montre jamais tant son orgueil que lorsqu'il est affable.

Je m'étonne que la Rochefoucault n'ait jamais dit que nous aimions la générosité, parce qu'elle tourne à notre profit;

Digitized by Google

Maxims, characters, and reflections critical, satyrical and moral.

It seams as if some men ware allowed merit, as beggars are relieved with money, merely from having made people weary of refusing.

The well-concerted project of a sensible man, must often depend for success on the will of a fool.

The opinions of men of great abilities are respectable *before* they have given their reason for them, but *afterwards* they are upon a level with the opinions of other men, for they will *then* depend upon the reasons for support, not upon the authority of the character.

Courage to think, is infinitely more rare than courage to act and yet the danger in the first case is generally *imaginary*, in the last *real*.

A proud man never shews his pride somuch as when he is civil.

I wonder la Rochfaucault naver said that we loved generosity becaus we got by it: it would have been methinks

Digitized by Google

cela auroit été conforme, à ce qu'il me semble, au système de cet ingénieux & agréable Ecrivain. Qu'il me soit permis cependant au milieu de mon admiration pour son discernement délicat, de censurer la subtilité outrée, qui dans ses recherches scrupuleuses sur la nature, le conduit quelquefois à des sources auxquelles la nature même semble n'avoir jamais remonté. Il me paroît qu'il suppose en nous de temps en temps des principes à des choses primitives en elles-mêmes, & qu'il a réellement fait ce que Léibnitz croit si déraisonnable de demander, comme on en peut juger par ce qu'il dit plaisamment à une Reine curieuse : « Vous voulez, Madame, » que je vous donne le pourquoi du pour- » quoi. »

Quel feu ! quelle facilité dans le langage & les portraits de la Bruyere ! quelle main de maître ! quels détails & quelle vivacité ! J'admire ces perfections ; je vois aussi des marques de bon sens, & des idées justes dans ses écrits : jusques-là j'approuve la Bruyere ; mais je ne souffre pas que ces avantages m'éblouissent ou me déguisent ses défauts sous un faux lustre. Je ne regle jamais mon opinion par celle des autres, & je déclare hardiment que j'apperçois en

Digitized by Google

agreable to the ſyſtem of that ingenious and pleaſing writer. And let me, in the midſt of my admiration of his delicate diſcernment, cenſure that overſtraining keeneſſ in him, wich in is diſquiſitions into Nature went ſometimes to ſources to which she does not ſeem to have aſcended herſelf. I appears to me, that he ſometimes gives us cauſes for things which are primary in themſelves, and that he really did what Leibnitz thought it unreaſonable to require, as appears by his pleaſant queſtion to ſome curious Queen, when he ſaid: « Vous voulez, » Madame, que je vous donne le pour- » quoi du pourquoi. »

What fire! and what eaſe in the language and painting of la Bruyere! How maſterly, how minute, aud yet how ſpirited! I admire theſe excellencies; i ſee alſo marks of good ſenſe and right thinking in his writings, and thus far i approve la Bruyere: but i ſuffer not his excellencies to dazzle my ſight or diſguiſe his faults with a falſe luſtre: i never regulate my opinion by that of others, and i boldy declare that i ſee

Digitized by Google

lui peu de pénétration & peu d'étendue. Je penſe qu'il s'arrête ſur des bagatelles, & qu'il s'y eſt trop attaché, pour avoir pu contempler les objets vraiment ſeuls dignes de l'attention d'un génie. « Il ne pénetre que l'écorce des hommes » eſt une remarque d'un de mes amis, qui me plaît beaucoup. Quelle différence entre la Bruyere & la Rochefoucault ! Je vois quelquefois, ou du moins je crois voir dans la Bruyere une ſatyre dictée par l'animoſité, & dans la Rochefoucault une pénétration aiguiſée par l'étude & l'amour de la vérité. Quelquefois la Bruyere adopte un principe douteux, uniquement parce qu'il eſt déſavantageux au genre humain. Quelquefois la Rochefoucault fait tort en effet à l'humanité ; mais ce tort réſulte toujours d'une chaîne de conſéquences juſtes, tirées de ſon propre principe, & eſt auſſi toujours la branche naturelle d'une mépriſe radicale. Selon moi, la Rochefoucault eſt ſouvent pénétrant, profond, ſpéculatif, grand ; & la Bruyere, en général, n'a qu'un diſcernement médiocre & ſuperficiel.

little

little penetration, little compaſs of thought in la Bruyere: i think he dwels upon trifles, and ſeems too much taken up with them to have contemplated ſuch objects as alone are worthy the attention of a genius, « il ne pénetre que l'écorce des hommes » is a remark upon him by a friend of mine which pleaſe me much. What a difference between la Bruyere and la Rochfaucault! I ſee methinks, ſometimes at leaſt i think i ſee in la Bruyere a ſatyr produced by ſpleen; in la Rochfaucault keenneſs ariſing from real curioſity and truth la Bruyere ſometimes adopts a dubious principle, merely becauſe it is diſadvantageous to mankind; la Rochfaucault indeed ſometimes does wrong to humanity, but it always follows by juſt conſequence from his own principle, and is always the genuine branch of one radical miſtake. In my opinion la Rochfaucault is *often* ſearching, deep, intuitive and great; la Bruyere *generally* half diſcerning, and little.

Digitized by Google

TRADUCTION des mêmes morceaux, insérée dans le Journal Etranger, du mois de Septembre 1757.

Maxims, caracters, and reflections critical, satyrical and moral, &c.

IL y a une classe de gens à qui l'on n'accorde du mérite, que parce qu'on est las de leur en avoir refusé : ils obtiennent leur réputation, comme les pauvres obtiennent l'aumône à force d'importunité.

Les projets les mieux concertés d'un homme sage dépendent souvent, pour le succès, de la volonté & de la manœuvre d'un fou.

L'opinion des gens à réputation est respectable avant qu'ils l'ayent appuyée d'aucune raison ; mais ensuite elle est au niveau de l'avis des autres hommes, parce que le raisonnement en devient alors l'unique balance, & que l'autorité n'y fait plus rien.

Le courage dans la façon de penser est beaucoup plus rare que celui qui s'appelle bravouve : cependant dans le premier cas le danger n'est qu'imaginaire, & dans le second il est réel.

L'orgueil d'un homme fier ne se montre

Digitized by Google

jamais plus à découvert, que lorſqu'il veut affecter d'être fort honnête.

Je m'étonne que la Rochefoucault n'ait jamais dit que nous aimons la généroſité, parce que nous gagnons avec elle. Cette réflexion auroit été, à ce qu'il me ſemble, digne de cet ingénieux & agréable Ecrivain. Au milieu de mon admiration, je me permets cependant de lui reprocher trop de raffinement, qui le fait aller quelquefois juſqu'à des ſources auxquelles il n'auroit pas dû remonter. On pourroit lui appliquer ce que Léibnitz dit à une grande Reine qui le pouſſoit à force de queſtions: « Vous voulez, Madame, que je vous » donne le pourquoi du pourquoi. »

Quel feu! quelle facilité dans le langage & dans les portraits de la Bruyere! Je ne me laiſſe cependant point aveugler ſur ces défauts. Il eſt très-ſuperficiel, & n'entame, pour ainſi dire, que l'écorce des hommes. Quelle différence entre lui & la Rochefoucault! Je ne vois ſouvent dans le premier qu'une ſatyre mélancolique, produite par la bile & le fiel. Dans le ſecond, c'eſt toujours le fruit de ſes recherches ſur la vérité. Quelquefois la Bruyere n'adopte un principe, que parce qu'il eſt déſavantageux à l'humanité: chez la Rochefoucault tout coule néceſſaire-

Digitized by Google

ment de ſes principes. Enfin, à mon avis, ce dernier eſt toujours profond & grand: la Bruyere ne fait qu'effleurer, & quelquefois il eſt petit.

PORTRAITS.

Air : *Ne v'la-t'il pas que j'aime.*

Quand d'un air noble & citoyen,
Prêt à tout entreprendre,
L'on offre pour ne faire rien,
N'eſt-ce pas là Clitandre ?

Sans les talens, les traits flatteurs
D'une femme jolie,
Croire éblouir, charmer les cœurs,
N'eſt-ce pas là Julie ?

N'être attaché qu'à ſon tréſor,
Son ſeul plaiſir, ſa crainte,
Mourir de faim ſur un tas d'or,
N'eſt-ce pas là Philinte ?

Plus recherché dans ſes atours,
Que fille qui veut plaire,
Geſtes outrés & ſots diſcours,
N'eſt-ce pas là Valere ?

Digitized by Google

Les yeux baissés, de la pudeur
Feignant un air novice,
De la finesse dans le cœur,
N'est-ce pas là Clarice ?

Fier d'être riche, bien vêtu,
D'avoir maison brillante,
Cent vices, pas une vertu,
N'est-ce pas là Cléante ?

Un parler plus doux que le miel,
Un minois hypocrite,
Sans y songer parler du ciel,
N'est-ce pas là Melite ?

Pour la vertu se déclarer,
Sans se montrer sauvage,
Goûter de tout, ne rien outrer,
N'est-ce pas là le Sage ?

Par M. FUZILLIER, à Amiens.

Le mot de l'Enigme du second Mercure d'Octobre est la *Parole*. Celui du Logogryphe est *Centurie*, dans lequel on trouve *ceinture, écurie, rive, vent, curée, vin, nuit, tri, ré, ut, vice, rit, cire, vitre, ver, encre, Reine, tir, rente, ruine, envie, Curé, vérité.*

Digitized by Google

ENIGME.

Un être inné
Sans cœur, sans sentiment, sans ame,
Au repos toujours condamné,
Souvent qualifié d'infâme.
Encore un pas,
Et tu me trouveras peut-être.
Turenne me traitoit en maître,
Ou, comme on dit, du haut en bas :
Autant en font, en pareil cas,
Les François, quand je veux paroître...
Hé ! pour leur Roi que ne feroient-ils pas ?
A l'Anglois ils me font connoître.

LOGOGRYPHE.

Je ne suis point enfant de la tristesse,
Rarement je suis de sa cour ;
J'amuse souvent la jeunesse,
Fait pour inspirer l'allégresse
Et quelquefois aussi l'amour.
De cet enfant je ne crains point les armes :
Que pourroient-elles sur mon cœur ?
L'inconstance fait mon bonheur ;
De la vivacité je tire tous mes charmes.

Digitized by Google

Entre les mains d'une jeune beauté
Mon inconſtance augmente encore :
De l'aimable Zéphyr j'ai la légéreté ;
Et fort ſouvent l'ombrage me décore.
Quel Amant n'envieroit mon ſort !
Mais cependant hélas ! quoique je ſois volage,
Ainſi que les forçats, je vis dans l'eſclavage ;
Tout ce qui reluit n'eſt pas or.
A tous ces traits, Lecteur, tu dois me reconnoître :
Je ſuis facile à deviner.
Tu trouveras en moi, ſi tu veux combiner,
Un ornement fait pour un Prêtre ;
Une plante, un poiſſon, un Peintre très-fameux ;
Un lieu public ; un métal précieux ;
Un péché capital ; un ancien Patriarche
Qui, tout ſaint qu'il étoit, craignoit beaucoup le feu,
Et dont la femme fit une ſotte démarche :
Ce qui fait la baſe du jeu ;
Du corps humain la plus belle partie :
Une arme deſtinée à défendre la vie ;
Un inſtrument de Jardinier ;
Ce qui ſe confie au papier ;
Ce qui joint le corſet de l'aimable Sylvie :
Une oraiſon qu'un Chrétien doit ſçavoir :
Ce qu'un enfant doit aimer par devoir :
Un endroit où ſe fait très-ſouvent des miracles ;
Où la Reine des cieux rend, dit-on, des oracles :

Digitized by Google

Un fleuve d'Italie ; un grand coup au piquet :
Ce qui n'eſt fait que pour le rang ſuprême :
Une eau qui fait éclorre, & jonquille, & muguet :
Deux vents très-oppoſés ; de la beauté qu'on aime
Ce qui ſert à peindre les traits ;
Ce qui des yeux d'Iris augmente les attraits :
Un adverbe, un pronom, mois notes de muſique ;
Un mal contagieux pire que la colique ;
Un objet éclatant, & même radieux.
C'eſt ainſi qu'en partant je vous fais mes adieux.

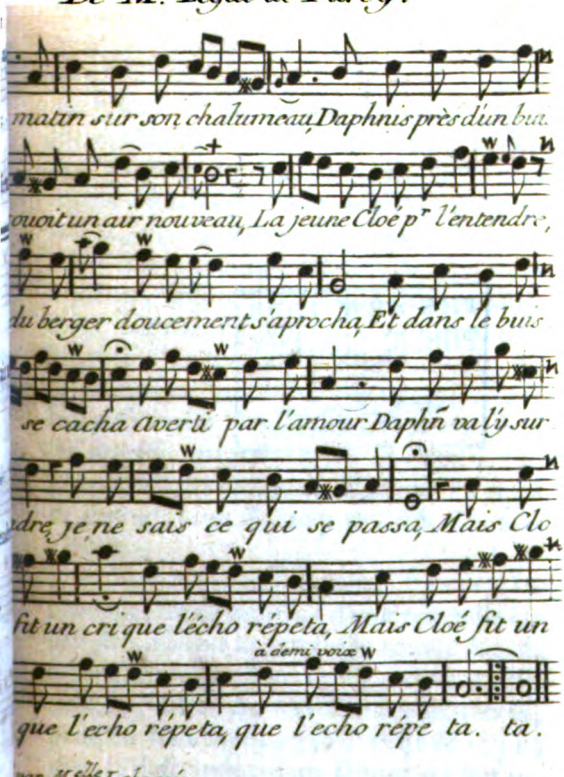
CHANSON.

Un matin ſur ſon chalumeau,
Daphnis, près d'un buiſſon, jouoit un air nouveau ;
La jeune Cloé pour l'entendre,
Près du Berger doucement s'approcha,
Et dans le buiſſon ſe cacha.
Averti par l'Amour, Daphnis va l'y ſurprendre :
Je ne ſçais ce qui ſe paſſa ;
Mais Cloé fit un cri que l'écho répéta.

Digitized by Google

Air,

De M.r Légat de Furcy.



par M.elle Labassée.

...ée par Tourrelle.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

TRAITÉ de la culture des terres, par M. du Hamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société royale de Londres, des Académies de Palerme & de Besançon; honoraire de la Société d'Edimbourg, & de l'Académie de Marine, Inspecteur général de la marine. Avec figures en taille-douce. Tome cinquieme, contenant les expériences & les réflexions sur la culture des terres, & sur la conservation des grains, faites pendant les années 1755 & 1756. *A Paris*, chez *Hippolyte-Louis Guerin & Louis François de Laiour*, rue S. Jacques, à S. Thomas Daquin.

L'Auteur a exposé dans le 1.er tome, les principes fondamentaux d'une nouvelle façon de cultiver la terre. On trouve dans le second tome les épreuves de cette nouvelle culture, faites dans différentes provinces, pendant les années 1750, 1751 & 1752, avec la description d'un sémoir de son invention, & celles de différentes charrues

Digitized by Google

ou cultivateurs de l'invention de M. Lullin de Châteauvieux. Le troisieme volume renferme la continuation des mêmes expériences faites dans l'année 1753, avec des applications de cette nouvelle culture aux légumes, & la maniere de cultiver le maïs & le millet : on y a joint une description des fémoirs inventés par MM. de Châteauvieux & de Montesui. Le quatrieme contient une suite d'expériences semblables, exécutées dans le courant de 1754; des perfections ajoutées aux instrumens propres à cette nouvelle culture; des instructions sur les labours; un détail des maladies qui attaquent les grains, & des remedes que l'on y oppose; la nouvelle culture appliquée avec succès à la vigne. On trouve dans ce cinquieme volume les expériences des années 1755 & 1756 dont voici le précis.

A Péthiviers en Gatinois, une piece de terre qui avoit été mal labourée en 1754, a mal réussi en 1755. Il n'en a pas été de même d'une autre qui avoit été bien préparée. On a été satisfait de la récolte de ces deux pieces en 1756, par comparaison aux terres cultivées à l'ordinaire; car en général les fromens ont mal réussi.

A Montfort-Lamaury, les pieces cultivées par rangées, ont produit l'une dans

l'autre autant de gerbes que les terres cultivées à l'ordinaire : mais il ne falloit que vingt gerbes pour faire un ſetier, au lieu de 25 qu'il faut ordinairement : il s'eſt trouvé des épis ſinguliers pour leur groſſeur.

A Avignac en Bretagne, du Bled de mars, quoique beaucoup endommagé par la rouille, dans le mois Juillet, a produit en 1755, huit pour un.

Près Bayeux en Normandie, quoique des pluies très-fréquentes n'euſſent pas permis d'exécuter les labours à temps, les apparences devenoient cependant favorables, lorſque de furieux ouragans ont bouleverſé tout, & détruit abſolument toute eſpérance. L'orge & le ſarraſin ont eu un ſuccès plus heureux. Depuis trois ans, le ſarraſin a produit chaque année, dixmes & tous frais déduits, huit francs par vergée. Le propriétaire aſſure que ce produit eſt très-conſidérable relativement à la qualité des terres de ſon pays.

En Lorraine, on n'a encore fait que de petites épreuves, & Sa Majeſté le Roi de Pologne a voulu qu'elles fuſſent faites ſous ſes yeux. L'économie de la ſemence a été portée à un trop-grand excès, puiſqu'on n'a placé qu'un ſeul grain à chaque endroit, & qu'il y avoit un pied de diſtance d'un

Digitized by Google

grain à l'autre. Chaque grain a le plus communément produit quatre tuyaux, d'autres moins, & plusieurs plus de 60. Quantité d'épis contenoient 60 grains, & le produit de ces grains réduit à un calcul commun, a été de 960 pour un.

Près Duretal en Anjou, un champ semé avec un demi-boisseau, en a produit quatorze & demi : dans l'usage de la culture ordinaire, on y employoit cinq boisseaux, qui ne produisoient dans les meilleures années que 12 à 13 boisseaux.

A Bergerac près Bordeaux, un champ qui dans les meilleures années produisoit, cultivé à l'ordinaire, 245 mesures tout au plus, en a produit en 1755, 360, parce qu'il avoit été cultivé par rangées.

Près S. Dizier, du froment par rangées, a produit, à raison de 22 boisseaux par journal : les terres de ce canton cultivées à l'ordinaire, n'en donnent communément que 20.

Près Varsovie, l'épreuve de la nouvelle culture y a été faite sur de l'orge : malgré plusieurs accidens qui l'ont endommagée pendant qu'elle étoit sur pied, & encore après qu'elle a été fauchée, M. le grand Maréchal marque à l'Auteur, que la récolte a égalé celle des années communes.

Auprès de Verdun sur Meuse, la terre

Digitized by Google

cultivée à l'ordinaire, a produit 417 pesant : la même étendue semée en plein avec le semoir, 474 ½ d'un plus beau bled : enfin la même étendue semée par rangées, 660 pesant, d'un bled encore plus beau que le précédent.

Dans le Lyonnois, un champ semé par rangées a fourni dans les deux années 1755 & 1756, 530 livres pesant de seigle, & un champ de pareille étendue cultivé à l'ordinaire, n'a produit que 174 pesant, parce que, suivant l'ancien usage, il ne devoit être semé que de deux années l'une : un autre champ semé par rangées, a donné 207 livres pesant, & suivant l'usage ordinaire, 73 : c'est un bénéfice de deux cens pour cent, non compris l'économie des engrais.

A Geneve, les expériences y ont été tellement multipliées, que l'Auteur se borne à assurer les cultivateurs, qu'elles confirment de plus en plus ce qui a été prouvé les années précédentes.

Il nous semble que des succès si marqués, doivent assurer à M. Duhamel la confiance la plus générale. Pour achever de la mériter, il avoue modestement que la nouvelle culture n'a pas eu un succès favorable à Trianon, ni au Trou-d'enfer, dans le parc de Marli ; l'abondance du gibier en a été la cause.

Digitized by Google

INTRODUCTION abrégée à l'hiſtoire des différens Peuples anciens & modernes, contenant les principaux événemens de chaque ſiecle, & quelques traits de la vie des perſonnages illuſtres, depuis la création du monde, juſqu'à préſent; pour ſervir principalement d'explication à la carte chronographique de M. Barbeu du Bourg. *A Paris*, chez *Babuti* fils, quai des Auguſtins; *Valleyre*, rue S. Jacques; *Cuiſſart*, quai de Gêvres.

On ne donne point ici une Hiſtoire Univerſelle. Le titre ſimple de cet ouvrage annonce ſon objet. Il ne s'agit que d'expoſer la méthode qu'on a ſuivie pour le remplir; la carte ſi connue de M. Dubourg, l'a déterminée. Cette carte eſt diviſée en trois grandes époques. Depuis la création juſqu'à Rome, depuis Rome juſqu'à Jeſus-Chriſt, & depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à nous; mais ces époques étant fort éloignées l'une de l'autre, & laiſſant entr'elles plus d'eſpace qu'il n'en faut, pour faire plus d'un anachroniſme, on a pris ici le parti de diviſer l'hiſtoire par ſiecle. L'Auteur a cru cette maniere de fixer les dates plus commodes pour les commençans. « Ils » ont plutôt dit, *tel fait eſt arrivé au mi-* » *lieu du vingt huitieme ſiecle*, qu'ils n'au- » roient pu dire en 2750. » L'Auteur pré-

Digitized by Google

vient une objection qu'on ne manqueroit pas de lui faire. On peut dire qu'un fait s'eſt paſſé au milieu du vingt-huitieme ſiecle, ſans que ce ſoit juſte en 2750. « Cela eſt vrai, répond-il : ceux qui n'auront » que l'époque vague du ſiecle, ne ſçauront pas au juſte l'année dans laquelle » eſt arrivé l'événement qu'on rapporte : » mais ſi l'on n'en eſt pas ſûr, du moins » n'en eſt-t'on pas bien loin. Cependant » que ceux qui étudient, ayent cette connoiſſance vague par rapport à l'hiſtoire de » chaque royaume: voilà déja un ſynchroniſme établi. On ſçait que dans tel ou tel » état, tels Princes étoient à peu près » contemporains; car ils vivoient dans le » vingt-huitieme ſiecle. Quand les commencans poſſéderont ce rapport des ſiecles, il leur ſera plus aiſé d'apprendre » ces époques par année ». Voilà pour l'ordre des époques, & le rapport des temps, paſſons à la diſtribution des matieres. Ceux qui connoiſſent la carte dont il eſt ici queſtion, ſçavent que les Empires y ſont placés plus ou moins près de l'époque de la création, ſuivant qu'ils en ſont plus ou moins éloignés. Ce même ordre ſe préſentoit naturellement à l'eſprit pour la méthode que l'on devoit ſuivre ici en expoſant l'hiſtoire de chaque Royaume. Ainſi

Digitized by Google

l'Hiſtoire Sainte occupe la premiere place, celle de l'Egypte paroît enſuite, elle eſt ſuivie de celle de la Chine, à laquelle ſuccede celle de l'Aſſyrie; viennent enfin les états de la Grece, &c.

Au bas de la carte, on trouve les événemens mémorables, & les Hommes Illuſtres. L'Auteur de cette introduction a regardé comme néceſſaire & très-utile, de faire auſſi dans ſon ouvrage une partie ſéparée pour les grands événemens, & une autre pour les grands hommes. « Cela m'a » donné, dit-t'il, plus de commodité » pour détailler certains faits, & pour y » répandre le plus de lumieres qu'il m'a été » poſſible. Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir, » qu'au commencement du trente-unieme » ſiecle, c'eſt-à-dire en 3000, on inſti- » tua les myſteres d'Eleuſines; on veut en- » core apprendre quels étoient ces myſte- » res, en l'honneur de qui on les célébroit, » & qui les avoit inſtitués ».

Nous penſons qu'en liſant l'ouvrage, on rendra la même juſtice que nous à un ordre ſagement imaginé & fidélement ſuivi. L'Auteur avoue qu'il s'eſt contenté de raconter. Un narré ſimple, une oppoſition juſte des faits lui ont paru préférables aux agrémens d'un ſtyle recherché & fleuri, que la vérité de l'hiſtoire ne ſemble point admettre.

Digitized by Google

ETAT abrégé des Loix, revenus, uſages & productions de la Grande-Bretagne. *A Londres*, & ſe vend *à Paris*, chez la veuve *Delormel & fils*, rue du Foin, à l'Image Sainte Génevieve. Nous nous contenterons d'en citer quelque traits particuliers.

Le Roi d'Angleterre n'a aucun droit ſur la vie, ſur la liberté, ni ſur les biens de ſes ſujets : s'il en fait arrêter un, ce n'eſt que pour vingt-quatre heures, après leſquelles il doit le faire ſortir, ſi le priſonnier fournit caution, ou le faire juger dans le cours de ſix ſemaines au plus, s'il n'en peut fournir. Il n'a pas plus de privilege à cet égard que tous les particuliers de ſon Royaume. Il en faut cependant excepter les priſonniers pour dettes ou pour crimes ; les premiers ne peuvent être relâchés qu'ils n'ayent ſatisfait à leurs dettes, ou prouvé qu'ils ſont inſolvables, & les autres ne peuvent être jugés qu'après que les informations qui ſe font de vive voix, & dans le temps même du jugement, ont été faites avec l'attention convenable à un point ſi important.

Il y a en Angleterre trois tribunaux de juſtice, & quatre Juges par tribunal. Le premier eſt la cour du banc du Roi, qui connoît de toutes les diſcuſſions entre le

Digitized by Google

Roi & ſes ſujets. Le ſecond s'appelle la cour des plaids communs, il juge des conteſtations qui ſurviennent entre particuliers. Et le troiſieme eſt l'échiquier, qui connoît de tout ce qui concerne les revenus de l'état. Les affaires civiles s'inſtruiſent à peu près comme dans les juriſdictions de France, & elles ſe terminent dans chaque tribunal par les quatre Juges; il n'en eſt pas de même des affaires criminelles : le délit ſe décidant toujours par le fait, les coupables ne peuvent être jugés que par douze Jurés de la même condition que l'accuſé, tirés au ſort parmi les habitans du lieu. Le grand Juge les inſtruit ſeulement des circonſtances du crime, & après leur avoir expoſé les différens points des loix du pays qui y ſont relatifs, il les laiſſe décider. Comme il faut que le jugement ſoit unanime, on enferme ces douzes Jurés dans une chambre ſans aucune nourriture, & il n'en ſortent que quand ils ſont tous d'accord. Si l'un d'eux vient à mourir pendant qu'ils ſont ainſi aſſemblés, le priſonnier eſt abſous, *ipſo facto*.... Il n'y a que deux ſortes de ſupplices en Angleterre, la potence pour les hommes dans tous les cas, & le feu pour les femmes coupables du meurtre de leur mari, & convaincues de ſorcellerie; mais on ne pourſuit plus pour

Digitized by Google

ce prétendu crime. Les Pairs criminels ſont eux-mêmes condamnés à la potence : mais il eſt au pouvoir du Roi de les faire décapiter ; ce qui ſe pratique ordinairement.

Le Roi ne peut entrer dans la Ville ſans la permiſſion du gouverneur, & même dans ce cas, il faut qu'il la traverſe en particulier, c'eſt-à-dire ſans ſuite.

On aſſure qu'il ſe trouve en Angleterre, outre les Grands Seigneurs, plus de 6000 Gentilshommes qui jouiſſent l'un portant l'autre de 400 livres ſterlings de rente. Il y en a pluſieurs qui en ont 2, 3, 6, & même juſqu'à 10 mille par an. Le nombre des Laboureurs qui ont 50, 100 & 200 liv. ſterlings de rente, eſt preſque incroyable. On en voit dans la province de Kent qui tirent de leurs terres un revenu annuel de 1000 liv. ſterlings. Enfin tout le Peuple y eſt dans la plus grande aiſance. Il ſeroit impoſſible de trouver dans toute l'Angleterre un ſeul homme en ſabots.

CALCULS tout-faits, depuis 1 denier juſqu'à 59 ſols 11 deniers, & depuis 3 livres juſqu'à 50000 livres ; avec le tarif par jours & par mois pour les penſions, depuis une livre juſqu'à 100000 livres ; & des tarifs pour les intérêts, l'eſcompte,

Digitized by Google

le change & la vente des marchandiſes à tant pour cent de gain ; on y a joint d'autres tarifs pour le ſol ou marc la livre, avec le pair des aunages & des poids de l'Europe, la réduction des louis d'or & des écus de trois livres, &c. Par Mathias Meſange, nouvelle édition, volume *in*-12 de 600 pages, qui ſe trouve, *à Paris*, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire, rue Saint Severin.

Nous nous ſommes contentés de donner le titre de ce livre dans le temps que la premiere édition en a paru. La prompte réimpreſſion qu'on en vient de faire, eſt le témoignage de l'applaudiſſement que le Public lui donne. Le ſuccès au reſte lui eſt bien dû. L'utilité dont il eſt à toute ſorte de perſonnes, l'exactitude des comptes, l'ordre, l'arrangement, la préciſion dans les calculs qui y ſont faits, & la multitude qu'on en donne ſans interruption, depuis le plus bas prix juſqu'au plus fort, en rendent l'uſage indiſpenſable. Il n'eſt pas beſoin de donner le plan de ſa direction, il eſt ſenſible : à l'ouverture du livre, on en voit l'ordre clair qui rend les calculs ſaillans, & le plus intelligibles qu'il eſt poſſible. D'un coup d'œil on apperçoit ſix calculs de différens prix, chaque page en portant trois.

Digitized by Google

Outre la belle exécution de l'impreſſion, on peut regarder comme ſurprenant, d'après ce qui nous a été aſſuré par des perſonnes fort au fait, qu'un ouvrage ſi ſuſceptible de fautes, à en juger par celles qui ſe trouvent dans les livres que nous avons en ce genre, ſoit cependant auſſi correct. Il ſemble qu'à l'envi l'un de l'autre, & l'Auteur & l'Imprimeur ayent fait autant uſage de leur zele que de leurs talens, pour conduire cet ouvrage à toute la perfection dont il étoit ſuſceptible.

Après la partie des calculs tout-faits, dans laquelle il y a le double plus de comptes faits que dans le Barême, on trouve toute ſorte de tarifs dont on a beſoin tous les jours, & qui ne ſe trouvent en aucun autre livre de cette eſpece. Chaque calcul ou tarif eſt précédé d'une courte explication qui par des exemples ſenſibles, met aiſément le Lecteur au fait. La préface, qu'il eſt important de lire, donne le détail de ce qui eſt contenu dans l'ouvrage, & eſt fort inſtructive.

RECHERCHES hiſtoriques ſur les cartes à jouer, avec des notes critiques & intéreſſantes, par l'auteur des Mémoires ſur la langue Celtique. A Lyon, chez *J. Deville*, Libraire, rue Merciere, au grand Hercule, 1757.

Digitized by Google

Ces recherches nous ont paru auſſi curieuſes que ſçavantes, & dignes de M. Bullet, qui en eſt l'auteur. Le jeu de cartes eſt devenu un amuſement ſi général, ou plutôt une occupation ſi ſérieuſe, puiſqu'il forme ſouvent un état, qu'il eſt peu de nos lecteurs que cette brochure n'intéreſſe, & qui ne doivent s'empreſſer à l'acheter. La matiere y eſt parfaitement traitée & plus approfondie que la frivolité du ſujet ne paroît le permettre. Les détails qu'on va lire vont le prouver.

L'auteur place l'invention des cartes quatre ou cinq ans avant la mort de Charles V, Roi de France; & il appuie ſon opinion ſur ce qu'il a lu dans la chronique de Petit-Jehan de Saintré, que les pages de ce Prince jouoient aux dez & aux cartes. Il penſe en même temps qu'elles ont été trouvées en France. La preuve qu'il en apporte eſt que *les couronnes & les ſceptres fleurdeliſés que portent les Rois, les fleurs de lys dont leurs robes & celles des Reines ſont ſemées, décelent un François.* Le Roi de pique, continue l'Auteur, porte le nom de David; celui de treffle, le nom d'Alexandre; celui de carreau, le nom de Céſar; celui de cœur, le nom de Charlemagne. Un étranger ne ſeroit probablement pas venu chercher parmi nos Souve-

Digitized by Google

rains un monarque pour figurer avec les plus grands Princes de l'antiquité : il ne lui eût pas donné le plus noble symbole qui eſt celui de cœur. Le valet de pique eſt appellé Ogier, celui de treffle Lancelot, celui de carreau Hector, celui de cœur la Hire. M. Bullet ajoute que les noms des Rois, des Dames & des valets ſe ſont conſervés juſqu'à préſent ſur les cartes de Paris, à l'exception de celui de Lancelot, en place duquel chaque Cartier a coutume de mettre le ſien. Selon lui, Hector eſt le fils de Priam, duquel dans les XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e & XVI^e ſiecles, on faiſoit deſcendre nos Rois par ſon fils Aſtyanax, qu'on appelloit Francion. Auſſi ſur les anciennes cartes on liſoit, *Hector de Troye*, ce ſont les termes de l'auteur, ainſi que les ſuivans. Lancelot du Lac, eſt un des chevaliers du Roi Arthus, un chevalier de la Table ronde. On le mettoit au premier rang des braves, &c. Ogier eſt un des preux de Charlemagne. La-Hire eſt le fameux Etienne de Vignoles, ſurnommé la Hire, qui contribua tant par ſa valeur, à affermir le trône chancelant de Charles VII. Il n'y a qu'un François, qui en compoſant le jeu de cartes, ait voulu choiſir ſes braves dans notre nation. Je dis ſes braves, car c'eſt

Digitized by Google

ce que ce nom de valet désignoit alors. L'auteur nous apprend que valet est un mot François; que Was en Celtique, signifie en général un homme de service; qu'on l'a donné longtemps indifféremment aux domestiques & aux gens de guerre; que lorsqu'on eut institué la Chevalerie, on qualifia *Chevaliers*, les vassaux qui l'avoient reçue, & qu'on appella vasselets, vaslets, valets, varlets, vallez, les fils des vassaux, des plus grands seigneurs, des souverains mêmes qui n'avoient pas encore été armés chevaliers. On donnoit aussi à ces valets le nom d'écuyers, *Scutarii*, parce qu'ils portoient l'écu ou le bouclier du chevalier auquel ils s'attachoient pour faire leurs premieres armes.

Dame, est un terme François: il vient du Celtique, Dam, qui signifioit une personne distinguée de l'un ou de l'autre sexe: Sieur, Dame, &c.

As, nom d'une des cartes, n'a de signification qui puisse convenir à ce jeu en aucune langue qu'en Celtique, où il signifie commencement, premier: c'est effectivement pour le nombre que l'as est mis, puisque le deux, le trois jusqu'à dix le suivent. D'après cet historique l'auteur conclut par ces paroles: La chronique de Petit-Jehan de Saintré nous fait voir les cartes

cartes en usage dans le temps qu'il étoit page de Charles V. On ne trouve en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Angleterre aucun monument plus ancien que cette chronique, où il soit parlé de ce jeu : on est donc en droit de conclure que les cartes ont été inventées en France, & que nos voisins les ont empruntées de nous. Il ajoute pour derniere raison que l'on connoît de quelle nation est un homme par son langage, & que la langue Françoise des cartes montre que ce jeu est né parmi nous.

DICTIONNAIRE des regles de la composition latine, à l'usage des enfans. Se vend à *Paris*, chez *Despilly*, Libraire, près la vieille Poste ; & à *Rouen*, chez *Pierre le Boucher*, Libraire, sous la voûte du Palais, 1757.

L'auteur nous a paru très bien justifier, dans son avertissement, la forme de Dictionnaire qu'il a donnée à son ouvrage, ainsi que la nature des exemples qu'il a choisis ; l'accent grave qu'il a risqué sur quelques finales, & l'espece d'ordre qu'il s'est prescrit. La forme de Dictionnaire a un double mérite, selon lui, le premier est de mettre chaque chose à sa place ; le second est d'abréger la formule des regles

Digitized by Google

ſans les obſcurcir, & de les rendre plus faciles à retrouver & à retenir. A l'égard des exemples dont il a fait choix, il les a cru propres à inſtruire les enfans, preſqu'à leur inſçu, d'une partie de la littérature des plus intéreſſantes. Chacun de ces exemples leur apprend un trait de fable, ou leur donne occaſion de conſulter leur Dictionnaire de la Fable.

Quant à l'accent grave, l'auteur en a marqué tous les indéclinables latins polyſillabes, comme *fortaſſè*, *vulgò*, *&c.* & les monoſyllabes amphibologiques, quand ils ſont adverbes, comme *quì*, *quàm*, *quòd*, *&c.* un *quì* adverbe confondu avec un *qui* relatif, jette les enfans dans l'embarras, un accent les en tire. Il a employé le même accent ſur les adverbes François terminés en *ant* & en *ent*, comme *devànt* & *dernierement*; dans le premier (*devànt*) pour ôter l'équivoque qui le confond avec devant, participe du verbe devoir, & dans le ſecond (*dernierement*), pour avertir le lecteur d'en prononcer la derniere ſyllabe autrement que celle de la troiſieme perſonne du pluriel, qui a ſouvent la même ortographe, comme, ils aiment, ils charment. L'auteur ne rend pas un compte moins ſatisfaiſant de l'ordre qu'il a ſuivi, comme on pourra le voir dans l'avertiſſement. Ce

Digitized by Google

qui nous paroît particuliérement louable en lui, eſt ſon ton de modeſtie, & ſon air de doute, qui annoncent preſque toujours le bon eſprit. On en jugera par cet endroit que nous avons tranſcrit exprès & qui finira ce précis. La compoſition Latine & la traduction ſe diſputent, dit-il, depuis longtemps la préférence dans nos écoles. Les Grammairiens partagés ſur le mérite de ces deux méthodes, en rendent le choix embarraſſant. Des regles de compoſition Latine n'annoncent point un parti pris de ma part, ni une voix de plus pour les thêmes; l'expérience apprend à douter, & depuis longtemps je ne décide point, mais il eſt, de l'aveu de tout le monde, un temps où les thêmes ſont néceſſaires; & c'eſt pour ce temps que je travaille, ſoit qu'il devance, qu'il accompagne, ou qu'il ſuive celui de la compoſition.

Le tome ſixieme du Mercure de Vittorio Siri, contenant l'hiſtoire générale de l'Europe depuis 1640 juſqu'en 1655, traduit de l'Italien, par M. Requier, *à Paris* chez *Durand*, rue du Foin, vient de paroître, & ſe diſtribue préſentement.

On ne peut trop louer l'exactitude de l'Auteur, qui eſt ordinairement la marque la plus ſûre du débit de l'ouvrage.

Digitized by Google

L'USAGE des Eaux de Barreges & du Mercure pour les écrouelles, ou dissertation sur les tumeurs scrophuleuses, qui a remporté un prix à l'Académie Royale de Chirurgie en 1752. *Gratulor Baïs nostris, si quidem salubres factæ sunt.* Cicer. Ep. famil. lib. 9. *A Paris* chez *Debure* l'aîné quai des Augustins 1757.

On attaque dans cette dissertation deux préjugés qui se sont malheureusement glissés dans la Médecine & dans la Chirurgie; le premier que le mercure ne convient pas pour les écrouelles, ni pour les tumeurs scrophuleuses; le second, que les eaux minérales telles que celles de Barreges, sont nuisibles à cette maladie & à ses symptômes extérieurs. Ces deux préjugés nous ont paru solidement combattus, & l'approbation des premiers maîtres de l'art qui ont couronné la piece en devient un bien favorable pour le sentiment de l'Auteur.

Nous nous empressons d'annoncer le tome premier de la *Topographie de l'Univers*, par M. l'Abbé d'Expilly, ci-devant Secretaire d'Ambassade de Sa Majesté Sicilienne, & ensuite examinateur & auditeur général de l'Evêché de Sagone. Premiere partie. Ce volume se délivre *à Paris*, chez *Bauche*, quai des Augustins, 1757.

Digitized by Google

Nous allons joindre à cette indication le prospectus de ce grand ouvrage qui formera 25 ou 30 volumes, & contiendra 400 cartes ou environ.

Il est de l'homme de chercher à se connoître. Cette étude est un devoir d'Etat.

L'homme pense, il juge, il décide. Et sur quoi ? Sur autrui. Mais quel jugement, quelle décision portera-t'il, s'il ne se connoît point lui-même ?

Inutilement l'homme cherchera-t'il à se connoître, s'il ne réfléchit que sur lui-même, s'il n'établit point une comparaison entre la supériorité qu'il s'attribue, & l'infériorité qu'il dédaigne.

Le tableau que je possede est admirable à mes yeux, parce que je le trouve infiniment plus beau que beaucoup d'autres dont le degré de perfection enlevoit le suffrage du public & le mien.

Il n'est point de jugement qui ne se fasse par comparaison. La vertu ne nous paroît telle, que parce qu'elle est à préférer en la comparant au vice.

Par conséquent pour nous connoître nous-mêmes en particulier, cherchons à connoître les autres en général. Mais quels moyens plus propres pour remplir cet objet, que de voir, de considérer le plus

Digitized by Google

qu'il eſt poſſible des tableaux où ſoient repréſentés nos ſemblables ?

La Galerie de l'Univers, où ſont expoſés les tableaux des différens individus qui compoſent le Genre humain, eſt ouverte à tout le monde ; mais il n'eſt pas donné à un chacun de la parcourir.

Des Citoyens utiles, dont le zele eſt à louer, ſe ſont donné la peine de copier ces différens tableaux, & les ont expoſés aux yeux du Public, afin que chacun pût s'y reconnoître, & y diſcerner la prééminence à laquelle il prétend. Ce travail a-t-il eu le ſuccès auquel on s'attendoit ?

Il n'eſt point en Europe de Nation où ne ſe ſoient trouvés des ſujets qui ont entrepris de peindre les avantages & les contraires de chaque pays, les vertus & les vices de leurs habitans. Quel eſt celui qui y a bien réuſſi ?

Une foule de Géographies (deſcriptions de la Terre) ont inondé l'Europe, ſurtout dans ces derniers temps. Quelle eſt celle qui eſt à préférer ? Quelle eſt la bonne ?

Eh ! y en a-t'il aucune de ces Géographies ſur laquelle on puiſſe compter ? Quelle eſt-elle ? Pour moi, je trouve qu'elles ſe ſont preſque toutes copiées les unes les

Digitized by Google

autres. Par conſéquent les premieres étant remplies d'erreurs, celles qui les ont ſuivies n'en ſont pas exemptes non-plus. A cela on doit ajouter que les dernieres ſont d'autant moins exactes, qu'en nous repréſentant, d'après les premieres, l'Europe par exemple, telle qu'on la peignoit, il y a cinquante ans, c'eſt la métamorphoſer d'une maniere encore plus étrange qu'on ne faiſoit alors, parce que depuis cinquante ans la face de l'Europe a totalement changé.

En effet, quel eſt l'homme inſtruit qui reconnoîtroit l'Italie & l'Eſpagne, la France même dans la Géographie de D. Vaiſſette, & dans celle de Hubner?

Mais ce n'eſt point une critique qui fait mon objet. Je laiſſe ce ſoin à ceux qui ont un intérêt particulier de le prendre. Avertir que l'on ſe tienne ſur ſes gardes, c'eſt tout ce que je puis faire. Quelque perſuadé que je ſois des devoirs de ſociété qui lient tous les hommes les uns aux autres, je ne vois rien qui m'oblige plus qu'au conſeil: trop heureux d'ailleurs, ſi ma propre expérience peut être de quelque utilité au Public qui m'eſt cher.

Des voyages réitérés que j'ai faits dans preſque toutes les parties de l'Europe, ſur les côtes d'Afrique & ailleurs, m'ont mis

Digitized by Google

à même de voir bien des choſes, & de pouvoir enſuite les rapporter avec aſſurance. Delà je formai le projet que j'exécute aujourd'hui.

Je ne m'étendrai point ſur le plan que je me ſuis propoſé, parce que je ne ſçaurois mieux le faire connoître qu'en indiquant la premiere partie de mon Ouvrage, qui vient d'être imprimée. D'ailleurs le titre de mon Livre annonce aſſez. Il me ſuffira de dire que toutes les autres parties de ma TOPOGRAPHIE ſeront traitées de la même maniere que la partie d'Allemagne & l'Evêché de Munſter, qui paroiſſent en même temps que mon avertiſſement. Je ſuivrai conſtamment la même méthode.

Des cartes devoient accompagner cette premiere partie. Elles n'ont pu être prêtes. Je les joindrai à la ſeconde partie qui terminera le premier volume.

Chaque volume ſera de 500 pages d'impreſſion ou environ, même format, même papier & même caractere que le premier. Dix cartes au moins (toutes de ma façon) ſe trouveront à la fin de chaque volume. En achevant le premier, je donnerai la préface qui eſt d'uſage, & j'y ajouterai une introduction très étendue, qui comprendra toutes les définitions qui appartiennent à la Géographie, &c.

La seconde partie paroîtra incessamment. On ne languira point après les autres.

Réflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la foi, & sur les principaux Mysteres de Notre-Seigneur. Nouvelle édition augmentée de deux méditations, l'une sur la confession, l'autre sur la communion pascale. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné, quai des Augustins, 1757. Prix 3 liv. 8 s. relié.

La pratique universelle pour la rénovation des terriers & des droits seigneuriaux, tome cinquieme, chez *Gissey*, rue de la vieille Bouclerie, à l'arbre de Jessé.

Nous avons annoncé dans nos journaux précédens, l'utilité des quatre premiers volumes de cet ouvrage, qui est également nécessaire aux Seigneurs ainsi qu'à leurs Vassaux, justiciables & censitaires, parce qu'ils établissent les droits des Premiers, & les cas où ils leur sont dûs, & enseignent aux derniers ce qu'ils doivent & ne doivent pas, en leur fournissant les éclaircissemens suffisans pour éviter ce qui leur est demandé, souvent par des Fermiers avides, en voulant faire revivre des droits éteints par prescription, affranchissement ou autrement, & ce, à l'insçu des Seigneurs mêmes.

Digitized by Google

Ce dernier volume rassemble parfaitement les instructions qu'il est nécessaire de sçavoir & de pratiquer pour le gouvernement d'une terre seigneuriale, soit pour la régie d'icelle, en choisissant un régisseur tel qu'il est enseigné, ou soit que l'on l'afferme à un Fermier général, & dans l'un & l'autre cas ce qu'il convient faire pour les améliorations de la culture des héritages, qui composent la Seigneurie tant en prés qu'en eaux, étangs, terres, vignes & bois.

Et afin qu'un Seigneur ou son Fermier profite de tous les avantages de sa terre, l'Auteur a traité dans ce cinquieme tome des baux à ferme, tant des baux généraux que des particuliers & baux à loyer en tout genre; objet d'autant plus utile, qu'aucun Auteur n'a jusqu'ici traité cette matiere intéressante pour le public, & qu'il a distribuée par questions séparées, ensorte que chacune se trouve décidée par la jurisprudence des Arrêts les plus récens; ce qui sera d'un très-grand secours, & évitera les contestations qui peuvent naître à ce sujet. Le premier chapitre traite des baux généraux, des terres seigneuriales.

Le second contient les obligations du Seigneur propriétaire envers son Fermier;

Digitized by Google

les hypotheques à lui acquiſes ſur ſes biens; ſa préférence pour le paiement du prix de ſon bail & ſes priviléges.

Le troiſieme chapitre fait le détail des obligations du propriétaire envers le locataire, enſemble de ſa préférence & de ſes privileges pour les loyers, & les cas où il a droit de reprendre ſa maiſon pour l'occuper lui-même.

Le quatrieme chapitre contient les engagemens & obligations d'un Fermier & locataire; le détail des entreriens & réparations locatives; à quoi chacun d'eux eſt tenu pour les maiſons, bâtimens & tous autres genres de biens, ſoit à la ville, ſoit à la campagne; & dans ce même chapitre l'Auteur a traité des baux à cheptel de beſtiaux, & des cas où le Fermier eſt réſponſable de la perte d'iceux par cas fortuit, mortalité & autrement.

Le régiſſeur & le fermier trouveront dans le chapitre V tout ce qui leur eſt néceſſaire pour faire une perception exacte des droits ſeigneuriaux tant annuels que caſuels, & la maniere de tenir réguliérement une liéve, cuilloir, ou regiſtre de recette capable de faire foi dans tous les temps, d'aſſurer les droits du Seigneur, & d'en empêcher la preſcription.

Le chapitre VI eſt compoſé du droit

singulier qu'ont les Seigneurs en différens cas de percevoir sur leurs vassaux & censitaires, une année du revenu des héritages tenus en fief ou en censives de leurs seigneuries, tels que le droit de rachat, relief, marciage, déport, & autres de différens noms; les terres où ces droits sont dûs, & la maniere de les percevoir.

Enfin le dernier chapitre contient une instruction générale sur les différens droits généraux des seigneuries pour pouvoir les exercer bien exactement, à laquelle est jointe une pareille instruction sur les lods & ventes dans tous les cas où ils sont dûs & où ils ne sont pas dûs, avec un état des privilégiés qui en sont exempts dans les mouvances du Roi, ainsi que pour ce qui concerne les échanges & permutations: le tout est accompagné de modeles de toutes sortes d'actes nécessaires pour tous les différens objets que renferme ce volume, & qui paroît ne rien laisser à desirer soit aux Seigneurs, soit aux vassaux censitaires, justiciables & particuliers, & même au Public.

DICTIONNAIRE, ou Traité de la police générale des Villes, Bourgs, Paroisses & Seigneuries de la campagne; par Me Edme de la Poix-Frémainville, Bailli du Marqui-

Digitized by Google

Art de la Pailliſſe, chez le même Libraire.

Cet ouvrage eſt d'un Auteur connu par le Praticien univerſel des terriers & droits ſeigneuriaux, dont il vient de mettre au jour le cinquieme tome, Auteur dont on ne peut aſſez faire l'éloge par les inſtructions qu'il a données aux Seigneurs & au Public, ſur les droits de chacun d'eux. Ce Dictionnaire eſt un aſſemblage de tout ce qui eſt néceſſaire d'obſerver & faire pratiquer dans tout le Royaume pour le bon ordre; ouvrage concis ſur chaque mot & terme, qui en expliquant ce qui eſt ordonné ou défendu, rapporte les ordonnances, arrêts & réglemens qui le preſcrivent, de maniere que les Officiers chargés de cette partie, ayant cet ouvrage, n'auront pas beſoin de recourir à d'autres livres, ni de faire aucunes recherches pour s'autoriſer à ſe mettre en regle ſur tout ce qui leur eſt dévolu. Les pieces que cet Auteur y a rapportées, ſerviront à tous les Officiers de Police de modeles ſuffiſans & bien épurés pour tout ce qu'ils auront à faire, ſoit dans les plaintes & remontrances, & prononcés ſur chaque différent objet, ce qui ne peut être qu'infiniment utile, ſurtout à des Officiers de Police ſouvent éloignés des grandes villes, & ſans ſecours de livres & de conſeils; enſorte que cet ouvrage

Digitized by Google

qui se trouve unique sur cette matiere, par la précision & la pratique qu'il enseigne, est un livre des plus intéressans par le rassemblage des réglemens de police sur la religion, la justice, la société & le commerce; objets des plus intéressans pour l'état, dans lequel cet Auteur n'a rien obmis pour prouver combien les Seigneurs, grands & petits, sont intéressés à faire exécuter rigidement la police dans leurs terres pour y maintenir le bon ordre, y faire régner & respecter la religion, la paix, la justice; y entretenir la subordination, & à faire fleurir le commerce & les arts.

SUITE du moyen d'apprendre sûrement & facilement les Langues.

QUELQUES-UNS de ceux qui ont conseillé la voie de la traduction, n'ont pas été assez reservés sur le choix des livres dont il faut se servir. Le latin des Anciens est fixe, immuable, beau. Le nôtre est si peu sûr. Pourquoi lui préférer ce dernier? Quand on a besoin de modeles, & qu'on en a à choisir, il est naturel de s'attacher aux plus parfaits. *Stultissimum credo ad imitandum non optima quaque exemplaria properare. Plin. l. 1, ep. 5 ad Voconium.*

Les tours latins d'Erasme, de Manuce,

Digitized by Google

de Cordier & d'autres Ecrivains modernes ſont eſtimés : cependant ce ne ſont jamais que des copies. Le ſtyle le plus parfait d'un Auteur qui écrit dans une autre langue que la ſienne propre, ne ſera jamais un modele pour bien enſeigner la langue qui lui eſt étrangere ; ce ne ſera toujours qu'une copie, & les copies des copies vont toujours en baiſſant. Il en eſt des langues comme de la peinture : on n'apprend bien la peinture qu'en s'exerçant d'après les originaux mêmes. Quand il s'agit de mettre des Auteurs dans les mains des jeunes gens, non ſeulement il faut choiſir les meilleurs ; mais il faut encore choiſir les endroits de leurs ouvrages, ſuivant l'avis de Quintilien, liv. 1, c. v : *Non Autores modò, ſed etiam partes operis elegeris.*

Autres abus : lorſque nous exigeons d'un enfant, d'étudier une leçon de rudiment, ou une demi-page d'Auteur qu'il n'entend point, ou il ne l'apprend pas, parce qu'il n'y a rien de ſi difficile & de ſi dégoûtant que d'étudier par cœur ce qu'on n'entend pas, ou il l'apprend de travers ; ce qui lui fait beaucoup plus de mal que de bien. Pour avancer par la méthode propoſée, il ne s'agit que de faire lire comme il eſt marqué dans l'avertiſſement de l'introduction. Ce n'eſt qu'à force

Digitized by Google

de lectures réitérées, que les enfans retiennent par cœur ; ils apprennent par-là sans répugnance tout ce qu'on veut.

Quand on est assez heureux pour inspirer le goût du travail & de l'application aux jeunes gens, tout est gagné ; & pour arriver à ce point, il y a divers moyens entre lesquels on met avec succès le plaisir à la place de la tristesse, en leur applanissant le chemin, & en écartant de leur étude tout ce qui peut les chagriner. Ce seroit une barbarie que de les condamner à avoir continuellement de la peine, sans quelque récompense qui les soutienne dans leur travail, & le leur rende agréable. On peut assurer que c'est-là le moyen le plus efficace ; mais il faut les mettre à portée de mériter ce salaire : demandez-leur plus qu'ils ne peuvent fournir, ils se découragent.

On leur promet des récompenses pour la fin d'une année, il est vrai ; mais ils ne voient pas les choses de si loin. Le bien présent ou qui est proche, a bien un autre pouvoir sur eux. Ceux qui sentent leur foiblesse désespérent & ne font plus d'effort, & c'est communément le plus grand nombre : il faudroit donc faire jouer ce ressort préférablement à tout autre. Un maître adroit en emploie de toutes les especes, &

Digitized by Google

il eſt aiſé d'animer ſon auditoire en récompenſant les efforts ſur le champ, tantôt par de petits éloges, tantôt par de bonnes notes dont le nombre étant reglé, celui qui y parvient reçoit un témoignage ſur un petit quarré de papier, dont il ſe fait honneur auprès de ſes parens; on attache à ce petit témoignage, des prérogatives qui en augmentent le prix; enfin tout cela peut ſe faire ſans aucuns frais. Une leçon bien récitée doit faire mériter une bonne note, un devoir bien travaillé, de même; une conduite ſage & modeſte à la fin de chaque claſſe ou d'une ſemaine pour plus long délai, ne doit pas reſter dans l'obſcurité. Le maître ayant toujours le crayon à la main & la liſte de ſes auditeurs par ordre alphabétique, prêt à diſtribuer ce bienfait, aura de la tranquillité, & le plaiſir de voir les enfans s'animer à le ſatisfaire: ne marquer perſonne que pour lui faire du bien, & jamais pour des châtimens que pour des fautes graves. Sur ce dernier article ſi important, il faut lire avec attention l'admirable morceau que nous a laiſſé un maître du premier ordre dans le 4^e. vol. de ſon traité des études.

Un enfant n'a pas rempli ſa petite tâche, on l'oblige à la rapporter par écrit juſqu'à ce qu'elle ſoit dans l'ordre. Il a

Digitized by Google

forgé des mots par paresse, on en rit un moment, & cette punition suffit. D'ailleurs il étoit facile d'éviter cet inconvénient, en les lui enseignant à haute & intelligible voix. Quand il sçait tous les mots de sa composition, il la travaille avec plaisir. Il ne faut pas qu'une classe soit regardée comme un lieu de supplice : *Ludus est, non supplicii locus.* Quoi qu'il en soit, tout maître peut suppléer à tout ce que nous pourrions dire sur une telle matiere.

Cette introduction plus courte qu'aucuns rudimens qui ayent jamais paru, précédée des premieres notions de la grammaire françoise, renferme ce qu'il y a de plus essentiel, pour commencer l'étude de la langue latine par la voie de la traduction. Elle peut être apprise en peu de tems si l'on en fait un exercice suivi. Un jeune maître qui n'a pas encore tout l'acquit qu'on doit souhaiter pour être utile à des enfans, se formera lui-même de jour en jour à leur avantage & au sien par cette méthode. Il n'y a point de charlatanerie : tout le monde entend, sans aucun effort, ce que nous disons. » Se familiariser avec » les bons Auteurs, à force de les traduire, & commencer surtout par la prose, » qu'il faut cultiver constamment avant » que d'entamer la poésie, quelle qu'elle

Digitized by Google

» soit : » voilà tout le mystere.

Nous ne prétendons pas pour cela blâmer ceux qui sont assujettis à une pratique que l'usage autorise. Il nous en a coûté pour surmonter nos préjugés, mais quoiqu'on soit entraîné par le torrent, on peut, en examinant de près, essayer du moins de se mettre en liberté pour un plus grand bien.

La méthode dont il s'agit, n'est pas encore une fois une méthode nouvelle; ainsi nous ne proposons rien qui ne soit connu, nous présentons seulement quelques nouveaux moyens d'en multiplier les expériences. Ce qu'il y a de certain, sans fixer le terme des progrès (car qui peut fixer ce qui dépend du temps où l'on commence, & des dispositions naturelles ?) c'est qu'entre un grand nombre d'enfans différens d'âge, les uns en dix-huit mois ont été en état d'entrer dans les hautes humanités, dans les plus célebres colléges, & de s'y distinguer aux compositions publiques & particulieres; les autres en deux ans ou deux ans & demi, ont franchi toutes les basses classes jusqu'en réthorique, d'où ils se sont tirés avec honneur, & en suivant la même route pour la langue grecque, ils s'y sont trouvés plus avancés que ceux qui avoient fait jusques-là le tour des classes.

Digitized by Google

Quand les exercices journaliers ne roulent que sur les bons Auteurs, il faut absolument imiter leur langage, & c'est un moyen infaillible de l'entendre & de le sçavoir. Il n'y a ici ni pleurs, ni sanglots, parce que tout sujet en est écarté.

Quoi qu'il en soit, les succès dont nous parlons, arrivés dans une infinité d'endroits, ne permettent plus de douter de l'efficacité de cette méthode, & l'on feroit encore bien d'autre chemin dans la durée du temps des études ordinaires, si l'on s'en tenoit à ce seul exercice dès les basses classes, où les compositions prématurées de françois en latin emportent un temps infini en pure perte.

Un moyen encore plus court d'apprendre une langue, seroit de fréquenter ceux qui la parlent naturellement. Les Romains alloient à Athenes pour se perfectionner dans la langue grecque, après avoir commencé à l'étudier par la traduction des bons Ecrivains grecs. On apprend bientôt l'italien à Rome & le françois à Paris; mais on ne parle plus les langues mortes, ou bien on les parle mal. Il ne nous reste donc que les livres avec lesquels nous puissions avoir commerce : préférons toujours les anciens aux modernes, & nous apprendrons sûrement leurs langues. Nous

éviterons aux enfans ce jargon des ſervantes d'hôtelleries dans certains cantons d'Allemagne.

Ce n'eſt cependant pas à dire qu'on puiſſe apprendre par la voie propoſée, non plus que par aucune autre, la langue latine en ſix mois, en un an, comme quelques écrivains ſans expérience l'ont avancé. Il ne faut pas s'imaginer que des raiſonnemens ou de vaines ſpéculations tiendront lieu de pratique. La pratique eſt le ſeul moyen de réuſſir en fait de langue: tant qu'on ne fera marcher que des regles, avant que de traduire, le chemin ſera toujours long; on n'arrivera pas, ou l'on n'arrivera de longtemps: *longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla.* Sen. Ep. VI *Lucilio.*

Comme l'étude des langues eſt un méchaniſme, car c'eſt ainſi qu'il faut entendre la méchanique des langues, qu'on nous permette une comparaiſon priſe dans les arts & métiers. Un menuiſier ne commence pas par enſeigner la définition d'une moulure à ſon apprentif: il lui montre une moulure, il exécute devant lui, & lui met de ſuite le bois & le rabot entre les mains: l'apprentif d'abord s'y prend mal, puis mieux, puis enfin il n'y manque rien. Telle eſt la progreſſion de la nature.

Digitized by Google

On peut avoir beaucoup de mérite, ſans ſçavoir le latin ; mais comme la connoiſſance de cette langue fait aujourd'hui une différence entre ceux qui ont eu cette portion d'éducation, & ceux qui ne l'ont pas eue, il n'en coûte pas plus de s'y prendre bien, que de s'y prendre mal pour l'acquérir.

« Les Militaires, dit un grand homme » dans un mémoire qu'il a compoſé pour le » réglement des études humaines, les Juriſconſultes, les Eccléſiaſtiques, les » Médecins, les Financiers, les Commerçans & bien d'autres n'ont pas beſoin de » faire des thêmes, des vers, ou des amplifications. L'uſage de ces choſes eſt renfermé dans les Colléges, & ne s'étend guere hors delà. La plûpart de ceux qui » étudient, en ſont incapables : à peine en » trouve-t-on dans cent deux ou trois qui » réuſſiſſent. Les autres s'y rompent la tête » inutilement, au lieu que les uns pour » remplir leur état convenablement, & » les autres pour leur plaiſir, ou pour s'occuper utilement, ont beſoin de ſçavoir » le latin, & que c'eſt la choſe dont ils ſont » tous le plus généralement capables. »

Pour y arriver, la traduction eſt de toutes les routes la plus courte & la plus ſûre : on l'a dit & redit cent fois, on l'a démontré,

Digitized by Google

on l'a toujours éprouvé avec succès. Cicéron, Pline le jeune & Quintilien, nous apprennent qu'au défaut de voyager dans la Grece, pour en sçavoir la langue, on s'occupoit uniquement à la traduire en latin, & à lire continuellement les bons livres, par le moyen desquels non-seulement on l'apprenoit sûrement, mais dans lesquels encore on se formoit le goût. *Vos, exemplaria graeca nocturnâ versate manu, versate diurnâ*, dit Horace, & ce conseil est aujourd'hui aussi bon pour la langue latine que pour la langue grecque.

On ne s'avise pas de dicter des thêmes pour enseigner l'hébreu, le syriaque, ni même les langues vivantes; dès qu'on a quelques idées de la marche des noms, des pronoms, des verbes, on se met à les traduire. Par quelle fatalité ce joug est-il reservé pour la langue latine seule? Les larmes, les dégoûts des enfans sont autant de réclamations contre cet usage, qui les oblige de composer en une langue qu'ils ne sçavent pas.

Encore deux petites observations: la premiere sur l'art d'enseigner à traduire. Il y a, ce semble, quelque inconvénient à faire faire la construction du latin aux enfans: c'est supposer qu'ils sçavent la signification des mots, & qu'ils ont une pleine

Digitized by Google

connoiſſance de la grammaire, ſans quoi il leur eſt impoſſible de faire cette prétendue conſtruction. On demande donc encore plus qu'ils ne peuvent.

Une phraſe latine d'un Auteur ancien, encore une fois, eſt un petit monument d'antiquité. Si vous décompoſez ce petit monument pour le faire entendre, au lieu de le conſtruire, vous le détruiſez : ainſi ce que nous appellons conſtruction, eſt réellement une deſtruction ; car comme il n'eſt pas indifférent de dire en proſe françoiſe, *une ſanté bonne*, pour *une bonne ſanté*, de même on ne diſoit pas indifféremment en proſe latine à Rome : *valetudo integra*, pour *integra valetudo*. Nous ne diſons pas indifféremment, *de vos nouvelles avec impatience j'attends*, pour *j'attends de vos nouvelles avec impatience* : auſſi ne diſoit-on pas indifféremment à Rome, *expecto vehementer tuas litteras*, pour *tuas litteras vehementer expecto*. Cic. &c.

Un jeune François bien aſſuré de la ſignification des mots, rétablira ſans ſecours ces phraſes dans le genre de ſa langue, & dira ſans héſiter : *une bonne ſanté* : *j'attends de vos nouvelles avec impatience*, & celui qui ſera familiariſé avec les Auteurs de la belle latinité dira de même, ſuivant le génie de la langue latine, au ton de laquelle

laquelle ſon oreille ſera montée, *integræ valetudo: tuas litteras vehementer expecto.*

La langue latine eſt faite: on doit donc commencer par l'entendre & l'apprendre telle qu'elle eſt; on n'y arrivera pas en la bouleverſant. Ce n'eſt pas à dire qu'il ne faille pas accoutumer les enfans à connoître le nominatif d'une phraſe, le verbe, le régime, & ce qui tient à ces trois termes principaux, mais ſans les déranger de leur place, parce que tel eſt le génie de la langue. On n'écrira, ni on ne parlera jamais bien latin, qu'autant qu'on imitera les bons Ecrivains des beaux ſiecles. Pour cela il faut, pour ainſi dire, s'identifier avec eux à force de les lire, de les relire & de les feuilleter. Avancer qu'on écrit & qu'on peut parler en leur langue auſſi bien & même mieux qu'eux, eſt une propoſition inſoutenable; mais laiſſons-là cette queſtion qui nous eſt étrangere, il s'agit ici du moyen le plus propre pour apprendre la langue latine, ou par les regles ou par la voie de la traduction.

Par la premiere voie, outre la fauſſeté de ces regles dont nous avons apporté quelques preuves, auxquelles nous nous ſommes bornés pour éviter une lecture trop ennuyeuſe, nous avons compté dans la ſyntaxe du rudiment deux cens de ces

Digitized by Google

regles, & quatre cens dans la méthode; ce qui en fait six cens non compriſes les exceptions qui montent à preſque autant. Eſt-ce tenir à la raiſon, que de demander à des enfans l'étude d'une logique auſſi compliquée? Par la ſeconde voie, c'eſt-à-dire par la traduction, il n'y a qu'une douzaine de maximes par le moyen deſquelles on rend compte de la ſtructure grammaticale de toute la langue latine, comme l'ont démontré Sanctius dans ſa minerve & Scioppius dans ſon mercure. Qu'on juge après cela quel eſt le chemin le plus court.

La derniere obſervation qui nous reſte à faire en conſéquence de ce que nous avons éprouvé, c'eſt de ſe garder ſurtout d'employer les interlinéaires. L'expérience en a montré l'abus. Les enfans jettant les yeux ſur la traduction toute faite, ne tiennent plus compte de rien, & d'ailleurs le texte étant diſloqué, comme il l'eſt dans ces ſortes de livres, il n'y a plus moyen de former le goût, ni de procurer le ſentiment qu'on doit avoir de l'harmonie de la langue qu'on veut enſeigner.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît conſtant par ce qu'on vient de voir, qu'on peut apprendre les langues mortes par la voie de la traduction, plus facilement, plus agréablement & en moitié moins de temps qu'on

Digitized by Google

n'en met à les apprendre par la voie de la compoſition. Les maîtres des hautes humanités, au lieu de paſſer le temps à corriger des ſolléciſmes, enſeigneroient non-ſeulement l'éloquence avec plus de ſuccès, mais encore tant d'autres choſes utiles, ſi on ne leur envoyoit que des jeunes gens qui entendiſſent bien les langues grecque & latine; ce qui eſt très-poſſible en les commençant dès les premiers pas par la voie de la traduction.

Cette introduction & les autres ouvrages qui la précédent & qui la ſuivent, ont un tel rapport les uns avec les autres, qu'ils forment un cours d'étude complet depuis l'A B C juſqu'aux humanités, dont on peut faire ſucceſſivement l'expérience, en commençant, pour enſeigner à lire, *par une boîte compoſée de quatre jeux élémentaires de cartes à jouer, imprimées, & de l'expoſition de la méthode & de la maniere de s'en ſervir*, qui ſe vend à Paris 6 liv. chez M. Chompré, des Carmes.

Le Bureau d'Imprimerie de la groſſeur & de la forme d'un volume in-folio, relié en parchemin verd, ſous le titre de *Bibliotheque des Enfans*, contenant auſſi l'expoſition de la méthode & les jeux élémentaires ci-deſſus, ſe vend 24 liv. chez le même.

Quant à ce qui concerne les études

Digitized by Google

latines, on trouve chez *Guerin & Delatour*, Libraires Imprimeurs à Paris, rue Saint Jacques, à S. Thomas d'Aquin, *le moyen d'apprendre sûrement & facilement les Langues.* Brochure *in*-12, qui se vend 12 *sols.* Ensuite l'*Introduction à la Langue Latine par la voie de la traduction*, qui a donné lieu à ce qu'on vient de lire, reliée en parchemin, 18 *sols.*

Chez les mêmes, le Recueil des extraits des Auteurs Latins, *in*-12 en six parties, sous le titre de *Selecta Latini sermonis exemplaria*, &c. Chaque partie séparément reliée en parchemin, 1 *liv.* 10 *sols.* La Traduction Françoise de chaque partie de ces modeles de latinité, aussi séparément en brochure, 1 *liv.* 16 *sols.*

Le *Vocabulaire universel, Latin-François, contenant tous les mots de la latinité des différens siecles*, &c. *in*-8°. relié en veau, 1 *liv.* 10 *sols.*

Chez *Desaint & Saillant*, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, le *Dictionnaire abrégé de la Bible*, petit volume *in*-12; & le *Dictionnaire abrégé de la Fable pour l'intelligence des Poëtes, & pour la connoissance des tableaux & des statues*, &c. aussi petit volume *in*-12. Chaque vol. séparément 2 *l.* 10 *sols.*

Toute cette collection est assez connue pour engager les Maîtres à joindre la pratique à la théorie.

Digitized by Google

MEMOIRES pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions & remarques critiques; par le P. d'Avrigny, de la Compagnie de Jesus : nouvelle édition, cinq volumes. *A Paris*, chez *Guerin*, & *Delatour*, rue S. Jacques, 1757.

Dans cette nouvelle édition, outre plusieurs additions considérables, l'on a suppléé à quelques omissions qui étoient échappées à l'auteur, & l'on a corrigé son texte lorsqu'il s'est trouvé défectueux; car quoiqu'il soit ordinairement très-exact, il s'est trompé quelquefois, ainsi que l'a remarqué l'auteur de la nouvelle histoire de Louis XIII, imprimée en 1756. On a profité de ses remarques pour corriger quelques fautes qu'il a eu occasion de relever dans ses Mémoires.

LES tomes X, XI & XII de l'Histoire du Diocese de Paris, contenant les paroisses du Doyenné de Montlhery, avec un détail circonstancié de leur territoire, & le dénombrement de toutes celles qui y sont compriſes ensemble; quelques remarques sur le temporel desdits lieux; par M. l'Abbé le Beuf, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, se debitent actuellement, *à Paris*, chez *Prault* pere, quay de Gêvres.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, tenue dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, le 25 Août, jour de Saint Louis 1757.

L'Académie des Belles-Lettres de Marseille a tenu son Assemblée Publique dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, le 25 Août, jour de S. Louis 1757, à laquelle a présidé :

M le Duc de Villars, son protecteur Pair de France, Grand d'Espagne, Gouverneur de Provence, Brigadier des Armées du Roi, l'un des quarante de l'Académie Françoise.

Il a ouvert la séance par un discours abrégé, qui a amené celui de M. le Directeur.

M. de Porrade, Directeur, a prononcé un discours sur l'histoire de Marseille, sur les inconvéniens à éviter, & les moyens à prendre pour la composer avec succès.

On a lu l'Ode couronnée, dont le sujet est la conquête de l'Isle Minorque, & l'Auteur, M. Barthe fils, de Marseille, étudiant en droit en l'université de Paris,

Digitized by Google

qui avoit déja remporté le prix de poésie en l'année 1755.

M. Barthe, Pere de l'Auteur, s'est présenté à l'Académie, a prononcé un remerciment, & a reçu le prix, pour son fils, de M. le Duc de Villars.

M. Raimond, Docteur & Médecin, agrégé au College de la faculté de cette Ville, & l'un des Membres de l'Académie, a lu une dissertation sur les effets que la différence des climats, produit sur le tempérament, & en particulier sur ceux qu'y produit celui de Marseille.

La Séance a été terminée par la lecture d'un discours en vers, sur la générosité, composé par un des Associés de l'Académie.

L'Académie a donné pour sujet d'éloquence de l'année prochaine 1758 : *l'Esprit de justice assure la gloire & la durée des Empires.*

Le prix qu'elle décerne, est une médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant d'un côté le Buste de M. le Maréchal Duc de Villars, fondateur & premier protecteur de l'Académie, & sur le revers ces mots environnés d'une couronne de laurier : *Præmium Academiæ Massilienſis.*

Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages ; mais une sentence tirée

Digitized by Google

de l'écriture sainte, des Peres de l'Eglise, ou des Auteurs profanes : ils marqueront à M. le Secretaire une adresse à laquelle il enverra son récépissé.

On les prie de prendre les mesures nécessaires pour n'être point connus avant la décision de l'Académie, de ne point signer les lettres qu'ils pourront écrire à M. le Secretaire, de ne point lui présenter eux-mêmes leurs ouvrages, en feignant de n'en être point les Auteurs, ni se faire connoître à eux ou à quelqu'autre Académicien, & on les avertit que s'ils sont connus par leur faute, leurs ouvrages seront exclus du concours, aussi bien que tous ceux en faveur desquels on aura sollicité, & tous ceux qui contiendront quelque chose d'indécent, de satyrique, de contraire à la Religion ou au gouvernement.

L'Académie en priant les Auteurs de ne pas se faire connoître, doit aussi les avertir de se précautionner contre le zele indiscret, qui, en sollicitant pour de bons ouvrages, les expose à être exclus du concours. C'est trahir un ami que de le nommer dans cette occasion, & il suffira qu'un Auteur, avant la décision de l'Académie, soit connu dans le Public, par la déviſe qu'il aura prise, pour qu'on suive à son

Digitized by Google

égard avec rigueur, la loi qu'on s'eſt impoſée.

On en uſera de même envers les Auteurs plagiaires lorſqu'ils ſeront decouverts; & à moins que l'ouvrage ne ſoit abſolument mauvais, l'Académie le fera imprimer en déſignant les endroits qui auront été pillés. Elle s'eſt contentée juſqu'à préſent d'exclure ces ouvrages du concours, & elle ſeroit obligée à regret de les traiter à l'avenir avec moins d'indulgence.

On adreſſera les ouvrages à M. de Chalamont-de la Viſclede, Secretaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille, rue de l'Evêché. On affranchira les paquets à la poſte, ſans quoi ils ne ſeront point retirés. Ils ne ſeront reçus que juſqu'au premier Mai incluſivement.

L'Académie n'exige qu'une ſeule copie des ouvrages qu'on lui envoie; mais elle la ſouhaite en caracteres bien liſibles, & point trop menus, & avertit les Auteurs qu'ils perdent beaucoup, quand l'eſprit eſt obligé de ſe partager entre l'attention qu'exige une lecture pénible, & l'impreſſion que doit faire ſur lui ce qu'il lit.

S'ils ſouhaitent que leur nom ſoit imprimé à la tête de leurs ouvrages, ils doivent l'envoyer, avec leurs titres, à une per-

Digitized by Google

ſonne domiciliée à Marſeille, qui les remettra à M. le Secretaire, dès qu'on apprendra que le prix eſt adjugé.

L'Auteur qui aura remporté le prix, viendra, s'il eſt à Marſeille, le recevoir dans la ſalle de l'Académie, le 25 Août, fête de Saint-Louis, jour de la ſéance publique, dans laquelle il eſt adjugé; & s'il eſt abſent, il enverra à une perſonne domiciliée en cette Ville, le récépiſſé de M. le Secretaire, moyennant lequel le prix ſera livré à cette perſonne.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

PHYSIQUE.

*LETTRE de M. l'Abbé Jacquin, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen; à M. le Comte de B***, sur les pétrifications d'Albert, & sur la carriere de Veaux sous Corbie.*

MONSIEUR, je croyois avoir épuisé, pour ainsi dire, la fameuse carriere d'Albert, dans les deux Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire en 1755 (1). Je n'avois même, dans le voyage que je fis il y a quelque temps dans cette petite ville, d'autres motifs que d'y choisir quelques morceaux de pétrifications pour mes correspondans : mais quelque perçant que soit l'œil d'un curieux attentif, ce n'est que par degrés qu'il pénetre les productions

(1) Mercure de France, premier volume de Juin, & second volume de Décembre.

Digitized by Google

de la nature. Le moindre objet examiné de nouveau, ajoute toujours à ces premieres connoiſſances; les découvertes naiſſent les unes des autres. Quelques ſimples que ſoient les opérations de la nature, l'enveloppe dont ſon Auteur les a couverts, ne ſe leve, pour ainſi dire, que par feuillets & par couches. L'ouvrage d'un inſtant pour le Créateur apprête ſouvent des années d'étude & de travaux à ceux qui, non contens d'en donner une deſcription exacte, en veulent encore ſonder la cauſe & découvrir l'origine. La patience ſera toujours la vertu du naturaliſte : ſans elle ſes recherches ne ſeront que ſuperficielles, ſes découvertes incertaines & ſes ſyſtêmes hazardés : avec elle il examinera avec un nouveau plaiſir les objets qui avoient déja attiré ſon attention; il y retrouvera de nouvelles faces, il y appercevra des nuances qui lui avoient échappé. Alors aſſez philoſophe pour préférer les intérêts de la vérité à la défenſe de ſes propres erreurs, il ſe fera gloire d'avouer qu'il s'eſt trompé, & il réformera ſes premieres opinions.

C'eſt avec cet eſprit philoſophique que je ſuis deſcendu pour la troiſieme fois dans la carriere d'Albert : toujours prêt à changer le premier ſyſtême que je vous ai déja

Digitized by Google

communiqué sur l'origine & sur la cause des pétrifications qui y attirent les curieux de toute part, j'ai tout examiné avec une nouvelle exactitude : deux découvertes ont été le fruit, & la récompense de mes soins & de mes recherches. L'accueil favorable que vous avez fait aux premieres, vous donne, Monsieur, trop de droit sur celles-ci, pour ne pas vous les offrir : vous jugerez facilement du nouveau degré de lumiere qu'elles donnent à mes premieres dissertations.

1°. Depuis mon dernier voyage d'Albert, le propriétaire de la carriere y a fait creuser vers le milieu une petite piece d'eau. Partons de cette nouvelle opération, pour examiner les différens objets qu'elle nous présente. Premiérement cette piece d'eau a environ six pieds de profondeur, & l'eau y est à peu près à deux pieds au dessous du rez-de-chaussée de cet endroit de la carriere. Par-là, il est facile de voir que l'eau s'y trouve au même niveau que dans le puits du sieur Décalogne, & que, par une conséquence naturelle, cette carriere a environ 35 pieds de profondeur, comme je l'ai prouvé ailleurs.

Secondement, l'eau y est très-belle & très-limpide : les poissons s'y dégorgent parfaitement, mais sans y prendre d'ac-

Digitized by Google

croissement. Le sieur Décalogne y a même conservé pendant plus d'un mois des écrevisses renfermées dans un panier ; cependant cette eau est chargée d'une infinité de corpuscules pierreux. Deux expériences m'en ont assuré ; la premiere, c'est l'ébullition qui donne autour d'un vase vernissé, une couche de pierre assez considérable. J'ai tiré la seconde du panier d'osier, dans lequel le propriétaire avoit mis les écrevisses dont nous venons de parler. Quoique ce panier ne soit resté dans cette eau qu'environ un mois, il se trouve couvert & incrusté dans toute sa surface d'une petite pellicule pierreuse adhérente aux pores de l'osier.

Troisiémement, cette eau contient aussi plusieurs parties d'un sel terrestre, qui se manifeste au goût, & qui se découvre par sa décomposition.

En quatrieme lieu, en examinant dans la tranchée qu'il a fallu ouvrir pour former cette piece d'eau, les différentes couches de terres, j'ai trouvé un lit de tourbe d'une condensité particuliere, & beaucoup meilleure que celle qu'on tire plus près de la surface de la terre. Cette tourbe est cependant de la même nature que celle qui croît (comme je le dirai dans une Dissertation particuliere) dans les marais

Digitized by Google

qui avoisinent la plûpart des rivieres. Toute la différence qui caractérise celle-ci consiste dans sa maturité & dans sa condensité. Cette derniere qualité n'est même que l'effet de sa situation : placée à plus de 36 pieds de profondeur, la charge supérieure des pierres & des terres l'a affaissée, & lui a donné cette dureté qui sera toujours pour la tourbe un degré de perfection.

Mais quelle preuve pour mon système sur l'origine des pétrifications d'Albert que ce lit de tourbe ! qui peut nier à présent que le marais ne régnât autrefois sous la maison du sieur Décalogne ! qui n'apperçoit parconséquent que la carriere est l'ouvrage d'un remuement considérable de terre, & qu'elle date du temps où l'on a jetté une partie de la colline sur cet endroit du marais, afin de bâtir le fort & la ville d'Albert ? Ce n'est que dans les vallées les plus basses, ou, pour mieux dire, dans les marais seuls qu'on trouve la tourbe ; jamais il n'y en eut sous les montagnes, & à plus forte raison dans les carrieres ordinaires. Il y en a cependant dans celle du sieur Décalogne : parconséquent sous cette carriere existoit autrefois une continuation du marais, qui s'étendoit jusqu'au bord de la colline. La carriere du sieur Décalogne

n'eſt donc, ou que l'ancien lit de la riviere, ou qu'un foſſé creuſé dans le marais, qui a été comblé depuis par le tranſport des terres. Les roſeaux & les autres herbes pétrifiées qui s'y trouvent, ne ſont que les mêmes roſeaux qui couvroient, ou du moins qui bordoient cette riviere ou ce foſſé. C'eſt ce qu'on peut facilement remarquer par leur ſituation, & par la briſure que ces roſeaux ont ſoufferte dans l'affaiſſement des terres. Les eaux chargées de corpuſcules pierreux qu'elles détachoient des terres blanches nouvellement remuées, en parcourant tout cet eſpace, ſe ſont dépoſés dans les pores de ces herbes; ce qui les a ainſi métamorphoſés en pierres.

Mon opinion acquerra encore de nouveaux degrés de ſolidité & de clarté, ſi, après l'examen de la carriere de pétrification du ſieur Décalogne, on paſſe dans les foſſés de la ville. On y découvrira, ſurtout derriere la maiſon de M. Bertrand, des roſeaux & d'autres herbes pétrifiées, d'une auſſi belle conſervation que les pétrifications du ſieur Décalogne. D'où il eſt aiſé d'inférer que partout où il y a eu dans l'ancien marais des roſeaux, ſoit dans l'ancien lit de la riviere, ſoit dans quelque foſſé particulier, partout ils ſe ſont pétrifiés par le même jeu de la nature. Cette

Digitized by Google

découverte ne ſera pas au reſte inutile à ceux qui voudront ſe procurer, ſans beaucoup de dépenſe, des morceaux de ces pétrifications, ſans paſſer par la monopole du ſieur Décalogne. Il eſt donc conſtant à préſent, Monſieur, par les nouvelles lumieres que nous fournit la découverte de la tourbe ſous les pétrifications d'Albert, que cet effet ſingulier n'a d'autre cauſe que le remuement des terres, que les premiers Seigneurs d'Albert ont été obligés de faire environ en (1) 1100, pour voir la colline, y élever le fort, & y conſtruire la ville.

2°. La ſeconde découverte n'eſt pas moins intéreſſante que la premiere : j'oſe même avouer qu'elle peut devenir pour les curieux une ſource de plaiſirs qu'il n'eſt, il eſt vrai, donné de goûter qu'à ceux qui, véritablement touchés des merveilles de la nature, éprouvent une volupté pure & innocente, toutes les fois qu'elle veut bien ſe communiquer à eux. A l'entrée de la carriere, vers l'endroit où le ſieur De-

(1) Albert eſt au moins du douzieme ſiecle, puiſqu'en 1115, elle étoit déja en état de ſouffrir un ſiege, & qu'elle fut priſe par Baudouin, Comte de Flandre, ſur Enguérand d'Ancre, qui en étoit Seigneur, & qui l'avoit ſans doute fait bâtir & fortifier.

Digitized by Google

calogne a tiré de la pierre, j'ai entendu un bruit ſourd & régulier. Ayant porté mon attention du côté d'où venoit le bruit, j'ai appetçu des gouttes d'eau qui, filtrant à travers toute l'épaiſſeur de la carriere, coulerent de la partie ſupérieure du rocher. Cette eau eſt limpide. Je la ſoupçonne cependant d'être la cauſe des pétrifications. C'eſt-elle, ſans doute qui, après s'être chargée pendant tout l'eſpace qu'elle eſt obligée de parcourir, d'une infinité de particules pierreuſes, les a dépoſées dans les corps qui ſe ſont trouvés propres à les recevoir, tels que les roſeaux, l'argentine, &c.

Ceux qui ſont deſcendus dans les ſouterreins fameux de l'obſervatoire de Paris, ont dû remarquer que c'eſt par une ſemblable opération, c'eſt-à-dire par le véhicule de ces eaux, chargées de corpuſcules pierreux, que le roc dans lequel ces ſouterreins ſont pratiqués, recroît inſenſiblement par la partie ſupérieure, de telle ſorte que les routes ſe boucheroient, ſi de temps en temps on n'avoit pas le ſoin d'enlever ces nouvelles croûtes pierreuſes qui s'y forment par enhaut.

Le peu de temps que je ſéjournai à Albert, ne me permit pas d'amaſſer aſſez de ces gouttes d'eau, dont je viens de vous

Digitized by Google

parler, pour en faire l'analyse. On en tireroit certainement une abondance considérable de particules pierreuses.

Voilà sans doute, Monsieur, le mystere découvert : voilà la cause des différentes pétrifications qui se trouvent dans la carriere du sieur Decalogne, & aux environs d'Albert. J'ai conseillé au propriétaire d'enterrer sous l'égoût de ces eaux, des morceaux de bois, des roseaux & des noyaux de fruits, &c. Je serois bien trompé si l'on n'appercevoit pas dans un certain espace de temps, quelque commencement de pétrifications sur ces différens corps. Peut-être seroit-il mieux de placer sous ces écoulemens un bassin, dans lequel on mettroit les matieres qu'on voudroit faire pétrifier : en aidant ainsi la nature, combien ne varieroit-on pas ses productions ?

Ces deux observations ne sont pas au reste, Monsieur, le seul fruit de mon ouvrage d'Albert. En revenant de cette petite ville, une nouvelle découverte fixa encore mon attention : si les digressions sont aussi permises aux Naturalistes qu'aux autres Ecrivains, vous ne serez pas fâché qu'elle trouve ici sa place : l'ecart me paroît même très-pardonnable, puisqu'il s'agit encore ici de carriere.

Passant, en revenant d'Albert, quel-

Digitized by Google

ques jours dans une des plus aimables maisons de la province, la curiosité me conduisit dans une carriere située environ à quelque portées de fusil du château. Cette terre, qui s'appelle Veaux sous Corbie, appartient à Madame de Villevielle. Enseveli sous les grottes immenses de cette carriere, je ne perdois une partie de la lumiere du jour, que pour prêter plus d'attention à la voix de la nature. L'obscurité sera toujours en tout la compagne du mystere & du merveilleux. Parlons sans figure : rien ne me fit plus de plaisir, que de découvrir dans cette carriere plusieurs cailloux, dont le dedans renferme de belles crystallisations, & dont les dehors sont couverts de stalactite. Ce n'étoit au reste que le prélude du spectacle enchanteur qui m'étoit réservé. Avançant toujours avec une nouvelle avidité, j'apperçus dans la pierre de petites grottes admirablement travaillées. Mammelonnées en dedans, elles laissent un intervalle, dans lequel se trouve une sorte de stalactite crystalline. Cette stalactite n'en remplit pas exactement toute la capacité. Elle en est même ordinairement totalement détachée : rien n'est si surprenant que cette stalactite. Elle ressemble assez à un massepain qui seroit à jour de tout côté. Il y en a de différentes

groſſeur : j'en ai d'auſſi groſſes qu'une noix; rien de ſi curieux, Monſieur, que cette eſpece de maſſepain cryſtaliſé. Quel régal pour un naturaliſte !

La carriere de Veaux renferme encore pluſieurs congellations & ſtalagmites d'une grande beauté, mais plus ordinaires & plus connues des curieux. Je n'y ai point trouvé de coquillages. Cependant il eſt probable qu'il y en a. En faiſant ramaſſer des cailloux cryſtalliſés qui ſe trouvent en aſſez grande abondance dans la riviere près du Moulin, on m'a rapporté un ourſin beaucoup endommagé par le roulement des eaux. Le dedans de l'ourſin eſt rempli d'une matiere de cailloux ; ſon épaiſſeur eſt changée en une matiere reluiſante, & ſemblable au talc, mais un peu plus dure. Cet ourſin, ainſi que les cailloux cryſtalliſés qui roulent dans cette partie de la riviere, viennent de la carriere : par conſéquent cette carriere renferme auſſi des coquillages, mais en petite quantité.

Si l'agréable étoit le ſeul motif de mes voyages philoſophiques, je m'en ſerois tenu à ces découvertes : mais le deſir d'être utile, ſurtout à ma patrie, m'a fait pouſſer plus loin mes recherches. Après un examen ſérieux de la carriere de Veaux, j'y

Digitized by Google

ai trouvé deux especes de pierres d'un grain parfait. La premiere qui est plus unie & plus suivie, est moins dure : sa composition analogue dans toutes les parties, la rend plus propre pour les ornemens extérieurs des bâtimens, & même pour la sculpture. Quoiqu'elle soit moins dure que l'autre espece, elle n'en resiste pas moins à la pluie & aux autres injures de l'air. La seconde espece est plus dure, moins suivie dans ses parties, & se trouve remplie de filamens & de nœuds, qui tiennent de la dureté du marbre. Cette inégalité la rend plus propre à recevoir le mortier, & à se l'incorporer. Elle est bonne surtout pour les pavages des galeries découvertes, & pour tout ouvrage exposé à la pluie & à un grand frottement. On peut voir ces deux sortes de pierres employées dans le nouveau bâtiment de la célebre Abbaye de Corbie. La seule vue de ce superbe édifice vaut une démonstration.

Convaincu des qualités de ces deux sortes de pierres, j'ai été surpris que les habitans d'Amiens n'ayent pas encore essayé d'en faire usage. Quelle richesse pour cette Ville, si, au lieu de tirer à grands frais, c'est-à-dire par terre, des pierres de Conti, elle les faisoit venir de Veaux ! Le village de Conti est à six lieues d'Amiens : juger

par-là des frais de voiture. Veaux eſt bien à cinq lieues de cette Ville ; mais la Somme paſſant tout au plus à une demi-lieue de la carriere, il ſeroit d'autant plus facile d'en tranſporter les pierres par eau, que la riviere deſcend delà à Amiens. Quelle différence par conſéquent pour le prix ! S'il eſt étonnant que ce calcul n'ait pas encore été fait, combien le ſeroit-il davantage que les Architectes & les perſonnes qui font bâtir, ſe refuſaſſent à une réflexion auſſi utile !

Vous voyez, Monſieur, que la Picardie manque plutôt d'obſervateurs que de curioſités naturelles. Avides de tout ce qui vient de loin, nous dédaignons de nous baiſſer, pour chercher ſous nos pas des merveilles qu'on préféreroit ailleurs. Ceux même qui ſeroient le plus en état de faire des recherches, en ſont quelquefois détournés par une fauſſe honte. A combien de mauvaiſes plaiſanteries un Naturaliſte ſe trouve-t'il expoſé, ſurtout en province, lorſqu'il revient chargé d'oſtévroles, de coquillages, de tourbes & de cailloux ! Combien peu d'ames aſſez fortes pour mépriſer les idées étroites d'un ignorant vulgaire ? Combien même, par rapport à l'hiſtoire naturelle, ce vulgaire ne s'étend-il pas loin ?

Digitized by Google

Je voudrois que mes occupations puſſent me permettre de parcourir toutes les parties de ma province avec les mêmes yeux. Un catalogue raiſonné de nos curioſités, deviendroit ſans doute auſſi intéreſſant pour les Naturaliſtes, qu'utile pour mes compatriotes. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Amiens, ce 18 *Mai* 1757.

MEDECINE.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie royale des Sciences, du 18 *Mai* 1755.

MESSIEURS Baron & la Sone ayant été nommés pour examiner une Lettre de M. Rohault, Médecin à Amiens, contenant des obſervations & expériences qu'il a faites ſur l'antimoine, ont dit dans le rapport qu'ils en ont fait à l'Académie.

Nous ne pouvons nous diſpenſer, afin de rendre à M. Rohault toute la juſtice qui lui eſt dûe, de faire obſerver que ſa Lettre contient une véritable découverte; que nous avons eu ſoin de vérifier avec toute la ſatisfaction poſſible. Il s'agit de la réduction des fleurs de régale d'antimoine, ſur laquelle quantité d'Auteurs ont

ont gardé un profond silence, ou dont plusieurs autres n'ont parlé que pour avancer qu'elle étoit impossible ; mais nous sommes convaincus par expérience non seulement de la possibilité de cette réduction, mais encore de la facilité extrême avec laquelle elle l'opere. M. Rohault semble dans sa Lettre encore établir une différence entre les fleurs de régale ordinaires & celles qui sont sublimées par sa méthode, & c'est à cette différence qu'il veut attribuer l'irréductibilité des prononcés; mais nous avons reconnu que les unes & les autres se réduisent avec la même facilité à l'aide d'un peu de matiere charbonneuse, & d'une petite portion d'alkali fixe, pour servir de fondant.... Nous croyons qu'il seroit à propos de faire mention dans l'histoire de l'Académie de la réduction qu'il est parvenue à faire des fleurs de régale d'antimoine, réduction qu'on avoit regardée jusqu'alors comme impraticable. *Signé*, la Sone & Baron.

Je certifie l'extrait ci-dessus conforme à son original, & au jugement de l'Académie. A Paris, ce 11 Mai 1742.

Grand-Jean de Fouchy, Secretaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.

Digitized by Google

CHIRURGIE.

LETTRE à M. Bagieu, Ecuyer, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie, & Chirurgien-Major de la Compagnie des Gendarmes de la Garde du Roi, au ſujet du ſixieme Mémoire de ſon livre (1), *concernant* l'Examen du chapitre ſeptieme des recherches critiques ſur l'état préſent de la Chirurgie, de M. Sharp; (2) *par M. Boucher, Médecin du Roi à la Gouvernance du Souverain Bailliage de Lille en Flandre, penſionné par le Magiſtrat de cette Ville, pour les leçons & démonſtrations publiques d'Anatomie & de Chirurgie, aſſocié à l'Académie Royale de Chirurgie, & Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences.*

MONSIEUR, j'ai lu avec beaucoup de plaiſir votre *Examen de pluſieurs parties de*

(1) Examen de pluſieurs parties de la Chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport.

(2) C'eſt la traduction d'un livre de M. Sharp, membre de la Société royale de Londres, &c. par M. Jault, Docteur en Médecine, & Profeſſeur au College royal.

Digitized by Google

la Chirurgie, qui me paroît renfermer des choſes utiles & intéreſſantes; & j'ai été flatté du ton de politeſſe, dont vous avez aſſaiſonné la critique que vous avez faite d'un endroit de mes Mémoires inſérés dans le ſecond tome du Recueil de l'Académie Royale de Chirurgie (1). Je tâcherai d'y répondre d'une maniere, qui ne vous faſſe pas juger que j'étois peu digne des égards que vous avez eus pour moi. Le bien public & la perfection de la Chirurgie ont été l'unique but que vous vous êtes propoſé dans cette critique : le même eſprit animera auſſi ma réponſe. C'eſt dans cet eſprit que j'ai fait les recherches qui me devoient décider définitivement ſur la queſtion qui partage nos ſentimens. Elles portent l'empreinte de cette bonne foi, que vous voulez bien reconnoître en moi (2).

Dans la gangrene, ſoit de cauſe interne, ſoit de cauſe externe, vaut-il mieux attendre, pour en venir à l'amputation du membre gangréné, que la maladie ſoit décidemment bornée, comme le veut M. Sharp (3), que de faire cette opération

(1) P. 287 & 461.

(2) P. 761, de l'*Examen*, &c.

(3) *Traité des opérations de Chirurgie, &c. chap. 27 de l'amputation*, p. 374, & *Recherches*

Digitized by Google

lorſque la gangrene menace encore de s'étendre ? Voilà le point de la diſcuſſion.

Permettez d'abord, Monſieur, que je vous rappelle une partie de nos entretiens ſur cette matiere, au voyage dont vous faites mention (1). J'eus l'honneur de vous dire alors que je mettois une grande différence entre l'une & l'autre eſpece de gangrene : que ſi je parlois très-poſitivement ſur la néceſſité de différer l'amputation dans la gangrene de cauſe interne, il n'en étoit pas de même de la gangrene de cauſe externe, par la raiſon qu'il me paroiſſoit bien décidé que la premiere eſpece ne s'étend point par contagion, comme on le croit aſſez communément de la ſeconde eſpece. Je vous fis obſerver à cette occaſion, qu'il s'en falloit bien que je me fuſſe énoncé ſur cette derniere eſpece de gangrene auſſi affirmativement & auſſi généralement que ſur l'autre, dans le Mémoire où il eſt queſtion de cet objet (2).

critiques ſur l'état préſent de la Chirurgie, *chap.* 7, p. 324.

(1) P. 761 de l'*Examen*, &c.

(2) Voici comme je me ſuis exprimé au ſujet de la mortification qui s'empare d'une plaie d'armes à feu. *Il nous ſemble auſſi qu'un état de mortification non bornée doit être un ſujet de retardement, ſurtout lorſqu'il y a une tuméfaction phlogiſtique au deſſus de la partie gangrenée, qui s'étend au*

Digitized by Google

Examinons cependant de quel poids eſt votre critique ſur l'opinion du retardement de l'amputation dans la gangrene qui s'empare d'une plaie d'arme à feu, relativement à l'obſervation que j'ai fait venir à l'appui de ce ſyſtême. Il y eſt queſtion d'une amputation de la cuiſſe, faite à un jeune homme, à l'occaſion de la mortification qui s'étoit emparée d'une jambe écraſée par un éclat de bombe. L'opération avoit été faite promptement, dans la vue d'arrêter le progrès de la mortification : le ſujet mourut deux jours après avec la gangrene au moignon (1).

Je n'ai point prétendu que la gangrene établie dans le moignon, ait dû être le produit ſeul ou l'effet excluſif de l'amputation : mais j'ai cru que la diſpoſition à la gangrene ayant lieu dans une certaine étendue du membre, & très-vraiſemblablement dans toute ſon étendue, par la ſtupeur ou par l'effet de l'ébranlement vio-

delà de l'endroit où doit ſe faire la ſection des chairs, &c. (p. 475 du ſecond tome des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie). Je dis ailleurs : *Il eſt abſolument néceſſaire dans les gangrenes de cauſe interne & critique, d'attendre qu'elles ſoient bornées*, &c. (*Ibidem*, p. 477. note *a*.)

(1) Tome ſecond des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, p. 476 & 477. *Examen*, &c. p. 756.

Digitized by Google

lent, communiqué par le coup ; j'ai cru, dis-je, que l'amputation faite dans le temps que l'état de ſtupeur ſubſiſtoit encore, ne pouvoit que contribuer beaucoup à développer le germe de gangrene que la ſtupeur renferme, ou entretient de votre aveu même (1). En effet, s'il eſt vrai que la nature, dans l'état ordinaire des choſes, trouve *deux difficultés preſque inſurmontables* par le ſuccès des amputations en général ; la premiere, de la part de l'établiſſement d'un nouveau méchaniſme de circulation qui doit avoir lieu dans le moignon ; la ſeconde, du côté de la ſuppuration à y obtenir (2), quelle apparence d'eſpérer l'accompliſſement de ces deux objets dans le cas où les chairs ſont dans un état de foibleſſe & de détérioration, telles que nous devons ici le ſuppoſer : ou la maſſe du ſang eſt dans l'appauvriſſement, comme elle l'eſt toujours dans des gangrenes conſidérables, ou toute l'économie animale paroît ſinguliérement affectée par l'abattement du ſujet, par les angoiſſes, par la concentration & l'inégalité du pouls, &c.

Que peut-on perdre en temporiſant dans

(1) *Examen*, &c. p. 757.
(2) *Examen*, &c. p. 383 & 384.

de telles circonſtances ? La gangrene, me dira-t'on, gagnera par contagion. Mais en ſuppoſant cette crainte auſſi fondée qu'on le croit communément, peut-elle contrebalancer les grands inconvéniens de l'amputation faite dans ces circonſtances, ajoutés aux inconvéniens naturels de l'amputation en général ? Je le demande avec confiance aux maîtres de l'art. A-t'on plus à eſpérer de l'amputation faite dans le temps que la nature n'offre que des ſignes d'abattement & d'inertie, qu'après avoir travaillé à relever la nature de cet état ? Vous-même, Monſieur, êtes-vous bien réellement à cet égard d'un ſentiment différent de M. Sharp & du mien, lorſque vous m'adreſſez ces paroles ? *M. Faure, dont il* (moi) *n'approuve pas la méthode* (1), *pourroit lui dire : J'aurois ſuſpendu l'amputation à ce bleſſé ; j'aurois attendu pour juger les ſuites de la commotion ; à quoi j'ajoute : Non pour lui faire cette opération ſix ſemaines après, ſelon la nouvelle méthode de ce Chirurgien, mais, ou pour laiſſer mourir le bleſſé en paix, ou pour l'amputer après avoir donné le temps à la nature de ſe reconnoître,*

(1) Voyez mon ſecond Mémoire dans le Recueil de l'Académie royale de Chirurgie, tome 2, p. 461, *& ſuivantes.*

Digitized by Google

ou enfin pour tâcher de le guérir sans en venir à cette extrêmité (1).

Il ne falloit donc pas, selon vous-même, Monsieur, amputer le sujet dont il est question, avant que la nature ne se fût révivifiée; c'est-à-dire, avant qu'on n'eût des signes indicatifs, que l'économie animale se trouvoit dans une position propre à seconder les vues du Chirurgien dans l'opération : supposé que cette attente ne dût pas être poussée précisément aussi loin que le souhaite en général M. Sharp, il falloit du moins que la nature se trouvât dans un état équivalent, pour espérer quelque chose de l'amputation. Au reste ne croyez point que je veuille, à quelque prix que ce soit, tirer avantage de votre texte en faveur de ce que j'ai pu avancer. Tout homme qui écrit sur des matieres qui intéressent autant l'humanité que celle-ci, ne doit que chercher la vérité, & s'il vient à reconnoître qu'il a pris un peu trop légérement un parti, il ne doit pas rougir d'en faire l'aveu. C'est en partant de ce principe, que je vous déclare de nouveau, Monsieur, qu'en adhérant, sans restriction, à la doctrine de M. Sharp, sur le retardement de l'amputation dans la gangrene de

(1) *Examen*, &c. p. 757 & 758.

Digitized by Google

cause interne, je crois le sentiment de cet auteur susceptible de restriction ou de modification, quant à la gangrene de cause externe.

Voyons à présent si c'est à tort que j'ai étayé la doctrine du retardement à l'égard de la gangrene de cause interne, de ce qui a été observé dans la gangrene épidémique, dont j'ai parlé dans une note faisant partie du Mémoire mentionné ci-dessus (1), & que vous avez pris la peine de rapporter en entier (2). Il y est dit que cette gangrene, qui avoit attaqué surtout les habitans des marais de notre Flandre, prenoit le plus souvent par les pieds, & gagnoit plus ou moins la jambe; que le membre se trouvant sphacélé en peu de temps, l'amputation prompte avoit paru la seule ressource indiquée; qu'elle avoit été cependant infructueuse dans plusieurs sujets, auxquels on s'étoit pressé de la faire avant que la gangrene ne fût bornée; que d'un autre côté, la nature abandonnée à elle-même, avoit quelquefois séparé en entier le membre sphacélé, & que cette séparation avoit été suivie de la guérison; que le sieur Pyaloux, Chirurgien d'un bourg voisin de Lille & des

(1) Notes *g* & *l*, p. 3 & 4.
(2) *Examen*, &c. p. 758 & 759.

Digitized by Google

lieux infectés, ayant réfléchi sur ces circonstances, avoit pris le parti de ne plus faire d'amputation, que la mortification ne parût absolument bornée par une ligne circulaire de séparation bien profonde; qu'enfin il en avoit fait plusieurs dans cette circonstance, & que toutes lui avoient réussi, même deux amputations de la cuisse.

Les réflexions de votre part, qui suivent immédiatement ce récit, répandent des soupçons sur l'exactitude & la fidélité des faits qui lui servent de base. Voici vos expressions : *Ceux qui ne donnent leur confiance qu'à bonnes enseignes, peuvent croire sans peine qu'un récit de cette importance méritoit d'être constaté dans les formes; que c'est une faute d'y avoir manqué, parce qu'on peut croire que M. Boucher ne parlant que d'après d'autres, on peut lui en avoir imposé* (1).

M'est-il permis de vous observer, Monsieur, que vous vous trouvez très-souvent dans le cas de ne parler qu'après le témoignage d'autrui; que vous n'avez point ordinairement en pareil cas d'autre garant de ce que vous avancez, que la bonne foi de ceux dont vous rapportez le texte ou

(1) *Examen*, &c. p. 759 & 760.

Digitized by Google

les observations. Que les personnes qui vous ont fourni ces observations, n'ont peut-être point autant mérité la confiance du public & la vôtre, que les Paré, les Delamotte, les Quesnai, dont vous vous faites, à juste titre, des appuis respectables ? Au reste je n'en suis pas moins en général de votre avis sur les précautions à prendre à l'égard des observations qui nous sont communiquées, surtout lorsque nous voulons les faire servir de base à un point de doctrine aussi intéressant que celui qui fait l'objet de la présente discussion. Vous pouvez vous ressouvenir de ce que je vous répondis, lorsqu'étant en cette ville vous me fîtes part de vos doutes sur cet article : après vous avoir promis de faire toutes les recherches possibles pour les éclaircir d'une maniere non-équivoque, je vous assurai que je n'hésiterois pas un moment à passer publiquement condamnation sur moi-même, si je venois à reconnoître que je me fusse trompé, ou que j'eusse été induit en erreur.

Malheureusement le Sieur Pyaloux n'étoit plus alors, & l'on n'a rien trouvé dans ses manuscrits sur cet important objet. Je n'avois pas eu la précaution d'exiger de lui le détail des faits que vous paroissez souhaiter ; parce que cet objet n'étant

qu'indirectement relatif au texte de mon Mémoire, ce détail m'étoit inutile, & il eût paru déplacé dans le Mémoire. D'ailleurs le témoignage de ceux qui avoient été les témoins ou les dépositaires de ces faits, ne vous ayant point paru suffisant, celui du Sieur Pyaloux lui-même n'eût peut-être point été auprès de vous d'un plus grand poids (1). J'ai présumé en conséquence que mes recherches ne devoient pas se borner à ce que ce Chirurgien avoit fait & observé, mais qu'elles devoient s'étendre à tout ce qui avoit été observé dans les divers cantons où la maladie avoit regné.

L'observation & le certificat, dont vous faites mention, (p. 762.) ont été ramassés à la hâte pendant votre séjour en cette ville : il s'en faut bien qu'ils aient été les seuls fruits de ces perquisitions. L'observation qui concerne un vieillard, auquel on ne fit l'amputation que lorsqu'on vit la gangrene décidemment bornée (2), est considérée par vous, Monsieur, *comme tout-à-fait inutile à mon sentiment & à celui*

(1) C'est ce qu'on peut inférer des expressions de M. Bagieu, p. 763 de l'*Examen*, &c.

(2) Il se trouve une faute d'impression dans le détail de cette observation, p. 763, l. 6, lisez *au dessus* au lieu d'*au dessous*.

Digitized by Google

de M. Sharp, & même, ajoutez-vous, *inutile à tout autre point de théorie & de pratique* (1). Elle auroit donc un sort moindre que les observations les plus communes, qui viennent toujours à l'appui de quelque point de théorie. Quant au certificat, vous avez cru y observer un anachronisme humiliant sur ce qui y est énoncé, que la lecture du traité de M. Sharp contribua à déterminer le Sieur Pyaloux au parti du retardement de l'amputation. *M. Vandergracht* (2) *n'a pas pris garde*, dites-vous, *que ce Chirurgien* (le Sieur Pyaloux) *mort en* 1751, *n'a pu lire l'excellent Traité du Chirurgien Anglois en* 1749 *ni* 1750, *puisqu'il n'est imprimé qu'en* 1751. Vous ne vous êtes apparemment pas ressouvenu, Monsieur, de ce que je vous répondis, lorsque vous me fîtes cette objection de vive voix il y a trois ans; que M. Vandergracht n'avoit pas entendu par le Traité de M. Sharp, celui qui a pour titre, *Recherches critiques, &c.* mais bien le *Traité d'opérations de Chirurgie*, où ce praticien avoit également établi sa doctrine du retardement de l'amputation dans la gangre-

(1) *Examen*, &c. p. 763.

(2) Chirurgien Lithotomiste, pensionnaire de Lille, qui étoit en relation avec M. Pyaloux, & qui m'a donné le certificat en question.

Digitized by Google

ne. Or la traduction de ce dernier Traité a été imprimée en 1741 ; ainſi M. Pyaloux, mort dix ans après, a été très-à-portée de le connoître & d'en profiter pour le traitement de notre gangrene épidémique.

L'explication de cette petite ambiguité ſe trouve dans un petit diſcours que j'ai adreſſé, peu de temps après votre départ de Lille, à l'Académie Royale de Chirurgie. C'eſt le réſultat de mes reflexions ſur les obſervations que M. Chaſtanet vous a fourni contre moi. Ce diſcours vous a-t'il été inconnu, Monſieur ? je dois le croire, puiſque vous n'avez fait aucun uſage de mes réflexions, qui ſont les premiers fruits des recherches que je vous avois promiſes : je vais y ſuppléer le plus briévement qu'il me ſera poſſible.

Les deux obſervations de M. Chaſtanet que vous m'oppoſez (p. 764 & 770), n'ont rien qui doive ébranler ma doctrine. Quand même elles ſe trouveroient contradictoirement oppoſées aux faits que j'ai dit lui ſervir d'appui, peut-on tirer de deux faits iſolés, de quoi ſapper un point de doctrine ? Je n'ai jamais avancé ni prétendu que toutes les amputations quelconques, faites dans notre maladie avant que la mortification ne fût bornée, euſſent été généralement infructueuſes : j'ai dit ſeu-

Digitized by Google

lement que l'amputation *fut infructueuse dans plusieurs sujets, auxquels on se pressa de la faire avant que la mortification ne fût bornée.* (1) Mais il y a plus, c'est qu'en refléchissant mûrement sur les diverses circonstances des observations en question, l'on trouve qu'elles ne portent nullement coup contre mon sentiment.

Il est question dans la premiere, d'une jeune fille de la campagne, à qui M. Chastanet maître Chirurgien en cette ville, ayant trouvé une partie du pied dans le cas de la gangrene épidémique, fit de profondes incisions, non-seulement sur la partie attaquée de gangrene, mais aussi sur les parties saines, voisines de celles qui étoient affectées : il n'en retira aucun fruit, la mortification s'étant bientôt communiquée au cou de pied & autour de l'articulation de la jambe avec le pied. Elle avoit gagné la jambe & menaçoit de s'étendre plus loin, quand M. Chastanet dans la vue de la borner, se détermina à l'amputation : il fut bien surpris, lorsqu'après avoir lâché le tourniquet pour faire la ligature des vaisseaux, il n'en vit pas sortir une goutte de sang ; l'état des chairs qui

(1) Voyez la note *a* de mon Mémoire dans le Recueil de l'Académie royale de Chirurgie, t. 2, p. 477, & ci-dessus la p. 6.

Digitized by Google

étoient rouges & vermeilles, & leur ſenſibilité dont il avoit eu des preuves dans l'opération, ne ſervirent qu'à ajouter à ſa ſurpriſe. En vain il fit des frictions & il introduiſit un ſtilet dans l'ouverture deſdits vaiſſeaux; il n'en put retirer que quelques gouttes d'un ſang noir & polypeux, ce qui lui fit abandonner le deſſein de faire la ligature. Quoique ſon panſement eût été fort animé, tout l'appareil ayant été trempé dans l'eau de vie, ce Chirurgien trouva le lendemain pluſieurs points de gangrene dans le moignon; en conſéquence il chargea ſes panſemens d'eſſence de térébentine & de fomentations aromatiques avec de l'eau de vie camphrée: ce ne fut qu'au ſixieme jour qu'il s'apperçut que les eſcarres gangreneuſes commençoient à ſe détacher, & au douzieme qu'elles furent totalement enlevées. (1)

Je ne m'arrête point dans les réflexions que j'ai à faire ſur cette obſervation, à la manœuvre du Chirurgien, au ſujet des inciſions profondes qu'il fit ſur les parties ſaines; manœuvre qui, au ſentiment des meilleurs Auteurs, eſt bien plus propre à accélérer l'extenſion d'une gangrene ſéche,

(1) *Examen*, &c. p. 764 & ſuiv.

Digitized by Google

qu'à contribuer à la borner : auſſi M. Chaſtanet avoue-t'il qu'il n'en retira aucun fruit ; je m'en tiens à ce qui eſt relatif au point conteſté. Quel étoit le but de ce Chirurgien lorſqu'il s'eſt déterminé à l'amputation ? De mettre des bornes à la mortification qui menaçoit de s'étendre ; mais étoit-il en droit de ſe flatter qu'il atteindroit ce but ? Eh ! ne devoit-il pas s'en croire plus éloigné que jamais, lorſqu'il trouva les arteres du moignon dans l'état déſigné ? Quelque ſurpriſe que lui ait cauſé cet état, il devoit s'y attendre ; cette circonſtance ayant été obſervée nombre de fois en pareil cas, & étant regardée par les Auteurs comme la cauſe immédiate de la gangrene ſéche (1). M. Chaſtanet avoit effectivement ſi peu atteint ſon but, qu'il trouva le lendemain de l'opération cinq à ſix points gangréneux dans le moignon : pouvoit-il aſſez compter ſur l'efficacité de ſes topiques, pour croire qu'ils arrêteroient le progrès de ce renouvellement de gangrene ? On conviendra ſans peine que cela dépendoit de l'étendue plus ou moins conſidérable de l'état paralytique des arteres ; mais comment s'aſſurer ſi cet état ne s'étendoit pas au delà du terme où l'ef-

(1) M. Queſnay, Traité de la gangrene ſeche.

Digitized by Google

fet des topiques pût atteindre ? Auquel cas le progrès de la gangrene étoit inévitable, & il eût fallu en conséquence recourir à une seconde amputation, dont le succès n'étoit pas plus sûr que dans la premiere, les circonstances étant les mêmes. Loin donc que cette cure puisse servir de regle & de modele pour des faits de cette nature, j'ose avancer qu'elle ne peut être considérée que comme une exception à la regle. C'est ce que l'on doit naturellement inférer, Monsieur, de vos expressions même, (p. 772.) & de l'embarras que vous donne *la nouveauté du cas* pour une explication satisfaisante.

La seconde observation de M. Chastanet prouve-t'elle réellement qu'on a eu quelquefois à se repentir d'avoir adhéré à la doctrine du retardement de l'amputation dans notre gangrene ? C'est ce que nous allons examiner. Observez d'abord, Monsieur, que le retardement proposé a des bornes ; que quoiqu'il soit arrivé que *la nature abandonnée à elle même en pareil cas, ait quelquefois séparé en entier le membre sphacélé* (1), nous n'avons point, non plus que M. Pijaloux, assez compté sur ces exemples rares, pour croire qu'on doi-

(1) Voyez ci-dessus la page 6.

Digitized by Google

ve laiſſer tranquillement à la nature le ſoin d'achever un ſi pénible ouvrage, ſurtout lorſqu'il eſt queſtion d'un membre conſidérable, comme du bras, de la jambe, &c. mais nous avons conçu l'un & l'autre par analogie, que le ſuccès de l'amputation ſeroit plus sûr, ſi l'on attendoit *que la mortification fût décidemment bornée par une ligne circulaire de ſéparation bien profonde* (1). Vous m'avez prévenu, Monſieur, ſur les raiſons qui viennent à l'appui de cette façon de penſer : vous convenez (p. 801) que *c'eſt un avantage* (vous auriez pu dire un très grand avantage) *de finir une amputation commencée par la nature : la raiſon en paroit ſimple, ſi l'on ſe rappelle les deux grands inconvéniens qui ſe rencontrent dans les amputations ordinaires, le rétabliſſement de la circulation & l'établiſſement de la ſuppuration. Ces deux inconvéniens ſe rencontrent peu dans l'amputation déja commencée par la nature.* On peut dire qu'ils ne ſubſiſtent plus, ou qu'ils ſont réduits preſqu'à rien dans le cas de la ſéparation bien avancée, comme nous l'exigeons avec M. Sharp : la ſuppuration pour lors eſt vraiement établie & *la circulation eſt arrangée.* C'eſt donc avec raiſon que

(1) *Ibidem.*

Digitized by Google

vous ajoutez, que *l'on peut avoir en toute sûreté les instrumens tout-prêts.*

Après avoir si bien senti les avantages de la séparation spontanée, comment avez-vous pu être surpris que les amputations de M. Pyaloux, faites dans ces circonstances, lui ayent toutes réussi? *Ces exemples sont rares*, dites-vous (ibid): il est vrai que dans le cours ordinaire des choses, les amputations faites à l'occasion de la gangrene séche dans les circonstances que nous requérons, ne sont pas bien communes. Les faits propres à constater l'utilité & les avantages du retardement, ont toujours été d'autant plus rares, que l'on étoit presque dans la prévention générale que le progrès de la mortification devoit être prévenu par l'extirpation de la partie sphacélée. D'ailleurs, il y a peu d'exemples de gangrenes épidémiques pareilles à la nôtre; mais dans celles qui ont eu lieu, il s'est trouvé des Praticiens-observateurs, qui ayant remarqué que la nature non violentée, avoit des ressources auxquelles la prévoyance de l'art ne pouvoit suppléer, ont mis à profit cette découverte, en prenant le parti d'attendre que la nature victorieuse donnât des marques évidentes de ses dispositions à se prêter au succès de

Digitized by Google

l'opération (1). M. Pyaloux n'eſt pas le ſeul qui ait ſuivi ce plan dans le traitement de notre gangrene épidémique : vous verrez, Monſieur, dans un mémoire détaillé, que je me propoſe de donner au public, que pluſieurs Praticiens ont penſé & agi comme ce Chirurgien.

Mais aucun d'eux n'a prétendu que le retardement dût être pouſſé auſſi loin qu'il l'a été dans la ſeconde obſervation de M. Chaſtanet, (pag. 770.) & encore moins que le ſuccès dût toujours s'enſuivre en dépit de la négligence de toutes les précautions requiſes ; ce qui nous fait décider que cette obſervation ne peut être compriſe dans le cercle de celles qui doivent concourir à faire preuve pour ou contre la doctrine du retardement.

Le ſujet de cette obſervation étoit un vieillard abandonné à lui-même, manquant de tout, & à l'égard de qui les efforts d'une nature défaillante, loin d'être ſécondés par les ſecours requis, furent au contraire traverſés par le défaut de panſement, par un très-mauvais régime & par une négligence affreuſe ſur toutes cho-

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1710 ; & une Lettre de M. Noël, Chirurgien d'Orléans, rapportée par M. Quesnay dans ſon Traité de la gangrene, p. 407.

Digitized by Google

ſes. L'Obſervateur auroit dû énoncer toutes ces circonſtances ; il ſe contente de dire en rendant compte de l'état de la partie malade, que *le cercle de la partie ſupérieure de la jambe* (où la mortification s'étoit bornée) *ſuppuroit* ; *qu'il n'y avoit point de douleur au genou ni à la cuiſſe.* Il auroit dû ajouter que cette ſuppuration n'étoit pas d'un bon caractere ; que les chairs de l'ulcere étoient blafardes du moins en grande partie ; qu'il découvrit deux trous fiſtuleux pénétrans dans le genou, &c. Il auroit dû dire encore qu'il avoit trouvé le ſujet émacié & dans un état d'affaiſſement, ayant la jambe dans le foyer de ſa cheminée, & tout ce qui l'entouroit ne reſpirant que la craſſe & l'indigence. Ces circonſtances jointes à l'âge, laiſſoient-elles quelqu'apparence d'eſpoir pour le ſuccès de l'opération ? D'un autre côté, n'eſt il pas plus que probable que ce ſuccès eût été tel que l'ont obtenu M. Pyaloux & d'autres Praticiens dans des cas de même nature, ſi le ſujet eût été ſecouru à propos, & l'amputation faite dans le temps que la ligne de ſéparation étoit au point que nous le demandons ?

Cette obſervation, telle que vous la préſentez, Monſieur, d'après M. Chaſtanet, préſente une circonſtance qui doit

Digitized by Google

encore contribuer à la faire considérer comme étrangere à la question qui nous partage. Il y est dit que *la ligne circulaire* qui marqua les bornes de la mortification à la partie supérieure de la jambe, *pénétra, en moins de huit jours, jusqu'aux os, & que toutes les chairs compriſes au deſſous de cette ligne juſqu'à l'articulation du pied avec la jambe tomberent, & laiſſerent les deux os de la jambe à nu.* Cette circonſtance, la ſeule de même nature que je ſçache avoir été obſervée dans notre gangrene épidémique, annonce bien plutôt une gangrene avec pourriture, qu'une gangrene ſéche. C'eſt d'après cette conſidération & le rapport d'un Chirurgien du lieu, (1) qui avoit eu occaſion de voir quelquefois le ſujet, que j'ai cru devoir m'informer par moi-même de ce qui en étoit.

J'appris de ſa veuve-même (2), que la mortification avoit été précédée d'un ulcere au bas de la jambe, au deſſus de la cheville externe, que cet homme portoit depuis plus de deux ans, à la ſuite d'une plaie faite par un éclat d'une groſſe gaule,

(1) M. Ramette, Chirurgien à Sengheen, en Weppe.

(2) La déclaration de cette femme a été faite pardevant un Notaire royal de la réſidence de Lille, en préſence de deux Médecins, & de deux Maîtres Chirurgiens.

Digitized by Google

sur laquelle il avoit glissé en voulant l'arracher de son potager ; que cette plaie lui fit beaucoup souffrir les premiers jours ; qu'un Chirurgien appellé l'avoit abandonné peu de temps après sans y avoir rien avancé (1) ; que depuis, le blessé avoit employé diverses especes de topique, que des gens sans aveu lui avoient conseillés ; que l'ulcere est toujours resté à peu près dans le même état pendant deux années, & qu'enfin au mois de septembre 1749, cet homme travaillant à son ordinaire s'apperçut que sa jambe noircissoit autour de l'ulcere ; que cette noirceur a toujours augmenté jusqu'à ce qu'une grande partie des chairs se soit séparée de la jambe & ait découvert les os ; qu'en cet état le sujet étoit très-maigre & très-foible, n'ayant ni Chirurgien, ni autre personne que la déclarante qui eût soin de lui ; qu'enfin le 20 décembre 1749 le sieur Chastanet ayant été conduit par le Curé de la Paroisse chez le blessé, il se détermina sur le champ à l'amputation, & que celui-ci mourut le lendemain (2).

(1) M. Ramette m'a dit que les tendons avoient été en partie coupés dans la chûte.

(2) Cette circonstance ne quadre pas avec ce qu'avance M. Chastanet, qu'il eût des suppurations, & que le sujet ne mourût que le sixieme jour de l'opération.

Vous

Vous voyez, Monsieur, dans ce détail une complication qui, en admettant même que la gangrene survenue à l'endroit de l'ulcere mentionné, étoit préciſément notre gangrene épidémique, rend viſiblement l'obſervation inſuffiſante pour décider le point de notre diſcuſſion. Vous vous êtes abſtenu avec raiſon de faire uſage de quelques autres faits, qu'on vous avoit fourni comme venant à l'appui de votre ſentiment, mais dont vous avez ſans doute jugé autrement. Il en eſt un qui, loin de remplir ce but, lui eſt diamétralement contraire: vous me permettrez que je l'oppoſe à ceux que l'on pourroit plus légitimement me propoſer que ceux que nous venons d'analyſer. En voici l'extrait tiré du natré même de M. Chaſtanet.

Une femme de ſoixante-treize ans fut attaquée d'un froid & d'un fourmillement douloureux (1) aux doigts de la main gauche. M. Chuffart, Médecin au bourg de Lannoi, ayant été appellé, trouva la peau de cette main d'un noir livide, & la main privée de ſentiment; le pouls étoit petit & concentré, mais ſans fievre apparente. Ce Médecin ayant jugé qu'il étoit queſtion d'une gangrene de cauſe interne, travailla

(1) Symptômes, qui étoient les précurſeurs de notre gangrene.

à ranimer l'intérieur du corps, ainsi que la partie malade, par les remedes & le régime convenables, que la malade négligea bientôt pour se livrer à l'empirisme ; mais peu de jours après elle revint à M. Chuffart, qui s'appercevant que la gangrene avoit gagné le poignet, & que les doigts étoient sphacélés, opina avec le Chirurgien du lieu, à faire des scarifications. On appliqua sur les plaies des digestifs & des teintures animées, qui n'empêcherent point la gangrene de s'étendre jusqu'à la partie supérieure de l'avant-bras; on y fit des taillades, on employa les topiques les plus animés, on fit tout ce qui étoit possible pour ranimer par des cordiaux la malade, qui étoit trop affaissée pour que l'on osât entreprendre l'amputation. Cependant on apperçut quelques jours après un commencement de suppuration aux taillades de l'avant-bras, & au bout de huit jours, la mortification parut décidemment bornée aux environs du carpe, une suppuration louable s'y établit, la malade reprit des forces, & pour lors on sépara la main dans son articulation avec les os du carpe. Peu à peu les chairs se régénérerent, & cette femme fut parfaitement guérie au bout de quatre mois.

Les bornes d'une lettre ne me permet-

tent point de rapporter plusieurs autres observations, qui viennent évidemment à l'appui de la doctrine du retardement : je les réserve pour l'ouvrage que j'ai annoncé ci-dessus. (1)

Au reste, je remarque avec satisfaction que nous ne sommes point entiérement opposés dans la façon de penser. *On peut attendre*, dites-vous, (pag. 801.) *que la gangrene s'arrête, quand ses progrès sont tardifs, que la mauvaise odeur ne s'en mêle pas, que le gonflement & la suméfaction ne se mettent pas de la partie...* Mais d'un autre côté, s'il est vrai que dans toute espece de gangrene de cause interne, nous ignorons si elle se fixera & où elle se fixera, de quelle utilité sera cette distinction pour déterminer le lieu de l'amputation, dans le cas où les circonstances s'éloigneront plus ou moins de votre énoncé ? S'il est vrai, comme nous en sommes persuadés, que ce genre de gangrene ne s'étend qu'en raison de la force ou de l'intensité d'une cause préexistente, que gagnera-t-on en emportant un membre sur lequel cette cause n'aura produit qu'une partie de son effet ? En attendant que je revienne d'une maniere plus étendue à cet objet, permettez, Monsieur, que je vous renvoie

(1) Page 141.

Digitized by Google

à l'excellent traité de la gangrene séche, dont l'illustre Auteur (1) paroit entiérement de mon avis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOUCHER, Médecin.

(1) M. Quesnay.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, du 25 Août 1757.

M. Leblanc-des Meillarts, Directeur, ouvrit cette séance, par un discours sur l'utilité & la gloire des arts.

M. Baron Secretaire perpétuel, fit l'éloge de M. Bruier Académicien honoraire, & de M. le Picart Académicien résident, morts pendant le cours de cette année.

M. Biset lut un mémoire sur les avantages qu'on pourroit tirer pour l'engrais des terres, des matieres dont les vents & les pluies rempliſſent les vallées.

La séance fut terminée par la lectu[re] que M. de Bellery fit d'un mémoire s[ur] la cause des tremblemens de terre.... L'A[u]teur, après avoir exposé en peu de mo[ts] les différentes opinions sur ces mouvemen[s] convulsifs de la nature, annonce la sen[-]

Digitized by Google

ne ; mais avant l'exposition de son sentiment, il prépare les lecteurs à l'intelligence de son système (si l'on peut lui donner ce nom), par un détail de tout ce qui peut servir de preuves à ce qu'il vient d'annoncer.

La physique, dit M. de B. n'étant proprement que conjecturale, on ne peut trop ramasser de faits qui puissent appuyer une opinion. Ne pouvant découvrir du premier coup d'œil la cause que la nature prend tant de soin de nous cacher, on est obligé de marcher comme en tâtonnant, & de parvenir aux inconnues par les connues. C'est la seule voie que nous laisse la nature pour parvenir à dévoiler ses mysteres. Ce sont donc les effets que l'on doit dabord considérer : on compare ensuite ces effets à d'autres qui sont les mêmes, ou à peu près les mêmes, & dont les causes sont connues : cela conduit nécessairement à une conséquence *à pari*, pour découvrir ce qui nous est caché.

C'est la route qu'a suivie l'Auteur, & qui lui a paru la plus simple & la plus raisonnable : il a donc commencé par présenter le triste tableau des maux causés par les tremblemens de terre & les volcans. Delà il passe à un détail des principes chimiques, & va puiser dans les mémoires

Digitized by Google

de l'Académie royale des Sciences, comme dans une source abondante, les matériaux dont il a besoin pour construire ce nouvel édifice. Les expériences se joignent aux principes & deviennent elles-mêmes principes; c'est ainsi que dans les mathématiques, une proposition démontrée par une vérité incontestable, devient elle-même principe pour en démontrer d'autres. Enfin l'Auteur propose son sentiment.

Il prétend que les tremblemens de terre ne proviennent que des soufres enflammés dans les entrailles de la terre auxquels se joint l'eau, c'est-à-dire que l'eau entrant dans le volcan se réduit en vapeurs par l'activité des flammes : ces vapeurs jointes à la dilatation des matieres inflammables, à la raréfaction de l'air qui y est entré avec le courant d'eau, font ensemble un si violent effort, qu'il n'est pas étonnant qu'une cause aussi puissante produise de si terribles effets.

Pour rendre la chose plus sensible, M. de B. fait une supposition : il donne une certaine capacité à la caverne du Volcan, il y suppose une certaine quantité de matiere enflammée, y fait entrer l'eau pendant quatre minutes, par une ouverture de trois pieds quarrés, à quatre cens pieds de profondeur en terre, & il examine quel

Digitized by Google

seroit dans cet état l'effet de toutes les combinaisons. Après les calculs, l'imagination se trouve comme effrayée de l'énorme effort de ces différentes causes réunies; il expose la chose avec tant de clarté & d'une maniere si frappante, qu'on pourroit la regarder comme une démonstration, si la physique en étoit susceptible. Il réfute en passant l'opinion de ceux qui prétendent que la seule dilatation de l'air suffit pour faire trembler une partie du continent, telle que l'exposa un Auteur dans les journaux de Verdun du mois de novembre en décembre 1756. Il entre dans un petit détail qui rend la chose si palpable, qu'on ne peut se refuser à son idée comme la plus vraisemblable. Il termine son mémoire par un consolant pronostic pour les climats que nous habitons, en nous faisant entrevoir que nous n'avons rien à craindre des violentes commotions de la terre. Il entre pour cela dans l'examen des parties du globe terrestre, qui doivent être sujettes à ces funestes révolutions. La Zone torride, selon les principes qu'il établit, doit être la partie du monde la plus agitée; & chose assez singuliere, les mêmes principes le conduisent à découvrir que la Zone glaciale doit y être également sujette, & que la partie du globe contenue entre les 45 &

60 degrés de latitude à peu près, doit y être moins exposée que toute autre.

L'Académie avoit proposé pour sujet du prix, *les avantages & les moyens de supprimer les Communautés d'arts & métiers*. Elle a couronné le mémoire n°. 4. ayant pour Epigraphe, *salus populi suprema lex esto*, dont l'Auteur est M. de l'Isle.

Le second sujet proposé étoit *l'économie des matieres combustibles*. Quoiqu'il y ait eu dans quelques-uns des ouvrages envoyés au concours, de fort bonnes choses, l'objet n'en a cependant point paru exactement rempli, & comme ce sujet est de la plus grande importance, l'Académie a décidé de proposer encore pour l'année 1758.

« L'économie des matieres combustibles » dans l'usage des fourneaux, des foyers » & des poëles, sans diminuer, ni ralentir les effets du feu, surtout dans les » fourneaux, & pour sujet du prix reservé, les moyens de naviger dans les mers » du nord avec les mêmes avantages que » les autres peuples voisins, & par-là d'y » augmenter le commerce.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 1. juin exclusivement: ils seront affranchis de port, & adressés à M. Baron, Secretaire perpétuel de l'Académie.

A Amiens, ce 27 Septembre 1757.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

LETTRE de M. Touſſaint, à M. Carle-Vanloo.

MONSIEUR, je ne crains rien, ou crois ne devoir rien craindre de la part du gouvernement : mais comme je fais profeſſion d'être un galant homme, je n'en ſuis pas moins déſeſpéré d'avoir ſervi d'inſtrument à la publication d'une lettre dont j'apprends que vous vous tenez pour offenſé ; car quoique je ne l'aie point faite moi-même, comme ſans doute vous en êtes perſuadé, Monſieur, je ſens bien que vous me pouvez rendre reſponſable de quelques expreſſions peu ménagées, qui y ſont reſtées, malgré le ſoin que j'ai pris d'en adoucir le ton. Comme je n'avois pas le deſſein d'offenſer, je ne ſerai point

Digitized by Google

chiche de réparations. Il n'y en a pas à quoi je ne consente, pourvu que ce ne soit point une bassesse. J'ai inséré une critique, j'insérerai une apologie, & ce ne sera point de ma part chanter la palinodie; car moi, je n'ai point de rôle là-dedans.

Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, que je n'ai pas mis un mot de réflexion pour mon compte. Voici le fait raconté très sincérement. Pour jetter quelque intérêt dans mon journal, j'avois prié quelques uns de Messieurs vos confreres de m'esquisser une exposition raisonnée des tableaux du sallon: je ne quêtai pas une critique. Quoi qu'il en soit, chacun s'en défendit, & ne me promit rien: mais à quelque jour delà, lorsque je ne m'y attendois plus, & que j'avois même ébauché de mon crû une exposition telle qu'elle, il m'arriva un paquet cacheté, contenant la lettre en question. Je la parcourus; j'y trouvai le ton d'un écrivain au fait de l'art; les expressions seulement me parurent dures; je les adoucis beaucoup: mais enfin, comme l'éloge y étoit mêlé à la critique, circonstance à quoi on n'a pas assez pris garde, je crus, Monsieur, votre gloire sauvée par les hommages qu'on vous y rendoit; & comptant ce morceau meilleur que le mien, parce qu'il étoit de

Digitized by Google

main d'artiſte, je le lâchai au Public *niaiſement*, & ſans vouloir mal à perſonne. S'il vous plaît, Monſieur, me fournir des occaſions de vous donner ſatisfaction, en m'adreſſant les contre-critiques qui pourront être faites, je les recevrai avec empreſſement, & les inférerai dans mon journal, ou ſi vous négligez de le faire, j'irai moi-même au devant. Je veux mal à l'Auteur de la lettre de m'avoir attiré le mécontentement d'un homme de bien, & d'un grand artiſte, dont je me ferois fait gloire d'être l'ami. Faites à mon égard, Monſieur, un effort de chriſtianiſme, pour ne point garder contre moi de reſſentiment, & comptez, malgré ce qui eſt arrivé, ſur la ſincérité de l'eſtime & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

TOUSSAINT.

A Paris, ce 10 *Octobre* 1757.

Cette Lettre marque au moins de la bonne foi. On voit que les expreſſions partent, comme on dit, d'abondance de cœur, & que l'eſprit n'y a point de part.

GRAVURE.

LUCIEN, dans le Toxaris, rapporte un trait d'histoire, qui, en honorant l'humanité, donne une haute idée des amis de ce temps-là.

Eudamidas, citoyen vertueux, mais pauvre, de la ville de Corinthe, sur le point de mourir, dicta ainsi ses dernieres volontés. *Je legue ma mere à Arétée, pour en avoir soin dans sa vieillesse. Je legue ma fille à Charixene, pour la marier avec une aussi grande dot qu'il pourra lui donner; & si l'un ou l'autre vient à mourir, j'entends que le legs que je lui ai fait, passe au survivant.*

Le sublime de cet acte célebre saisit les cœurs bien placés; il y produit cette sensation délicieuse, qui les associe au mérite de l'action; c'est pour eux seuls qu'est réservée cette volupté pure, & le même principe qui les porte aux plus beaux procédés, les rend aussi sensibles à tout ce qui les retrace.

Ce sujet si propre à la peinture, & si digne en même temps d'un pinceau sçavant, a été traité par le Poussin d'une maniere sublime. Ce Peintre profond dans

Digitized by Google

l'art (qui tient tout du génie) de manier les passions à son gré, paroît s'être surpassé dans ce tableau, dont la simplicité raisonnée dans l'ordonnance, y répand une tranquillité qui laisse aux expressions toute leur valeur. On ose dire qu'on n'en traca jamais de plus justes (c'est assez les louer). La scene, comme on se l'imagine aisément, se passe dans l'intérieur d'une chambre, où les murs répondant à l'état du testateur, n'offrent pour tout ornement que ses armes. Eudamidas est sur son lit, dans l'attitude d'un homme épuisé par la maladie. Il semble qu'à travers les douleurs qu'il ressent, on y distingue celle de quitter pour jamais des objets qui l'attachent à la vie. Le Médecin est à côté de lui, de bout, la tête inclinée (pour marquer son attention); de la main droite il calcule, par les mouvemens appésantis de son cœur, le peu d'instans qui lui restent: on lit le cruel arrêt dans ses traits. Le Notaire écrit ses dernieres volontés, & par son étonnement fait sentir le sublime qu'elles renferment. Ce grouppe, qui dit préciſément ce qu'il faut (qu'il est bien peu de tableaux à qui on puisse appliquer cette louange!), se lie naturellement à un autre, dont les expressions vont droit au cœur. Il est formé de la mere du mourant, & de sa fille.

Digitized by Google

La premiere assise sur le pied du lit, & baignée de ses larmes, soutient sur ses genoux sa fille abattue sous le poids de sa douleur.

Que ce tableau est touchant! Un fils au milieu des maux qui l'accablent, s'occupe uniquement des soins que sa piété, sa tendresse lui dictent, & pour celle qui lui a donné l'être, & pour celle à qui il l'a donné. Une tendre mere voit mourir ce cher fils, l'unique espoir de sa vieillesse, au moment que ses infirmités ne lui laissent que la triste consolation d'en attendre les derniers devoirs. Une jeune personne enfin perd celui dont elle tient la vie, l'éducation, son appui, l'objet de sa tendresse, son pere en un mot. Il meurt, eh dans quel temps! A la veille d'être isolée sur la terre, où sans avoir désormais rien à espérer, elle a tout à craindre.

A la vue de ce beau poëme, on sentira bien mieux que je ne puis l'exprimer, avec quelle intelligence le Poussin a rendu ces différentes expressions. La nature a guidé son génie, & le bon sens lui en a sauvé les écarts. Tout est en place, & soutenu de plus par la magie d'un clair obscur, qui approche de celui de Rembrand, tant il piquant.

La scene est éclairée par une fenêtre

assez élevée, pour produire ces belles dégradations, si nécessaires quand on veut fixer la lumiere dans la partie supérieure des objets, où le repos de la vision exige ordinairement qu'elle domine. L'incidence étant parallele à la muraille du fond, la laisse dans une demi-teinte, qui détache également bien, & les endroits des figures que la lumiere frappe, & ceux qui en sont privés.

Ce beau tableau, dont la plus légere exposition fait l'éloge, vient d'être gravé par M. de Marcenay, après l'avoir copié à gouasse, pour sa propre satisfaction. Il a dédié cette nouvelle planche, la quinzieme de son œuvre, à M. Micault d'Harvelay, Garde du tréfor royal, qui par la bonté de son cœur seroit digne en pareil cas d'être Légataire universel : c'est ce qu'expriment les deux vers suivans, qui lient heureusement la dédicace au sujet.

Heredes geminos sibi scripsit, at unicus hæres,
Si nunc Eudamidas vixerit, ipse fores.

User noblement des faveurs de la fortune, c'est prouver qu'on en étoit digne.

Cette estampe se trouve chez l'Auteur, quai de Conti, la seconde porte cochere après la rue Guénégaud, & chez M. Lutton, commis au recouvrement du Mercure, rue

Sainte-Anne, butte Saint Roch. Le tableau original se voit chez M. Beauchamp, rue des Fossés Montmartre.

Le Chevalier de Beaurain, Géographe ordinaire du Roi, ci-devant de l'éducation de M. le Dauphin, annonce qu'il a mis au jour les cartes & plans qui suivent, sçavoir :

Le Royaume de Bohême en une feuille d'Atlas, très-détaillé & divisé en quinze cercles au lieu de douze, comme l'ont donné, même des Géographes Allemands qui en cela se sont trompés, avec le Comté de Glatz & le pays d'Egra. Cette carte faite d'après celle en 25 feuilles, de Muller, Ingénieur du feu Empereur Charles VI, & plusieurs autres cartes & mémoires faits sur les lieux. On y trouvera réparées plusieurs fautes & omissions remarquables, commises, tant par les Géographes Allemands, que par les François qui les ont suivis. L'Auteur l'a augmentée de plusieurs remarques qui regardent l'histoire naturelle de ce Royaume.

Le Marquisat de Moravie aussi en une feuille, & travaillé de même d'après la carte en 8 feuilles de Muller, avec des remarques relatives à l'histoire naturelle du pays.

Digitized by Google

Le Duché de Siléſie en deux feuilles, dreſſé ſur les vingt feuilles de l'Atlas Siléſien, fait par ordre des Etats du Pays, en l'année 1736 & ſuivantes, ouvrage qui ne ſe vend point étant dans le dépôt du Cabinet du Roi de Pruſſe, & dont il ne ſe trouve d'exemplaires que dans quelques cabinets particuliers. La carte qu'on annonce, contient toutes les diviſions & ſubdiviſions marquées dans l'Atlas ci-deſſus, & quantité de détails intéreſſans avec des remarques ſur l'hiſtoire naturelle du Pays.

Carte générale des iſles Greneſey, Jerſey, Aurigny & Chanſey.

Cartes topo hydrographiques de chacune des iſles de Greneſey, Jerſey & Aurigny, avec pluſieurs petites iſles qui en dépendent, appartenantes aux Anglois & levées ſur les lieux, par ordre de la Cour Angloiſe. On y trouve marqués les forts, châteaux, batteries qui défendent les abords de ces iſles, baies, paſſages, bancs, écueils & rochers, avec leurs noms. On y a joint une ample deſcription hiſtorique, géographique & politique de ces iſles, faite ſur manuſcrits & hiſtoires anciennes & modernes; le tout aſſujetti à pluſieurs obſervations combinées avec celles de Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences.

Digitized by Google

Plan du camp retranché du Roi de Pologne entre Pyrna & Conigſtein, & le blocus des troupes Pruſſiennes, levés ſur les lieux.

Plan de la bataille de Haſtenbeck, gagnée le 26 juillet 1757, par les troupes Auxiliaires de France, jointes à celles de l'Impératrice Reine, contre les troupes Hanovriennes.

Le 10 du mois prochain, le même Auteur donnera une carte des côtes du Poitou, de l'Aunis & du Brouageais, en une feuille qui ſera accompagnée d'une autre grande carte topographique de l'iſle d'Aix & de celle de l'iſle Madame. Le plan très-détaillé de Rochefort, ainſi que le plan du fort Fourras, auxquels ſera jointe une ample deſcription des lieux les plus conſidérables du Gouvernement général d'Aunis. Autre grande carte de la Rochelle & des environs, dans l'étendue de deux lieues, en une grande feuille d'Atlas. Carte du Marquiſat & Electorat de Brandebourg, avec beaucoup d'augmentations, qui ne ſe trouvent point dans les autres cartes de ce Pays.

L'Auteur de qui les travaux ont toujours été favorablement accueillis du public, n'a rien laiſſé à déſirer dans ces cartes, tant pour la beauté de la gravure,

Digitized by Google

que pour l'exactitude des corrections. Si comme certains Géographes, il ne prémature point ses ouvrages, le défaut d'empressement à satisfaire celui quelquefois trop précipité du public, ne doit pas pour cela lui être imputé. Il a mis en œuvre toute la diligence qui a dépendu de lui. Les ouvrages que l'on désire pousser à leur perfection, exigent du temps. Le Chevalier de Beaurain aime mieux s'attirer du public, le reproche d'en avoir un peu trop employé, que celui de lui avoir mis sous les yeux des choses qui n'auroient rien de conforme à la réalité. Son plan de la bataille de Hastenbeck lui a mérité l'approbation des personnes les plus distinguées à la Cour & dans le Militaire, & particuliérement de celles qui ont été témoins oculaires de l'action. Il peut ici avancer avec pleine confiance, que ce plan ne ressemble en aucune maniere à ceux de la même bataille qui ont eu cours dans le public avant qu'il ait paru. Il n'est pas donné à tout le monde de créer, pour ainsi dire, comme quelques Géographes, & le Chevalier de Beaurain en particulier est bien éloigné d'être de ceux à qui il suffit de dire *fiat charta*, pour qu'incontinent une carte voye le jour. Lorsque les originaux qui ont servi à l'Auteur lui ont paru suf-

Digitized by Google

ceptibles de quelques réformes, il les a faites d'office, prenant toujours pour guides des mémoires sûrs, les observations astronomiques les plus exactes & les meilleurs itinéraires. La collection précieuse & considérable qu'il possede, tant en livres & manuscrits rares sur la géographie & l'histoire, qu'en cartes géographiques, le met en état de produire des morceaux dignes de la faveur du public & du suffrage des amateurs les plus éclairés. C'est à quoi l'Auteur travaille de tout son pouvoir.

MUSIQUE.

Avis aux Amateurs du chant.

IL paroît actuellement la premiere feuille des récréations chantantes, intitulée *l'Inconstance*, ariette dont la musique est de la composition de M. de Mongaultier, maître de musique & de violon. Le prix de chaque feuille est de 6 s. à l'ordinaire. L'Auteur continuera de fournir de nouvelles feuilles dont il fera des recueils par la suite aussi-tôt qu'il y en aura une quantité de gravées *; on les aura toujours en

(1) *Nota.* Que ces feuilles sont composées de

feuilles séparées, si l'on veut. On trouvera cette premiere feuille & les suivantes, à Paris, chez l'Auteur, rue S. Honoré, vis-vis l'Oratoire, chez un Parfumeur, & aux adresses ordinaires de musique.

M. Daquin Organiste de la Chapelle du Roi, fait graver actuellement un livre de Noëls pour l'orgue & le clavecin, dont la plûpart peuvent s'exécuter sur les violons, flûtes & haubois. Il paroîtra à la Saint Martin.

Le Sr. Bordet, maître de flûte traversiere, déja connu du public par deux recueils qu'il a donnés précédemment, & qui ont eu le plus brillant succès, fait graver actuellement six sonates de sa composition, pour deux flûtes, violons & pardessus de viole. Elles paroîtront à la Saint Martin.

petites Ariettes, sans accompagnement de Duo, Air, Gavotte, Romance & Vaudeville chantans.

Digitized by Google

ARTS UTILES.

HORLOGERIE.

On a fait, depuis plusieurs années, différentes tentatives en horlogerie, pour simplifier les pendules, & particuliérement celles d'observation : mais le haut prix auquel on étoit obligé de les mettre, a toujours assez prouvé au Public, & fait sentir à leurs auteurs mêmes, qu'elles n'étoient rien moins que simples.

L'embarras de les transporter, l'impossibilité de les fixer dans leur emplacement à une solidité convenable, la difficulté de les mettre dans leur échappement, les variations continuelles que leur causent les boîtes de bois où on les enferme, la nécessité de recourir aux ouvriers les plus intelligens pour les remettre en état au moindre dérangement, l'incommodité d'un pendule qu'il n'est point permis de briser sans séparation, & qui perd presque toujours la longueur fixe qui lui est si nécessaire ; la position des aiguilles qui n'a souvent rien d'apparent, ni de commode pour les yeux, & qu'on ne peut guere faire

Digitized by Google

avancer ni rétrograder, sans leur causer quelque désordre; le défaut de justesse enfin qu'on peut reprocher, à bon droit, à la plûpart de ces pendules, sont autant d'inconvéniens qui ne se rencontrent point dans la construction de celle qu'on annonce ici.

Sa précision & sa solidité sont à toute épreuve, & on n'a voulu en faire part au Public qu'après des expériences réitérées depuis environ dix années, par des Astronomes & autres Connoisseurs en ce genre. Son exécution, en offrant l'avantage d'une machine perfectionnée principalement par des voies très-peu dispendieuses, prouve encore sa simplicité, qui certainement n'échappera point à quiconque voudra l'examiner, & faire attention à la modicité du prix de ces pendules, qui n'est que de vingt pistoles, toute-ajustées dans leurs caisses de transport. Ce motif d'économie, joint à leur exactitude, en a fait débiter un assez grand nombre.

Ces pendules sont renfermées dans des boîtes de cuivre, ajustées d'une façon nouvelle, par des vis qui les font mouvoir & qui servent à les fixer dans leur échappement d'une maniere aussi simple que solide. On les place à cinq pieds & demi environ de hauteur; ce qui suffit pour les

Digitized by Google

faire aller à peu près quinze jours. Elles marquent les heures, les minutes & les ſecondes, & toutes leurs aiguilles ſont placées concentriquement. Elles ne ſonnent point; mais on ſçait d'ailleurs qu'une ſonnerie eſt inutile aux pendules d'obſervation. Le pendule ſe briſe en trois parties, d'une façon nouvelle, & cela ſans ſe ſéparer, afin de diminuer le volume de la caiſſe, & rendre par-là ces machines plus portatives. La caiſſe qui leur ſert d'enveloppe a environ dix-huit pouces de longueur, ſur ſept à huit de largeur & d'épaiſſeur.

On donne à ceux qui prennent de ces pendules une petite inſtruction ſur la façon de les conduire & de les placer, & ces pendules ſe trouvent chez leur Auteur M. Gallonde, Horloger du Roi, rue Quincampoix, vis-à-vis le bureau des Marchands Merciers.

ARTICLE

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

L'Académie royale de Musique continue *Hippolyte & Aricie*. Le mardi 25 Octobre, Mademoiselle Sixte a chanté pour la premiere fois dans la fête du quatrieme acte, un air détaché d'*Issé*, qui commence par ces paroles, *Beaux lieux*, &c. Elle a eu un plein succès, & donne les plus grandes espérances. On doit l'encourager d'autant plus, qu'elle joint à une très-belle voix & à une figure aussi noble qu'intéressante, une grande timidité. Cette timidité qui suit presque toujours le vrai talent, en dérobe d'abord une partie, & pour rassurer Mlle Sixte, on ne peut trop redoubler les applaudissemens qu'elle mérite.

L'Académie de Musique se prépare à donner incessamment l'Opera d'*Alceste*, avec tout le soin & tous les ornemens qu'un si grand Spectacle demande.

Digitized by Google

COMEDIE FRANÇOISE.

Le mardi 11 Octobre, les Comédiens François ont donné gratis *Iphigénie* en Tauride, suivie du *Mari retrouvé*, à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Comte d'Artois. Cette Tragédie a fait un grand plaisir au peuple, qui a applaudi juste aux plus beaux endroits. La belle scene d'amitié du troisieme acte a été sentie de cette multitude avec le même goût & le même transport qu'elle l'avoit été des spectateurs les plus distingués & même les plus instruits ; ce qui prouve que la nature est la même dans tous les états, & qu'elle ne differe que par quelques nuances d'éducation qui parent les dehors, mais qui n'ajoutent rien au fonds du sentiment. Les Acteurs avoient été jusqu'ici dans l'usage de ne donner au peuple que des farces, persuadés qu'elles étoient les seules pieces à sa portée. Voilà qui les désabuse. Nous avons été nous-mêmes, il y a trois ou quatre ans, témoins d'un trait qui nous avoit détrompés à ce sujet. La curiosité nous ayant conduit à ce Spectacle un jour de *gratis*, qu'on y représentoit l'*Avocat patelin* & les *Plai*

Digitized by Google

leurs, nous entendîmes, en sortant, plusieurs Dames de la Halle se plaindre tout haut qu'on se moquoit d'elles, qu'elles n'étoient pas venues à la Comédie pour entendre plaider, & qu'il falloit renvoyer toutes ces chicanes au Palais.

L'Opera a suivi à cet égard l'exemple de la Comédie Françoise, & a donné pour son *gratis* la Tragédie d'*Hippolyte & Aricie*, qui n'a pas moins réussi aux yeux de la populace, que celle d'*Iphigénie* en Tauride.

Le lundi 24, on a donné *Cénie*. Le sieur Blainville y a joué le rôle de Dorimont avec beaucoup de vérité. Il a été applaudi avec d'autant plus de raison, qu'on doit lui tenir compte de l'avoir ainsi rendu, après M. Sarrazin, l'Acteur le plus vrai & le plus parfait dans ce genre.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens continuent les *Ensorcelés*, qu'ils ont donnés pour *gratis* avec le *Chinois*, parodie de l'intermede Italien, & la *Nôce Chinoise*, ballet pantomime. On peut dire que le peuple a été bien servi à tous les Théâtres.

La *Petite Maison*, parodie d'Anacréon;

Digitized by Google

troiſieme acte de l'Opera des *Surpriſes de l'Amour*, repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le jeudi 30 Juin 1757, par M. de Marcouville. Le prix eſt de 24 ſols avec la muſique. Se vend *à Paris*, chez *Duchesne*, Libraire, rue S. Jacques.

Le *Mauvais plaiſant* ou le *Drôle de Corps*, Opera-comique en un acte, par M. Vadé, repréſenté pour la premiere fois ſur le théâtre de l'Opera-comique de la Foire S. Laurent, le mercredi 17 Août 1757. Se débite *à Paris*, chez le même Libraire. Le prix eſt de 24 ſols avec la muſique.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE HAMBOURG, *le 30 Septembre.*

LES nouvelles de Dresde portent que le 26 du même mois, la Princesse épouse du Prince Electoral de Saxe est accouchée d'une Princesse. Selon les avis reçus de Poméranie, le fort de Pénamunde a capitulé le 23. La garnison a mieux aimé être prisonniere de guerre, que de se soumettre à la condition de ne point servir pendant deux ans. Les Suédois ont trouvé dans le fort vingt pieces de canon. On mande de Warsovie, que la diette particuliere de Szroda s'est séparée le 14, sans avoir pris aucune résolution.

Du Quartier général de l'armée Impériale à Greibnig, le 27 Septembre 1757.

L'Armée Impériale, après avoir détaché quelques Troupes vers Strigau, quitta le 24 du même mois le camp de Jawer, pour venir camper à Nicolstadt.

Le 25, le Prince Charles de Lorraine & le Feld-Maréchal Comte de Daun allerent à la pointe du jour reconnoître la situation de l'ennemi, & observerent que, pour mieux s'étendre aux environs de Lignitz, il ne formoit qu'une seule li-

Digitized by Google

gne ; qu'il avoit jetté beaucoup de monde dans les Villages de Barſchdorff & de Koiſchwitz ſitués devant ſon front, & que ces Villages étoient garnis de canons. D'après ces diſpoſitions, Son Alteſſe Royale jugea à propos, pour s'approcher de Lignitz, de faire marcher l'aîle droite de l'armée Impériale par Seyfersdorff, l'aîle gauche ſe porta à une lieue au-delà de Wohlſtadt, & le Quartier Général fut établi à Greibnig.

Comme les Pruſſiens avoient beaucoup de monde dans le Village de Koiſchwitz & pouvoient incommoder la premiere ligne de l'armée, le Comte de Sprecher, Lieutenant-Général, fut commandé avec les Grenadiers, pour en déloger l'ennemi, & après une canonnade d'environ une heure & demie, les Pruſſiens furent obligés d'abandonner ce poſte.

Le 22 de grand matin, le Prince Charles & le Feld-Maréchal Comte de Daun, ayant remarqué que les tentes de l'Infanterie ennemie étoient encore tendues, & que celles de la Cavalerie étoient pliées, réſolurent de les déloger de Barſchdorff, poſte qui étoit occupé par quatre Bataillons & par quelques Eſcadrons de Huſſards. On fit pour cet effet travailler cinq cens hommes à des faſcines ; on tira de tous les Régimens huit cens Volontaires, & tous les Grenadiers eurent ordre de ſe tenir prêts. Vers les trois heures après-midi, l'artillerie commença à tirer ſur Barſchdorff. Les ennemis qui étoient campés ſur des hauteurs derriere ce Village, ſe mirent en bataille, établirent quelques batteries pour les oppoſer aux nôtres, & firent ſans ſuccès un feu très-vif. Un de nos obus fit ſauter en l'air un charriot de munitions de guerre, & deux Canonniers Pruſſiens. On tira de part & d'autre juſ-

Digitized by Google

qu'à six heures du soir, & les ennemis décamperent, après avoir mis le feu à Barschdorff. Ils ont fait marcher leur artillerie, leurs pontons & leurs bagages vers Merschwitz, & ont ensuite abandonné Lignitz, où l'on a trouvé beaucoup de blessés. Le Prince Charles a mis dans Lignitz une garnison de deux mille hommes d'Infanterie & cent chevaux. Les Prussiens y ont laissé quatre cens mille rations de foin, trente tonneaux de farine, trente muids d'avoine, & environ cent trente tonneaux de sel. Les Généraux de Haddick & de Beck ont été chargés de harceler l'ennemi dans sa retraite. Le dernier avec un Corps de mille hommes d'Infanterie, deux cens Hussards & quelques pieces de canon, leur a pris soixante-douze charriots d'ordonnance, chargés d'avoine, quatre charriots remplis des bagages de divers Officiers, & un charriot d'eau-de-vie. Il leur a fait aussi quelques prisonniers, & il n'a perdu que huit hommes & cinq chevaux tués ou blessés.

De Stade, *le* 8 *Septembre.*

Le Duc de Cumberland s'est embarqué le 6 d'octobre sur une frégate Angloise, pour se rendre à Londres. Il a été joint au Cuxhaven, à l'embouchure de l'Elbe, par des vaisseaux de guerre Anglois, qui doivent l'escorter.

Le sieur de Gevigland Docteur, & ancien Professeur de Médecine en l'Université de Paris, Médecin des Armées du Roi, eut ordre de se détacher de l'Hôpital ambulant de l'armée vers la fin du mois d'août, pour se rendre à Hanovre à l'effet d'y prendre soin de plusieurs Officiers qui resterent malades à la suite du quartier gé-

Digitized by Google

néral. Le zele & l'activité de ce Médecin ne se sont jamais ralentis, la méthode avec laquelle il a administré l'hypécacuana pour les dyssenteries qui régnoient alors, lui ayant toujours parfaitement réussi, il s'est acquis l'estime & la confiance d'une grande partie des Officiers de l'armée, autant par son exactitude désintéressée que par la sûreté de sa pratique.

FRANCE.

De la Rochelle, le 2 Octobre.

Le 20 Septembre, on apperçut dans l'après-dînée, par le travers de la tour des *Baleines*, sur l'isle de Ré, une flotte angloise forte de 80 à 100 voiles, qui entra vers les six heures dans le Pertuis d'*Antioche*, & mouilla du côté du Platin d'*Ars*. Cette flotte ne fit que louvoyer pendant la journée du 21. Le 22 au soir, une partie vint mouiller dans la rade des *Basques*, & l'autre partie resta dans le Pertuis. Le 23, sur les huit heures du matin, huit Vaisseaux se détacherent de la flotte, pour venir sur l'Isle *Daix*. A midi, deux de ces vaisseaux s'étant avancés à portée du petit fort de cette isle, dont les ouvrages n'étoient encore que très-imparfaitement ébauchés, commencerent à le canonner vivement: le fort y répondit pendant trois quarts d'heure, au bout desquels il se rendit. Trois cens hommes du bataillon des Milices de Poitiers, qui en composoient la garnison, furent faits prisonniers de guerre. Les

Digitized by Google

chaloupes de la flotte furent employées les 24, 25, 26 & 27, à sonder en différens parages; quelques-unes s'étant approchées des côtes de l'isle de *Ré* & de celle d'*Oleron*, en furent repoussées. Le 30, les Anglois, après avoir jetté quelques bombes sur le fort *Fouras* & l'isle *Madame*, & fait sauter les fortifications de l'isle *Daix*, mirent le feu au corps des casernes du fort, ainsi qu'à une maison au-delà du Village appellée *Beausséjour*, qui fut brûlée avec tous ses meubles & effets. Enfin le 1. octobre la flotte ayant levé l'ancre sur les neuf heures du matin, a passé tout de suite le Pertuis d'*Antioche*, & à cinq heures après-midi on l'avoit entiérement perdue de vue. Les dommages faits par les Anglois dans l'isle *Daix*, se réduisent à la démolition du Donjon & d'une partie des fortifications commencées, qui ont été endommagées par les mines. Des vingt-quatre pieces de canon & des huit mortiers qui étoient en batterie, ils ont emporté deux canons, quatre mortiers de fonte, & cassé les tourillons des autres. L'habitant a été pillé, & les Anglois ont brisé tout ce qu'ils n'ont point emporté. Ils n'ont pas respecté les lieux saints: ils ont abattu le clocher, enlevé les cloches, mis en pieces le tableau de l'autel, le tabernacle & une statue de la Vierge. Après avoir promené dans le Village la banniere & la croix, ils les ont brisées & jettées à la mer.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LE 9 Octobre, sur les cinq heures de l'après-midi, Madame la Dauphine commença à sentir

des douleurs. Vers les sept heures du soir, cette Princesse accoucha d'un Prince, que le Roi a nommé Comte d'Artois. M. l'Abbé de Bouillé, Comte de Lyon, & premier Aumônier de Sa Majesté, fit, à sept heures un quart, la cérémonie de l'ondoyement, en présence du Curé de la Paroisse du Château. Monsieur Rouillé, Ministre d'Etat, Surintendant général des Postes, & grand Trésorier de l'Ordre du S. Esprit, ayant apporté le Cordon de cet Ordre, eut l'honneur de le passer au col du Prince. Monseigneur le Comte d'Artois fut ensuite remis à la Comtesse de Marsan, Gouvernante des Enfans de France; & elle le porta à l'appartement qui lui étoit destiné. Ce Prince y fut conduit par le Maréchal Duc de Luxembourg, Capitaine des Gardes du Corps.

Le Roi & la Reine, accompagnés de la Famille Royale, ainsi que des Princes & Princesses du Sang, des grands Officiers de la Couronne, des Ministres, des Seigneurs & Dames de la Cour, & précédés des deux Huissiers de la Chambre qui portoient leurs masses, se rendirent le lendemain à la Chapelle. Leurs Majestés y entendirent la Messe, pendant laquelle M. Colin de Blamont, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, & Sur-Intendant de la Musique de la Chambre, fit exécuter le *Te Deum* en musique, de sa composition. Cette Hymne fut entonnée par M. l'Abbé Gergois, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Musique.

Après la Messe, le Roi & la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, Monseigneur le Comte de Provence, Madame Infante Duchesse de Parme, Madame, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, reçurent dans leurs appartemens les révérences des Dames de la Cour, à l'occasion

Digitized by Google

des couches de Madame la Dauphine, & de la naissance du Prince.

On tira le soir un bouquet d'artifice devant les fenêtres du Roi.

Sa Majesté a fait partir Monsieur Pernot-du Buat, un de ses Gentilshommes ordinaires, pour aller à Luneville donner part de la naissance de Monseigneur le Comte d'Artois au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

Madame la Dauphine & le jeune Prince se portent aussi bien qu'on puisse le désirer.

Sur le premier avis que Madame la Dauphine avoit ressenti quelques douleurs, le Corps-de-Ville s'étoit assemblé. A huit heures & demie du soir, le sieur d'Amfreville, Chef de Brigade des Gardes du Corps, vint lui apprendre, de la part du Roi, la naissance d'un Prince. Aussi-tôt les Prevôt des Marchands & Echevins firent annoncer à toute la Ville, par une salve générale de l'artillerie, & par la cloche de l'Hôtel-de-Ville, qui a sonné jusqu'au lendemain minuit, la nouvelle faveur qu'il a plu à Dieu d'accorder au Roi & à la Nation. On tira le même soir dans la place de l'Hôtel-de-Ville un grand nombre de fusées volantes.

Le 10, les officiers des cérémonies étant absens, le sieur Oursin de Soligny, Maître d'hôtel du Roi, remit au Corps-de-Ville une lettre de Sa Majesté. Il fut fait deux salves générales de l'artillerie, l'une dès le matin, l'autre vers les six heures du soir, après laquelle les Prevôt des Marchands & Echevins allumerent, avec les cérémonies accoutumées, le bucher qui avoit été dressé dans la place devant l'Hôtel-de-Ville. Ce feu fut accompagné d'une grande quantité d'artifice. On fit couler dans la place plusieurs fontaines de vin, & l'on distribua du pain & des viandes au peuple. Des

orchestres remplis de musiciens, mêlerent le son de leurs instrumens aux acclamations dictées par l'allégresse publique. La façade de l'Hôtel-de-Ville fut illuminée par plusieurs filets de terrines, ainsi que l'hotel du Prevôt des Marchands, & les maisons des Echevins & Officiers du Bureau de la Ville.

Le Roi a accordé à M. le Marquis de la Tour-Dupin de Paulin le régiment de Guyenne, vacant par la mort de M. le Comte de Montmorenci-Laval, tué à la bataille de Hastembecke.

Le Roi ayant admis dans son Conseil des Dépêches les sieurs Gilbert de Voysins & Berryer, Conseillers d'Etat, le 16 octobre ils eurent l'honneur de faire leurs remerciemens à Sa Majesté.

Sa Majesté a donné le gouvernement général de l'Orléanois, vacant par la mort de M. le Duc d'Antin, au Comte de Rochecouart, son Ministre Plénipotentiaire à la Cour de Parme.

Le 19, M. le Duc de Duras prêta serment entre les mains du Roi pour la charge de premier Gentilhomme de la Chambre, vacante par la mort du Duc de Gesvres.

Le même jour, M. le Marquis de Gontaut prêta serment entre les mains de Sa Majesté, pour la Lieutenance générale du Languedoc, vacante par la mort de M. le Maréchal Duc de Mirepoix.

Le Roi a disposé en faveur du Prince de Beauveau, de la charge de Capitaine des Gardes du Corps, qu'avoit aussi le feu Maréchal Duc de Mirepoix.

Sa Majesté a accordé au Vicomte de Noë, Chambellan du Duc d'Orléans, & Capitaine de vaisseau, un brevet de Colonel à la suite du régiment d'Orléans cavalerie.

M. de Lamoignon de Basville a obtenu du

Digitized by Google

Roi l'agrément de la charge de Préſident du Parlement, dont le ſieur Molé, premier Préſident, étoit revêtu.

Le Roi a nommé M. le Comte des Salles, Capitaine de Cavalerie dans le régiment d'Harcourt, à la place de Colonel dans les Grenadiers de France, vacante par la nomination de M. le Marquis de la Tour-Dupin de Paulin au régiment de Guyenne.

Les troupes de la Maiſon du Roi, qui avoient été détachées pour la défenſe de nos côtes, ne ſont point arrivées à leur deſtination, par la prompte retraite des Anglois, & ont eu ordre de revenir. Les Gardes Françoiſes & les Gardes Suiſſes qui étoient reſtées à Tours, à Saumur & à Blois, doivent ſe rendre ici ſucceſſivement dans la fin d'octobre, & au commencement de novembre. Les détachemens des Gardes du Corps, Gendarmes de la Garde, Chevaux-Légers, & Mouſquetaires de la premiere Compagnie, ſont tous partis le 19 octobre, d'Orléans, d'Eſtampes, d'Arpajon & de Chartres, où ils étoient reſtés. La ſeconde Compagnie des Mouſquetaires, & les Grenadiers à cheval, qui avoient reçu des contre-ordres à temps, n'ont point quitté leurs quartiers.

Madame la Dauphine étant accouchée d'un Prince le 9 d'octobre, M. le Marquis de Paulmy, Miniſtre & Sécretaire d'Etat, expédia ſur le champ un courier aux Députés des Etats de la Province d'Artois, pour leur faire ſçavoir que le Roi avoit nommé le nouveau Prince, Comte de cette Province. Auſſitôt que cette nouvelle fut portée à Arras, Capitale de l'Artois, toutes les cloches de la Ville ſonnerent, les habitans fermerent d'eux-mêmes leurs boutiques, & coururent en foule à l'égliſe, pour y rendre à Dieu des actions de gra-

Digitized by Google

ces de l'heureuse délivrance de Madame la Dauphine, & lui demander la conservation d'un Prince qui leur est d'autant plus cher, que la Province, depuis cinq siecles, a été privée de l'honneur de voir son nom porté par un Prince de la Maison Royale. Ces actes de piété furent suivis des démonstrations de la joie la plus vive. La nouvelle fut bientôt répandue jusqu'aux extrémités de l'Artois; & tous les peuples, à l'envi de la Capitale, s'empresserent de faire éclater leur reconnoissance & leur alégresse. Les Etats de la province s'assemblerent extraordinairement, & résolurent de nommer une députation solemnelle, formée de trois personnes de chaque ordre, pour aller, conjointement avec les députés ordinaires qui résident cette année à la suite de la Cour, remercier le Roi de la faveur signalée que Sa Majesté vient d'accorder à l'Artois, & pour la féliciter, ainsi que la Famille royale, sur cet heureux événement. Cette députation s'étant rendue à Versailles le Dimanche 16 d'octobre, elle fut admise à l'audience du Roi, de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Monseigneur le Duc de Bourgogne, de Monseigneur le Duc de Berry, de Monseigneur le Comte de Provence, de Monseigneur le Comte d'Artois, de Madame Infante Duchesse de Parme, de Madame, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise. Les Députés furent présentés par M. le Marquis de Paulmy, Ministre & Secretaire d'Etat, ayant le département de la Province, & conduits par M. Desgranges, Maître des Cérémonies. La députation étoit composée de MM. les Evêques d'Arras, de Saint-Omer, l'Abbé de Saint-Waast & l'Abbé de Cry, Chanoine de la Cathédrale d'Arras, pour le Clergé; de MM. le Marquis de Crevy, le Comte d'Houchin, le

Baron de Wismes, & le Baron d'Haynin, pour la Noblesse; de MM. de Canchy, Echevin de la ville de Saint-Omer; Cornuel & Gosses, Echevins de la ville d'Arras, & de Gouves, Procureur du Roi de la même ville, pour le Tiers-Etat. Elle étoit accompagnée de M. le Premier Président & du Conseil Provincial d'Artois. M. l'Evêque de Saint-Omer porta la parole, & exprima d'une maniere touchante les sentimens de joie, d'amour, de respect & de reconnoissance, communs à tous les habitans de l'Artois. Cette Province fut réunie à la Couronne en 1199, par Philippe Auguste. Il l'érigea en Comté, & la donna à son fils aîné, depuis Louis VIII. Ce Comté passa ensuite à Robert, second fils de Louis, qui porta le nom de Comte d'Artois, & fut tué à la bataille de la Massoure. Philippe le Bel en 1297 érigea l'Artois en Comté-Pairie.

La Princesse de Condé est accouchée heureusement le 5 d'Octobre d'une Princesse.

Les mauvais succès que les Anglois ont éprouvés dans les entreprises qu'ils ont tentées, soit dans le sein de la paix, soit depuis la déclaration de la guerre, pour envahir le Canada, ne les ont point rebutés. Personne n'ignore les préparatifs immenses qu'ils avoient faits pour l'attaquer cette année tout à la fois par mer & du côté des terres. Les forces navales, que le Roi a destinées pour la défense de cette colonie, ont fait échouer leur projet du côté de la mer; & les dispositions qui ont été faites dans le pays, les ont mis également hors d'état de faire aucune tentative sur les frontieres.

Dès la fin de la campagne de l'année derniere, M. le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur & Lieutenant-Général de la Nouvelle France, s'occupa de

Digitized by Google

tous les arrangemens qu'il pouvoit y avoir à prendre pour se mettre en état de les repousser de toutes parts.

Il prit des mesures pour avoir des partis de Canadiens & de Sauvages continuellement en campagne durant l'hyver. Les incursions que ces détachemens ont faites sur les ennemis leur ont tué beaucoup de monde, & donné l'alarme à leurs colonies, où ils ont fait beaucoup de ravages.

M. le Marquis de Vaudreuil s'est appliqué aussi à ménager les bonnes dispositions des Nations Sauvages, qui en général sont soulevées contre l'injustice des prétentions & la violence des procédés des Anglois. Celles qui sont anciennement alliées de la France n'ont point cessé de donner de nouvelles preuves de leur fidélité, & ont été continuellement en parti contre les ennemis. D'autres Nations nombreuses sont entrées dans cette alliance, & ont pris part à la guerre. Les Iroquois eux-mêmes, ces Nations que les Anglois représentent à l'Europe comme leurs sujettes, animés des mêmes motifs que les autres Sauvages, ont pris le même parti, malgré les efforts de toute espece que les Gouverneurs Anglois ont faits pour obtenir d'eux qu'ils s'en tinssent à la neutralité qu'ils avoient observée dans les guerres précédentes d'entre la France & l'Angleterre.

C'est relativement aux avantages que M. le Marquis de Vaudreuil s'est vu en état de tirer des dispositions de toutes ces Nations, qu'il a réglé ses opérations.

Il avoit jugé que les ennemis tourneroient leurs principaux efforts du côté du Lac Saint-Sacrement & du Lac Champlain; & il a donné une attention particuliere à munir les Forts qui défendent cette frontiere. Les ennemis ayant été infor-

Digitized by Google

més qu'on devoit faire passer du Fort Saint-Frédéric au Fort de Carillon quelques provisions sous l'escorte d'un petit détachement, en envoyerent un de quatre-vingts hommes d'élite, qui enleva les premieres traînes de ce convoi & sept Soldats; mais le Commandant du Fort Saint-Frédéric fit marcher un nouveau détachement qui coupa celui des ennemis dans son chemin, le défit entiérement, à l'exception de trois hommes qui se sauverent, & reprit les traînes dont les ennemis s'étoient emparés, & trois Soldats qui restoient de ceux qui avoient été enlevés. Cette action se passa au mois de Janvier. MM. de Basserode & de la Grandville, Capitaines aux Régimens de Languedoc & de la Reine, y eurent la principale part.

M. le Marquis de Vaudreuil apprit dans le même temps que les ennemis avoient rassemblé au Fort Georges situé sur le Lac Saint-Sacrement, des approvisionnemens considérables de toutes les especes, & qu'ils avoient fait construire sous le canon de ce Fort un très-grand nombre de barques, de bateaux & d'autres bâtimens, non-seulement pour le transport de ces approvisionnemens, mais encore pour s'assurer la navigation de ce Lac. Il jugea que tous ces préparatifs étoient destinés pour des entrepriſes que les ennemis se proposoient d'exécuter au printems. Pour leur en ôter les moyens, il fit marcher au mois de Mars un détachement de quinze cens hommes de troupes réglées, Canadiens & Sauvages, sous les ordres de M. Rigaud-de Vaudreuil, Gouverneur des Trois-Rivieres, qui réussit si bien dans son expédition, qu'il parvint à brûler tous les bâtimens de mer, tous les magasins qui étoient remplis de toutes sortes de munitions & d'ustensiles

Digitized by Google

pour une armée de quinze mille hommes, & généralement tout ce que les ennemis avoient rassemblé sous le Fort, lequel resta isolé.

M. le Marquis de Vaudreuil ne se contenta pas des obstacles qu'il opposoit par-là à l'exécution des projets des ennemis du côté du Lac Saint-Sacrement, il fortifia de nouveau les garnisons des postes qui sont sur cette frontiere; & au moyen du renfort de troupes & des autres secours que le Roi a fait passer en Canada, ce Gouverneur s'est trouvé en état d'agir offensivement contre les ennemis.

Du côté de la Belle-Riviere, il a fait détruire plusieurs petits Forts qu'ils y avoient établis.

Pour profiter efficacement des avantages de l'expédition de M. Rigaud, & de ceux de la situation où se trouvoit la colonie du côté de la mer, il a formé le projet de s'emparer du Fort Georges.

L'établissement de ce Fort, qui n'avoit été fait que depuis peu de temps, étoit une de ces invasions que les Anglois sont dans l'usage de faire en tems de paix sur les possessions de leurs voisins; & il leur donnoit les plus grandes facilités pour attaquer le Canada par son centre.

M. le Marquis de Vaudreuil a chargé de cette importante expédition M. le Marquis de Montcalm, Maréchal de Camp. Le corps de troupes qu'il y a destiné, étoit composé de six bataillons de troupes de terre, d'un détachement des troupes réglées de la colonie, de plusieurs détachemens de milices, & de plusieurs partis de Sauvages. Toutes ces troupes ont été rassemblées le 20 Juillet à Carrillon, où M. de Bourlamaque, Colonel d'Infanterie, avoit déja fait les dispositions préliminaires pour la marche de l'armée.

M. le Marquis de Montcalm s'y étoit rendu

quelque temps auparavant. En attendant que l'armée pût se mettre en marche, il avoit détaché M. de Rigaud-de Vaudreuil, pour s'emparer de la tête du portage du Lac Saint-Sacrement, avec un corps de troupes de la colonie, de Canadiens & de Sauvages.

M. Rigaud-de Vaudreuil s'étant établi dans ce poste, il envoya trois détachemens à la découverte.

Le premier, qui n'étoit que de dix hommes, fut attaqué sur le Lac Saint-Sacrement par plusieurs canots, dans lesquels il y avoit cent vingt à cent trente Anglois. Quoique M. de Saint-Ours, Lieutenant des troupes de la Colonie, qui le commandoit, fût blessé à la premiere décharge, il se défendit avec tant de fermeté, qu'il obligea les ennemis à se retirer.

Le second, qui étoit assez considérable, fut commandé par M. Marin, autre Lieutenant, qui se fit précéder par huit Sauvages qui faisoient son avant-garde, lesquels se trouverent vis-à-vis quarante Anglois. Dès le premier abord, ils firent leur décharge sur les ennemis, tuerent leur Commandant, & mirent le reste en fuite. M. Marin, ayant rejoint son avant-garde, réduisit son détachement à cent cinquante hommes d'élite. Il se porta près du Fort Edouard, éloigné de quelques lieues du Fort Georges, sans être découvert. Il défit d'abord une patrouille de dix hommes, ensuite une garde ordinaire de cinquante hommes, & plusieurs travailleurs. Il se présenta à la vue du camp des ennemis, qui sortirent au nombre de trois mille hommes faisant feu sur lui. Il le soutint pendant deux heures. Ce ne fut même qu'avec peine qu'il obligea les Sauvages qui étoient avec lui, à se retirer. Il tua dans cette action plus de

Digitized by Google

cent cinquante hommes, à quarante desquels les Sauvages leverent la chevelure. Il n'en perdit pas un seul, & il n'y eut de blessés que deux Sauvages.

Le troisieme détachement, commandé par M. Corbiere, autre Officier de la Colonie, se tint embusqué pendant une journée. Au commencement de la nuit, il apperçut sur le Lac vingt Berges & deux Esquifs, dans lesquels il y avoit plus de trois cens cinquante Anglois, commandés par le Colonel Parker, cinq Capitaines, & six autres Officiers. Les Sauvages qui étoient avec lui firent leur cri & leur décharge en même temps. Les ennemis firent une foible résistance. Deux seules Berges se sauverent, les autres furent prises ou coulées à fond. M. Corbier revint avec cent soixante-un prisonniers. Il y eut plus de cent cinquante Anglois tués ou noyés; & dans le détachement François, il n'y eut qu'un Sauvage blessé assez légérement.

M. le Marquis de Montcalm s'occupoit cependant des dispositions de sa marche. Il distribua les miliciens en plusieurs bataillons, dont il donna le commandement à des Officiers des troupes de la Colonie; & des compagnies détachées de ces troupes, il composa un bataillon pour rouler avec ceux des troupes de terre. Il donna aussi à M. de Villiers, Capitaine de celles de la Colonie, & connu par plusieurs expéditions qu'il a exécutées dans cette guerre, un corps de trois cens volontaires Canadiens; de maniere que l'armée se trouva composée de trois brigades de troupes réglées, qui étoient la brigade de la Reine, formée des bataillons de la Reine & Languedoc, & de celui des troupes de la Colonie; la Brigade de la Sarre, des bataillons de la Sarre & de Guyen-

Digitized by Google

ie; celle de Royal-Rouſſillon, des bataillons de Royal-Rouſſillon & Bearn; de ſix brigades de milices, des trois cens volontaires de Villiers, & d'un détachement d'artillerie & de génie, compoſé de ſept Officiers, & d'environ cent vingt canonniers, bombardiers ou ouvriers. Tous ces corps ne faiſoient cependant enſemble que cinq mille cinq cens combattans, non compris les Sauvages qui étoient au nombre d'environ dix-huit cens, parce que M. le Marquis de Montcalm fut obligé de prendre dans les troupes quelques détachemens, tant pour la garniſon du Fort de Carillon, que pour quelques autres poſtes.

Il étoit queſtion de tranſporter par terre & à bras d'hommes, depuis Carillon juſqu'au Lac Saint-Sacrement, non ſeulement l'artillerie & les munitions de guerre & de bouche de toute eſpece, mais encore plus de quatre cens bateaux & canots; & cette opération fut ſuivie avec tant de ſoin, qu'elle fut achevée la nuit du 31 Juillet au premier Août.

Dès le 30 Juillet M. le Marquis de Montcalm avoit fait partir M. le Chevalier de Levis, Brigadier, à la tête d'un corps de deux mille cinq cens hommes compoſé de ſix compagnies de Grenadiers, huit piquets des volontaires de Villiers, d'environ mille Canadiens, & cinq cens Sauvages, pour marcher au travers des bois, aſſurer la navigation de l'armée, reconnoître & couvrir ſes débarquemens. Malgré les difficultés & les fatigues de cette marche, cet Officier prit poſte dès le lendemain au ſoir à la Baie de Ganaouské, qui n'eſt qu'à quatre lieues du Fort Georges.

Le premier Août l'armée s'embarqua, & arriva le 2 à trois heures du matin dans cette même Baie. M. le Chevalier de Levis en repartit avec

Digitized by Google

son détachement à dix heures, se porta à une anse éloignée du Fort Anglois d'environ une lieue, & fut reconnoître le Fort, la position des ennemis, & le débarquement propre à l'artillerie. L'armée arriva sur les onze heures du soir à cette même anse, & tout le monde resta au bivouac.

Des prisonniers, qui furent faits pendant la nuit par des Canadiens & des Sauvages, rapporterent que le nombre des ennemis pouvoit monter à trois mille hommes, dont cinq cens étoient actuellement dans le Fort, & le reste dans un camp retranché qui étoit placé sur une hauteur à deux cens toises du Fort & à portée d'en rafraîchir continuellement la garnison. Ils ajouterent qu'au signal d'un coup de canon, toutes les troupes devoient prendre les armes.

Sur ce rapport, qui s'accordoit avec les connoissances que M. le Chevalier de Levis avoit prises sur la position des ennemis, M. le Marquis de Montcalm donna sur le champ l'ordre de marche de l'armée, dont la disposition fut faite pour recevoir les ennemis, en cas qu'ils vinssent à sa rencontre, & pour, dans le cas où ils ne viendroient pas, investir la place, & même attaquer le camp retranché, s'il étoit jugé susceptible d'une attaque de vive force.

Le 3 à la pointe du jour, l'armée se mit en marche.

M. le Chevalier de Levis faisoit l'avant-garde avec son corps, une partie des milices & tous les Sauvages. Les bataillons & le reste des milices marchoient ensuite en colonne, M. Rigaud de Vaudreuil à la droite, M. de Bourlamaque à la gauche, & M. le Marquis de Montcalm dans le centre. M. de Privat, Lieutenant-Colonel, avoit été placé avec cinq cens hommes de troupes &

Digitized by Google

une brigade de milices à la garde des bateaux & de l'artillerie.

A midi, l'investissement fut entierement formé. M. le Marquis de Montcalm, qui s'étoit porté à l'avant-garde, ayant reconnu qu'il ne pouvoit attaquer les retranchemens des ennemis, sans trop compromettte ses forces, envoya ordre à M. de Bourlamaque d'asseoir le camp de l'armée, la gauche au Lac, la droite à des ravines presque inaccessibles, & d'y conduire sur le champ les brigades de la Sarre & de Royal-Roussillon. Pour lui, avec la brigade de la Reine & une brigade de milices, il passa la nuit au bivouac, à portée de soutenir le camp que M. le Chevalier de Levis occupoit avec l'avant-garde sur le chemin du Fort Gorges au Fort Edouard.

Comme ce poste de l'avant-garde étoit trop éloigné du siege, des bateaux & des vivres, elle se rapprocha le 4 au matin. M. le Marquis de Montcalm ramena les deux brigades qu'il avoit avec lui, prendre leur place dans le camp. L'armée destinée à faire le siege se trouva alors postée, & composée de sept bataillons de troupes, & de deux brigades de milices. M. le Chevalier de Levis & M. Rigaud-de Vaudreuil, avec le reste des milices, les volontaires de Villiers, & tous les Sauvages, furent chargés de couvrir la droite du camp, d'observer les mouvemens des ennemis du côté du chemin du Fort Edouard, & de leur donner à croire, par des mouvemens continuels, que cette communication étoit encore occupée.

Dans l'après-midi du même jour 4, on marqua le dépot de la tranchée. On fit le chemin de ce dépôt au camp, les fascines, gabions & saucissons nécessaires pour le travail de cette premiere nuit; & l'on mit en état une anse, à laquelle la

Digitized by Google

dépôt aboutissoit, pour y pouvoir débarquer dans la nuit l'artillerie à mesure qu'on en auroit besoin.

La nuit du 4 au 5, on ouvrit la tranchée à 350 toises du Fort d'attaque, embrassant le front du Nord-Oueſt : cette tranchée étoit une espece de premiere parallele. On commença aussi deux batteries avec leur communication à la parallele.

Dans la journée du 5, les travailleurs de jour perfectionnerent les ouvrages de la nuit. Mais on fut obligé de retirer un peu plus en arriere la gauche du camp de l'armée, laquelle se trouvoit trop exposée au feu de la Place.

Le même jour, les Sauvages intercepterent une lettre du Général Webb, écrite du Fort Edquard en date du 4 à minuit. Il mandoit au Commandant du Fort Georges, qu'auſſitôt après l'arrivée des milices des provinces auxquelles il avoit envoyé ordre de venir le joindre sur le champ, il s'avanceroit pour combattre l'armée Françoiſe; que cependant, si ces milices arrivoient trop tard, le Commandant fît ensorte d'obtenir les meilleures conditions qu'il pourroit. Cette lettre détermina M. le Marquis de Montcalm à accélérer encore la construction des batteries ; & le nombre des travailleurs fut augmenté.

La nuit du 5 au 6, on acheva la batterie de la gauche qui fut en état de tirer à la pointe du jour; elle étoit de huit pieces de canon & d'un mortier, & elle battoit le front d'attaque & la rade des barques. On acheva auſſi la communication de la batterie de la droite avec la parallele, & l'on avança considérablement cette batterie.

La nuit du 6 au 7, on conduiſit un boyau de 150 toiſes en avant sur la capitale du Baſtion de l'Oueſt, & l'on acheva la batterie de la droite. Elle étoit de huit pieces de canon, d'un mortier

&

& de deux obusiers : elle battoit en écharpant le front d'attaque, & à ricochet le camp retranché. Elle fut démasquée à sept heures du matin ; & après une double salve des deux batteries, M. le Marquis de Montcalm jugea à propos de faire porter au Commandant de la Place la lettre du Général Webb, par M. de Bougainville un de ses Aides de camp.

La nuit du 7 au 8, les travailleurs cheminant sur la Place, en continuant le boyau commencé la veille, lequel fut conduit à 100 toises du fossé, ouvrirent aussi à l'extrêmité de ce boyau, un crochet pour y établir une troisieme batterie, & y loger de la mousqueterie. Vers minuit, les ennemis firent sortir trois cens hommes du camp retranché. M. de Villiers tomba sur eux avec un petit nombre de Canadiens & de Sauvages, leur tua soixante hommes, fit deux prisonniers, & força le reste à rentrer dans le camp.

Le travail de la nuit avoit conduit à un marais d'environ 50 toises de passage, qu'un côteau qui e bordoit mettoit à couvert des batteries de la Place, à l'exception de 10 toises de longueur, pendant lesquelles on étoit exposé au feu de ces batteries. Quoiqu'en plein jour, M. le Marquis le Montcalm fit faire ce passage comme celui l'un fossé de place rempli d'eau, les sappeurs s'y portèrent avec tant de vivacité, que, malgré le eu du canon & de la mousqueterie des ennemis, l fut achevé dans la matinée même, & qu'avant a nuit une chaussée capable de supporter l'artillerie se trouva pratiquée dans le marais. La mousqueterie des Canadiens & des Sauvages, qui tiroient aux embrasures du Fort, diminua beaucoup durant cette journée le feu des ennemis.

A quatre heures du soir, les Sauvages Découvrirent

Digitized by Google

vreurs rapporterent qu'un gros corps d'armée marchoit au secours de la place par le chemin du Fort Edouard. M. le Chevalier de Levis s'y porta sur le champ avec la plus grande partie des Canadiens & tous les Sauvages. M. le Marquis de Montcalm ne tarda pas à le joindre avec la brigade de la Reine & une brigade de milices. Il s'avançoit en bataille prêt à recevoir l'ennemi ; les bataillons en colone sur le grand chemin, les Canadiens & les Sauvages sur les aîles dans les bois, lorsqu'il apprit que la nouvelle étoit fausse. Il fit rentrer les troupes dans leur camp. Ce mouvement ne causa aucun dérangement aux travaux du siege ; & la promptitude avec laquelle il fut exécuté, fit un très-bon effet dans l'esprit des Sauvages.

La nuit du 8 au 9, on déboucha du marais par un boyau servant de communication à la seconde parallele qui fut ouverte sur la crête du côteau, & fort avancée dans la nuit. C'est de cette parallele qu'on devoit partir pour établir les batteries de breche, & en la prolongeant, envelopper le Fort & couper sa communication avec le retranchement, laquelle jusqu'alors avoit été libre. Les assiégés n'en donnerent pas le temps : à huit heures du matin ils arborerent pavillon blanc.

M. le Marquis de Montcalm dit au Colonel Yong, envoyé par le Commandant pour traiter de la capitulation, qu'il ne pouvoit en signer aucune sans en avoir auparavant communiqué les articles aux Sauvages. Deux motifs l'engageoient à ce ménagement pour eux : il croyoit le devoir à la confiance & à la soumission avec lesquelles ils s'étoient prêtés depuis le commencement de l'expédition à l'exécution des ordres qu'il leur avoit donnés, & de toutes les propositions qu'il leur avoit

faites ; & il vouloit les mettre par-là dans l'obligation de ne rien faire de contraire à la capitulation qui seroit arrêtée. Il convoqua donc sur le champ un Conseil Général de tous les Sauvages. Il exposa aux Chefs les conditions auxquelles les Anglois offroient de se rendre, & celles qu'il étoit résolu de leur accorder. Les Chefs s'en rapporterent à tout ce qu'il feroit, & lui promirent de s'y conformer, & d'empêcher que leurs jeunes gens n'y contrevinssent directement ni indirectement.

M. le Marquis de Montcalm envoya immédiatement après ce conseil, M. de Bougainville, pour rédiger la capitulation avec le Colonel Monro, Commandant de la Place & du camp retranché. Les principaux articles furent :

Que les troupes, tant de la garnison que du retranchement, sortiroient avec leurs bagages & les honneurs de la guerre, & qu'elles se retiroient au Fort Edouard.

Que pour les garantir contre les Sauvages, elles seroient escortées par un détachement de troupes Françoises, & par les principaux Officiers & interprêtes attachés aux Sauvages.

Qu'elles ne pourroient servir de 18 mois, ni contre le Roi, ni contre ses Alliés ;

Et que, dans l'espace de trois mois, tous les prisonniers François, Canadiens & Sauvages, faits par terre dans l'Amérique septentrionale, depuis le commencement de la guerre par les Anglois, seroient conduits aux forts François de la frontiere.

Cette capitulation fut signée à midi, & aussitôt la garnison sortit du fort pour joindre les troupes du retranchement ; & M. de Bourlamaque prit possession du fort avec les troupes de la tranchée. M. le Marquis de Montcalm envoya en même

Digitized by Google

temps au camp retranché, une garde que le Colonel Monro lui avoit demandée, & il ordonna aux Officiers & Interprêtes attachés aux Sauvages, d'y demeurer jusqu'au départ des Anglois, qui le trouvoient au nombre de 2264 hommes effectifs. Malgré toutes ces précautions, & malgré les assurances que les Chefs Sauvages avoient données, lorsqu'il fut question de la capitulation, les Sauvages firent du désordre dans le camp des Anglois. M. le Marquis de Montcalm y accourut avec un détachement de ses troupes. Les Sauvages avoient déja fait un assez grand nombre de prisonniers, & en avoient même amené quelques-uns. Il fit rendre ceux qui restoient, & M. le Marquis de Vaudreuil a fait renvoyer les autres.

M. le Marquis de Montcalm a fait raser le fort, & détruire tout ce qui en dépendoit, conformément aux instructions qui lui avoient été données par M. le Marquis de Vaudreuil. Il s'est trouvé, tant dans le fort que dans le camp retranché, 23 pieces de canon, dont plusieurs de 32 livres, quatre mortiers, un obusier, dix-sept pierriers, environ trente-six milliers de poudre, beaucoup de boulets, bombes, grenades, balles, avec toutes sortes de munitions & ustensiles d'artillerie. On y a trouvé aussi une provision assez considérable de vivres, malgré le pillage que les Sauvages en ont fait.

Les François n'ont eu que treize hommes de tués & quarante de blessés dans ce siege. M. le Febvre, Lieutenant des Grenadiers du régiment Royal-Roussillon, est du nombre des derniers par un éclat de bombe : sa blessure est à la main. Il n'y point eu d'autres officiers tués ni blessés. Les ennemis y ont perdu cent huit hommes, & en ont eu deux cens cinquante de blessés.

Digitized by Google

Durant tout le siége, l'armée a été presque toute entiere jour & nuit de service, soit à la tranchée, soit au camp, soit dans les bois, pour faire les fascines, gabions & sauciſſons nécessaires. On a fait avec la pioche, la hache & la scie ſix cens toises de tranchée assez large pour y charroyer de front deux pieces de canon, les abattis, dont tout le terrein étoit embarrassé, empêchant de les faire passer sur les revers. C'est à la sageſſe des diſpoſitions que M. le Marquis de Montcalm a faites, & à l'activité avec laquelle il en a suivi l'exécution, que le succès de cette expédition est principalement dû. Il a été parfaitement secondé dans toutes ſes opérations par M. le Chevalier de Levis, par M. Rigaud-de Vaudreuil, & par M. de Bourlamaque. Les détails particuliers de l'artillerie & du génie ont été très-bien remplis par M. le Chevalier le Mercier, qui commandoit l'artillerie, & par MM. Deſardouin & Lotbiniere, Ingénieur. Les Officiers & Soldats des troupes de terre & de la colonie, ainſi que les milices & les Officiers qui les commandoient, ont donné les plus grandes marques de valeur & de bonne volonté; & jamais les Sauvages n'avoient fait paroître tant de fermeté & de conſtance: ils avoient demandé à monter à l'aſſaut avec les grenadiers, & ils en attendoient le moment avec impatience.

Ce nouveau ſuccès, qui a répandu une joie générale dans la colonie de Canada, a animé de plus en plus le zele avec lequel les habitans s'efforcent de répondre aux meſures dont le Roi a la bonté de s'occuper pour la défenſe de cette colonie, & de ſeconder les ſoins que M. le Marquis de Vaudreuil ne ceſſe point de ſe donner pour tout ce qui peut y avoir rapport.

Digitized by Google

Le Roi ayant été informé que les paroisses de Piriac & de Mesquer au Diocese de Nantes avoient été presque entiérement ravagées le 27 juin dernier, par un orage mêlé de grêle d'une grosseur extraordinaire, a fait toucher aux Recteurs de ces deux paroisses, la somme de six mille livres pour être par eux employées en achat de grains, & distribuées sous l'inspection de M. le Comte de la Bourdonnaye-du Bois-Hullin, Procureur-Général, Syndic des Etats de Bretagne, tant pour ensemencer les terres, que pour la nourriture des habitans dont les recoltes ont été désolées par ce fléau. Cette nouvelle caractérise notre Monarque plus glorieux encore par son humanité que par ses victoires.

M. Passemant Ingénieur du Roi au Louvre, étoit déja connu pour Auteur de la fameuse pendule couronnée d'une sphere mouvante, placée en 1753 dans le cabinet du Roi à Versailles; sphere dont les révolutions sont si justes, qu'au jugement de l'Académie où l'on voit l'extrait page 183 de l'année 1749 de ses mémoires, il n'y a pas en trois mil ans un seul degré de différence avec les tables astronomiques.

Il vient encore de finir pour le Roi deux piéces uniques qu'on peut regarder comme chef-d'œuvres, c'est premiérement un grand miroir de 45 pouces de diametre qu'il a eu l'honneur de présenter au Roi le 13 août dernier, avec M. de Bernieres, dans le pavillon construit par ordre de Sa Majesté à la meute, pour le télescope, les ouvrages & les observations du pere Noël.

La glace de ce miroir a été courbée, par les soins de M. de Buffon, dans un fourneau qu'il avoit fait construire au Jardin Royal. M. Passemant l'a fait travailler au Louvre sous ses yeux,

& elle a été étamée d'une façon nouvelle, inventée par M. de Bernieres, un des quatre Contrôlleurs des ponts & chauſſées.

Le Roi parut très-content des grands effets de ce miroir. Si on y préſente des tableaux même de ſix pieds de grandeur, repréſentans des vues de Paris, de Veniſe, des ports de mer, des bâtimens, on croit voir de véritables objets de grandeur naturelle : ainſi avec un ſimple deſſein, on voit un bâtiment dans toute la grandeur où il ſera, & on juge de ſon apparence future. Un Peintre qui travaille à une petite miniature, quelque petite qu'elle ſoit, peut la voir de grandeur naturelle, & peut par conſéquent ſentir & corriger les moindres défauts.

La chimie n'en tirera pas de moindres avantages. On peut juger des grands effets de ce miroir ſur les métaux par la promptitude avec laquelle il agit, l'argent a été fondu en trois ſecondes.

M. Paſſemant eut encore l'honneur de préſenter au Roi un téleſcope aſtéroſtatique de ſon invention, dont il avoit lu un projet à l'Académie en 1746, & qui avoit mérité ſon approbation. Ce téleſcope eſt garni d'un midiometre : il ſuit le mouvement du ciel. Si on le met ſur la lune, il ſemble qu'elle ſoit ſans mouvement ; ſi on veut voir enſuite une autre planete, il y a un ajuſtement qui le regle dans le moment pour cet aſtre. Il eſt conduit par une mécanique toute nouvelle, ſans aucun tremblement, ni agitation. Comme les aſtres paroiſſent fixes, on peut obſerver avec une grande facilité : on peut placer les fils du midiometre ſur ſes objets avec toute l'exactitude poſſible. Il eſt propre à prendre la parallaxe de

Digitized by Google

Mars en secondes de degrés au lieu de secondes de temps ; ainsi au lieu de deux secondes, on aura trente secondes de degrés ; on observera facilement la route des cometes : il sera d'une grande utilité pour les passages de Mercure sur le disque du soleil, en l'année 1761 ; observation qui n'a été faite qu'une seule fois, & par un seul Observateur en l'année 1639.

Le Pere Noël repéta devant Sa Majesté les expériences d'une machine pneumatique nouvelle, & de plusieurs autres instrumens qu'il avoit eu l'honneur de lui présenter au mois de mars dernier. Le Roi parut satisfait de tous ces ouvrages, qu'il examina pendant une heure.

Mesdames de France vinrent ensuite, & passerent près de trois heures pendant lesquelles les mêmes choses furent *répétées* en leur présence & à leur satisfaction.

Le corsaire *le Romieu*, de Saint-Malo, commandé par le Capitaine Morel, a conduit en ce port le navire Anglois *la Pensilvanie* de 250 tonneaux, qui alloit de Philadelphie à Londres, avec une cargaison de bois de Campêche, de pelleteries, de café & d'autres marchandises.

Un navire Anglois de 300 tonneaux, chargé de tabac, a été pris par le corsaire *l'Entreprenant*, qui l'a fait conduire à Morlaix.

Le Capitaine la Lande, commandant un corsaire de Bordeaux, appellé *le Prevôt de Paris*, s'est rendu maître du corsaire *le Hazard* de Grenezey, ayant 6 canons, 8 pierriers & 37 hommes d'équipage, & il a repris le navire *l'Aimable Jolie* de Bordeaux, & un autre bâtiment du même port, dont les Anglois s'étoient emparés.

Les navires Anglois *le Prince d'Orange*, chargé de bois de Campeche, & *le Saint-Eustache*, de

Digitized by Google

Saint-Eustache, dont la cargaison consiste en sucre & en café, ont été pris par les corsaires *la Marquise de Salha* & *le d'Etigny* de Bayonne, où ils sont arrivés.

Les corsaires *la Favorite* & *la Providence*, de Saint-Jean-de-Luz, se sont rendus maîtres, l'un du navire Anglois *la Susanne*, de Malblehard, chargé de 2200 quintaux de morue, l'autre d'un Senaw, qui a pour cargaison 334 barriques de sardines.

Le Capitaine *Papin*, commandant le corsaire *la Marquise de Beringhen*, de Boulogne, s'est emparé à la côte d'Angleterre du navire Anglois *l'Endeavour*, de 100 tonneaux, destiné pour la Barbade, où il portoit un chargement composé de cire blanche, de farine, de bœuf salé & de fromage.

Le même corsaire a pris un bateau de 25 à 30 tonneaux, chargé de cassonnade, de poudre à canon, de chanvre & de suif.

Le corsaire Anglois *l'Epervier*, armé de 10 canons, 12 pierriers, & 50 hommes d'équipage, a été pris par le Capitaine Berlamont, commandant le corsaire *l'Asie*, de Dunkerque, & il a été conduit au Havre.

On mande de Nantes, qu'il y est arrivé un Senaw Anglois appellé *le Caton*, de Vhul, armé de 6 canons & de 4 pierriers, & chargé pour la Jamaïque de munitions de guerre & de bouche, d'armes & de marchandises seches. Ce bâtiment a été pris par le Capitaine Poitevin, commandant le navire *la France*.

Digitized by Google

MARIAGE ET MORT.

Il a été oublié dans l'article des Mariages du mois de Septembre dernier de mettre les qualités de Mademoiselle *Boucher*, qui eſt fille de feu M. *Boucher*, Ecuyer, Tréſorier général des Colonies Françoiſes de l'Amérique, & qui a épouſé le 23 Juin, M. le Vicomte de Rochechouart-Pontville.

Meſſire *François le Tellier*, Marquis de Louvois, fils du Marquis de Souvré, Lieutenant-Général des armées du Roi, Maître de la Garderobbe, & Chevalier des Ordres de Sa Majeſté, eſt mort à l'armée du Maréchal de Richelieu, le 29 du mois dernier, âgé de dix-huit ans.

SUPPLÉMENT
A L'ARTICLE CHIRURGIE.

Hôpital de M. le Maréchal-Duc de Biron.

Septieme traitement depuis ſon établiſſement.

1. Le nommé Laplante, Compagnie de la Férie-re, avoit les amygdales ulcérées, une dureté conſidérable, & pluſieurs excoriations. Il eſt ſorti le 13 Août parfaitement guéri.

2. Le nommé Vandeuil, Compagnie Dutrévoux, outre les ſymptômes ordinaires, avoit une inflammation conſidérable aux amygdales, & une ulcération à la partie poſtérieure de l'œſopha-

Digitized by Google

ge. Il est entré le 28 Juillet, & est sorti le 6 Septembre parfaitement guéri.

3. Le nommé Guiot, Compagnie de Guer, outre les symptômes ordinaires, avoit un phimosis, & un gonflement aux glandes inguinales des deux côtés. Il est entré le 9 Août, & est sorti le 13 Septembre parfaitement guéri.

4. Le nommé Belfleur, Compagnie de Guer, outre les symptômes ordinaires, avoit une gonorrhée, un phimosis, & un engorgement aux glandes inguinales. Il est entré le 4 Août, & est sorti le 13 Septembre parfaitement guéri. De la maladie vénérienne, ce soldat en entrant dans l'Hôpital, avoit la poitrine extrêmement affectée, & comme il a été jugé que cet accident pouvoit lui être venu pour cause du virus, après le traitement, il lui a été ordonné de prendre le lait, dont il se trouve très-bien.

5. Le nommé Laîné, Compagnie d'Eaubonne, outre les symptômes ordinaires, avoit un phimosis, & étoit couvert de pustules à la tête, au visage & dans toute l'habitude du corps : il avoit des foiblesses dans toutes les extrémités, & un gonflement à l'articulation du pied gauche. Il est entré le 4 Août, & est sorti le 20 Septembre parfaitement guéri.

6. Le nommé Saint-Germain, Compagnie de Pondeux, avoit les symptômes ordinaires en grande quantité. Il est entré le 11 Août, & est sorti le 17 Septembre parfaitement guéri.

7. Le nommé Leveillé, Compagnie de Voisenon, avoit également beaucoup de symptômes ordinaires. Il est entré le 18 Août, & est sorti le 27 Septembre parfaitement guéri.

8. Le nommé sans Chagrin, Compagnie Delatour, étoit dans un très-mauvais état : outre les

ſymtômes ordinaires, il avoit un engorgement général dans toutes les glandes inguinales, des douleurs & un accablement inexprimable. Il eſt entré le 20 Août, & eſt ſorti le 20 Septembre parfaitement guéri.

9. Le nommé Billy, Compagnie de la Ferriere, outre les ſymptômes ordinaires, avoit un paraphimoſis, & une ulcération conſidérable à l'endroit de l'étranglement. Il eſt entré le 16 Août, & eſt ſorti le 13 Septembre parfaitement guéri.

10. Le nommé Marne, Compagnie Dutrévoux, avoit les ſymptômes ordinaires. Il eſt entré le 17 Août, & eſt ſorti le 4 Septembre parfaitement guéri.

11. Le nommé Laverdiere, idem.

12. Le nommé Cleret, ſcorbutique, qui n'eſt pas encore ſorti; mais qui va de mieux en mieux.

Comme Sa Majeſté a bien voulu accorder à l'hôpital de M. le Maréchal de Biron des Lettres patentes pour l'acquiſition des terreins qui ſont néceſſaires, M. le Maréchal Duc de Biron, vient d'augmenter les lits du dit hôpital, au moyen de quoi, le nombre des Soldats qui y paſſeront, augmentant chaque jour, & excédant l'eſpace que M. de Boiſſy peut & veut bien donner dans le Mercure de chaque mois, on ſe contentera déſormais de nommer ſeulement les Soldats, leurs compagnies, & quelques maladies des plus graves, ſans plus entrer dans les détails de celles qui ſont ordinaires, comme par le paſſé. D'ailleurs dix traitemens conſécutifs, tant au fauxbourg Saint Jacques qu'à l'Hôpital, & annoncés avec la plus grande vérité, paroiſſent ſuffire pour perſuader & convaincre.

M. Keyſer n'ignorant aucun des propos que ſes

Digitized by Google

ennemis tiennent chaque jour, propos qui augmente à fur & mesure que ses succès se multiplient, prie instamment toutes les personnes qui auront quelques doutes ou méfiances sur des faits inventés & repandus avec malice, de vouloir bien, avant d'y ajouter foi, s'en faire informer, soit à l'hôpital, soit en lui écrivant directement, ou en anonyme, parce qu'il les satisfera à tous égards, & leur prouvera d'une façon bien authentique toute la fausseté de ces imputations.

Ces propos qui ont varié tant de fois, se réduisent aujourd'hui à dire que son remede excite une salivation pareille à celle des frictions. Un Soldat qui est à la Charité, a, dit-on, dit tout haut, avoir pris 30 dragées, & salivé 25 jours. Delà, MM. les Antidragistes s'applaudissant d'avoir fait cette belle trouvaille, vont criailler partout, & répandre leur triomphe imaginaire.

A cela, M. Keyser répond. 1°. Que son remede n'excitera jamais de salivation à aucun malade qui voudra donner le temps nécessaire, & que cet incident n'arrive qu'en voulant presser le traitement, & donner des doses trop fortes, pour terminer en un mois une cure qui en exigeroit deux; ce qui alors seroit tout simple, puisque son remede n'est autre chose, qu'un mercure plus subtil, & plus épuré qu'aucun autre connu jusqu'ici.

2°. Que cette salivation telle qu'elle soit, n'approche pas à cent degrés près de celles que les frictions occasionnent, puisque jamais ses malades ne cessent de manger, & qu'il défie qu'on lui prouve le contraire.

Qu'enfin à l'égard du Soldat en question, chacun sçait que l'incident de cette salivation n'est prévenu que par la délicatesse & la singularité de son

tempérament ; puiſqu'en entrant à l'Hôpital, il a prévenu lui-même, qu'une fois pour une ſeule friction qu'on lui avoit donnée, d'un ou deux gros au plus de mercure, il avoit ſalivé pendant un mois entier, & qu'en dernier lieu, ayant eu beſoin de ſe frotter d'onguent gris, pareille choſe lui étoit arrivé. Ce Soldat exiſte ; il eſt, dit-on, à la Charité, qu'on le queſtionne ? D'ailleurs la vérité de ce raiſonnement ſe prouve par le peu du remede qu'il a pris, puiſque 30 dragées ne font pas la dixieme partie de ce qu'il en faut pour un traitement.

Au ſurplus ? qui oſeroit ſe flatter de contenter tout le monde ? & ſurtout, des Soldats, qui quelquefois ſont impatiens de ſe voir retenus, & qui voyant les ſymptômes de leur maladies diſparus, ſe croyent guéris, & crient de ce que l'on les retient encore 8 ou 15 jours après. Heureuſement que la plus grande partie eſt raiſonnable, & ſçait connoître combien eſt grande la différence du traitement avec les dragées, à celui des frictions.

LETTRE de M. Naudinat, Adminiſtrateur des dragées, antivénériennes, à Marſeille, à M. Keyſer, en date du 25 Septembre 1757.

Les bontés & la protection particuliere dont il a plu, Monſieur, à M. le Duc de Villars de m'honorer, celles de MM. les Magiſtrats & Echevins de cette Ville, le zele & l'amour du bien public, qui a animé MM. les Recteurs de l'Hôtel-Dieu & de l'Hôpital, les bons offices & l'impartialité de M. le Médecin de quartier, & de M. le Chirurgien Gagnant maîtriſe ; tout a concouru ici, Monſieur, à faire mes épreuves avec tout l'agrément & l'authenticité poſſibles.

Digitized by Google

Point de brigue ? point de jalousie ? aidé par tout, & éclairé cependant, tous les secours m'ont été procurés. Les malades m'ont été donnés : mes traitemens ont été suivis, la vérité s'est montrée dans tout son jour. Chacun a voulu voir, a été satisfait de mes épreuves, & c'est avec le plus grand empressement qu'il m'a été donné, Monsieur, les certificats authentiques que j'ai l'honneur de vous envoyer, avec le compte des dix malades ci joints. Permettez moi de vous ajouter en même temps, que plus ces temoignages sont flatteurs pour vous, pour votre remede & pour moi, plus nous en devons rendre les hommages les plus respectueux aux illustres protecteurs qui nous honorent, & plus nous devons redoubler de zele ; vous, pour m'aider de vos conseils, & me fournir les moyens d'être de plus en plus utile à l'humanité, & moi, pour en profiter, en consacrant mes jours au service des pauvres & de tous ceux qui auront besoin de mes secours.

ETAT de dix malades traités à l'Hôtel-Dieu de Marseille, avec les dragées de M. Keyser, suivant l'état constaté par M. Montagnier, Médecin de quartier, & M. Melicy, Chirurgien dudit Hôpital y gagnant maîtrise.

1°. Jean Baptiste Neton, âgé de 10 ans, né avec la maladie vénérienne, avoit un ulcere au gosier, large d'environ un écu de trois livres, lequel avoit détruit une partie de la cloison de la luëtte & de la glande amygdale droite ; il avoit plusieurs autres ulceres dans la bouche : cet enfant a été parfaitement guéri.

2°. Jean Arge, âgé de 22 ans, outre plusieurs symptômes bien caractérisés, avoit des douleurs

Digitized by Google

nocturnes à presque toutes les parties du corps, & une entr'autres très-vive au bras droit, avec un gonflement sur la partie latérale externe de l'avant bras, qui empêchoit de faire aucune fonction de son bras depuis 3 mois. Vers le quinzieme jour de son traitement, ce malade fut attaqué de la petite vérole, & il a été délivré de ces deux maladies sans aucune incommodité.

3°. Christophe Jourdan âgé de 20 ans, à la suite de graves symptômes qui lui avoient paru il y a 7 à 8 mois, avoit des pustules seches au front, une dureté considérable & d'un pouce d'épaisseur, des douleurs de tête affreuses, & qui lui occasionnoient des insomnies perpétuelles. Ce malade a été parfaitement guéri.

4°. Catherine Canonge, âgée de 18 ans, outre des symptômes bien caractérisés, avoit des douleurs nocturnes aux extrêmités supérieures & inférieures : elle a été parfaitement guérie.

5°. Marie Audibert, âgée de 22 ans, outre des symptômes bien caractérisés, avoit une ulcération dans l'aîne, & une dureté considérable à une des glandes inguinales de la grosseur d'une noix, elle avoit de plus des douleurs très-aiguës à la cuisse droite. Elle a été parfaitement guérie.

6°. Agnès Roche, âgée de 25 ans, avoit gagné la maladie vénérienne, d'un enfant qu'elle avoit nourri. Ses mammelles étoient à moitié rongées par le virus, & elle y avoit deux chancres de la largeur d'une piece de 24 sols chacun : elle avoit de plus des douleurs si aiguës, qu'elle ne pouvoit dormir la nuit. Elle a été parfaitement guérie.

Les quatre malades qui suivent, sont encore dans les remedes ; mais sur la fin de leurs traitemens, & dans le meilleur état du monde.

7°. Honoré Mouton, âgé de 18 ans, est atteint de

Digitized by Google

symptômes bien caractérisés à chaque côté des aînes & autres. La suppuration s'est bien établie, & sa guérison est très-prochaine.

8°. Marguerite Michel, âgée de 32 ans, à la suite d'un mal considérable, se trouve atteinte de deux ulceres au gosier, un à chaque glande amygdale, de la largeur d'une piece de 24 sols chacun. Ces deux ulceres sont presque cicatrisés & sa guérison très-prochaine.

9°. Marie Castellant, âgée de 26 ans, étoit atteinte d'une quantité de symptômes bien caractérisés, & entr'autres de dix à douze pustules suppurées. Tout est séché, & sa guérison très prochaine.

10°. Marie Rochet, est aussi atteinte, d'une quantité de symptômes, & entr'autres de plusieurs pustules durcies. Sa guérison est de même très-prochaine.

J'aurai l'honneur de vous envoyer par le premier Courier, la confirmation de ces quatres guérisons, & j'ai celui d'être bien sincérement, Monsieur, votre &c. *NAUDINAT.*

Certificat de M. le Médecin de quartier, de l'Hôtel-Dieu de Marseille.

En qualité de Médecin de quartier actuellement de service, j'atteste que les six premiers malades ci-dessus, sont sortis, qu'ils nous ont paru bien guéris, & que les quatre autres sont en voie de guérison. *A Marseille, le 22 Septembre 1757.* *Montagnier*, Médecin.

Certificat de M. Mélicy, Chirurgien gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu de Marseille.

Je, soussigné Chirurgien gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu de Marseille atteste avoir visité les mala-

Digitized by Google

des denoncés dans cet état, & les avoir trouvé tous atteints des symptômes y mentionnés, & qu'ayant suivi le traitement du sieur Naudinat, je déclare qu'il ne s'est servi que des dragées antivénériennes de M. Keyser, que les six premiers malades sont sortis guéris, & que les quatre autres sont en voie d'une heureuse guérison, attendu qu'il n'ont commencé à user du remede, que quelque jours après les autres. *A Marseille, le* 22 Septembre 1757. *Melicy.*

Certificat de MM. les Directeurs de l'Hôtel-Dieu de Marseille.

Nous, Directeurs dudit Hôtel-Dieu, certifions le contenu des deux certificats ci-dessus, & attestons à tous qu'il appartiendra, que ceux qui les ont signés, sont tels qu'ils se qualifient. En foi de quoi, nous avons signé le present, & à icelui fait apposer le sceau des armes de cet Hôpital. Fait *à Marseille, le* 22 Septembre 1757. *Nouvil, Orry, Granier, Boisson, Daller, Arnaud, Gouffet.*

Certificat de MM. les Echevins de Marseillle.

Nous, Echevins, Conseillers du Roi, Lieutenants Généraux de police de cette ville de Marseille, certifions & attestons à tous qu'il appartiendra, que le sieur Naudinat, Chirurgien, éleve de M. Keyser pour administrer ses dragées antivénériennes, s'est présenté à nous, & nous a requis de lui indiquer des personnes pauvres de l'un & de l'autre sexe, atteintes du mal vénérien, pour les traiter gratis, à quoi adhérans, & informés de l'efficacité de ce remede, nous lui avons assigné les dix pauvres malades dénommés dans l'état ci-dessus, dont six ont été parfaitement guéris sous nos yeux, & les quatre autres sont en voie

Digitized by Google

de guérison, conformément à ce qui nous est porté par les certificats des sieurs Directeurs de l'Hôtel-Dieu, du Médecin de quartier, & du Chirurgien gagnant maîtrise. En foi de quoi nous avons signé les présentes, & à icelles, fait apposer le sceau & armes de la Ville, pour servir & valoir ce que de raison. Fait & donné, dans l'Hôtel de Ville de Marseille, le 24 Septembre 1757. *Mennicard*, *Ricaud*, *Couturier*, *la Force*.

AVIS.

Je, soussigné, Docteur en Médecine, ancien Médecin, Pensionnaire de la Venerie du Roi, & Médecin de l'infirmerie royale de Versailles, certifie qu'il m'a été remis par Monsieur le Premier Médecin du Roi, un remede antidysentérique, attribué à M. Nivard, & que je m'en suis servi en quelques occasions avec succès; mais principalement dans deux cas graves: le premier à l'égard d'un homme âgé de 24 à 25 ans, qui me vint à l'infirmerie, attaqué d'une violente dysenterie, avec fievre aiguë, & tous les symptômes & accidens qui caractérisent cette maladie. Je l'ai donné en second lieu à une Dame Religieuse Bénédictine de l'Abbaye royale de S. Cyr, que je trouvai à toute extrêmité lorsque je la vis; elle étoit malade depuis 7 à 8 jours, je la trouvai ayant les extrêmités froides, des vomissemens & un hoquet fatiguant: elle se présentoit dix fois par heure au bassin avec des douleurs inexprimables & des défaillances continuelles, & toujours presque inutilement. Il ne sortoit que quelques mucosités glaireuses & sanglantes: sa maladie étoit en outre accompagnée de perte. Elle

Digitized by Google

vomiſſoit tout, & d'ailleurs elle n'étoit pas en état de prendre un vomitif. Je lui donnai le remede de M. Nivard, à de très-petites doſes répétées de temps en temps, & j'eus la ſatisfaction de voir peu à peu les accidens ceſſer, & l'eſpérance renaître : car j'avoue que je la crus perdue. Ce remede me paroît agir, comme fondant, anodin & diaphorétique. En foi de quoi j'ai délivré le préſent certificat, pour ſervir où beſoin ſera, & pour engager le poſſeſſeur de ce remede à nous en procurer, afin d'en tirer parti & le mieux connoître. A Verſailles, ce 10 Février 1757. *Le Gagneur.*

Le ſieur Nivard, demeure rue Saint Louis au Marais, au coin de la rue Saint François. On le trouve tous les matins juſqu'à midi. S'il y a quelqu'un en province qui veuille du remede, il n'auront qu'à affranchir leur lettre, on leur en enverra.

AUTRE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

La veuve Fauvel continue de faire par elle-même les bandages d'yvoire, dont ſon mari étoit l'auteur. Je vous prie, Monſieur, de l'annoncer dans votre Mercure, pour déſabuſer le Public qui croit ce talent anéanti. Pluſieurs de mes pratiques & de celles de mes confreres qui en portent de ſa préparation, s'en trouvent bien. Rien n'eſt plus vrai que le témoignage que je lui rends ici, & plus ſincere que la parfaite conſidération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c. *Eniſſa*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Digitized by Google

AUTRE.

Le sieur Sybille, Maître-ès-Arts en la Faculté de Paris, donne avis au Public qu'il s'est retiré à Chaumont en Vexin depuis quelques années ; que pendant le séjour qu'il y a fait, il a trouvé à l'espace de plus de dix lieues de circonférence dans les montagnes voisines, une nombreuse collection dans la minéralogie (objet d'histoire naturelle), & que les recherches continuelles, & l'assortiment aussi précieux que curieux dont son cabinet est composé, ont fait l'attention & mérité les voyages de plusieurs Sçavans Naturalistes tant du royaume qu'étrangers ; qu'en conséquence de cet assortiment double & triple en répétition, il l'annonce en vente ou en entier, ou par distribution, étant à portée de le remonter successivement. Les Amateurs qui voudront faire les frais du voyage & l'honorer d'une visite, seront satisfaits & dédommagés par l'emplette des matieres qu'il distribue à bon compte.

Nota. Ceux qui ne voudront point faire le voyage sans auparavant être instruits par un détail exact de ce qui compose sa collection, s'adresseront à Paris à M. Bomare-de Valmont, Apothicaire-Droguiste, rue de la Verrerie, à la Rose blanche.

Cette personne versée dans cette partie d'histoire naturelle, & dont l'étude continuelle (relative à sa profession) fait son capital des autres sciences, donnera une idée juste par division & subdivision de cette collection. Il aura même par correspondance chez lui un assortiment à l'ordre & compte du sieur Sybille.

Digitized by Google

Errata du premier volume d'Octobre.

PAGE 97, *ligne* 13 & 14, les Turnebres, &c. les Sannarards, *lisez*, les Turnebes, &c. les Sannazars.

Page 102, *lig.* 24, à la bonheure, *lisez*, à la bonne heure.

Page 109, *lig.* 19, toutes personnes... seront reçus, *lisez*, reçues.

Page 117, *lig.* 9 & 10, parce qu'elle a emprunté nos termes, ceux des Espagnols, *lisez*, de ceux des Espagnols.

Page 157, *lig.* 9, Acamie, *lisez*, Académie.

Page 203, *lig.* 9 & 10, d'un village nommé Saudra, *lisez*, Saudru.

Errata du second Volume.

Page 58, *lig.* 2, & 61, *lig.* 28, Athlante, *lisez*, Athalante.

Page 146, *lig.* 16, l'Auteur est M. Ionard, *lisez*, M. Isnard.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Novembre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Octobre 1757.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Réponse à M. de C.... qui m'a adressé une Epître, page 5
Le Projet manqué, Conte bien vraisemblable, 7
Vers sur la naissance de Monseigneur le Comte d'Artois, 19
Madrigal, 20
Mêlange de Littérature, 21
Vers de M. Relongue-de la Louptiere, à une Demoiselle qui disoit qu'elle n'aimoit pas les petits hommes, 24
Réponse de M. d'Harnoncour aux Vers de M. la Louptiere, insérés dans le Mercure de Mars, 25
Lettre à l'Auteur du Mercure, ibid.
Le Tourtereau & le Papillon, Fable, 26
Elégie en prose, 27
Le Bouquet champêtre au Roi, par Mlle Thomassin, 33
Vers à Madame Bellet jouant de la Musette, 34
L'Anon & le petit-Maître, Fable, 35
Apologie de l'Amour, par une jeune Demoiselle de Grandville, 36
Vers sur la Mort de M. le Duc le Gesvres, 39
Conte allégorico-moral, 40
Maximes, caracteres, & réflexions critiques, satyriques & morales, 44
Portraits, 52
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure du mois de Novembre, 53
Enigme & Logogryphe, 54
Chanson, 56

Digitized by Google

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux; 57
Suite du Moyen d'apprendre sûrement & facilement les Langues, 86
Séance publique de l'Académie des Belles-Lettres de Marseilles, 101

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Physique. Lettre de M. l'Abbé Jacquin, à M. le Comte de B... sur les pétrifications d'Albert & la carriere de Veaux, 107
Médecine. 120
Chirurgie. Lettre à M. Bagieu, &c. 121
Séance publique de l'Académie des Sciences, des Belles-Lettres & Arts d'Amiens, 148

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Peinture. Lettre de M. Toussaint à M. Carle-Vanloo, 153
Gravure. 156
Musique. 164
Horlogerie. 166

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 169
Comédie Françoise, 170
Comédie Italienne, 171

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 173
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 177
Mariage & Mort, 202
Supplément à l'Article Chirurgie, *ibid.*
Avis divers, 211

La Chanson notée doit regarder la page 56.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
DECEMBRE. 1757.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix ;
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTION, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.

Au commencement de chaque mois, on délivre au Bureau du Mercure un volume du Choix des meilleures pieces des anciens Mercures, précédées d'un extrait du Mercure François, dans le format du Mercure de France, & aux mêmes conditions.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

DECEMBRE. 1757.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE.

Eglé, loin de briſer ma chaîne,
Chaque inſtant va ſerrer mes nœuds ;
Je vois au charme qui m'entraîne
Céder ſans être malheureux.

Quoique d'une vaine eſpérance
L'Amour n'oſe plus me flatter ;
Le prix qu'il met à ma conſtance
Eſt aſſez doux pour m'arrêter.

Digitized by Google

Heureux de voir briller sa flamme
Sans qu'elle fasse mon tourment,
Ce Dieu n'éteint point dans mon ame
Les desirs & le sentiment.

Mais sur mes défauts il m'éclaire :
Toujours trop prompt à t'alarmer,
Frémis, dit-il, de lui déplaire :
Que tu connois peu l'art d'aimer !

On n'excuse plus à ton âge
Les transports des jeunes Amans ;
Il sied mal d'avoir leur langage
Quand on n'a plus leurs agrémens.

Ridicule dans son délire,
Trop pesant, s'il est sérieux ;
Un Philosophe qui soupire,
Devient aisément ennuyeux.

Un rien l'émeut ou l'embarrasse :
Il veut tout prévoir, tout parer ;
Mais il ne fait rien avec grace,
L'esprit ne sert qu'à l'égarer.

C'est ainsi que l'Amour lui-même
Vient de m'arracher son bandeau :
Mais je vois toujours ce que j'aime
A la lueur de son flambeau.

D'une illusion trop charmante
Je ne veux bannir que l'erreur !

Belle Eglé, tout ce qui m'enchante
Ne ſortira point de mon cœur.

Cacher mon trouble & ma foibleſſe;
Si vous formez quelque lien,
Vous voir, vous écouter ſans ceſſe;
Vous aimer ſans exiger rien;

Quand le matin dans la prairie,
Je vais pour vous cueillir des fleurs;
Dans une douce rêverie,
Si mes yeux ſe couvrent de pleurs;

Avoir ſoin d'effacer leurs traces
Pour me trouver à ce réveil,
Qu'Hébé, les Amours & les Graces
Parent après un doux ſommeil;

Dans vos yeux n'avoir l'air de lire
Que tout ce qu'un eſprit divin,
Pour nous éclairer, vous inſpire,
Et n'y plus chercher mon deſtin;

Bannir la douleur qui m'accable,
Plaiſanter ſans en abuſer;
Ne prétendre à paroître aimable,
Qu'autant qu'il faut pour amuſer;

Belle Eglé, tel eſt le ſyſtême
Que je vais ſuivre dès ce jour:
Auprès de vous la raiſon même
Dicte les leçons de l'Amour.

Digitized by Google

TROP LONG.

Conte très-court.

Le sieur *de Ratonville*, dit *le Bref*, eut tant d'amour pour le laconisme, qu'il abrégea jusqu'à son nom, & se fit appeller *Raton*, ou *Bref* tout court. On peut dire qu'il étoit né au sein de la précision. Son pere étoit un riche négociant toujours renfermé dans les bornes exactes du calcul, & sa mere qui devoit le jour & l'éducation à un Géometre, régloit tout au compas. Le petit Raton dès l'enfance ne parloit que par monosyllabes, & n'achevoit jamais ses phrases. Il ne lisoit que des abrégés, des extraits, des précis : Bref en étoit un lui-même par sa taille. On le pressa de prendre un état. Il n'embrassa point le parti du commerce ni celui de la finance, par le dégoût si commun que les enfans ont pour la profession de leur pere, & pour celle qui semble y avoir le plus de rapport. Il parcourut tous les autres états. Il fut homme de robe un jour ; les formalités & l'éloquence prolixe du barreau l'impatienterent. Il fut Abbé une semaine ; le verbiage de l'école l'excéda. Il fut mili-

taire deux mois entiers. Cet état lui parut charmant. Il y trouva d'abord dans les procédés & dans les propos cette aimable préciſion qu'on cherche en vain ailleurs, & qu'on ne rencontre que là. Il y ſeroit demeuré; mais il falloit trop attendre pour parvenir aux premiers grades. L'ordre vint d'ailleurs de partir pour la Weſtphalie : le trajet lui parut trop long. Bref, il eſſaya de tout, & ne fut rien. Quand on a le bonheur de naître riche, on peut vivre inutile impunément. Raton jugea donc l'indépendance le parti le plus commode. Il s'y fixa : mais du caractere dont la nature l'avoit formé, il n'y put éviter l'ennui qu'il fuyoit, & qu'il rencontroit partout. Il ne trouvoit le point de préciſion nulle part Dans un cercle quelqu'un contoit-il la nouvelle du jour ? il interrompoit l'Hiſtorien au milieu de ſon récit, en ſe récriant *trop long !* Dans un ſouper ſervoit-on l'entremets, il ſe levoit bruſquement de table, en répétant toujours *trop long*. A la Comédie, il n'arrivoit qu'à la petite piece, ou qu'au cinquieme acte de la grande; le débit lent de la tragédie le déſoloit. A peine l'Acteur avoit-il prononcé dix vers de ſuite, que Raton ſortoit du théâtre en murmurant tout haut, *trop long* vingt fois, *trop long*. A l'Opera, il n'en-

tendoit jamais que le dernier air, & à chaque reprise il chantoit constamment, *trop long* ! c'étoit son refrein. Un mardi il entra au parterre ; il eut pour la premiere fois la patience de voir un ballet entier ; mais comme il étoit petit & précis en tout, il trouvoit tous les spectateurs trop grands, & toutes les danses trop longues. Dès qu'un voisin lui masquoit la vue d'une Danseuse qu'il lorgnoit, il répétoit sans cesse, *trop grand !* morbleu, *trop grand !* Et chaque fois qu'on recommençoit le même pas, il crioit impitoyablement *trop long !* encore un coup *trop long !* Un grand Officier de Dragons qui étoit près de lui, impatienté de ses exclamations, lui répliqua en colere, trop grand ! trop long ! finissez. Quand on a le corps si petit & l'esprit si court, on doit se taire, ou se tenir tapi dans sa boîte. Raton qui étoit aussi brave que concis, lui dit tout bas : sortons. Il partit en même temps, & fut suivi de l'Officier. Dans la premiere rue détournée il mit l'épée à la main ; mais par malheur il avoit le bras trop court pour atteindre son adversaire, dont le fer proportionné à la longueur de sa taille, le renversa du premier coup. Raton en tombant s'écria : *trop long !* On le remporta chez lui. La blessure étoit peu dangereuse ; mais le

Chirurgien eut l'art de la rendre longue, & de déſeſpérer notre petit homme qui ne ceſſoit de lui crier ſon refrein. Il guérit enfin au bout de ſix ſemaines. Dès qu'il fut parfaitement rétabli, il lui prit fantaiſie de ſe marier. Le choix étoit plus difficile pour lui que pour un autre. Quoique petit, il n'aimoit pas les grandes femmes. Il en vouloit une dont la taille, ainſi que l'humeur, fût aſſortie à la ſienne, qui parlât peu, mais juſte, & qui fût préciſe, à tous égards, comme lui. Pour la trouver telle plus ſûrement, après pluſieurs vaines recherches, il fit choix d'une jeune perſonne de ſeize ans, qu'on pouvoit appeller une vraie miniature. Faite à peindre dans ſa briéveté, & jolie, faute d'étoffe pour être belle, elle y gagnoit, elle en étoit plus piquante, elle en avoit plus de graces. Ses yeux pleins d'eſprit en cachoient la moitié par modeſtie, & ſa bouche encore plus réſervée ne répondoit qu'oui ou non, mais toujours à propos. Cela lui ſeyoit. Elle étoit dans l'âge du ſilence, où l'on doit écouter pour apprendre. Un ſouris fin d'ailleurs ſuppléoit à ſa réſerve. Raton crut avoir rencontré, comme on dit familiérement, chauſſure à ſon pied; mais il n'y trouva pas la préciſion qu'il attendoit, ni la conformité d'eſprit dont il s'étoit flatté.

Digitized by Google

Cloé développa ſes ſentimens. Il vit avec douleur qu'ils formoient un parfait contraſte avec les ſiens. Raton ou Bref (on lui donnoit les deux noms indifféremment) examinoit tous les objets avec un microſcope qui les lui groſſiſſoit, & Cloé les regardoit au contraire à travers un verre qui les lui rapetiſſoit; de ſorte que l'un voyoit tout trop long ou trop grand, & que l'autre voyoit tout trop court ou trop petit. Bref aimoit les petits ſoupers, les courtes fêtes, les petits chiens, les petits ſerins, les petits coureurs. Cloé préféroit les grands repas, les longs bals, les gros perroquets, les grands lévriers, les grands laquais. Elle avoit en ce point le goût des femmes de ſa taille. A force de paſſer les nuits, elle devint vaporeuſe. Elle eut recours à un grand jeune Médecin fait exprès pour guérir les vapeurs des jeunes mariées. Il s'exprimoit avec une facilité & une abondance de termes qui faiſoient extaſier la femme, & mourir le mari. Cloé avoit une inclination marquée pour la grande éloquence, pour les périodes nombreuſes, & *Bref* une averſion mortelle pour les phraſes. L'entretien du Médecin orateur occaſionnoit toujours entr'eux un duo contradictoire. A chaque propos du Docteur, Raton, ſe récrioit: Eh! *trop long*,

Digitized by Google

Monſieur, *trop long* de moitié. Abregez. Non, *trop court*, Monſieur, diſoit-elle, *trop court* des trois quarts. Plus vous alongerez, plus j'aurai de plaiſir. Le bouillant petit homme ne put ſoutenir la contradiction éternelle de ſa femme. Il s'en ſépara bruſquement, & l'abandonna à l'éloquence verbeuſe de ſon Galien qui l'eût obligé de l'en étouffer, pour l'en délivrer. Dans le beſoin de ſe conſoler ou de s'étourdir, il effleura la connoiſſance de toutes les filles de ſpectacle. En parcourant leur cercle ſéducteur, il fixa un jour ſes regards ſur une petite Danſeuſe qui formoit ſes pas avec une préciſion admirable, qui parloit & qui ſe conduiſoit de même. La jeune Souris avoit appris à calculer ſa danſe & ſes allures dans la finance, dont elle avoit ſucceſſivement mis les chefs à contribution. Mais malgré la juſteſſe de ſes calculs, elle avoit des goûts & des fantaiſies ſans nombre, qui la rendoient ſouvent pauvre au ſein de l'opulence. Raton la prit dans un de ces inſtans fâcheux, qui la laiſſoient libre, mais indigente. Il en devint amoureux fou, & crut avoir trouvé un vrai bijou pour lui. Elle crut de ſon côté avoir rencontré un petit tréſor pour elle. Leur union fut d'abord parfaite. Tout paroiſſoit conforme en eux,

Digitized by Google

leur taille, leur caractere, leur nom même. Souris étoit faite pour Raton, & Raton fait pour Souris. Elle ne ressembloit point à celles de son talent dont toutes les saillies sont dans le brillant de leurs pas. Une loure, un menuet, un tambourin font leur conversation, & trois entrechats leurs épigrammes. Souris pensoit, elle avoit de l'esprit, elle l'aimoit, l'applaudissoit dans les autres; elle avoit pris en affection un petit Abbé qui faisoit de petits jolis vers. Elle l'engagea à rimer un opera; il en fit un en cinq actes. Elle présenta l'Auteur & le Poëme à son nouvel Amant, qui fit politesse à l'Abbé par vanité; car il avoit la manie des gens riches de s'ériger en petit Mécene. Il le protégea donc; mais en jettant les yeux sur son poëme, il le trouva quatre fois trop long, & condamna l'Auteur à le mettre en un acte. L'Abbé surpris de l'arrêt, lui représenta que c'étoit un opera sérieux, qui demandoit cinq actes. Bref lui dit que la précision n'en vouloit qu'un. L'Auteur insista, Raton s'obstina. Les petits hommes sont têtus. Pour les mettre d'accord, Souris se rendit médiatrice, & opina pour trois. Bref y souscrivit, mais à condition que chaque acte n'auroit au plus que deux scenes pour amener un ballet, & que tout l'ouvrage

ne contiendroit que soixante vers. Eh ! le moyen, interrompit l'Auteur effrayé ? Le voici, répondit Bref. En disant cela, il prend une plume, & crac, il fait main-basse inhumainement sur plus de six cens vers. Arrêtez, Monsieur, s'écria douloureusement l'Abbé, les larmes aux yeux : arrêtez, vous me déchirez les entrailles. Brûlez plutôt mon enfant que de le mettre ainsi cruellement en piece. *Tout ou rien.* Rien, repliqua méchamment le petit homme en jettant le poëme au feu. L'Auteur fit les hauts cris ; la Danseuse rioit comme une folle, & Raton s'applaudissoit. Cependant comme il étoit foncierement bon, il eut pitié de l'Abbé, & pour le dédommager, il lui fit une pension de quinze cens livres, dont chaque quartier lui fut payé d'avance. Cette scene singuliere que la piece avoit occasionnée, fut la meilleure pour l'Auteur, qu'elle mit presqu'à son aise, & qu'elle guérit de la fureur des grands ouvrages. Il se renferma sagement dans le cercle étroit de son talent, & pour mieux faire sa cour, il ne fit plus que des chansons, des petits airs détachés, des bouquets & des madrigaux. Le protégé se rendit par là très-agréable au protecteur, qui redoubla ses bienfaits.

Digitized by Google

La maison de Souris & de Raton (car ils vivoient ensemble) devint l'asyle de tous les plaisirs en raccourci. On y donnoit de fêtes courtes, mais charmantes, dont elle étoit la reine, & des petits soupers délicieux, dont elle faisoit tout le charme. Ils étoient accompagnés de mille petits jeux variés, que l'aimable gaieté faisoit naître, que la bonne plaisanterie assaisonnoit, & dont l'esprit étoit le premier à faire toujours les frais. Un bon mot suivoit une saillie, qui finissoit par un trait; & ce qui flattoit le plus le maître du logis, on y contoit l'histoire du moment en trois minutes. Enfin le cher petit Raton étoit idolâtre de sa jolie petite Souris, & croyoit avoir saisi son vrai bonheur, le point de précision qu'il désiroit. Cette félicité dura trois mois, & finit aussi rapidement qu'elle avoit commencé. Une affaire importante appella Raton ailleurs. L'Amour impatient la lui fit gâter, il le consulta plus que ses interêts, & sacrifia cent mille francs au desir de revoir ce qu'il aimoit huit jours plutôt. Il en fut bien payé; en arrivant, il trouva la Souris délogée. Il ne restoit chez lui que les quatre murs, avec ce billet qu'il trouva sur l'unique table qu'on y avoit laissée. *Je vous quitte pour des raisons trop longues à dire. Bref, j'emporte tout, pour être*

mieux dans votre ſouvenir. Vous voulez de la préciſion ; en voilà.

Ah ! La ſcélérate, s'écria-t'il ! Mais dois-je en être ſurpris ? Toutes ces Souris-là ſont faites pour ronger & pour detruire tous les lieux où elles s'établiſſent. Il eut beau s'armer de philoſophie, ce coup fit ſur tous ſes ſens une révolution ſi forte, que la fievre le prit. Les remedes l'augmenterent, l'impatience l'attiſa. Le Médecin, la garde, & qui pis eſt, ſa femme dont la viſite lui cauſa le tranſport, ſe donnerent tous le mot pour le réduire à l'agonie. On vint alors l'exhorter à la mort par un diſcours très-édifiant ; mais dont la prolixité l'acheva. Le pauvre petit *Raton* rendit le dernier ſoupir en proférant trois fois, *trop long, trop long, trop long. Cloé* ſuivit *Raton* de près. Il expira d'impatience. Elle mourut de langueur. Les deux extrêmités ſont mortelles. La paſſion du trop emporta la femme ſans relâche au delà du vrai point de préciſion, & l'Amour du trop peu, retint le mari toujours en deçà. Ce point eſt le point moyen, & qui veut le ſaiſir, doit adopter pour maxime, *ni trop, ni trop peu.*

Digitized by Google

EPITRE

A M. de Boullongne, Contrôleur Général des Finances.

« Cette Epître a déja paru dans l'Année » Littéraire ; mais des vers de M. Greſſet, » & qui ſont l'éloge de M. de Boullongne, » ne peuvent trop être publiés. Ils doivent » être conſacrés dans tous nos Journaux, » & particuliérement dans le Mercure de » France, qu'on doit regarder comme » les faſtes littéraires de la nation. Nous » avons cru d'ailleurs qu'il valoit mieux » l'enrichir d'excellens vers qu'on a lus » autre part, que de le groſſir, malgré nous, » de vers médiocres qu'on ne trouve que » dans notre recueil, & qui n'en ſont pas » plus neufs pour être nouveaux. »

Miniſtre aimable, heureux génie ;
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de *Colbert*,
Dans cette Cour, qui de concert
Vous félicite & vous implore,
Pourrez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du déſert ?
Depuis l'inſtant où la puiſſance

Du plus chéri des Souverains,
A remis dans vos ſages mains
L'urne heureuſe de l'abondance
Pour la ſplendeur de nos deſtins ;
Des importuns de toute eſpece,
Des ennuyeux de tous les rangs,
Des gens joyeux avec triſteſſe,
Des machines à complimens,
Vous auront excédé ſans ceſſe
De fadeurs, de propos charmans ;
Déployant avec gentilleſſe
L'ennui dans tous ſes agrémens.
Vous avez eſſuyé ſans doute
Le poids des diſcours arrangés ;
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'eſt courbé ſur votre route.
Les grands entourent la faveur ;
La foule vole à l'eſpérance,
Tout environne, tout encenſe
Le temple brillant du bonheur ;
Vous aurez vu toute la France.

Moi, qui ſéparé des vivans ;
Dans ma profonde ſolitude
Ignore le jargon des grands
Et celui de la multitude,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre laſſitude
De gloire & d'applaudiſſemens ;

Digitized by Google

Je déplorerois, au contraire,
Les travaux toujours renaiſſans,
Et le joug où le miniſtere
Vient attacher tous vos momens;
Si je n'aimois trop ma patrie
Pour plaindre les brillans liens
Dont elle enchaîne votre vie:
Elle parle, il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les ſiens.
Pardonnez ce bruſque langage
Aux mœurs franches de mon ſéjour;
C'eſt le compliment d'un ſauvage
Qui, loin de la langue du jour,
Loin des ſoupleſſes de l'uſage,
Et trouvant pour vous ſon hommage
Gravé dans un cœur ſans détour,
N'en veut point ſçavoir davantage.

Si je mêle ſi tard ma voix
A l'allégreſſe générale,
L'ignorance provinciale
N'excuſe pas ſes triſtes droits:
Réduit pour toute nourriture
A m'inſtruire, & m'orner l'eſprit
Dans la Gazette & le Mercure,
Sur ce qui ſe fait & ſe dit,
Je ne ſçais rien qu'à l'aventure;
Je parle quand il n'eſt plus temps;
Et les nouvelles ont mille ans

Digitized by Google

Quand l'Imprimeur me les assure.
Ce n'est que dans ces lieux brillans
Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de son onde,
Que l'on sçait tout, que l'on sçait bien;
Ailleurs on n'est plus de ce monde;
On sçait trop tard, on ne sçait rien.

O Province! que ta lumiere
Languit sous des brouillards épais!
Et sur les plus simples objets
Quelle stupidité pléniere!
Un seul trait, parmi les Journaux
De l'imbécillité profonde
De nous autres Provinciaux,
Montre combien dans nos propos
Nous sommes au fait de ce monde,
Et présentant dans tout leur jour
Notre force & nos connoissances
Sur l'usage & ses dépendances,
Sur les nouvelles & la Cour,
Ce trait excusera mon zele
De vous être si tard offert,
Grace à l'éclypse habituelle
Dont notre mérite est couvert.
Mon anecdote n'est pas neuve;
Mais les Provinciaux passés
Sont trop diversement remplacés
Pour que le temps nuise à ma preuve.

Digitized by Google

Quand *Vardes* revint à la Cour,
Rappellé par la bienfaiſance,
Après un long mortel ſéjour
De Province & de pénitence,
Louis quatorze avec bonté
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené, du génie,
Du ton de la ſociété
Au lieu qu'il avoit habité :
Sire, excellente compagnie !
De l'eſprit comme on n'en a point !
Gens charmans, inſtruits de tout point,
Et d'une reſſource infinie !
Ce ſont des converſations
Incroyables, fort amuſantes ;
Il s'y traite des queſtions
Très-neuves, très-intéreſſantes.
Par exemple, quand je partis,
On avoit mis ſur le tapis
Un problême aſſez difficile,
Et ſur lequel toute la ville
Parloit ſans pouvoir s'accorder.
La queſtion étoit critique :
Il s'agiſſoit de décider
Une matiere politique,
Et qui de Votre Majeſté
Ou de Monſieur étoit l'aîné.
Sur notre Gauloiſe ineptie,
C'eſt trop arrêter vos regards,

Digitized by Google

Tandis que la gloire, les arts,
Et le bonheur de la patrie
Vous occupent de toutes parts;
Tandis que votre main féconde
Soutient, dans leurs brillans travaux,
Les pavillons & les drapeaux
Du pacificateur du monde.

Puissent mon hommage & mes vers
Vous être heureusement offerts
Loin du bruit de la galerie,
Loin du cahos des supplians,
Quand vous viendrez quelques instans
Respirer *à la Tuilerie* (1)!

C'est dans ce séjour enchanteur,
Palais de Flore & de Minerve,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur,
Des suffrages dont je conserve
Un souvenir cher à mon cœur;
C'est dans ces beaux lieux que j'espere
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un solitaire
Avec les fruits de son loisir;
Et dans les différentes classes
D'originaux valant de l'or,

(1) *Maison de campagne de M.* de Boullongne, *près d'Auteuil.*

Digitized by Google

Dont j'ai peint dans un libre essor
L'esprit, la sottise & les graces,
Vous trouverez peut-être encor
Que, même sous un ciel barbare,
J'ai sauvé de l'obscurité
Un rayon de cette gaîté
Qui devient aujourd'hui si rare,
Quoique si bonne à la santé.

LE SOUPIR,

*A Madame L***, qui m'en demandoit l'explication.*

Vous me demandez, Madame, ce que c'est que le soupir. Ce seroit à qui l'éprouve, à l'expliquer : sa définition part du sentiment, & le sentiment est-il si facile à pénétrer ? C'est une enigme gracieuse qu'il s'agit de dévoiler, un tableau délicat qu'il faut peindre, en le traçant. Je voudrois intéresser ; des nuances fines & imperceptibles demandent un pinceau leger : je le prends dans vos yeux : l'espoir du succès, ou plutôt l'envie de vous plaire, me rend hardi. Soyez attentive.

Le soupir annonce le desir ; l'un voit le jour à l'aide de l'autre, & sans le second, le premier seroit inconnu. Quand ce désir se

se fait sentir, la crainte de n'avoir pas son effet, produit un mouvement sur le cœur : étonné & en suspens, il s'arrête : le mouvement fixé, les fibres voisines s'en apperçoivent, & alors il se manifeste au dehors par un hélas inarticulé & seulement familier avec le cœur.

Voilà le soupir selon la physique. Le peindrai je dans le sens moral ? Il annonce le besoin du cœur. Lise soupire, l'œillet lui plaît, sa maman s'y oppose, son cœur contredit l'opposition. Maigré les avis, elle desire. Quel peut être le motif qui la fait languir ? Soyez tranquille, Lise soupire, l'œillet triomphe, tout est dit.

L'Amant soupire auprès de sa maîtresse, la Maîtresse auprès de son Amant. Est-ce un problême ? Tous deux tendent au même but. La pudeur dit à celle ci de voiler cette sensation, le respect arrête les transports de celui là. Laissez les prendre leur essor, la pudeur a été trahie par le soupir ; le desir s'est alarmé à la voix du respect. Au comble des desirs, s'ils soupirent, l'Amour en badinera.

Ces premiers traits ne vous satisfont pas encore : il vous faut un tableau plus fidele, approchez & voyez.

Climene est au comble de ses vœux, elle doit ce soir s'immoler au gré de l'Amour.

Digitized by Google

L'Autel lui plaît ! sûre du plaisir, elle offre la victime, l'Amour l'immolera. Climene sera contente : sa joie, loin de s'altérer, applaudira en secret à son supplice; mais elle soupirera ; pourquoi ? C'est que les chaînes qui l'unissent à son amant, quoique gracieuses, sont trop légeres pour ne pas craindre qu'il ne lui échappe. Voilà le soupir dans la joie.

Au faîte du plaisir, je touche à l'amertume. Les roses que j'ay cueillies, s'évanouissent ; il ne reste plus que les épines. Quelle douleur ! Si je soupire, c'est le Dieu du printems qui me fait sentir les attraits de la rose. Elle fuit, nouveau soupir. Si l'hyver ne m'offre que ses rigueurs, le soupir continue. J'ai recours à l'art, c'est en vain. Il ne me reste dans mon chagrin aucune ressource. Quel parti prendre ? Soupirer : de quelque côté que l'homme se tourne, si le soupir est un suplice, il le subira dans la joie comme dans la tristesse, c'est son partage. Heureux celui qui dans mille soupirs, en voit un remplir son attente !

A Limoges, le 15 Août 1757.

Digitized by Google

LA PERDRIX ET SES PETITS.

Fable, adreſſée par M. l'Abbé Aubert à ſa mere.

UNE Perdrix ſe promenoit un jour
Avec ſa petite famille :
Mere & Perdrix, la jeune volatille,
Comme on croit bien, ne manquoit pas d'amour.
Elle inſtruiſoit cette troupe chérie
A fendre l'air, à parcourir les champs.
Il étoit temps que les pauvres enfans
Appriſſent à chercher leur vie.
Juſqu'à préſent j'ai veillé ſur vos jours.
Je vous ai donné la pâture ;
Je vous ai mis à l'abri des vautours,
Et des humains, eſpece encor plus dure.
Mais vous ne m'aurez pas toujours.
A peine a-t'elle achevé ce diſcours,
Que d'un Chaſſeur elle entend le tonnerre.
Fuyez, dit-elle à ſes Petits tremblans.
Le ciel encor réſerve à votre mere,
De vous ſauver aujourd'hui de ces gens.
Eux, de s'aider de la plume nouvelle,
Pour éviter le foudre deſtructeur.
Elle, d'aller au devant du Chaſſeur,
Geignant, boitant, traînant de l'aſle,

Digitized by Google

Pour détourner ſa barbare fureur.
Notre homme la croyant du plomb mortel atteinte,
De la piller à Briſaut donne ſoin.
Alors la Perdrix part. L'homme admire la feinte;
Et cependant les Petits ſont bien loin.

Dans l'artifice heureux que la nature ſage,
Pour ſauver ſes enfans, inſpire à cet oiſeau;
De vos généreux ſoins j'ai crayonné l'image,
Tendre mere: daignez ſourire à ce tableau.
On dit qu'Amour n'eſt plus, qu'il a quitté la terre,
Au cœur des Amans, des époux,
Il en faut convenir, il ne ſéjourne guere.
Il habite au ſein d'une mere:
Mais toutes ne ſont pas auſſi tendres que vous.

STANCES

A MM. les Gardes du Corps du Roi, ſur la fête qu'ils ont donnée à Orléans le 16 Octobre, à l'occaſion de la Naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Artois.

Quel jour nouveau brille en ces lieux!
Que de plaiſir il fait éclorre!
Mais l'éclat qui charme nos yeux,
Des plus beaux jours n'eſt que l'aurore.

Déja les douceurs de la paix

Digitized by Google

Semblent succéder aux alarmes :
Déja de si brillans apprêts
Nous en font goûter tous les charmes.

Vous, qui voliez aux champs de Mars
Avec le plus ardent courage,
A courir de plus doux hazards
Le zele aujourd'hui vous engage.

Pour enchaîner vos libertés,
Les Ris, les Amours & les Graces
Bientôt de cent jeunes Beautés
Vont, à l'envi, suivre les traces.

Changez en de tendres desirs
L'ardeur que vous faisiez paroître ;
Et qu'on juge par vos plaisirs,
Qu'un nouveau Bourbon vient de naître.

Suspendez, généreux Héros,
Votre passion pour la gloire :
Ces fêtes & ce doux repos
Valent bien mieux qu'une victoire.

Mêlez le myrte à vos lauriers ;
Il est fait pour orner vos têtes :
Vous serez toujours les premiers
Dans les combats & dans les fêtes.

Par vos danses, par vos concerts,
A Lucine (1) rendez hommage ;

(1) *Déesse qui préside aux accouchemens.*

Digitized by Google

Qu'épris de vos jeux, l'Univers
Les applaudiſſe & les partage.

Que votre zele en ce grand jour
Annonce à Louis, à la France,
Que vous n'avez pas moins d'amour
Que de grandeur & de vaillance.

Envoi aux Dames.

Heureux, ſi d'un regard flatteur,
Vous daignez voir ce foible ouvrage !
Puis-je craindre quelque cenſeur
En obtenant votre ſuffrage ?

Par M. Thomaſſin, Garde du Corps du Roi.

SUITE des Réflexions ſur l'eſprit humain, à l'occaſion de Corneille & de Racine.

DANS le Mercure d'Avril 1755, nous inſerâmes un fragment d'ouvrage de M. de Marivaux, qui a pour titre, *Reflexions ſur l'eſprit humain, à l'occaſion de Corneille & de Racine.*

Il y établit, qu'il y a deux ſortes de grands hommes en fait d'eſprit.

Il y en a à qui, de leur vivant même, on donne le nom reſpectable de Philoſophes. Ce ſont ceux qui ont pénétré dans la connoiſſance de la vérité, dans les pro-

Digitized by Google

fondeurs des sciences, des mathématiques, & dont les lumieres sublimes ont avancé le progrès des sciences, & la vénération qu'on a pour eux leur est dûe.

Il dit que les autres sont ceux à qui on donne assez communément le titre familier, frivole, peut-être moqueur de beaux esprits, pendant qu'ils vivent, & qu'on traite ensuite de grands génies, quand ils ne sont plus, & l'Auteur du fragment dont nous donnons la suite, examine pourquoi ces derniers, quoiqu'admirés à leur tour, ne le sont pourtant pas aussi sérieusement que les Philosophes. Par quelle raison, dit'il, l'opinion leur fait elle moins d'honneur? La capacité dont ils ont besoin dans leur genre, est-elle d'un mérite inferieur? Est-ce qu'il est moins difficile de bien connoître le cœur humain, de percer dans les profondeurs de l'ame humaine, que dans les profondeurs de quelque autre science que ce soit?

Oui sans doute, s'imaginent les hommes en général. Les ouvrages des grands hommes qu'on a d'abord appellés beaux esprits, ne sont une enigme pour personne. Le sujet sur lequel ils travaillent, est plus ou moins à la portée de tous les hommes, de ceux même qui sont les plus bornés. La connoissance des hommes sur laquelle ils

Digitized by Google

travaillent est assurément une science ; mais une science si naturelle, qu'on y avance sans avoir besoin de maître qui vous l'enseigne.

Il n'en est pas de même des autres sciences, on n'y entend rien, si on ne les apprend pas, & on n'y devient habile qu'avec un aptitude d'esprit très-rare, qu'avec un don d'intelligence que la nature accorde à peu d'hommes.

D'accord, dit l'Auteur, mais tout cela ne prouve rien. Pourquoi faut-il des maîtres pour ces sciences ? c'est que la société qui n'exige pas que vous les entendiez, ne vous les enseigne pas. Pourquoi ne faut-il point de maître pour la science des beaux esprits, c'est à dire, pour la connoissance des hommes ? C'est que la société vous l'enseigne inévitablement, & que vous ne sçauriez échapper aux instructions qu'elle vous en donne : mais vous n'excellez dans cette science, non plus que dans les autres qu'avec un génie très-privilégié, & dont la sublimité ne le cede à aucune sublimité de génie possible.

Nous avons cru devoir rappeller tout ce que nous venons de dire, pour mettre un peu au fait ceux qui n'ont point lu le commencement du fragment dont voici la suite.

Il est donc indispensable à tout homme dans le monde de connoître un peu les

Digitized by Google

hommes : il y va toujours de ſa fortune, toujours de ſon repos, ſouvent de ſon honneur, quelquefois de ſa vie ; quelquefois du repos, de l'honneur, de la fortune & de la vie des autres.

Il lui importe de tout ce que je dis là qu'il ſoit inſtruit.

Mais comment ſe pourroit-il qu'il ne le fût pas, avec le beſoin toujours urgent qu'il a de l'être, avec cette extrême & preſque inévitable commodité qu'il a d'apprendre une ſcience qui lui eſt enſeignée par autant de maîtres qu'il y a d'hommes qui l'environnent.

Auſſi en arrive-t'il qu'il ne ſent ni la continuité, ni la fatigue de l'étude ſecrette qu'il en fait, auſſi l'apprend-il comme à ſon inſçu, ſans qu'il y penſe, ſans que ſon expreſſe réflexion s'en mêle.

Ce ſeroit une diſtraction à lui, que de ſonger qu'il étudie.

Ce n'eſt donc ni au caractere, ni à la foibleſſe de la ſcience, ni à ſon peu de profondeur qu'il faut attribuer l'apparente facilité qu'il trouve à l'apprendre ; mais à la force de l'état où je le mets, mais à la maniere unique dont il l'étudie, mais aux leçons continuelles, inévitables & toujours néceſſaires qu'on lui en donne, enfin à la nature de la ſociété qui, comme je l'ai dé-

ja dit, en tient une école ouverte, & qui par là le dispense des efforts pénibles & fatiguans dont il est impossible de l'exempter dans l'étude des autres sciences, parce que la société qui nous laisse parfaitement libres d'ignorer ou de sçavoir ces sciences, ne se mêle plus de nous alors, & ne fait plus les frais de notre instruction, dès qu'il s'agit d'elles & de toute science qui n'est pas dans le cas de la nôtre, & je ne sçache que la nôtre qui y soit.

J'en excepte pourtant la langue nationale de chaque pays qui s'insinue dans l'esprit aussi aisément, aussi infailliblement que notre science, & d'une maniere peut-être encore plus singuliere.

Car, qu'on me permette de le dire en passant, ni l'intérêt qu'un enfant a de sçavoir sa langue, & que je ne crois pas qu'il sente d'abord, ni la commodité qu'il a de l'apprendre au milieu de tant d'hommes qui la parlent, qui sont ses maîtres sans y songer, & dont il est le disciple sans qu'il y pense; rien de tout cela, qui cependant lui sert beaucoup, n'est le véhicule le plus immédiat des instructions qu'il commence à recevoir.

Que cet enfant retienne tous les mots qu'il entend dire, on le comprend; mais que de chaque mot qui ne va jamais seul,

Digitized by Google

& que nous mettons toujours avec d'autres, il parvienne à en saisir le sens que nous ne lui disons jamais, il entre dans cette opération-là plus de façon qu'on ne se l'imagine : c'est presque deviner, & non pas apprendre, c'est un secret entre la nature & lui, qui n'est guere explicable.

Un cerveau tendre, une ame neuve, vuide d'idées, plus étonnée qu'elle ne le sera jamais des sons que nous articulons, & qui la frappent, par conséquent plus attentive qu'on ne peut le dire à l'air & à la maniere dont nous prononçons les mots, cherchant à sçavoir à quoi ils aboutissent, & ce qu'ils signifient, & le cherchant avec une curiosité, dont l'exactitude, la finesse & l'activité ne se retrouvent plus, & ne sont jamais attachées qu'aux premiers étonnemens que l'ame éprouve ; voilà vraisemblablement ce qui met encore un enfant en état de s'éclairer sur les mots de sa langue, voilà ce qui lui en revele la signification, dont la connoissance, à mesure qu'il l'acquiert, l'introduit tout de suite dans l'étude imperceptible de notre science, ou de la connoissance des hommes. Mais revenons où nous en étions, sans pourtant renoncer à la liberté de m'interrompre quelquefois.

Je disois donc, en exceptant la langue

Digitized by Google

nationale, que parmi le reste des connoissances humaines, à remonter des plus petites, jusqu'aux plus grandes, on n'en trouvera pas une qui soit dans le cas de la science de nos grands génies, pas une dont l'ignorance nous retranche du commerce des hommes, pas une, je le répete encore, qui soit inévitable & absolument nécessaire; deux conditions sans lesquelles on n'apprend rien, pas même à lire, sans une étude expresse, & par la magie desquelles il n'y a rien dont on ne puisse être instruit sans qu'on s'en apperçoive. Voilà tout le mystere du peu d'effort qu'on croit faire en apprenant plus ou moins notre science, qui n'est la nôtre, qui n'est celle de tout le monde, qui ne s'insinue si aisément dans l'esprit, que par un pur bénéfice de la société, quoique l'étude en soit plus continue, beaucoup plus intérieure, mais si involontaire, qu'elle n'avertit pas de ce qu'elle coûte; tandis qu'il n'est si difficile d'acquérir plus ou moins les sciences des philosophes, que parce qu'elles sont l'objet d'une étude particuliere, que la société ne secourt point.

Voilà aussi tout le mystere de l'extrême résistance qu'elles nous font; il n'y faut pas entendre plus de finesse.

Digitized by Google

Et cependant c'eſt de cette réſiſtance dont on n'obſerve pas la ſource ; c'eſt de cette fatigue accidentelle qu'elles exigent, que dans le monde on infere qu'elles ſont bien ſupérieures à notre ſcience, & qu'on va même juſqu'à les regarder comme plus étrangeres à l'eſprit humain : autre diſtinction chimérique qui ne les honore point, & dont elle n'ont pas beſoin pour être vraiment ſublimes.

Ce n'eſt pas plus étrangeres, c'eſt plus inuſitées qu'il faut dire, & notre imagination ſe méprend de terme.

Car enfin, nous ne les avons pas créées ; il n'y en a pas une qui, à la prendre dans ſon origine, & à remonter à ſes premieres notions, ne ſoit auſſi naturelle à l'eſprit humain que notre ſcience.

Nous meſurons, nous calculons, nous comparons, nous obſervons tous d'après les objets matériels qui nous environnent, & dont nous ne pourrions pas nous démêler ſans cela, qui ſouvent expoſeroient notre exiſtence, ſans ces différentes ſortes de jugemens que nous portons d'eux, que nous avons à tout moment beſoin d'en porter, & qui ſont eſſentiellement partie des conditions de notre état, & de cette eſpece d'aſſociation que nous avons avec ces mêmes objets.

Digitized by Google

Or toutes les sciences émanent delà : en voilà les principes jettés dans tous les esprits Elles ne sont devenues des sciences que par le déployement de ces principes; de sorte que tout homme est nécessairement un Philosophe commencé, qui n'en demeureroit pas là dans un besoin urgent, & qui, moyennant ses commencemens, & par le secours de l'étude, auroit eu droit à toute espece de connoissance, proportionnément à sa capacité plus ou moins bornée; car il y a des esprits plus forts, il y en a de plus foibles, de plus ou moins faits pour chacune des sciences humaines, sans en excepter la nôtre. De toutes les routes que l'esprit humain peut suivre, aucune ne m'est interdite. Un autre y va mille fois plus loin que moi; mais j'y entre de droit, & la suis comme lui.

La force d'y aller loin, & en peu de temps, appartient à peu; mais le pouvoir d'y entrer, & d'y avancer lentement, difficilement & à certain point, appartient à tous & ne sçauroit, ce me semble, n'y pas appartenir, à moins que la nature ne manque ordinairement la formation des créatures de notre espece; mais pourquoi la manqueroit-elle, pourquoi ne seroit-elle si souvent en défaut que sur nous?

Digitized by Google

Entre-t'il plus de sortes de choses dans notre formation, & lui seroit-il plus difficile de l'arranger que celle d'un oiseau, d'un lion, d'un poisson, d'un arbre, d'une fourmi même ?

Il n'y a pas d'apparence ; car, aussi bien que dans la formation de la créature humaine, il entre de tout, dans tout ce qui végete & ce qui respire, & cependant la formation des autres êtres n'est presque jamais manquée, & se trouve toujours suffisamment ce qu'elle doit-être.

Entrons dans un examen de cette formation, dont je crois avoir besoin pour bien établir ce que je vais dire.

Je commence par dire qu'il y a une formation permanente & fixement arrêtée pour chaque espece d'être, & je vais developper ce que je dis-là. Supposons que la nature, qu'à la vérité nous ne connoissons pas bien, mais dont le nom nous sert du moins de point d'appui dans nos conceptions, & dont nous pouvons d'ailleurs observer le procédé invariable & constant ; supposons, dis-je, qu'elle n'ait jamais agi que sur des préparations primordiales & antérieures, que sur des dispositions générales qui attendoient son action ; c'est-à-dire, supposons que les différens principes qui la composent, se

Digitized by Google

soient, en se développant, rangés & distribués, unis & séparés d'une maniere si invariable, qu'en conséquence, la premiere production d'un nombre infini d'êtres une fois faite, cette nature, sur quoi qu'elle ait agi depuis, & qu'elle agisse encore aujourd'hui, ait été & soit jusqu'ici assujettie à une répétition des mêmes êtres, & trouve partout des modeles, ou des destinations établies qui la contiennent dans un plan qu'elle ne peut franchir, qui se prête pourtant à ses écarts, à ce qu'elle produit quelquefois d'irrégulier ou d'excédant; mais qui s'y prête comme à des accidents sans conséquence. Quoi qu'il en soit de toutes ces suppositions, nous la voyons dans tous les temps ramener fidélement les mêmes sortes de productions, toujours retrouver dans les différens êtres qu'elle produit, tous les points ou tous les principes assignés, dont elle a besoin pour reproduire de semblables êtres, & pour perpétuer les especes, qui de leur côté sont comme invinciblement inclinés à les restituer, je ne dis pas toujours si bien conditionnés, si complets, ou si fort à l'abri de tout accident dans leur développement, qu'ils arrivent toujours à bien, mais du moins à les restituer dans leur caractere si distinct, qu'aucun de ces points, ou de

Digitized by Google

ces principes bien entiers, ne peut être employé, ni mis en mouvement, qu'il n'en arrive, si aucun accident ne s'en mêle, qu'il n'en arrive invariablement une créature ou un être d'une certaine espece, & non pas d'une autre, & un être qui, en vertu de la sorte d'organisation qu'il acquiert, & de sa formation complette & commune aux êtres de son espece, ne peut manquer d'être doué, non d'une partie seulement, mais de la généralité des attributs attachés à la formation complette & commune de cette même espece. Je dis doué de la généralité des attributs; car comme il seroit absurde de penser qu'une cause à qui rien ne manqueroit pour produire plus ou moins fortement ou foiblement, un certain nombre d'effets, ne produisît pourtant que les deux tiers, ou que la moitié, ou que le quart du nombre de ces effets forts ou foibles, de même il seroit absurde de penser qu'une formation, telle que je la suppose pour chaque espece d'être, n'entraînât qu'une partie, ou des propriétés, ou des attributs inséparables d'une pareille formation; sorte d'accident qui ne peut jamais résulter que d'une formation qui n'est pas distincte, commune & complette.

Il n'y auroit qu'une lacune ou qu'une

tournure totalement étrangere dans quelque partie de cette formation particuliere, qui pût interrompre, faire cesser la généralité de propriétés ou d'attributs particuliere à chaque espece, & y mettre un vuide ; ce qui feroit des monstres, & les monstres sont rares dans toutes les especes.

Je n'entends pas au reste que cette formation particuliere à chaque espece d'être soit toujours exactement la même, & n'ait qu'une seule maniere d'être complette & commune ; elle devient au contraire ce que je dis là en autant de diverses manieres, & avec autant de sortes d'uniformités variées, qu'il y a d'êtres de la même espece qui la reçoivent.

Ainsi les oiseaux volent, font leur nid, ont d'autres attributs que nous ne sçavons pas ; le tout en vertu de leur formation uniforme, complette & commune entr'eux, infailliblement suivie dans chacun d'eux de cette généralité d'attributs particuliere à leur espece.

Mais chacun d'eux jouit de sa généralité plus ou moins bien, ou plus ou moins mal, chacun deux vole d'une aîle plus ou moins forte ou foible, fait son nid dans une perfection plus ou moins délicate, ou grossiere, suivant la tournure particuliere dans laquelle la formation est devenue com-

Digitized by Google

lette, uniforme & commune, & ce que e dis ici de l'oiseau, je le dis de tous les animaux, de tout ce qui végete & ce qui respire ; je le dis enfin de la créature qu'on appelle homme, & pour qui tout va de même à certain point, toute distinguée qu'elle est des autres créatures.

Il y a pour nous une formation aussi invariablement arrêtée, aussi diversement commune & complette que celle de chacun des autres êtres ; mais qui toute diverse qu'elle est, ne sortant jamais d'un certain cercle de variété convenable & propre à notre être, & qui par là toujours générale, toujours uniforme, quoique toujours différente, se rapproche ou s'écarte plus ou moins dans chacun de nous, de la meilleure maniere de formation commune & complette, de la meilleure espece de conformité générale de figure & d'organes intérieurs qu'on puisse recevoir, & produit conséquemment autant de sortes de généralités d'attributs communs, qu'elle prend de formes différemment communes ; généralités qui, comme diverses, amenent toutes les différences plus ou moins considérables, souvent énormes qui nous distinguent, & comme généralités communes, nous conservent toutes les ressemblances qui nous rejoignent.

Digitized by Google

Tout homme reſſemble donc à un autre, en ne reſſemblant pourtant qu'à lui.

Il n'y a donc point d'homme qui, en qualité de créature humaine, ne doive être & ne ſoit en effet partagé à ſa maniere de tous les attributs qu'on voit dans les autres hommes; attributs au reſte bien plus étendus que ceux des autres êtres, & d'un ordre bien ſupérieur, comme réſultant de l'union de deux ſubſtances très-diſtinctes, mais deſtinées à former un enſemble.

Point d'homme donc, quelque peſant, quelque foible & mal adroit que vous le ſuppoſiez, qui ne ſoit pourtant plus ou moins propre & pliable à tous les exercices poſſibles de corps, qui n'ait ſon univerſalité, ou ſa totalité d'attributs à cet égard. J'entends par-là qui n'ait ſa part de force, d'agilité, d'adreſſe, &c.

Quant aux affections de l'ame humaine, à toutes les façons de ſentir, à tous les mouvemens d'intérêt dont elle eſt capable ici bas, & qu'on peut tous enfermer ſous le nom d'amour-propre; point d'homme qui n'aime ſa vie, ſon bien, ſon plaiſir, ſa gloire, ſes avantages, qui ne tende à ſon bonheur quelconque, & qui, en vertu de ces principaux penchans que nous venons de nommer, ne ſoit plus ou moins ſuſceptible d'une infinité de ſenſibilités

ui en dérivent, & qui n'ait en lui de uoi se plaire à l'estime & à la bienveillan- e des hommes; de quoi se plaire à faire ne action de bonté, d'humanité, de gé- érosité, de justice, de fidélité, de recon- oissance; de quoi préférer d'être vrai à tre faux, s'il y voit le même avantage assager ou durable; car on ne ment point ar amour du mensonge, mais par quel- ue intérêt d'instant sérieux ou frivole. Mentir, c'est souvent vouloir étonner ou laire; c'est craindre le mépris ou le blâ- ne; c'est aimer sa gloire, son bien, quel- quefois même sa vie; c'est céder à quel- qu'une de ces diverses sensibilités que ous avons dites, & dont l'une, en de cer- ains momens, l'emporte à propos ou mal propos sur les autres.

Point d'homme enfin dont la for- nation commune & complette de quel- qu'étrange façon qu'elle soit, n'entraî- ie fortement ou foiblement en lui une ossibilité, une disposition universelle l'être remué par tous les penchans qu'on voit dans les autres hommes, & que j'appelle attributs, parce qu'en eux- mêmes, & tout vicieux qu'ils deviennent, ils n'ont rien que de bon & d'utile, rien que de nécessaire, & que chacun d'eux peut être très-bien placé dans ce tourbillon

Digitized by Google

de dépendances & de circonſtances où notre condition d'homme nous jette ici-bas, & que tantôt ils ſont nos moyens légitimes de conſervation perſonnelle, & tantôt les liens du commerce inévitable que nous contractons les uns avec les autres.

Point d'homme enfin, & voici de quoi il s'agit ici ; car je n'ai parlé des attributs du corps, & de ceux de l'ame conſidérée comme ſenſible, que pour mieux montrer la reſſemblance qui ſe trouve en nous à tous égards.

Point d'homme qui n'ait ſa part univerſelle d'intelligence & de capacité, autrement dit ſon aptitude générale pour tout ce qui peut occuper & exercer l'eſprit humain.

Il doit ſuffire de voir une ſcience ou un art parmi les hommes, pour en conclure que chacun d'eux eſt néceſſairement né avec la poſſibilité plus ou moins courte ou étendue d'y faire un certain progrès.

Voilà donc les trois ſortes d'attributs que nous avons tous, & qu'il eſt impoſſible que nous n'ayons pas avec une formation commune, uniforme & complette ; & voilà ce qu'on peut appeller la ſource ou l'origine, ou, ſi vous voulez, la matiere commune de nos avantages ou de nos

Digitized by Google

qualités de tout genre. Mais cette source ou cette matiere, dira-t'on, que devient-elle donc dans la plûpart des hommes qui paroiſſent ſi différens de ce qu'ils devroient être en tout ſens? D'où leur viennent tant de miſeres qui deshonorent ſurtout leur ame & leur eſprit? & quelle en eſt la ſource? Il n'y en a pas deux, c'eſt la même, celle dont on vient de parler, & que j'ai appellée la matiere de nos avantages; car d'iniquité, de baſſeſſe & de petiteſſe d'ame, de ſtupidité ou d'infériorité d'eſprit poſitives, primitives, diſtinctes & proprement dites, il n'y en a point: rien de pareil n'a été créé pour nous.

Toutes les ames ſe valent, il n'y en a ni de différentes eſpeces, ni d'originellement plus ſottes, plus médiocres, ou plus corrompues les unes que les autres par leur nature, ou par leur création, & nous n'avons beſoin que de nos attributs, que de cette matiere, ou de cette origine, ou de cette ſource commune de nos qualités même pour tout expliquer.

Et à commencer par ce que j'ai appellé les attributs du corps, la formation, telle qu'on l'a reçue, ne leur permet-elle d'agir ni de ſe répartir autant qu'il faut, ni comme il faut? Nous voilà foibles, peſans & mal-adroits, cette même formation ne laiſſe-

t'elle suffisamment percer aucune des sensibilités, aucun des penchans dont notre ame est généralement susceptible ? ne leur donne-t'elle ni assez de liberté, ni assez d'essor ? Nous voilà de nulle valeur en fait d'ame, & d'une telle foiblesse ou médiocrité de caractere, soit en bien, soit en mal, que nous ne méritons pas d'être définis.

Ou bien parmi les affections, ou les penchans que j'ai appellés attributs, y en a-t'il quelques-uns, & seulement un ou deux, comme l'amour de notre intérêt, ou de notre plaisir, ou de notre gloire quelconque, à qui notre sorte de formation accorde une activité excessive & bien supérieure à celle qu'elle laisse à d'autres affections qui pourroient leur servir de frein, & nous solliciter avec succès, si elles avoient plus de sortie en nous ? Comme alors cela rompt l'harmonie, l'économie, je dirois volontiers la police intérieure qui doit se trouver entre les penchans de notre ame, & qui, lorsqu'elle y est, fait qu'ils se corrigent, qu'ils se temperent, qu'ils se balancent, qu'ils se secourent, & qu'ils sont tour à tour & dans l'occasion, le remede du désordre que tour à tour ils peuvent exciter en nous. Voilà notre ame livrée à l'irruption de ces penchans, trop dominans, trop sortans, qui disposent d'elle,

d'elle, & qui deviennent ou des vices, ou des foiblesses, ou des passions, ou des vertus vicieuses à force d'être outrées.

Il en est de même des attributs ou des aptitudes de l'ame considérée comme intelligente, autrement dit de l'esprit. Cette formation ne leur fait-elle pas assez de jour; l'impulsion de chacune de ces aptitudes trouve-t'elle trop d'obstacle, est-elle trop ralentie? nous voilà courts d'esprit, & d'une intelligence très bornée.

Enfin tous ces degrés de force ou de foiblesse, d'agilité ou de pesanteur de corps; tout ce qu'on peut imaginer de sortes de mérite ou d'indignité, de hauteur ou de petitesse, d'orgueil ou de bassesse, d'audace ou de timidité de l'ame humaine; tous ces degrés de capacité ou d'incapacité, d'engourdissement, de paresse ou de vivacité, de justesse & de netteté d'esprit; tout ce que nous remarquons de vices & de vertus quelconques, & tous ces mêlanges infinis, incroyables, inexplicables, souvent contradictoires de bonnes & de mauvaises qualités qu'on voit en nous; tout vient de cette matiere ou de cette origine que nous avons dite; tout se compose de ces différens attributs qui, quoique très-bons & très nécessaires en eux-mêmes, comme nous l'avons déja remar-

Digitized by Google

qué, nous font pourtant plus ou moins d'honneur ou de tort, suivant le jeu qu'ils ont en nous, suivant la maniere dont ils percent à travers notre sorte de formation, & qui non seulement sert de passage à l'action de chacun d'eux sur nous, mais qui communique encore à cette action toutes les perfections & tous les défauts des issues qu'elle lui offre : issues quelquefois heureuses, aisées & favorables, mais très-souvent embarrassées, étroites, difficiles, tortueuses, bizarres, & trop inégales entr'elles, surtout dans l'intérieur ; je veux dire dans ces organes invisibles, & à nous inconnus, dont la conformité plus ou moins hétéroclite ou réguliere, recele ordinairement la cause de ce qu'il y a de fort ou de foible, de bon ou de mauvais dans l'ame & dans l'esprit de tous les hommes. Je dis de tous, sans en excepter un seul ; car qui de nous est exempt de ce mêlange, & peut se vanter d'avoir une formation si heureuse, qu'elle n'oppose encore quelque obstacle au meilleur jeu possible de nos trois sortes d'attributs, & par conséquent qu'elle n'altere, ou ne diminue plus ou moins les trois sortes de bénéfice que nous en pourrions tirer !

Mais aussi n'y a-t'il point d'homme à qui sa formation, quelque bizarrement

ommune & complette qu'elle ſoit, ne
iſſe le droit de dire: J'ai pourtant une
etite, une inſenſible portion de tout ce
u'on appelle bonne qualité. Les autres
ommes tirent plus de bénéfice que moi
e chacune de leurs trois ſortes d'attributs,
eurs avantages ſont beaucoup plus éten-
lus que les miens; mais ils n'en ont pas
n qui me ſoit étranger, pas un dont l'eſ-
ece me manque, & puiſſe totalement me
anquer avec la *formation* que j'ai. Ainſi
os vices, nos défauts, nos mauvaiſes
ualités de tout genre, ne marquent en
ous la privation d'aucun des attributs
umains, & ne ſignifient que l'emploi
éſavantageux que notre ſorte de forma-
ion peut faire de ces attributs qui ſont in-
ailliblement en nous, qui réſultent de
otre enſemble, & dont même jamais le
énéfice ne diſparoît tout entier dans
ui que ce ſoit de nous. Où eſt en effet
homme foible, peſant & mal adroit de
orps, en qui vous ne démêlerez pas la
art de force, d'agilité & d'adreſſe que j'ai
it qu'il avoit, & dont, en l'examinant,
ous le verrez faire en mille manieres
ourdes & ſecrettes, un uſage journalier
ont il ne s'apperçoit pas lui même, &
ont très-ſouvent ſa propre conſervation
ſpend?

Digitized by Google

Quant aux attributs les plus estimables de l'ame sensible, & qu'on soupçonneroit le moins dans de certaines gens, où est l'homme vil, mépriſable & pervers, en qui dans le cours de ſa vie, & indépendemment de tout artifice, vous ne ſurprendrez pas des apparitions momentanées de toutes les ſortes de vertus, de ſentimens, ou de mouvemens louables qu'on peut avoir ? Et qui plus eſt ; c'eſt qu'il n'eſt ſouffert dans la ſociété des autres hommes, dans la ſociété de ceux qui lui reſſemblent, & qui ne valent pas mieux que lui ; il ne s'y ſoutient que par cette teinte, que par cette portion imperceptible qu'il y met de toutes ces ſortes de mouvemens dont je parle, qui à la vérité ne parviennent à ſe montrer, qui ne ſont en lui de ces apparitions que j'appelle momentanées, qu'à la faveur du ſilence & de l'inaction où reſte quelquefois les mouvemens habituels auxquels il eſt ſujet, qui ne ſont devenus mauvais & ſupérieurs à ceux qui les réglent, que par l'excès démeſuré avec lequel ils percent en lui.

Quoi qu'il en ſoit, ce pervers lui-même ne ſupporteroit pas la ſociété de ſes ſemblables, ſans ce léger & preſqu'inſenſible contingent de vertus que chacun d'eux apporte, & qui tout léger qu'il eſt, empê-

Digitized by Google

qu'ils ne se désuniſſent, & fait la balance réciproque de la perverſité de leurs mœurs.

Je dis enfin qu'il n'y a point d'homme, quelque défaillant d'intelligence qu'il nous paroiſſe, en qui pourtant on ne découvre cette aptitude générale d'eſprit dont nous avons parlé. Imaginez l'emploi, la fonction ou l'exercice d'eſprit que vous voudrez, & montrez-nous un homme qui ſe trouve auſſi incapable de s'en occuper, qu'un aveugle l'eſt de voir les couleurs. C'eſt cependant ce qui devroit arriver dans la plûpart des hommes, ſans cette aptitude générale d'eſprit que nous avons tous, & dont ils tirent, non pas de quoi briller, mais de quoi ſe ſoutenir dans l'art ou dans la ſcience, dans le métier ou dans l'emploi où l'on les a mis, comme ils en auſſent tiré de quoi ſe rendre ſupportables dans toute autre fonction, ou dans tout autre exercice d'eſprit qu'on leur eût fait embraſſer, & c'eſt ce dont on ne ſçauroit douter à voir comment les choſes ſe paſſent dans ce monde, & vu la deſtination arbitraire & ſouvent fortuite qu'on fait d'eux.

Allons plus loin, l'homme à qui ces trois ſortes d'attributs font le moins d'honneur ou le plus de tort, & en qui on les remarque le moins, ne peut-il vous les

Digitized by Google

rendre plus reconnoiſſables, ne peut-il vous montrer qu'il les a que par cette petite & preſque inappercevable portion de bénéfice que j'ai dit qu'il en tire ? Eſt-il condamné ſans retour à n'être que ce que la bizarrerie ou la malignité de ſa formation veut qu'il ſoit ? L'expérience nous prouve ſouvent le contraire. Il faut bien que la formation la plus ingrate & la plus défectueuſe ne ſoit pas irrémédiable, & puiſſe devenir meilleure ou moins maligne, ſi nous le voulons. Il faut bien, malgré ſa peu favorable ou ſa trop dangereuſe tournure, qu'il y ait en elle une flexibilité qui la ſoumette elle-même à la force de l'éducation, aux efforts de notre volonté, & qui la rende encore ſuſceptible de notre part d'une derniere façon, & comme d'un dernier pli qui la corrige, ou qui diminue conſidérablement ſes défauts ; & ce qui prouve qu'elle obéit à ſon tour, & qu'on peut inſenſiblement, je ne dis pas la corrompre ou l'altérer, ce qui n'eſt que trop vrai, mais la diſpoſer à donner un jeu plus favorable à chacune des trois ſortes d'attributs que nous avons tous, c'eſt que tout fils de ſauteur, bien ou mal fait, foible ou fluet, & en apparence le plus dépourvu de force, d'agilité & d'adreſſe, & qui en effet, ſi on ne l'avoit pas exercé

tes attributs là comme captifs, n'eussent jamais rapporté qu'un bénéfice presque inappercevable : c'est, dis-je, que ce fils de sauteur, élevé dans le métier de son pere, peut devenir & devient en effet un sauteur lui-même, à la vérité médiocre, parce qu'il a de grands obstacles de formation à diminuer ou à vaincre ; mais il passera dans le nombre, & peut-être n'auroit-il besoin que d'une jeunesse extrêmement prolongée pour pouvoir un jour se mettre au pair des meilleurs sauteurs : c'est qu'un méchant homme, un homme sans mœurs, un débauché à toute outrance ; c'est qu'un homme sans honneur, en un mot un malhonnête homme se réforme : on en a des exemples, & on en aura toujours, je ne parle pas de conversion, c'est une autre affaire ; mais d'un changement moral auquel il arrive, ou par des attentions réitérées & victorieuses sur son propre intérêt mieux connu, ou sur la douceur de mener une vie dont le repos & l'innocence lui paroissent préférables aux satisfactions inquietes, brutales, périlleuses ou criminelles qu'il avoit coutume de se permettre, ou sur le plaisir aussi utile que flatteur d'acquérir l'estime & la bienveillance des hommes.

Enfin pour nous arrêter à notre objet

Digitized by Google

principal, n'y a-t'il pas des hommes qu'on croyoit être très-bornés & sans esprit, qu'on regardoit comme incapables d'une science, d'un art, ou d'un emploi quelconque, & qu'on a pourtant vu se révolter contre leur incapacité prétendue absolue, qu'on a vu passablement s'avancer, quelquefois même devenir assez habiles? & à force de temps, de desir, d'obstination & de patience, vaincre en partie les difficultés d'une formation rébelle, qui refusoit de laisser suffisamment percer l'action des attributs d'esprit qu'ils avoient besoin d'avoir plus actifs pour réussir, & qui étoient comme enfouis en eux.

Poursuivons. Nous avons donc en nous une vocation, une possibilité plus ou moins déterminée pour tout ce qu'on veut que nous soyons, ou pour tout ce que nous avons besoin d'être. Nous naissons donc commencés pour tout, & il ne tient donc qu'à nous de partir delà pour nous avancer plus ou moins en tout. Ainsi de ce que d'habiles gens livrés à certaines études, à certains exercices d'esprit où ils excellent, font encore, quand il leur plaît, un peu de progrès dans d'autres exercices d'esprit, dans les mathématiques, dans la géométrie, ce n'est pas qu'ils ayent le don particulier d'être universels; car, universel,

Digitized by Google

qui eſt-ce qui ne l'eſt pas plus ou moins, en vertu de la formation, & de l'union de l'ame & du corps ? Cette preuve de force qu'on croit qu'ils donnent, & qui paroît unique, n'eſt à cet égard qu'une preuve de leur univerſalité d'attributs, de leur généralité d'aptitudes, & de leur reſſemblance générale avec tous les êtres de leur eſpece. Excellent-ils dans cette nouvelle ſcience à laquelle ils ſe livrent ? il eſt certain qu'alors ce ſont des hommes très-rares, à qui les attributs ou les aptitudes d'eſprit que nous avons tous font beaucoup d'honneur, & qui en jouiſſent plus heureuſement & par plus de côtés que les autres hommes. Au ſurplus, quand un homme extrêmement ſupérieur dans d'autres talens, & fort de cette ſupériorité de génie qu'il y montre, vous dit hardiment & ſans façon, comme je l'ai vu arriver quelquefois, (car que ne voit-on pas) ! qu'il n'a nulle aptitude pour les mathématiques, pour la géométrie, ou pour quelque ſcience de ce genre ; quand il parle gaiement, du plus ou moins de diſpoſition qu'il y faut, comme il parleroit d'un ſens qui lui auroit été refuſé, & dont il ne ſe ſoucie guere ; car vraiſemblablement il ne s'explique ainſi qu'avec la vanité d'eſpérer que, vu tout l'eſprit qu'il a d'ailleurs, il

Digitized by Google

n'en paroîtra que plus singulier, sans qu'il y perde; je lui réponds à mon tour qu'il ne juge pas bien de lui, qu'il n'a pas l'honneur d'être un monstre, qu'il prend sa paresse pour de l'impossibilité, que cette lacune dont il se vante n'est pas en lui, qu'il a comme nous son aptitude particuliere pour chacune de ces sciences; que tous les jours il l'exerce, ainsi que je l'ai déja dit ailleurs, qu'il ne tient qu'à lui de se surprendre, usant de tous les commencemens qu'il en a, mesurant, calculant, comparant, observant, voyant les rapports prochains d'une infinité de choses, suivant l'exigence de mille cas inévitables, dont il ne se tireroit pas sans cette aptitude qu'il nie d'avoir, sans ce commencement qu'il faut qu'il ait de toutes les sciences: commencement où il en demeure, & qui ne fait nul progrès chez lui, non plus que chez la plûpart de tous les hommes qui, loin de l'employer pour aller plus loin par l'étude, ne font pas seulement réflexion qu'ils l'ont, & s'en servent sans soupçonner qu'il est en eux.

Pour achever de prouver qu'il est dans tout le monde comme la possibilité plus ou moins forte ou foible, de connoître les hommes à certain point, imaginons un peuple très-nombreux chez qui par hazard

les mathématiques, & surtout la géométrie, fissent le bien unique de la société : prenons qu'on ne peut y être utile que par-là ; qu'on ne peut ni obéir, ni commander aux autres, ni avoir d'état ou de condition qu'avec plus ou moins de connoissance de ces sortes de sciences ou de cette géométrie ; supposons en un mot qu'il n'y fût question que de ces sciences, & que sans elles on y fût condamné à n'avoir de commerce & de liaison avec qui que ce soit de ce peuple, à n'y être entendu de personne : doute-t'on que chez ce peuple nombreux la société n'enseignât inévitablement & nécessairement à devenir dès le berceau plus ou moins fort ou foible Mathématicien, à devenir Astronome, Géometre, Physicien, de même que notre société, montée comme elle l'est, nous apprend à tous à devenir dès le berceau, plus ou moins forts ou foibles connoisseurs d'hommes ? Ce seroit la même chose.

Supposons à présent qu'à côté de cette nation toute sçavante, il y eût dans une ville ou dans un petit canton à part, un certain nombre de gens dont la société ressemblât précisément à la nôtre, & roulât sur les objets & sur les passions qui nous remuent.

Digitized by Google

La nation toute géometre, toute aſtronome, toute phyſicienne, en parlant de ſes propres ſçavans les plus diſtingués, jugeroit-elle bien d'eux, ſi ſous prétexte que leurs ouvrages rouleroient ſur des ſciences ſi faciles, qu'elles ne ſeroient chez elle une énigme pour perſonne, & y ſeroient plus ou moins celles de tout le monde, elle n'accordoit à ces ſçavans qu'une ſorte de capacité d'eſprit, bien inférieure à celle des grands génies qu'elle verroit dans le petit canton, & qu'elle croiroit doués d'un don d'eſprit beaucoup plus rare, parce qu'ils excelleroient dans une ſcience, à ſon avis, bien plus étrangere à l'eſprit humain, dans une ſcience ſi ſublime, ſi myſtérieuſe, diroit-elle, & ſi difficile, qu'on ne pourroit y rien entendre, ſans aller l'étudier péniblement ſous eux & dans leurs livres. Je demande ſi ce raiſonnement ſeroit bon : nous n'en faiſons pas un meilleur, & nous nous trompons de même dans notre façon d'eſtimer nos plus beaux eſprits. Ce qui contribue encore à rendre notre eſtime pour eux moins ſérieuſe qu'elle ne devroit l'être, c'eſt le nombre infini d'Auteurs médiocre que nous avons dans notre ſcience : mais il n'en faut pas conclure qu'il ſoit plus aiſé ni moins admirable d'y exceller.

Souvenons-nous donc que notre Public en tient une école inévitable & toujours ouverte, & qu'à la faveur de cette école, où tout le monde s'instruit un peu, beaucoup de gens, comme je le fais, peut-être s'imaginent en sçavoir assez pour pouvoir s'aventurer à écrire, & que plus il y aura de ces gens là, plus il y aura aussi d'Auteurs plats & médiocres. La nation toute sçavante en auroit autant que nous; & pourquoi en seroit il de même chez elle? En voici la raison, qui est fort simple. C'est que la variété possible des formations qui ne nous donnent que des aptitudes plus ou moins médiocres pour tout exercice d'esprit, est immense. Aussi en toute science, en tout art quelconque, en tout ce qui demande de l'intelligence, ne voit-on presque que des médiocrités de différens degrés parmi les hommes. C'est à quoi en général les opérations de la nature aboutissent pour nous à cet égard, & autant qu'on en peut juger: médiocrité diverse de bonnes & de mauvaises qualités est, soit dit en passant, notre lot le plus ordinaire, comme celui de tous les êtres.

Digitized by Google

VERS à Olympe.

Je suis aujourd'hui condamné
A garder près d'Olympe un silence obstiné.
J'obéis à regret à l'objet qui me touche :
Mon respect pour Olympe égale mon ardeur :
Heureux si ce respect qui commande à ma bouche,
Hélas ! pouvoit aussi commander à mon cœur.

MADRIGAL,

Du même Auteur.

Le flambeau de la nuit brille sur l'horizon ;
Et du jour qui n'est plus nous rappelle l'image :
Iris, qui redoutoit l'ardeur de la saison,
A pris ce temps pour son voyage.
Morphée a dans ces champs répandu ses pavots :
Tout cede à la douceur du pouvoir qu'il exerce ;
Un char flexible qui nous berce,
Nous invite encore au repos.
Mais à côté d'Iris, jugez si je sommeille.
Comment fermer les yeux auprès de tant d'appas ?
Eh ! trop heureux quand mon cœur veille,
Si ma raison ne dormoit pas.

Digitized by Google

Autre du même.

L'Amour naïf ignore l'éloquence ;
Il parle peu, fait peu de complimens,
Et l'embarras d'un timide silence
Prouve l'ardeur de ses vrais sentimens.
Je ne dis pas que j'aspire à vous plaire :
Est-ce pour moi qu'est fait un sort si doux ?
Toutefois, jeune Iris, j'ai long-temps sçu me taire,
Jugez d'un cœur si réservé pour vous.

VERS

A M. le Contrôleur général, 25 Août 1757.

Le Public est content, le Monarque a parlé.
Réunissant tous les suffrages,
Vous voilà, Seigneur, installé
Pilote d'un vaisseau fameux par ses naufrages ;
Mais dans vos mains je réponds de son sort.
Oui, conjurant tous les orages,
Vous sçaurez le conduire au port.
J'ai pour garant de ma parole
Cette invariable bousole,
Ce Guide que jadis vous avez recueilli
Et de Colbert & de Sully.

M. Tanevot.

Digitized by Google

VERS

A Madame de M.... qui m'habilloit en femme.

Dis moi, comme de *Caprice* (1),
Vous vous amuſez, Clarice ;
Mais vous perdez, & vos ſoins, & votre art.
Ne défigurez point encor plus la nature :
Reprenez, s'il vous plaît, jupe, robe, coëffure ;
Ou donnez-moi ce modeſte regard
Qui fait tant de plaiſir, quoique plein de ſageſſe ;
Ce ſourire ingénu, qui toutefois nous bleſſe,
Ce port qu'on ne voit qu'en tremblant,
Cette démarche de Déeſſe,
Ces bras, ce tout enfin de lui-même brillant,
Qui triomphe ſi bien d'une ame ;
Car ce n'eſt qu'en vous reſſemblant
Qu'il eſt, ma foi, doux d'être femme.

(1) *Son chien.*

Par l'Anonyme de Chartrait, près Melun.

Le mot de l'Enigme du Mercure de Novembre eſt la *Mort*. Celui du Logogryphe eſt *Eſcarpolette*, dans lequel on trouve *étole*, *ſerpolet*, *ſol*, *Calot*, *place*, *or*, *colere*, *lot*, *carte*, *tête*, *épée*, *ſerpette*, *lettre* ou *ſecret*, *lacet*, *pater*, *pere*, *Lorette*, *Pe*, *capot*, *ſceptre*, *roſée*, *pet*, *rot*, *éclat*, *car*, *Sa*, *ré*, *ſol*, *la*, *paſtel*, *peſte*, *aſtre*.

ENIGME

*A Madame de B***.*

On vante mes attraits, & j'en vaux bien la peine ;
J'ai de l'éclat, de la fraîcheur ;
Mais je ne ſuis point aſſez vaine
Pour m'égaler à vous : ce ſeroit en blancheur
Aux Cignes comparer les Merles.
Je n'ai point ces beaux yeux, ni ce divin ſouris ;
Qui préſente aux regards ſurpris,
A travers le corail, un double rang de perles.
Vous êtes grande, faite au tour :
Je ſuis petite & rondelette.
Les graces, vos Dames d'atour,
Préſident à votre toilette ;

Digitized by Google

Et quelque main mauſſade aſſez communément
Prend ſoin d'arranger ma coëffure.
Vous devez tout votre agrément
A la ſimple & pure nature :
Je n'oſe en dire autant de moi :
Si j'en ai, c'eſt ſouvent à l'art que je le doi.
Non, je n'ai point, belle Thémire,
Ces graces, ces talens qu'en vous chacun admire ;
J'exprime des ſons aſſez doux ;
Mais je croaſſe au prix de vous.
Eſt-il quelqu'un qui ne vous aime ?
Ingénue & naïve, avec beaucoup d'eſprit :
Oui, vous êtes la douceur même,
Et très peu de choſe m'aigrit.
Ne parlant qu'à propos, vous êtes très-ſenſée,
Et je ſuis au contraire un vrai briſe-raiſon.
Pour la décence, hélas ! quelle comparaiſon !
Par moi ſouvent elle eſt bleſſée :
En rougiſſant j'en fais l'aveu ;
Si je réſiſte, c'eſt bien peu :
De ma nature très-fragile,
De mes adorateurs je fais autant d'heureux.
Les vôtres n'éprouvant que des tourmens affreux,
Prennent pour vous fléchir une peine inutile.
Quelle folie ! y penſez-vous
D'être ſi belle & ſi farouche ?
Vous ſentez, ſoit dit entre nous,
Votre Province à pleine bouche.
Au ſérail ſi vous entriez,

Vrai morceau de Sultan, sans doute vous seriez,
En dépit des jaloux, Sultane favorite :
Je n'oserois prétendre à semblable faveur ;
Car de ce lieu je suis proscrite.
Comme vous, cependant rappellant mon buveur ;
Comme vous, chaque jour je fais mainte conquête :
Oui, je fais, comme vous, tourner plus d'une tête,
Pour le coup vous me devinez :
Point encore : eh bien, apprenez
Qu'on célebre aujourd'hui ma fête.

A Paris, le 11 Novembre.

LOGOGRYPHE.

Aux soins d'un Jardinier, mon existence est dûe ;
Par-là, je suis si clair, que je saute à la vue :
Mais il ne suffit pas de connoître mon nom,
Il faut avoir recours à la combinaison.
Neuf pieds composent ma structure.
Je t'offre en premier lieu, cher Lecteur, une armure
Propre à lancer un trait, un subtil élément.
Des rives du Bosphore, un grand peuple habitant ;
Un double mot latin : le premier signifie
L'endroit devant lequel un Chrétien s'humilie :
Le second, cet asyle heureux,
Où Dieu sauva des eaux un mortel vertueux.

Digitized by Google

Une Ville en Gascogne, une autre en Autrasie;
Un terme synonime au mot cérémonie.
Poursuis, tu trouveras une interjection,
Qui marque la surprise & l'admiration.
La pompeuse voiture où tout brillant de gloire,
A Rome le vainqueur promenoit sa victoire.
Une voix lamentable, un rongeur animal,
Avec le nom latin d'un péché capital.
Un autre animal domestique;
Un pronom personnel, un ton dans la musique.
Tu vas me deviner, c'est trop me découvrir:
Adieu donc, chez Lecteur, il est temps de finir.

THIERRIAT, Professeur des Humanités, à Saint Florentin.

CHANSON.

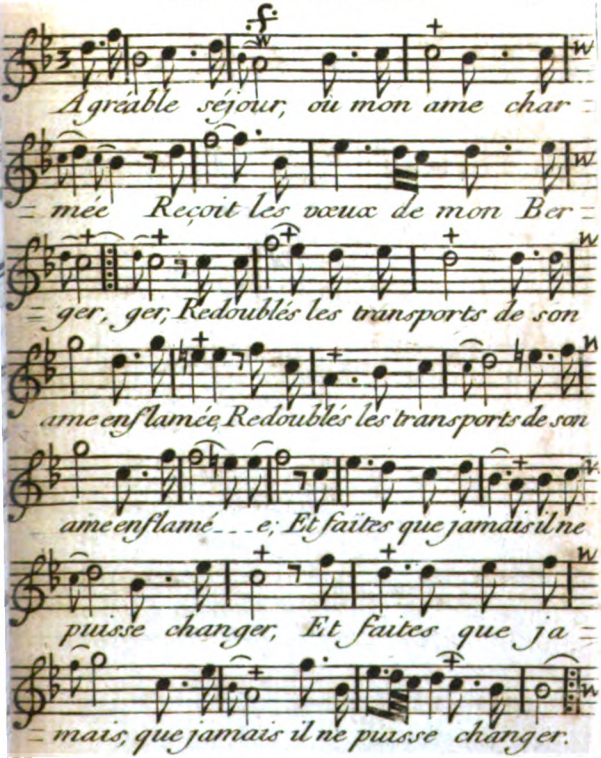
AGREABLE séjour, où mon ame charmée
Reçoit les vœux de mon Berger,
Redoublez les transports de son ame enflammée;
Et faites que jamais il ne puisse changer.
Et vous, charmans ruisseaux, dont l'onde claire & pure,
Embellit les prés d'alentour,
S'il vient se plaindre ici des peines qu'il endure,
Exprimez-lui l'excès de mon amour.

Faute à corriger dans le Conte.

Page 10, *lig.* 29, on le rempotta chez lui, *lisez*, on l'emporta chez lui.

Air tendre,

de Mr. Noblet.



Digitized by Google

Gravé par Mᵉˡˡᵉ Labassée.

Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LETTRE à M. de Boiſſy, ſur la mort du R. P. Dom Auguſtin Calmet, Abbé de Senones.

MONSIEUR, le ſoin que vous prenez de tranſmettre à la poſtérité les ouvrages & la mémoire des grands hommes de notre ſiecle, m'engage à vous apprendre la nouvelle de la mort du R. P. Dom Auguſtin Calmet, Abbé de Senones, arrivée le 25 d'Octobre, vers les ſix heures du ſoir, après une longue & fâcheuſe maladie. Ce pieux & ſçavant Abbé, étoit né à Ménil la Horgne, proche Commerci, au Diocèſe de Toul, le 26 Février 1672. Il fit profeſſion de la vie religieuſe dans la Congrégation de S. Vanne & de S. Hidulphe, Ordre de S. Benoît, le 23 Octobre 1689. Après avoir rempli les premieres places dans ſa Congrégation, il en fut élu Préſident ou Supérieur général, en 1727, & il occupa cette place encore en 1729, 1732, 1734 & 1736. Il étoit Abbé de S. Léopold

de Nancy, lorſque l'Abbaye de Senones ſituée dans les Vôges, dans la Principauté de Salen, étant venue à vaquer par la mort du R. P. D. Mathieu Petitdidier, Evêque de Macra, il en fut élu Abbé en 1728. Il a employé preſque tous les revenus de ſa menſe abbatiale, ou à ſoulager les pauvres, ou à embellir ſon abbaye, qu'il a preſque renouvellée, par les bâtimens qu'il y a ajoutés, les riches ornemens qu'il a donnés à la ſacriſtie, la nombreuſe bibliotheque qu'il y a formée, qui la rend une des plus conſidérables de la province, ne ſe réſervant rien pour lui-même. Attaché aux dévoirs de ſon état, il les a toujours remplis avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Rien n'égaloit ſon zele pour l'aſſiſtance à l'office divin, auquel il n'a jamais manqué jour & nuit, que lorſque des affaires très-preſſantes, ou quelque maladie conſidérable l'en ont empêché. Son humilité éclatoit dans tout ſon extérieur. Il n'a jamais affecté aucune diſtinction parmi ſes confreres, dont il n'étoit diſtingué que par une grande ſimplicité. Il ne ſouffroit même dans ſa vieilleſſe & dans ſes maladies, qu'avec peine d'être ſervi par un domeſtique de la maiſon. Je ne parle pas de ſes ouvrages, l'honneur que j'ai de lui appartenir en qualité de neveu, & de lui

Digitized by Google

succéder dans son Abbaye, ne me permet pas de faire son éloge. Je devois à sa mémoire, qui me sera toujours précieuse, de profiter de l'avantage que vous donnez au Public, Monsieur, par votre Mercure, de transmettre par ce canal à la postérité une partie des vertus de cet illustre défunt, & les personnes équitables pardonneront à ma reconnoissance, & à l'amour que je dois à un oncle aussi cher & aussi respectable d'employer une voie aussi légitime de contribuer à sa gloire. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'estime & de respect, votre très-humble, &c. *D. Augustin Fangé, Abbé de Senones.*

Senones en Lorraine, le 27 Octobre 1757.

Nous nous sommes hâtés de rendre cette lettre publique. Elle honore également l'oncle & le neveu. Elle est écrite avec autant de modestie que de sentiment. Cette modestie qu'on peut appeller ici une vertu de famille, a retenu D. Fangé au milieu de l'éloge. Il n'a osé rendre publiquement aux grands talens de D. Calmet la justice qu'il a rendue à ses rares vertus. Nous allons tâcher d'y suppléer foiblement en deux mots. Nous croyons être fondés à dire que la bonté des ouvrages de ce grand homme en égale le nombre, & qu'il doit être mis à juste

Digitized by Google

titre, non seulement à la tête de nos Sçavans les plus laborieux, mais encore au rang de nos meilleurs écrivains. Si ses commentaires sur l'écriture sainte sont recommendables par l'étendue & par la profondeur des recherches, les dissertations dont il les a enrichis, ne le sont pas moins par l'élégance du style, & par cette noble simplicité qu'on devroit toujours prendre pour modele. Pour finir par un trait de louange qui le caracterise, personne n'a plus ni mieux écrit que lui, & sa mémoire doit être aussi précieuse à tous les gens de lettres dont il a fait la gloire, qu'à tous les gens de bien dont il a été l'exemple.

Discours de M. du Saulx, Commissaire de la Gendarmerie, prononcé en présence de S. M. le Roi de Pologne, dans une séance publique & extraordinaire, pour sa réception à l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, le 30 Juin 1757.

Ce discours fait honneur à M. du Saulx. Sa modestie y brille de couleurs simples; il est étonné de se trouver parmi des hommes couronnés, au même rang qu'eux: ne se connoissant d'autre titre que son amour pour les lettres, il rapporte toute sa gloire & tout son bonheur au bienfait particulier

particulier d'un grand Roi, qui ne se plaît qu'à faire des heureux. L'éloge d'une fondation auguste suit naturellement : plus il loue, plus il sent qu'il ne peut reconnoître que par le sentiment l'honneur qu'on lui a fait. Cependant M. du Saulx a d'autres moyens, & sa modestie voudroit en vain les dissimuler. Il a traduit Juvénal : il ne veut regarder sa traduction jusqu'à présent que comme un essai ; mais il l'a présentée à l'Académie, & l'Académie y a applaudi généralement. Il a donc commencé à payer avant que de devoir : il a de plus, de quoi s'acquitter entiérement, en revoyant & perfectionnant l'ouvrage qu'il ne croit qu'ébauché. C'est son dessein.

« Je sens renaître mon ardeur, dit-il, » pour ranimer des traits trop languissans » à mon gré. C'est dans vos écrits, Mes» sieurs, dans vos sçavantes conférences » que je vais me hâter de puiser cette » élégance, ce goût, cette justesse si né» cessaires dans l'ouvrage que j'ai entre» pris ». Nous ne doutons point qu'il n'y réussisse. son discours prouve qu'il est né avec des talens, & qu'il sçait aussi bien penser que sentir.

M. d'Heguerty, Directeur de l'Académie, a répondu à ce discours avec beaucoup de noblesse. Il a saisi un trait parti-

Digitized by Google

Gravé par Mlle Labassée.

Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

succéder dans son Abbaye, ne me permet pas de faire son éloge. Je devois à sa mémoire, qui me sera toujours précieuse, de profiter de l'avantage que vous donnez au Public, Monsieur, par votre Mercure, de transmettre par ce canal à la postérité une partie des vertus de cet illustre défunt, & les personnes équitables pardonneront à ma reconnoissance, & à l'amour que je dois à un oncle aussi cher & aussi respectable d'employer une voie aussi légitime de contribuer à sa gloire. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'estime & de respect, votre très-humble, &c. *D. Augustin Fangé, Abbé de Senones.*

Senones en Lorraine, le 27 Octobre 1757.

Nous nous sommes hâtés de rendre cette lettre publique. Elle honore également l'oncle & le neveu. Elle est écrite avec autant de modestie que de sentiment. Cette modestie qu'on peut appeller ici une vertu de famille, a retenu D. Fangé au milieu de l'éloge. Il n'a osé rendre publiquement aux grands talens de D. Calmet la justice qu'il a rendue à ses rares vertus. Nous allons tâcher d'y suppléer foiblement en deux mots. Nous croyons être fondés à dire que la bonté des ouvrages de ce grand homme en égale le nombre, & qu'il doit être mis à juste

Digitized by Google

culier qui fait autant d'honneur à M. du Saulx, que ſes talens & ſon adoption, & ce trait devient encore une occaſion naturelle de renouveller les juſtes éloges tant de fois prodigués à un corps illuſtre (1), à qui la France entiere doit dès longtemps une éternelle reconnoiſſance.

Après avoir rendu juſtice à M. du Saulx comme homme de lettres, il ajoute : Mais votre goût pour les lettres, votre ardeur pour l'étude, vos ſuccès dans l'art difficile de faire revivre dans notre langue toutes les beautés des anciens ; ce ne ſont pas là, Monſieur, les ſeuls motifs qui nous ont engagés à vous ouvrir d'une voix unanime les portes de ce ſanctuaire des Muſes. Attaché à ce corps illuſtre de guerriers privilégiés, cher à la France par la haute nobleſſe de ceux qui le commandent, & par la valeur intrépide de ceux qui le compoſent, vous avez ſçu, Monſieur, vous concilier leur eſtime : voilà ce qui vous a valu l'honorable diſtinction d'être reçu parmi nous dans une ſéance extraordinaire, en préſence de notre auguſte fondateur. Il connoît, ce grand Prince, tout le cas qu'on doit faire d'un corps de militaires, qui doit ſon inſtitution à

(1) La Gendarmerie dont M. du Saulx eſt Commiſſaire.

Digitized by Google

Charles VII, qui depuis plusieurs siecles est habitué à combatre, à vaincre. C'est à lui que le brave & prudent Catinat dut les lauriers qu'il moissonna à la mémorable journée de la Marsaille. Vous vous rappellez, Messieurs, avec quelle distinction il se montra à la bataille de Fontenoy, il y mérita l'attention particuliere du Roi, & ses éloges. Toutes nos Annales vantent ses hauts faits d'armes. La grace que le Roi vient d'attacher aux services de cette brillante troupe, & que le Ministre de la guerre lui a fait annoncer, redoublera sans doute son zele, pour en mériter de nouvelles.

Le Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite spirituelle, en deux volumes, par le R. P. Gabriel Martel, de la Compagnie de Jesus, nouvelle édition, augmentée de lectures pour chaque jour de la retraite. *A Lyon*, chez *J. de Ville*, Libraire, rue Merciere, au grand Hercule.

Cet ouvrage, déja connu & estimé, est différent de tant d'autres qui ont paru sur cette matiere, en ce que l'on ne se contente pas d'y tracer les méditations & les autres exercices. L'Auteur s'y est attaché à les concevoir de telle maniere, que tout y est personnellement appliqué à celui qui fait la retraite. On lui fait naître, pour ainsi dire,

ſes propres penſées dans l'eſprit, ſes ſentimens & ſes mouvemens dans le cœur, ſes paroles-même, & ſes expreſſions dans la bouche. C'eſt lui qui médite, qui conſidere, qui s'examine, lui qui parle à Dieu, qui l'écoute, contemple ſes grandeurs, ſes jugemens & ſes loix ; lui qui ſe forme un plan de vie, un ſyſtême de conduite, de ſorte qu'on pourroit appeller cet ouvrage, une *retraite pratique & directive*, comme le dit l'Auteur, parce qu'en effet c'eſt le chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite ſpirituelle, qu'on y expoſe.

Code de la police, ou Analyſe des réglemens de police, diviſé en douze titres. Par M. D. Conſeiller du Roi, Lieutenant Général de police de la Ville de..... en Champagne. *A Paris*, chez *Prault*, Imprimeur des fermes du Roi, quai de Gêvres, au Paradis.

Cet ouvrage nous a paru auſſi utile pour le Public, que bien entendu & bien exécuté. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il excitât tous ceux qui ont déja fait des études & des reflexions relatives à ce genre, à doubler le travail de l'Auteur, & à concourir à le perfectionner ſur un grand nombre de matieres concernant la police. Nous manquons encore, non ſeulement d'ouvrages

Digitized by Google

bien approfondis, mais même de bons élémens. Le grand recueil commencé par M. de la Marre, & continué par M. le Clerc-du Brillet, n'eſt pas à la portée de tous ceux qui concourent à l'adminiſtration de la police dans la province. D'ailleurs des douze livres qui doivent former ce traité, les ſix derniers ſont encore deſirés du Public. « Dans ces circonſtances, dit l'Auteur, on a cru que cette analyſe pourroit avoir ſon utilité (& il a raiſon de » le croire) : l'ordre général y eſt le même » que dans le traité de la police; on a même ſouvent conſervé les expreſſions des » Auteurs. Ce que l'on trouvera de plus » dans cet abrégé, c'eſt que les titres reſtés » en ſouffrance, y ſont remplis, & que » l'on a eu le ſoin, ſur chaque matiere, » d'ajouter les réglemens qui ſont intervenus depuis.

Traité des écrouelles, par M. Charmetton, Chirurgien gradué, Profeſſeur, & Démonſtrateur d'anatomie à Lyon, ancien Chirurgien en chef de l'Hôpital général de la Charité de la même Ville. Nouvelle édition, imprimée à Lyon, chez *Regnault*, & ſe trouve, *à Paris*, chez *Briaſſon*, rue S. Jacques, à la Science & à l'Ange-Gardien.

Digitized by Google

La premiere édition de ce livre utile, a été débitée promptement. Nous pensons que cette nouvelle édition ne doit pas être reçue avec moins de faveur. L'Auteur n'avoit d'abord écrit que pour les sçavans de sa profession : il a voulu depuis se faire entendre de tout le monde, & rendre surtout ses idées familieres aux Chirurgiens de la campagne. Les changemens qu'il a faits, ne touchent que la partie pratique, car la théorique ayant été généralement adoptée, il a cru devoir la laisser subsister en son entier. Il n'a pas néanmoins altéré le fonds du traitement ; des expériences heureuses & récentes l'ont convaincu qu'il n'en est pas de plus sûr & de plus efficace. Cet ouvrage est le fruit d'une longue suite d'observations, faites dans différens Hôpitaux, & principalement dans l'Hôpital général de la charité de Lyon. Le nombre des scrophuleux que l'Auteur y a vus, les faces diverses, sous lesquelles le virus dont il est question, se manifestoit, ses suites, ses gradations étonnantes, & plus ou moins sinistres, ont été le sujet de ses plus sérieuses réflexions, & ce sont ces mêmes réflexions reduites en principes, qui forment le tissu de ce traité. Toutes les recherches qui ne conduisent à rien, n'ont ici aucune place : l'Auteur ne

Digitized by Google

s'eſt attaché qu'à ce que ſon objet a de véritablement important. « Les citations multipliées, dit-il, le rapport des opinions » des Auteurs, annoncent dans nos écrits » le mérite des autres, & non notre ſçavoir, à moins que des combinaiſons » exactes, & une appréciation juſte, ne » montrent un fonds réél, & qui nous appartienne ». L'on ſçait que les écrouelles ſont une des maladies qui affligent & humilient le plus l'art de la chirurgie : un livre qui eſt le fruit de l'expérience la plus continue, peut donc être regardé comme une ſource de bons principes, & de bons remedes, & ne ſçauroit-être trop promptement acheté par ceux qui traitent dans les Hôpitaux, dans les Villes ou dans la campagne, cette maladie cruelle & preſque incurable.

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, vous avez déja porté un jugement favorable ſur un petit Ouvrage intitulé, *Le Géographe manuel*, ſorti de la plume de M. l'Abbé Exp... il en ſort actuellement un autre de la même plume, qui embraſſe le même objet, mais bien

Digitized by Google

plus en grand, & qui, certes, mérite, Monſieur, que vous recommenciez ſur nouveaux frais : c'eſt *la Topographie de l'Univers*. On ne nous en donne encore que la premiere Partie qui fournit une idée des plus avantageuſes de celles qui doivent ſuivre. L'ordre & la diſpoſition qui s'annoncent dans ce nouvel Ouvrage, les détails neufs & intéreſſans qui s'y trouvent déja, & qui probablement en rempliront la ſuite, lui aſſurent, auprès du public, & de tout amateur éclairé, un ſuccès qui ne peut qu'être conſtant. Eſt-il ſujet auquel la belle méthode de M. le Préſident Hénault, ſoit plus applicable qu'à la Géographie ? Il n'y a que de la gloire à ſuivre de tels modeles : ſuivre, comme M. l'Abbé Exp... c'eſt être inventeur. Beaucoup d'écrivains, de Géographie ſurtout, ne ſont qu'écrivains ; M. l'Abbé Exp... eſt voyageur, obſervateur, ſçavant. *Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, diſoit autrefois le vainqueur des Gaules. Celui qui nous donne aujourd'hui l'analyſe de tous les pays du monde, peut dire : *J'ai parcouru, j'ai vu, j'inſtruis.* La critique la plus ſévere, s'attachant au fonds de l'Ouvrage, ne pourra que louer beaucoup l'excellence & l'utilité du travail de ſon Auteur. J'ai l'honneur d'être, &c. *Maclot.*

Digitized by Google

Cet éloge tiendra lieu de celui que nous aurions fait nous-mêmes de l'Ouvrage, & que nous ajoutons à l'extrait que nous en avons déja donné.

HISTOIRE universelle sacrée & profane, composée par ordre de Mesdames de France. Tomes neuf & dix, par M. Hardion, de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions, & Garde des livres du cabinet du Roi. Chez *Desprez*, rue S. Jacques 1757, deux vol. *in*-12, prix 5 liv.

Cette suite est dédiée à Madame Sophie. Le neuvieme volume renferme l'histoire du sixieme siecle, & une partie du septieme, où sont compris les Empereurs d'Orient, depuis Anastase jusqu'à Léonce; les Rois de France, depuis Clovis jusqu'à Thieri II Roi d'Orléans & de Bourgogne; le royaume des Visigots en Espagne & dans le Languedoc; l'Heptarchie d'Angleterre, & l'établissement du Mahométisme. Le dixieme volume contient le reste de l'histoire du septieme siecle, qui offre la suite des Rois de France, une partie de l'histoire d'Espagne, & de l'Heptarchie, avec toute l'histoire sacrée & profane du huitieme siecle.

Ces nouveaux volumes ne démentent point les premiers. Nous ne pouvons que

Digitized by Google

répéter le même éloge, & proposer l'Auteur pour modele en ce genre. Sa narration marche toujours avec le même ordre, la même exactitude & la même précision. Elle n'admet que les ornemens nécessaires, & prend soin d'écarter tout ce qui ne va point à l'intérêt. Son style est noble, pur, concis & clair. En un mot M. Hardion écrit avec cette élegante simplicité qu'on doit toujours suivre pour plaire autant que pour instruire. Un seul morceau suffira pour justifier cette louange, nous le prenons au hazard dans le neuvieme volume. C'est le portrait de Bélisaire.

Justinien n'étoit pas tellement occupé de ses soins pour l'administration de l'intérieur de l'empire, qu'il ne pensât à l'étendre par des conquêtes. Il jetta principalement les yeux sur Bélisaire qui, dès sa jeunesse, avoit donné des preuves signalées de ses talens supérieurs pour l'art militaire, & qui par ses exploits, a mérité d'être placé au dessus ou du moins à côté des plus grands Capitaines dont l'histoire fasse mention. Il étoit grand, bien fait, & d'une figure prevenante, doux, affable, généreux, libéral. Il se fit adorer de ses soldats, & tout attentif qu'il étoit à leur faire observer une exacte discipline, ils lui obéissoient moins par la crainte des

Digitized by Google

châtimens, que par respect pour sa vertu. Il ne souffroit jamais que dans leurs marches ils commissent le moindre désordre; & partout sur son passage, au lieu de plaintes & de murmures, il n'entendoit que des louanges & des bénédictions. Actif & prudent, vif & modéré, il usoit, suivant le besoin des affaires, de diligence ou de lenteur; intrépide dans les dangers, toujours égal, toujours tranquille, & de sens froids dans les momens les plus critiques, fécond en ressources & en expédiens, aussi modéré dans la prospérité, qu'il montroit de courage & de fermeté dans les revers. Enfin ce qui met le comble à sa gloire, au milieu des triomphes les plus éclatans, il sçut contenir son ambition dans de justes bornes, & ni les offres les plus séduisantes, ni les plus mauvais traitemens ne purent jamais ébranler la fidélité qu'il devoit à son souverain.

Etrennes militaires, tirées du dictionnaire militaire, corrigées & augmentées, utiles à toutes les personnes, qui se destinent à prendre le parti des armes, année 1758. *A Paris*, chez *Gissey*, rue de la Bouclerie; la veuve *Bordelet*, rue S. Jacques; la veuve *David*, quai des Augustins; & chez *Ducheſne*, rue S. Jacques.

Digitized by Google

ALMANACH des curieux pour l'année 1758, les Etrennes hiſtoriques, ou mêlange curieux pour 1758, contenant pluſieurs remarques de chronologie & d'hiſtoire, &c. chez *Giſſey*.

ALMANACH ou Calendrier d'Anjou, pour 1758, augmenté d'une ſuite Chronologique de l'hiſtoire des Comtes d'Anjou. *A Angers*, chez *A. J. Jahyer*, Libraire, rue S. Michel, & ſe vend *à Paris*, chez *Ganeau*, rue S. Severin.

ORAISONS choiſies de Ciceron, traduction nouvelle avec le latin à côté, ſur l'édition de Grævius, & des notes en trois volumes *in*-12. *A Paris*, chez *Barbou*, rue S. Jacques.

Les deux premiers volumes furent imprimés il y a pluſieurs années, le Public parut deſirer la traduction des Oraiſons pour *Murena*, & celles contre *Verres* touchant les *Statues*.

Pour completter ce choix, on donne ces trois Oraiſons qui compoſent le troiſieme volume, qui ſe débite actuellement: on les vend enſemble ou ſéparément.

ON trouve, chez le même Libraire, *la* Philoſophie de Dagoumer, 6 vol. *in*-12.

Digitized by Google

Lyon, 1757. Nouvelle édition augmentée d'une Physique particuliere, & divers autres Traités qui ont été trouvés dans les papiers de feu M. Dagoumer, & toute la philosophie qui a été refondue par l'Auteur.

ŒUVRES posthumes de M. de Glatigny, Avocat Général, contenant ses Harangues au Palais, ses Discours académiques, &c. *Lyon*, 1757, *in*-8°.

LES Origines ou l'ancien gouvernement de la France, de l'Allemagne & de l'Italie: ouvrage historique, où l'on voit, dans leur origine, la royauté & ses attributs, la Nation & ses différentes classes, les fiefs & le vasselage, les dignités, la hierarchie, les immunités Ecléſiastiques, & les domaines; la milice & la chevalerie; la justice distributive; la compétence des tribunaux, leur forme; les parlemens, les autres cours souveraines, les états généraux, la pairie, la légiſlation & les coutumes.

Cet ouvrage en quatre volumes de près de quatre cens pages chacun, se vend 8 liv. broché. *A Paris*, chez *Rollin*, & *Banche*, Libraires, quai des Augustins.

Pour remplir son projet dans toute son

étendue, l'Auteur a dû embraſſer toutes les parties du gouvernement. C'eſt ce qu'il a fait. Nous ne croyons pas qu'il ait rien omis d'eſſentiel. Il a diſtribué les matieres, de façon que toutes les nations qui peuvent être néceſſaires pour l'intelligence d'un chapitre, ou d'un livre, ſe trouvaſſent dans les chapitres ou dans les livres précédens.

Tout ſon ouvrage eſt diviſé en douze livres. Dans le premier il décrit l'origine de la nation & de la royauté, & il s'arrête ſur les loix qui régloient la ſucceſſion au trône. Dans le ſecond, il conſidere quels nœuds uniſſoient en un ſeul corps le chef & les membres, le Roi & la Nation : quels engagemens réſultoient de cette union, & quelle étoit la nature de ces engagemens. Avant de dire comment les contractans rempliſſoient les conditions de leurs contrats, il nous fait connoître quels étoient ces contractans. Le premier livre avoit ſatisfait en partie à cette queſtion, par les détails qu'il contient ſur la ſucceſſion au trône, & ſur l'origine de la nation en général. Les livres ſuivans juſqu'au ſixieme inclufivement, traitent des différens ſujets qui compoſoient la nation, ou qui pouvoient en devenir partie : il y développe l'origine de la liberté & de la pro-

Digitized by Google

priété, l'origine du vaſſelage & des fiefs; l'origine des dignités, & leurs attributs, l'origine enfin de la bourgeoiſie & des gouvernemens municipaux, la nature de la ſervitude, & ſes différentes eſpeces. Chacun des ſix premiers livres prepare aux ſix derniers, & chacun de ceux ci, épuiſe les matieres préparées dans les autres. Tout ce qu'il avoit dit ſur les différens membres de l'état auroit été imparfait, s'il n'avoit pas parlé des biens d'où ils tiroient leur ſubſiſtance, & à raiſon deſquels ils étoient obligés de ſervir l'état. Il laiſſe peu de choſe à déſirer ſur cet article. Dans le ſeptieme livre, où il traite des domaines du Roi, du Clergé & des particuliers, il explique en même temps comment les ſerfs, les colons, & les cenſiers avoient part à la défenſe de l'état, & contribuoient au bonheur de la ſociété, par où il termine tout ce qu'il avoit à dire ſur la ſervitude & la roture. Dans le huitieme livre il reprend les obligations réciproques du Roi & des ſujets, au point précis où le ſecond livre avoit laiſſé cette importante matiere: il explique quels étoient les devoirs du Roi, par rapport à l'adminiſtration générale; quels étoient les devoirs & les droits des ſujets, par rapport à cette même adminiſtration. Dans le neuvieme livre il traite

Digitized by Google

des devoirs du Roi & de la Nation, par rapport à la défense commune, & à cette occasion il s'étend sur tout ce qui a rapport à la guerre. Il passe delà aux devoirs & aux droits de la Nation, relativement à l'administration intérieure, autant qu'elle concerne la paix & le bon ordre, ou la police en général : il examine où residoit la puissance coactive, & comment elle s'exerçoit ; comment on amenoit les délinquans aux pieds de la justice distributive. Tel est le sujet du dixieme livre. Il nous apprend dans le suivant, quels tribunaux étoient chargés de rendre la justice ; quelle étoit leur forme & leur compétence. Dans le douzieme livre il fait quelques remarques sur les loix, dans lesquelles les Juges devoient puiser leurs sentences : il y décrit la maniere dont on en faisoit de nouvelles, & il fait voir à qui en appartenoit le droit.

Tel est, en général, le plan de cet ouvrage : quant aux détails, l'Auteur ne s'est refusé à aucun de ceux qui peuvent jetter quelques lumieres sur notre jurisprudence moderne, ou sur celle de l'empire. Il a placé, à la suite de chaque discussion, une réflexion qui indique la maniere dont chaque chose s'est modifiée, & ce qui a résulté de sa modification. Lorsque le gouvernement François ne lui fournit rien de

Digitized by Google

ſemblable à ce qu'il trouve avoir été en uſage ſous la ſeconde race de nos Rois, il dit comment & pourquoi s'eſt opéré ce changement total, & il fait alors une ſeconde réflexion ſur ce qui s'eſt paſſé à ce ſujet, en Allemagne & en Italie.

Voilà un grand ouvrage, & certainement un ouvrage très-utile : l'Auteur montre pourtant beaucoup de modeſtie. « Mon » ſtyle eſt ſans ornêment, dit-il : je n'ai » travaillé qu'à éviter l'obſcurité : lorſque » j'ai cru devoir traduire, j'ai été littéral » à l'excès, ſurtout dans l'endroit de chaque » paſſage qui me le faiſoit citer. J'ai em- » ployé, par une raiſon ſemblable, des mots » qui ne ſont pas françois : j'ai eu peur d'al- » térer les idées, en les préſentant ſous des » expreſſions qui ont un autre uſage dans » notre langue. J'ai uſé du droit qu'ont les » voyageurs de donner aux pays qu'ils dé- » couvrent tel nom qu'il leur plaît. Je ne » me ſuis pas contenté de cette précaution : » lorſque j'ai cru qu'un mot étoit déciſif » ou intéreſſant, je l'ai écrit en lettres Ita- » liques, & j'y ai joint le mot latin dont » il eſt la traduction. Enfin j'ai cité mes » Auteurs avec toute l'exactitude dont je » ſuis capable. Voilà ce que j'ai cru pou- » voir faire de mieux pour être utile à ma » patrie. Je ne me juſtifierai point de la

Digitized by Google

» hardieſſe que j'ai eue d'entreprendre un » auſſi grand ouvrage. Il eſt de nature à » être utile, fût-il abſolument mauvais. » Cette raiſon a été ſuffiſante pour me » faire affronter les dangers de l'impreſ- » ſion ».

Nous oſons l'aſſurer qu'il ne court aucun riſque, & que ſi un projet qui porte un caractere d'utilité évident, mérite la reconnoiſſance de tout bon Citoyen, une exécution auſſi pénible, auſſi recherchée, eſt ſûre du ſuffrage de tout bon Juge.

HISTOIRE Eccléſiaſtique, avec l'Hiſtoire des Empereurs, par M. le Nain de Tillemont, vingt-deux volumes *in*-4°. enrichis de citations critiques, &c. *A Paris*, chez *J. Rollin*, Quai des Auguſtins, près la rue Gît-le-Cœur, au Palmier.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire ici l'éloge de M. de Tillemont, pour rendre ſon ouvrage recommandable. Il eſt connu de tous les Sçavans de l'Europe, qui en ont toujours fait beaucoup de cas, & qui s'en ſont pourvus avec tant d'empreſſement, qu'il eſt impoſſible d'en avoir actuellement des exemplaires complets, ou du moins qu'à un prix fort haut.

Le ſieur Rollin, Libraire à Paris, propriétaire de ce Livre, ayant déjà vendu les

Digitized by Google

deux tiers de ſon fonds, & voulant quitter totalement le commerce, a cru devoir auparavant faire les frais de la réimpreſſion du premier volume qui manquoit abſolument, & par ce moyen ſe mettre en état de pouvoir encore offrir au public, & à un prix modique, 60 corps complets de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, & de l'*Hiſtoire des Empereurs*.

Les curieux qui voudront s'aſſurer de ces exemplaires avant le premier Avril 1758, les auront pour 117 liv. en feuilles, payables actuellement, ou en deux fois; ſçavoir 72 liv. qu'ils donneront d'avance, en ſe faiſant inſcrire, & 45 liv. en retirant les 22 volumes au premier Avril: s'il en reſte quelques-uns après ce temps, on ne les donnera abſolument pas à moins de 180 livres en feuilles, & il y a même lieu de croire qu'ils vaudront davantage, cet Ouvrage ne devant, ſelon les apparences, être jamais réimprimé, à cauſe des frais conſidérables qu'il occaſionneroit.

Comme il y a beaucoup de perſonnes qui ont les premiers tomes de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, & qu'elles ont négligé d'acheter les ſuivans, ou ont été arrêtées par leur cherté, le Libraire offre, pour les engager à completter, de leur fournir les

Digitized by Google

autres volumes de cette *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, depuis le troiſieme, à un prix raiſonnable.

Ceux qui ne voudroient avoir que les ſix volumes de l'*Hiſtoire des Empereurs*, pourront auſſi ſe les procurer d'ici au premier Mars prochain, par forme de ſouſcription, & pour le prix de 36 livres en feuilles, payables en une ſeule fois, ou en deux : ſçavoir 21 liv. qu'on payera en ſe faiſant inſcrire, & 15 liv. en retirant l'Ouvrage audit premier Mars. On donnera même actuellement les Tomes III & VI, ſéparément, à raiſon de 6 liv. piece, en feuilles. Les exemplaires complets qui pourront reſter de cette Hiſtoire, ne ſe donneront pas, après le premier Mars, au deſſous de 54 liv. en feuilles.

HISTOIRE Romaine, depuis la fondation de Rome, avec des citations & notes hiſtoriques, géographiques & critiques, des gravures en taille-douce, des cartes géographiques, & nombre de médailles authentiques, 16 volumes *in*-4°. & les Empereurs 5 volumes *in*-4°. en tout 21 volumes, par les *RR. PP. Catrou* & *Rouillé*, de la Compagnie de Jeſus. (1)

(1) Le tome 21, qui contient Caligula & Claude, eſt du P. Rothe, de la même Compagnie,

Digitized by Google

Malgré la critique que l'Abbé Desfontaines fit, dans ſon temps, de l'Ouvrage des PP. Catrou & Rouillé, dont il n'étoit pas l'ami, on ne ſçauroit diſconvenir qu'il n'ait un vrai mérite; la preuve eſt que les Anglois ſe ſont empreſſés de le traduire dans leur Langue, & l'ont publié en quatre volumes *in-folio*: ils ont été imités par les Italiens & les Hollandois qui ont donné cette Hiſtoire *in-4°.* & toutes les autres Nations ſe ſont procuré quelqu'une de ces quatre verſions.

Ce n'eſt donc pas faire un mauvais préſent au public, que de lui offrir, par forme de ſouſcription, d'ici au premier Avril 1758, 50 exemplaires complets de cet Ouvrage, qui reſtent au Libraire, en petit papier, & 20 exemplaires en grand papier. On payera ceux en petit papier, 90 liv. en feuilles, en un ſeul paiement, ou en deux: ſçavoir 54 liv. préſentement, & 36 liv. en retirant les 21 volumes au premier Avril. Le grand papier coûtera 110 liv. payables de même tout à la fois, ou en deux, dont 72 liv. ſe donneront d'avance, & 38 liv. en retirant également les 22 volumes. Paſſé le premier Avril,

qui doit continuer les Empereurs pour completter cet Ouvrage; il y aura tout au plus deux ou trois volumes encore.

Digitized by Google

les exemplaires qui pourront rester, vaudront, en petit papier, 160 liv. & 220 liv. en grand papier.

Les personnes qui ont déja les 12 premiers volumes de cet Ouvrage, pourront se procurer la suite à raison de 4 liv. 10 s. chaque volume, en petit papier, & de 6 liv. en grand papier, jusqu'au premier Avril.

Il reste encore 90 exemplaires de l'édition *in*-12, en 20 volumes qui renferment la République Romaine en entier, avec 106 planches en taille-douce; le sieur Rollin les donnera à 15 liv. en feuilles jusqu'au mois de Mars prochain: passé ce temps, on les paiera 38 livres.

INSTRUCTIONS Chrétiennes sur les Mysteres de N. S. J. C. & sur les principales Fêtes, où sont expliquées les Epîtres & Evangiles des Dimanches de l'année, par *M. de Singlin* (1), six volumes *in*-12.

Si plusieurs éditions nombreuses d'un ouvrage en beaucoup de volumes, suffisent pour assurer sa célébrité, & prouver son excellence, peu de Livres doivent être recherchés avec plus d'empressement que

(1) M. Blaise Pascal avoit tant d'estime pour M. de Singlin, qu'il se mit sous sa conduite, & l'engagea à recevoir ses écrits.

Digitized by Google

celui de M. de Singlin. En effet, malgré trois éditions *in*-8°. l'une faite chez Savreux, & les deux autres chez Pralard, celle en douze volumes *in*-12, que l'on donna en 1734, fut enlevée en très-peu de temps, & sur les sollicitations que l'on fit au Libraire, il se résolut d'en faire une nouvelle en 6 volumes aussi *in*-12, mais d'un caractere plus petit, afin de la pouvoir donner à meilleur compte, & de faciliter par-là aux personnes charitables, les moyens d'en gratifier les jeunes gens, ou les pauvres familles, pour leur instruction. C'est encore dans la même vue que le sieur Rollin, Libraire, offre actuellement ce qui lui reste d'exemplaires de cet excellent Livre, qui peut servir comme une *Année Chrétienne*, à 5 liv. l'exemplaire en feuilles, & il donnera même le septieme exemplaire *gratis*, à ceux qui en acheteront une demi-douzaine à la fois. Si tout ne se trouve pas vendu au premier Avril 1758, on ne les donnera pas alors à moins de 12 liv. en feuilles.

Despilly, Libraire, rue S. Jacques, à la vieille Poste, donne avis qu'il vient d'acheter de Prault pere, le privilege entier des Ouvrages de M. Ballet, Prédicateur de la Reine, ci-devant Curé de Gif;

Digitized by Google

ſçavoir, ſes Panégyriques, *in*-12, 4 vol. 10 liv. ſes Prônes, *in*-12, 5 vol. 12 liv. 10 ſols : traité de la Dévotion à la Sainte Vierge, *in*-12, 2 liv. 10 ſols. Traité de la Pénitence du Carême, *in*-12, 2 liv. 10 ſols.

On trouve chez le même Libraire, *Theſaurus Sacerdotum & Clericorum*, in-12, 2 livres.

On prépare une nouvelle édition du *Dictionnaire portatif des Théâtres*, avec des corrections & des augmentations conſidérables. Comme l'Auteur de cet Ouvrage voudroit le rendre le plus exact qu'il ſera poſſible, il ſupplie les perſonnes qui auront fait quelques obſervations à ce ſujet, ou qui déſireroient qu'on y changeât quelques articles, de vouloir bien lui en faire part, & d'adreſſer leurs réflexions, le plutôt qu'il ſe pourra, chez Jombert, Libraire, rue Dauphine.

Comme, dans quelques petits ouvrages qui ont paru depuis trois ans, ſur les *Théâtres* & ſur les *Belles-Lettres*, on attribue ſouvent la même Piece à différentes perſonnes, on ſupplie les Auteurs de vouloir bien envoyer un catalogue exact de leurs ouvrages dramatiques, & d'y indiquer poſitivement les Pieces qu'ils ont compoſées

fées seuls, & celles qu'ils ont faites en société. S'ils jugent aussi à propos de donner quelques particularités sur leur vie, on les insérera fidélement à leur article.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

La république des lettres est inondée, Monsieur, d'une foule de critiques auxquelles on feroit souvent trop d'honneur de répondre : on y est pourtant quelquefois obligé, lorsqu'elles touchent à certaines matieres délicates, sur lesquelles on ne doit souffrir ni imputation, ni soupçon. C'est le cas où je me trouve aujourd'hui. Voici le fait. Dans un recueil périodique qui s'imprime à Geneve, & qui a pour titre, *Choix Littéraire*, on a inséré un écrit contre l'Encyclopédie. L'Auteur après avoir avancé que ce Dictionnaire est *presque partout* une compilation (sur quoi je m'en rapporte aux lecteurs équitables), se propose de faire voir que les articles sont quelquefois contradictoires les uns aux autres, & voici comment il le prouve.

» On dit dans l'Encyclopédie que l'*ana-*
» *tocisme* est un contrat usuraire, où l'on
» stipule l'intérêt de l'intérêt uni au prin-

Digitized by Google

» cipal, & que c'eſt la plus criminelle » eſpece d'uſure ; & à l'article arrérages, » M. d'Alembert prouve géométriquement » que l'intérêt de l'intérêt eſt auſſi bien dû » & légitimement exigé que l'intérêt » même. » Me voilà, Monſieur, bien clairement accuſé de favoriſer expreſſément *la plus criminelle eſpece* d'uſure ; je ne m'en ſerois jamais douté. En effet, croiriez-vous qu'à l'article *arrérages*, il n'y a pas un mot de ce qu'on m'impute ? J'y examine ſeulement différentes queſtions de calcul ſur l'intérêt ſimple & l'intérêt compoſé : ceux qui ont ouvert des livres d'arithmétique & d'algebre, ſçavent qu'on y traite tous les jours de pareilles queſtions, ſans qu'on ſoit accuſé pour cela de prêcher en faveur de l'uſure. On examine ce que le débiteur doit au créancier, relativement aux conventions faites entr'eux, & on laiſſe aux Théologiens à juger ces conventions du côté moral. Les Sçavans qui liront l'article *arrérages*, & qui ſont au fait de la matiere, n'y verront pas autre choſe. Qu'il me ſoit permis d'exhorter le Critique à parler de ce qu'il entend, & l'Editeur Génevois à mettre plus de choix dans ce qu'il imprime.

Je ſuis, &c.

D'ALEMBERT.

Digitized by Google

Dans ce même Choix (1) on a inféré une Description géographique du royaume de la poésie, traduite de l'anglois, qui mérite une observation de notre part. Le Traducteur de ce morceau pouvoit s'épargner la peine de le mettre en françois. L'Auteur original est M. de Fontenelle, son françois n'avoit pas besoin d'être traduit. Il étoit plus simple & plus court de redonner la piece telle qu'elle a été imprimée dans le *Mercure galant*, de Janvier 1678, p. 147, & dans le *Choix des anciens Mercures*, 1757, sous le titre de *Description de l'Empire de la Poésie.* Pour mieux convaincre nos Lecteurs de la vérité de ce plagiat, nous allons transcrire ici la premiere page de ces deux écrits. Ceux qui seront curieux de lire tout le morceau de M. de Fontenelle, pour le comparer avec la traduction de l'anglois, le trouveront dans le *Choix des anciens Mercures*, tome second, pages 41 & 42.

Description de l'Empire de la Poésie, par M. de Fontenelle.

Cet empire est un grand pays très-peuplé. Il est divisé en haute & basse poésie, comme le sont la plûpart de nos Provinces.

La haute poésie est habitée par des gens

(1) Ce Choix se vend chez *Lambert*, rue de la Comédie.

Digitized by Google

graves, mélancoliques, refrognés, & qui parlent un langage qui eſt à l'égard des autres provinces de la poéſie, ce qu'eſt le bas-Breton pour le reſte de la France. Tous les arbres de la haute poéſie portent leurs têtes juſques dans les nues. Les chevaux y valent mieux que ceux qu'on nous amene de Barbarie, puiſqu'ils vont plus vîte que les vents; & pour peu que les femmes y ſoient belles, il n'y a plus de comparaiſon entr'elles & le ſoleil. Cette grande ville que la carte vous repréſente au delà des hautes montagnes que vous voyez, c'eſt la capitale de cette province: elle s'appelle le *Poëme épique*. Elle eſt bâtie ſur une terre ſablonneuſe & ingrate, qu'on ne ſe donne preſque pas la peine de cultiver. La ville a pluſieurs journées de chemin, & elle eſt d'une étendue ennuyeuſe. On trouve toujours à la ſortie des gens qui s'entretiennent, au lieu que quand on paſſe par le roman qui eſt le fauxbourg du poëme épique, & qui eſt cependant plus grand que la ville, on ne va jamais juſqu'au bout ſans rencontrer des gens dans la joie, & qui ſe préparent à ſe marier, &c.

Deſcription Géographique du Royaume de Poéſie, traduite de l'Anglois.

La Capitale de la *haute-Poéſie* s'appelle

Poëme Epique. Elle eſt ſituée dans un terrein ſablonneux & ingrat, que peu de gens ont eſſayé de cultiver (1) ... Cette région eſt habitée par une ſorte de perſonnages graves, à l'air impoſant, à la mine refrognée, dont le langage, comparé à celui des autres Provinces, eſt comme l'Eſpagnol par rapport au François. Les hommes y ſont d'ordinaire, héros de profeſſion ..... Pour les femmes, le ſoleil lui-même ne mérite pas d'être mis en parallele avec la plus laide d'entr'elles : les chevaux de cette contrée courent plus vîte que le vent, & les arbres portent leurs têtes juſques dans les nuës. .... Ce qu'il y a de déſagréable dans cette ville, ce ſont les querelles, les défis, les combats & les maſſacres, qu'on rencontre à chaque pas : mais la triſteſſe que cette vue inſpire, ſe diſſipe dès qu'on a mis le pied dans le grand fauxbourg, que l'on nomme les Romans. Il ſurpaſſe en étendue la ville elle-même. Le ſang y eſt parfaitement beau, & toutes les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe ſont les plus accomplies qu'on puiſſe imaginer. Ils ont tous été grands voyageurs, & ſont amans

(1) Nous avons ſupprimé de cette page tout ce qui n'eſt qu'amplification, & nous l'avons marqué par des points.

Digitized by Google

passionnés : tout leur temps se passe dans des plaisirs & des fêtes continuelles, & ils ne permettent presque jamais qu'un étranger s'en retourne chez lui sans avoir assisté à cinq ou six mariages des plus brillans, &c.

On voit par cette traduction que l'Auteur Anglois n'a fait qu'amplifier l'ouvrage François, qu'il a d'ailleurs copié presque mot à mot. S'il eût été de bonne-foi, il eût dû intituler sa Description : *Paraphrase du françois de M. de Fontenelle.*

Nous nous empressons d'annoncer *le danger des Passions*, ou *les Anecdotes Syriennes & Egyptiennes*, traduction nouvelle, en deux parties in-12, par l'Auteur de l'*Ecole de l'Amitié.*

Ce nouveau Roman nous paroît aussi moral & aussi bien écrit que le premier : son ton même est plus élevé ; il est conforme aux événemens, qui sont du plus grand tragique. Nous voudrions nous étendre davantage, mais l'ouvrage nous est parvenu trop tard pour en donner aujourd'hui l'extrait. Nous sommes obligés de le remettre au mois de Janvier. Ces anecdotes se trouvent à *Paris*, chez *Rollin*, Libraire, sur le quai des Augustins, & se vendent 3 liv. brochées.

Digitized by Google

Avis aux Souſcripteurs du livre intitulé : *Nouveau Traité de Diplomatique*, où l'on examine les fondemens de cet art, on établit des regles ſur le diſcernement des titres, & l'on expoſe hiſtoriquement les caracteres des Bulles pontificales & des diplomes donnés en chaque ſiecle : avec des éclairciſſemens ſur un nombre conſidérable de points d'hiſtoire, de chronologie, de littérature, de critique & de diſcipline ; & la réfutation des diverſes accuſations intentées contre beaucoup d'archives célebres, & ſurtout contre celles des anciennes Egliſes. Par deux Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, cinq volumes *in*-4°. avec un très-grand nombre de planches & de figures en taille douce.

Les planches très-nombreuſes du troiſieme volume de cet ouvrage n'en ont pas ſeulement retardé la livraiſon ; mais elles ont encore obligé le Libraire-Imprimeur à faire des avances conſidérables. La gravure des planches, qui entreront dans le quatrieme volume, eſt achevée. On y traitera la matiere des Sceaux ; objet non moins curieux qu'intéreſſant. Suivra la troiſieme partie de l'ouvrage, où l'on examinera le ſtyle, les formules, les ſouſcriptions, les dates & tous les autres caracteres in-

Digitized by Google

trinſeques des diplomes. La compoſition eſt commencée il y a ſix ou ſept mois. Le Libraire compte être en état d'offrir au Public ce nouveau travail vers la fin de l'année 1758. En conſéquence il a pris la réſolution de faire ſouſcrire pour le quatrieme tome en livrant le troiſieme.

Au 15 Septembre 1757, le ſieur Deſprez, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue S. Jacques à Paris, a délivré le tome troiſieme en feuilles, en recevant pour le petit papier 20 liv. ſçavoir 10 liv. pour la livraiſon du tome troiſieme, & 10 livres d'avance pour le tome quatrieme.

Et pour le grand papier 32 liv. ſçavoir 16 livres pour le tome troiſieme, & 16 liv. d'avance pour le tome quatrieme, dont il ſera donné une reconnoiſſance. Tous les volumes ſe vendent, pour ceux qui n'ont pas ſouſcrit, 24 liv. le volume relié en petit papier, & 30 liv. en grand papier.

NOUVEAUX Commentaires ſur les ordonnances du mois d'Avril 1667, du mois d'Août 1669, du mois d'Août 1670, du mois de Mars 1673, ſur l'édit des épices du mois de Mars 1673, & ſur l'édit du mois d'Avril 1695, concernant la juriſdiction Eccléſiaſtique : par M*** Con-

Digitized by Google

seiller au Préſidial d'Orléans. *A Paris*, chez le même Libraire.

Cette nouvelle édition a trois grands avantages ſur celle qui l'a précédée.

1°. Par rapport au commentaire ſur l'ordonnance civile de 1667, qui eſt conſidérablement augmentée. A la ſuite de la préface qui eſt à la tête, on trouvera, de plus que dans la premiere édition, des obſervations intéreſſantes ſur la nouvelle procédure établie en Pruſſe : obſervations qui prouvent, que quoique puiſſent en penſer des perſonnes peu inſtruites & ſéduites par le préjugé, cette procédure eſt moins ſimple en effet, que celle qui eſt établie pour la France par l'ordonnance de 1667.

2°. En général cette ſeconde édition a été travaillée de nouveau par l'Auteur, augmentée, corrigée & perfectionnée ſur les réflexions d'un ſçavant Magiſtrat (1). On trouvera ent'autres dans la nouvelle édition du commentaire ſur l'ordonnance criminelle de 1670, pluſieurs augmentations importantes, principalement ſur les cas préſidiaux & prévôtaux, & ſur la maniere d'inſtruire les procès criminels des Eccléſiaſtiques pour les cas privilégiés; &

(1) Feu M. Joly-de-Fleury, Procureur général au Parlement de Paris.

Digitized by Google

l'on y a ajouté aussi à la tête du titre XIV des regles touchant la maniere de bien interroger un accusé, qui ne seront pas peu utiles aux Juges & à ceux qui sont chargés de l'instruction des procès criminels.

3°. Enfin dans cette nouvelle édition, ces commentaires sont tous accompagnés de tables alphabétiques des matieres fort utiles & très-étendues, qui ne se trouvent point dans la premiere, & par le moyen desquelles on est à portée de trouver dans le moment, sur quelque matiere que ce soit, tout ce que l'on croit avoir besoin de consulter dans les commentaires.

A l'égard du nouveau commentaire sur l'édit du mois d'Avril 1695, concernant la juridiction Ecclésiastique, il n'a paru qu'au commencement de la presente année 1757. Il est précédé d'une préface raisonnée, qui mérite d'être lue, pour les principes exacts qu'elle renferme. Ces principes se trouvent établis, pour la plus grande partie, dans les différens articles de l'édit dont il s'agit : mais cet édit contient encore plusieurs autres dispositions, qui regardent les Evêques, ainsi que les autres Ecclésiastiques du royaume, & qui concernent leurs droits & juridiction, de même que ceux des Archidiacres, Officiaux, &c. C'est ce que l'on peut voir par le précis que

Digitized by Google

l'Auteur a donné de cet édit dans sa préface.

EXTRAIT d'un Mémoire sur les avantages qu'on pourroit tirer pour l'engrais des terres, des matieres dont les pluies & les vents rempliſſent les vallées. Ce Mémoire a été lu à la Séance publique de l'Académie d'Amiens, inſérée dans le Mercure précédent. Il eſt de M. Biſet.

L'Auteur fait obſerver d'abord que les terres cultivées perdent peu à peu le principe de leur fécondité, que les ſucs qu'elles font paſſer dans la ſubſtance de leurs fruits conſtituent eſſentiellement ce principe, & que ſi on tarde trop à les leur rendre, elles ne ſçauroient continuer à ſervir que très-imparfaitement nos beſoins.

Il ajoute que les terres ne ſont pas ſeulement épuiſées, par ce qu'elles dépenſent de ſucs pour produire leurs fruits; mais qu'elles le ſont auſſi par la perte de ceux que les pluies & les vents ne ceſſent de leur enlever. Cette vérité dont il ſeroit trop long de détailler ici les preuves, qu'il tire de la légéreté ſpécifique des parties fécondantes de nos terres, devient ſenſible en conſidérant la peine extrême qu'on a à

Digitized by Google

entretenir la fertilité des endroits de nos campagnes, d'où les pluies & les vents emportent beaucoup de matieres, & au contraire la fécondité inépuisable & comme nécessaire de ceux (tels que les fonds) où ils les transportent.

Pour réparer la fertilité des terres, on n'employe communément d'autre moyen que celui de leur rendre les fruits qu'elles ont produits; on se contente de leur rapporter des fumiers, ou d'autres engrais pareils, qui ne sont précisément que les débris de ces fruits, ou des animaux qui s'en sont nourris. Il est aisé qu'on ne répare ainsi qu'une partie du mal: on leur rend tout au plus ce qu'il leur a coûté pour fournir à la substance des plantes; tous les sucs féconds que les pluies & les vents leur ont enlevés, & qu'ils leur enlevent continuellement, sont pour elles de pures pertes.

De-là il conclut que les terres en général doivent s'épuiser de plus en plus, puisqu'elles perdent plus de sucs féconds qu'il ne leur en est rendu, & que cependant elles ne produisent qu'à proportion de ce qu'elles en contiennent. L'Auteur prévient une objection qui se présente d'elle-même: si les terres s'épuisent, les espaces cultivés doivent se resserrer de plus en plus, loin de

Digitized by Google

s'étendre, comme il le paroît d'abord par les nouveaux défrichemens qu'on fait tous les jours; mais il montre que ces défrichemens n'indiquent rien de contraire à cet épuiſement général des terres, en faiſant obſerver que les eſpaces qu'on défriche ſont des terres qui étoient autrefois en valeur, dont on n'a abandonné la culture que quand elles ſe ſont trouvées épuiſées. Celles de ces terres abandonnées (ſituées ordinairement ſur des pentes) ſur leſquelles il ne ſe forme point de gazon aſſez épais pour arrêter & retenir les ſucs féconds que les pluies & les vents leur rapportent, ſont celles par leſquelles ſe font ſentir les progrès de cet épuiſement général, auquel l'Auteur penſe qu'on ne ſçauroit s'empêcher de reconnoître que nos terres ſont expoſées.

Mais ſeroit-il abſolument beſoin, pourſuit-il, d'avoir à prévenir les effets funeſtes d'un pareil épuiſement, pour chercher à tirer parti des matieres que les pluies & les vents enlevent aux terres cultivées? Si ces matieres ſont propres à rétablir la fécondité des terres, elles méritent par elles-mêmes les ſoins qu'on prendroit à les leur rendre.

Rien n'eſt plus ordinaire que d'entendre nos Cultivateurs ſe plaindre de la ra-

Digitized by Google

reté des engrais, de leur prix excessif, & de la difficulté qui en résulte, de mettre en valeur quantité de terres qu'ils se croyent obligés d'abandonner ou de laisser dans un état de maigreur qui ruine très-souvent l'espérance des récoltes. Tous les fonds, toutes les vallées en sont remplis, toute la graisse des terres voisines, tous les sucs féconds que les pluies & les vents entraînent, y sont tombés, & nous y offrent une source de richesses d'autant moins à négliger, qu'il ne doit coûter que des frais de transport pour en rétablir nos terres.

L'Auteur rassure ensuite ceux qui pourroient se laisser aller à la crainte de voir ruiner les vallées, si on leur enlevoit ces matieres que les pluies & les vents leur ont apportées, en faisant considérer que les dépôts qui se forment dans ces vallées sont commencés depuis les premiers temps du monde, qu'ils en ont rehaussé le terrein de 10, 20 à 30 pieds, & qu'un demi-pied, ou un pied qu'on laisseroit dans le fonds de celles qu'on pourroit creuser sans trop d'inconvénient, suffiroit pour produire autant de fruits qu'on en retire aujourd'hui.

L'Auteur termine son Mémoire en faisant voir qu'on employe avec le plus grand

Digitized by Google

ſuccès pour l'engrais des terres, des matieres entiérement ſemblables à celles dont il recommande l'uſage ; telles ſont celles qui proviennent du curement des rivieres. Ces matieres ſont, comme celles qui ſont venu remplir les vallées, le produit de ce que les pluies & les vents ont enlevé aux terres cultivées : ou s'il ſe trouve entr'elles quelque différence, c'eſt à l'avantage de celles qui ſont dépoſées dans les vallées, puiſque celles du fonds des rivieres ont été lavées & comme dégraiſſées dans l'eau courante qui les a reçues, & que les autres au contraire conſervent encore tous les ſucs féconds qu'elles ont apportés des plaines.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, du 25 Août 1757.

L'Académie des Belles-Lettres de Montauban, a célébré la fête de S. Louis, ſelon ſon uſage ; & après avoir aſſiſté le matin à une Meſſe ſuivie de l'*Exaudiat*, pour le Roi, & au Panégyrique du Saint, prononcé par le R. P. Treboſc, religieux de l'ordre de S. François, de la grande Obſervance, elle a tenu, après midi, une

Digitized by Google

assemblée publique dans la salle de l'hôtel-de-ville.

M. de S. Hubert de Gaujac, Chevalier de l'ordre militaire de S. Louis, Directeur de quartier, a ouvert la séance en annonçant au public les divers objets dont l'Académie alloit s'occuper.

M. l'Abbé Bellet a lu ensuite l'Eloge historique de feu M. de la Mothe, Doyen de l'Académie & de la Cour des Aydes, & il a tracé le vrai caractere de ses mœurs & de son talent.

M. de la Galaisiere, Intendant de cette Généralité, qui avoit été élu à la place de feu M. de la Mothe, a prononcé alors son Discours de remerciement. Ce n'est point un simple tissu de louanges fines & délicates; c'est de plus un ouvrage solide, nerveux, plein de sentiment & de choses, & écrit avec beaucoup d'élégance. Le nouvel Académicien y a démontré que les Belles-Lettres sont également propres à rendre le Magistrat utile & aimable, en l'éclairant & en adoucissant ses mœurs; il a fait observer tout ce que l'humanité a gagné par le progrès des sciences & des arts. Autrefois, disoit-il, la Philosophie se bornoit à nous apprendre à chercher notre bonheur en nous-mêmes; elle nous apprend aujourd'hui à rendre les autres

Digitized by Google

heureux.... Chaque individu eſt cher à la patrie... Si nous avons une foule d'excellens ouvrages ſur les parties économiques du Gouvernement, ce ſont tous des écrits enfantés par les Belles-Lettres, &c. M. de la Galaiſiere en a caractériſé un, en particulier, mais il l'a fait en maître qui, d'un ſeul coup de pinceau, ſçait peindre fortement & avec vérité. Du reſte l'éloge du Roi & celui du Miniſtre, protecteur de l'Académie, ſe ſont placés naturellement, & comme d'eux-mêmes, dans ſon Diſcours; & en parlant des membres de la Compagnie, que l'uſage ou une attention obligeante lui a offerts dans ſa marche, il a prouvé l'intérêt ſenſible qu'il prend déja au corps littéraire qui l'a adopté, & ſon habileté à tracer en peu de mots des portraits reſſemblans. Ces divers tableaux réunis auroient ſuffi pour compoſer un tribut académique fort ingénieux, ſi, relativement au ſujet qu'il avoit choiſi, il ne s'étoit pas fait un devoir de prêcher, pour ainſi dire, d'exemple, en joignant lui-même, dans cette occaſion, l'utile à l'agréable.

M. de S. Hubert, en lui répondant, a pris ce ton libre & aiſé, qui ſied ſi bien à un Militaire; mais il n'en a pas moins obſervé toutes les regles de l'exactitude,

Digitized by Google

de l'élégance & de la politeſſe, qui diſtinguent un véritable Académicien. Quoiqu'il ait prétendu être *peu verſé dans l'art de louer*, il n'a pas laiſſé d'en mettre beaucoup dans les divers traits qu'il a raſſemblés, ſoit en parlant du Roi, ſoit en adreſſant la parole au nouvel Académicien. Sans s'appeſantir ſur rien, ſans rechercher rien en apparence, il a ſaiſi & embraſſé tout ce que ſon ſujet pouvoit lui préſenter : il en a réſulté un enſemble délicat, qu'on affoibliroit en le décompoſant dans un extrait ordinaire.

Ici M. Bernoi, Secretaire perpétuel, a adreſſé des vers à M. de la Galaiſiere, où, ſous prétexte de lui expliquer les loix & les ſtatuts de l'Académie, il l'a peint adroitement lui-même, en faiſant ſemblant de lui préſenter le tableau des obligations d'un Académicien.

M. Carrere, fils, qui a entrepris un ouvrage conſidérable ſur l'*Union de l'eſprit des Lettres avec l'eſprit du Gouvernement*, a fait part de ſon plan à l'Académie. Il ſe propoſe de prouver dans le plus grand détail, que les connoiſſances les plus vaſtes ſont néceſſaires à l'homme d'Etat ; que toutes les connoiſſances ſont renfermées dans les tréſors de la littérature ; que c'eſt là qu'on puiſe la ſupériorité des lumieres ;

Digitized by Google

que chez tous les peuples, la sageſſe & la ſupériorité du gouvernement, ont été l'ouvrage de l'eſprit des Lettres ; que la France, en particulier, dans l'oubli général des Sciences, fut une nation ſans ordre & ſans gouvernement ; & que l'époque de la renaiſſance des arts parmi nous, eſt celle de la grandeur & de la gloire où eſt enfin parvenue la Monarchie Françoiſe. L'Auteur s'eſt contenté de lire un chapitre de ſon ouvrage, qui, à en juger ſur cette premiere ébauche, deviendra auſſi intéreſſant par la forme qu'il lui donne, que par le fonds des matieres qu'il y traite.

Pour varier les lectures, M. l'Abbé Bellet a lu une Ode ſur *les ſervices que les talens ont rendus aux hommes, par l'invention des arts.* En voici la derniere ſtrophe, où l'Auteur, en s'adreſſant au nouvel Académicien, lui rappelle le ſujet de ſon Diſcours, & la maniere dont il l'a traité.

Loin d'ici ce dogme cinique,
Où, pour dégrader les beaux Arts,
On veut qu'ils ſoient la ſource unique
De nos plus coupables écarts.
La gloire de cette journée
Eſt viſiblement deſtinée
A venger l'honneur d'Apollon :
Il ſe prévaudra de l'hommage

Digitized by Google

Dont vous lui payez son suffrage,
En entrant au sacré vallon.

Comme l'Académie avoit encore à remplacer feu M. de Caulet, Président du Parlement de Toulouse, Académicien associé, M. l'Abbé Bellet a lu son Eloge historique, où il l'a peint comme Académicien & comme Magistrat; & M. le Directeur a proclamé l'élection de M. le Chevalier Chauvelin, Grand-croix de l'ordre de S. Louis, Lieutenant-général des armées du Roi, & son Ambassadeur à la Cour de Turin.

Enfin M. le Secretaire perpétuel a lu le Programme de l'Académie; M. Largues, Trésorier de France à Toulouse, couronné plusieurs fois par l'Académie des Jeux Floraux, a fait réclamer le prix de l'Ode qui lui avoit été adjugé, & la séance a été terminée par la lecture de cette Ode.

M. l'Evêque de Montauban ayant destiné la somme de deux cens cinquante livres, pour donner un prix de pareille valeur à celui qui, au jugement de l'Académie des Belles-Lettres de cette ville, se trouvera avoir fait le meilleur Discours sur un sujet relatif à quelque point de morale tiré des Livres saints, l'Académie distribuera ce prix le 25 août prochain, fête de Saint Louis Roi de France.

Digitized by Google

Le sujet de ce Discours sera pour l'année 1758, *Les grandes ames sont capables d'émulation, sans être susceptibles de jalousie*, conformément à ces paroles de l'Ecriture-sainte : *Quam* (sapientiam) *sine fictione didici, & sine invidiâ communico.* Sap. VII. 13.

L'Académie, en proposant une seconde fois le même sujet aux Orateurs, les avertit d'en bien prendre le sens, d'éviter le ton de déclamateur, de ne point s'écarter de leur plan, & d'en remplir toutes les parties avec justesse & avec précision.

Les Discours ne seront, tout au plus, que de demi-heure, & finiront toujours par une courte priere à Jesus-Christ.

On n'en recevra aucun qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en Théologie.

Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une marque ou un paraphe, avec un passage de l'Ecriture sainte, ou d'un Pere de l'Eglise, qu'on écrira aussi sur le registre du Secretaire de l'Académie.

L'Académie ayant réservé le prix de cette année, elle l'a destiné à une Ode ou à un Poëme dont le sujet sera, pour l'année 1758, *Les ressources de la France contre ses ennemis.*

Digitized by Google

Il y aura ainſi deux prix à diſtribuer, l'année 1758, un prix d'éloquence & un prix de poéſie.

Les Auteurs feront remettre leurs ouvrages, dans le courant du mois de Mai prochain, entre les mains de M. de Bernoy, Secretaire perpétuel de l'Académie, en ſa maiſon, rue Montmurat, ou, en ſon abſence, à M. l'Abbé Bellet, en ſa maiſon, rue Cour-de-Toulouſe.

Le Prix ne ſera délivré à aucun, qu'il ne ſe nomme, & qu'il ne ſe préſente en perſonne, ou par Procureur, pour le recevoir & pour ſigner le Diſcours.

Les Auteurs ſont priés d'adreſſer à M. le Secretaire trois copies bien liſibles de leurs ouvrages, & d'affranchir les paquets qui ſeront envoyés par la poſte. Sans ces deux conditions les ouvrages ne ſeront point admis au concours.

Le Prix de Poéſie a été adjugé à l'Ode qui a pour ſentence :

Vixère fortes . . . . . ignotique longâ
Nocte carent, quia vate ſacro. HOR. Od. 9. l. 4.

Le Poëme qui a pour ſentence (*Carmen amet quiſquis carmine digna facit.* OVID.) a balancé les ſuffrages.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

PHYSIQUE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, persuadé que vous vous prêtez autant que vous le pouvez à toutes les choses qui peuvent jetter de la lumiere dans les sciences, & qui peuvent tourner à l'avantage de la société, j'espere que vous voudrez bien examiner les effets d'un coup de tonnerre & quelques réflexions que j'ai faites à ce sujet, & que vous les insérerez dans votre Mercure, si vous les jugez dignes d'y occuper une place.

Le tonnerre est tombé le 14 Juillet dans un jardin du fauxbourg S. Marceau, situé un peu au-delà de la rue du Banquier, appartenant à M. Desmet, Concierge du Jardin des Apothicaires. Le tonnerre tomba d'abord sur le faîte du pignon de l'orangerie, où il fit tomber cinq ou six pierres & autant de tuiles; il descendit le long du

Digitized by Google

bord du pignon qui est à l'oueſt, & fit un trou conſidérable cinq ou ſix pieds plus bas que le précédent; il y exerça même un tel effort, que tous les environs du trou ſont crevaſſés : il ſuivit toujours la même direction, & fit une échancrure conſidérable à l'angle de l'entablement qui ſe trouve ſept ou huit pieds plus bas que le trou précédent. Ces effets qui n'ont rien que de commun avec ceux que le tonnerre produit ordinairement, ne mériteroient pas la peine d'être obſervés, s'il n'en eût produit de plus remarquables. Environ deux pieds plus bas que l'entablement, le tonnerre rencontra un ſupport de fer qui ſervoit à ſoutenir un fil de fer qui commençoit à la porte du jardin, qui eſt à l'oueſt du pignon, & ſe terminoit à la ſonnette qui ſe trouve attachée à l'eſt de ce pignon. Le tonnere arrivé à ce ſupport ſe diviſa en deux parties, dont une alla juſqu'à la ſonnette, & l'autre juſqu'au pied de biche qui ſervoit de poignée pour tirer la ſonnette. Le tonnerre ſuivit exactement ce fil, qui peut avoir environ 60 ou 65 pieds de longueur; ſçavoir, depuis ce pied de biche juſqu'au ſupport dont j'ai parlé, 45 pieds, & depuis ce même ſupport juſqu'à la ſonnette, environ 18 ou 20 pieds. La partie du tonnerre qui alla à la porte, ſuivit exactement

tement le fil de fer ; ce que je jugeai par la fusion du fer qui étoit double depuis le support jusqu'à la porte. Ce qui me parut assez remarquable, c'est que ces deux fils qui étoient entortillés & cordés imparfaitement, se sont trouvé soudés dans les endroits où ils étoient les plus distans l'un de l'autre, tandis que dans les endroits où ils étoient les plus approchés, la fusion du fer étoit moins parfaite : je n'y trouvai que des petites mollécules de fer réduites en gouttes prêtes à tomber, mais qui ont été retenues par un prompt refroidissement. Le tonnerre arrivé à la porte, passa au-delà en partie par le trou pratiqué pour ce fil de la sonnette, & par un autre petit trou déja fait, mais qui étoit noirci d'une tache semblable à celles que la poudre à canon laisse après la combustion. Passé par ces deux endroits, distans l'un de l'autre d'un pouce & demi, il arriva au levier de la sonnette (ce qu'on appelle communément le mouvement), & continua jusqu'au pied de biche, qu'il noircit comme le trou précédent. Enfin un demi pied plus bas que le pied de biche, il fit une impression noire sur un clou à large tête, & passa, à deux pouces delà, entre la porte & la muraille, pour retourner dans le jardin, & se précipiter

dans la terre ; ce que je jugeai par une impreſſion noirâtre qu'il laiſſa à la porte & à la muraille, qui n'avoit pas coutume d'y être, & par un pied de vigne planté contre la porte, dont les feuilles étoient deſſéchées depuis cet endroit juſqu'à terre.

L'autre partie du tonnerre qui alla depuis ce ſupport juſqu'à la ſonnette, ne fit pas de ſi vives impreſſions ſur ce fil qui étoit ſimple ; je remarquai ſeulement des petites portioncules de fer à peine perceptibles, qui étoient entrées en fuſion ; ce que je jugeai par la figure ſphérique qu'elles avoient adoptée : il n'y eut que la partie du fil qui étoit attachée au tourillon de la ſonnette qui fut entiérement fondue. Le tonnerre ne fit aucune impreſſion à la ſonnette ni à la muraille, quoiqu'il l'ait côtoyée dans une eſpace d'environ vingt pieds ; car cette partie du fil paſſoit parallélement au pignon, & n'en étoit éloignée que de trois ou quatre pouces. Cette partie du tonnerre ne ſe borna point à la ſonnette : elle deſcendit le long du bord ſaillant du pignon juſqu'à terre ; ce qu'il étoit aiſé de remarquer par une vigne qui ſe levoit juſqu'à la ſonnette, dont une partie des feuilles ont été deſſéchées juſqu'au pied.

Il y a lieu de croire que la plus forte

partie du tonnerre s'est déterminée à enfiler la partie du fil de fer, qui étoit double, parce qu'il y avoit plus de matière. Je n'en juge pas, parce qu'il parcourut un plus long espace que la portion qui alla à la sonnette, mais par la grande différence des effets; car la fusion du fil qui étoit double, fut bien plus parfaite que celle du fil qui étoit simple. Il n'y a point lieu de douter que, si le tonnerre eût d'abord rencontré le fil de fer, il auroit épargné le pignon, qu'il n'a point du tout ménagé; car dès qu'il eut une fois enfilé le fer de part & d'autre, il ne produisit aucun effet sur les corps voisins, excepté quelques feuilles de vignes & de poirier, qui se sont trouvées dans son passage, & qui ont été desséchées : mais la seule vapeur aura pu produire cet effet.

En considérant tous ces effets un peu de près, on doit paroître disposé à faire ressusciter l'usage des pyramides décréditées dès l'instant de leur naissance. Ce n'est pas, à la vérité, sans raison qu'on a regardé comme zéro les effets qu'on leur avoit assignés gratuitement. On est aujourd'hui convaincu que le tonnerre est une modification de la matière électrique, & que notre atmosphere, & peut-être tout l'univers, sont remplis de cette matière.

HISTOIRE NATURELLE.

OBSERVATIONS d'anatomie & d'histoire naturelle, faites sur une espace de chien de mer pris à Cette, & porté à Montpellier le 5 Avril 1757, présentées à Messieurs de la Société royale des Sciences de Montpellier par M. Goyean, Docteur en Médecine de la même ville.

Description des parties externes.

1°. Ce poisson est appellé par Artedi *Squalus Cinereus*; M. Clin l'appelle Chat de rocher; sa figure ressemble à celle du *Galeus Glaucus* qu'a donné Rondelet.

Il a 16 pieds de long depuis la tête jusqu'à la queue, huit pieds de circonférence. La peau est de couleur gris cendrée & un peu rude; ce qu'on apperçoit, en portant seulement la main de la queue vers la tête, il a huit pinces ou nageoires, desquelles deux sont placées après les oüies, deux sur le dos, deux au ventre, une autre plus loin que l'anus, & une termine la queue.

2°. Les deux premieres appellées pec-

torales, ont trois pieds de long, & sont placées une de chaque côté, après la derniere oüie : elles ressemblent à des aîles d'oiseau, & sont adhérentes au corps par un pédicule petit relativement à leur grandeur.

3°. Les ventrales sont placées sous le ventre, chacune à côte de l'anus ; elles y forment un rebord semblable à celui des grandes levres ; elles ont un pied de grandeur, & sont placées à trois pieds & demi de distance des pectorales ; leur figure est rhomboïdale.

4°. L'espace qui se trouve entre ces deux nageoires & la queue, est occupé par la nageoire de l'anus, qui est impaire ; elle est de la même figure que les ventrales, & a un peu plus d'un demi-pied de grandeur.

5°. Sur le dos il y en a deux de la même figure que les précédentes, & elles n'en différent que par le bord supérieur & postérieur, qui est un peu frangé.

La premiere placée à trois pieds de distance du bout du museau, répond à l'espace intermédiaire des nageoires pectorales & ventrales, & a vingt & un pouce de grandeur.

La deuxieme placée à sept pieds de distance de la premiere, répond à la nageoi-

Digitized by Google

re de l'anus, & a près d'un demi pied de grandeur; elles sont toutes les huit cartilagineuses, & n'ont dans leur épaisseur ni os, ni arête.

N^a. Les nageoires ventrales & celles de l'anus, comparées à celles du dos, suivent une espece de raison renversée de grandeur, ensorte que la premiere dorsale est plus grande que les deux ventrales, & la seconde dorsale est plus petite que celle de l'anus.

6°. La queue est quarrée & se termine par une nageoire oblique, divisée en deux parties: la supérieure est plus grande que l'inférieure, & a environ deux pieds & demi de longueur. Les quatre angles de la queue sembloient être formés par des apophises des vertebres; mais ces parties étant disséquées, ne nous ont laissé voir qu'un cartilage qui se prolongeoit dans les deux parties de la nageoire de la queue.

Description des parties internes.

Ces poissons manquent souvent de beaucoup de parties, que l'on trouve dans les quadrupedes & dans les oiseaux; c'est la raison qui m'empêche de garder un ordre méthodique dans la description interne du chien de mer, dont il est ici

Digitized by Google

queſtion. Je décrirai ces parties dans l'ordre qu'elles ſe ſont préſentées à l'ouverture de l'animal.

1°. La tête commence au bout du muſeau, & finit d'abord après la derniere ouie : elle reſſemble à celle d'un cochon ; mais elle a le muſeau plus pointu, ayant deux pieds de long & quatre de circonférence ; à les meſurer après la derniere ouie, revêtue de la même peau que le reſte du corps, le muſeau eſt mobile, & s'éleve aſſez haut pour que l'animal puiſſe avaler ſa proie. Voyez page 132, n°. 8.

2°. Le cerveau eſt fort petit, relativement à la groſſeur du poiſſon ; il eſt de figure ovale, & il égale la groſſeur du poing, ſitué dans la partie moyenne & ſupérieure de la tête, renfermé dans une cavité, & enveloppé de matieres mucilagineuſes ; il donne pour la moëlle alongée deux branches groſſes comme le doigt, qui ſortent du crâne & deſcendent, une de chaque côté, dans un demi canal, qui tient la place des apophiſes tranſverſes des vertebres de l'homme, & que je décrirai plus bas. Page 138, n°. 18.

3°. Les yeux ſont de la groſſeur d'un œuf de poule, recouverts d'une membrane circulaire aſſez épaiſſe, attachée autour de l'orbite, & qui faiſant fonction de pau-

Digitized by Google

pieres, laisse cependant la prunelle toujours découverte ; la cornée est fort dure, épaisse d'environ deux lignes, & diminue d'épaisseur en s'approchant de la circonférence au centre, où elle devient plus molle & plus claire. Les autres tuniques n'ont rien de particulier.

La rétine est blanchâtre, & de consistance gélatineuse ; le cristallin est assez transparent, & égale la grosseur d'un œuf de moineau ; l'humeur aqueuse est en partie lymphatique, le corps vitré n'a rien d'extraordinaire.

Les différens mouvemens de l'œil s'operent par le secours de six muscles, gros comme le petit doigt, & de la même longueur ; ils sont adhérens par une extrémité autour du globe de l'œil, & se recouvrent réciproquement ; l'autre extrémité est adhérente autour d'un cartilage presque aussi gros : ce cartilage prend le nerf optique à sa sortie du crâne, & l'accompagne dans l'orbite jusqu'à son adhérence au globe de l'œil ; le nerf est de la grosseur d'une plume à écrire : ces six muscles, le nerf & le cartilage forment ensemble un paquet assez gros, qui est enveloppé de matieres glaireuses, & qui remplit exactement tout l'orbite.

L'œil ainsi porté sur ce cartilage (au-

Digitized by Google

quel eſt adoſſé le nerf) comme un globe ſur un pédicule, ne peut preſſer le nerf optique, ni empêcher les mouvemens des muſcles qui, ayant leurs mouvemens libres, peuvent l'attirer en différens ſens. Ce cartilage ſemble ſervir d'antagoniſte aux ſix muſcles qui, dans leur action ſimultanée, éloigneroient l'œil des paupieres. Geſner a erré dans la deſcription de l'œil de la lamie : il a dit qu'à la place du nerf optique qu'on trouve dans les animaux, il n'a trouvé qu'un cartilage aſſez dur. *De Piſc. pag. de lamia.*

4°. Les narines ſont deux trous capables de recevoir une feve de marais, placés à un demi-pied du bout du muſeau, inférieurs & antérieurs aux yeux; ces trous ſont intérieurement revêtus d'une membrane très-fine, qui donne nombre des filets qui, s'entrelaſſant vers le milieu, laiſſent appercevoir un plexus admirable dans le fonds de la cavité : je n'ai pu découvrir la communication de ces trous avec le cerveau, quoique Valſal aſſure l'avoir vue. *Epiſt. anat. xvij, art.* 41.

5°. Cette eſpece de poiſſon n'a point de trou auditif, & dans les poiſſons du même genre qui en ont, on les trouve placés à la partie inférieure & poſtérieure aux yeux comme dans le centrina ou truye de mer.

Digitized by Google

6°. La gueule eſt la partie la plus proportionnée à la grandeur de l'animal ; elle s'ouvre en deſſous, & eſt à un demi-pied de diſtance du bout du muſeau, & à près de trois pieds & demi d'ouverture.

7°. Les mâchoires ſont garnies antérieurement de deux rangées de dents ; mais devenant plus larges, & avançant vers le fond du goſier, elles en reçoivent juſqu'à ſept rangs ; les os des mâchoires ne ſont pas proprement des os, & ſont cependant plus que cartilagineux.

8°. Les dents ſont les ſeuls os qui ſe trouvent dans cet animal : elles ſont toutes égales en groſſeur & en figure, reſſemblant à des cardes à carder la laine, ayant leur crochet tourné vers le fond de la gueule, & ſont un peu mobiles, n'étant attachées ſur les mâchoires que par une eſpece de cuir noirâtre. Leur groſſeur n'excede pas celle des graines de lin ; elles ſont entieres, & ne ſont pas faites en ſcie comme celles de la lamie.

N^a. Les déſavantages que pourroit tirer ce poiſſon de la configuration de ſes parties, ſeroient bien grands ſi la nature n'y eût pourvu de pluſieurs manieres. 1°. Si ce muſeau étoit immobile, bien loin d'avaler ſa proie, il la pouſſeroit & l'éloigneroit. 2°. Si les dents étoient fixes dans la mâ-

Digitized by Google

choire, qu'elles fussent plus grosses & même qu'elles eussent leurs crochets tournés en dehors, la proie parvenant dans la gueule les feroit toutes relever, & ne pourroient pénétrer; mais la providence a sauvé à cet animal les inconvéniens qui pourroient naître de la configuration de ses parties en leur donnant des mouvemens contraires, puisque le museau pouvant se relever, sa proie trouve un libre accès dans la gueule; & les dents pouvant se fléchir à son approche, la laissent passer, ou se relevent pour la soutenir, comme feroient de véritables valvules.

9°. Sa langue est fort grande, toute cartilagineuse, lisse & polie, & semble recouverte d'un parchemin jusqu'au fond du gosier, où elle est garnie de nombre de mammellons assez gros: elle a en son total un pied de longueur, demi-pied de largeur, & un pouce d'épaisseur, depuis le bout jusqu'au frein; elle est mobile dans sa circonférence, à sa base ou racine: elle donne de chaque côté cinq ramifications, qui sont cinq pieces cartilagineuses, comme la langue, de la longueur & de la grosseur du bras d'un jeune enfant; elles vont directement au fond du gosier, où étant parvenues, elles se réfléchissent antérieurement, & viennent

Digitized by Google

s'articuler au bord antérieur de la mâchoire supérieure. Ces cartilages, étant mobiles, détachés du palais à un peu de distance les uns des autres, revêtus de la même peau que le corps de la langue, sont ornés, à la face externe, de cils osseux, rangés les uns à côté des autres : ces cils sont des osselets, de la longueur du doigt, & grêles, noirs & cassans comme du verre, rangés les uns à côté des autres, larges à leur base, & adossés par des surfaces plattes ; les cartilages ainsi armés, se trouvent à découvert lorsqu'on écarte les levres des ouies.

10°. Les ouies sont des fentes de deux pieds de long, qui terminent la tête ; elles partent de la nuque, & se portent en devant & en dessous jusques sous l'œsophage, placées au nombre de cinq de chaque côté, à un pouce de distance les unes des autres, paralleles entr'elles. Les levres supérieures de chaque ouie sont toutes ridées intérieurement ; elles sont soutenues par des cartilages coniques de la grosseur & de la longueur du petit doigt, placés en grand nombre dans leur épaisseur, à deux pouces de distance les uns des autres : on voit leur extrêmité quand on écarte les levres des ouies.

N^a. Les ouies répondent au fonds de la

gueule, & paroiſſent ſervir à évacuer l'eau que peut avaler le poiſſon; les cils oſſeux qui ſont attachés aux cinq cartilages ou rameaux de la langue, ſont détachés de toute leur longueur, & repréſentent des peignes : je penſe que leur uſage eſt de rejetter l'eau, & de retenir les alimens néceſſaires à la vie de l'animal.

11°. Le cœur eſt plus gros que celui d'un bœuf; il eſt à peu près conique, n'ayant qu'un ſeul ventricule & une ſeule oreillette : on découvre à la naiſſance de l'aorte une dilatation conſidérable qui reſſemble à un ſecond petit cœur, ne perdant jamais ſa figure ni dans la diaſtole, ni dans la ſiſtole; il eſt logé dans une cavité particuliere, ſitué derriere l'œſophage, & ſous la nuque ſéparé des autres parties par un diaphragme fort épais; il ne differe de celui du thon que par la figure, celle du dernier étant tétraëdre; il ne m'a pas été poſſible de l'examiner plus ſévérement, ne l'ayant pas eu en ma diſpoſition.

12°. L'œſophage eſt large, épais & enduit de glaires fort épaiſſes; l'orifice qui réſulte de la connexion de l'eſtomac à l'œſophage eſt fort étroit.

13°. L'eſtomac eſt fort grand, étranglé en ſon milieu, ſemblable à une courge de pélerin, épais, preſque ovalaire :

Digitized by Google

le pilore eſt grand à pouvoir introduire deux doigts. Le canal inteſtinal eſt d'une ſtructure bien curieuſe, & aſſez difficile à décrire ; je le diviſe, autant qu'il m'a paru poſſible, en deux grêles & un gros inteſtin ; le premier en partant du pilore, ſe réfléchit derriere l'eſtomac ſur le corps des vertebres : ſa longueur, juſques à l'endroit où il forme un coude avec le ſecond, eſt d'un pied ; le ſecond ſe réfléchit ſous le premier, & ſe porte vers l'eſtomac : étant parvenu à ſa convexité : il communique avec le rectum par une petite ouverture. Ce *rectum* eſt trés-conſidérable : il eſt long d'un pied & demi, & a un demi-pied de diametre, fort épais, liſſe & poli extérieurement, intérieurement fait en ſpirale ; mais à quelques pouces de diſtance de l'anus, il ceſſe d'être ſpiral, & devient ſimple canal. Il donne par côté une valvule auſſi conſidérable que la veſſie urinaire, à laquelle il communique par un petit trou ; cette veſſie eſt attachée aux vertebres par un ligament très-fort, qui y eſt adhérent depuis ſon col juſ[illegible] ſa convexité ou baſe. On trouve tout auprès une papille auſſi groſſe qu'une noiſette, percée en ſon milieu : l'anus ſe trouve placé entre deux nageoires du ventre ; ſon ouverture eſt aſſez grande pour recevoir le bras d'un homme.

Digitized by Google

N^a. Cette valvule se trouvant placée entre le rectum & les vertebres, l'usage de ce ligament paroît être celui de soutenir la vessie ou valvule, de l'empecher de presser par son propre poids la masse intestinale, de permettre aux excrémens un libre passage vers l'anus, ou même celui de cette valvule, est de fournir une liqueur qui facilite l'excrétion de matieres fécales.

14°. Les reins sont plus gros que ceux de l'homme ; les uréteres gros comme une grosse plume à écrire : j'ai bien vu une vessie, mais n'étant pas seul à travailler à l'ouverture de ce poisson, & l'ayant trouvée detachée, sans doute par un coup d'instrument donné mal à propos, je n'ose assurer qu'elle soit la vessie urinaire.

15°. La ratte faite en fer de lance, est assez grosse ; une de ses extrêmités (vers la baze) est plus longue & plus grêle que l'autre.

16°. Le pancréas est un corps glanduleux, ressemblant à une grosse grape de raisin, terminé par un espece de chapelet fort long, & qui se réflechissoit sur le corps du pancréas. Il est de la grosseur du foie humain, sa face supérieure convexe, & son inférieure applatie. Quelques-uns le prirent pour la ratte, d'autres le

Digitized by Google

ſoupçonnerent être les ovaires.

17°. Le foie eſt le viſcere le plus conſidérable. Il occupe exactement toute la cavité du ventre, depuis la tête juſqu'à l'anus. Il eſt fait de deux lobes, qui dans leur milieu portent & recouvrent tous les viſceres du ventre, excepté les reins; toute la maſſe inteſtinale eſt portée par un ligament conſidérable, qui paſſant entre deux globes du foie, va s'attacher aux vertebres du dos.

18°. Les vertebres ſont des corps cartilagineux, de la figure des dames à jouer, ayant deux pouces de diametre, & autant de hauteur, exactement ronds, leurs ſurfaces ſupérieures & inférieures concaves; étant ſeches, elles reſſemblent à un tronc d'arbre coupé en travers, & laiſſent appercevoir des cercles concentriques, ou des différentes couches, comme les traînées des arbres. Elles ſont articulées entr'elles par un ligament très-fort, qui les ſépare à un demi pouce les unes des autres: ce ligament retient une liqueur qui facilite les mouvemens des vertebres.

Ces vertebres, quoiqu'ainſi articulées, céderoient facilement aux moindres efforts, ſi elles n'étoient ſoutenues par deux pieces longitudinales, une de chaque côté, à l'endroit où ſont ordinairement placées les

apophiſes tranſverves. Ces deux corps reſſemblent à un cylindre creux, qu'on auroit coupé dans ſa longueur, & dont on auroit une partie, d'un côté des vertebres, & l'autre du côté oppoſé, obſervant que la concavité regardât la convexité ou le corps des vertebres : c'eſt dans la cavité ſemi circulaire qui réſulte de l'adoſſement de ce cylindre, que ſont placés de chaque côté les deux filets de la moëlle alongée, & qui, partant du cerveau, ſe prolongent juſqu'à la queue : ces deux pieces ſont de toute la longueur du corps, & d'une nature différente des vertebres ; ce qui m'empêche de pouvoir les appeller apophiſes.

N^a. Ces deux corps placés un de chaque côté à la colonne vertébrale, garantiſſent les vertebres & la moëlle alongée de tout fâcheux accident, & capables par leur élaſticité de réprimer les efforts dangereux, ils empêchent les vertebres de s'écarter les unes des autres. Les nageoires du dos ſont l'une plus grande que les deux du ventre, & l'autre plus petite que celle de l'anus : ce jeu de la nature ſemble uniquement ménagé pour contrebalancer leur action, afin que les parties ſupérieures n'étant pas plus fortes que les inférieures, l'animal puiſſe, en nageant, garder l'équilibre : les pectorales ſemblent lui ſervir de balancier ;

Digitized by Google

celles de la queue doivent auſſi ſervir à diriger ſes courſes.

Il m'a été impoſſible de découvrir les parties de la génération dans cette eſpece de ſqualus; mais je rapporterai ailleurs ce que j'ai vu ſur un poiſſon du même genre appellé petit chien de mer.

CHIRURGIE.

*LETTRE à M.*** Chirurgien-Démonſtrateur, &c. par M. Cambon, Chirurgien-Major, &c. ſur les tailles faites à l'hôtel-Dieu de Paris, le 20 Juin 1757.*

MONSIEUR, les converſations que nous avons eues, ſur les différentes méthodes de tailler, la nature des pierres, le tempérament des malades, & pluſieurs autres choſes relatives à cette grande opération, me perſuadent que vous ſerez charmé d'apprendre ce qui s'eſt paſſé à la taille de l'Hôtel-Dieu de Paris, à laquelle j'ai aſſiſté le jour de mon départ pour l'armée. Voici ce que j'ai vu & obſervé très-attentivement.

M. Moreau, chirurgien Major de cet hôpital, commença cet important ouvrage, les pierreux étoient au nombre de 6, il en tailla

deux, & tira au premier, après d'assez longues recherches, une pierre très-petite, & au second une autre de la grosseur d'une dragée platte. Les secondes & les minutes que l'on a proscrit avec raison de cette opération, n'auroient pas brillé à ces deux tailles. M. Detrufy, premier gagnant maîtrise de cet Hôpital, aidé de la main, & des conseils de M. Moreau, en tailla deux autres. Il leur tira à chacun une pierre; l'une étoit moyenne, & l'autre petite. Les deux derniers furent taillés par M. Gille, second gagnant maîtrise au même hôpital. Son premier étoit âgé de douze à treize ans. Il saisit la pierre: mais quelque effort qu'il fit, à plusieurs tentatives réitérées, il ne put l'extraire; ce qui engagea sans doute M. Detrufy à venir à son secours. M. Gille tenoit les branches de tenettes fortement serrées avec les mains, pendant que celles de M. Detrufy étoient placées aux anneaux; ils tiroient tous les deux de toutes leurs forces, la tenette échappa plusieurs fois hors de la vessie sans pierre. M. Moreau toujours attentif à l'état du malade, & aux manœuvres de l'opération, jugea aussi prudemment qu'à propos, qu'il étoit temps de remettre le malade dans son lit, & de lui laisser le corps étranger dans la vessie.

Digitized by Google

On porta le sixieme & le dernier malade, qui fut taillé par la même méthode; on chercha pendant longtemps la pierre, ne pouvant la rencontrer avec la tenette, on le fit remettre au lit, en disant que la pierre sortiroit pendant la suppuration.

Il n'est pas douteux qu'on n'eut reconnu une pierre à cet enfant avant de le destiner à l'opération, quoiqu'on n'ait pu la trouver avec la tenette.

Vous ne serez pas surpris, Monsieur, de ces événemens fâcheux, lorsque vous sçaurez que l'on pratique le grand appareil : je vous avouerai que cette manœuvre surannée me surprit beaucoup, surtout après avoir lu le troisieme volume des mémoires de l'Académie de Chirurgie; car je m'attendois que le chef du premier hôpital de France, Membre de cette Académie, se seroit rendu à l'évidence, & auroit abandonné une méthode qui, du propre aveu de l'Académie, *est mal imaginée, & mourtrière par sa nature.*

On lit dans ces mémoires, en parlant des partisans du grand appareil : « Nous » n'adoptons point leur prévention : bien » instruits du fond de la méthode du grand » appareil, nous jugeons qu'il n'est pas » prudent de suivre une route aussi dan» gereuse, & qu'on ne peut sans témérité

» s'exposer à une opération qui a des suites si fâcheuses, dont les lumieres & la » dextérité du meilleur Lithotomiste ne » pourroient pas garantir. »

Après cet anathême prononcé par l'Académie, contre le grand appareil, & rapporté dans ses fastes, je vous avouerai franchement que je m'attendois à voir pratiquer dans ce fameux hôpital, & surtout entre les mains d'un Académicien, quelqu'une des méthodes latérales, pour lesquelles cette Académie s'est décidée.

J'ai appris pendant mon séjour à Paris, que les Chirurgiens Majors de l'Hôpital de la Charité (Académiciens aussi) ont taillé encore cette année par le grand apareil.

Vous m'avez objecté plusieurs fois, en parlant des lithotomistes de l'Hôtel-Dieu, qu'ils latéralisoient un peu leur grand appareil par leur prétendu coup de maître. Cependant l'attention scrupuleuse que j'ai porté à toutes leurs manœuvres, m'a prouvé que non seulement il n'en est rien, mais encore qu'ils n'ont nullement approché, par ce coup de maître, de la glande prostate. L'effort considérable qu'ils ont été obligés de faire chaque fois pour entrer leur instrument dans la vessie, m'en a entiérement convaincu : d'ailleurs leur coupe

Digitized by Google

extérieure m'a fait juger, qu'ils ne pouvoient atteindre le col de la veſſie : ils ont employé toutes leurs forces pour le franchir, & dilater la proſtrate avec le doigt conduit ſur le conducteur. Malgré cet effort dangereux, M. Gilles n'a pu introduire la tenette dans la veſſie à ſon premier malade. Comme ſa tête conduiſoit ſes inſtrumens, il s'apperçut qu'il alloit faire faire une fauſſe route, il quitta ſa tenette, prit ſon conducteur femelle, & l'introduiſit dans la veſſie à la faveur du conducteur mâle, qui y étoit déja, & à l'aide de ces deux inſtrumens, il pouſſa ſa tenette avec tant d'effort, qu'il parvint enfin dans la veſſie. Il chargea promptement la pierre ; mais ſa groſſeur (de laquelle on pouvoit aiſément juger par l'écartement des branches de la tenette, & qui ne paroiſſoit être que médiocre) lui oppoſa tant de reſiſtance, qu'il ne put la vaincre ; ce qui l'obligea à demander ſon lithotome à ceux qui l'aſſiſtoient, pour faire ſans doute un débridement capable d'en faciliter l'extraction. On lui refuſa, en lui diſant que cela n'étoit point néceſſaire. Nonobſtant ce refus, & le défaut eſſentiel de dilatation, il chargea pluſieurs fois la pierre : mais ſes forces, jointes à celles de M. Detrufy, furent épuiſées, & inſuffiſantes, puiſqu'il

qu'il fallut laiſſer le corps étranger dans la veſſie, comme je vous l'ai dit plus haut.

Il eſt malheureux pour M. Gilles qu'on n'ait pas voulu, malgré ſes inſtances, lui accorder ſon lithotome. La prolongation qu'il vouloit faire de l'inciſion, lui auroit indubitablement facilité l'extraction de la pierre; en même temps il eût évité les tiraillemens & les ſouffrances affreuſes qu'il occaſionna, & qui conduiſent preſque toujours les malades à la mort.

Je viens d'apprendre que le malade a été remis ſur la table, & qu'on a répété la même manœuvre, plus de huit jours après, ſans autre ſuccès, que celui d'en emporter un petit morceau, & qu'il eſt enfin mort quelque jours après, avec le reſte de la pierre. L'oſtention de cette pierre à tous les Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, qui avoient été préſens à l'opération, auroit ſans doute fait connoître que la groſſeur de ſon volume avoit eu autant de part à la difficulté de ſon extraction que le défaut d'inciſion ſuffiſante, annexé au grand appareil: mais on m'a aſſuré de très-bonne part, qu'on y avoit manqué, quoiqu'on eût ouvert ſon cadavre. Cette omiſſion ſuppoſée veritable, ne deviendroit-elle pas une preuve ſans replique de la médiocrité du volume de ce corps étranger.

Digitized by Google

Je crois ne vous rien avancer de trop ; Monsieur, quand je vous dis que la pierre restée dans la vessie, étoit d'un volume moyen ; je puis vous assurer avoir taillé plusieurs malades avec l'excellent lithotome-caché du Frere Côsme ; & quoique l'écartement des branches de la tenette me fît estimer fort souvent des pierres plus grosses que celle-là ne le paroissoit, je les ai toujours extraites avec une grande facilité. Cette vérité ne sçauroit m'être contestée parce que je n'ai jamais opéré qu'en présence des plus grands maîtres qui se sont trouvés à portée des différens endroits où jai taillé. Ces malades n'ont eu aucun accident, & sont tous parfaitement guéris.

Je finis ma lettre par un trait qui devroit servir de modele à tous les grands hommes pour le bien de l'humanité.

M. Boullard, fameux Chirurgien à Caën, & éleve de l'Hôtel-Dieu de Paris, tailloit dans la Basse-Normandie, par le grand appareil. Malgré ses succès, il redoutoit tous les défauts de cette méthode. Il vit tailler avec le lithotome caché du Frere Côme. La facilité de saisir les pierres, & d'en faire l'extraction, quoique grosses, jointe à la précision & à l'invariabilité de l'incision, lui firent sur le champ abandonner le grand appareil, pour

ne plus se servir que du lithotome caché. On lui adressa en 1753, le nommé Etien Mariguy, laboureur du village d'Angerny, âgé de 26 à 27 ans : comme il n'avoit pas fait avec cet instrument pour lors assez d'expériences sur le cadavre pour se mettre au fait du manuel, il me pressa de le tailler en sa présence : je lui tirai, avec beaucoup d'aisance, une pierre assurément plus grosse que celle qu'on n'a pu arracher à l'Hôtel-Dieu de Paris. Dix jours après, en allant faire d'autres tailles dans ce canton avec MM. Aubert & Mingot, Maîtres en Chirurgie à Caën, nous vîmes le malade qui se promenoit dans son jardin, parfaitement guéri.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Halberstadt.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale des Sciences.

Le Samedi 12 Novembre, cette Compagnie tint sa séance publique d'après les vacances, M. de Séchelles, ancien Contrôleur Général des finances y présida. Plusieurs mémoires y furent lus. Le premier sur les moyens de mesurer la lumiere, avec des applications de quelques-uns de

Digitized by Google

ces moyens, par M. Bouguer. (Nous en donnerons l'extrait dans le Mercure prochain). Le second mémoire sur les variations apparentes dans l'inclinaison du plan de l'orbite du cinquieme satellite de Saturne, & sur les limites des athmosphères, par M. le Monnier. Le troisieme sur la comete qui a paru au mois de Septembre dernier, par le Pere Pingré. Le quatrieme sur la transmutation des acides, & sur leur identité fondamentale, par M. de la Sone. Le cinquieme & dernier mémoire contenoit des observations géographiques & physiques, où l'on donne une idée des terres australes, & de leur mer glaciale, par M. Buache.

AVIS aux Souscripteurs de l'Encyclopédie, 1757.

Les Avertissemens qui se trouvent au commencement de plusieurs volumes de l'Encyclopédie, ont informé le Public des augmentations dont elle a été enrichie par un grand nombre de Gens de Lettres. L'intérêt qu'ils ont bien voulu prendre à une entreprise qui fait honneur à la Nation, a nécessairement procuré une plus grande étendue à l'ouvrage, en même temps qu'il

Digitized by Google

a contribué à sa perfection. C'est ce qui nous met dans la nécessité de prévenir MM. les Souscripteurs, que cet ouvrage contiendra plus de volumes que nous n'en avons annoncé par le projet de souscription. Nous le faisons avec d'autant plus de confiance, que le public nous a paru le recevoir avec satisfaction. Cependant nous ne pouvons rien statuer sur le nombre des volumes; mais nous pouvons assurer qu'il en reste moins à paroître que nous n'en avons publié.

La matiere des Arts en particulier, cette partie si intéressante & si précieuse, s'est tellement enrichie, qu'au lieu de 600 planches que nous avons d'abord annoncés, nous en aurons mille que nous distribuerons en quatre volumes de 250 planches chacun, sans compter leur explication. Quoique le prix du papier, de l'impression, & de la gravure, soit aujourd'hui beaucoup plus haut qu'il ne l'étoit, lorsque nous avons publié le projet de souscription au mois d'octobre 1750, nous nous sommes cependant fait une loi de suivre à la rigueur les conditions qu'il contient, pour le cas où l'ouvrage auroit plus de volumes que nous n'en annoncions.

Pour cet effet nous évaluons les 400 planches surnuméraires sur le pied des 600

Digitized by Google

rem[illegible]rcs, & nous répandons une partie
u prix de ces 400 planches sur les volu-
nes de discou s qui suivront le huitieme;
omme nous avions porté une partie du
ix des 600 premieres planches sur les
uit premiers volumes de discours annon-
s.

Le prix fixé aux huit volumes de dis-
urs, & aux six cens planches, faisant
dix volumes promis par le projet de
ıscription, publié en Octobre 1750,
it de 280 liv. sçavoir, pour les huit
umes de discours, à 18 liv. 144 liv.
ır les six cens planches 136 liv.

es 400 planches nouvelles seront
ées au prorata des six cens premieres,
-à-dire 80 liv. & les nouveaux volu-
de discours à 18 liv. Mais pour nous
ormer à ce qui s'est déja fait, & afin
iviser les paiemens en parties égales,
continuerons de recevoir 24 liv. par
ue volume d'impression jusqu'à la fin
ouvrage; & de chacun de ces paie-
, il en sera imputé six liv. à valoir
s nouvelles planches: ensorte qu'en
ant le dernier volume avec les figures,
uscripteurs n'auront à payer que 18
our le volume d'impression, & le
du prix des figures, ce qui sera
cile à régler.

Cet arrangement ne cha
des Souscripteurs qui ne
qu'après le premier Juil
les souscriptions étoient
quels l'ouvrage revient à
suivant l'avis publié l
Juillet 1751.

Les Souscripteurs son
venir avant six mois aux
le dernier coupon de
sur lequel le huitieme v
devoit leur être délivr
fourni une nouvelle re
laquelle ils recevront le
mes de discours & ceux
formément aux engage
nons par le présent avis
n'ont pas souscrit, le p
conditions anciennes
en feuille, & au prora
gures à 86 liv.

A l'occasion de cett
nous proposons de fai
remédier à l'inconvé
tions égarées. Pour
qu'il se pourra, nous
trouvent dans ce cas
former d'ici à trois
nant toutes les instru
sujet, avec leurs no

Digitized by Google

Cet arrangement ne change en rien le sort des Souscripteurs qui ne se sont présentés qu'après le premier Juillet 1751, lorsque les souscriptions étoient fermées, & auxquels l'ouvrage revient à 24 liv. de plus, suivant l'avis publié ledit jour premier Juillet 1751.

Les Souscripteurs sont priés de faire parvenir avant six mois aux Libraires Associés le dernier coupon de leur souscription, sur lequel le huitieme volume de discours devoit leur être délivré; & il leur sera fourni une nouvelle reconnoissance, sur laquelle ils recevront les nouveaux volumes de discours & ceux des planches, conformément aux engagemens que nous prenons par le présent avis. Quant à ceux qui n'ont pas souscrit, le prix est réglé par les conditions anciennes à 25 liv. le volume en feuille, & au prorata le volume de figures à 86 liv.

A l'occasion de cette opération, nous nous proposons de faire nos efforts pour remédier à l'inconvénient des souscriptions égarées. Pour y parvenir, autant qu'il se pourra, nous prions ceux qui se trouvent dans ce cas de nous en faire informer d'ici à trois mois, en nous donnant toutes les instructions possibles à ce sujet, avec leurs noms & demeures.

Digitized by Google

Et pour prévenir de pareils inconvéniens dans ce nouvel arrangement, nous prions MM. les Souscripteurs de trouver bon que nous ne leur délivrions les quittances nouvelles, qu'en nous faisant donner leur nom, qui sera inscrit sur leur quittance & sur nos registres, afin de les soulager dans la recherche, s'il arrivoit encore qu'il s'en perdît.

LES LIBRAIRES ASSOCIÉS A L'ENCYCLOPÉDIE.

A Paris, ce premier Novembre 1757.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

PROSPECTUS.

Le goût du Public pour la musique est devenu trop épuré & trop général, pour ne pas s'empresser de varier & de multiplier ses amusemens.

Le sieur de la Garde, Maître de Musique, en survivance, des Enfans de France, Compositeur de la Chambre de Sa Majesté, & Ordinaire de sa Musique, qui a eu le bonheur d'éprouver les bontés du Public pour ses Duo & pour ses autres ouvrages, présumeroit-il trop de son zele & de ses talens, s'il se flattoit de mériter de nouveau les mêmes suffrages ? C'est dans la seule vue de plaire au Public qu'il entreprend de lui donner tous les mois, à commencer au mois de Janvier 1758, un

Recueil de sa composition, qu'il aura soin de mêler de différens genres de musique, comme Cantatilles avec symphonie, Duo, Chansons & Brunettes avec accompagnemens de guitarre. Cet instrument semble fait pour la société, & pour les personnes dont la voix est douce & légere ; le naturel qu'il exige, le sentiment qu'il exprime, la facilité que l'on a de s'accompagner soi-même en font le charme : c'est ce qui a engagé particuliérement le sieur de la Garde, à travailler les accompagnemens de ses chansons & de ses brunettes pour la guitarre. Il ne négligera rien pour que ce Recueil soit agréable, tant du côté de la musique, que du côté des paroles.

Plusieurs personnes qui ne cultivent les muses que pour leur simple délassement, lui ont ouvert leurs porte-feuilles, charmés de pouvoir concourir au succès de son projet : enfans de la gaieté, du plaisir & du sentiment, leurs ouvrages sont faits pour être chantés. Le sieur de la Garde invite donc tous ceux qui possedent le talent de composer, soit à Paris, soit dans la Province, de lui envoyer, à l'adresse du Mercure ci-après, leurs ouvrages (francs de port). Il les recevra avec reconnoissance, & nommera les Auteurs qui souhaiteront être nommés.

Digitized by Google

La poésie & la musique sont sœurs, & quoiqu'elles puissent marcher seules, leurs charmes réunis sont beaucoup plus piquans; d'ailleurs c'est un moyen sûr de garantir, de tirer même de l'oubli quantité de productions inspirées par les Graces & par l'Amour, que de les recueillir pour les offrir au Public, parées des agrémens du chant.

Le prix de chaque Recueil sera de 3 liv. pour les personnes qui ne s'abonneront point, & celles qui s'abonneront, ne payeront que 24 liv. d'avance pour douze Recueils, à raison de 40 sols piece, en s'adressant à M. Lutton, au Bureau du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch. On trouvera des Recueils détachés aux adresses ordinaires de Musique. Le prix pour les personnes de Province qui voudront faire venir ces Recueils par la poste sera de 30 liv. nets pour les douze affranchis; celles qui auront d'autres voies pour les faire venir, & qui se chargeront des ports, ne payeront, comme à Paris, que 24 liv. pour douze Recueils; le tout en s'adressant audit sieur Lutton.

Nous croyons que l'Auteur d'Eglé & des Duo que tout le monde chante, est bien en état de remplir le projet d'un Ouvrage

Digitized by Google

périodique de Musique, & de tenir tout ce qu'il promettra au Public.

CEIX & Alcione, Cantatille nouvelle à voix seule & symphonie, dédiée à Madame la Vicomtesse de Castellane, composée par M. Legac-de Turcy, Maître de Musique & de Clavecin. Prix 36 sols : aux adresses ordinaires de Musique.

RECUEIL de pieces Françoises & Italiennes, petits Airs, Menuets, Brunettes, Vaudevilles, &c. avec des doubles & variations, accommodés pour deux flûtes traversieres, violons, hautbois, ou pardessus de viole, par M. Mahaut. Prix 6 liv.

NOUVELLE méthode pour apprendre en peu de temps la musique & l'art de chanter, avec un nombre de leçons dans plusieurs genres, composée par M. Denis. Seconde édition revue & corrigée. Prix 7 liv.

SIX Trietti, pour flûte, violon & basse, composés par Giasepe-S. Martini, Milanese. Prix 6 liv. Chez le Clerc, rue du Roule, à la Croix d'or.

SONATES à violon seul & basse, par le sieur Touly, premier Violon du Concert,

Digitized by Google

de Moulins en Bourbonnois, élève du célebre Tartini. Œuvre premier, dédié à M. Chicoyneau, Baron de la Vallette, Conseiller du Roi, & l'un de ses Fermiers Généraux. Gravé par Mademoiselle Bertin, avec privilege du Roi. Prix 6 liv.

On trouve ce livre chez le sieur *Gavigniés*, Maître Luthier, rue S. Thomas du Louvre, & aux adresses ordinaires de Musique.

Sonates à violon seul & basse, par le sieur Romain de Brasseur. Œuvre premier, dédié à M. Gavigniés, gravé par Mademoiselle Bertin, avec privilege du Roi. Prix 6 liv. Chez le même, & aux adresses ordinaires.

Prospectus, où l'on propose au Public, par voie de souscription, un Code de musique-pratique, composé de sept Méthodes, par M. Rameau.

L'étendue de ce Prospectus & le peu d'espace qui nous reste, ne nous permettent pas de l'insérer ici dans son entier, comme nous l'aurions vivement désiré, persuadés que tout ce qui vient de ce grand homme sur cette partie, doit être précieux & consacré dans les archives des beaux Arts : nous sommes forcés, malgré

Digitized by Google

nous, de nous borner à une ſimple annonce, & d'avertir ſeulement le Public amateur, que le Code de Muſique-pratique compoſé de ſept Méthodes, formera deux volumes *in* 4°, dont un imprimé en beau caractere & ſur beau papier, l'autre gravé & imprimé ſur papier pareil à celui des Opera. Le prix des deux volumes ſera, pour les Souſcripteurs, de 24 livres, & de 30 liv. pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit. Les exemplaires ſeront livrés aux Souſcripteurs à la Saint Martin 1758.

Quoique cette entrepriſe ſoit de nature à exiger beaucoup de dépenſe, on ne demande aucune avance de la part des Souſcripteurs; ils auront ſeulement la bonté d'envoyer, ou chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, près le Palais royal, ou chez *Ducheſne*, Libraire, rue S. Jacques, leur ſouſcription, ſuivant la formule ci-après, avec leur adreſſe exactement écrite.

Je promets payer la ſomme de vingt-quatre livres pour un exemplaire du Code de Muſique-pratique, par M. Rameau, pour lequel j'ai ſouſcrit, & ce, en remettant ledit exemplaire.

Digitized by Google

PEINTURE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, qu'il eſt ſatisfaiſant d'aimer les beaux arts ! Ils font la gloire & l'ornement des Etats : mais qu'il eſt heureux en même-temps de trouver d'habiles Artiſtes verſés dans l'Hiſtoire, ſoit ſacrée, ſoit profane ! Studieux imitateurs des célebres Ecrivains qui tranſmettent à la poſtérité les événemens ſinguliers des différens ſiecles, plus ils s'efforcent de les copier, d'en approcher, de les ſurpaſſer même, plus ils charment les yeux des Connoiſſeurs qui rendent juſtice à leur capacité. Il eſt donc de leur intérêt, & on leur eſt redevable de contenter le Public naturellement curieux, amateur, & avide du ſimple, de l'élégant, du ſublime.

C'eſt ce qu'il voit actuellement, ce qui le frappe, ce qu'il admire dans l'Egliſe des Auguſtins réformés, établis à Paris près la place des Victoires, Egliſe fondée par le Roi Louis XIII, ſurnommé le Juſte, ſous l'invocation de Notre-Dame des Victoires.

Digitized by Google

En conſéquence de ſon vœu pour la priſe de la Rochelle, cet auguſte Monarque en poſa lui-même la premiere pierre avec grande célébrité le 11 Décembre 1629. Par ſes lettres patentes Sa Majeſté ſe déclara Fondateur de leur Couvent, accorda des armes vraiment royales à leur Congrégation & à leurs trois Provinces, avec permiſſion d'en établir pour leurs différens Couvens, écartelant ſuivant les regles du blazon, & en outre de magnifiques privileges par forme d'aumônes.

Faute de fonds, parce qu'ils ſont pauvres & mandians, leur Egliſe reſta imparfaite juſqu'au mois de Juillet 1736, qu'elle menaça ruine en quelques endroits. La néceſſité de la rétablir les rendit hardis. Ils s'aſſemblerent donc, & conclurent, non de la rétablir imparfaite, mais de la finir en entier. Ce fut du conſentement des Magiſtrats & de la Cour, qui leur accorda la permiſſion d'emprunter.

On mit la main à l'œuvre : on emprunta, le temps fut favorable. Il n'y avoit point de guerre. Ils choiſirent pour Architecte le célebre M. Carto. On commença de bâtir ; leurs ſoins pendant quatre ans la conduiſirent à ſa perfection. M. l'Evêque de Joppé, Hyacinthe le Blanc, y poſa une nouvelle premiere pierre avec ſolem-

Digitized by Google

bité. Lorſqu'elle fut élevée telle qu'elle eſt aujourd'hui, le même Prélat la dédia ſolemnellement le 13 Novembre 1740.

L'Egliſe ornée de baſes, de pilaſtres, d'architraves, de corniches, & d'arcs doubleaux, étoit décorée d'une Orgue magnifique au bas de la nef; mais le chœur ne répondoit point à cette décoration. Il étoit abſolument nu, faute de pilaſtres & d'arcs doubleaux; défaut eſſentiel à la perfection de l'édifice, d'ailleurs aſſez complet & gracieux.

Quelques années écoulées, pour y remédier on choiſit M. Carlo Wanloo, qui commençoit à avoir de la réputation par ſon titre de Peintre du Roi, & l'on réſolut, pour le garnir, d'y mettre ſept tableaux, non de l'hiſtoire ſainte, mais de l'hiſtoire eccléſiaſtique.

Voici en ſtyle lapidaire la deſcription des ſept tableaux poſés dans notre chœur, & dans l'ordre où M. Carlo Wanloo les a faits de ſa propre main, ſans aucun autre aide.

D. O. M.

Perennique memoriæ

Quas

Ab Ann. M. DCCXLV. ad. Ann. M. DCCLV.

Tabulas.

Digitized by Google

A
Carlo Wanloo
Pictas
Votum Lud. XIII. Franc. Regis
&
Divi Auguſtini Hipponenſis Epiſcopi
Deceſſum :
Tranſlationem :
Conſecrationem :
Cum Donatiſtis Congreſſum :
Prædicationes :
Baptiſmum :
Quam inſupèr
Marmoream ejuſdem ſtatuam
A
Joanne Baptiſtâ Pigalle,
Pariſino,
Sculptum, ann. 1776.
In decorem Templi ſummi Dei *vivi*
Erexit, dedicavit, perficiendaſque
Curavit
Amicorum munificentiâ,
R. P. Felix à S^ta. Domitillâ
Olim
Hujuſce Pariſienſis domûs Prior
F. Felix.

Digitized by Google

Le premier représente le vœu du Roi Louis XIII, lors de la prise de la Rochelle. Les six autres exposent les six principaux événemens de la vie de S. Augustin, Evêque d'Hipponne. On commença par le fond du cœur pour satisfaire les yeux du Public en entrant dans l'Eglise, sçavoir, la prise de la Rochelle, la mort du Saint, la translation de ses Reliques, son ordination à l'épiscopat, ses conférences contre les hérétiques, ses predications & son baptême : tel est l'ordre dans lequel ils furent faits & posés par M. Wanloo lui-même.

Rien négale la composition, le dessein, le pinceau de cet homme célebre. Ces sept tableaux originaux absolument de lui seul (je les lui ai vus travailler), sont parfaitement remplis. De quelque côté qu'on les regarde, l'œil est entiérement satisfait, parce qu'il n'y trouve aucun vuide. Dans les quatre derniers il s'est surpassé par le brillant du coloris, au lieu que celui des trois premiers est trop gris, trop brun, trop sombre, & les figures trop colossales. Le Public en porte pareil jugement. M. Wanloo lui-même avoue qu'ils l'oppriment, & l'accablent. A quoi l'on peut ajouter qu'il s'est poignardé par son propre pinceau.

Digitized by Google

Quant à la ſtatue de marbre blanc de Gênes ſans aucune tache, repréſentant le même S. Auguſtin, poſée à la chapelle de la croiſée en entrant à gauche, faite par Jean-Baptiſte Pigalle, Sculpteur du Roi, il eſt inutile de répéter ici ce qu'on en a écrit dans le Mercure de 1754.

Il ſuffit de dire, que les deux célebres maîtres ſe ſont ſurpaſſés pour embellir le temple du Seigneur, ſallon continuellement ouvert aux étrangers, & aux curieux qui y abondent de toutes parts pour admirer leurs ouvrages.

La généroſité, les préſens, ou plutôt les aumônes de pluſieurs particuliers, gens aiſés, pieux, chrétiens, mes amis, leur ont donné l'être pour la gloire du Dieu vivant, & pour la décoration de ſon auguſte temple depuis 1745 juſqu'en 1755.

Il y a deux ans, Monſieur, que je balance à compoſer cette lettre : je ne cherche pas ma propre gloire ; l'eſpoir que quelqu'un ſeroit aſſez charitable pour vous en écrire, a ſuſpendu ſa compoſition & ſon envoi pour l'inſérer dans votre Mercure. Il eſt temps, à ce que je crois, d'y pourvoir pour l'inſtruction des étrangers, & la ſatisfaction de ceux qui y ont contribué. Si vous la jugez digne d'y trouver place, vous obligerez infiniment celui

Digitized by Google

qui est très-parfaitement, Monsieur, Votre, &c.

F. FELIX, de Sainte Domitille, ancien Prieur des Augustins réformés, de la place des Victoires.

Paris, le 21 Août 1757.

A M. DE BOISSY.

MONSIEUR, dans une lettre à M. Carle-Vanloo, imprimée dans le Mercure, M. Toussaint s'est expliqué sur l'Auteur de la critique insérée dans son Journal, d'une maniere indéciſe, & qui semble indiquer qu'il croit que cette piece injurieuſe à M. Vanloo, vient de quelqu'un de ſes confreres (1); c'eſt-à-dire d'un Artiſte de l'Académie. Difficilement ſe perſuadera-t'on qu'il en ignore aſſez l'Auteur pour tomber dans cette mépriſe; mais comme il eſt certain qu'il eſt engagé d'hon-

(1) Pour jetter quelque intérêt dans mon Journal, j'avois prié quelques-uns de Meſſieurs *vos Confreres* de m'eſquiſſer une expoſition raiſonnée des tableaux du ſallon: je ne quêtai pas une critique. Quoi qu'il en ſoit, chacun s'en défendit, & ne me promit rien: mais à quelques jours de-là, lorſque je ne m'y attendois plus.... il m'arriva un paquet cacheté contenant la lettre en queſtion. *Lettre de M. Toussaint à M. Carle-Vanloo.*

Digitized by Google

neur à le céler, tout ce que l'on a droit d'exiger de lui, c'eſt qu'il ne donne point lieu à des ſoupçons dont il doit connoître la fauſſeté. Il eſt vrai que M. Touſſaint a fait demander à des perſonnes de l'Académie une expoſition raiſonnée des tableaux du ſallon ; il eſt pareillement vrai qu'il ne *quêtoit point une critique :* mais il eſt vrai auſſi (ce qu'il ne dit pas) qu'il a fait la même demande à des Artiſtes qui ne ſont pas de l'Académie.

Egalement engagé par les loix de l'honneur, quoique dans des circonſtances différentes, à ne point dire qui c'eſt, je crois dans cette occaſion devoir dire qui ce n'eſt pas, & j'affirme que cet écrit ne part en aucune maniere d'aucun des membres de l'Académie. Je ſuis, &c.

COCHIN.

Ce 4 Novembre 1757.

Digitized by Google

GRAVURE.

PROJET de ſouſcription pour l'augmentation de la gravure des tableaux du cabinet du Roi, qui n'ont pas encore été gravés, ſous les ordres de M. le Marquis de Marigny.

Le ſieur Feſſard, Graveur du Roi & de la bibliotheque, annonce aux Souſcripteurs de la chapelle des enfans trouvés de Paris, ainſi qu'aux Amateurs & à ceux qui ont le commencement de ces gravures, qu'il va commencer le grand projet qu'il médite depuis longtemps, de continuer la collection des planches gravées du cabinet du Roi, d'après les tableaux qui ne l'ont pas encore été. Sa Majeſté qui ſe plaît à faire fleurir les arts dans ſon royaume, lui a fait donner ſes ordres pour la retenue des premiers cinquante exemplaires. L'Artiſte animé du déſir de plaire aux yeux de ſon Prince, eſpere trouver des forces qu'il ne s'eſt jamais connues.

La ſatisfaction que les Souſcripteurs lui ont marqué à chaque livraiſon de la gravure de la chapelle des enfans trouvés, dont il

Digitized by Google

doit délivrer la derniere générale dans le courant de 1758, jointe à la grace que le Roi lui a accordée, l'encourage à suivre ce grand projet : mais ce qui l'a déterminé, sont d'habiles éleves qu'il a formés pour l'aider, & qui seront en état, au cas qu'il lui arrive quelque accident, soit par maladie ou autrement, de le continuer avec succés.

Cette entreprise demandant qu'il renonce à tout autre engagement avec des particuliers, & exigeant beaucoup de dépenses il n'a pu se dispenser de recourir à la voie de la souscription, d'autant mieux que l'Artiste plus occupé de son avancement dans son art, que de son intérêt, a besoin d'être secondé. Il commencera cette entreprise par six grandes planches de 30 pouces de hauteur, & d'une longueur proportionnée, dont deux seront pour la Flore du Poussin, & la noce Flamande de Rubens, qui ont été exposées au Palais du Luxembourg, & les quatre autres pour l'Apothéose d'Hercule, qui est dans le premier sallon de Versailles, entrant par la chapelle, grandeur à laquelle il s'est fixé, afin de pouvoir rendre avec plus d'exactitude tous les détails de ce riche morceau qu'il suffit de nommer pour faire l'éloge de feu M. le Moine, premier Peintre du Roi;

Digitized by Google

ce qui sera suivi pour la suite de l'ouvrage, & lorsqu'il se trouvera des planches plus petites, il en sera mis deux sur la même feuille, ainsi que toute la suite, pour que l'on puisse relier uniformément.

Conditions.

Il n'y aura que 500 souscriptions, & deux cens au dessus : les planches, après les 700 exemplaires tirés, seront déposés au cabinet du Roi, & le prix de deux cens au dessus des 500 Souscriptions sera au moins du tiers, ne lui restant que ces deux cens pour son bénéfice.

Le prix de chaque Souscription pour les six premieres estampes sera de 54 liv. en quatre paiemens, dont le premier sera de 30 liv. (à cause des grandes dépenses qu'il est obligé de faire en commençant) en prenant la reconnoissance de souscription au 14 Novembre de la presente année 1757, jusques & compris au 14 Mai 1758, & trois mois par delà pour le pays étranger : le deuxieme paiement de 8 liv. en recevant la noce Flamande de Rubens, au mois de Decembre 1758. Le troisieme paiement de 8 liv. en recevant la Flore du Poussin au mois de Decembre 1759. Le quatrieme & dernier paiement de 8 liv. en recevant les quatre de l'Apotheose d'Her-

Digitized by Google

cule au mois de Decembre 1760 (1).

On a commencé à souscrire, comme il est dit, au 14 du mois de Novembre 1757, chez M. Buldet Marchand d'estampes, rue de Gèvres; & chez M. Fessard, Graveur du Roi & de sa bibliotheque, rue Saint Thomas du Louvre, & à la bibliotheque du Roi, rue de Richelieu, où l'on pourra voir le progrès de l'ouvrage, les mardis & vendredis de chaque semaine, à commencer au mois de Février prochain.

Cela une fois établi, l'on ne sera plus tenu de faire d'avance: l'on ne payera qu'en recevant les estampes, à mesure qu'elles paroîtront, dont le prix sera proportionné aux six premieres, & aux dépenses qu'elles occasionneront, tant pour les Souscripteurs, que pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Vénus sur les eaux, nouvelle estampe, gravée d'après le dessein original de M. Bouchardon, Sculpteur du Roi, par L. L. D. & terminé au burin par Auguste de Saint Aubin 1757. Elle se vend, chez le sieur *Fessard*, dont nous venons d'indiquer l'adresse. Vers la fin de ce mois, le même Graveur donnera la *Fontaine de*

(1) Si les souscriptions rentrent promptement, il fera son possible pour accélérer l'Ouvrage.

Digitized by Google

Grenelle, de M. de Bouchardon, en quatre planches.

L'Aveugle dupé, gravé par M. Cars, d'après le tableau de M. Greuse, exposé cette année au sallon. Le burin n'a rien fait perdre au pinceau. Cet habile Graveur a l'art aussi rare qu'estimable, de varier si bien ses travaux, & de saisir si parfaitement la maniere de chaque différent Peintre qu'il traduit, qu'on croiroit que chacune de ses gravures, est l'ouvrage d'une main différente; mais toujours d'une main de maître. Cette jolie estampe se trouve chez l'Auteur, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis.

La Devideuse & le Dessinateur, l'une & l'autre gravés par le sieur Flipart, d'après M. Chardin. Ces deux nouvelles estampes qui méritent des éloges, se vendent, chez M. *Cars*.

Nouvelle Eglise de Sainte Géneviéve. On vient de mettre au jour six Estampes qui représentent les plans, élevations, coupes, profils, & vue perpective de la nouvelle Eglise de Sainte Géneviéve de Paris, suivant le dernier projet présenté au Roi par M. le Marquis de Marigny. Ce Temple est de l'invention & du dessein de

Digitized by Google

M. Souflot. Ces Eſtampes ſe trouvent chez M. Bellicard Inſpecteur des Bâtimens du Roi, au Palais du Luxembourg.

TABLEAUX généalogiques, hiſtoriques & chronologiques des maiſons ſouveraines de l'Europe, & premiérement de la maiſon de France. Propoſés par ſouſcription.

Ces Tableaux ſont diviſés en planches, d'égale hauteur & largeur, au moyen de quoi ils peuvent ſe ployer facilement, de maniere à être portatifs, ſans embarras; être inſérés dans un grand *in*-4°. ou un petit *in folio*, ou être réunis enſemble pour ne former qu'un ſeul *tableau*.

Comme beaucoup de perſonnes ne ſe livrent point aſſez à l'étude de l'hiſtoire, ou par diſſipation volontaire, ou parce qu'elles en ſont détournées par les affaires domeſtiques, l'on a lieu de croire que les tableaux généalogiques leur procureront l'avantage de connoître, de diſtinguer, & par conſéquent de retenir plus aiſément les *degrés* de *générations* des Princes qui compoſent les Maiſons Souveraines de l'*Europe*, & ſingulierement *celle* de France.

Malgré les ſoins qu'on s'eſt donné pour rendre ces tableaux corrects, on n'oſe

Digitized by Google

cependant assurer qu'il ne s'y soit glissé quelque fautes : ainsi l'on aura une véritable obligation à ceux qui voudront bien les faire connoître (*Port franc*) par la voie du Libraire chargé de la vente de ces tableaux, ou par celles des Journaux, ou autres ouvrages littéraires.

Les *Ecussons* de différentes *formes*, les *abréviations* dont on fait usage, & quelques *observations* nouvelles proposées dans l'avertissement qui paroîtra avec les premiers tableaux Généalogiques, détermineront sans doute les curieux à en faire l'acquisition.

Les planches seront au nombre de onze. Le prix de chacune sera de *trente sols*, pour les Souscrivans, & de *quarante sols*, pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Il sera payé en souscrivant *six livres* d'avance ; *six livres* lors de la livraison des *deux* premieres *planches*, & de l'*avertissement*, & *quatre livres dix sols* lors de la distribution de la *troisieme planche*, au moyen de quoi les *sept autres planches* seront délivrées gratis successivement.

L'Auteur donnera dans le mois de *Décembre* 1757, *avec l'avertissement*, *les deux premieres planches*, qui contiennent les Princes *de la premiere race* ; & les autres *huit planches*, qui contiendront toutes

Digitized by Google

les *branches* de la *seconde* & *troisieme race*, se donneront ensuite deux à deux, de deux mois en deux mois.

On avertira le Public lorsque les planches des autres Maisons Souveraines paroîtront.

Les souscriptions se délivrent *à Paris*, chez *Laurent-Charles d'Houry*, seul Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc d'Orléans, rue de la Vieille Bouclerie.

ARTS UTILES.

ARCHITECTURE.

RIEN n'est plus propre à contribuer aux progrès des Peintres, que les discours qui se prononcent de temps en temps dans les assemblées de l'Académie de Peinture, sur les principes & les finesses de ce bel Art. Comment un si bel exemple n'est-il pas suivi pour l'architecture ?

La peinture imite : elle a dans l'imitation des principes certains.

La musique qui n'imite que de loin, parle à un organe si juste, qu'il en résulte pour elle la même certitude. Il n'y a pas à douter sur un ton juste ou sur un ton faux.

Digitized by Google

Il n'en eſt pas de même de l'architecture.

Quelque néceſſaire, quelque exercé que ſoit cet art, & malgré tant de chefs-d'œuvres qu'il a produits, on ne lui connoît point de modele primitif dans la nature. Il ne doit point y entrouver.

L'homme créé dans l'état d'innocence, n'étoit pas né pour habiter ſous un toit. Sa dégradation volontaire l'a aſſujetti à l'inclémence du ciel, à l'intempérie des ſaiſons, & la dure néceſſité lui a fait inventer l'art de bâtir. Les maux de l'homme, origine de l'architecture.

Les ſeuls principes néceſſaires de cet art, ſont donc l'utilité, la ſolidité; & depuis que la molleſſe a gagné l'homme, la commodité.

Le luxe, plus impérieux que la molleſſe, a demandé des ornemens, & a mis par-là la bienſéance en droit de les exiger. Ici non ſeulement la nature, mais la néceſſité nous manque: Où chercher des principes?

Les plus célebres Artiſtes ſe ſont efforcés d'y ſuppléer. Les uns ont fait conſiſter l'art des ornemens dans l'emploi ſimple, mais agréable des parties eſſentielles. Les autres, ſans s'écarter abſolument de cette regle, ont cherché dans la cabane du premier homme & dans l'aſyle de ſa miſere,

le modele des plus riches palais : principe humiliant, mais principe étendu & fécond, d'où le génie a ſçu tirer des inductions ſublimes.

Mais quelques regles primordiales qu'on ait voulu établir, aucune n'a ſubſiſté ſans contradiction : combien les autres qui ne ſont que des conſéquences ont-elles dû en eſſuyer !

Les Grecs ont inventé pluſieurs ordres d'architecture, qu'on admire encore aujourd'hui. Ils admiroient eux-mêmes la ſimplicité, la nobleſſe, & la grandeur des bâtimens de l'Egypte & de Babylone ; édifices immenſes dont nous ne parlons qu'avec étonnement. Nous imitons encore leurs ſphinx, leurs obéliſques. A cela près, & malgré tant d'éloges, il n'eſt plus queſtion de chercher dans leurs ruines des regles ou des modeles.

Le Tabernacle des Hébreux fut conſtruit ſous la direction de Dieu même. Salomon fit élever depuis un Temple, qui épuiſa l'admiration de tout l'univers. Les dimenſions de ces deux merveilles, leurs proportions, leurs ornemens, l'ordre de leurs colonnes (le premier objet de la grande architecture) ſont conſignés en détail dans les livres ſaints. Toutes les hiſtoires en retentiſſent. Les livres de nos Architectes ſont les ſeuls qui n'en parlent pas.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

SPECTACLE D'ALCESTE.

« L'article qu'on va lire nous a été en-
» voyé : comme il eſt d'un homme inſtruit
» dans cette partie, nous l'inſérons ici tel
» qu'il nous eſt parvenu, ſans rien changer
» au fonds ni même au ſtyle. »

L'Académie royale de Muſique, en remettant l'Opera d'*Alceſte* (1) à Paris, conformément à l'ingénieuſe magnificence avec laquelle il fut repréſenté devant le Roi à Fontainebleau en 1754, vient de nous faire voir combien le théâtre lyrique depuis ſon établiſſement étoit encore loin, je ne dis pas de la perfection, mais même de la bienſéance théâtrale, quant à ce qui regarde l'ordre & les vraiſemblances d'un ſpectacle.

(1) Elle a remis cet Opera le Mardi 15 Novembre.

Digitized by Google

Ici tout eſt grand, tout eſt pompeux, &, ce que l'on ne peut trop louer, preſque tout eſt dans l'exactitude du *coſtume*. Les panniers mêmes des femmes, ce ridicule & cher ornement du beau ſexe de notre ſiecle, ſont relégués aux grandes Actrices & aux Danſeuſes, les dernieres ſans doute qui renonceront à cette mode bizarre. Cette charmante claſſe d'êtres eſt douée de trop de graces pour qu'il n'en coûte pas quelque choſe à la raiſon.

De tous les chef-d'œuvres que nous ont laiſſés les Créateurs de l'Opera François, *Alceſte* eſt le drame qui paroît le plus réguliérement coupé ſur les grands ſpectacles des Grecs, où ils admettoient toutes les actions, toutes les pompes acceſſoires qui pouvoient concourir à l'énergie du ſujet, & à l'intérêt principal de la piece. Mais foibles copiſtes juſqu'à préſent de ces ſuperbes ſpectacles de l'antiquité, on s'étoit contenté d'en indiquer les plus gros traits, &, pour ainſi dire, par des chiffres ou des ſignes bizarres de convention, on réduiſoit dans une petite & miſérable image ces fameux tableaux animés, qui émouvoient les peuples les plus célebres de l'antiquité, & pour leſquels nous conſervons encore tant de vénération. C'eſt de ce vil état d'ignorance & d'engourdiſ-

Digitized by Google

sement dont on a osé sortir depuis quelques années, pour offrir aux yeux de la Cour de France des spectacles dignes de ceux auxquels ils étoient destinés. Des gens de Lettres, éclairés d'ailleurs sur les Arts, se chargerent alors de ce qui étoit abandonné au goût aveugle des Artisans de théâtre.

Le Souverain daigna regarder un moment les talens agréables : ce moment suffit pour les éclairer, & pour les élever au plus haut degré où puissent les porter les secours du goût muni des connoissances que donne l'étude de tous les Arts.

Voilà ce que les nouveaux Directeurs de l'Opera ont eu l'ambition d'imiter. Ils ne pouvoient mieux commencer que par Alceste. Le pathétique du sujet est soutenu de tout ce que l'antiquité peut fournir de spectacles curieux ; tout l'univers s'y vient peindre en détail sur la scene.

Le premier acte présente la mer & ses Divinités. Thétis souleve les flots ; par un intérêt opposé, Eole en personne réprime les aquilons ; ils combattent, ils cédent aux Zéphyrs. La mer & les airs fournissent aux spectateurs des scenes animées.

Le second acte va au-delà des prestiges ordinaires du théâtre. Ce n'est plus illusion, c'est la réalité d'un siege & des com-

Digitized by Google

bats exactement conformes à l'art militaire des anciens : non seulement les habillemens & les armes, exécutés scrupuleusement d'après les monumens antiques, mais les évolutions, les marches, la phalange macédonienne, les différentes formes que les anciens donnoient à leurs bataillons, les divers moyens d'attaque & de défense des places, l'ordre & le courage de ces guerriers dans les mêlées qu'occasionnent les sorties ; tout, en un mot, réalise au spectateur les idées que nous ont imprimées les Historiens & les Auteurs qui ont traité de la *tactique* des anciens. Ce qui doit paroître miraculeux, est l'ordre & la netteté du tableau dans un espace aussi resserré, où plus de cent quarante soldats, en manœuvrant tous ensemble, loin de fermer cet espace aux yeux du spectateur, semblent le prolonger au triple de son étendue réelle. Ce prodige est dû aux soins ingénieux d'un ancien Acteur *, qui avoit déja prouvé si souvent par lui-même l'usage avantageux que l'on peut faire du plus petit espace pour y rendre les plus belles actions, & pour y former les tableaux de la plus grande ordonnance.

Au troisieme acte, l'ame déja si tendrement émue par le péril d'*Admete*,

* M. de Chassé.

Digitized by Google

étonnée & ravie douloureuſement par la mort généreuſe d'*Alceſte*, eſt déchirée par le ſpectacle de ſa pompe funebre. Les plaintes exprimées ſi ſenſiblement, par le chant des chœurs, concourent à pénétrer tous les ſens de l'impreſſion la plus touchante. En vain les froids amateurs de muſique en reclameront ici les combinaiſons travaillées : tous les amateurs de goût, tous les partiſans du vrai, en un mot, tout être ſenſible verſera, ſur le tombeau d'*Alceſte*, ces pleurs que l'on pardonne ſi voluptueuſement à l'illuſion des ſpectacles. En vain auſſi l'ignorance indiſcrette comparera-t'elle l'auguſte repréſentation de cette pompe à quelque cérémonie reſpectable de nos jours. Il faudra lui répondre, en premier lieu, que les comparaiſons diſparates ſont ordinairement les épigrammes des ſots ; en ſecond lieu, qu'une vue bornée dans la petite ſphere de ſon âge & de ſa patrie, ne peut appercevoir les origines d'une infinité d'uſages, dont la ſimilitude lui paroît déplacée hors des limites de ſa courte portée. Des Prêtres vêtus & drapés dans la plus grande maniere, couronnés de cyprès, & portant des branches de ce même arbre, ainſi que des branches de lauriers, dont on ſçait que les

Digitized by Google

anciens tapissoient même les portes des personnes qui venoient de mourir, d'autres tenant des *buires*, des cassolettes & des urnes de parfums, forment d'une part une marche grave & imposante, tandis que d'un autre côté des pleureuses drapées à l'antique par de grands voiles noirs sur des tuniques blanches, achevent de donner à cette cérémonie l'aspect & le ton lugubres qui lui conviennent. Ces deux troupes tristes & majestueuses retracent parfaitement aux amateurs de l'antiquité les coutumes & les rits pompeux des anciens. Tout funebre que soit ce spectacle, il n'est pas dénué des ornemens qui lui sont propres. Les formes & la richesse des vases qui servent aux libations que les Prêtres font sur ce tombeau, les guirlandes de fleurs, les palmes que les pleureuses vont déposer aux pieds de la statue *d'Alceste*, tout cela compose un tableau riche, varié, & dont les graces mêmes contribuent à le rendre encore plus touchant.

Par une transition très-convenable du tombeau d'Alceste, on se trouve à l'entrée formidable des enfers; ce qui ouvre le spectacle du cinquieme acte. *Caron* y paroît dans sa barque: il admet les ombres qui paient le tribut, il repousse celles qui par leur indigence, sont condamnées à er-

Digitized by Google

rer sur les bords de ce triste passage ; il est enfin forcé lui même de passer Alcide avec lequel le spectateur est transporté en un instant au milieu du palais de Pluton ; nouveau spectacle d'un genre différent de tous les précédens. Les ombres heureuses d'un côté, les divinités infernales de l'autre, le souverain des enfers assis avec Proserpine sur un trône, d'où ces divinités paroissent dominer tout l'empire des morts ; telles sont les images frappantes que cet acte fournit au spectateur.

L'acte suivant termine l'opera par le triomphe *d'Alcide*. Des arcs triomphaux, des portiques ornés de grouppes relatifs à la gloire du héros, un concours de peuples & de bergers, parmi lesquels la magnificence & la galanterie se disputent l'avantage de fixer les regards du public ; enfin la scene la plus riche & la plus éclatante en tous genres, couronne le plus beau spectacle que l'on ait encore vu en France sur aucun théâtre.

Le détail des décorations, qui, au mérite d'être neuves dans chaque acte, joignent celui du goût le plus exempt de critique dans l'ordonnance & dans l'exécution ; celui des habits, dont la plus grande partie avoit servi aux représentations de la Cour, tous analogues aux sujets & aux

Digitized by Google

perſonnages qu'ils doivent déſigner, ainſi que la deſcription des ballets, entraîneroient dans une prolixité peut-être fatiguante pour ceux qui ne jouiront que par relation des beautés de cet Opera. Il ſuffira, en prenant tout ce qui aura vu ce ſpectacle pour garant, d'affirmer que jamais tant d'attentions, de lumieres & de ſoins, ne ſeconderent plus heureuſement une grande dépenſe. Cette entrepriſe étoit réſervée aux nouveaux Adminiſtrateurs de l'Académie de Muſique, & peut-être ne pouvoit réuſſir que par eux. Il ſemble que tous les arts & tous les talens ſe ſoient aſſociés pour ce magnifique Spectacle.

L'impreſſion d'un Opera ſi ſinguliérement repréſenté, nous a diſtrait des éloges très-légitimement dûs à ceux qui en ſont l'ame; c'eſt-à-dire que nous ne nous ſommes pas laiſſé l'eſpace néceſſaire pour placer le tribut de louanges que chacun d'eux mérite en particulier: mais ils doivent nous le pardonner en cette occaſion, d'autant plus que les applaudiſſemens qu'ils reçoivent journellement, les en dédommage bien amplement.

Digitized by Google

COMEDIE FRANÇOISE.

Le lundi 21 Novembre les Comédiens François ont donné pour la premiere fois *Adelle de Ponthieu*, Tragédie remise de M. de la Place ; elle n'a pas moins réussi à la reprise que dans la nouveauté. Elle est parfaitement jouée ; on peut dire qu'à cet avantage, elle joint un mérite qui ne s'use point ; c'est celui de l'intérêt & des situations, qui nous ont paru traitées avec autant d'intelligence qu'elles sont amenées avec art. Nous attendons l'impression de la Piece pour en faire l'extrait & l'éloge détaillé qu'elle mérite.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens n'ont rien donné de nouveau depuis les *Ensorcelés*. Ils préparent une Comédie nouvelle de M. de Moissi, Auteur du *Provincial à Paris*, qui a beaucoup réussi à ce théâtre. Nous en rendrons compte au Public dès qu'elle paroîtra.

Digitized by Google

CONCERT SPIRITUEL.

Le mardi premier Novembre, fête de tous les Saints; l'assemblée fut nombreuse, & le Concert très-beau. Il commença par une symphonie del Signor Beck, suivie de *Requiem æternam*, Messe de Gilles, où Mademoiselle Sixte chanta. Ensuite M. Moria joua un Concerto de violon. Mademoiselle le Miere chanta un petit Motet tiré des secondes pieces de clavecin de M. Mondonville. Mademoiselle Duzès joua sur l'orgue un Concerto de M. Balbastre, avec l'applaudissement général. Mademoiselle Fel chanta un petit Motet pour la Fête du jour. Le Concert finit par *De profundis*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE HAMBOURG, *le 13 Octobre.*

TOus les avis qu'on reçoit de la Poméranie Citérieure & en particulier de Stralsund, marquent que le Feld-Maréchal Urgern de Sternberg est arrivé le 8 à Anclam, que les troupes Suédoises se sont emparées d'un magasin considérable dans la Marche-Uckeraine, petite province limitrophe, qu'elles y levent des contributions, & qu'elles se rassemblent du côté de Stettin pour en faire le siége.

L'interruption des lettres de Breslau qui manquent ici depuis quelques jours, fait croire que cette Ville est bloquée, ou du moins serrée de très-près par les Troupes Impériales.

DE BERLIN, *le 19 Octobre.*

Dès qu'on eut appris que le Général Haddick s'avançoit vers la Sprée avec son corps de Hussards, de Croates & de Pandoures, l'allarme se répandit aussitôt partout, & la plûpart des habitans établis dans les Fauxbourgs, s'enfuirent avec ce qu'ils purent emporter. Le 16 dans l'après-dînée, une troupe de Hussards ennemis parut dans les Fauxbourgs de Strablau & de Copenick. Avant

hier 17 vers le midi, le Général Haddick lui-même, à la tête d'un corps d'environ six mille hommes de troupes légeres, entra dans la Ville par la rive gauche de la Sprée. La garnison prit d'abord les armes ; mais l'ennemi ayant culbuté deux bataillons, le reste prit la fuite, & se renferma dans la Forteresse de Spandau, où la Reine s'étoit retirée pendant le combat. Le Général Haddick demanda cinq cens mille écus de contribution : après en avoir reçu une partie, il se retira avec son détachement, & emmena quatre cens prisonniers.

De Naumbourg, *le 26 Octobre.*

L'armée combinée, dont le quartier général est ici, se dispose à pousser vigoureusement les Prussiens. Le 24, le Prince de Saxe-Hildburghausen envoya un Trompette au Major Général Haussen, Commandant pour le Roi de Prusse à Leipsick, avec une lettre par laquelle il le sommoit d'évacuer cette Ville. On garda le Trompette cinq ou six heures, & la réponse qu'il rapporta, fut un refus formel de quitter Léipsick. Deux heures après, on fit partir un autre Trompette pour réitérer la sommation. Celui-ci fut renvoyé sur le champ, avec la confirmation du premier refus. Le lendemain, le Prince de Saxe-Hildburghausen envoya sommer pour la troisieme fois le Commandant Prussien de lui remettre la Place, aux offres de laisser retirer librement ses troupes, & cette troisieme sommation fut rejettée comme les deux autres. On apprit de plus que ce même jour 25 au matin, le Maréchal Keith, chargé de la défense de cette Ville, avoit mandé les principaux Magistrats, & leur avoit tenu ce discours : « Je

Digitized by Google

» vous ai fait venir, Meſſieurs, pour vous ap-
» prendre que M. le Prince de Saxe-Hildburg-
» hauſen, m'a envoyé une ſommation de lui re-
» mettre la Ville, à quoi je ne ſuis nullement diſ-
» poſé. Il ménage en cas de refus d'en venir à des
» extrêmités: il me donnera donc l'exemple pour
» en agir de même, & ce ſera à lui qu'il faudra
» imputer les malheurs auxquels votre Ville ſera
» expoſée. Si vous voulez les prévenir, je vous
» conſeille d'aller le trouver, & de l'engager à
» ménager la Ville par rapport à vous & à vos
» Bourgeois, parce qu'au premier avis que je re-
» cevrai que les troupes de l'Empire & de France
» s'avancent ici pour m'attaquer, je commence-
» rai par brûler les Fauxbours, & ſi cela ne ſuffit
» pas pour obliger l'ennemi à ſe déſiſter de ſon en-
» trepriſe, j'irai plus loin, & la Ville même
» ne ſera pas épargnée. Je ne m'y porterai qu'a-
» vec le plus grand regret; mais ce ſera la ſeule
» extrêmité qui m'aura forcé de prendre ce parti.

De Leipsick, *le 27 Octobre.*

Le Roi de Pruſſe, en quittant cette Ville, y a laiſſé le Maréchal Keith avec environ cinq à ſix mille hommes. On a eu avis que ce Prince étoit le 23 à Krachwitz, terre du Comte de Brulh, ſituée ſur l'Elſter. Cette terre, ainſi que tous les lieux où a paſſé l'armée ennemie, a, dit-on, été pillée, ravagée, détruite, & ces excès ſont attribués principalement aux troupes du Prince d'Anhalt-Deſſau. Pluſieurs lettres de la Luſace marquent, que les Pruſſiens ont forcé les payſans du plat pays de leur apporter leurs charrues, leurs fléaux & les autres inſtrumens d'Agriculture, & qu'ils les ont tous brûlés.

Digitized by Google

Suivant la convention du 15 de ce mois, arrêtée par le Roi de Prusse en personne, les ôtages retenus à Magdebourg, devoient être renvoyés aussitôt que les Négocians de cette Ville auroient fourni des lettres de change pour la somme de soixante-quinze mille écus. On ne veut plus aujourd'hui rendre ces ôtages, que toute la somme ne soit réellement acquittée, & l'exécution militaire, qui devoit cesser, continue arbitrairement dans les plus riches maisons. Les Négocians ont pris le parti d'envoyer à Berlin traiter avec le Banquier de la Cour pour acheter leur tranquillité à quelque prix que ce soit.

Le 19, les Prussiens ont pris tout l'argent qui a pu se trouver dans les caisses.

On a conduit ici les Magistrats de Naumbourg, que le Roi de Prusse a fait enlever, pour s'assurer le paiement des cent cinquante mille écus qu'il a exigés de cette Ville.

De Lisbonne, *le* 1 *Octobre.*

Cette Ville affligée de tant de maux, sembloit goûter enfin quelque calme; les secousses de la terre étoient moins fréquentes; on commençoit à respirer, lorsqu'on a reçu le détail de l'horrible bouleversement causé dans quelques-unes de nos Isles par un nouveau tremblement de terre. Le 9 Juillet dernier à onze heures quarante-cinq minutes de la nuit, une secousse affreuse, dont la durée fut d'environ deux minutes, fut ressentie dans la plûpart des Açores. Toutes les maisons de l'Isle d'Angra furent violemment ébranlées. L'impulsion du tremblement qui d'abord étoit verticale, devint bientôt horisontale, & suivit la direction de l'Ouest à l'Est. Pendant ces deux minutes, la

terre

terre fut agitée d'une telle force, que si la secousse eût duré quelques instans de plus, tous les bâtimens s'écrouloient, étoient engloutis. Le 10 vers les dix heures du matin, il y eut une nouvelle secousse, qui reprit à 4 heures après midi, avec autant de violence que la veille ; mais dont la durée fut plus courte. Dans l'Isle Saint-Georges, à 12 lieues d'Angra, la terre trembla le même jour & aux mêmes heures ; mais la secousse fut si furieuse, que 1053 personnes furent écrasées sous les ruines des maisons. La frayeur des habitans redoubla le 10 au matin, à la vue de dix-huit nouvelle Isles qui s'éleverent à la distance de cent brasses & au Nord de l'Isle. Aux Fayans des Vimes, la même secousse renversa tous les édifices ; on n'y reconnoît plus ni maisons, ni temples, ni rues : on ne voit que des décombres & des monceaux de pierres. La terre en quelque endroits s'est détachée du sol, & a roulé dans la mer. On voit encore des langues de terre éloignées du rivage, & entourées d'eau, conserver leur forme, avec tout ce qu'elles contenoient. Sur une de ces Isles flotantes, est une maison entourée d'arbres, qui n'est point du tout endommagée. Monte-Formoso, situé à l'Est-Sud-Est de cette Isle, s'est séparé en deux parties : l'une a croulé dans la Mer, & se trouve éloignée de l'autre de près de cent brasses. Depuis la pointe de l'Est de l'Isle de Topo, jusqu'au Bourg de la Caletha, on ne voit encore que des ruines ; aucun bâtiment n'a résisté. La terre s'est même ouverte en plusieurs endroits, & un terrein de près d'un quart de lieue d'étendue s'est précipité dans la Mer. Quelques montagnes ont changé de place ; d'autres ont entiérement disparu, en sorte que la communication entre quelque-unes de ces Isles, qui étoit impraticable

autrefois par l'à plomb ou l'escarpement des rochers, est maintenant libre; une plaine a succédé aux montagnes. Une partie du village de Norte-Grande s'est aussi séparée du reste, & a été former une Isle nouvelle à la distance de 150 brasses. Tous les habitans de ces Isles, consternés, remplis de terreur, vivent dans les bois, & l'épouvante les suit partout, la terre toujours agitée leur montrant de tous côtés des tombeaux. D'énormes masses de pierre se détachent continuellement des rochers; il s'est ouvert de toutes parts des gouffres profonds qui les engloutissent, & l'on voit presque tous les jours des rochers entiers s'affaisser, ou s'anéantir. L'Isle du Pic a foiblement senti ces diverses secousses, si ce n'est dans la partie qui répond à l'Isle Saint-Georges. Ce quartier a beaucoup souffert, & onze personnes y ont péri. Le jour de la premiere secousse, la Mer étoit dans une agitation extraordinaire: les flots entrerent avec fureur dans l'Isle Saint-Georges, en suivant la direction de l'Oueſt à l'Eſt; dans l'Isle du Pic, leur direction fut de l'Eſt à l'Oueſt, & du Sud à l'Oueſt dans l'Isle Gracieuse. L'Isle du Fayal n'a éprouvé qu'une légere secousse, & le mouvement de la Mer y a été presqu'insensible. Dans les Isles de Saint-Michel & de Sainte-Marie, on a senti seulement l'effet d'une secousse ordinaire: les Isles des Fleurs & du Corbeau ont été seules entiérement exemptes du malheur général.

On apprend par un Vaisseau qui vient d'arriver du Cap Verd, qu'au mois d'Avril dernier, un Volcan de l'Isle du Feu, qui vomissoit sans cesse des flammes, s'est subitement affaissé, & que le village Dos Mosteiros a été enseveli sous les débris du mont. Les habitans ayant été avertis de l'événement par plusieurs signes, se sont heure-

Digitized by Google

sement sauvés. Deux Bergers seulement ont perdu la vie avec leurs troupeaux.

GRANDE BRETAGNE.

De Londres, *le 30 Octobre.*

La démission du Duc de Cumberland qui a quitté tous ses emplois, est une chose réglée. Ce Prince a même déclaré qu'il ne reparoîtroit à la tête des armées du Roi, que dans les cas d'invasion ou de rébellion. Sa place de Colonel du premier régiment des Gardes à pied, a été donnée au Prince Edouard, qui doit être incessamment déclaré Duc de Gloceſtre. Le Général Ligonier a par *interim* le commandement en chef de toutes les troupes.

Le Vaisseau du Roi *le Wincheſter*, venant d'Antigoa, a rapporté qu'il y avoit eu le 29 Août dernier une forte secousse de tremblement de terre dans l'Isle des Barbades, qui avoit causé peu de dommage, & quelle avoit été suivie d'une violente tempête, qu'on a sentie dans les Isles sous le vent.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

La Cornette des Chevaux-Légers de la Garde ordinaire du Roi, revint ici d'Arpajon le 19 d'Octobre. Comme la Compagnie, qui ne sert que par quartiers, est rarement rassemblée, les Chevaux-Légers ont saisi le moment de leur réu-

Digitized by Google

nion, pour célébrer en corps l'auguſte naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Artois. Le Duc de Chaulnes, leur Commandant, eſt Gouverneur de cette Province; nouveau motif pour faire éclater leur joie dans cette heureuſe occaſion. Ils devoient ſe ſéparer, après avoir porté leurs étendards au Roi; ils n'ont eu par conſéquent que deux fois vingt-quatre heures, pour faire leurs préparatifs, ainſi que pour inviter la Cour, la Ville, & tous les corps de la maiſon du Roi.

Le fête commença le 21, à dix heures du ſoir, par un feu d'artifice, qui fut tiré dans l'avenue de Sceaux, vis-à-vis de l'Hôtel des Chevaux-Légers, & dont l'exécution fut parfaite. Toutes les perſonnes invitées ſe rendirent enſuite au bal, paré & maſqué. La façade & la cour de l'Hôtel étoient très-bien illuminées. La ſalle où l'on danſoit, a 105 pieds de longueur ſur 36 de large. Elle étoit ornée richement, & avec autant d'art que de goût: elle étoit éclairée par un grand nombre de luſtres & de girandoles. Les fonds oppoſés de cette ſalle, qui dans toute leur étendue, étoient garnis de grandes glaces, en multipliant les objets, formoient un ſpectacle charmant. La Comteſſe de Marſan, Gouvernante des Enfans de France, s'étant excuſée d'ouvrir le bal, la jeune Princeſſe de Soubiſe, ſa niece, danſa le premier menuet avec le Marquis d'Eſquelbec, premier Enſeigne de la compagnie. Le Bal dura juſqu'à huit heures du matin. Il y eut la plus nombreuſe aſſemblée, & l'on y diſtribua avec profuſion toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Le bon ordre qui a régné dans cette fête, joint à la politeſſe & aux attentions des Chevaux-Légers, n'en a pas fait le moindre agrément.

La naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Ar-

Digitized by Google

tôis exigeant des peuples, dont elle assure le bonheur, un nouveau tribut de reconnoissance, le Roi écrivit le 9 d'Octobre à M. l'Archevêque de Paris, pour faire rendre à Dieu dans la Capitale de solemnelles actions de graces. En conséquence, le Dimanche 23, le *Te Deum* fut chanté dans l'Eglise Métropolitaine, & M. l'Archevêque de Paris y officia. M. le Chancelier accompagné de plusieurs Conseillers d'etat & Maîtres des Requêtes, le parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aydes & le Corps de Ville, y assisterent après y avoir été invités de la part du Roi par M. Desgranges, Maîtres des Cérémonies.

Le même jour, M. le Prevôt des Marchands & les Echevins firent tirer dans la place de l'Hôtel de Ville un feu d'artifice, décoré relativement à l'objet de l'alégresse publique. La façade de l'Hôtel de Ville fut ensuite illuminée par des filets de terrines, qui régnoient le long des entablemens, & par des lustres formés de lanternes de verre. Des ifs portant chacun plus de cent cinquante lumieres, entouroient la place.

L'Hôtel du Duc de Chevreuse, nommé au Gouvernement de Paris, fut orné d'une magnifique décoration en architecture, éclairée avec un goût infini. Il y eut aussi des illuminations à l'Hôtel du Prevôt des Marchands, aux maisons des Echevins, & à celles des principaux Officiers du corps de Ville.

Aux quatre coins de la place de l'Hôtel de Ville, ainsi qu'à celle de Louis XV, étoient des fontaines de vin, qui coulerent une partie de la nuit. On y distribuoit du pain & des viandes au peuple, & on avoit placé des orqueſtres dans tous les endroits où se faisoient ces distributions.

La cloche de l'Hôtel de ville sonna pendant

Digitized by Google

toute la journée en tocsin. Il y eut quatre salves d'artillerie ; la premiere à cinq heures du matin, la seconde à midi, la troisieme pendant le *Te Deum*, & la derniere avant le feu d'artifice.

Le 24, le corps de Ville alla à l'Eglise paroissiale de Saint Jean en Greve, pour rendre ses actions de graces particulieres, & il assista au *Te Deum* qu'il fit chanter en musique. Ce même jour, l'Hôtel de Ville, l'Hôtel du Prevôt des Marchands, les maisons des Echevins & des principaux Officiers du corps de Ville, furent illuminés de nouveau.

Le Roi a disposé du commandement en Chef de la province de Languedoc, vacant par la mort de M. le Maréchal Duc de Mirepoix, en faveur de M. le Maréchal de Thomond.

Le 3 Novembre, M. le Comte de Sartirane, Ambassadeur du Roi de Sardaigne, eut une audience particuliere du Roi, dans laquelle il complimenta Sa Majesté, au nom du Roi son Maître, sur l'heureux accouchement de Madame la Dauphine, & sur l'heureuse naissance de Monseigneur le Comte d'Artois. Cet Ambassadeur fut ensuite admis à l'audience de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, & de Madame la Dauphine.

M. Bertin, Intendant de Lyon, a été nommé Lieutenant-Général de Police, à la place de M. Berryer.

Le Roi a nommé M. le Marquis du Mesnil, Lieutenant Général de ses armées, Inspecteur Général de la Cavalerie & des Dragons, au Gouvernement de Brouage, vacant par la mort de M. le Maréchal Duc de Mirepoix.

Sa Majesté a aussi accordé à M. le Comte de Montazet, Brigadier de ses armées, Mestre de Camp réformé à la suite du Régiment de Dragons

Digitized by Google

d'Orléans, & Gouverneur du Fort de Scarpe, l'Expectative d'une place de Commandeur dans l'Ordre Militaire de Saint Louis, avec la permission d'en porter dès-à-présent les honneurs.

Les 27 & 28 d'Octobre, on a ressenti au Havre deux secousses de tremblemens de terre. La premiere a duré trois minutes, & l'autre deux. Les habitans effrayés, sont sortis de leurs maisons pour se retirer sur la place. Ces mêmes secousses se sont aussi fait sentir à la même heure au Pont-l'Evêque, sur la rive gauche de la Seine.

Le 6 de Novembre, M. le Chevalier Archinto arriva ici de Parme, pour complimenter le Roi, de la part de l'Infant Duc de Parme, sur la naissance de Monseigneur le Comte d'Artois.

Le Roi a nommé à l'Intendance de Lyon M. de la Michodiere, Intendant d'Auvergne; & M. Bernard de Ballainvilliers, Maître des Requêtes, à celle d'Auvergne.

Sa Majesté a tenu le Sceau pour la seizieme & dix-septieme fois.

Le même jour, M. le Prince de Beauvau prêta serment entre les mains du Roi pour la charge de Capitaine des Gardes, & Sa Majesté reçut celui de l'Evêque de Senez.

Le Roi accorda ce même jour un brevet d'honneur à Madame la Comtesse de Lillebonne, & elle prit en conséquence le Tabouret chez la Reine.

Sa Majesté a donné à M. le Comte de Talaru, Sous-Lieutenant des Gendarmes de Flandres, l'Aide-Majorité de la Gendarmerie, vacante par la promotion du Vicomte de Sabran, à la Majorité de ce corps.

Les entrées de la Chambre ont été accordées par le Roi à M. le Chevalier Archinto, Gentil-

Digitized by Google

homme de la Chambre de l'infant Duc de Parme.

Le 15, M. Erizzo, Ambaſſadeur de la République de Veniſe, eut une audience particuliere du Roi, dans laquelle il complimenta Sa Majeſté au nom de la République, ſur l'heureux accouchement de Madame la Dauphine, & ſur la naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Artois. Cet Ambaſſadeur fut conduit à cette audience par M. de la Live, introducteur des Ambaſſadeurs.

M. le Baron de Lichtinſtein, Miniſtre Plénipotentiaire du Duc de Saxe-Gotha, eut le même jour une audience de Madame la Dauphine. Il y fut conduit ainſi qu'à celles de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, de Monſeigneur le Duc de Berry, & de Monſeigneur le Comte de Provence, par le même Introducteur.

M. de Bompar, Chef d'Eſcadre des Armées Navales, à ſon retour de la Martinique, où il a réſidé pendant ſept ans en qualité de Gouverneur Général des Iſles du Vent, a été préſenté au Roi. Sa Majeſté lui a accordé une penſion de trois mille livres ſur le Tréſor Royal, avec le Cordon rouge honoraire.

L'ouverture du Parlement ſe fit le 12 de ce mois avec les cérémonies ordinaires, par une Meſſe ſolemnelle. Elle fut célébrée par M. l'Abbé de Sailly, Chantre de la Sainte Chapelle, & Aumônier de Madame la Dauphine. M. Mollé, premier Préſident, ayant été reçu & inſtallé par M. Pelletier de Roſambo, Préſident du Parlement, y aſſiſta avec toutes les Chambres.

Il y a eu le 5 Novembre une action entre l'armée commandée par M. le Prince de Soubiſe & celle du Roi de Pruſſe: la premiere ayant été obligée de faire ſa retraite, elle s'eſt retirée à Freyburg, d'où elle a repaſſé l'Unſtrutt, & ſe raſſemble der-

Digitized by Google

riere cette riviere. M. le Maréchal Duc de Richelieu, à qui M. le Prince de Soubise avoit dépêché un Officier après l'action, s'est mis en marche à la tête de soixante bataillons & de soixante-quatre escadrons, pour se porter sur Duderstatt, où il sera à portée de recevoir & de soutenir l'armée de M. le Prince de Soubise, s'il est nécessaire.

Nous retardons la liste des Officiers tués ou blessés, pour la donner plus exacte le mois prochain.

Le Corsaire Anglois *le Hancelot*, de Jerzey, armé de 10 canons, & de 70 hommes d'équipage, a été pris par les Vaisseaux du Roi *l'Entreprenant* & *le Dragon*, qui l'ont fait conduire à Brest.

Les sieurs Bart, Capitaine de Brûlot, & Juin, Lieutenant de Frégate, commandant les Frégates du Roi *la Valeur* & *la Mignonne*, se sont rendus maîtres des Navires Anglois *l'Industrie*, *l'Eclair*, *la Marie-Sara* & *la Satisfaction*. Ces quatre bâtimens, qui alloient de Sunderland à Rotterdam, chacun avec un chargement de charbon de terre, étoient tous armés de quelques canons, & ils sont arrivés à Dunkerque.

Le Corsaire *le Vengeur*, de ce Port, y a remis l'ôtage d'une rançon de 290 guinées, moyennant laquelle il a relâché un Navire Anglois, dont il s'étoit emparé.

On mande de la Rochelle, que le Navire *le Titon l'Africain*, de Bordeaux, venant de Saint-Domingue, a enlevé le Navire Anglois *le Thomas*, de Londres dont la cargaison est composée de 500 barrils de poudre, de 50 caisses d'armes, de toiles, de soieries, & d'autres munitions & marchandises.

Une Lettre du Capitaine Robert, comman-

Digitized by Google

dant la Frégate *la Comteſſe de la Serre*, datée du 20 Octobre dernier, marque qu'il eſt arrivé à Bergue en Norwege, & qu'il y a conduit ſept priſes Angloiſes ; que ſix de ces priſes ſont chargés de chanvre, de lin & de fer, la ſeptieme, d'une petite partie de chanvre & de bois, & qu'il en attendoit une huitieme qu'il a laiſſée au Nord d'Iſland, le mauvais temps l'ayant obligé de s'en ſéparer. Cette derniere eſt un Senaw du port de 220 tonneaux, armé de 14 canons, & de 36 hommes d'équipage, qui vient de la Virginie, ſa cargaiſon conſiſte en 380 boucauts de tabac.

BÉNÉFICES DONNÉS.

Sa Majeſté a donné l'Abbaye de Bonnefond, Ordre de Cîteaux, Dioceſe de Comminges, à M. l'Abbé Marquet-de Villefond, chargé des affaires de Sa Majeſté à Veniſe ; l'Abbaye de Meymac, Ordre de S. Benoît, Dioceſe de Limoges, à M. l'Abbé de Saint-Val ; celle de Sainte Auſonne, même Ordre, Dioceſe d'Angoulême, à la Dame de Durfort de Civerac, Religieuſe de Saint Emilion, Dioceſe de Bordeaux ; & le Prieuré de Saint-Pierre de Langon, Dioceſe de la Rochelle, à M. l'Abbé Jalouts, Vicaire Général de l'Archevêché de Cambray.

MARIAGE ET MORTS.

Messire *Paul-Hippolyte de Beauvillier*, Duc de Saint-Aignan, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ſes ar-

Digitized by Google

mées, Gouverneur du Havre, ci devant Ambassadeur du Roi à la Cour d'Espagne & près le Saint Siege, épousa le 9 de Novembre Demoiselle Françoise-Helene-Etienne Turgot, fille de feu Messire *Michel Etienne Turgot*, Marquis de Soubsmons, Conseiller d'Etat ordinaire & Prevôt des Marchans, & de Dame Magdelene-Françoise Martineau. La célébration se fit dans la Chapelle de l'Hôtel de la Dame Turgot, Douairiere. Leurs Majestés & la Famille Royale avoient signé le 7 le contrat de mariage.

Messire *Emanuel-Henri-Timoléon-de Cossé-de Brissac*, né jumeau avec son frere, Jean-Paul-Timoléon-de Cossé, Duc de Brissac, le 12 Octobre 1698, Abbé de l'Abbaye de Fonfroide, Ordre de Cîteaux, Diocese de Narbonne en 1717; & de celle de Saint Urbain, Ordre de Saint Benoît en en 1732, Grand-Vicaire de l'Archevêché de Lyon, Aumônier du Roi, Agent général du Clergé, nommé Evêque de Condon en 1735, sacré le 22 Janvier 1736, est mort à Paris, rue Cassette, fauxbourg Saint Germain, le 27 Août 1757, dans la soixantieme année de son âge. Il fut présenté le 29 à Saint Sulpice, & transporté aux Célestins dans la Chapelle d'Orléans, lieu de la sépulture de sa maison.

Messire *Aymeric-Charles de Gontaut-de Biron*, Marquis de Saint-Blancard, Mestre de Camp de Cavalerie, mourut le 16 Septembre dernier dans sa terre de Laborthe, en Gascogne, au Diocese d'Auscb, âgé de soixante-dix-sept ans.

Dame *Henriette-Emilie de Bautru*, Comtesse de Nogent-le-Roi, femme du Marquis de Melun, est morte ici le 27 Septembre, âgée de cinquante-neuf ans.

Messire *René-Antoine Ferchaud-de Réaumur*

Digitized by Google

de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale de Londres, des Académies de Pétersbourg, de Berlin, de Stockholm, & de l'Institut de Bologne, Intendant & Commandeur de l'Ordre Militaire de S. Louis, eſt mort le 28 Octobre, âgé de ſoixante-ſeize ans.

Demoiſelle *Eléonor Thenay de Saint-Chriſtophe*, eſt morte le 29 Octobre dans la Communauté de l'Inſtruction Chrétienne, âgée de quatre-vingt-quatre ans, & elle a été inhumée le 30 à S. Sulpice, ſa Paroiſſe.

Meſſire N. *de Savines*, Abbé Commendataire de l'Abbaye royale de Boſcaudon, Ordre de Saint Benoît, Dioceſe d'Embrun, eſt mort dans ſon Abbaye, vers la fin du mois d'Octobre, âgé de cent ans accomplis.

Il eſt mort à Aberdéen, en Ecoſſe, un homme âgé de cent trente-deux ans, nommé *Alexandre Mac-Culloch*, qui a joui juſqu'à la fin de ſa vie du jugement le plus ſain. Il avoit ſervi en qualité de ſoldat du temps de Cromwel, ſous le Général Monk.

L'abondance des matieres nous oblige de remettre au prochain Mercure l'article de l'Hôpital de M. le Maréchal-Duc de Biron, ainſi que le Mémoire Généalogique de la branche des Caumont de Picardie.

Digitized by Google

LETTRE de l'Auteur du Dictionnaire héraldique, chronologique & historique, à l'Auteur du Mercure, sur la Maison du Chastel.

L'OUVRAGE que j'ai donné au Public; Monsieur, est trop étendu pour qu'il ne s'y trouve pas beaucoup de fautes, & trop intéressant pour que je ne m'empresse pas de les réparer. C'est pour remplir cette vue, que je vais faire imprimer un supplément, qui contiendra un nombre assez considérable de corrections nécessaires, & de nouveaux articles de beaucoup de familles Nobles de différens endroits du Royaume, qui me sont parvenus par la voie du Libraire. Mais comme l'édition demande encore quelque temps pour être achevée, je ne dois pas attendre jusques-là à reconnoître publiquement entr'autres erreurs, celle dans laquelle je suis tombé sur une des plus illustres Maisons du Royaume, que j'avois crue éteinte sur la foi de quelques mauvais Mémoires. Celui que j'ai l'honneur de vous envoyer est plus correct; il est prouvé sur des titres dont il seroit aisé de prouver l'authenticité. Je vous prie de l'insérer dans le Mercure prochain.

J'ai l'honneur d'être, &c. *D...*

A Paris, ce 21 Novembre 1757.

Mémoire sur la Maison du Chastel.

LA Maison du Chastel est d'ancienne Chevalerie. L'histoire de Bretagne est remplie de monumens qui constatent son ancienneté, ses services militaires, & ses grandes alliances.

Digitized by Google

Bernard du Chaſtel, Chevalier, ſcella de ſon ſceau un acte de l'an 1274. Il y eſt repréſenté à cheval, tenant l'épée haute de la main droite, & ſoutenant de la gauche un écu *chargé de faſces*; le cheval caparaçonné aux mêmes armes. Il épouſa *Anne* de Léon de grande lignée, dont il eut *Hervé* du Chaſtel, Chevalier, vivant en 1296.

Bernard II, du nom, ſire du Chaſtel, fils de celui-ci, épouſa *Eléonore* de Roſmadec, & en eut *Tanneguy*, premier du nom, ſire du Chaſtel, Lieutenant général des armées du Comte de Montfort, contre CHARLES de Blois, ſur lequel il gagna la bataille de la Roche-de-Rien en 1347, & qui gagna encore celle de Mauron en 1351. Ce Tanneguy fut pere, entr'autres enfans, de *Guillaume*, ſire du Chaſtel, qui ſuit; de *Tanneguy*, Seigneur de la Roche-Dronion, chef de la branche des Seigneurs de Melle, éteinte; de *Garſis* ou *Garſis* du Chaſtel, Seigneur du Bois, appellé, à cauſe de lui, le Bois de Garſis (en Breton *Coetangars*) Maréchal & Général d'armée du Duc d'Anjou, mort ſans alliance; & *Marguerite*, femme de *Guillaume*, ſire de Roſmadec.

Guillaume, ſire du Chaſtel, de Leſlein (& de Coetangars, par la mort de ſon frere *Garſis*) rendit de grands ſervices à JEAN, dit le vaillant, Duc de Bretagne, pour lequel il demeura priſonnier en une rencontre, & paya 6000 écus d'or pour ſa rançon; il mourut en 1370, laiſſant pour fils & héritier, *Hervé*, qui porta les armes pour le Roi CHARLES V. Celui-ci fut pere de quatre fils; ſçavoir:

1°. *Guillaume* du Chaſtel, Chambellan du Roi CHARLES V, & du Duc d'Orléans, qui fut l'un des ſept Champions du Seigneur de Barbazan, contre ſept Anglois en 1402, gagna un combat

naval contre les Anglois en 1403 ; pilla l'Isle de Gerzé, où il fut tué l'année suivante, sans laisser de postérité.

2°. *Olivier*, sire du Chastel, &c. qui suit.

3°. *Hervé* du Chastel, tige des Seigneurs de Coetelez, éteinte.

4°. *Tanneguy*, Chevalier, Conseiller & Chambellan du Roi, Grand Maître de sa Maison, Prevôt de Paris, Gouverneur & Sénéchal de Provence, si renommé dans l'histoire de France par son attachement à la personne du Dauphin depuis Charles VII. Il mourut en Provence en 1449, sans postérité.

Olivier, sire ou Seigneur du Chastel, de Leslein, Chevalier Banneret, Chambellan du Duc de Bretagne, Capitaine de Dinan & de Brest, Sénéchal de Saintonge, donna quittance de ses gages comme Chevalier Banneret, le 20 Novembre 1415, & la scella de son sceau qui est fascé de *six pieces d'or & de gueules*. Il mourut en 1455, ayant eu pour fils :

1°. *François*, sire du Chastel, qui continua la postérité.

2°. *Guillaume* du Chastel, Pannetier du Roi, & Ecuyer du Dauphin, depuis Louis XI, tué en 1441 au siege de Pontoise en présence du Roi qui, pour récompenser sa valeur & ses services, le fit enterrer dans l'Eglise de Saint Denis, avec les Rois (*Hist. de S. Denis*, par Felibien, *pages* 352. & 562.)

3°. *Jean* du Chastel, Evêque de Carcassonne, en 1457.

4°. *Tanneguy* du Chastel, Vicomte de la Belliere, Conseiller & Chambellan du Roi CHARLES VII, Grand Ecuyer de France, Grand Maître d'Hôtel du Duc de Bretagne, Gouverneur du

Digitized by Google

Roussillon & de Cerdagne, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, lequel fut blessé d'un coup de fauconneau, au siege de Bouchain, en 1477, & mourut de cette blessure, *au grand regret du Roi, qui envoya offrir cent marcs d'argent à l'Eglise de Notre-Dame de la Victoire, qu'il avoit voué pour le salut de l'ame de ce Seigneur* (compte de Pierre de Lailly). Il avoit marqué son zele & sa fidélité au service du Roi CHARLES VII, en se tenant auprès de lui jusqu'au dernier soupir, avoit fait faire ses funérailles, & y avoit employé une somme de 30 mille écus. Il ne laissa de *Jeanne* de Raguenel, Vicomtesse de la Belliere & de Combour, sa femme, qu'une fille nommée *Jeanne*, mariée à *Louis*, Seigneur de Montejan.

François, sire du Chastel, de Lesleïn, de Lezourny, &c. fut fait Chevalier Banneret (Baron) aux Etats de Bretagne de l'année 1455. Il eut de *Jeanne* de Kerman, *Olivier*, sire du Chastel, de Lesleïn, de Lezourny & de Lescoet. Celui-ci fut pere de trois fils, *Tanneguy*, sire du Chastel, qui continua la branche aînée; *Gabriel*, Seigneur de Coetangars, dont la postérité sera rapportée ci-après, & *Olivier*, Evêque de Saint-Brieu, mort en 1523.

Tanneguy, sire du Chastel, de Poulmic, &c. épousa 1°. en 1492, *Louise* du Pont, fille de *Pierre*, Seigneur du Pont-l'Abbé, & d'*Helene* de Rohan; 2°. en 1501, *Marie*, Dame de Jueh. Du premier mariage vint *Gillette* du Chastel, Dame du Pont-l'Abbé, de Rostrenen, &c. qu'elle porta en dotte à *Charles* du Guellenée, Vicomte du Fou; & du second, *François*, sire du Chastel, de Lescoet & du Jueh: celui-ci eut pour fils & héritier *Claude*, Baron du Chastel, &c. qui ne laissa de *Claude* d'Acigné, Vicomtesse de la Belliere,

Digitized by Google

sa femme, que deux filles, nommées *Anne* & *Jeanne*: la premiere héritiere de la Baronie du Chastel, épousa *Guy* de Rieux, Seigneur de Châteauneuf, & l'autre, *Charles* Goyon, Baron de la Moussaye.

Branche des Seigneurs de Coetangars.

Gabriel du Chastel, second fils d'*Olivier*, sire du Chastel, comme il a été dit ci-devant, eut en partage la terre de Coetangars; il fut pere de *Tanneguy* du Chastel, Seigneur de Coetangars, qui de *Marie* de Kerguiziau, fille & héritiere du Seigneur de Kerguiziau, eut un fils nommé *Guillaume*, qui fut aussi Seigneur de Coetangars & de Kerivant, & épousa Léventze de Kermeno, qui le rendit pere de *Jean* qui suit:

Jean du Chastel, Seigneur de Coetangars, de Kerivant & de Bruillac, Chevalier de l'Ordre du Roi, dit de S. Michel, Gentilhomme ordinaire de sa chambre, se qualifia chef du nom & d'armes de la maison du Chastel, qualification que ses successeurs ont prise jusqu'aujourd'hui. Il épousa 1°. *Marguerite* de Cosquier, dont il n'eut que des filles; 2°. en 1625, *Marie* le Long-de Keranroux, Dame de Mesaurun, qui le rendit pere entr'autres de trois fils; sçavoir 1°. *Ignace-François*, appellé le Marquis du Chastel, dont la petite-fille épousa en 1716 *Hugues* Humbert Huchet, Comte de la Bedoyere; 2°. *Marc-Antoine* du Chastel, Seigneur de Kéranroux, mort sans postérité; 3°. *Tanneguy* du Chastel, Baron de Bruillac, qui suit:

Tannegny du Chastel, Baron de Bruillac, épousa en 1659 *Françoise* de Kerprijan, Dame de Parcaric, & en eut trois fils & une fille; sçavoir

Digitized by Google

Jacques-Claude du Chaſtel, Baron de Bruil-
qui ſuit ; 2°. *Tanneguy-Querian* du Chaſtel,
eur de Parcaric, mort ſans poſtérité ; 3°.
– *Jonathas* du Chaſtel, Inſpecteur général
roupes du Roi en Amérique, Chevalier de
nis, Lieutenant de Roi de Marie-Galante,
l a laiſſé des enfans établis en Amérique, &
le petit-fils nommé *Claude Tanneguy* eſt
gne des Vaiſſeaux du Roi ; & 4°. *Marie-*
fe du Chaſtel, mariée en 1680, à *François*
ier de Locriſt, Seigneur de Kergariou.

ques-Claude du Chaſtel, Chevalier, Sei-
, Baron de Bruillac, de Parcarie, de Coal-
i, &c. Maréchal des Logis de la compa-
olonelle des Gentilshommes de l'Evêché de
ier, épouſa en 1691, *Marguerite* de la Por-
me de Guerdevollée ; de ce mariage ſont
luſieurs enfans, dont les trois ci deſſous
és ſont vivans ; ſçavoir,

Hyacinthe-Marie du Chaſtel, Chevalier,
ir de Parcaric, Guerdevollée, &c. chef de
d'armes, Chevalier de S. Louis ; il épouſa
o *Françoiſe-Mauricette* de Kergariou, Da-
Keruegant, dont deux filles.

Ja ques-Thomas du Chaſtel, Chevalier de
s, Lieutenant des Vaiſſeaux du Roi.

Tanneguy du Chaſtel, Aumonier du Roi,
de l'Abbaye de Samer aux Bois.

rmes, *faſcé d'or & de gueules* de ſix

DEC

JEAN Senac
ſes Conſeils
de Sa Majeſté
Bains & For
du Royaume
pecteur des
dans des trav
qu'il s'occupe
vé une poud
connoiſſant d
ſa probité &
être utile au
la délibératio
Commiſſion
vingt-trois F
autoriſons e
Sieur Privat
niſtrer dans t
poudre apérit
priétés du M
le tout conf
d'Etat du Re
Septembre 17
délivré le pr
treſigné de
ſceau de no
y étant, le
ſix. *Senac.*

Un grand
de ce remed
ſieurs étran
conſidérable
perſonnes d

Digitized by Google

AVIS.

JEAN Senac, Conseiller ordinaire du Roi en ses Conseils d'Etat & privé, premier Médecin de Sa Majesté, Surintendant Général des Eaux, Bains & Fontaines minérales & médecinales du Royaume, &c. Le Sieur Privat, ancien Inspecteur des Mines, nous ayant représenté que dans des travaux chimiques, dont nous sçavons qu'il s'occupe depuis long-temps, il avoit trouvé une poudre blanche qu'il tire du Mars; connoissant d'ailleurs ses lumieres distinguées, sa probité & son zele pour tout ce qui peut être utile au public; Nous, en conséquence de la délibération prise dans notre bureau de la Commission royale de médecine assemblée le vingt-trois Février dernier, avons autorisé & autorisons *exclusivement à tout autre*, ledit Sieur Privat, de vendre, distribuer & administrer dans toute l'étendue du Royaume, ladite poudre apéritive & desobstruante, qui a les propriétés du Mars, sans en avoir les inconvéniens; le tout conformément aux Arrêts du Conseil d'Etat du Roi, & nommément à celui du 10 Septembre 1754; en foi de quoi nous lui avons délivré le présent signé de notre main & contresigné de notre Secretaire qui y a apposé le sceau de nos armes. Donné à Versailles, le Roi y étant, le 17 Mars mil sept cent cinquante six. *Senac.*

Un grand nombre de personnes ont déja usé de ce remede avec beaucoup de succès, & plusieurs étrangers en ont pris pour des sommes considérables. Nous en sommes instruits par des personnes dont l'assertion est une autorité.

Digitized by Google

AUTRE.

Mademoiselle Collet, continue de vendre, pour l'utilité du Public, une Pommade de sa composition, qui appaise ; dans l'instant, les grandes douleurs des hémorroides, tant internes, qu'externes, fussent-elles ulcéreuses & fistuleuses ; soulage aussi dans l'instant ceux qui en sont attaqués, & les en guérit radicalement. Cette Pommade est si connue qu'elle n'a pas besoin d'autre recommandation.

Elle se garde autant de temps que l'on veut, & se peut transporter par tout, pourvu qu'on ait soin de la garantir de la chaleur & du feu. Les moindres pots sont de 3, de 6, de 10, de 12, de 18 & de 20 liv. & de tous les prix que l'on souhaitera. On donnera la façon de s'en servir. Des personnes étrangeres qui en voudront faire usage, auront la bonté d'affranchir les ports de lettres.

Mademoiselle Collet, demeure à présent, rue des Petits Champs, vis-à-vis la petite porte S. Honoré, dans la maison de M. Jollivet, marchand Papetier, à l'enseigne de l'Esperance.

AUTRE.

Le Sieur Rochefort, Maître Perruquier, dont il a été fait mention dans le Mercure du mois de Décembre 1756, continue de monter les Perruques nouées, les Bonnets & les Perroques à bourse par le moyen des têtes artificielles, qu'il a inventées, ensorte qu'elles prennent naturellement d'elles-mêmes le tour du visage,

Digitized by Google

sans avoir besoin de boucles, de cordons, de ressorts, ni même de l'accommodage, pour être assujetties à coller si parfaitement : & les cheveux semblent y avoir pris racine. On ne répétera point l'éloge de l'approbation que lui ont fait les Officiers de sa Communauté, dans le certificat, en bonne forme, qu'ils lui ont accordé : mais on donne avis aux personnes qui demeurent en Province, & même hors du royaume, qui voudront avoir des Perruques de sa façon, de lui écrire. Il leur enverra un modele de mesure très-facile à prendre, & tel qu'il le faut pour pouvoir y rapporter exactement ses proportions, & avec la facilité du modele, où tout est bien expliqué. Les personnes pourront se faire prendre la mesure de leur tête aisément par qui bon leur semblera. Elles sont priées d'affranchir leurs lettres. Le Sieur Rochefort demeure, à Paris, rue de la Verrerie, près la rue des Billettes.

ERRATA pour l'extrait de la seconde partie du Mémoire de M. de la Condamine, imprimé dans le volume de Septembre dernier.

Il s'est glissé plusieurs fautes d'impression dans ce Mémoire. Voici les plus considérables auxquelles il n'est pas possible de suppléer.

PAGE 123, ligne 7, *je tiens ce fait d'une personne qui a souvent parié & des paris*, corrigez, *parié & gagné des paris.*

Digitized by Google

Ibid. lig. 22, *coureur Anglois*, corrigez, *cheval de course Anglois.*

Page 126, lig. 15, *plus de 500 pieds de profondeur*, corrigez, *une grande profondeur.*

Page 138, ligne derniere & la premiere de la page suivante, *Mémoire publié en mon nom*, corrigez, *Mémoire publié en mon absence.*

Errata du Mercure de Novembre.

Page 22, *lig.* 27 & 28, non, qu'il faille parler grec ou latin ou françois, *lisez*, ou latin en françois.

Page 27 & 28, *lig.* 22 & 23, ces fleurs perdens, *lisez*, perdent. Les mirthet, *corrigez*, les mirthes.

Page 33, *lig.* 7, tu n'eſt plus, *lisez*, tu n'es plus.

Page 35, *lig.* 2, ſous vos doigt, *lisez*, doigts.

Page 40, *lig.* 13, entre maint autres que je tais, *lisez*, entre maints autres.

Page 70, *lig.* 3, le jeu de cartes, *lisez*, le jeu des cartes.

Page 87, à la fin de l'alinea, *Autores*, liſez, *Auctores.*

Page 96, *lig.* 6, en montant, *genre*, liſez, *génie.*

Page 99, *lig.* 8, en montant, *lisez*, rue des Carmes.

Page 100, *lig.* 11, en montant, au lieu d'*une livre dix ſols*, liſez, 4 *liv.* 10 *ſols.*

Page 108, *lig.* 2, ces, *lisez*, ſes.

Page 113, *lig.* 4, la monopole, *lisez*, le monopole.

Ibid. *lig.* 12, voir, *lisez*, unir.

Page 114, *lig.* 6, coulerent, *lisez*, couloient.

Page 119, *lig.* 18, préféreroit, *lisez*, puiſeroit.

Ibid. *lig.* 24, d'oſtevroles, *lisez*, d'oſtéocoles.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Décembre, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 29 Novembre 1757. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE, page 5
Trop long, Conte très-court, 8
Epître à M. de Boulogne, Contrôleur général des Finances, 18
Le Soupir, à Madame L***, qui m'en demandoit l'explication, 24
La Perdrix & ſes Petits, Fable, 27
Stances à MM. les Gardes du Corps du Roi, ſur la fête qu'ils ont donnée à Orléans le 16 Octobre, à l'occaſion de la Naiſſance de Monſeigneur le Comte d'Artois, 28
Suite des Réflexions ſur l'Eſprit humain, 30
Vers à Olympe, & Madrigaux du même Auteur, 62
Vers à M. le Contrôleur général, 63
Vers à Madame de M... qui m'habilloit en femme, 64
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure du mois de Novembre, 65
Enigme & Logogryphe, ibid.
Chanſon, 68

Digitized by Google

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES:

Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux; 72
Lettres à l'Auteur du Mercure, 79 & 97
Séance publique de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, 111

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Lettre à l'Auteur du Mercure, 119
Hiſtoire naturelle. Obſervations d'anatomie & d'hiſtoire naturelle, faites ſur un chien de mer, 126
Chirurgie. Lettre à M***, 140
Séance publique de l'Académie des Sciences, 147
Avis aux Souſcripteurs de l'Encyclopédie, 148

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Muſique. 153
Peinture. Lettres à l'Auteur du Mercure, 159, 165
Gravure. 167
Architecture. 174

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 179
Comédie Françoiſe, 187
Comédie Italienne, *ibid.*
Concert ſpirituel. 188

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 189
Nouvelles de la Cour, de Paris &c. 195
Bénéfices donnés, 201
Mariage & Morts, *ibid.*
Mémoire généalogique de la maiſon du Chaſtel, 205
Avis divers, 211

La Chanſon notée doit regarder la page 68.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google